Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LVCIEN

DE LA TRADVCTION DE N. PERROT

Sr D'ABLANCOVRT.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', au Palais, en la Gallerie des Merciers, à la Palme.

M. DC. LIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TABLE

DES TRAITEZ OV DIALOGVES DE LA II. PARTIE DE LVCIEN.

LEs Images, ou les Portraits, Page 3
Défenſe du diſcours précédent, p. 15
Toxaris, ou de l'Amitié, p. 27
L'Aſne de Lucien, p. 61
Iupiter confondu, p. 88
Iupiter le Tragique, p. 96
Le Songe, ou le Coq, p. 121
Icaroménipe, p. 145
La double Accuſation, ou la Chicane, p. 162
Le Paraſite, ou l'Ecornifleur, p. 187
Des exercices du corps, p. 209
Du Deüil, p. 228
L'Orateur ridicule, p. 236
Le Menteur, ou l'Incredule, p. 247
Hippias, ou le Bain, p. 270
Baccus, p. 274
L'Hercule Gaulois, p. 278
De l'Ambre, ou des Cygnes, p. 281
Loüange de la Mouche, p. 283
Contre vn ignorant qui faiſoit vne Bibliotéque, page 287

*

De la Calomnie, p. 299
L'Apophrade, ou le mauuais Grammairien, page 309
Loüange d'vne maiſon, p. 323
De ceux qui ont long-temps veſcu, p. 333
Loüange de la Patrie, p. 343
Des Dipſades, p. 347
Dialogue de Lucien & d'Héſiode, p. 351
Le Nauire, ou les Souhaits, p. 354

DIALOGVES DES COVRTISANES. p. 377
Dialogue de Glycéra & de Thaïs, *ibid.*
Dialogue de Myrtium, de Pamphile, & de Doris, page 379
Dialogue de Philine & de ſa Mere, p. 381
Dialogue de Méliſſe & de Bacchis, p. 384
Dialogue de Cléonarium & de Leæna, p. 385
Dialogue de Crobylé & de Corinne, p. 387
Dialogue de Muſarium & de ſa Mere, p. 390
Dialogue d'Ampélis & de Chryſis, p. 393
Dialogue de Dorcas, de Pannyquis, &c. p. 395
Dialogue de Quélidonium & de Drocé, p. 399
Dialogue de Tryphéne & de Charmide, p. 401
Dialogue de Ioëſſe, de Pythie, & de Lyſias, page 404
Dialogue de Leontique, de Quénidas & d'Hymnié, p. 408
Dialogue de Dorion & de Myrtalé, p. 411

Dialogue de Cochlys & de Parthénice, p. 413

La mort de Pérégrinus, p. 415
Les Fugitifs, p. 434
Les Saturnales, p. 448
Cronosolon, ou le Legislateur de Saturne, p. 455
Epistres Saturnales, p. 462
Les Lapithes, ou le Banquet des Philosophes, p. 472
La Deesse de Syrie, p. 492
La loüange de Démosthéne, p. 515
L'Assemblée des Dieux, p. 539
Le Cynique, p. 548
Philopatris, ou le Catécuméne, p. 558
Caridême, ou la loüange de la Beauté, p. 575
Néron, ou l'entreprise de percer l'Isthme, p. 585

Piéces ajoûtées par forme de suplément.

Dialogue des lettres de l'Alphabet, p. 591
Histoire veritable, liure troisiéme, p. 623
Histoire veritable, liure quatriéme, p. 678

LES IMAGES, OV LES PORTRAITS.

DIALOGVE DE LYCINVS ET DE POLYSTRATE.

C'eſt la deſcription d'vne Beauté acomplie.

LYCINVS. IL m'eſt arriué preſque la meſme choſe à la veuë d'vne belle Dame, que les Poëtes feignent qu'il arriuoit à l'aſpect du chef de Méduſe, d'eſtre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il faloit qu'elle fût bien acomplie, pour te toucher de la ſorte, toy qui és épris d'vn autre amour; Mais encore, quelle eſt cette Nymphe ou cette Déeſſe, dont les regars ſont ſi mortels? Ne m'enuies pas le bonheur de la connoiſtre, quand ie deurois eſtre

metamorphoſé en rocher ; car tu ne deuiendrois pas jaloux d'vne pierre.

LYCINVS. Si tu l'auois ſeulement veuë en paſſant, elle te rendroit plus immobile qu'vne ſtatuë; Mais le mal ſeroit bien plus dangereux, ſi elle auoit ietté ſur toy l'vn de ſes regars; car elle t'attireroit par la force de ſes charmes; & tu la ſuiurois par tout, comme le fer fait l'aimant.

POLYSTRATE. Dy-moy qui c'eſt, ſans me tenir plus long-temps en peine.

LYCINVS. Tu penſes que ie t'en fais acroire; mais ie crains pluſtoſt qu'aprés l'auoir veuë, tu ne m'accuſes de n'en auoir pas aſſez dit. Du reſte, ie n'en ſçay autre choſe, ſinon qu'à voir ſon train & ſa ſuite, c'eſt quelque grande Princeſſe; Car elle auoit autour d'elle vne troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en vn ſuperbe apareil; mais ie ne te puis dire ſon nom, & i'oüis ſeulement quelqu'vn, qui diſoit en paſſant à vn autre, Voilà comme ſont les beautez d'Ionie; Il ne faut pas s'eſtonner ſi la plus belle de toutes ſes villes, a produit la plus acomplie & la plus illuſtre.

Smyrne.

POLYSTRATE. Tu-és bien peu curieux, de ne t'eſtre pas enquis de ſes gens qui elle eſtoit; & ie commence à croire ce que tu-as dit de ton tranſport, & que tu eſtois pétrifié comme Niobe, de ne l'auoir pas ſuiuie pour aprendre ſon

logis. Mais pour te punir, ie ne te quiteray point que tu ne m'ayes décrit ſa beauté, afin que ie la connoiſſe au moins par le diſcours, ſi ie ne la puis connoiſtre autrement.

LYCINVS. Tu ne m'impoſes pas vne petite charge, Polyſtrate, de vouloir que ie te dépeigne vne merueille qui paſſe l'imagination de tous les Sculpteurs & les Peintres ; & ie crains que la foibleſſe de mon ſtile ne faſſe tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encore comme elle eſt faite: Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir deuant ſes amis.

LYCINVS. Ie feray mieux, ce me ſemble, de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans l'Vniuers; As-tu veu la Vénus de Cnide, & oüi ce qu'on en dit, qu'vn homme s'enferma dans ſon Temple pour en ioüir, tant il en deuint amoureux.

POLYSTRATE. Oüy, i'ay veu ce chef-d'œuure de Praxitéle.

LYCINVS. Et cet autre d'Alcaméne, qui eſt dans les jardins d'Athénes? *Vénus.*

POLYSTRATE. Ie ſerois le moins curieux de tous les hommes, ſi i'y auois manqué.

LYCINVS. Tu auras donc veu auſſi la Soſandre de Calamis; car tu-as eſté ſouuent au Chaſteau. Mais, dy-moy, lequel tu eſtimes le

plus, de tous les ouurages de Phidias.

POLYSTRATE. Celuy qu'il eſtimoit le plus luy-meſme, ie veux dire ſa Lemnienne, où il daigna mettre ſon nom, ſi tu n'aymes mieux l'Amazone, qui s'apuye ſur ſa lance.

LYCINVS. C'eſt aſſez, il n'en faut pas dauantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant dépeindre. Faiſons vn amas de toutes leurs perfections, & ne prenons que ce que chacune a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'eſt pas aiſé d'agencer tant de beautez diférentes, ſans choquer les régles de la proportion.

LYCINVS. Ne crain rien; Ie prendray prémiérement le front, les cheueux, & les ſourcils de la Vénus de Praxitéle; auec la gayeté, la douceur, & la viuacité de ſes yeux. De la Lemnienne de Phidias, le tour du viſage, & la délicateſſe des iouës, auec la iuſte longueur du nez; & de ſon Amazone l'ouuerture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Vénus d'Alcaméne nous donnera ſa gorge & ſa belle main, auec la rondeur du poignet & ſes doigts qui finiſſent inſenſiblement. La Soſandre de Calamis y ajoûtera ſon ſoûris & ſa pudeur, auec la propreté & la ſimplicité de ſon habit; mais elle aura la teſte nuë. Pour l'âge, nous le prendrons de la Vénus de Cnide. Que te ſemble, Polyſtrate, ſera-t-elle belle de la ſorte?

On, ſimplement la bouche & le cou.

POLYSTRATE. Tu-as oublié encore quelque choſe.

LYCINVS. Tu veux dire ſa couleur, où ce qui doit eſtre blanc, l'eſt en ſa perfection, & tout le reſte de meſme ; mais d'où l'emprunterons-nous, ſera-ce des Peintres les plus célébres, & qui ont le mieux ſceu le mélange des couleurs ? Euphranor nous donnera la cheuelure de ſa Iunon. Polygnote la noirceur des ſourcils, & le vermillon des iouës de ſa Caſſandre, auec la délicateſſe du creſpe qui la couure, dont vne partie ſe retrouſſe, & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de ſon teint, Apellés aura ſoin que la blancheur en ſoit viue, comme celle de ſa Pacate ; & Aëtion luy donnera les lévres de ſa Roxane. Si tu n'aymes mieux apeller à ton ſecours Homére, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, meſlera la pourpre à l'iuoire, & luy donnera les regars de Iunon, auec le ris de Vénus, la blancheur de ſa gorge, & ſes doigts de roſe ; & vn autre Poëte, les paupiéres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier, que toutes les graces & les amours l'acompagnent.

POLYSTRATE. C'eſt-là vne beauté diuine, & véritablement céleſte ; mais encore que faiſoit-elle lors que tu la vis ?

LYCINVS. Elle achenoit de lire vn liure, & ne laiſſoit pas de s'entretenir auec vne perſon-

ne de ſa ſuite, ſans qu'on pût entendre ce qu'elle diſoit. Mais quelquefois en ſoûriant elle montroit vn rang de perles orientales; car c'eſt ainſi qu'on peut apeller la blancheur de ſes dents d'iuoire, toutes ſi égales & ſi bien rangées, & dont l'éclat eſtoit rehauſſé par l'incarnat de ſes lévres; de ſorte qu'elle rauiſſoit tout le monde en admiration.

POLYSTRATE. Ie commence à deuiner qui c'eſt, à ces marques, à ſon païs, & à ſa ſuite; ſans doute qu'elle auoit auſſi des Gardes, car c'eſt la femme du Prince.

Panthée. LYCINVS. Et comment la nomme-t-on?

POLYSTRATE. Comme celle d'Abradate, qui eſtoit ſi belle & ſi modeſte.

Cyropedie. lib. 6. LYCINVS. Il me ſemble que c'eſt elle-meſme, lors qu'il me ſouuient de ce bel endroit de Xénophon; & il me ſemble auſſi que ie luy entens prononcer les paroles que ce diuin Auteur luy fait dire, lors qu'elle arme ſon mary, & qu'elle le meine au combat, & l'encourage à ſe porter vaillamment.

POLYSTRATE. Mais tu ne peux parler que de la beauté du corps, que tu n'as veuë encore qu'en paſſant, & comme vn éclair; Mais moy qui ſuis de ſon païs, & qui l'ay entretenuë pluſieurs fois, ie te diray celle de l'ame; ſa douceur, ſa modeſtie, ſa généroſité, & le reſte de ſes

ſes perfections. Car on en voit pluſieurs, ou ſans eſprit, ou dont les vices terniſſent l'éclat de la beauté ; ſemblables à des Palais deshabitez, ou ſi tu veux aux Temples d'Egypte, ſi précieux au dehors, qui dedans ne ſont remplis que de monſtres. Mais celle-cy a tous les auantages tant du corps que de l'eſprit.

LYCINVS. Pour me rendre donc la pareille, fay-moy la deſcription de ſes vertus, afin que ie ne la connoiſſe pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame?

POLYSTRATE. Il eſt bien plus difficile de décrire les beautez cachées, que celles qui ſont expoſées en veuë à tout le monde, & encore plus d'aquerir de la créance dans l'eſprit des hommes, quand elles ſont vn peu extraordinaires ; car perſonne ne croit que ce dont il eſt capable. Mais pour commencer, ie n'apelleray point à mon ſecours les Peintres ni les Sculpteurs ; mais les Philoſophes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray vne beauté ſur leur modelle qui ſera vn peu à l'antique ; ce qui n'eſt pas vn defaut dans la Vertu. Prémiérement la Dame dont nous parlons, eſt éloquente ; & l'on peut dire d'elle, plus juſtement que de Neſtor, qu'il coule de ſa langue vn fleuue de miel. Le ton de ſa voix n'eſt ni rude, ni efféminé ; mais tel que d'vn jeune garçon qui n'a

pas encore atteint l'âge de quinze ans, & s'insinuë doucement dans les oreilles, où il laisse vne image qui vit encore aprés soy, & y forme vn diuin Eco qui ne parle pas seulement, mais qui persuade. Que si elle ouure sa belle bouche pour chanter, Grans Dieux! que de rauissemens & de charmes, & qu'elle possede en vn haut point, la science de l'harmonie, sur tout lors qu'elle marie sa voix à sa lyre. Car alors on croit entendre Apollon luy-mesme; & pour l'oüir, Orphée & Amphion qui faisoient mouuoir les arbres & les rochers, quiteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils apris sur les monts de Thrace & de Cithéron cette diuine mélodie qui enchante les esprits, & ce parfait assemblage de tons, de mesures, & de cadences, si justes & si bien réglées, que la lyre n'exprime iamais, que ce que dit en mesme temps la voix, & que le geste imite, & le pié figure. Si tu l'auois ouïe, tu ne serois pas seulement pétrifié, comme à la veuë de ses beaux yeux; mais charmé comme par le chant des Sirénes, & tu-en oublirois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Vlysse chez les Lotophages. Quand mesme tu boucherois les oreilles, l'harmonie passeroit à trauers, tant elle est subtile & délicate. Pour la pureté de sa diction, & la mignardise de sa langue, c'est plustost l'auantage de

ſon païs que le ſien propre, & elle ne peut eſtre qu'éloquente, tirant ſon origine des Athéniens. Ie ne voudrois pas ſeulement parler de ſa Poëſie, puis-qu'elle eſt de la patrie d'Homére; enfin, ce n'eſt qu'vne meſme choſe de la douceur de ſon chant, & de celle de ſon diſcours; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doiuent eſtre, eſtans ſortis d'vne ſi belle bouche. Paſſons aux autres perfections; car ie ne veux pas faire comme toy, vn ſeul tableau compoſé de pluſieurs beautez diférentes, qui ſouuent n'ont point de raport; mais chacune de ſes vertus fera vn portrait ſéparé, & conforme à l'original.

LYCINVS. Tu me veux traiter ſplendidement, Polyſtrate, & ne me pas faire vn mauuais repas, comme celuy que ie t'ay fait. Mais tu ne me ſçaurois plus obliger, que de me ſurpaſſer en ce poinct.

POLYSTRATE. Commençons par ſes belles connoiſſances, puis-qu'auſſi bien les auantages de l'eſprit doiuent tenir le premier rang, & donnons-luy tout ce qui eſt répandu dans les neuf Muſes, auec les dons d'Apollon & de Mercure; & diſons qu'elle n'a pas ſeulement vne légére teinture de ces choſes, mais que ſon ame en eſt parfaitement imbuë. Que ſi ie n'alégue point icy d'exemples, c'eſt parce que ie ne trouue rien dans toute l'antiquité, qui luy puiſſe eſtre *Hiſtoire, Philoſophie, &c.*

comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections diférentes. Voilà le ſecond portrait, il me ſemble qu'il n'eſt pas laid de la ſorte, & qu'il brille de diuerſes beautez.

LYCINVS. Il eſt tres-beau, Polyſtrate, & tres-acomply.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ſes vertus, où nous aurons beſoin de pluſieurs originaux, la pluſpart anciens, dont l'vn ſera du meſme païs; Tous tirez de la main de Socrate & de ſon compagnon Eſchinés, les deux plus excellens Peintres qui furent iamais, pour tirer au naturel, & qui ont reüſſi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils eſtoient piquez ſur le jeu. Le premier ſera d'Aſpaſie, qui a eſté tant aymée de Périclés, auſſi bien que de ces deux Grans perſonnages, & nous la prîrons de nous preſter toute ſa conduite, ſon adreſſe, & ſon expérience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'eſt qu'en petit, au lieu que le noſtre eſt en grand.

LYCINVS. Comment cela?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour ſe reſſembler, ne ſont pas d'égale grandeur, comme la République d'Athénes n'a pas la majeſté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de ſon air, & en ſoit comme vn abregé. Pour acheuer ce tableau, nous pren-

drons encore Théane, Sappho, & Diotime, dont la prémiére nous donnera ſa magnanimité; la ſeconde, la douceur de ſes occupations; & la derniére, non-ſeulement les auantages que Socrate admire, mais encore ſa ſageſſe & ſon eſprit. Voilà le troiſiéme portrait de noſtre Heroïne.

LYCINVS. Il eſt admirable, Polyſtrate, & il n'en faut plus trouuer qu'vn, qui exprime ſa douceur, ſa bonté, & ſa tendreſſe pour les miſerables.

POLYSTRATE. Nous en trouuerons quelque image, en la femme d'Anténor, & en Aréte & ſa fille Nauſicaé. Et pour ſa chaſteté & l'amour de ſon mary, Pénélope nous en ſeruira d'exemple, ou ſi tu veux la femme d'Abradate, dont elle porte le nom.

LYCINVS. Il n'en faut point d'autre, à mon auis, puis-qu'il me ſemble que tu-as tantoſt décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore, puiſque la principale nous manque, qui eſt la moderation d'eſprit, par laquelle on ne s'enorgueillit point de ſa fortune, & l'on ſe ſert de ſa puiſſance à ſe faire aymer, & non pas à ſe faire craindre. Ce ſont-là les qualitez qui la rendent digne du trône, & l'éleuent au deſſus de l'enuie, qui reſpecte ceux qui n'abuſent point de leur pouuoir, & ne marchent point ſur la teſte des hom-

mes, comme cette Até d'Homére, ni ne mépriſent ce qui eſt au deſſous d'eux, ainſi que ces ames lâches qui eſtans venuës de peu, ſont ébloüiës de l'éclat de leur Grandeur; & aſpirant toûjours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui connoiſſant leur foibleſſe, & qu'ils n'ont que des aiſles de cire, ne s'éléuent point au deſſus de la condition humaine, arriuent au port deſiré. C'eſt ce qui eſt de plus loüable en cette Princeſſe, de ſorte qu'elle atire ſur ſoy les bénédictions de tout le monde, qui luy ſouhaite vne félicité perpetuelle.

LYCINVS. Les vœus ſont juſtes, Polyſtrate, & il eſtoit juſte auſſi que celle qui deuoit eſtre la compagne d'vn ſi bon Prince, eût toutes ſes perfections, & fût incomparable comme luy, pour rendre ſa félicité acomplie.

POLYSTRATE. Tu as raiſon, Lycinus. Raſſemblons donc tous les auantages que toy & moy auons décrits, pour en faire le portrait de Panthée, que nous propoſerons pour exemple à tous les Siécles; Portrait plus durable & plus beau, que tous ceux qui nous reſtent de l'antiquité, puis-qu'il a pour fondement le ſçauoir & la Vertu, ſur qui le temps ne peut rien, non plus que ſur les immortelles beautez des Muſes qui en ont acheué la peinture.

DE'FENSE DV DISCOVRS PRE'CE'DENT.

DIALOGVE DE POLYSTRATE ET DE LYCINVS.

POLYSTRATE. IE t'ay beaucoup d'obligation, Lycinus, dit la Dame que tu-as loüée, de ce que tu-as fait pour moy, parce que c'eſt vne marque de ton zéle & de ton affection à mon ſeruice; Autrement, tu n'aurois pas fait ſonner ſi haut les petits auantages que la Nature m'a donnez. Mais ie veux bien auſſi que tu ſçaches, que ie ne hais rien tant que la flaterie, & que ie la prens pour le témoignage d'vne ame baſſe, auſſi bien que le menſonge. Ie ſuis d'vne humeur, que les loüanges légitimes me font rougir, & à plus forte raiſon les autres; & ie me boucherois à vn beſoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car ie tiens qu'elles ne ſont bonnes qu'alors que celuy qu'on loüe, ſe reconnoiſt à chaque traict; & que ce qui va au delà, eſt vne pure flaterie. Ie ſçay bien pourtant qu'il y a des Dames qui ſont bien-aiſes qu'on leur donne les auantages qu'elles n'ont pas. Mais c'eſt comme qui croiroit eſtre

belle, ayant vn beau masque; ou de belle taille, pour auoir de hauts patins. Car le masque estant leué, & les patins ostez, on en paroist plus ridicule. Véritablement, les loüanges seroient de grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent; mais au lieu de donner ce qu'on n'a pas, elles ostent mesme ce qu'on a. Ie te veux aléguer à ce propos, deux exemples; l'vn d'vne Dame de condition, qui n'auoit point d'autre defaut que d'estre vn peu trop petite: mais comme on se flate dans ses imperfections, estant comparée par vn Poëte à la hauteur des Cédres, elle trémoussoit d'aise dans sa chaire, comme si elle en fût deuenuë plus grande; iusques-là qu'vn de ceux qui estoient présens, fut contraint de dire au Poëte qui relisoit souuent son ouurage, qu'il s'arrestast, de peur, dit-il, que l'excés de la ioye la faisant leuer, ne découure son defaut, & ton impostures. L'autre exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stratonice, à qui les cheueux estans tombez, d'vne maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa vn grand prix à qui louëroit mieux sa cheuelure, & estoit rauie d'entendre les Poëtes célébrer sa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la pluspart des Dames sont bien-aises que les Peintres les fassent plus belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent leurs defauts,

comme

comme ſi elles pouuoient auec juſtice tirer vanité d'vn portrait qui ne leur reſſemble pas. Mais ie me ris de cette foibleſſe, & trois eſtre aſſez recommendable, pour n'auoir point beſoin d'entremeſler de fauſſes loüanges parmy les miennes, qui ne ſeruiroient qu'à oſter la créance aux autres. Quoy que i'eſtime donc ton ouurage pour la beauté des penſées & de l'inuention, ie ne puis ſoufrir que tu me compares à des Déeſſes, qui ne ſont pas ſeulement au deſſus de moy, mais au deſſus de ma nature. Tu trouueras cela moins étrange, lors que tu ſçauras que i'ay de la peine ſeulement à ſoufrir que tu m'ayes égalée aux plus illuſtres Dames de l'antiquité. Ie te prie donc de corriger cet endroit de ton diſcours; autrement, ie proteſte que c'eſt malgré moy que tu le publies, pour ne point attirer ſur moy le courroux des Dieux, comme fit Caſſiopée, quoy qu'elle n'euſt point diſputé la beauté à Vénus, ni à Iunon, mais ſeulement aux Néreïdes. Ie ne ſuis donc pas bien-aiſe que tu faſſes courre la piece en l'eſtat qu'elle eſt, parce que cela choque la modeſtie dont tu me loües, & la gloire que tu me donnes à la fin de ton ouurage, de me contenir dans les bornes de ma nature, & de ne me point éleuer au deſſus de la condition humaine. Tu ſçais qu'Alexandre qui n'eſt pas loüé pour ſa modération, ne put ſoufrir

qu'on taillaſt le mont Athos à ſa reſſemblance, ni qu'on en fiſt vne ſtatuë qui tînt vne ville d'vne main, & de l'autre verſaſt vn fleuue ; par où il s'eſt éleué vne ſtatuë plus grande que le mont Athos, & s'eſt acquis plus de gloire qu'à la conqueſte de l'Aſie. Change donc ce qui me déplaiſt dans ton Dialogue, puis-que c'eſt pour moy qu'il eſt fait, ſans me faire vne chauſſure plus grande que le pié, de peur que cela ne me faſſe brocher. Car ie ne croy pas que tes loüanges conuiennent, ie ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'eſt pas permis aux victorieux des jeux Olympiques, de ſe faire dreſſer des ſtatues plus grandes que le naturel ; & ceux qui ont l'intendance des jeux, les font rompre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'vne. I'ay peur de meſme, que la Renommée ne briſe la ſtatuë que tu me veux dreſſer, parce qu'elle eſt plus haute que moy. Voilà ce que m'a dit cette Princeſſe ; c'eſt à toy à auiſer aux moyens de la contenter. Car elle m'a iuré qu'elle auoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux ; & que tandis qu'elle liſoit ton ouurage, elle les prioit tout bas en ſon cœur, qu'ils ne luy imputaſſent point ton crime. Tu dois pardonner cette foibleſſe à vne femme, puis-que i'ay eſté moy-meſme de ce ſentiment, lors que ie ſuis venu à y réuer ; car ie ne m'en eſtois pas aperçu d'abord,

Ou, deux villes en ſes deux mains.

comme on ne voit pas bien les choſes, qu'elles ne ſoient à vne iuſte diſtance. En effet, de comparer vne mortelle à Vénus & à Iunon, ce n'eſt pas tant l'éleuer que raualer ces Déeſſes, puis-que pour arriuer à la grandeur d'vne perſonne qui eſt beaucoup au deſſus de nous; ce n'eſt pas aſſez de ſe dreſſer ſur la pointe de ſes piez, il faut encore qu'elle ſe rabaiſſe. Cela te ſeroit pardonnable, ſi tu manquois d'autres exemples; mais toutes les Héroïnes enſemble de l'antiquité, ne ſont-elles pas capables de faire le portrait de la tienne, ſans aller chercher dans le ciel des comparaiſons odieuſes? Ie ne ſçay comment cela eſt échapé à vn homme qui eſt ennemy mortel de la flaterie, & qui ſe peut dire meſme auare des loüanges légitimes. Du reſte, tu ne dois point auoir honte aprés Phidias, de corrigér ton ouurage, encore qu'il ait déja veu le iour. Car tu ſçais que ce grand homme, lors qu'il fit la ſtatuë de Iupiter Olympien, ſe tenoit derriére la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit aprés, ce qu'on y auoit trouué à redire, comme le jugement de pluſieurs ne ſe pouuant pas tromper ſi aiſément que celuy d'vn ſeul. Voilà quel eſt mon ſentiment, & celuy de cette Dame.

LYCINVS. Ie ne penſois pas que tu fuſſes ſi grand Orateur, Polyſtrate; car tu m'as acablé par la force & la multitude de tes raiſons; ſi

bien que ie ne ſçais que répondre, outre que mon Iuge eſt ma partie, & qu'il n'eſt pas malaiſé de remporter la victoire de celuy qui ne ſe défend point. Mais c'eſt contre les formes de la Iuſtice, de condamner vne perſonne ſans l'oüir; & pourueu que tu me permettes de me juſtifier, il ne ſera pas néceſſaire, à mon auis, de paſſer condemnation.

POLYSTRATE. Ie ſuis ſi éloigné de cela, que ie contribûrois volontiers à ta défenſe.

LYCINVS. Ie voudrois bien que cette Dame fût préſente, pour entendre mes raiſons; mais ie ne laiſſeray pas de les dire, pourueu que tu te vueilles charger de les luy raporter, comme tu m'as fait les ſiennes.

POLYSTRATE. Ie te le promets; mais c'eſt à la charge auſſi que tu ſeras court, afin de m'en pouuoir ſouuenir.

LYCINVS. Mais i'aurois beſoin d'vn long diſcours pour répondre à vne ſi longue acuſation; toutefois ie te promets de l'abréger en ta faueur. Dy-luy donc de ma part, Que....

POLYSTRATE. Nullement; Parle comme ſi elle eſtoit préſente, & ie luy raporteray ta harangue.

LYCINVS. Puis-que tu veux que ie luy parle par ta bouche, comme elle m'a parlé par la tienne, ie commenceray; mais ie ne ſçay com-

ment l'opinion de ſa préſence m'eſtonne ; toutefois, il n'eſt plus temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crain point, elle te fera bon accüil ; Voy-tu pas ſon viſage doux & ſerein !

LYCINVS. Voſtre modeſtie, grande Princeſſe, triomphe de mes éloges ; & la défenſe que vous me faites de vous louër, ſurpaſſe toutes mes loüanges. I'auois oublié la plus grande, ie l'auouë, qui eſt voſtre piété, & voſtre reſpect enuers les Dieux ; & ie vous ay obligation de m'en auoir auerty. S'il faut donc retoucher à voſtre portrait, ce ne ſera pas pour en oſter quelque choſe, mais pour y ajoûter vn dernier trait de pinceau, qui l'embellira extrémément. Vous confirmez par là, tout ce que i'ay dit de voſtre modeſtie ; & méritez d'autant plus les loüanges, que vous témoignez de les mépriſer. Car, comme a dit vn grand Philoſophe, le moyen d'arriuer à la gloire, c'eſt de la fuir ; & celuy-là ſeul mérite qu'on le louë, qui ne veut pas eſtre loüé. Mais pour entrer en ma défenſe, ie diray d'abord, Que les Poëtes ni les Peintres ne ſont pas reſponſables en Iuſtice de leurs imaginations, & que les Orateurs prétendent le meſme priuilége quand ils louënt, parce que la loüange eſt vne choſe libre, qui n'a pour but que d'agrandir le ſujet dont elle parle, & de montrer qu'il ſurpaſſe *Diogéne.*

tous les autres. D'ailleurs, la comparaiſon doit eſtre toûjours au deſſus de la choſe que l'on compare, ou pour parler plus clairement, on ne doit iamais comparer ce qu'on louë, à quelque choſe de moindre ou d'égal, mais toûjours à ce qui eſt plus grand. Ce ne ſeroit pas louër vn chien, que de le comparer à vn chat, ni à vn renard; & ce ſeroit le louër foiblement, que de le comparer à vn loup. Il faut aller plus loin, & luy donner la derniére perfection dont ſa nature eſt capable, comme fait le Poëte, lors qu'il l'apelle *Domteur de lions.* Ainſi, pour louër l'vn de ces illuſtres Athlétes de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à vn ſimple lutteur; mais dire auec vn autre Poëte, *Que Pollux n'eût pas eu la hardieſſe de l'ataquer, ni Hercule auec ſes bras de fer, de ſe préſenter deuant luy.* Vous voyez comme il éléue ſon Athléte, non-ſeulement au deſſus des autres; mais au deſſus des Dieux meſmes de la lutte, ſans qu'ils s'en ſoient iamais offenſez, ni qu'ils ayent vangé cette injure ſur le Héros ni ſur le Poëte; qui ont eſté tous deux illuſtres, l'vn pour ſa force, & l'autre pour ſa Poëſie, dont cette piéce eſt comme le chef-d'œuure. Vous ne deuez donc pas trouuer étrange que pour vous louër, i'aye cherché vn modéle au deſſus de vous, & ie n'en pouuois trouuer que dans le ciel. Ie vous eſtime de haïr la flaterie; car c'eſt vne marque de voſtre

Glaucus, &c.

généroſité ; mais ie vous veux aprendre à la diſtinguer de la loüange, afin que vous n'y ſoyez point trompée. Le flateur, comme il a l'ame baſſe, n'a pour but que ſon intéreſt particulier, qu'il cherche dans la ſatisfaction d'autruy, & ne craindra point de louër Therſite de ſa beauté, & Neſtor de ſa jeuneſſe, s'il croit que cela luy puiſſe ſeruir. Mais il faut que la loüange ait la vérité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur, c'eſt d'agrandir ſon ſujet ; ce que ne peut pas faire l'Hiſtorien. Il comparera donc la viteſſe d'vn excellent cheual, à celle du vent ou de la foudre, & le palais d'vn Prince, à celuy des Dieux ; au lieu que le flateur le dira d'vn cheual & d'vne maiſon ordinaire ; ou louëra vne choſe qui n'eſt pas loüable, comme ce Courtiſan de Démétrius, qui le voyant enrumé, le loüoit de touſſer & cracher auec harmonie. Il y a encore cette différence, que le flateur ſe ſert d'hyperboles exceſſiues, & que l'autre y eſt fort retenu. Pour apliquer donc cecy à nôtre ſujet, Ie diray, que ſi i'auois comparé à Vénus vne laide, ou quelque beauté ordinaire, ie ſerois vn véritable flateur ; Mais lors que ie parle de celle qui ſurpaſſe toutes les autres, ie ne ſors point des bornes de la loüange. D'ailleurs, ie ne vous ay pas comparée proprement à des Déeſſes, mais à leur image. Car on ſçait aſſez que la Vénus de Praxitele, ni la Minerue de Phidias, ne *Cynéthus.*

ſont pas les véritables Déeſſes, & il me ſemble meſme qu'il y a quelque irréuérence à donner des figures mortelles & viſibles aux Dieux, dont la nature eſt immortelle & inuiſible. Mais icy l'auantage meſme eſt de leur coſté. Car lors que ie vous compare à leur ſtatuë, i'aparie vne choſe morte à vne viuante, & l'image de l'homme à celle de Dieu. Mais quand ie vous aurois comparée à des Déeſſes, ie l'aurois pû faire à l'exemple des plus grans Poëtes, & d'Homére meſme voſtre citoyen, qui compare Briſeïs pleurante, à Vénus; & comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez, ajoûte; *C'eſt ainſi que parla Briſeïs pareille aux Dieux.* Vous liſez tous les iours ces vers & autres ſemblables, ſans les condamner, & les aprenez meſme par cœur. Mais quand vous ne les aprouueriez pas, ils ſe ſont aquis vne préſcription de pluſieurs Siécles, où perſonne n'a iamais condamné Homére pour ce ſujet, quoy qu'il s'en ſoit trouué d'aſſez hardis pour donner le fouët à ſon image, & retrancher de ſon Poëme pluſieurs vers qui ne leur plaiſoient pas. Il ſera donc permis à Homére de comparer vne captiue qui pleure, à la Déeſſe du ris & de la joye; & ie ne pourray pas comparer à ſon image, vne Princeſſe gaye & riante, pour ne rien dire dauantage, puis qu'elle ne le veut pas. Ie laiſſe à part qu'il donne le meſme épithéte à Pâris & à Achile,

Achile, & qu'il compare Agamémnon à Mars, & pluſieurs autres à d'autres Dieux. Mais pour faire le portrait de ce Prince, il prend la teſte de Iupiter, la ceinture de Mars, & l'eſtomac de Neptune, mettant en pièces trois Dieux pour faire vn homme. Retournons aux exemples des femmes. Combien de fois, dit-il, *Telle que Vénus ou Diane*, & *Telle Diane ſur les monts*. Il ne ſe contente pas d'égaler les hommes aux Dieux, il compare la cheuelure d'Euphorbe, aux graces, quoy qu'elle fût alors toute ſanglante. Le reſte de ſon ouurage eſt plein de ſemblables comparaiſons, ou pluſtoſt il n'y a point d'endroit qui ne ſoit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne le condamniez en ma perſone, ou que vous ne permettiez à vn autre ce que vous ne me voulez pas ſoufrir. Il paſſe plus outre, il compare les Dieux à des choſes inférieures à l'homme, & donne à Iunon le regard d'vn Taureau, ſans parler de l'Aurore aux doigts de roſe. Vn autre compare les paupiéres de Vénus à des fleurs, tant le champ des comparaiſons eſt vn champ vaſte & libre. Mais ſe faut-il étonner qu'on prenne l'exemple des Dieux, puis-qu'on prend iuſqu'à leur nom; Témoin les Zénons, les Epheſtions, les Dionyſiens, les Poſſidoniens, & les Hermiens. Vne Reyne de Cypre s'eſt nommée Latone, ſans que cette Déeſſe s'en ſoit ofen-

Iupiter, Vulcan, Baccus, Neptune, Mercure.

ſée, ni qu'elle l'ait changée en rocher, comme Niobe. Ie laiſſe à part les Egyptiens, qui ne ſont point de ſcrupule de prendre le nom des Dieux, quoy qu'ils ſoient les plus ſuperſtitieux de tous les hommes; de ſorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autre au païs. Les Philoſophes meſmes ont bien la hardieſſe d'apeller l'homme l'image de Dieu. Vous ne deuez donc point craindre qu'ils me puniſſent pour ce regard; & quand ie ſerois coupable, pour auoir dit ce que vous me reprochez, vous ne le feriez pas pour l'entendre. Ie pourrois ajoûter encore pluſieurs choſes à celles-cy; mais i'épargne ta mémoire.

PHILESTRATE. Non pas trop, à mon auis; Car tu as paſſé le temps que ie t'auois preſcrit; & ie ne ſçay comment ie pourray retenir vn ſi long diſcours. Mais ie m'en vais de ce pas m'en décharger, & fermeray les oreilles tout en allant, & à vn beſoin les yeux, pour ne voir ni n'entendre rien qui puiſſe troubler les images de ma mémoire.

LYCINVS. Va, & pren garde de t'en bien aquiter. Lors que le Iuge voudra prononcer la Sentence, ie m'y rendray, pour m'entendre condamner ou abſoudre.

TOXARIS, OV DE L'AMITIE'.

DIALOGVE

DE MNESIPE ET DE TOXARIS.

C'eſt la diſpute d'vn Scythe & d'vn Grec touchant l'Amitié, dont chacun raporte des exemples à l'auantage de ſon païs.

MNESIPE. QVOY, Toxaris, vous ſacrifiez à Pilade & à Oreſte, comme à des Dieux?

TOXARIS. Oüi, Mneſipe, non pas toutefois comme à des Dieux, mais comme à des Héros.

MNESIPE. Mais eſt-ce la coûtume parmy vous, d'honorer les morts par des ſacrifices?

TOXARIS. Non ſeulement cela, mais de célébrer des feſtes à leur honneur, lors que nous croyons qu'ils l'ont mérité.

MNESIPE. Et que pouuez-vous eſpérer de ces loüanges?

TOXARIS, De porter la poſtérité à l'imitation de leurs vertus, & donner cette conſolation aux gens de bien, de voir honorer la mémoire de ceux qui leur reſſemblent; outre qu'il

ne nuit point d'auoir les Héros fauorables.

MNE'SIPE. Mais qu'auez-vous tant admiré en des étrangers qui eſtoient vos ennemis? Car ayant eſté pris ſur vos coſtes, aprés auoir fait naufrage & eſtás preſts à eſtre ſacrifiez, ils tuérent leurs Gardes, & maſſacrérent voſtre Roy, puis emmenérent la Preſtreſſe de Diane captiue, & la Déeſſe meſme à qui on les vouloit ſacrifier. Si vous les honorez donc aprés des homicides & des ſacriléges, prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir ſuiure leur exemple, & que vous ne demeuriez à la fin ſans Dieux & ſans Roy. Que ſi ce n'eſt pas pour cela que vous leur rendez cet honneur, Qu'eſt-ce donc qui vous oblige à ſacrifier à des gens qui deuoient ſeruir eux-meſmes de victimes?

TOXARIS. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles, elle eſt aſſez illuſtre pour deuoir eſtre couronnée. Car quelle hardieſſe n'eſt-ce point à deux particuliers, de s'embarquer ſur le pont Euxin, qui n'auoit eſté fréquenté iuſqu'alors que par les Argonautes; ſans craindre ni les Fables du païs, ni le nom d'Inhoſpitaliére qu'on donnoit à cette mer? Et quel excés de valeur à des captifs, de tuër vn Roy au milieu de ſes Gardes, & d'emmener priſonniers iuſqu'à ſes Dieux? Ne ſont-ce pas là des actions plus qu'humaines, & dignes d'éternelle loüange, quoy

que ce ne ſoit pas pour cela encore que nous les adorons.

MNE'SIPE. Et qu'ont-ils fait de plus illuſtre ? Car pour ce qui eſt de la nauigation dont tu parles, les Phéniciens en entreprennent tous les iours de plus grandes & de plus dangereuſes, ne retournant en leur païs que ſur la fin de l'Automne, aprés auoir couru toutes les terres & les mers ; de ſorte que ſi c'eſt pour cela que vous honorez Oreſte & Pilade, ces gens-là mériteroient mieux d'eſtre adorez qu'eux, quoy que ſouuent ce ne ſoient que de ſimples marchands portez de l'amour du gain, qui trafiquent de choſes de peu de valeur.

TOXARIS. Eſcoute comme des Barbares ont de meilleurs ſentimens des Grecs, que les Grecs meſmes. Car nous auons bâty des Temples à des hommes à qui vous n'auez pas ſeulement dreſſé des ſépulchres. Où trouuerez-vous d'illuſtre tombeau, ou d'Oreſte, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycénes ; au lieu qu'ils ſont adorez parmy les Scythes, ſans que pour eſtre étrangers, on les ait iugez indignes de cet honneur ? Car la vertu eſt adorable, meſme dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait enſemble, & l'vn pour l'autre, eſt graué dans le Temple d'Oreſte, ſur vne colomne d'airain ; & c'eſt la prémiére choſe que nous aprenons à nos enfans, afin que

ces semences de Vertu estans cultivées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines ; de sorte qu'ils oublieroient plustost le nom de leurs Péres, que celuy de ces illustres Amis, qui ont laissé vn exemple d'amitié à tous les Siécles. Leur Action est encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'vn costé vn vaisseau brisé contre des écueils, & ces deux Héros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler ; Et de l'autre, on les voit les armes à la main qui ont brisé leurs chaînes, & qui défendent leur liberté aux dépens de la vie de plusieurs & du Roy mesme, puis enléuent Diane & sa Prestresse. On les suit comme ils commencent à voguer, & l'on ataque leur nauire ; les vns grimpent sur le gouuernail, les autres s'atachent aux cordages ; mais ils sont repoussez par tout vaillamment, & contrains de se sauuer à la nage, ou blessez, ou étonnez de la blessure des autres. Le Peintre a pris garde sur tout à faire éclater leur Amitié, qui est le sujet principal de nostre adoration, puis-que tu le veux sçauoir. Car les Scythes ne croyent pas qu'il y ait rien au monde de plus diuin ; ni de plus grand tréſor, qu'vn bon amy ; & n'ont point de vice plus en horreur que la trahison & la perfidie. C'est pourquoy ils font gloire d'ayder leurs amis dans les plus grands dangers, &

Iphigénie.

de ſe ſacrifier pour leur ſeruice, & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils ſont dépeins qui négligent chacun leur propre ſalut, pour celuy de leur amy, & le couurent de leur corps, lors qu'ils ne le peuuent plus défendre de leurs armes.

MNESIPE. Certes, Toxaris, tu montres bien que vous n'eſtes pas ſeulement fidéles amis & belliqueux, mais éloquens, tant tu as ſçu bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grans perſonnages, & rendre raiſon de leur adoration, laquelle m'eſtoit inconnuë. Car ie ne croyois pas, pour te dire la verité, que l'amitié fût en ſi grande vénération parmy les Scythes, qui n'auoient, à mon auis, qu'vne impétuoſité brutale, & eſtoient ſans tendreſſe ni affection pour leurs proches; ce que ie iugeois par leur coûtume barbare, de manger leurs péres aprés leur mort.

TOXARIS. Ie ne la veux pas maintenant défendre, ni faire voir que nos coûtumes ſont plus iuſtes que les voſtres; Il me ſuffit pour cette heure de montrer que nous ſommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal; & pleurez en voyant Oreſte & Pilade ſur les théatres s'entrebatre à qui mourra le prémier, & ſe ſacrifiera pour ſon compagnon; tandis que vous abandonnez vos amis, lors qu'ils ont beſoin de voſtre

assistance; & demeurez muets, quand ils implorent vostre secours; comme ces personnages de Comédie, qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veux donc laisser à part ces vieux contes d'amitié que vous rebatez si souuent, & qui ne sont connus que dans les Fables, pour aléguer des exemples modernes, nous verrons qui en aportera de plus beaux; & ie ne te céle point que i'aimerois mieux estre vaincu en combat singulier, au hazard de perdre la main droite, selon la coûtume de mon païs, que de te céder l'honneur de cette dispute, où il y va de la gloire de ma patrie.

d'Achile & de Patrocle, de Thésée & de Pirithoüs.

MNE'SIPE. Quoy que ce ne soit pas peu de chose d'entrer en camp-clos, contre vn si adroit & si vaillant Champion, ie ne trahiray point pourtant l'honneur de la Gréce. Car il seroit étrange qu'elle le cédast maintenant à vn Scythe, aprés les auoir tous vaincus par la main de deux de ses citoyens; & si ie souffrois cet affront, ie mériterois de perdre, non seulement la main, mais la langue. Si tu veux donc, nous aléguerons chacun des exemples d'amitié; & celuy qui en produira le plus, remportera la victoire.

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité; & se contenter d'en aléguer chacun cinq ou six; car cela iroit à l'infiny.

MNE'SIPE.

MNE'SIPE. Ie le veux, Tu commenceras le prémier, aprés auoir fait ſerment de ne rien dire que de véritable; car il ne ſeroit pas dificile de faire vn mauuais Roman.

TOXARIS. C'eſt à toy de commencer, puis-que tu as donné lieu à la diſpute.

MNE'SIPE. Quel Dieu veux-tu que ie te iure? Te contenteras-tu de Iupiter Philien, qui eſt le Dieu de l'amitié parmy les Grecs.

TOXARIS. Oüy, & i'atteſteray celuy de mon païs, qui répond à celuy-là.

MNE'SIPE. Ie te prens donc à témoin, ô Iupiter Philien! & proteſte de ne rien alléguer icy, que ie n'aye veu moy-meſme, ou que ie n'aye apris de perſonnes dignes de foy. Ie commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui eſt ſi célébre en Ionie. Le premier eſtoit de Samos, & n'a rien d'illuſtre que ſon amitié. L'autre d'Ephéſe, de famille ancienne & opulente; mais qui s'eſtoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui ſont deuenus riches en peu de temps, ont toûjours pluſieurs gens autour d'eux, pour ſeruir à leur diuertiſſement, Dinias ne manquoit pas de ces ſortes de Courtiſans, qui font la cour à nos richeſſes, pluſtoſt qu'à nous meſmes. Mais Agathoclés qui l'aymoit dés ſa plus tendre jeuneſſe, ne les pouuoit ſoufrir, quoy qu'il ne laiſſaſt pas de viure auec eux pour complaire

à ſon amy, qui en eſtoit ſi charmé, qu'il en faiſoit plus d'eſtat que de ſon ancien camarade, iuſques-là qu'il luy deuint meſme inſuportable par ſes fréquentes remontrances. Car il ne pouuoit s'empeſcher de luy répréſenter la grandeur & le mérite de ſes anceſtres, & de le conjurer auec larmes de ne pas diſſiper le bien que ſon pere auoit amaſſé auec beaucoup de peine, tant qu'à la fin Dinias ne l'apelloit plus à ſes plaiſirs, & ſe cachoit de luy, lors qu'il vouloit faire quelque partie. Comme vn mal en attire vn autre. Ces flateurs luy mirent dans l'eſprit l'amour d'vne célébre coquette, qui eſtoit adroite à gagner les cœurs, & tantoſt par des dédains affectez, tantoſt par de feintes careſſes, ſçauoit ſi bien enflamer ceux qu'elle auoit pris, qu'ils ne s'en pouuoient défaire. Lors qu'elle eut atrapé ce jeune-homme ſimple & niais, à l'ayde de ſes faux amis qui mettoient tout en œuure pour le ſurprendre, elle ne le laiſſa pas échaper; mais aprés l'auoir enuelopé dans ſes filets, comme elle en penſoit triompher, elle deuint la priſe de ſa priſe, & fut cauſe de mille maux à ce pauure infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits préſens qui tiennent lieu de grande faueur à vn Amant. Ses ſeruantes luy faiſoient acroire qu'elle ne dormoit ni nuit ni iour, & qu'elle ne faiſoit que ſonger à luy & ſoûpirer;

Bouquets, &c.

ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-meſmes, ſi bien qu'à la fin il ſe perſuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embraſſer quand il arriuoit, l'arreſtoit quand il vouloit partir, faiſoit ſemblant de ne ſe parer que pour luy, & ſçauoit meſler à propos, les larmes, les dédains & les ſoûpirs, parmy les atraits de ſa beauté, & les charmes de ſa voix & de ſa lyre. Enfin, aprés pluſieurs allées & venuës il en ioüit, & dés-là on crut qu'il eſtoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle eſtoit groſſe de luy; & de peur qu'il ne vint à ſe dégoûter par la ioüiſſance, elle ne le vouloit plus voir ſi ſouuent, pour ne point donner, à ce qu'elle diſoit, de jalouſie à ſon mary, qui eſtoit vn homme de condition, & des principaux de la ville d'Ephéſe. Cela l'enflamma de ſorte que ne pouuant ſoufrir ſon abſence, il enuoyoit tous les iours quelques-vns de ſes amis la viſiter, ne s'entretenoit que d'elle; & lors qu'il ne la pouuoit voir, il ſe conſoloit par la veuë de ſon portrait. Cependant, il luy donnoit tout ce qu'il auoit, meubles, argent, maiſons, pierreries; de ſorte qu'en peu de temps on vit fondre cette famille ſi opulente, qui eſtoit la prémiére du païs; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quitta pour vn jeune Candiot fort riche, qui commença à entrer ſur les rangs, ſurpris par les meſmes artifices. Il

s'en plaint inutilement, tant que ſe voyant abandonné par ſes faux amis & par ſa perfide maitreſſe, il a recours à Agathoclés qui voyoit tout cela, il y auoit long-temps, ſans y pouuoir donner ordre. Il luy conte donc ſon auenture, auec quelque pudeur d'abord ; mais à la fin il tranche le mot, & luy auouë franchement qu'il ne pouuoit plus viure ſans elle. Agathoclés qui vit que ce ſeroit peine perduë d'eſſayer de l'en diſſuader, & qu'il n'eſtoit pas temps de luy faire des reproches, vend vne ſeule maiſon qu'il auoit, & luy en donne l'argent. Auſſi-toſt il va trouuer ſa maitreſſe, qui le reçoit à bras ouuerts, & ſes flateurs r'entrent en grace comme auparauant; leurs amourettes recommencent, ſi bien qu'elle luy donne rendez-vous chez elle ; mais il ne fut pas pluſtoſt entré, que le mary ſe préſente l'eſpée à la main, ſoit qu'il en fût auerty par ſa femme ou non, & menace de le tuer. En cette extrêmité il ne s'abandonne point; mais empoignant vn bâton, il luy en donne vn ſi grand coup ſur la teſte, qu'il l'aſſomme, & de rage en fait autant à ſa femme, qu'il achéue aprés de tuer auec l'épée de ſon mary. En ſuite, il repouſſe les valets étonnez, qui ſe mettoient en deuoir de l'arreſter, & ſe ſauue chez Agathoclés, où dés le matin il eſt pris & mené au Gouuerneur de la Prouince, qui le renuoye à l'Empereur;

aprés auoir tout confeſſé. Dans cette triſte conjoncture ſon amy ne le quite point, & le ſuit priſonnier en Italie, où il entreprend ſa défenſe; & comme il fut condamné, il l'acompagne dans ſon exil, & va demeurer auec luy en la petite Iſle de Gyare, où il fut confiné pour le reſte de ſes iours. Il employe là à le nourrir le peu de bien qui luy reſtoit; & lors que tout fut mangé, il ſe loüe à des peſcheurs d'huiſtres à l'écaille, qui ſeruent à la teinture de la pourpre, & l'entretient de ſon trauail, ſans l'abandonner meſme aprés ſa mort. Car il s'habitua là, & ne retourna point en ſon païs. Voilà vn exemple d'amitié qui eſt arriué en nos iours; & il n'y a pas plus de cinq ans, qu'Agathoclés eſt mort en cette Iſle. *Plongeurs.*

TOXARIS. Ie voudrois que tu n'euſſes pas fait de ſerment, pour auoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me ſemble digne de mon païs.

MNE'SIPE. En voicy vn autre qui n'eſt pas moins illuſtre, que i'ay apris d'vn Pilote de la Calcide, & dont i'ay eu la confirmation par ceux-là meſmes qui y auoient part. Il diſoit que venant vn iour d'Italie à Athénes, vers le coucher des Pleïades, la tempeſte le prit au ſortir du détroit de Sicile, & le porta iuſques prés de l'Iſle de Zacynthe, ſans qu'il pût ſurmonter l'effort des vagues. Il auoit pluſieurs perſonnes

dans ſon nauire, & entr'autres deux jeunes hommes de ſon païs ; l'vn robuſte & vigoureux, nõmmé Euthydique ; l'autre tout pâle & défait apellé Damon, qui ne faiſoit que de releuer d'vne grande maladie. Celuy-cy ſe trouuant mal de l'agitation, s'aprocha du bord du vaiſſeau, qui dans cet interuale vint à pancher d'vn coup de vent, & le renuerſa dans la mer. En tombant il crie à l'ayde à ſon amy, qui ſe iette auſſi-toſt aprés ſans déliberer, quoy que ce fût en plein minuit, & qu'il fût déja couché, & commence à le ſoûleuer ſur les flots, où il ne ſe pouuoit plus ſoûtenir à cauſe de la peſanteur de ſes habits, & de la foibleſſe où il eſtoit. Ceux du Nauire emus de compaſſion les voulurent ayder ; mais ils furent emportez à vn inſtant par la violence de la tempeſte ; & tout ce qu'ils purent faire, fut de leur ietter quelques piéces de liége auec l'échelle du vaiſſeau. Arreſtons-nous là, ie te prie, à conſidérer ſi quelqu'vn peut donner de plus fortes preuues de ſon amitié, que fit en cette occaſion Euthydique, de ſe ietter en plein minuit dans la mer pendant la tempeſte, & s'expoſer à vne mort toute certaine, pour ſauuer ſon amy, où périr auec luy. Répréſente-toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blanchiſſantes, mélé de l'horreur des ténébres & des coups du deſeſpoir ; l'vn mourant qui tend les bras à ſon

amy, & implore ſon aſſiſtance ; l'autre outré d'amour, qui ſe précipite aprés luy, de peur qu'il ne meure tout ſeul. As-tu veu de plus beaux exemples d'vne véritable amitié?

TOXARIS. Haſte-toy, ie te prie, de me dire ce qu'ils ſont deuenus; car ie brûle de le ſçauoir.

MNE'SIPE. Ne crain point, ils philoſophent tous deux préſentement dans Athénes; mais le Pilote emporté par la tempeſte, ne m'a pû conter l'hiſtoire que iuſques-là; & i'ay apris le reſte de leur bouche. Ils diſent donc qu'ils nagérent à l'ayde de quelques liéges iuſqu'au point du iour, qu'aperceuant l'échelle du nauire qui eſtoit faite de groſſes planches, ils montérent tous deux deſſus, & ſe ſauuérent dans l'Iſle, qui eſtoit proche. Mais pour ne te point arreſter dauantage en des moralitez inutiles, Voicy vn troiſiéme exemple qui ne le céde point aux deux autres. Eudamidas de Corinthe mourant fit vn teſtament qui ſembleroit ridicule à tout autre qu'à vn amy; car n'ayant vaillant que deux amis, il laiſſa à l'vn de nourrir ſa mére, & à l'autre de marier ſa fille ; & l'vn eſtant mort cinq iours aprés, ſoit de regret ou autrement, celuy qui reſtoit, executa la commiſſion de tous les deux ; car ils eſtoient ſubſtituez l'vn à l'autre; & pour rendre ſon action plus illuſtre, maria la fille de ſon amy & la ſienne en vn meſme iour,

Ou, ils content le reſte ainſi.

Carixéne.

& leur donna à toutes deux vn meſme mariage. Quant à la mére, il la nourrit iuſqu'à la mort, quoy que le peuple criaſt que le défunt auoit trouué le ſecret d'hériter aprés ſa mort, de ſon amy. Que te ſemble, Toxaris, de la généroſité d'Arétas; car c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit, de payer ſi gayement la part de ſon coheritier auec la ſienne? Ne mérite-t-il pas de faire vn de nos exemples, à la gloire & à l'auantage de ſa patrie?

Ou, encore préſentement.

TOXARIS. Oüi, ſans doute, quoy que i'admire encore plus la hardieſſe & la confiance du teſtateur; car celuy qui a la réſolution de faire vn ſemblable teſtament, eſt capable non-ſeulement de l'exécuter, mais de quelque choſe encore de plus; & ie ne doute point qu'il n'euſt nourry la mére de ſon amy, & marié ſa fille, meſme ſans en eſtre prié.

MNE'SIPE. Tu dis vray, paſſons à l'exemple de Zénothémis de Marſeille, qu'on me montra en Italie, comme i'y eſtois Député de mon païs. C'eſtoit vn homme de belle taille & de bonne mine, que ie trouuay qui alloit à la campagne auec ſa femme à ſes coſtez, qui eſtoit auſſi laide qu'il eſtoit beau. Car c'eſtoit vne petite borgneſſe toute rabougrie & percluſe de la moitié du corps; & qui auec tout cela, tomboit du haut-mal, à ce qu'on diſoit. Comme ie m'eſtonnois donc que la fortune eût aparié deux

deux choſes ſi diſſemblables, celuy qui m'acompagnoit me fit ce récit. Le pére, dit-il, de ce monſtre que tu vois, eſtoit vn riche homme de Marſeille, amy de Zénothémis, nommé Ménécrate, qui pour auoir rendu vne Sentence injuſte, fut déclaré infame, & tous ſes biens confiſquez, ſelon la rigueur de la loy. Acablé d'vn ſi grand coup de fortune, il eſtoit encore plus affligé par la conſidération de ſa fille vnique, qui eſtoit en âge d'eſtre mariée, ſans qu'il eût dequoy la pouruoir; car comme tu vois, elle n'eſtoit pas de taille d'eſtre mariée pour ſa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zénothémis, & déploroit ſa condition, parce qu'il l'aymoit tendrement? Ne crain point, dit-il, les Dieux l'ont pourueuë; & là deſſus il le prend par la main, le méne chez ſoy, & partage auec luy ſes tréſors, qui n'eſtoient guéres moins grans que ceux qu'il auoit perdus. Il ajoûta à cette largeſſe vn feſtin, comme s'il euſt eu enuie de marier ſa fille à quelqu'vn de ſes amis; & lors qu'ils eurent ſoupé & fait des effuſions, Zénothémis rempliſſant ſa coupe? Reçoy, dit-il, cette coupe de ſa main de ton gendre; car i'épouſeray aujourd'huy ta fille, & ay fait dreſſer le contract, où ie confeſſe auoir receu en mariage vingt-cinq talens. Comme l'autre réſiſtoit, ne pouuant ſoufrir qu'vn homme ſi riche & ſi bien-fait épouſaſt vne fille ſi pauure

Douze mille écus.

& ſi mal-faite, il la prit entre ſes bras, & alla conſommer ſon mariage dans vne autre chambre, puis vint retrouuer la Compagnie. Il l'a toûjours tenuë depuis pour ſa femme, luy faiſant mille careſſes, & la menant auec luy, comme tu vois. Car bien-loin d'en auoir honte, il s'en glorifie, préférant l'amitié à tous les autres auantages. Auſſi le Ciel a beny ſon action, & luy a donné vn beau fils, qu'il a préſenté depuis peu au Senat, en habit de deüil, pour faire plus de compaſſion; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit-fils la confiſcation de ſon ayeul; & en ſa faueur, l'a rétably en ſes biens & en ſa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'aporter vn ſemblable exemple de ton païs, où vous n'aymez que les belles. Mais paſſons au dernier, qui ſera de Démétrius de Sunion. Il
Alopecie. auoit eſté éleué dés ſon enfance auec Antiphile, & voyagea auec luy en Egypte, pour aprendre la Philoſophie Cynique, ſous ce Philoſophe de Rhodes, qui eſtoit alors ſi célébre; mais Antiphile vouloit étudier en Médecine. Comme Démétrius eſtoit allé voir les antiquitez du païs, & nauigeoit, il y auoit déja ſix mois, ſur le Nil, ayant laiſſé au logis ſon camarade, qui ne pouuoit ſoufrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage; Il arriua à Antiphile vn accident, qui luy fit bien regréter l'abſence de ſon

amy. Car vn de ſes eſclaues s'aſſocia auec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emportérent la ſtatuë du Dieu, auec pluſieurs autres choſes qu'ils cachérent ſous vn lit, au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayans eſté pris comme ils vendoient quelque piéce de leur larcin, ils confeſſérent tout à la queſtion; de ſorte qu'on arreſta l'eſclaue, & en ſuite le maître, qui eſtoit aux écoles publiques, aprés auoir trouué chez luy le butin. Car l'indignité de l'action faiſoit qu'on ne l'oſoit ſecourir, & chacun l'auoit en horreur comme vn ſacrilége, & eût cru faire vn crime de boire & manger ſeulement auec luy. Cependant, ſes deux autres eſclaues emportent tout ce qui luy reſtoit, tandis qu'il eſtoit en priſon abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Géolier, qui croyoit faire ſeruice à Dieu en le mal-traitant, & ne le vouloit pas ſeulement oüir, lors qu'il ſe vouloit juſtifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de miſére; car il couchoit ſur la terre, ſans pouuoir étendre ſes jambes pour dormir, parce qu'on les attachoit la nuit à vne piéce de bois; mais de iour il n'auoit qu'vne main liée auec le cou. Toutesfois, le bruit des chaînes l'empeſchoit de pouuoir repoſer de iour, non plus que de nuit, parce qu'il eſtoit enfermé peſle-meſle auec pluſieurs autres criminels dans vn cachot puant, où

il auoit de la peine à reſpirer. En ce funeſte eſtat, inſuportable meſme aux plus robuſtes, & à plus forte raiſon à vn jeune homme, qui auoit eſté éleué tendrement, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vouloit déja plus rien prendre, lors que Démétrius, qui ne ſçauoit rien de l'affaire, arriua; & ſi-toſt qu'il l'eut apriſe, courut en haſte à la priſon, où l'on ne le voulut pas laiſſer entrer, à cauſe qu'il eſtoit tard & que le Géolier eſtoit retiré, & les Gardes poſées. Il falut donc atendre iuſqu'au lendemain, qu'il eut de la peine meſme à entrer, & encore plus à reconnoiſtre ſon amy tout défiguré, aprés l'auoir ſherché long-temps, comme on fait vn homme entre les morts, en vn iour de bataille. Et s'il ne ſe fût auiſé de l'apeller par ſon nom, il ne l'euſt iamais pû trouuer. Mais comme il eut répondu, il le reconnut à ſa voix, & luy détournant les cheueux de deſſus le front, s'éuanoüit à ce ſpectacle, & Antiphile auſſi. Démétrius eſtant reuenu le premier, ayda ſon compagnon à reprendre ſes eſprits, & luy donna la moitié de ſon manteau, au lieu des haillons dont il eſtoit couuert. En ſuite il ſortit pour l'aſſiſter; & comme il n'auoit ni crédit ni argent, il ſe loüoit pour porter des marchandiſes ſur le port; & aprés auoir trauaillé tout le matin, portoit tout ce qu'il auoit gagné à ſon amy, dont ils donnoient vne partie au

Géolier,& s'entretenoient du reſte. Mais la nuit venuë, il faloit qu'il ſe retiraſt, & qu'il dormiſt à la porte,ſur vn petit lit qu'il s'eſtoit fait d'herbe & de branches d'arbres; car on ne le vouloit pas laiſſer coucher dans la priſon. Ils vécurent ainſi quelque temps, iuſqu'à ce qu'vn des priſonniers eſtant mort de poiſon, à ce qu'on croyoit, on ne voulut plus laiſſer entrer perſonne; ſi bien que Démétrius qui ne pouuoit quiter ſon amy, s'alla par deſeſpoir declarer complice du meſme crime, & fut ataché auec luy: Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoiſie du Géolier. Cependant, ils taſchoient d'adoucir leurs maux par leur conuerſatió, & chacun auoit plus de ſoin de la ſanté de ſon compagnon que de la ſienne, particuliérement Démétrius, qui eſtant tombé malade, ne laiſſoit pas de faire tout ce qu'il pouuoit pour conſoler Antiphile. Sur ces entrefaites vn accident impréueu leur rendit la liberté, lors qu'ils ne l'attendoient plus. Car vn priſonnier ayant recouuré vne lime, rompit la chaîne où ils eſtoient tous atachez; & ſe ſauua auec les autres, aprés auoir tué les Gardes: Mais la pluſpart furent repris comme ils s'écartoient deçà & delà; & cependant nos deux amis demeurérent dans la priſon, & arreſtérent leur eſclaue, aymant mieux mourir que de paſſer pour coupables d'vn crime pire que la mort meſme; ce que le Gouuerneur

de l'Egypte ayant apris, il les mit tous deux en liberté, aprés auoir juſtifié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix
2500. liur. mille dragmes à Antiphile, & le double à Démétrius, qui ſe retira vers les Gymnoſophiſtes des Indes, & laiſſa le tout à ſon camarade, lequel demeura au païs où il eſt encore à préſent. Voilà, Toxaris, cinq exemples de l'amitié des Grecs, que i'aurois plus étendus, ſi tu ne t'eſtois plaint que nous auions plus de parole que d'effet. Car ie t'aurois raporté les harangues que Démétrius fit deuant le Iuge, où pour décharger ſon amy, il s'imputoit le crime dont on l'accuſoit, iuſqu'à ce que l'eſclaue les déchargea tous deux à la queſtion. Regarde ſi tu as quelque choſe que tu puiſſes opoſer à de ſi grans exemples, ſi tu ne te veux réſoudre à la peine, dont tu as dit qu'on puniſſoit les vaincus, parmy les Scythes. Mais
Oreſte & Pilade. aprés auoir ſi bien défendu des étrangers, tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

TOXARIS. Et toy, ne crains-tu point que l'on te coupe la langue, de l'employer ainſi contre toy-meſme, en m'encourageant à ta défaite. Mais ie vais commencer ſans préambule ; car outre que ce n'eſt pas la coûtume de mon païs, il n'eſt pas beſoin de diſcours, quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reſte, n'aten pas d'oüir icy l'hiſtoire de quelqu'vn, qui en

faueur de ſon amy aura épouſé vne femme pauure & contrefaite, ou par charité marié ſa fille, ou qui ſe ſera enfermé auec luy en priſon, pour en ſortir plus glorieux; Tout cela n'eſt que jeu, au prix des exemples que ie te veux aléguer. Ce n'eſt pas que ie te condamne d'auoir dit ce que tu ſçauois, puis-que tu n'auois rien de meilleur à dire, & que la longue paix dont ioüit la Gréce, empeſche qu'elle ne ſe puiſſe ſignaler en de plus grandes occaſions; car le bon Pilote ne ſe connoiſt que dans la tempeſte. Mais pour nous qui ſommes toûjours en guerre auec nos voiſins, ſoit pour l'ataque ou pour la défenſe, il ſe préſente tous les iours mille ſujets de témoigner noſtre courage & noſtre amitié, qui ſont les ſeules armes que nous eſtimons inuincibles. Prémiérement nous ne choiſiſſons point nos amis à table comme vous, ni ne prenons nos voiſins, ni nos camarades. Mais lors que nous reconnoiſſons vn braue homme, nous recherchons ſon amitié, comme on fait vne maitreſſe; & celuy qui luy rend plus de ſeruice, c'eſt celuy qui l'emporte. En ſuite, on ſe jure l'vn à l'autre vne amitié inuiolable; ce qui ſe fait en cette façon: On ſe pique le bout des doigts, & l'on en reçoit le ſang dans vne coupe, où chacun trempe la pointe de ſon épée, & puis ſuce cette liqueur précieuſe, qui eſt la marque d'vne amitié éternelle,

& vn témoignage qu'on veut épancher ſon ſang l'vn pour l'autre. Perſonne ne peut auoir que deux amis; & ceux qui en ont dauantage, ſont mes-eſtimez, comme des Courtiſanes qui s'abandonnent à tout le monde, parce que l'amitié ſe perd, eſtant diuiſée en tant de parties. Mais pour entrer en matiére, ie commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis en vne bataille contre les Sarmates, voyant emmener captif Amizoque, qu'il aymoit. Cependant, ie te iure par l'air que nous reſpirons, & par le Cymetérre que nous portons, qui ſont les plus grans Dieux que les Scythes adorent, que ie ne te diray rien que de véritable.

On, l'on ne peut eſtre que trois à cette alliance.

MNE'SIPE. Ie t'aurois aſſez cru ſans jurer; mais tu as bien fait de ne pas prendre à témoin des diuinitez de grande importance, afin de pouuoir mentir plus hardiment.

TOXARIS. Quoy! tu ne veux pas que ie iure par les ſymboles de la Vie & de la Mort, qui ſont les plus grans Dieux qu'on réuére.

MNE'SIPE. Si cela eſt, tu pouuois apeller à témoin pluſieurs autres déïtez; car il y a pluſieurs genres de mort.

TOXARIS. Ne ſçaurois-tu t'empeſcher de chicaner vn homme qui porte vne épée? ſur tout, aprés qu'il t'a laiſſé parler tout ton ſaoul, ſans t'interrompre.

MNE'SIPE.

MNE'SIPE. Ie l'auouë, & t'en demande pardon ; Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras, ſans craindre que ie t'interrompe.

TOXARIS. Il y auoit quatre iours qu'Amiſoque & Dandamis s'eſtoient iurez vne amitié éternelle, & auoient bu du ſang l'vn de l'autre, pour confirmation de leur aliance, lors que les Sarmates entrérent en Scythie auec trente mille hommes de pié, & dix mille cheuaux. On s'eſtoit campé ſur l'vne & l'autre riue du Tanaïs, pour leur empeſcher le paſſage ; mais ils enleuérent d'abord tout ce qui eſtoit au delà, à la réſerue de ceux qui ſe ſauuérent de bonne heure au deçà du fleuue. Sur ces entrefaites, Dandamis voyant ſon amy priſonnier, qui imploroit ſon aſſiſtance, paſſe l'eau à nage pour l'aller ſecourir ; mais il ne fut pas pluſtoſt à l'autre bord, qu'il fut enuelopé par les ennemis ; & ſur le point de périr, il s'écria qu'il venoit pour racheter vn priſonnier. A ces mots ils s'arreſtérent tout court, & le menérent au Général, qui luy demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner. Moy-meſme, dit-il, puis-qu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'eſt trop, reprit le Barbare, nous nous contenterons d'vne partie ; & là-deſſus il luy fit arracher les yeux, & le renuoya auec ſon amy, plus joyeux de cette con-

queſte, qu'afligé de la perte de ſa veuë. Sa préſence rendit le courage aux Scythes, qui crurent n'auoir rien perdu en conſeruant vn ſi grand tréſor. Cela étonna meſme les ennemis, lors qu'ils vinrent à cõſidérer à quels gens ils auoient à faire; ſi bien qu'ils ſe retirérent la nuit en tumulte, aprés auoir brûlé les chariots & laiſſé vne partie du butin. Cependant, Amiſoque ne voulut point conſeruer la lumiére, que ſon amy auoit perduë pour l'amour de luy, & l'on voit maintenant ces deux illuſtres aueugles nourris aux dépens du public, qui réuére leur vertu. Que peux-tu opoſer, Mnéſipe, à vn ſi grand exemple, quand ie te laiſſerois la liberté d'en feindre à ta fantaiſie, & que ie t'abſoudrois du ſerment de fidélité que tu as juré? Si tu auois à traiter vne ſi noble matiére, combien y aurois-tu meſlé d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis aprés la perte de ſon amy? Combien de harangues pour le r'auoir? Combien de témoignages de joye, en donnant ſes yeux pour rançon? Combien d'aclamations à leur retour, & le reſte que tu ſçais beaucoup mieux que moy; car ie me ſuis contenté de raporter la choſe nûment, ſans rien altérer de la vérité. Paſſons à vn autre exemple, qui ſera encore plus court. Bélite, l'vn des parens d'Amiſoque, voyant Baſthé ſon amy, terraſſé à la chaſſe par vn lion, & ſur le point d'eſtre

déuoré, saute en bas de son cheual, & frape la beste par derriére, pour l'obliger à tourner sur luy; & voyant qu'elle ne vouloit point laschet prise, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher mesme d'entre les dents son amy. Le lion irrité se jette sur l'vn, aprés auoir soulé sa rage sur l'autre; mais Bélite en mourant luy passe son épée au trauers du corps, & venge d'vn mesme coup la mort de son amy & la sienne. Pour éterniser cette action, on a enfermé par édit public ces deux amis en mesme tombeau, & mis le lion auprés. Mais ne t'arreste point à ces deux exemples, en voicy vn troisiéme plus considérable, de trois amis qui ont fait des merueilles l'vn pour l'autre. Arsacomas ayant esté enuoyé en ambassade vers Leucanor Roy du Bosphore, qui auoit tardé trois mois à enuoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scythes, fut traité magnifiquement par ce Prince à son départ, aprés auoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que sa fille fût présente au festin, auec tous les Grans qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels estoit Tigrapate Prince des Lasiens, & Adyrmaque Duc de Machlyne. Mais Arsacomas ne l'eut pas plustost veuë, qu'il en deuint amoureux, & comme c'est la coûtume de faire la demande à table, & de dire qui l'on est,

En vn tombeau séparé.

Sur la fin du repas.

& ce qu'on a ; lors que tous les autres eurent vanté à l'enuy leurs tréſors & leur puiſſance aprés auoir fait les effuſions acoûtumées ; il prit la coupe comme eux, mais il ne répandit point de vin, parce que cela ne ſe fait point parmy les Scythes ; & ayant bu vn grand trait, il pria le Roy de luy donner ſa fille en mariage, à cauſe qu'il ſurpaſſoit tous les autres tant en richeſſes qu'en crédit. Comme le Roy paroiſſoit étonné de ce diſcours, ſçachant bien que les Scythes ſont fort pauures, & que celuy-cy particuliérement n'auoit pas beaucoup de bien ; & qu'il luy demandoit en riant, combien il auoit de troupeaux & de chariots, qui ſont les richeſſes du païs : Ie n'ay rien de tout cela, dit-il ; mais i'ay vaillant deux amis, qui ſurpaſſent tous les autres tant en eſtime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie, qui crut qu'il eſtoit yure ; & le lendemain le Duc de Machlyne fut préféré à tous ſes Riuaux, & emmena ſa maitreſſe. Arſacomas de retour, conte ſon auanture à ſes deux amis, Loncate & Maſente, & leur dit que cet affront les touchoit tous trois également, & qu'on auoit préféré devains tréſors à la grandeur de leur amitié ; ce qu'ayant auoüé, ils réſolurent enſemble de tirer raiſon de cette injure. Il faut, dit Loncate, partager entre nous la vengeance ; I'aporteray la teſte du Roy, & Maſente enléuera ta maitreſſe,

tandis que tu armeras le païs pour ſoûtenir l'effort de ces Princes, qui ne manqueront pas de nous venir fondre ſur les bras. Or tu aſſembleras de grandes forces, tant de nos gens que des tiens ; outre ceux qui te viendront ſeruir volontairement, pour le bruit de ta vaillance & la compaſſion qu'on aura de ton infortune. C'eſt la coûtume des Scythes, lors que quelqu'vn eſt offenſé, & qu'il n'a pas le moyen de ſe venger, de faire roſtir vn bœuf, puis le mettre en piéces, & s'aſſéoir ſur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains liées derriére le dos, comme vn priſonnier. Tous ceux qui paſſent par là, & qui le veulent ſecourir, en prennent vn morceau, & jurent de luy amener l'vn cinq cheuaux, l'autre dix, chacun ſelon ſon pouuoir ; & ceux qui n'ont que leur perſonne, d'y venir eux-meſmes ; & en diſant cela, ils mettent le pié droit ſur le cuir de bœuf, pour confirmation de leur promeſſe. On amaſſe par ce moyen de grandes forces, & plus conſidérables encore par la valeur que par le nombre ; parce qu'elles ne ſont compoſées que d'vne braue jeuneſſe, qui s'y porte volontairement par la conſideration de l'honneur ou de l'amitié. Arſacomas aſſembla donc par ce moyen cinq mille cheuaux & vingt mille hommes de pié. Cependant, Loncate arriue inconnu au Royaume du Boſphore, & tirant à part le Prince,

Tant Infanterie légére qu'autre.

comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance, entre ſeul auec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la teſte, & la mettant ſous ſon manteau remonte à cheual, en criant qu'il ne tarderoit point à reuenir, comme s'il fût allé à quelque commiſſion de la part du Roy. Il fut donc bien loin, auant qu'on eût découuert le meurtre; outre qu'on négligea de le pourſuiure, pour ſonger à l'élection d'vn nouueau Prince, parce que le païs eſtoit partagé en diuerſes factions. D'autre coſté, Maſente auerty en chemin de cette mort, en porte le prémier la nouuelle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy, comme gendre du défunt; Qu'il ſe hâtaſt donc de ſe ſaiſir de l'Empire, & menaſt auec luy ſa femme, qui eſtoit la légitime héritiére; Qu'il luy diſoit cela comme ſon parent & ſon amy, parce que le feu Roy auoit pris femme d'entre les Alains, d'où il eſtoit, & que les fréres de cette Princeſſe l'auoient enuoyé pour le porter à cette entrepriſe, & empeſcher l'élection du frére baſtard du Roy, qui eſtoit ennemy des Alains & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de meſme façon, & parlent meſme langage, on ne pouuoit découurir la fourbe; outre qu'il s'eſtoit fait couper les cheueux, pour mieux iouër ſon perſonnage, parce que les Alains les portent plus courts que les

autres. Le Duc de Machlyne s'auance donc à grandes journées pour preuenir l'election, aprés luy auoir laiſſé la conduite de la Princeſſe, comme à ſon parent. Il monte auec elle ſur ſon char, & la nuit meſme la charge ſur vn cheual, à l'ayde d'vn caualier qui le ſuiuoit; & quitant le chemin du Boſphore, il prend celuy de Scythie, où il arriue le troiſiéme iour, aprés auoir donné quelques heures de repos à la Princeſſe, & la remet entre les mains d'Arſacomas, telle qu'il la deſiroit; car le Duc de Machlyne ne l'auoit pas encore épouſée. Comme Arſacomas ne ſe pouuoit laſſer de luy rendre graces, il dit que c'eſtoit comme ſi la main gauche remercioit la droite du ſeruice qu'elle luy rend; Qu'il ne pouuoit moins faire pour luy, & que deux amis ne ſont pas ſeulement comme les deux mains, mais comme les deux doigts de la main. D'autre coſté, le Duc de Machlyne auerty de la trahiſon, & de l'election du baſtard dont i'ay parlé, retourne tout court en ſon païs, & entre auec vne grande armée en Scythie, & le baſtard auſſi de ſon coſté, auec quarante mille Alains ou Sarmates, ſans conter les Grecs qui auoient pris ſon party. Aprés leur jonction, leurs troupes ſe trouuérent monter à quatre-vingts & dix mille hommes, dont il y auoit trente mille Archers à cheual. Nous marchâmes contr'eux auec enuiron

trente mille hommes, en contant la cauale-rie parmy laquelle i'eſtois, ayant mené cent cheuaux auec moy. Nous ne les eûmes pas plû-toſt aperçus, que nous détachâmes contr'eux noſtre Caualerie, pour ataquer l'eſcarmouche; mais aprés vn long combat, nous fûmes rom-pus, ce qui n'empeſcha pas que la plus grande partie de l'armée ne ſe retiraſt en bon ordre, ſous la conduite d'Arſacomas, ſans que l'enne-my l'oſaſt ataquer. Mais l'autre où eſtoit Loncate & Maſente fut inueſtie, & ils y furent tous deux bleſſez; l'vn à la cuiſſe, & l'autre à l'épaule & à la teſte; ce qu'Arſacomas ayant aperçu, il eut honte d'abandonner des gens qui auoient tant fait pour luy; & s'ouurant vn paſſage par le fer, alla enleuer ſes deux amis. Cela rendit le courage aux ſiens; de ſorte que les ennemis pliérent, ſur tout aprés qu'il eut coupé en deux le Duc de Machlyne d'vn coup de hache. Le len-demain ils enuoyérent demander la paix; Ceux du Boſphore offrirent de payer double tribut, les Machlyniens de liurer des Oſtages, & les Alains de ſubjuguer la Sindiane, dés long-temps réuoltée; ſi bien que la paix fut faite à ces con-ditions. Voilà comme les Scythes ſeruent leurs amis.

MNE'SIPE. Cette hiſtoire a quelque choſe de Roman, Toxaris; & ie croy, ſans offenſer les Dieux

Dieux que tu as iurez, que tu y as vn'peu meſlé de ton inuention, pour faire la piéce plus belle; car tout reüſſit à ton Héros, contre ſon eſpérance.

TOXARIS. C'eſt vne marque de voſtre incrédulité, ou pluſtoſt de voſtre foibleſſe, à vous autres Grecs. Car vous auez de la peine à croire, ce que vous auriez de la peine à pratiquer; mais ie te veux confirmer cet exemple par vne autre qui m'eſt arriué à moy-meſme. Comme ie ſortis de mon païs, pour aller étudier en Gréce, en la compagnie de Siſinnés, auec qui i'auois eſté éleué dés mon enfance, nous arriuâmes à Amaſtris ſur le Pont-Euxin; & dés que nous fûmes débarquez, nous allâmes nous promener ſur la place, aprés auoir renfermé nos hardes dans vne hoſtellerie. Mais au retour, nous trouuâmes qu'on auoit crocheté nos cofres, & emporté tout ce que nous auions; de ſorte que par deſeſpoir, comme vn jeune-homme, ie me voulois donner de mon épée à trauers le corps, pour n'eſtre point contraint par la faim de faire quelque choſe d'indigne de moy, lors que Siſinnés me retint, auec aſſurance qu'il trouueroit quelque inuention pour nous faire ſubſiſter. Car nous n'auions pas ſeulement dequoy viure ce jour-là; ſi bien qu'il fut contraint de porter du bois pour auoir du pain. Mais le lendemain

Ou, la ſerrure de noſtre chambre.

comme il ſe promenoit ſur la place, il vit faire montre à quelque jeuneſſe de bonne maiſon, qui ſe deuoit batre trois iours aprés, pour vn prix que la ville donnoit ; & lors qu'il l'eut apris, il reuint tout court, me dire que ie ne me miſſe point en peine, & qu'il auoit trouué dequoy nous enrichir en vn inſtant. Quand les trois iours furent écoulez, que nous paſſâmes du mieux que nous pûmes, il me mena au théatre, où tout le peuple eſtoit aſſemblé pour voir les jeux. Il ne ſe paſſa rien d'abord de conſidérable ; car ce n'eſtoit que quelques chaſſes d'animaux, ou bien des criminels liez que l'on faiſoit déchirer par des beſtes farouches. Mais en ſuite on vit entrer vn grand jeune-homme bien fait, ſuiuy d'vn Héraut qui cria, que celuy qui ſe voudroit battre contre luy receuroit dix mille dragmes. Siſinnés incontinent ſe préſente, & ayant touché l'argent me l'aporte, & me dit ; Si ie ſuis victorieux, voila dequoy continuer nôtre voyage ; ſinon, tu retourneras au païs auec cet argent, aprés m'auoir rendu les honneurs de la ſépulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes, de pitié, il s'arma de toutes piéces, horſmis de l'habillement de teſte ; & entrant au combat, receut d'abord vn fendant ſur le jarret, dont il perdit beaucoup de ſang ; ce qui faillit à me faire éuanoüir, croyant que la bleſſure fût mortelle.

2500. *liur.*

Mais comme ſon ennemy s'auançoit plus hardiment aprés ce coup, il luy en porta vn au defaut de la cuiraſſe, dont il le renuerſa mort à ſes piés. Auſſi toſt il s'aſſit ſur le corps, ne ſe pouuant plus tenir debout, & ie le fis emporter au logis, aprés qu'il eut eſté proclamé victorieux. Il fut ſi bien traité de ſa bleſſure, qu'il en échapa, & eſt maintenant au païs, où il a épouſé ma ſœur. Voilà comme il hazarda ſa vie, pour me conſeruer la mienne ; & il y a encore icy pluſieurs Amaſtriens qui l'ont veu, ſans qu'il ſoit beſoin d'aller rechercher la preuue de cette hiſtoire chez les Alains, ou chez les Scythes. Il ne me reſte donc plus qu'vn dernier exemple pour remporter la victoire ; & ie n'en prendray point d'autre que celuy d'Abaucas, qui allant à la ville des Boryſthéniens, auec ſa femme & ſes deux enfans, en la compagnie d'vn de ſes amis, fut ataqué en chemin par des voleurs, & ſon amy bleſſé à la cuiſſe ; de ſorte qu'il ne ſe pouuoit plus ſoûtenir. Cependant, le feu s'eſtant pris la nuit aù logis où ils eſtoient, il charge ſon amy ſur ſes épaules, & le ſauue à trauers la flamme, laiſſant ſes petits enfans qui luy tendoient les bras, & repouſſant ſa femme qui le vouloit arreſter. Il luy cria ſeulement qu'elle le ſuiuiſt ; ce qu'elle fit auec vn petit enfant qu'elle tenoit embraſſé, qui fut

L'vn de 5. ans, & l'autre à la mammelle

étoufé par la vapeur du feu; mais l'autre qui venoit aprés, échapa. Comme on luy reprochoit en ſuite qu'il auoit abandonné ſes enfans, pour ſauuer vn étranger; I'en pouuois, dit-il, auoir d'autres; mais ie n'euſſe iamais recouuré vn ſemblable amy. Voilà mes exemples, tu as dit les tiens, il ne reſte plus que de trouuer vn Iuge, pour ſçauoir qui doit perdre la langue, ou la main.

MNE'SIPE. Il en faloit élire vn auparauant; mais puis-que nous ne l'auons pas fait, il faut remettre noſtre diſpute à vne autre fois, & raporter de nouueaux exemples, aprés auoir choiſi vn Iuge qui fera porter au vaincu la peine que les loix ordonnent. Que ſi tu crois cela trop cruel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplîrons pluſtoſt par noſtre vnion, & ne ferons qu'vn meſme corps & qu'vne meſme ame, comme ce Géryon des Fables, qui eſt à mon aduis, vn ſymbole de l'Amitié. Il n'eſt point beſoin pour cela de ſermens ni de vaines cérémonies; la paſſion que nous auons tous deux témoignée, pour rendre cet honneur à noſtre païs, fait aſſez voir que nous eſtimons l'amitié par deſſus tout.

TOXARIS. Ie le veux, ſoyons amis deſormais iuſqu'à la mort; & ſi nous ne pouuons toûjours viure enſemble, viſitons-nous pour le moins par lettres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme ie t'iray voir en Gréce.

MNE'SIPE. I'entreprendrois de plus grans voyages, pour trouuer vn amy fait comme toy.

L'ASNE DE LVCIEN.

L'Ayteur feint qu'allant en Theſſalie, il logea chez vne Magicienne, qui ſe changea en oiſeau pour aller trouuer ſon Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit vne boite pour l'autre, & on le changea en aſne; d'où il prend occaſion de conter les diuerſes auantures qui luy arriuérent, iuſqu'à ce qu'il reprit ſa prémiére forme. Apulée a dérobé ce ſujet; mais il l'a étendu plus au long.

COMME i'allois à Hypate en Theſſalie, pour quelques affaires, ie rencontray en chemin pluſieurs habitans du lieu, de qui i'apris qu'vn nommé Hiparque, chez qui ie deuois loger, eſtoit vn homme fort riche, mais fort auare, qui n'auoit qu'vne ſeruante, & viuoit fort meſquinement. Lors que ie fus arriué chez luy, ayant pris congé de ma compagnie, ie frapay à la porte, & ſa femme me vint ouurir, aprés m'auoir fait long-temps atendre, & me demanda ce que ie voulois. Ie luy répondis que i'portois des lettres à ſon mary, d'vn de ſes amis de Patare. Elle rentra auſſi-toſt, aprés auoir re-

fermé la porte, puis me reuint dire, que ie ſerois le bien venu. Ie les trouuay en arriuant, qui commençoient à ſouper, eſtant tous deux couchez ſur vn petit lit, auec vne table deuant eux; mais ils faiſoient fort maũuaiſe chére; car ie ne vis rien ſur la table. Lors qu'Hiparque eut lû mes lettres, il s'écria que le Philoſophe Décrian eſtoit vn galand-homme, de luy adreſſer ſes amis. Que le logis eſtoit petit, comme ie voyois, mais qu'il eſtoit à mon ſeruice, & que ma préſence le rendroit plus illuſtre. Alors, apellant ſa ſeruante, Prenez les hardes de Monſieur, dit-il, & le menez dans ſa chambre, & de là au bain; car il doit eſtre las, aprés le chemin qu'il a fait. Elle me mena donc en vne petite chambre fort propre, & me montrant le lit; C'eſt-là, dit-elle, que vous coucherez, & i'en dreſſeray vn autre en ce coin pour voſtré valet. De là, i'allay au bain auec luy, aprés auoir donné de l'argent à la ſeruante, afin d'acheter de l'orge pour mon cheual. Au retour, mon hoſte me pria de me mettre à table. Le feſtin ne fut pas fort magnifique, mais il y auoit de bon vin vieux, dont nous fîmes carouſſe aprés ſouper; & puis ie m'allay coucher, aprés nous eſtre entretenus de diuerſes choſes, comme on a de coûtume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où i'allois, & ſi ie faiſois eſtat de demeurer-là; Ie luy

Coûtume ancienne.

répondis que non, & que ie voulois aller pour quatre ou cinq iours à Lariſſe, quoy que mon deſſein en effet fût de demeurer quelque temps à Hypate, pour voir ſi i'y pourrois rencontrer vne Magicienne, comme on dit qu'il y en a pluſieurs, qui me fît voir quelque éuénement extraordinaire. Dans cette réſolution, ie me promenois par la ville, lors que ie rencontray vne femme aſſez bien faite, qui paroiſſoit de condition à ſon train & à ſon habit. Elle me demanda qui i'eſtois; & comme elle l'eut apris, elle s'écria que i'eſtois fils d'vne de ſes meilleures amies, dont elle n'aymoit pas moins les enfans que les ſiens propres, & que i'auois grand tort de n'eſtre pas venu deſcendre chez elle; mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. Ie luy fis mes excuſes, & luy dis que ie ne pouuois pas honneſtement quiter mon hoſte, qui m'auoit ſi bien receu; mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon eſprit. Comment, reprit-elle, eſtes-vous logé chez ce vilain auaricieux d'Hiparque? Ne luy dites point d'injures, luy dis-je, aprés m'auoir ſi bien traité. Alors ſoûriant, elle me dit à l'oreille, que ie priſſe bien garde à ne point faire amitié auec ſa femme, qui eſtoit vne des plus grandes Magiciennes du païs, qui changeoit les vns en beſte, & tuoit les autres, lors qu'ils ne vouloient pas

C'eſt vne raillerie.

faire ſa volonté. Qu'elle eſtoit de compléxion fort amoureuſe, & que ma jeuneſſe, jointe à la qualité d'étranger, luy donneroient aſſez de priſe ſur moy. Alors, tout rauy d'auoir rencontré ce que ie cherchois, ie pris bruſquement congé d'elle, & me retiray en haſte au logis, réuant aux moyens que ie tiendrois pour venir à bout de mon deſſein, & faiſant eſtat de gagner la ſeruante, qui eſtoit fort jolie, & qui ſçauoit ſans doute les ſecrets de ſa maiſtreſſe. Car d'entreprendre ſur la femme de mon hoſte, c'euſt eſté à mon auis, violer le droit d'hoſpitalité. En arriuant, ie trouuay par bon-heur la ſeruante ſeule qui apreſtoit à ſouper, & commençay à la cajoler ſur la grace qu'elle auoit à faire la cuiſine; à quoy elle me répondit, aſſez plaiſamment, qu'elle n'auoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Tout ſurpris de cette réponſe, ie m'aprochay pour la careſſer; mais elle me dit en ſe retirant, que ie ne m'aprochaſſe pas trop prés, ſi ie n'auois enuie de me brûler. Que ſi elle m'auoit touché ſeulement du bout du doigt, elle me mettroit tout en feu; & que les Charlatans ne vendoient point d'onguent pour guérir cette brûlure. Comme ie riois de la gentilleſſe de ſes reparties, & que ie l'apellois, belle cuiſiniére: Vous ne ſçauez pas, dit-elle, qu'elle cuiſiniére ie ſuis; car ſi ie veux, ie vous acommoderay de

toutes

toutes piéces, & vous hacheray menu comme chair en pasté. Ie luy répondis, Qu'elle m'auoit déja mis en capilotade, & que ie pensois estre sur le réchaut, tant ie sentois de chaleur. Elle s'éclata de rire à cette réponse, & me dit qu'elle estoit grande Magicienne, & que si elle m'auoit vne fois charmé, elle pourroit aprés cela me jetter des pierres, que ie ne voudrois pas m'enfuir. Ie luy repartis que ie sentois déja l'effort de ses charmes, & que ie ne la pouuois quiter. Aprés quelque contestation, à la fin nous tombâmes d'acord, & elle me promit de venir dans ma chambre, quand sa maitresse seroit couchée. Comme son maistre fut de retour, & que nous eûmes soupé, ie me retiray, aprés quelques santez, feignant d'auoir enuie de dormir. En entrant dans ma chambre, ie trouuay la colatió preste, & mó lit tout semé de roses, déliées ou par bouquets. On auoit mesme transporté ailleurs celuy de mon valet. Si tost qu'elle eut couché sa maitresse, elle me vint trouuer, & nous-nous mîmes à faire colation, & à nous porter force santez & force baisers, & goûter les prémices de l'amour. On verra bien-tost, dit-elle, si tu sçais aussi bien faire que dire; car ie m'apelle Palestre, *Lutte.* & n'ay point encore trouué d'Athléte qui m'ait vaincuë à la lutte. Comme i'eus accepté le combat, elle se deshabille, & me dit que le champ

Il y a icy vne page de faletez retrãchée.

eſtoit ouuert à ma valeur. Aprés quelques tours d'eſcrime, où chacun taſcha de montrer ce qu'il ſçauoit faire, nous remîmes la partie au lendemain ; & ie pris tant de plaiſir à ce petit exercice, que i'en oubliay preſque le ſujet de mon voyage. A la fin ie la priay de m'aprendre quelque ſecret de ſon art, puis-qu'elle eſtoit ſi grande Magicienne, & qu'il eſtoit impoſſible qu'elle n'eût beaucoup profité ſous vne ſi ſçauante maitreſſe. Elle me iura qu'elle ne ſçauoit point d'autre meſtier que celuy que la Nature luy auoit apris, & que c'eſtoit là le charme dont elle auoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lors qu'elle ſe métamorphoſeroit en quelque animal. Quelques iours aprés elle me vint dire que l'occaſion ſe préſentoit de contenter ma curioſité, & que ſa maitreſſe ſe deuoit changer en oiſeau, pour aller trouuer ſon galant. Que i'euſſe bon courage, & qu'elle me l'a montreroit en cet eſtat. La nuit venuë, elle me méne ſans bruit, à la porte de ſa chambre, où regardant par vne fente, ie vis ſa maitreſſe toute nuë, qui iettoit deux grains d'encens dans vne lampe allumée, & murmuroit tout bas quelques paroles ; ce qui dura aſſez long-temps. En ſuite, tirant vne phiole de ſon armoire, elle s'huila par tout iuſqu'au bout des ongles, & en

vn inſtant fut transformée en hibou ; car ſon corps ſe couurit de plumes, ſon nez ſe courba en bec, ſes bras s'alongérent en aiſles, & elle s'enuola par la feneſtre auec vn grand cry. Ie fus ſi ſurpris de cette merueille, que ie faillis à tomber de mon haut, doutant ſi ie ſongeois, ou ſi i'eſtois éueillé, tant qu'à la fin reuenu à moy, ie conjuray ma nouuelle maitreſſe de me vouloir transformer de meſme, pour voir ce qu'on deuenoit en cet eſtat, & ſi l'on conſeruoit encore ſon jugement. Elle entre auſſi-toſt dans la chambre, ne me pouuant rien refuſer, & m'aporte vne petite bouteille, dont ie ne me fus pas plûtoſt huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couuert de poil, mon viſage & mes oreilles s'alongérent, mes doigts ſe durcirent en corne, & il me ſortit par derriére vne longue queuë ; de ſorte que me regardant au miroir, ie trouuay que i'eſtois vn Aſne. La fille étonnée auſſi bien que moy, d'vn ſi étrange accident, commence à ſe fraper l'eſtomac, & à s'arracher les cheueux, & s'écrie qu'elle auoit pris vne phiole pour l'autre, déceuë par la reſſemblance, à cauſe qu'il y en auoit pluſieurs dans l'armoire, mais que ie patientaſſe iuſqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit acheter des roſes, dont ie n'aurois pas plûtoſt goûté, que ie reprendrois ma prémiére forme. En diſant cela, elle me paſſoit la main ſur

le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cet animal quād on le veut careſſer. Cependant, ſous la figure d'vne beſte, ie conſeruois le ſens d'vn homme, & entendois tout ce qu'on diſoit, mais ie ne pouuois m'expliquer; & comme i'ouuris la bouche pour me plaindre, ie commençay à braire, au lieu de former des paroles. Cela me rendit ſi honteux, que ie m'en allay baiſſant la teſte droit à l'écurie, me coucher auprés de mon cheual, & du baudet de mon hoſte, qui me receurent à grans coups de pié, au lieu de me faire place, tant ils auoient peur que ie ne vinſſe manger leur foin. Ie me retiray donc en vn petit coin fort mal ſatisfait de leur réception, & bien réſolu de m'en venger le lendemain. C'eſt alors que faiſant réfléxion tout à loiſir, ſur le triſte eſtat où i'eſtois, ie commençay à condamner ma curioſité, & à reconnoiſtre,

Qu'il n'eſt rien qui puniſſe
Vn homme vicieux, comme ſon propre vice.

Si par hazard, diſoy-je en moy-meſme, i'allois eſtre rencontré en cet eſtat par quelque loup, ou quelqu'autre beſte farouche, ie ioûtois bien le perſonnage que ie répréſente. Sur ces entrefaites, i'entens percer la paroy, & vois entrer des voleurs l'épée à la main, qui aprés auoir lié ceux du logis, pillérent tout ce qui eſtoit dedans, & en firent des balots dont ils me chargérent auec

mes compagnons, & nous chaſſant deuant eux, gagnérent la porte par des ruës détournées, & delà des montagnes voiſines couuertes de bois, où ils arriuérent ſur le point du jour. Ie ne puis dire le mal que ſoufroient mes camarades; mais on ne ſçauroit exprimer la douleur que ie ſentois à marcher ſur les cailloux, auec vne charge ſur le dos, moy qui eſtois vn aſne de bonne maiſon, qui n'eſtois pas acoûtumé à la fatigue. Ie bronchois donc à chaque pas; mais on me faiſoit releuer à coups de bâton. En cette extrêmité ie voulus m'écrier, *O Céſar*, pour implorer le ſecours du Prince; mais la parole me manqua ſur l'*O*, & ie ne pus acheuer le reſte; ſi bien que cela ne ſeruit qu'à me faire batre par les voleurs, que ie trahiſſois par mon cry. Ie réſolus donc de continuër paiſiblement mon chemin, puis-que ie reüſſiſſois ſi mal à me plaindre, outre qu'on nous emmuſela pour nous empeſcher de paiſtre en allant. Sur le midy nous arriuâmes à vn hameau de connoiſſance, où nous fûmes fort bien reçus; & tandis que nos maiſtres diſnoient, on nous donna quelque poignée d'orge; mais ie n'en pus iamais goûter, parce que ie n'y eſtois pas acoûtumé; & voyant le jardin ouuert, ie m'y iettay à corps perdu, pour aller manger des roſes qui paroiſſoient, & reprendre ma prémiére forme. Mais en arriuant

Le Grec ajoûte, à l'asne & au cheual.

ie trouuay que c'estoit vn laurier-rose, qui est vn poison mortel. Cependant, comme ie mangeois quelque salade pour me rafraichir, le Iardinier arriue auec le baston à la main, & m'en donne quelques coups; mais ie tournay le derriére si à propos, que ie le iettay à la renuerse d'vn coup de pié à l'estomac. De là ie pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on lâchast les chiens aprés moy; ce qui m'obligea de regagner en haste mon écurie, pour éuiter la rencontre de grans vilains dogues, qu'on faisoit combatre contre des ours; mais ie ne laissay pas en arriuant de receuoir quelques coups de baston du Iardinier, pour payement de sa salade; ce qui fit que ie la luy rendis au nez. Lors que nos maistres eurent disné, on nous remit nostre charge pour continuër nostre chemin, & par mal-heur la plus grosse m'écheut en partage, dequoy desesperé ie déliberois de me coucher là pour me faire décharger, lors que l'autre baudet qui auoit peut-estre le mesme dessein, s'estant laissé cheoir, comme on le voulut releuer, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les jarets & on le ietta en bas des rochers; ce qui me fit sage aux dépens d'autruy. Ie commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageast encore sa charge entre le cheual & moy; ce qui me faisoit creuer de dépit. Mais voyant que tout me

reüſſiſſoit à contre-pié, ie réſolus deſormais de porter mon mal en patience, & me haſtay d'aller ſur l'eſpérance de trouuer des roſes au giſte, qui n'eſtoit pas loin. Nous y arriuâmes auant la nuit, & trouuâmes en arriuant vne vieille aſſiſe prés d'vn bon feu, qui nous ayda à nous décharger, & ſerra tout ce que nous auions aporté. Les voleurs luy demandérent pourquoy elle eſtoit ainſi aſſiſe les bras croiſez, ſans leur apréter à manger; mais elle dit que tout eſtoit preſt, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaiſon. Ils ſe deshabillérent donc, & s'huilérent prés du feu, puis s'eſtant lauez auec de l'eau chaude, ſe mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriua encore d'autres auec quantité de beaux meubles, & de vaiſſelle d'or & d'argent, qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'aſſirent à table auprés de leurs camarades. Pendant le repas, qui fut aſſez long & plantureux, ils s'entretinrent de tout ce que peuuent dire des voleurs, aprés auoir fait vn beau coup. Cependant, le cheual & moy eſtions attachez au ratelier, où ie faiſois fort mauuaiſe chére. Mais lors que la vieille ſe fut retirée, ie mangeay vn morceau de pain que ie luy auois eſcroqué. Le lendemain ils partirent tous enſemble, laiſſant vn d'entr'eux au logis auec elle, ce qui me faiſoit enrager; car ſi elle euſt eſté

toute ſeule, ie me fuſſe ſauué aiſément; mais c'eſtoit vn jeune-homme robuſte & vigoureux qui auoit l'épée au coſté, & iettoit de temps en temps des regars de trauers ſur la porte qu'il auoit fermée. Trois iours aprés les voleurs reuinrent ſur le minuit auec vne belle fille qu'ils auoient priſe, qui pleuroit & ſe deſeſpéroit, ſans vouloir ni boire ni manger; ce qui me tiroit des larmes de compaſſion. Sur le point du iour quelques eſpions raportérent qu'il paſſeroit bien-toſt vn étranger auec grand équipage; ſi bien qu'ils ſe leuérent de table en tumulte & s'armérent, puis ſortirent en foule, emmenant auec eux le cheual & moy, aprés auoir laiſſé en garde la fille à la vieille. Ie n'allois qu'à coups de baſton, croyant qu'on me menoit au combat; mais lors que nous fûmes arriuez ſur le grand chemin, l'étranger fut incontinent déualiſé, & l'on nous chargea de ce qu'il auoit de meilleur, laiſſant le reſte caché dans le bois. Cependant, comme on nous faiſoit marcher en diligence, i'allay heurter par hazard contre vn caillou qui me fendit la corne du pié; ce qui me fit boiter aſſez long-temps: mais lors que ie vis qu'on déliberoit de me traiter comme on auoit fait mon camarade, ie vainquis ma douleur, & fis le reſte du chemin, comme ſi ie n'euſſe point eu de mal. On alla requerir la nuit meſme, ce qu'on auoit caché dans le bois;

bois ; mais on ne mena que le cheual, & l'on me laiſſa au logis, à cauſe de ma bleſſure. Comme on fut party, ie diſois en moy-meſme, Qu'attens-tu icy dauantage, à ſeruir de pâture aux corbeaux ? Ne vois-tu pàs comme on a traité ton compagnon, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin ? Pren vne bonne réſolution; Voilà la lune qui luit, il n'y a qu'vne vieille au logis, tu n'és point lié. Dans cette penſée, ie cours droit à la porte, & la vieille aprés moy pour m'arreſter ; mais voyant qu'elle n'eſtoit pas aſſez forte, & que ie l'entraînois, quoy qu'elle me retint par la queuë, elle apelle à ſon ſecours la Pucelle ; qui prenant ſon temps, monte ſur moy & me pique, priant les Dieux de fauoriſer ſa retraite, & promettant tout bas de me donner la liberté, ſi ie la pouuois tirer hors de péril. Pouſſé de cette eſpérance & de la gloire d'vn ſi beau deſſein, i'allois comme vn geneſt d'Eſpagne, & non pas comme vn baudet eſtropié, lors qu'en vn tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arreſtérent tout court, & demandérent à la belle, en riant, où elle alloit ainſi la nuit, & ſi elle n'auoit point peur des eſprits. On nous raméne donc au logis ; mais comme ie n'eſtois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, ie ne me pouuois preſque ſoûtenir ſur ma mauuaiſe jambe ; ce qui faiſoit creuer de

rire nos voleurs. Comment, diſoient-ils, maiſtre baudet, lors qu'il eſt queſtion de fuir, vous allez viſte comme le vent; & quand il faut retourner à la maiſon, vous ne ſçauriez faire vn pas. Nous vous aprendrons bien tantoſt voſtre leçon; & en diſant cela, ils commencent à charger ſur moy, tant qu'ils me font vne bleſſure à la cuiſſe. En arriuant ils trouuérent la vieille qui s'eſtoit penduë de deſeſpoir, & la roulérent en bas des rochers, en admirant ſa fidélité. En ſuite, ils liérent la Pucelle pour empeſcher qu'elle ne ſe ſauuaſt vne ſeconde fois; & s'eſtant mis à table délibérérent en buuant, quel ſuplice ils luy feroient ſoufrir & à moy auſſi, pour punition de noſtre crime. Là deſſus, l'vn dit qu'il la faloit enfermer toute viue dans mon ventre, aprés m'auoir arraché les entrailles, & nous expoſer ainſi ſur la pointe d'vn rocher, pour ſeruir de pâture aux oiſeaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun aprouuoit l'extrauagance de ce ſuplice, & qu'on ſe préparoit à l'éxécution, le Ciel qui n'auoit pas réſolu de nous perdre, améne dans cet interuale le Preuoſt auec ſes Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui ſe ſaiſiſſent en vn inſtant de tous les voleurs, & les ménent au Gouuerneur de la Prouince. Pour le fiancé, il charge ſa maiſtreſſe ſur mon dos, pour la ramener à ſon pére;

& par tout où nous allions on nous iettoit des fleurs en paſſant, & l'on acouroit au deuant de nous auec des aclamations & cris d'allégreſſe. Lors que nous fûmes arriuez, elle eut grand ſoin de me faire bien traiter, comme le fidéle compagnon de ſa bonne & de ſa mauuaiſe fortune, & celuy qui auoit contribué tout ce qu'il auoit pû à ſa déliurance. Mais ie ne pouuois manger de ce qu'on me donnoit, & enuiois la condition des chiens que ie voyois faire bonne chére à la cuiſine, maudiſſant en mon cœur le deſtin, qui ne m'auoit pluſtoſt fait levrier que baudet. Quelques iours aprés les nôces, cette Dame pour s'aquiter de ſa promeſſe, me fit donner la liberté, & me laſcher parmy les cauales, qui eſtoit la plus belle récompenſe qu'on pût donner à vn animal fait comme moy. Mais le deſtin qui n'eſtoit pas encore las de me perſécuter, voulut que la femme de celuy à qui l'on m'auoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laiſſer en liberté; & pour comble de mal-heur, les cheuaux jaloux de me voir parmy leurs cauales, croyant que ie n'eſtois pas là pour enfiler des perles, eſtoient ſans ceſſe aprés moy à me perſécuter. Acablé donc de tous maux, & ne mangeant que du ſon, à cauſe qu'on me déroboit mon orge; au lieu d'vn aſne gras & refait, ie deuins vne meſchante

haridelle. D'ailleurs, on m'enuoyoit querir du bois ſur vne montagne droite & pierreuſe, ſous la conduite d'vn petit coquin, qui me chargeoit comme vn Eléphant, & ne ceſſoit de me batre, ſoit que i'allaſſe bien ou mal; & pour me faire enrager dauantage, il me frapoit toûjours au meſme endroit auec vn baſton noueux, dont il me fit vne large playe, à laquelle on ne donnoit iamais le loiſir de ſe guérir. Non content de cela, ſi ma charge peſoit plus d'vn coſté que d'autre, au lieu de me décharger de ce coſté-là, il chargeoit l'autre de pierres, pour auoir pluſtoſt fait, & montoit encore ſur moy pour paſſer vn petit ruiſſeau qui eſtoit au pié de la montagne, de peur de ſe moüiller le bout des piez. Que ſi ie venois à ſuccomber ſous le faix, au lieu de me ſoulager il me frottoit à grans coups de baſton depuis la teſte iuſqu'à la queuë, tout du long de l'épine du dos; de ſorte que i'eſtois contraint de me releuer tout ſeul, pour éuiter vn plus grand mal. Il s'auiſa d'vne autre inuention pour me faire aller plus viſte, ce fut de m'attacher vn fagot d'épine au derriére, qui me piquoit à meſure que ie marchois; & lors que ie voulois m'arreſter, il me batoit tout de nouueau. Pour me venger, ie luy tiray vn iour quelques ruades, dont il ſe ſouuint toute ſa vie, & il ne s'en ſouuenoit iamais qu'il ne m'en coutaſt quelque éguillette de ma

chair. Vn autre iour que ie n'auançois pas aſſez à ſon gré, eſtant chargé d'étoupes, il mit vn charbon ardent entre mon dos & la charge, dont il m'euſt brûlé tout vif, ſi ie ne me fuſſe plongé dans vn eſtang ; & pour excuſe, il dit à ſon maiſtre que ie m'eſtois ietté dans le feu. Vne autre fois il vendit ma charge de bois à vn païſan, & dit que ie l'auois iettée en bas des rochers; & que dés que ie ſentois quelque femelle, on ne me pouuoit plus tenir. Le maiſtre donc commanda qu'on me tuaſt, & qu'on donnaſt ma chair aux eſclaues; & ſi l'on demandoit ce que i'eſtois deuenu, qu'on dît que les loups m'auoient mangé. I'éuitay ce mal-heur par vn plus grand; car vn voiſin luy dit que ie pouuois rendre encore de bons ſeruices, & qu'il ne faloit que me chaſtrer pour me rendre doux comme vn agneau. Cela fut donc conclu, & l'on alloit paſſer à l'éxécution, lors que la nouuelle arriua, que les jeunes mariez s'eſtant allé promener ſur mer dans vne chaloupe, auoient eſté ſubmergez ; ſi bien que les valets ne ſongérent plus qu'à faire leur main, pour ſe ſauuer, tandis que la maiſon eſtoit ſans commandement. Dans cette conjoncture, celuy qui faiſoit paiſtre les cheuaux, les chargea & moy auſſi de ce qu'il put emporter, & ſe retira en diligence. Mais quoy qu'on nous contraignît de marcher iour & nuit, trois iours

durant par vn mauuais chemin, ce mal me sembloit doux auprés de celuy que i'apréhendois. Enfin, nous arriuâmes à Béroée, qui est vne des meilleures villes de la Macédoine, où dés le lendemain on nous mena vendre au marché; mais personne ne vouloit de moy, s'il ne se fût présenté vn de ces vieux Prestres de la Déesse de Syrie qui m'acheta trente dragmes. Lors que nous fûmes arriuez chez luy, il dit à ses compagnons Eunuques, qu'il apelloit ses pucelles, qu'il leur auoit amené vn beau mignon pour les diuertir, ce qui les rendit tous joyeux; mais lors qu'ils m'eurent veu, ils commencérent à le maudire, & à luy reprocher que c'estoit pour s'en diuertir luy-mesme, & luy souhaitérent vne heureuse lignée de nostre mariage. Dés le lendemain ils chargérent sur mon dos leur Déesse pour aller par païs; & lors que nous fûmes arriuez au premier village, l'vn d'eux se mit à jouër de la flûte, au son de laquelle les autres commencérent à danser & à branler la teste, tout furieux, iettant leurs chapeaux, & se tirant du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en vn instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prist enuie de m'en faire autant, & de dire que la Déesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant, par ce bâtelage ils amassérent quantité d'argent; car

d'estre châtré.

7. liures dix sols.

Mitres.

on leur donnoit iuſqu'à de l'orge pour moy, & le reſte de leurs petites néceſſitez. Mais comme nous fûmes dans vn autre vilage, ils prirent vn grand garçon fort & robuſte, pour leur ſeruir d'étalon; ce qui me toucha tellement, que ie ne pus m'empeſcher de crier, en voyant leur infamie, *O Iupiter*, ſans ſonger que i'auois perdu la parole. Quelques païſans qui auoient perdu vn baudet, acoururent au cry, penſant que ce fût le leur, & en entrant découurirent tout le myſtére; de ſorte que le bruit en courut auſſi-toſt par tout, ce qui les obligea à déloger la nuit ſans trompette. Comme ils furent hors du village, ils me pendirent à vn arbre, & me fouëttérent dos & ventre, pour auoir réuélé leur honte, iuſques-là que tranſportez de fureur, ils me voulurent égorger; mais la Déeſſe ietta des regars ſi furieux, que cela les arreſta. Ils la chargérent donc tout de nouueau ſur mon dos, & continuérent leur chemin, tant qu'ils arriuérent ſur le ſoir en la maiſon d'vn Gentil homme qui les receut fort bien, & luy fit des ſacrifices; mais i'y fus en grand danger. Car par mal-heur vn de ſes amis luy ayant enuoyé vn cuiſſot d'aſne ſauuage, les chiens le mangérent à la cuiſine; ſi bien que le cuiſinier ſe vouloit pendre de deſeſpoir, craignant la colére de ſon maiſtre; lors que ſa femme luy conſeilla de m'égorger, & de mettre vne de mes

Auec vn fouët d'oſſelets.

cuiſſes en la place, parce que i'eſtois gras & refait. I'eſtois donc mort, ſi ie n'euſſe entendu moy-meſme la trahiſon, & couru à l'étourdie en la chambre du maiſtre, où ie renuerſay d'abord la table & les flambeaux. Mais ie faillis à trouuer ma perte, où ie cherchois mon ſalut; car tout le monde ſe voulut ietter ſur moy, comme ſur vn furieux; & on m'alloit mettre en piéces, ſi de frayeur ie ne me fuſſe ſauué en l'apartement de mes Preſtres, où ils m'enfermérent pour me tirer de ce danger. Nous partîmes donc le lendemain de grand matin, & arriuâmes en vn gros bourg, où ils dirent que la Déeſſe vouloit coucher dans le Temple; de ſorte que les habitans crédules la vinrent prendre auſſitoſt auec grande réuérence, & la placérent prés la Patrone du lieu. Pour nous, on nous mit dans vne méchante maiſon, où nous demeurâmes aſſez long-temps; & au départ nous emportâmes auec noſtre Déeſſe, vne coupe d'or du Temple; mais les habitans l'ayant découuert, coururent aprés nous; & la trouuant dans noſtre équipage, ils mirent les Preſtres en priſon, & me vendirent à vn Muſnier, qui chargea auſſitoſt ſur moy dix boiſſeaux de bled, & me mena chez luy par vn ſentier rude & épineux. En arriuant, ie vis quantité d'animaux de ma ſorte, à qui l'on faiſoit tourner la meule, ce qui me fut de

de mauuais préſage; comme en effet, on me mit à l'atelier dés le lendemain, aprés m'auoir bouché les yeux; & parce que ie feignois d'eſtre tout neuf à ce meſtier, on commença à m'inſtruire à coups de baſton. Cela me fit tourner comme vne giroüette, ayant déja apris pluſieurs fois à mes dépens, qu'il ne faut point ſe laiſſer contraindre à faire ſon deuoir. Comme mon maiſtre vit que ie diminuois à veuë d'œil, & que ie ne pouuois porter vn ſi grand trauail, il me vendit à vn Iardinier, qui ſe ſeruoit de moy à porter des herbes au marché. La condition eſtoit aſſez douce; car tandis qu'il trauailloit au jardin, ie demeurois tout le iour à ne rien faire; mais ie ne mangeois auſſi que quelques méchantes laituës pourries qui m'engendroient des cruditez, outre que l'hyuer aprochoit, & qu'il n'auoit pas dequoy ſe nourrir, ni moy auſſi. Sur ces entrefaites il paſſa vn ſoldat Romain, qui luy demanda quelque choſe en ſa langue, & comme il vit qu'il ne luy répondoit rien, il luy donna vn coup de bâton, ſans conſidérer qu'il ne l'auoit pas fait par mépris, mais parce qu'il n'auoit pas entendu ce qu'il diſoit, à cauſe de la diférence du langage. Cependant, le Iardinier irrité ſe iette ſur luy, & le renuerſe; & comme l'autre crioit qu'il le tuëroit, il le batit de telle ſorte, aprés luy auoir oſté ſon épée, qu'il fut contraint pour ſe ſauuer, *On, fouët.*

de contrefaire le mort. Le Iardinier le laiſſe donc là, & chargeant ſon épée ſur mes paniers, me chaſſe vers la ville. Le ſoldat de retour en auertit ſes camarades, qui nous font chercher par tout; & ayant découuert où nous eſtions, y ménent le Magiſtrat. Mon maiſtre eſtoit caché dans vn coffre, & moy dans vn grénier, où l'on m'auoit enleué par vne poulie, comme en lieu où l'on ne me viendroit iamais chercher. Mais par vne maudite curioſité, cauſe de mon prémier malheur, comme i'entendis du bruit en bas, ie mis la teſte à la feneſtre, pour voir ce qui ſe paſſoit; ce que les ſoldats ayant aperçu, ils me montrérent, en riant, au Iuge, qui entrant là-deſſus chercha tant mon maiſtre qu'il le trouua, & le fit mettre en priſon. Pour moy, on me liura aux ſoldats, qui me vendirent deux écus au cuiſinier d'vn Seigneur de Theſſalonique, qui auoit ſon frére ſommelier au meſme logis. Ils me placérent en vn petit coin de leur apartement; mais comme ils reſſerroient pour eux le reſte des viandes, ie pris mon temps qu'ils eſtoient allez au bain; & entrant dans leur chambre, ie commençay à faire bonne chére de ce qu'il y auoit, rauy de trouuer de la viande à mon apétit. Ils ne s'en aperçurent point la prémiére fois, à cauſe de la quantité des mets, outre que ie m'eſtois vn peu épargné; mais comme i'y retournois ſouuent, ils

commencérent à ſe regarder l'vn l'autre de mauuais œil, & comptérent tout depuis en le reſſerrant. A la fin voyant que ie ne mangeois point d'orge, & que ie ne laiſſois pas d'engraiſſer, ils entrérent en quelque ſoupçon; & m'ayant épié, découurirent tout par la fente de la porte. Ils furent ſi étonnez du commencement, qu'ils demeurérent comme immobiles; mais en ſuite ils allérent apeller le reſte des gens pour en venir rire auec eux. A cet aſpect il ſe fit vne huée générale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y acourut luy-meſme; & me voyant manger de bonne grace d'vn morceau de ſanglier, il ouurit la porte de la chambre, dont ie fus tout ſurpris; mais pour faire durer le ſpectacle, il me fit mener dans la ſale, & ſeruir magnifiquement tant de chair que de poiſſon. Quoy que i'euſſe déja beaucoup mangé, neantmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur, & que cela pourroit contribuer à ma liberté, & ſeruir à me faire reconnoiſtre, ie me mis à table fort proprement, & commençay à goûter de tout; & comme quelqu'vn ſe fut écrié, qu'il me faloit aporter du vin, le maiſtre commanda qu'on m'en donnaſt, & i'en bûs vn grand trait. Alors, tout rauy d'auoir troué vn ſi grand tréſor, il m'achéte de ſon cuiſinier, le double de ce que ie luy coûtois, & me donne à vn afranchy pour m'inſtruire; ce qui

ne luy fut pas fort difficile, parce que i'en ſçauois plus que luy. Ie me couchois donc quand il vouloit ſur vn lit, & m'apuyois ſur le coude, comme on fait quand on veut manger. Ie luttois auec luy, dançois ſur les piez de derriére, & faiſois mille autres gentilleſſes, donnant à connoiſtre par vn branlement de teſte, que i'entendois tout ce qu'on me diſoit. Le bruit court par tout de cette merueille. On m'admire comme vn prodige, ne ſçachant pas que dans cet aſne, il y auoit vn homme enfermé; Et comme le temps aprochoit que mon maiſtre deuoit donner vn ſpectacle de Gladiateurs à Theſſalonique, il me mena auec luy, & ie le portay ſur mon dos vne partie du chemin. Lors que nous fûmes arriuez, le peuple acourut pour me voir; car la renommée en eſtoit déja répanduë par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où ie faiſois mille ſingeries pendant qu'il diſnoit. On ne laiſſoit pas de me montrer en particulier, dequoy l'afranchy tiroit beaucoup d'argent; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'aportoient quelque choſe, ie deuins en fort bon point. D'ailleurs, i'eſtois beau & poly, orné d'vne belle houſſe de velours, auec de petites clochettes d'argent, & le mors de meſme, de ſorte qu'vne Dame deuint amoureuſe de moy, & acheta à grand prix vne de mes nuits de mon afranchy.

Lit de table.

Au retour du ſouper nous la trouuâmes qui auoit fait dreſſer vn lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où i'auois acoûtumé de coucher, auec de beaux tapis & force quarreaux, pour eſtre plus molement & plus délicieuſement. Au milieu de la chambre eſtoit vne lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle ſe frota & moy auſſi d'vne huile tres-précieuſe; puis m'embraſſant me traîna par le cou ſur le lit, auec des paroles & des careſſes, comme ſi i'euſſe eſté ſon galand. Ie ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle eſtoit belle, & que ie me portois fort bien; mais comme ie n'auois point careſſé de femmes depuis ma métamorphoſe, ie craignois de la tuer, & qu'on ne me puniſt aprés comme vn homicide. A la fin enhardy, par l'exemple de Paſiphaé, qui auoit bien aymé vn Taureau, ie me mis en deuoir de la ſatisfaire, & trouuay que c'eſtoit à grand tort que i'auois eu cette frayeur. Le iour venu, elle ſe leua à regret, & ſortit auec ſes gens qui l'atendoient dans vne antichambre, aprés auoir obtenu vne ſeconde nuit pour le meſme prix. Mais mon maiſtre auerty par ſon afranchy, nous vint regarder à trauers la porte; & étonné de cette merueille, réſolut de donner ce plaiſir au peuple, & de me faire coucher publiquement auec vne eſclaue de celles qui ſont condamnées à la

Ou, enfin le jour des jeux eſtant arriué.

mort. Sur la fin donc des jeux, on me mit dans vn lit, dont le bois eſtoit garny d'or & d'écaille de tortuë, auec l'eſclaue auprés de moy; & en cet eſtat on nous traîna par vne machine au milieu de l'amphithéatre, au grand étonnement de tout le peuple. Il y auoit là vne table couuerte de toutes ſortes de mets, & ſeruie par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or; mais outre la honte que i'auois de coucher auec vne femme deuant tout le monde, ie n'eſtois pas trop en ſeureté, craignant que quelque beſte farouche me vint déuorer. Dans cette apréhenſion il vint à paſſer vn homme qui portoit des roſes, ce que ie n'eus pas pluſtoſt aperçu, que ie courus en manger, & repris ma prémiére forme. Iamais ſpectateurs ne demeurérent plus étonnez que ceux-là, & les vns vouloient qu'on me brûlaſt comme vn Magicien, les autres qu'on aprît de moy auparauant les raiſons de cette merueille, lors que ie m'aprochay du Gouuerneur de la Prouince qui eſtoit préſent; & luy ayant fait le récit de mon hiſtoire, i'offris de tenir priſon iuſqu'à ce que i'euſſe iuſtifié tout ce que ie luy auois dit. Mais ayant apris mon nom & celuy de mon païs, il me ſauta au col tout tranſporté, & dit qu'il me connoiſſoit fort bien, & que mon pere eſtoit ſon intime amy; de ſorte qu'il m'em-

C'eſt qu'il y auoit des voûtes autour de l'amphithéatre, où elles eſtoiẽt renfermées

Lucius, Patras ville d'Achaye.

mena auec luy. Au bruit de cet accident, mon frére arriue auec de l'argent pour me racheter; mais le Gouuerneur me déclara libre en pleine aſſemblée. Alors ie crus qu'il eſtoit de mon deuoir d'aller remercier cette Dame, qui auoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma métamorphoſe, & ie m'imaginay que ſa paſſion redoubleroit lors qu'elle me verroit homme. Mais il arriua tout le contraire; car ie reconnus de la froideur dans ſon entretien, que ie ne ſceus à quoy atribuer, ſi ce n'eſtoit à quelque auantage que i'auois perdu. Comme ie luy en demandois la cauſe, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que ſon amour n'auoit eſté qu'vn effet de ſa curioſité, parce qu'elle n'auoit plus la meſme paſſion pour moy, maintenant que i'eſtois homme. Ie retournay donc au logis tout honteux, & contay mon auanture à mon frére, qui m'en fit long-temps la guerre. De là nous nous embarquâmes par vn bon vent, & ne fûmes pas pluſtoſt arriuez au païs, que i'allay rendre graces aux Dieux, d'auoir échapé de ſi grans dangers, & d'eſtre arriué au port aprés tant d'orages.

IVPITER CONFONDV.

DIALOGVE

DE IVPITER ET D'VN CYNIQVE.

L'Auteur ſoûtient en ce Dialogue, que le culte des Dieux eſt inutile, parce qu'ils ne ſçauroient changer l'ordre des Parques, qui eſt ce qu'on nomme le Deſtin. Mais quoy que cette doctrine ſoit impie, elle n'a aucune force contre les Chreſtiens, qui n'atachent pas Dieu au Deſtin, mais le Deſtin à Dieu, & croyent que ce n'eſt autre choſe que le decret de ſa Prouidence.

LE CYNIQVE. IVPITER, ie ne deſire ni les grandeurs ni les richeſſes que les hommes te demandent auec tant de vœux & de larmes, & que tu as tant de peine à leur acorder; Mais, comme Philoſophe, ie cherche la vérité; & voudrois bien ſçauoir s'il eſt vray ce que diſent Héſiode & Homére, Que les ordres du Deſtin ſont inuiolables.

IVPITER. Qui en doute?

LE CYNIQVE. Celuy-cy s'eſt donc mépris, quand il dit, parlant de quelqu'vn, *de peur qu'il ne deſcende aux Enfers, malgré la Parque.*

IVPITER. Il eſt vray; car il ne ſe fait rien que

que ce qu'elle ordonne; mais les Poëtes, lors que leur fureur les quite, ſont ſujets à faillir comme les autres; ce qui n'arriue pas tandis que les Muſes les inſpirent.

LE CYNIQVE. Ie le croy; mais ſi ce que tu dis eſt véritable, la Fortune n'eſt donc qu'vne chimére, quoy qu'on célébre tant ſon pouuoir, & que ſon nom ſoit toûjours en la bouche des hommes.

IVPITER. Il n'eſt pas permis de tout ſçauoir; mais pourquoy faiſois-tu cette queſtion?

LE CYNIQVE. Dy-moy prémiérément ſi les Dieux ſont ſujets comme nous, aux ordres des Parques.

IVPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à rire?

LE CYNIQVE. C'eſt qu'il me ſouuient de ce qu'Homére te fait dire dans vne aſſemblée des Dieux, Qu'auec vne chaîne d'or tu peux enleuer les hommes & les élémens, qui eſt la marque d'vne puiſſance extraordinaire; au lieu que ſi cela eſt vray, tu ne tiens toy-meſme qu'à vn filet, où tu demeures acroché comme vn poiſſon l'eſt à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de ſujet de faire les vaines que toy. *Le filet des Parques.*

IVPITER. Que veux-tu conclure de là?

LE CYNIQVE. Que ſi les Parques ſont les maitreſſes du monde, & qu'onne puiſſe éuiter

ce qu'elles ordonnent, on eſt bien ſot de vous adreſſer des vœux & des ſacrifices, puis-que vous ne ſçauriez faire ni bien ni mal, & que vous n'eſtes tout au plus que les exécuteurs de leurs ordonnances.

IVPITER. Ce ſont-là de fauſſes ſubtilitez, que tu as apriſes de ces nouueaux Docteurs qui nient la Prouidence; mais ils ſe repentiront toſt ou tard d'vne ſi damnable doctrine.

LE CYNIQVE. Ie te jure par le fuſeau des Parques, que ie l'ay fait innocemment, & que ie me ſuis embarqué inſenſiblement dans cette diſpute; mais cependant tu vois la conſéquence qu'on en peut tirer.

IVPITER. Cela ſeroit bon, s'il n'y auoit point d'autre ſujet de nous faire des priéres. Mais, ou l'on nous remercie des graces qu'on a receuës par noſtre entremiſe, ou l'on nous en demande de nouuelles, ou l'on nous réuére comme vne Nature plus haute & plus excellente. Aprés tout, encore fait-on la réuérence à celuy qui nous aporte des préſens de la part de quelqu'vn.

LE CYNIQVE. I'en tombe d'acord, pourueu que tu m'acordes auſſi que vous n'auez aucun pouuoir de vous-meſmes, & que vous n'eſtes que comme vn outil entre les mains du Deſtin. D'ailleurs, ſi quelqu'vn de ces Philoſophes

que tu condamnes, eſtoit préſent, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puiſque vous dépendez comme nous, d'vn ordre ſupérieur, & eſtes eſclaues d'vn meſme maiſtre. Car toute voſtre immortalité ne ſert qu'à éterniſer voſtre ſeruitude, au lieu que nous ſommes déliurez de la noſtre par la mort.

IVPITER. Mais cette dépendance n'empeſche pas que nous ne viuions à noſtre aiſe, & dans vne parfaite félicité.

LE CYNIQVE. Cela eſt bon pour toy & pour quelques-autres; Mais Vulcan eſt-il heureux de trauailler continuellement à ſa forge, comme vn courtaut de boutique? Et Promethée ioüiſſoit-il de la félicité en croix, ou Saturne dans les priſons du Tartare, pour ne point parler de Neptune & d'Apollon, qui ont ſeruy à Laomedon & à Admete? Ie laiſſe à part que vous eſtes expoſez comme nous aux voleurs & aux ſacriléges, & qu'on en fond pluſieurs au creuſet, qui n'eſt pas vn petit ſuplice.

IVPITER. Tu ne peux t'empeſcher de nous dire des injures; mais pren garde que tu ne t'en repentes vn iour.

LE CYNIQVE. Laiſſons à part les menaces; Tu ne me ſçaurois rien faire, ſi le Deſtin ne l'a ordonné; & combien voit-on aprés tout, de ſacriléges impunis?

IVPITER. Ne diſois-je pas bien que tu eſtois de ces Philoſophes qui nient la Prouidence?

LE CYNIQVE. Il ſemble que tu les aprehendes, ie ne ſçay pourquoy; mais ie voudrois bien ſçauoir ce que c'eſt que voſtre Prouidence, & ſi elle eſt maitreſſe ou eſclaue du Deſtin.

IVPITER. Ie t'ay déja dit que tu ne pouuois tout ſçauoir. Mais pour vne queſtion tu en fais vne douzaine, & toute ta Philoſophie ne tend qu'à montrer que nous n'auons aucune part aux choſes du monde, ou pour le moins aucun pouuoir.

LE CYNIQVE. C'eſt toy-meſme qui le dis, en raportant tout à l'ordre des Parques, ſi ce n'eſt que tu t'en repentes à cette heure, & que tu vueilles établir ton Empire au préjudice du leur.

IVPITER. Nullement.

LE CYNIQVE. On feroit donc mieux de s'adreſſer à elles qu'à vous, quoy que cela ſoit inutile auſſi, puis-qu'elles ne peuuent changer ce qu'elles ont vne fois ordonné, & que c'eſt vne fatalité inéuitable.

IVPITER. C'eſt-là vne doctrine capable de bouluerſer tout le monde, & de mettre l'Vniuers en combuſtion. Mais quand il n'y auroit autre choſe, nous méritons bien qu'on nous

remercie de ce que nous prédiſons l'auenir.

LE CYNIQVE. A quoy ſert de ſçauoir ce qu'on ne peut éuiter. Car ce que vous dîtes au pére d'Edipe, eſt ridicule, *Garde-toy de te marier, parce que ton fils te tuëra*, puis-qu'il eſtoit auſſi bien deſtiné à ſe marier, qu'à eſtre tué par ſon fils; Et celuy de Créſus ne pouuoit éuiter la mort, où il eſtoit entraîné par le Deſtin, auſſi bien qu'à la chaſſe. Ce n'eſt donc qu'vne vaine curioſité des hommes de vous importuner de choſes que vous ne pouuez changer, outre que la pluſpart de vos Oracles ſont trompeurs ou ambigus, & qu'on ne ſçait ſi c'eſt l'Empire des Lydiens, ou celuy des Perſes, que Créſus renuerſera en paſſant le fleuue de Lydie.

IVPITER. Lors qu'Apollon rendit cet Oracle, il eſtoit en colére contre ce Prince, pour la ſupercherie qu'il luy auoit faite.

LE CYNIQVE. Mais les Dieux ſe peuuent-ils mettre en colére, veu qu'eſtans ſans corps ils ſont exempts de paſſion? Dy pluſtoſt qu'il eſtoit ordonné que Créſus ſeroit trompé par l'Oracle, & raméne tout au Deſtin, iuſqu'à vos paroles & vos actions.

IVPITER. A ton conte nous ſommes moins que rien; mais tu as raiſon de nous mépriſer voyant que ie t'épargnes, moy qui tiens vn foudre.

LE CYNIQVE, Ne t'ay-je pas dit que tu ne me ſçaurois rien faire, ſi le Deſtin ne l'a ordonné ; & quand tu me fraperois, ie ne m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques. Dy-moy, toutefois ; D'où vient que laiſſant impunis tant de parjures & de ſacriléges, tu t'amuſes à foudroyer des cheſnes & des rochers, & quelques fois des innocens ? Tu ne répons rien, eſt-ce qu'il ne m'eſt pas permis de tout ſçauoir ? Pourquoy Phocion & Ariſtide meurent-ils dans vne honteuſe pauureté, tandis que Callias & Alcibiade triomphent dans l'opulence ? Pourquoy Socrate eſt-il contraint d'aualer du poiſon, pluſtoſt que ſes accuſateurs ? Pourquoy les Tyrans maſſacrent-ils les gens de bien ? En vn mot, pourquoy le vice eſt-il triomphant, & la vertu oprimée ?

Voy l'Argument du Dialogue qui ſuit.

IVPITER. Tu ne ſçais pas ce qui eſt préparé là bas aprés la mort.

LE CYNIQVE. Nous le ſçaurons quand nous y ſerons. Mais ſi dés ce monde les meſchans eſtoient punis, & les gens de bien récompenſez, cela ſeroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

IVPITER. Eſt-ce que tu doutes du ſuplice des vns & de la récompenſe des autres, aprés cette vie ?

LE CYNIQVE. Ie ſçay bien ce qu'on en dit. Mais dy-moy, pourquoy eſt-ce qu'on les

récompenſe, ou qu'on les punit?

IVPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CYNIQVE. Mais on ne mérite ni peine ni récompenſe, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autruy ; de ſorte que ſi nous ſuiuons celuy des Parques, ce ſont-elles, & non pas nous, qu'il faut récompenſer ou punir.

IVPITER. Tu és vn impudent Sophiſte, qui ne mérites point de réponſe.

LE CYNIQVE. Tu as raiſon ; car tu aurois de la peine à m'en faire. Ie voudrois bien ſçauoir où eſt la demeure des Parques, & comment trois pauures vieilles ſe peuuent meſler de tant de choſes. Ie les trouue bien miſérables, & ne voudrois pas changer mon deſtin au leur. Mais ie ne te veux pas importuner dauantage; car ie ne ſuis pas peut-eſtre deſtiné à eſtre plus ſçauant.

IVPITER LE TRAGIQVE.

DIALOGVE DES DIEVX:

Où quelques-autres parlent.

Il choque icy tout ouuertement la Prouidence ; mais le plus fort argument qu'il ait, eſt tiré des deſordres qu'on voit arriuer dans le monde ; ce qui en a embaraſſé d'autres auſſi bien que luy, & de tres-ſaints Perſonnages. Mais ſans parler des peines & des récompenſes éternelles, on peut dire, Que la ſageſſe de Dieu ſçait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie ſeruent aux vns d'épreuue ou d'inſtruction, & aux autres de châtiment. Que l'aduerſité contribuë plus que la proſperité à former l'homme ſpirituel, qui eſt le chef-d'œuure des ouurages de Dieu; & que la félicité ne conſiſte pas dans les grandeurs & les richeſſes, comme s'imagine le peuple ignorant, mais dans la ſatisfaction de l'eſprit. Du reſte, on voit arriuer des choſes ſi à point-nommé dans la conduite du monde, tant pour la punition des meſchans, que pour la juſtification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne ſoit vn effet de la Prouidence, quoy que ſes reſſorts nous ſoient ſouuent inconnus.

MERCVRE. QV'AS-TV, Iupiter, d'eſtre ainſi triſte & réueur comme vn

me vn Philoſophe ? Il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire ; Ne nous le céle point.

MINERVE. Ie t'en prie, pére des Dieux & des hommes ; Dy-nous ton mal, nous y trouuerons peut-eſtre quelque reméde.

IVPITER. *Il n'y a rien de ſi funeſte & de ſi tragique, dont la nature des Dieux ne ſoit capable.*

MERCVRE. Grans Dieux ! quel commencement.

IVPITER. *O race maudite, que tu me fais de mal ! Ah le meſchant animal que tu as fait, Prométhée !*

MINERVE. Qui a-t-il ? Dy-le hardiment ; Il n'y a icy que de tes amis ?

IVPITER. *Ah ! mon foudroyant tonnerre, vain épouuantail de cheneuiére !*

MINERVE. Modére ta fureur, & parle vn langage plus humain ; nous ne ſçauons pas aſſez bien noſtre Euripide pour te répondre.

IVNON. Ie ſçay bien ce que c'eſt, ſans qu'il le die.

IVPITER. Nullement ; Tu en paroiſtrois plus touchée.

IVNON. Ie ſuis ſi acoûtumée à receuoir de tes afronts, qu'ils ne me touchent tantoſt plus. Mais ie gagerois à te voir ainſi paſle & mélancolique, que tu as quelque amour dans la teſte ; car ce ſont les marques de cette paſſion, auſſi bien que les ſanglots & les larmes.

IVPITER. Tu és plaiſante, de croire que l'amour me puiſſe donner tant de peine.

IVNON. Ie ne connois que cela qui t'en puiſſe donner.

IVPITER. Nos affaires, mes amis, ſont ſur le point de périr ; & comme on dit, les fers en ſont au feu.

IVNON. La terre a-t-elle produit quelque nouueau monſtre, ou ſi les Titans ont briſé leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre ?

IVPITER. Nullement ; Tout va bien dans les Enfers ; & il n'y a rien à craindre de ce coſté-là.

IVNON. Pourquoy viens-tu donc faire icy le Comédien, & nous réciter des Tragédies d'Euripide.

IVPITER. Vn Philoſophe Stoïque & vn Epicurien eurent hier vne diſpute touchant la Prouidence, en la préſence de pluſieurs perſonnes doctes. L'Epicurien vint iuſqu'à nier qu'il y eût des Dieux ; & quand il y en auroit, qu'ils ſe mélaſſent des affaires du monde. L'autre ſoûtint courageuſement noſtre party ; mais à cauſe de la foule, on ne put rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain, qui eſt aujourd'huy ; Cependant, chacun eſt en ſuſpens de l'iſſuë de cette diſpute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles, & que iamais affaire plus importante

n'a eſté traitée ſur la terre, ni dans le Ciel ; car il eſt queſtion de ſçauoir ſi nous ſerons encore adorez, ou ſi nous paſſerons pour des fables & des fictions Poëtiques.

IVNON. Ie ne m'étonne plus de ta réuerie, ni des termes tragiques dont tu t'és ſeruy pour exprimer ta douleur; car la choſe le mérite bien.

IVPITER. Cependant, tu croyois que c'eſtoit quelque amourette; mais ſans perdre le temps en des plaintes inutiles, ſongeons à trouuer quelque prompt expédient.

MERCVRE. Ie ſuis d'auis que l'on publie l'aſſemblée, puis-qu'il s'agit de l'intereſt de toute la Communauté ; il ne faut quelquesfois qu'vn ſot pour donner vn bon auis.

IVNON. Ie ſuis de meſme ſentiment.

MINERVE. Ce n'eſt pas le mien. Il ne ſe réſout rien d'ordinaire dans ces grandes aſſemblées ; car l'vn ſe plaiſt à défaire ce qu'a fait l'autre, & cela ne ſeruira qu'à troubler le ciel. Mais comme la choſe preſſe, ie ſerois d'auis que tu donnaſſes ordre en particulier, que le Stoïcien remportaſt la victoire, & que l'affront en demeuraſt à l'Epicurien.

MERCVRE. Il n'eſt pas aiſé de ſurprendre des gens nourris dans les ſubtilitez de l'école, ni de faire vne ſupercherie en vne diſpute publique. D'ailleurs, ſi Iupiter décide tout ſeul

vne affaire de cette importance, on dira que c'eſt vn Tyran, qui fait tout de ſa teſte, ſans prendre auis de perſonne.

IVPITER. Va donc publier l'aſſemblée.

MERCVRE. On fait à ſçauoir de la part de Iupiter, que le conſeil ſe tiendra dans vne heure; Qu'on ne manque pas de s'y trouuer, parce qu'il s'agit d'affaires de conſéquence, où chacun a intéreſt.

IVPITER. Ce ſtile n'eſt pas aſſez éleué pour vne auanture ſi tragique. Il faut parler en Poëte, en cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCVRE. Mais ie n'entens rien en Poëſie; & ſi ie m'en veux meſler, ie cours fortune de me faire moquer de moy, comme Apollon dans ſes Oracles, quoy que pour ſauuer ſon honneur il y entremeſle toûjours quelque obſcurité.

IVPITER. Ne te ſouuient-il point de quelque endroit d'Homére à ce propos.

MERCVRE. Il ne m'en ſouuient pas trop bien; mais ie tâcheray de m'exprimer à ſa façon; Que tous les Dieux, grans & petits, mâles & femelles, iuſqu'aux Nymphes & aux Fleuues, ayent à ſe trouuer promptement au conſeil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour céleſte.

IVPITER. Bon, les voilà qui arriuent en

foule, Que chacun ſe place ſelon ſon mérite ou ſon rang, ceux d'or les prémiers, & en ſuite ceux d'argent, d'iuoire, ou de cuiure; & de pierre meſme, pourueu qu'ils ſoient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reſte, qui n'eſt conſidérable ni par l'art, ni par la matiére, qu'il ſe range en foule vers la porte, pour ſeruir de nombre.

MERCVRE. Mais qui l'emportera de l'vn ou de l'autre, lors qu'il y aura conteſtation? Préférera-t-on la ſtatuë d'or d'vn vil artiſan, à celles de Myron & de Phidias, qui ne ſont que de cuiure, ou de pierre.

IVPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fût mieux de l'autre façon.

MERCVRE. C'eſt faire juſtement comme dans les Eſtats corrompus, où l'on préfére les richeſſes au mérite. Fera-t-il pas beau voir Minerue, Apollon, Vénus, & tous les autres Dieux de la Gréce, paſſer aprés ceux des Barbares? Car les prémiers n'ont tout au plus, qu'vne feüille d'or, ou quelque filet ſur l'iuoire, & ſont de bois au dedans, plein de mouches & d'araignées; au lieu que les autres ſont d'or maſſif. *Bendis, Attis, Mithrés, Anubis.*

IVPITER. N'importe, ie le veux.

NEPTVNE. Quelle extrauagance, Mercure, de placer deuant moy qui ſuis frére de Iupiter, ce monſtre à viſage de chien! *Anubis.*

MERCVRE. Il s'en faut prendre à ton frére, qui le veut ainſi; & non pas à moy, qui ne ſuis que ſon valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis eſt d'or, & que tu n'és que de cuiure? Car lors que Lyſipe te fit, la pauureté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'auoir des ſtatuës ſi précieuſes.

VENVS. C'eſt donc à moy de paſſer la prémiére; car Homére m'apelle toûjours *Dorée*.

MERCVRE. Ce n'eſt qu'vne epithéte, m'amie, qui ne fait rien à la vérité de la choſe; car dans Cnide tu n'és que de marbre blanc. Homére s'eſt bien abuſé en d'autres endroits, comme quand il apelle Apollon *pere des tréſors*, luy qui a eſté contraint de mendier, & que tu verras tantoſt au bas bout, ioüant au roy dépoüillé, parce que les voleurs luy ont dérobé ſa couronne, & ſes autres ornemens. Ce ſera beaucoup ſi tu n'és pas toute la derniére.

Les cheuilles de ſa lyre.

LE COLOSSE DE RHODES. C'eſt à moy de paſſer deuant; car ſi ie ne l'emporte par la qualité, ie l'emporte du moins par la quantité; & quoy que ie ne ſois que de cuiure, on en pourroit faire de moy pluſieurs d'or, ſi l'on vouloit; outre que ie ſuis vn chef-d'œuure de l'art, & véritablement l'vnique, comme le ſoleil que ie répréſente.

MERCVRE. Il ſemble qu'il ait raiſon. Que

IVPITER. Il eſtoit bien beſoin de faire venir ce grand Coloſſe, pour nous faire tous paſſer pour des Pygmées ? Qu'il ſe retire ; car le plancher de la ſale n'eſt pas aſſez haut pour le faire entrer, ou qu'il ſe mette ſur ſes genoux en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux ſe tenir debout à l'entrée, pour ſeruir de décoration.

MERCVRE. Voicy encore vne autre dificulté, de ſçauoir qui paſſera le premier d'Hercule ou de Baccus. Car ils ſont tous deux fils de Iupiter, tous deux de la main de Lyſipe, tous deux de meſme métal, ſans qu'on puiſſe reconnoiſtre qui eſt le plus ancien dans les ténébres de l'antiquité.

IVPITER. Nous conſommerons tout le iour en de vaines cérémonies. Que chacun ſe range comme il voudra, ſans préjudice à ſa qualité, vne autre fois on réglera les ſéances. Mais quel bruit eſt-ce que i'entens?

MERCVRE. C'eſt qu'ils demandent les diſtributions ordinaires de Nectar & d'Ambroſie.

IVPITER. Il n'eſt pas queſtion icy de faire bonne chére ; Dy-leur que la choſe preſſe, & que c'eſt vne affaire d'importance.

MERCVRE. Ie ne ſçay comment me faire entendre à tant de peuples différens ? Il vaut mieux faire ſigne de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà vn peu raſſis.

Parle, tout le monde a les yeux fichez ſur toy.

IVPITER. Il faut que ie te die mon infirmité. Tu ſçais comme i'ay coûtume de tonner dans les aſſemblées ; maintenant, ſoit que la grandeur du péril m'éfraye, ou cette foule nombreuſe, ie ne ſçay plus où i'en ſuis, & i'ay oublié mon exorde.

MERCVRE. Tout eſt perdu ; car ton ſilence eſt ſuſpect ; & on le prend pour vn indice d'vn plus grand mal.

IVPITER. Ie ne ſçay par où commencer. Si ie débutois par ce vers d'Homére, *Eſcoutez-moy grans Dieux, & vous grandes Déeſſes*, & ce qui s'enſuit.

MERCVRE. Tu ferois mieux de prendre vn exorde des oraiſons de Démoſthéne, en y changeant quelque choſe pour l'acommoder au ſujet, comme font les Orateurs modernes.

IVPITER. Tu as raiſon ; c'eſt vn grand ſoulagement. Ie croy, Meſſieurs, que quand vous aurez apris l'affaire dont il s'agit, il ne ſera point beſoin de réueiller voſtre atention, ni vôtre courage. Car vous n'en auez iamais euë de plus importante ; & quand ie me tairois, la choſe parle d'elle-meſme, & vous reproche voſtre négligence. Mais pour venir au point dont eſt queſtion, puis-que Démoſthéne me manque, ie vous diray ſans préambule, Que i'aſſiſtay hier auec quelques-

quelques-autres, au ſacrifice que fit Mnéſithée, pour eſtre échapé du naufrage. Lors que la cérémonie fut acheuée, chacun ſe retira; mais comme il n'eſtoit pas tard, i'allay faire vn tour au Céramique, réuant à la miſére de noſtre condition, & à la mauuaiſe chére qu'on nous auoit faite. Car à quinze ou ſeize que nous eſtions, Mnéſithée ne donna qu'vn vieux coq tout catherreux, & trois ou quatre grains d'encens pourry, aprés nous auoir promis dans le péril des Hécatombes. Dans cette penſée, eſtant arriué au Pécile, ie vis vne grande foule de peuple aſſemblé, tant ſous les portiques qu'à découuert, autour de quelques perſonnes, qui crioient à pleine teſte, & me doutay auſſi-toſt que c'eſtoit vne diſpute de Philoſophes. Ie m'aprochay donc pour l'entendre, aprés m'eſtre enuelopé d'vn nuage, pour n'eſtre pas reconnu, & coudoyay les plus proches pour me faire place. Ie trouuay en arriuant que c'eſtoit l'Epicurien Damis qui diſputoit de la Prouidence, contre le Stoïcien Timoclés, & l'auoit réduit à tel point, par la force ou la ſubtilité de ſes raiſons, qu'il ne ſçauoit plus où il en eſtoit; dequoy Damis ne faiſoit que rire, & pour le piquer dauantage, il le railloit inceſſamment. Alors, connoiſſant le péril, & voyant que Damis auoit les rieux de ſon coſté, i'étendis la nuë qui me couuroit, ſur le reſte de l'aſſem-

blée, qui ſe ſépara auſſi-toſt, croyant qu'il fût nuit, & remit la partie au lendemain. Cependant, i'en oyois pluſieurs au retour, qui donnoient gain de cauſe à l'Epicurien, quoy que d'autres fuſſent d'auis, auant que de rien réſoudre, d'attendre la fin de la diſpute. Ie vous ay donc aſſemblez dans cet interuale, pour trouuer quelque bon expédient. Vous voyez l'importance de l'affaire; & que ſi Damis l'emporte, il ne faut plus eſpérer d'offrandes ni de ſacrifices; ſi bien qu'il faut donner ordre, s'il ſe peut, que Timoclés gagne la victoire, & que l'affront en demeure à l'Epicurien. Que chacun ſe léue pour aller aux opinions.

MERCVRE. Paix; écoutez. Que tous ceux qui ont droit de parler en cette aſſemblée, le faſſent en bon ordre & ſans tumulte, Quoy! perſonne ne bouge? Ils ſe regardent l'vn l'autre tout éperdus, comme s'ils auoient eſté frapez de la foudre. Puiſſiez-vous deuenir muets comme des ſtatuës, & retourner dans voſtre prémier néant.

MOMVS. Pour moy, ie ne trahiray point le public par mon ſilence, & diray mon auis librement, ſi l'on me le permet.

IVPITER. Parle, ſi tu as quelque choſe à répréſenter qui ſoit pour le bien général.

MOMVS. Ie m'eſtois toûjours bien douté,

Meſſieurs, du mal-heur qui nous eſt arriué; & c'eſt à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ſes diſciples Car quel autre ſentiment peuuent auoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous aportons aux choſes du monde? où le vice triomphe de la vertu; où les innocens ſoufrent la peine des coupables; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs, & des querelles, des diuiſions, & des amourettes des Dieux, & autres choſes ſemblables que content les Poëtes. Et vous trouuez étrange aprés cela que quelques-vns en murmurent? Ie m'étonne bien plus qu'il y en ait encore d'aſſez ſots pour nous ſacrifier. Ie te prie, Iupiter, de me dire; car on peut parler icy en toute liberté, ſi tu t'és iamais auiſé de faire vne recherche exacte des meſchans & des gens de bien, pour punir les vns & récompenſer les autres. S'il n'auoit pris enuie à Théſée de nétoyer les grans chemins de voleurs, feroit-il ſeur maintenant d'aller à Athénes? Et ſi Hercule à la perſuaſion d'Euryſthée, n'auoit purgé la terre de monſtres, où en ſeroit-elle aujourd'huy? Qui la déliureroit des Scirons, des Cercyons, & des Pityocamptes? Et que feroit-elle contre l'Hydre & les Harpyes, ſans parler des Centaures & des cheuaux de Dioméde? Nous ſommes aſſis tout le iour, les bras croiſez, à regarder de quel coſté vient le vent de quelque ſacrifice, ſans donner

ordre à rien, & laiſſons tout aller à l'auenture; & s'il faut ainſi dire, comme il plaiſt à Dieu. Bien loin donc de trouuer étrange ce qui eſt arriué, ie crains qu'il n'arriue pis, lors que les hommes commenceront à ſe déniaiſer, & à reconnoiſtre que tous leurs vœux & leurs ſacrifices ſont inutiles, & que les choſes n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aller à la ſource du deſordre, & ne pas tant ſonger à perdre nos ennemis, qu'à réformer les choſes qu'ils trouuent à redire à noſtre conduite. Vous ſçauez, Meſſieurs, que ie parle ſans paſſion & ſans intéreſt, puis-que ma diuinité n'eſt reconnuë que de fort peu de perſonnes; & que pour vn Autel que i'ay, les autres en ont cent.

IVPITER. Laiſſons ce folâtre, qui ne ceſſe de crier contre les deſordres, ſans y aporter aucun reméde. Il eſt bien aiſé de reprendre; mais mal-aiſé de faire mieux, comme dit fort bien Démoſthéne.

NEPTVNE. Pour moy, Meſſieurs, qui n'ay pas grand commerce auec la terre, & ne me méle que du ſalut de ceux qui nauigent; ie ſuis d'auis de foudroyer cet impie, qui nie noſtre Prouidence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laiſſons pas tous les crimes impunis, & empeſchera que l'erreur ne triomphe préſentement de la verité.

IVPITER. C'eſt bien chanté ? Ne ſçais-tu pas que nous ne ſçaurions faire ni bien ni mal, ſi le deſtin ne l'ordonne ? Autrement, aurois-je laiſſé impunis les ſacriléges qui m'ont coupé l'or de ma cheuelure dans mon Temple d'Olympie, & toy le peſcheur qui t'a emporté ton trident à Géreſte ? D'ailleurs, il ne faut pas prendre vn conſeil qui terniſſe noſtre gloire. Si nous faiſons mourir celuy-cy auant la fin de la diſpute, on dira que nous en apréhendions l'éuénement.

NEPTVNE. Pren vn autre auis, ſi le mien ne te plaiſt pas.

APOLLON. S'il eſtoit permis à vn jeune homme qui n'a point encore de barbe, de parler parmy tant d'illuſtres vieillars, ie ferois quelque propoſition qui ne ſeroit pas peut-eſtre inutile.

MOMVS La choſe eſt ſi importante, qu'il faut entendre tout le monde, ſans s'atacher ſcrupuleuſement aux loix, lors qu'on eſt ſur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon ſoit ſans barbe, il eſt vn des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, ioint qu'il a vn fils tout barbu, & qu'il fait profeſſion de ſageſſe ; ſi bien qu'il a intereſt de montrer qu'il n'a pas perdu ſon temps ſur le mont Hélicon auec les Muſes. *Du Senat de ſon tẽps.*

APOLLON. Ce n'eſt pas à toy à m'en donner la permiſſion, mais à Iupiter.

IVPITER. Ie te la donne, Parle.

APOLLON, Ie ſçay que Timoclés eſt plein de pieté & d'érudition, dont il tire vn grand profit, dans l'inſtitution de la jeuneſſe. Mais comme il reüſſit en particulier, il ſe fait moquer de luy en public, à cauſe de ſa timidité; outre qu'il parle auec tant de contention, qu'il s'embaraſſe luy-meſme; & quand il veut le mieux faire, c'eſt alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs, on dit que ſes penſées ſont ſi ſubtiles & ſi délicates, que la pointe s'en émouſſe, pour eſtre trop fine; & ce qu'il dit, eſt ſi obſcur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous ſçauez que la clarté eſt la principale partie du diſcours.

MOMVS. O le plaiſant Orateur, qui ſe coupe la gorge à luy-meſme! As-tu oublié que tes Oracles ſont ſi ambigus, qu'ils auroient beſoin d'vn autre Apollon pour les interpréter? Tu ne deuois pas te preſſer tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore quel eſt ton auis?

APOLLON. De donner à Timoclés vn homme qui parle pour luy.

MOMVS. Cela ſeroit bon, de le voir diſputer par trucheman? Mais à propos, puis-que tu és Prophéte, ne ſçaurois-tu dire ce qui arriuera de cette diſpute, dont tu nous vois ſi fort en peine?

APOLLON. Ie n'ay pas icy les inſtrumens néceſſaires pour cela.

MOMVS. Tu ſçais bien te ſauuer à propos.

IVPITER. Parle, mon fils, ſans donner cauſe gagnée à cet impoſteur, comme ſi ton ſçauoir dépendoit de quelques vaines cérémonies.

APOLLON. Ie le veux ; quoy qu'il fût plus à propos de le faire à Delphes ou à Coloſophone, où nous auons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut tâcher de s'en aquiter, puis-que Iupiter le commande.

MOMVS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point vn ſecond Oracle pour t'expliquer. Car tu vois bien dequoy il s'agit ; & ce n'eſt pas vne piéce qu'on te fait comme autresfois, pour t'éprouuer. *Il fait alluſion à la tromperie de Créſus.*

IVPITER. Arreſte, le voilà qui entre en fureur. Voy comme ſa couleur ſe change, ſes cheueux ſe dreſſent, ſa gorge s'enfle, ſes yeux ſe tournent, ſon corps ſe trémouſſe. Enfin, il ouure ſa bouche ſacrée, & prophétiſe.

APOLLON. Eſcoutez, Troupe Céleſte, les Oracles de Phœbus, ſur la conteſtation captieuſe de deux Sophiſtes armez de ſubtilitez & d'impoſtures. Il y aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perduës. Mais lors que le Vautour aux ongles groches, aura empoigné la ſauterelle, les cornejlles annonce-pluyes,

ietteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'asne frapera de sa corne ses petits aux piez-légers.

IVPITER. Dieux, l'horrible prédiction! Mais que veut ce boufon, de s'étoufer ainsi de rire?

MOMVS. Qui ne riroit d'vn Oracle si clair & si intelligible? Sçauroit-on dire plus nettement, qu'Apollon est vn charlatan, & nous des asnes bâtez, d'ajoûter foy à ses impostures?

HERCVLE. Quoy qu'étranger dans le Ciel, ie ne laisseray pas de dire mon sentiment, si Iupiter le trouue bon. Ie suis d'auis de laisser commencer la dispute; & si l'on voit que Timoclés ait du pire, ie renuerseray le portique sous lequel ils sont, sur toute la troupe.

MOMVS. Voilà l'auis d'vn meschant homme, de vouloir enueloper en mesme cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruelle & barbare, elle est sote & impertinente. Car tu dois auoir apris depuis que tu és dans le Ciel, que tu ne peux rien sans l'ordre des Parques, & que ce sont elles qui font tout.

HERCVLE. Quoy! ce n'est pas moy qui ay tué le lion de Némée, & l'hydre de Lerne?

MOMVS. Non, ce sont les Parques par ton entremise.

HERCVLE.

HERCVLE. Et maintenant, ſi vn ſacrilége a pillé mon Temple, ou renuerſé ma ſtatuë, ie ne m'en pourray venger, ſi elles ne le veulent? Si cela eſt, ie vous diray librement, comme vn groſſier Beocien que ie ſuis, qui dis les choſes comme ie les penſe, que i'ayme mieux quiter le Ciel, & deſcendre dans les enfers, où ie ſeray pour le moins reſpecté des Ombres.

IVPITER. Voilà vn habile-homme, qui fournit des armes à ſon ennemy contre ſoy-meſme? Mais qui eſt ce beau fils ſi poly, auec ſes cheueux retrouſſez à l'antique? C'eſt ton frére, Mercure, qui ſe tient au marché prés du Pécile, & eſt tout luiſant à force d'eſtre froté d'huile, pour ſeruir de moule aux Fondeurs, & aux Statuaires. Qu'as-tu à courir, Hermagoras, y a-t-il quelque choſe de nouueau?

Statuë d'airain, de Mercure, au marché d'Athénes.

HERMAGORAS. Oüi, & qui mérite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'acommodoit & qu'on me frotoit, pour l'vſage que vous ſçauez, i'ay veu arriuer deux mornes & pâles Athlétes, qui ſe préparoient au combat, ſuiuis d'vne grande foule de peuple.

IVPITER. Nous ſçauons ce que c'eſt, Parle;
Le combat eſt-il commencé?

HERMAGORAS. Ils n'en ſont encore qu'aux injures; mais ils eſtoient preſts d'en venir aux mains, quand ie ſuis party.

IVPITER. Il ne reſte plus, Meſſieurs, que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veuë, & de les regarder faire. Que les heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouurent toutes les portes. Dieux, la grande multitude! Mais Timoclés me paroiſt tout interdit, ie crains bien qu'il ne ſuccombe. Toutesfois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reſte qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLE'S. Hé bien, impie! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne ſe meſlent point des choſes du monde?

DAMIS. Dy-moy prémiérement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLE'S. Non, c'eſt à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'eſt à toy.

IVPITER. Le noſtre fait mieux, en ce qu'il crie le plus fort; Courage, Timoclés, crie bien haut, afin qu'on ne puiſſe entendre les raiſons de ton aduerſaire; car c'eſt en cela que conſiſte la victoire.

TIMOCLE'S. Par les Dieux, ie ne répondray pas le prémier.

DAMIS. Parle donc, puis-que tu en as iuré; mais du moins que ce ſoit ſans injure, & puis ie te feray réponſe.

TIMOCLE'S. Dy-moy, meſchant! Croy-tu que les Dieux ne ſe meſlent point des choſes du

monde, & que tout ſe fait à l'auenture?

DAMIS. Oüi.

TIMOCLE'S. Et vous ne lapidez pas vn homme qui tient vne ſi pernicieuſe doctrine?

DAMIS. Tu as tort d'émouuoir contre moy le peuple; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raiſon. Tu deurois pour le moins te montrer auſſi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLE'S. Ils t'en feront, meſchant; & ne laiſſeront pas vn ſi grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont aſſez d'autres affaires ſur les bras, ſi l'on t'en veut croire, puis-qu'ils ſe meſlent de tant de choſes. C'eſt pourquoy ils ne puniſſent pas tes parjures, pour ne rien dire du reſte, puis que ie l'ay promis; car ils ne pourroient pas, à mon auis, prouuer mieux leur Prouidence, qu'en te faiſant périr. Mais peut-eſtre qu'ils ſont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irrépréhenſibles, où ils vont ſouuent diſner, & meſme ſans qu'on les en prie. *Epithète d'Homère*

TIMOCLE'S. Que faut-il répondre à vn ſi impudent Sophiſte?

DAMIS. Il ne faut qu'aléguer les raiſons que tu as, pour prouuer vne prouidence, ſans te mettre en colére; car il y a long-temps que ie les atens.

TIMOCLE'S. Les voicy. Prémiérement le

bel ordre du Monde ; le cours réglé des Aſtres & des Saiſons; la compoſition admirable des plantes & des animaux ; leur production encore plus merueilleuſe ; la façon de connoiſtre, de voir, de ſe mouuoir, de ſe nourrir.

DAMIS. Tu poſes ce qui eſt en diſpute; car ie ne nie point tout cela, mais ie nie que ce ſoient des effets de la Prouidence. C'eſt aſſez que les choſes conſeruent leur nature, ſans que perſonne s'en meſle ; mais tu apelles ordre, ce qui n'eſt qu'vne néceſſité, & penſes que c'eſt aſſez, pour prouuer ta prouidence, de dire comme les choſes ſont ; mais c'eſt vn foible Argument, aportes-en vn autre.

Voy les Remarqu.

TIMOCLE'S. Ie ne croy pas qu'il ſoit beſoin d'autres preuues, outre le conſentement général des hommes, qui eſt comme la voix de la Nature.

DAMIS. On n'en ſçauroit tirer de conſequence bien forte, parce qu'ils adorent tous des Dieux diférens. Les Scythes vn cimeterre, les Thraces vn fugitif de Samos, les Phrygiens la lune, les Ethiopiens le iour, les Cylleniens Phalés, les Aſſyriens vne colombe, les Perſes le feu, les Egyptiens l'eau ; Car ils adorent tous en commun cet élément, quoy qu'en particulier chacun ait ſon Dieu ſéparé ; les vns vn Taureau ou vn Singe, les autres vne Cigogne, ou vn Crocodile ; Ceux-cy des oignons, ceux-là vn chat ou vn monſtre à

Zamolxis

teſte de chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite, les autres la gauche, ou la moitié de la teſte. Quelques-vns, vn plat ou vn gobelet de terre. Y a-t-il rien de plus diuers & de plus ridicule?

TIMOCLE'S. Mais ils s'acordent pour le moins tous en ce point, qu'ils adorent vne diuinité, quoy qu'ils ne la connoiſſent pas.

MOMVS. Ne diſois-je pas bien, Meſſieurs, qu'on examineroit vn iour toutes ces fadaiſes, & qu'on s'en riroit?

IVPITER. Tu as raiſon, i'y donneray ordre, dés que le péril ſera paſſé.

TIMOCLE'S. Venons aux Oracles & aux prédictions, qui ſont de nouuelles preuues de la Prouidence & de la Diuinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monſtres à double viſage, comme les portraits de Ianus ou de Mercure, ou bien ie te demanderay duquel tu te veux ſeruir, ſi ce ſera de celuy de Créſus qui luy coûta ſi cher, ou de quelqu'autre?

MOMVS. Il touche les choſes que ie craignois le plus? Où eſt noſtre Prophéte, qu'il vienne défendre ſa cauſe?

IVPITER. Ah! que tu és importun, Momus, auec tes boufonneries hors de ſaiſon!

TIMOCLE'S. Ne voy-tu pas que tu renuerſes les Temples & les Autels, par ces maximes?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que

l'on brûle des parfums qui ſentent bon, ni qu'on égorge des victimes, dont on fait aprés bonne chére. Mais ie voudrois bien auoir renuerſé l'Autel de la Diane des Scythes, ſur lequel on immole des hommes.

IVPITER. Que voilà vn inſolent maraut, qui parle indifféremment de tout, ſans réuerer ce qu'il n'entend point, ni diſtinguer l'innocent d'auec le coupable.

MOMVS. Il n'en trouuera guéres parmy nous, où il n'y ait quelque choſe à dire; & ie crains qu'il ne s'en prenne à toy-meſme.

TIMOCLE'S. N'entens-tu pas tonner Iupiter?

DAMIS. I'entens bien tonner; mais ſi c'eſt Iupiter ou non, ie m'en raporte à ceux qui viennent de Candie, qui diſent qu'il eſt mort, il y a long-temps, & qu'on y montre encor ſon ſépulchre.

MOMVS. Voilà ce que i'atendois? Quoy, tu pâlis, Iupiter? Faut-il craindre vn pauure Philoſophe?

IVPITER. Ne voy-tu pas que le peuple luy aplaudit.

MOMVS. Où eſt donc maintenant ton pouuoir? Toy qui enléues d'vn ſeul coup, les hommes & les élémens.

TIMOCLE'S. Dy-moy, impie, n'as-tu iamais eſté ſur-mer?

DAMIS. Oüi, fort ſouuent.

TIMOCLE'S. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faiſoient mouuoir ton vaiſſeau, il y auoit encore quelqu'vn à la poupe qui le conduiſoit, ſans quoy il ſe fût égaré.

DAMIS. Il eſt vray.

TIMOCLE'S. Et tu crois que ce grand vaiſſeau de l'Vniuers ſoit ſans conducteur, lors que le moindre petit nauire ne ſe peut paſſer de Pilote?

DAMIS. Ie te veux conuaincre toy-meſme, par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux! As-tu veu vn Pilote, qui ne donne ordre que ſon vaiſſeau aille bien? Mais ton Pilote de l'Vniuers laiſſe tout aller à l'abandon. Il ſe ſert pour la conduite de ſon nauire, de gens qui n'y entendent rien. Tel commande, qui doit obeïr; & les plus ſots ſont ſouuent les maiſtres. Conſidére ces Grans hommes, qui eſtoient capables, s'il faut ainſi dire, de conduire tous ſeuls la barque; & bien loin d'y auoir quelque part, ils n'auoient pas ſeulement place au fons du nauire, tandis que des meſchans ou des furieux eſtoient au gouuernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'vn vaiſſeau ſi mal conduit, faſſe ſouuent des naufrages. S'il y auoit vn ſage Pilote, il donneroit les emplois toûjours aux plus dignes, & occuperoit chacun à ce dont il eſt capable, châtieroit les meſchans, récompenſe-

L'ordre des hõmes n'eſt pas celuy de Dieu.

Il ne fait pas naufrage, mais ceux qui le conduiſent

roit les bons, & rendroit l'Vniuers floriſſant. Si tu m'en crois donc, tu prendras vne autre comparaiſon; car celle-cy cloche.

MOMVS. Voilà noſtre ennemy qui triomphe, & qui vogue à pleines voiles.

IVPITER. Il eſt vray, Momus; car noſtre Auocat n'eſt qu'vne beſte, & ne dit rien que de commun & de triuial.

DAMIS. Si tu n'as autre choſe à dire, nous n'auons qu'à nous retirer.

TIMOCLE'S. Qui quite la partie la perd, il faut donc que tu confeſſes d'eſtre vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourueu que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLE'S. Tu ris, fils de putain, qui as égorgé ton frére, & couché auec ta ſœur, ſans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'échaperas pas, ſi tu échapes à la vengeance diuine; car ie t'aſſommeray tout à cette heure à coups de pierres?

IVPITER. Grans Dieux! l'vn s'en va tout riant, & l'autre le ſuit tout furieux; Que ferons-nous en cette extrêmité?

MOMVS. Le plus court, à mon auis, eſt de ne faire ſemblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourueu que la foule ſoit de noſtre coſté?

IVPITER.

IVPITER. Ha Mercure ! i'aymerois mieux vn amy fait de la ſorte, qu'vn million d'autres. *Mot de Darius parlant de Zopyre.*

LE SONGE OV LE COQ.

DIALOGVE

DV SAVETIER MICYLE ET DE SON COQ.

Sous la metempſycoſe de Pytagore, il décrit les incommoditez des richeſſes, & les auantages de la pauureté.

MICYLE. QVE le diable emporte le Coq, qui m'a éueillé comme i'eſtois dans la plus haute félicité que puiſſe poſſeder vn mortel, & n'a pas ſouffert que ie donnaſſe quelque relâche à ma pauureté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de ſi bonne heure ? Car ce profond ſilence me fair voir qu'il n'eſt pas encore iour, outre que ie ne ſens point ce froid piquant qui anonce ſa venuë. On diroit qu'il garde la toiſon d'Or, ou les pommes Heſpérides, tant il eſt ſoigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin ; car ie luy tordray le cou dés qu'il ſera iour, pour récompenſe de m'auoir éueillé ſi matin.

LE COQ. Ie penſois te faire plaiſir, mon Maiſtre, de t'éueiller de bonne heure, pour gagner dequoy ſubuenir à ta pauureté; & ſi tu m'auois crû, tu aurois déja remis vn bout à vn ſoulier, ou refait quelque pantoufle. Mais vne autre fois ie me tairay, puis que cela te déplaiſt, quand tu deurois mourir de faim. Pren garde ſeulement qu'en dormant la graſſe matinée, tu ne ſois heureux qu'en ſonge, & mal-heureux en effet.

MICYLE. Quel prodige eſt-ce cy, grans Dieux, mon coq parle comme vn homme!

LE COQ. On voit bien que tu n'és pas fort verſé dans les liures; Car tu aurois veu dans Homére le cheual d'Achile s'arreſter au milieu du combat pour haranguer, & prédire l'auenir, qui eſt encore plus étrange, ſans que ceux qui l'écoutoient, priaſſent Iupiter de détourner ce prodige. Que ferois-tu, ſi tu auois oüi parler le vaiſſeau des Argonautes, ou quelque cheſne de la foreſt de Dodone, & veu des peaux de bœuf ſe traîner, & leur chair mugir à la broche? On ne doit pas trouuer cela ſi extraordinaire de moy qui ſuis le compagnon de Mercure, qui eſt le Dieu de l'éloquence, & qui ay coûtume de conuerſer parmy les hommes. Mais ſi tu me veux promettre de n'en rien dire, ie t'aprendray la cauſe de cette merueille.

Vn beſtre.

MICYLE. Quand ie le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'eſt-ce point vn ſonge que cecy, & ſuis-je bien éueillé?

LE COQ. Ie te diray vne choſe bien plus étrange; c'eſt que i'ay eſté homme autrefois, moy qui ſuis coq maintenant.

MICYLE. I'ay bien oüi dire que Mars auoit vn beau garçon qui luy ſeruoit de confident en ſes amours; & qu'eſtant allé coucher auec Vénus, il le laiſſa à la porte, pour l'éueiller quand le iour viendroit. Mais que ce beau fils s'eſtant endormy, le Soleil découurit tout le myſtére; de ſorte que Vulcan enuelopa les deux Amans dans ſes filets; de quoy Mars indigné, changea ce jeune-homme en coq, qui garde encore la creſte de l'armet & les éperons, auec leſquels il fut changé. Et ſes deſcendans depuis, pour reparer ſon erreur, anoncent la venuë du iour.

LE COQ. I'ay oüi conter cette fable auſſi bien que toy; mais ce n'eſt pas là le ſujet de mon changement.

MICYLE. Qu'eſt-ce donc? I'ay grande enuie de le ſçauoir.

LE COQ. As-tu iamais oüi parler de Pytagore?

MICYLE. Qui? ce Philoſophe qui défendoit les viandes?

LE COQ. Luy-meſme ; qui auoit eſté Euphorbe auparauant.

MICYLE. Il eſt vray qu'on dit que c'eſtoit vn grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures ; car c'eſt moy-meſme.

MICYLE. Dieux ! l'étrange métamorphoſe, d'vn coq en vn Philoſophe, ou pluſtoſt d'vn Philoſophe en vn coq ! Mais comment cela s'eſt-il fait ; car il me ſemble que tu as deux choſes toutes contraires à Pytagore ; l'vne, de manger des féues ; & l'autre, d'eſtre grand cauſeur ?

LE COQ. Lors que i'eſtois Pytagore, ie n'en mangeois point ; & n'ay iamais enjoint le ſilence qu'à mes diſciples, & non pas à moy. D'ailleurs, i'ay paſſé depuis par beaucoup de conditions, qui ſeroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy, ie te prie ; car ſi l'on me donnoit le choix de reprendre mon ſonge, quoy qu'il fût tres-agréable, ou d'entendre tes auantures, ie ne ſçay lequel ie prendrois, tant ie trouue de reſſemblance entre vn ſonge & ton hiſtoire.

LE COQ. Penſes-tu encore à ton ſonge, qui n'eſtant qu'vn trompeur agréable, ne te pouuoit donner qu'vne fauſſe félicité ?

MICYLE. I'en ay l'eſprit ſi plein, que ie ne m'en puis défaire ; & ie crois que i'y ſongeray toute ma vie.

LE COQ. Cela eſt bien contraire à la nature du ſonge, qui eſt de s'enuoler en vn inſtant; c'eſt pourquoy on luy peint des ailes. Mais celuy-cy eſt comme demeuré pris à la glu ſur tes paupiéres. Que pouuoit-ce eſtre encore, pour te charmer ſi fort que tu ne le puiſſes oublier?

MICYLE. I'ay plus enuie de te le dire, que tu n'en as de l'entendre. Car le ſouuenir ſeul des plaiſirs, donnent du plaiſir; mais conte-moy auparauant ton auanture.

LE COQ. Quand tu auras acheué ton ſonge. Commence; Que ie voye s'il eſt ſorty par la porte de corne ou d'iuoire.

MICYLE. Non; mais par vne troiſiéme.

LE COQ. Homére ne fait mention que de deux.

MICYLE. C'eſt vn réueur, qui n'y connoiſſoit rien. Cela eſtoit bon pour les ſiens, qui ſentoient la gueuſerie; encore le pauure homme ne les voyoit-il qu'à demy: Mais le mien eſt ſorty par vne porte dorée; car il ne parloit que de richeſſes.

LE COQ. Comme les ſonges ſe forment d'ordinaire des penſées qu'on a euës le iour, c'eſt ſans doute que tu ne ſonges à autre choſe; car on met toûjours la félicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Véritablement, i'ay poſſedé en ſonge de grans tréſors. Que cet or eſtoit brillant,

& qu'il ſe raportoit bien à la deſcription qu'en fait Pindare, quand il dit, Que l'eau eſt veritablement excellente; mais que l'or eſt comme vn feu étincelant qui éclate dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir dauantage, tu ſçais que ie ne ſoupay pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en ſouuient bien; car ie ne mangeay rien de tout le iour que quatre ou cinq féues que tu me donnas le ſoir en arriuant, qui eſt vn aſſez méchant feſtin pour vn Athléte comme moy, qui ay fait des merueilles autrefois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Ie ne t'eus pas pluſtoſt donné à manger, que ie me couchay, parce que i'auois vn peu bu; & en dormant i'eus vn ſonge qu'on pourroit nommer diuin, & cette nuit-là ambroſienne, comme fait Homére.

LE COQ. Conte-moy ton feſtin auparauant, pour contenter mon apétit; car ie n'ay rien dans le jabot; & tu ſçais que le ſouuenir d'vn bon repas, n'eſt pas vn petit régale pour vn afamé.

MICYLE. Ie te le diray de bon cœur, puiſque tu le deſires. Ie rencontray par hazard le bon-homme Eucrate qui eſt ſi riche; & comme ie l'eus ſalué à mon ordinaire, ie me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que ie n'auois pas mes beaux habits, lors

qu'il me dît que ie vinſſe ſouper chez luy, & qu'il célébroit le iour de la naiſſance de ſa fille. Comme ie m'excuſois par reſpect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'vn de mes amis qui eſt malade. Alors, ie pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'enuoyer à cet amy-là la goutte, ſi ce n'eſtoit aſſez de la fiéure pour l'empeſcher de venir. Tout le temps qui ſe paſſa depuis, iuſqu'au ſouper, me parut vn ſiécle, tant i'auois beſoin, il y auoit long-temps, d'vne bonne carrelure de ventre. Ie me promenois donc deuant l'horloge, en atendant que l'heure ſonnaſt, & n'en vis iamais de plus longue, non pas meſme celles où ie trauaille à crédit. L'heure venuë, ie doublay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau coſté, & trouuay pluſieurs des conuiez à la porte, & entr'autres le malade, qui s'eſtoit fait porter en chaiſe.

C'eſt vn Sauetier qui parle.

LE COQ. Qui eſtoit-ce?

MICYLE. Ce vieux Pedant à la barbe ſalè & toufuë, qui n'enſeigne que des ſottiſes à la jeuneſſe. Il eſtoit tout pâle & défait, & auoit bien de la peine à tirer vn flegme du creux de ſon eſtomac, aprés auoir bien touſſé. Comme il fut entré, le Médecin du logis luy dît qu'il ne deuoit pas venir en cet eſtat, & qu'on luy euſt enuoyé à ſouper chez luy; mais il répondit qu'il n'auoit garde de manquer à ce qu'il deuoit à

Theſmopolis.

Eucrate ; & qu'il fût venu, quand il eût eu la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'eût imputé à orgueil, ou à dédain. Alors ie ne pus m'empeſcher de dire tout bas en grondant, qu'il eût mieux fait de laiſſer ſa fiéure à la maiſon, ſans venir troubler l'alégreſſe du feſtin, par ſa mauuaiſe mine ; & que s'il auoit à mourir, il valoit mieux que ce fût chez luy. Mais il ne fit pas ſemblant de m'entendre ; & là-deſſus le maiſtre du logis le vint receuoir ; & luy donnant la main par honneur, quoy que ſes valets l'aidaſſent à marcher, il le remercia de la peine qu'il auoit priſe. Ie méditois déja ma retraite, lors qu'Eucrate m'aperceuant ; Demeure, dit-il, Micyle, tu ne laiſſeras pas d'auoir place ; car i'enuoyeray mon fils ſouper auec ſa mére, dans l'apartement des femmes. Cette parole me rendit l'ame, quoy qu'il me faſchaſt de priuer le fils de la maiſon de cet honneur. Comme tout fut preſt, quatre ou cinq grans valets vinrent prendre noſtre Pedant, & le mirent en ſa place, qu'ils remparérent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empeſcher de tomber. On me mit auprés de luy, parce que perſonne n'y vouloit eſtre. Le feſtin fut magnifique, & la muſique excellente, entremeſlée de boufons & de bateleurs, pour faire rire. Enfin, ma félicité eût eſté parfaite, ſans le voiſinage du Philoſophe, qui me rompoit la teſte

teſte des diſcours de la Vertu, & des impertinences du Colége; & ie diſois en moy-meſme, faiſant réfléxion là deſſus, qu'il n'y auoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roſes ſans épines. Voilà quel fut le feſtin. Pour mon ſonge, il me ſembloit en dormant qu'Eucrate eſtoit mort, & qu'il m'auoit fait ſon héritier; Qu'il me laiſſoit vne ſource inépuiſable d'argent, quantité de meubles, de vaiſſelle & de pierreries; Que i'eſtois ſeruy par vne foule d'officiers & de valets, qui n'eſtoient que pour moy ſeul; traîné ſur vn char étendu tout de mon long, comme ſi ie n'euſſe eu ni bras ni jambes. En cet eſtat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit enuie de traiter mes amis, qui furent auſſi-toſt aſſemblez, ainſi qu'il arriue ordinairement en ſonge: Mais parmy cette alégreſſe, comme on aportoit le deſſert, & que ie buuois à leur ſanté dans vne coupe d'or, toute ma félicité s'en eſt enuolée par ton cry, & ie ſuis redeuenu auſſi gueux que i'eſtois auparauant. Aprés cela, tu trouues étrange que ie me mette en colére contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma ioye.

LE COQ. Es-tu ſi fou de croire, que la félicité conſiſte en ces choſes?

MICYLE. Ie ne ſuis pas ſeul de cette opinion. Car il me ſouuient, lors que tu eſtois

Euphorbe, que tu aymois la magnificence, & allois au combat auec des treſſes d'or, dont tes cheueux eſtoient tiſſus. Ie croy que c'eſt pour cela qu'Homére les compare aux graces; car ie ne voy rien de ſi agréable que l'or, dont Iupiter meſme ſe ſert pour gagner les bonnes-graces de ſes maitreſſes. En effet, ce métal ne rend pas ſeulement l'homme illuſtre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas; Témoin mon voiſin Simon, qui faiſoit le meſme métier que moy, & que ie traitay l'année paſſée aux Saturnales d'vn plat de tripes.

LE COQ. Qui! ce petit camus, qui nous emporta vne écuelle de terre ſous ſon manteau, & iuroit qu'il ne l'auoit pas veuë; mais ie l'auois découuert, & ie iettay vn cry pour t'en auertir; toutefois tu n'y pris pas garde.

MICYLE. C'eſt luy-meſme. Ce galand s'eſtant enrichy depuis peu, par la mort d'vn de ſes parens, qui l'a rendu preſque auſſi riche en effet, que ie l'ay eſté en ſonge, les Dames ſont deuenuës amoureuſes de luy; ce qui l'a fait ſi glorieux, que l'autre iour que ie le ſaluois par ſon nom, il cria qu'il ne s'apelloit pas Simon, mais Simonide; & que ie ne retranchaſſe rien de ce mot, ſi ie ne voulois qu'il me retranchaſt les oreilles. Il ne faut donc pas trouuer étrange que i'adore ce métal, qui rend beau &

galant ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire?

LE COQ. Ie ris de voir que ſon éclat t'éblouït comme les autres; mais ie te veux montrer que c'eſt la ſource de tous maux, & que les plus riches ſont les plus miſérables; car i'ay paſſé par toute ſorte de conditions.

MICYLE. A propos, il eſt temps que tu contes tes auentures; car voilà la mienne acheuée.

LE COQ. Sçache prémiérement que tu és plus heureux que ceux dont tu enuies la fortune.

MICYLE. Ie prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'enuoyent ma félicité. Mais conte-moy vn peu comme d'Euphorbe tu deuins Pytagore, & en ſuite coq, aprés pluſieurs réuolutions? Car il n'eſt pas, qu'il ne te ſoit arriué beaucoup de choſes mémorables en tant de métempſycoſes.

LE COQ. Il ſeroit trop long de reprendre dés le temps que nos ames décenduës d'Apollon, prirent vn corps pour punition de quelque crime; il n'eſt permis ni à moy de réueler ces myſtéres, ni à toy de les entendre; mais depuis que ie fus Euphorbe.

MICYLE. Dy-moy auparauant, ſi i'eſtois quelque choſe auant que d'eſtre Micyle.

LE COQ. Tu eſtois vne de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Miſérable que ie ſuis, que ie n'en ay gardé quelque peu pour m'aider dans ma néceſſité! Mais que deuiendray-ie aprés cecy? car ſi quelque bonne fortune m'atendoit, ie ſerois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant ie m'ennuie d'eſtre Sauetier.

LE COQ. On ne peut ſçauoir l'auenir. Mais pour commencer mon hiſtoire, eſtant Euphorbe, ie fus tué au ſiége de Troye, & deuins en ſuite Pytagore, aprés eſtre demeuré long-temps ſans corps, iuſqu'à ce qu'il plut à mon pére de m'en faire vn.

MICYLE. Fus-tu tout ce temps-là ſans boire ni manger?

LE COQ. Qui en doute, puis-que ie n'auois point de corps?

MICYLE. La guerre de Troye ſe paſſa-t-elle comme Homére la décrit?

LE COQ. Comment l'auroit-il ſçu, qu'il eſtoit alors Dromadaire dans la Bactriane? Sçache qu'Ajax ne fut iamais ſi grand qu'il le fait, ni Héléne ſi belle; car il m'en ſouuient. C'eſtoit vn grand cou de gruë, ou ſi tu veux de Cygne, comme ſon pére, & par la meſme raiſon elle eſtoit aſſez blanche, mais preſque auſſi vieille qu'Hécube; car Théſée qui la rauit, eſtoit durant la prémiére guerre de Troye, long-temps auparauant qu'Agamemnon fût au monde.

Lors qu'Hercule la prit.

MICYLE. Et Achile eſtoit-il auſſi vaillant qu'il le publie?

LE COQ. Ie ne t'en ſçaurois rien dire; car ie n'eus iamais affaire à luy, & ne ſçay ce qui ſe paſſoit dans le camp des Grecs, où ie n'eſtois pas; mais ſon compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à défaire.

MICYLE. Ni toy à Ménélaüs. Mais c'eſt aſſez de ces choſes. Dy maintenant ce que tu fis, eſtant Pytagore.

LE COQ. I'allay trouuer les ſages d'Egypte, pour aprendre leurs myſtéres, aprés auoir eſté inſtruit dans les Sciences humaines; & au retour ie me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'ils me prirent pour vn Dieu.

MICYLE. Ie ſçay comme tu leur fis acroire que tu eſtois reſſuſcité, & que tu auois vne cuiſſe d'or. Mais dy-moy, quelle fantaiſie te prit de défendre les viandes & les féues?

LE COQ. I'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à ſon amy, pour ne point dire à ſon maiſtre; car ie n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'eſtoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que deuins-tu, aprés auoir eſté Pytagore?

LE COQ. Aſpaſie, cette fameuſe Courtiſane de Milet.

MICYLE. Ha! maiſtre coq, ie ne croyois pas que tu euſſes iamais eſté poule. Comment! Pytagore a tendu des piéges à la jeuneſſe? Pytagore s'eſt fardé & ajuſté pour plaire aux hommes? Pytagore a eu des enfans de Périclés?

LE COQ. Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent ſur Cenée & ſur Tirésias, qui de femmes ont eſté changez en hommes.

MICYLE. Mais dy-moy quelle eſt la condition la plus heureuſe, celle de l'homme ou de la femme?

Il l'a expliqué en vn autre Dialogue.

LE COQ. Tu ſçauras vn iour ce qui en eſt; car il n'eſt pas que tu ne deuiennes femme pluſieurs fois dans cette grande réuolutiõ des ſiécles.

MICYLE. Tu crois que tous les hommes ſont voluptueux comme les Samiens & les Miléſiens. Car on dit que tu en ſeruois en ta jeuneſſe, au Tyran de Samos, à cauſe que tu eſtois beau garçon. Mais que deuins-tu aprés auoir eſté Aſpaſie?

LE COQ. Le Philoſophe Cynique Cratés.

MICYLE. Dieux! la plaiſante métamorphoſe, d'vne Courtiſane en Cynique.

LE COQ. Aprés, ie fus Roy, puis mendiant, en ſuite Satrape, cheual, geay, grenoüille, & enfin coq, aprés diuerſes métamorphoſes.

Et ie ne l'ay pas eſté vne ſeule fois, mais pluſieurs ; car i'aime cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauureté. Car comme i'ay paſſé par les grandeurs & les richeſſes, ie ſçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Doncques, Euphorbe, Pytagore, Cratés, Aſpaſie ; car ie ne ſçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'apeller Coq, puis-que ie le ſuis maintenant, quand ce ne ſeroit que pour faire voir que tu ne mépriſes pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, illuſtre Coq, puis-que tu as paſſé par toute ſorte de conditions, quelle eſt la meilleure ; celle des pauures, ou celle des riches ?

LE COQ. Conſidére, Micyle, les auantages de la pauureté. Les bruits de la guerre ne te touchent point, parce que tu n'as rien à perdre ; & quand on dit que les ennemis aprochent, tu n'és point en peine de tranſporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au prémier ſon de trompette, tu trouſſes bagage, & te ſaues où il te plaiſt, ſi tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en ſeureté par tout ; Au lieu que les riches voyent de deſſus les murailles deſoler leurs champs, vendanger leurs vignes, brûler leurs maiſons, ſacager leur bien. En quel eſtat

penſes-tu qu'ils ſoient alors ? & ne crois-tu pas que chacune de ces choſes leur donne vn coup de poignard, dans le cœur ? D'ailleurs, s'il faut leuer de l'argent pour faire la guerre, c'eſt à eux qu'on s'adreſſe, & non pas à toy. Si la ville eſt priſe, ce n'eſt pas toy qu'on tourmente; car on ſçait bien que tu n'as point d'argent caché; mais on geſne les riches, pour découurir leurs tréſors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux prémiers rangs, où eſt le danger; car tu n'és pas digne de cet honneur; mais à la queuë, où tu te peux ſauuer, ſi l'on a du pire, n'eſtant point arreſté par la peſanteur de tes armes, ni par l'honneur, qui eſt vn fardeau encore plus peſant; & ſi l'on a du bon, on te traite magnifiquement aprés la victoire. Dans la paix auſſi, on te cajole, & on te fait des largeſſes, pour monter aux dignitez. On te donne des ſpectacles, & on te conſtruit des Bains & autres édifices publics, pour la néceſſité ou pour le plaiſir. Ajoûtez à cela que les Riches ſont expoſez à mille calomnies, à cauſe de leurs richeſſes. Vous leur faites rendre compte de leur adminiſtration, quand vous voulez, & confiſquez leur bien, ſi la fantaiſie vous en prend. Quelquefois, non contens de crier contr'eux dans les aſſemblées, vous les pourſuiuez à coups de pierres, ou vous les iettez dans la riuiére. Mais pour toy, tu n'apréhendes ni les délateurs, ni les émotions

émotions populaires ; ni les menaces d'vn Tyran, & ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voisinage. Tu n'és point trauaillé de mille fâcheux soucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'és point en peine de faire rendre compte à des valets malicieux ou négligens, ni de te faire payer de ceux qui te doiuent, ou de soliciter vn procés, pour dépendre du caprice d'vn Iuge ou d'vn Auocat. Enfin, pour le faire court, les richesses, par ie ne sçay quelle fatalité, ne nous sçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on est tourmenté, & de l'acquisition, & de la conseruation, & du chagrin de la dépense ; Au lieu que si tu as gagné cinq sols, tu les vas boire au cabaret auec tes camarades, où vous parlez indifféremment de tout, sans craindre qu'on vous iette le chat aux jambes. Si tu és malade, ce qui arriue rarement, parce que tu ne fais point d'excés, & n'as point de souci qui te ronge, ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Médecins, s'en va aisément ; mais les riches sont tourmentez par les maux & par les remédes, & sujets à vne infinité de maladies, dont tu ne connois pas seulement le nom. Enfin, si ie t'auois fait vne liste de tout ce qu'ils soufrent, ie t'épouuanterois du nombre, sans parler de la mort, dont ils sont en apréhension perpétuelle, & qu'ils

conſidérent comme vn ſuplice, au lieu que tu la regardes comme vn azile. En vn mot, ceux qui volent trop haut, courent fortune de ſe précipiter comme des Icares, au lieu que ceux qui raſent la terre, ſont hors de danger.

MICYLE. Ils ſont ſages.

LE COQ. Veux-tu que ie te conte les diuers naufrages des Grans ? Voy Créſus ſur vn échafaut, en oprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denys le Tyran, qui tient vn fouët au lieu d'vn ſceptre ; & de Roy de Syracuſe eſt deuenu maiſtre d'Ecole à Corinthe. Voy....

MICYLE. Arreſte. Dy-moy vn peu quelle eſt la félicité des Rois; car ie ſuis bien-aiſe de l'aprendre.

LE COQ. Elle eſt aſſaiſonnée de beaucoup de maux, Micyle; & peu s'en faut, que ie ne te die des injures, de m'en auoir ramené le ſouuenir. I'ay eſté Roy d'vn grand païs, riche & floriſſant. I'ay eu tout l'apareil de la Royauté, meubles, ſuite, équipage, tréſors, gardes, flotes, armées. I'eſtois reſpecté & adoré, comme vn Dieu. Lors que ie ſortois en public, on ſe preſſoit pour me voir ; on me ſuiuoit en foule par les ruës ; on couroit deuant, pour me voir paſſer ; on montoit ſur le toict des maiſons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cet eſtat, i'auois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces ſtatuës ſu-

perbes d'art & de matiére, qui ſont auſſi ſales au dedans, qu'éclatantes au dehors; & pour vn Dieu ou vn Héros qu'elles répréſentent, n'enferment que des ſouris ou des mouches.

MICYLE. Mais tu n'as pas encore dit leur defaut; car la pompe & la majeſté n'eſt que le dehors de la ſtatuë.

LE COQ. Que te diray-je de leur crainte, de leurs ſoupçons, de leurs défiances; de leurs ennemis tant cachez que découuerts; des embuſches qu'on leur dreſſe; de la haine des vns, du dégoût des autres, de l'enuie de tous. Ne pouuoir dormir, eſtre effrayé de mauuais ſonges, tourmenté de ſoucis cuiſans; agité de vaines ou ridicules eſpérances, mais toûjours criminelles; importuné de plaintes, de demandes, d'expéditions, de jugemens, de traitez; acablé de conſeils & d'aliances; embaraſſé de mile fâcheuſes intrigues. L'vn a en teſte ſon fils, qui eſt indigne de luy ſuccéder; l'autre ſon frére, qui léue ſecrétement des troupes, & fait ſous main des creatures. On apréhende également les meſchans & les gens de bien, eſtant jaloux de la réputation des vns, & en peine de la malice des autres. Ajoûtez à cela le dépit d'vne maitreſſe, qui ne nous aime point, & en aime vn autre; la jalouſie d'vn fauory qu'on a trop éleué; la crainte d'vne ſédition du peuple, ou d'vne conjuration

des Grans ; les exemples funeſtes des Princes déthrônez, aſſaſſinez, empoiſonnez, & autres hiſtoires tragiques, qui retentiſſent ſur les théatres.

MICYLE. N'en dy pas dauantage, car cela me fait horreur ; & i'aime mieux encore demeurer comme ie ſuis, que d'eſtre empoiſonné dans vne coupe d'or en vn feſtin, puis-que toutes les réjoüiſſances des Grans leurs ſont funeſtes. Ie ne cours fortune en trauaillant de mon métier, que de me couper de mon tranchet ; mais la vie de ces gens-là eſt pleine de continuelles inquiétudes. D'ailleurs, ce ne ſont la pluſpart que des maraus, comme ces Comédiens, qui ſous vn manteau royal, cachent vne ame de faquin, & de qui la petiteſſe du pié paroiſt dans la grandeur de leur cothurne. Tu vois que i'ay déja apris à faire des comparaiſons à ton exemple. Mais paſſons maintenant aux animaux ; Que te ſemble de leur condition ?

LE COQ. Cela ſeroit long à conter, & n'eſt pas de noſtre ſujet. Ie te diray ſeulement qu'elle eſt plus tranquile que la noſtre, parce qu'elle eſt renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'eſt point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voit point parmy eux de flateurs, d'vſuriers ni de maltotiers, comme parmy nous, & autre telle racaille.

MICYLE. Il eſt vray. Mais pour ne t'en

point mentir, ie ne me puis encore défaire de la paſſion que i'auois pour les richeſſes, que i'ay ſuccée auec le lait. Car l'exemple de mon voiſin me touche, & mon ſonge me reuient toûjours dans l'eſprit.

LE COQ. Ie te veux guérir de cette maladie, tout à cette heure; & tandis qu'il eſt encore nuit, te mener chez quelqu'vn de ces riches, pour voir quelle eſt leur félicité.

MICYLE. Et comment feras-tu pour entrer? faudra-t-il percer la paroy?

LE COQ. Non. Car des deux grandes plumes que i'ay à la queuë, la droite rend inuiſible, & ouure toutes les portes fermées, qui eſt vne grace que i'ay receuë de Mercure, à qui ie ſuis conſacré.

MICYLE. Si ce que tu dis eſt véritable, ie vay tranſporter chez moy dés aujourd'huy toutes les richeſſes de mon voiſin, & le réduire à faire le métier qu'il faiſoit auparauant.

LE COQ. Cela ne ſe peut; car Mercure m'a obligé de découurir ceux qui abuſeront de ce ſecret.

MICYLE. Il n'eſt pas croyable que le Dieu des larrons te veüille contraindre à réueler ceux qui dérobent; mais ne laiſſons pas d'aller, ie m'en empeſcheray ſi ie puis.

LE COQ. Arrache donc cette plume de ma

queuë. Quoy! tu les arraches toutes deux?

MICYLE. C'eſt afin d'eſtre plus aſſeuré, outre que cela ne ſera pas ſi diforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous prémiérement? ſera-ce chez cet homme qui ne trouue pas ſon nom aſſez beau, depuis qu'il eſt deuenu riche?

MICYLE. Oüi. Nous voilà à la porte; Que faut-il faire?

LE COQ. Mettre le bout de la plume dans la ſerrure, & elle s'ouurira.

MICYLE. La voilà ouuerte. Le beau ſecret! la clef n'en eût pas fait dauantage.

LE COQ. Marche le prémier, le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort.

MICYLE. Ie le vois à la clarté d'vne lampe fort obſcure, qui eſt tout pâle & défait. Il faut que quelque ſoucy le ronge; car ie n'ay point oüi dire qu'il fût malade.

LE COQ. Eſcoutons ce qu'il murmure entre ſes dents, nous en aprendrons peut-eſtre la cauſe.

SIMON. Voilà ſoixante & dix talens que ie viens de cacher dans terre, ſous mon lict. On ne me les dérobera pas, comme ceux que i'auois mis dans mon écurie, ſous la mangeoire. Il faut que ce ſoit ce maraut de palefrenier qui ait fait le coup; car on dit qu'il ſe traite bien, &

qu'il a acheté vn collier d'or à ſa femme. Pour ma vaiſſelle d'argent, ie crains bien qu'on ne l'emporte, car i'en ay quantité; & la muraille de la dépenſe n'eſt pas à mon auis, aſſez forte; Il vaut mieux que ie paſſe le reſte de la nuit ſans dormir, & ie la feray refaire demain. Car i'ay beaucoup d'ennemis & d'enuieux, & principalement ce coquin de Sauetier, qui eſt jaloux de ma fortune, à cauſe que i'ay eſté de meſme métier que luy.

MICYLE. Oüi, infame! Mais ie ne vole pas les plats comme toy, pour iurer aprés que ie ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy, que tu ne nous découures.

SIMON. Il n'y a point de danger que ie cherche par tout, & que ie faſſe le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'vn de caché qui me vienne égorger; car mes valets n'ont pas ſoin de tenir la porte fermée. Mais i'entens du bruit. Qui va là? Ie le tien. Non, c'eſt vn pilier de la galerie. Ie tremble, & ſuis tout tranſi; il me ſemble toûjours de voir quelqu'vn. Il faut recompter mon argent, ie pourrois bien m'eſtre abuſé. Toutefois, i'entens du bruit. Quelqu'vn paſſe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'eſtre ſurpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la félicité de ton voiſin, à laquelle tu portois enuie; Paſſons chez

Eucrate, tandis qu'il eſt encore nuit.

MICYLE. Dieux, la miſerable vie! Ainſi puiſſent viure mes ennemis. Mais auant que de partir, ie te prie que ie luy donne vn coup de poin.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frapé.

LE COQ. Laiſſons-le crier, & pâlir comme ſon argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouuerte. Quelque valet fait la débauche, ou il y a quelque rendez-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ſes intereſts auec ſes doigts crochus, ſans ſonger à la mort, qui le doit bien-toſt changer en fourmy ou en corbeau, qui eſt le deſtin d'vn vſurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux! ie poſſedois tantoſt toutes ces richeſſes en ſonge.

LE COQ. Tu ne peux t'empeſcher de les admirer, quoy que tu en voyes les defauts! Mais la plaiſante rencontre! Vois-tu ſa femme couchée auec ſon cuiſinier, & ſa fille d'vn autre coſté entre les bras d'vn galand? C'eſt pour cela que la porte eſtoit entr'ouuerte. Quel créue-cœur ce luy ſera, quand il viendra à le ſçauoir! Hé bien! voudrois-tu eſtre riche à ce prix-là?

MICYLE. Non, i'aimerois mieux mourir que de ſoufrir ces infamies. Fy des richeſſes, ie leurs dis deſormais Adieu.

LE COQ.

LE COQ. Sortons, voilà le iour qui point. Vne autre fois tu verras le reſte.

ICAROMENIPE.

DIALOGVE DE MENIPE ET DE SON AMY.

Ce Dialogue a quelque choſe du CONTEMPLATEVR *& de* LA NECROMANCIE, *& taxe l'incertitude des Philoſophes, & leurs vaines & curieuſes recherches ; Mais il ſe moque en paſſant, des Dieux, & de la vanité des hommes.*

MENIPE. DEPVIS la terre iuſqu'à la Lune, il y a trois mille ſtades ; d'où iuſqu'au globe du Soleil, on compte cinq cens paraſanges ; & de là au ciel Empyrée, il y peut auoir vne bonne iournée d'Aigle.

L'AMY. Qu'eſt-ce que tu murmures entre tes dents, de Lune, de Soleil, de ſtades, & de paraſanges ?

MENIPE. C'eſt que ie fais le calcul de mon voyage, pour voir combien i'ay mis à le faire.

L'AMY. Penſez que c'eſt quelque nauigation lointaine, où tu réglois ton cours par celuy du Ciel & des Aſtres, comme les Pilotes de Phénicie.

MENIPE. Nullement; c'eſt dans le Ciel que i'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton ſonge ait duré long-temps, pour auoir couru tant de ſtades & de paraſanges.

MENIPE. Ce n'eſt pas vn ſonge, mais vne vérité.

L'AMY. Quoy! tu arriues tout fraiſchement du Ciel!

MENIPE. Oüi, où i'ay apris des choſes incroyables; & c'eſt ce qui fait partie de ma félicité, qu'elles ſoient ſi grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baiſſer la teſte, ſans s'enquerir de choſes ſi hautes, & fermer les yeux deuant vne ſi grande lumiére. Mais dy-moy, où as-tu pû trouuer vne échelle aſſez grande, pour monter là haut? Car tu n'as pas eſté enleué dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganyméde.

MENIPE. Ie n'auois point beſoin d'échelle, ayant des ailes aſſez fortes pour me guinder iuſques-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point craint de tomber, comme fit Icare, & de rendre quelque mer fameuſe par ta cheute?

MENIPE. Non; car ie n'auois pas des ailes de cire, comme luy.

L'AMY. Où en as-tu pû recouurer d'autres?

car à force de l'asseurer, tu commences à me le faire croire.

MENIPE. Vn chasseur m'en a fait présent de deux, l'vne de Vautour, & l'autre d'Aigle, que i'ay acommodées sur mon corps fort proprement. I'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus haut & plus loin, ie me suis guindé dans le Ciel à l'ayde d'vn grand vent.

L'AMY. Il faut que tu sois bien hardy & bien curieux, d'auoir tenté vne entrepriſe si dificile.

MENIPE. Ie t'en diray la raison. Aprés auoir reconnu la foibleſſe & l'inconſtance des choſes humaines, ie commençay à mépriſer les grandeurs, les richeſſes, & les voluptez, & à m'adonner à la contemplation, & à la recherche de la vérité; en quoy conſiſte le ſouuerain bien. Ie conſidéray d'abord le Ciel, & les Aſtres, qui ſemblent ſemez par l'air à l'auanture; le Soleil qui brille de tant de lumiére; la Lune ſi diuerſe en ſes changemens; les foudres, les éclairs, & les tonnerres, qui font tant d'horreur & tant de bruit; la greſle, la neige & les vents, d'vne origine ſi admirable & ſi inconnuë; & le reſte des merueilles de la Nature, où il y a tant à aprendre. Mais comme la raiſon de ces choſes eſt fort obſcure & incertaine, & qu'on ne peut deuiner

quel eſt l'Auteur de cet Vniuers, ni comment il a eſté fait, & s'il a eu vn commencement; Ie trouuay à propos de conſulter les Philoſophes, qui ont employé toute leur vie à le rechercher, & m'adreſſay à ceux dont la doctrine eſt la plus haute, & la vertu la plus auſtére. Ils s'offrirent de me l'enſeigner pour vne grande ſomme d'argent, dont ie donnay la moitié comptant, & promis de payer l'autre à la fin. Mais ie ne ſçay comment ils me iettérent dans vne plus grande incertitude, & ne m'aprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui eſt de plus étrange, c'eſt qu'eſtant d'auis ſi contraire, chacun aſſeure pourtant qu'il a trouué la vérité, comme ſi elle s'eſtoit réuélée à luy.

L'AMY. C'eſt vne choſe étrange, que des gens ſi ſages & ſi ſçauans, ne ſe puiſſent acorder en des matiéres ſi importantes!

MENIPE. Tu rirois trop de voir enſemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne ſoient pas plus habiles que les autres, & que la pluſpart radotent meſme de vieilleſſe, ils croyent pénétrer dans le Ciel auec leurs mauuais yeux, & meſurent le Soleil & les Aſtres, comme ils feroient leur cour ou leur jardin. Ils te diront hardiment la diſtance qu'il y a d'vne étoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre,

quoy qu'ils ne ſçachent pas le chemin qu'il y a d'Athénes à Mégare. Ils forment des cercles, & vn triangle ſur des quarrez, & décriuent pluſieurs Sphéres là haut, comme s'ils y auoient eſté. S'ils parloient encore de ces choſes problématiquement, & ſans vouloir rien affirmer; mais à peine que les vns ne iurent que le Soleil eſt vn fer chaut; les autres que la Lune eſt habitée, & que les étoiles ſe nourriſſent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil attire en haut par la force de ſa chaleur. Pour leur contrarieté, elle eſt toute manifeſte. Car les vns diſent que le monde eſt eternel, les autres qu'il doit finir, & décriuent ſa fin comme ſon commencement. Mais ie m'étonne que faiſant vn Dieu auteur du monde, ils ne diſent pas qui eſt le ſien, & où il eſtoit auparauant; car il n'y a rien hors de là? *Voyez les Remarq.*

L'AMY. Tu contes-là d'étranges choſes de leur impudence & de leur curioſité.

MENIPE. Si tu ſçauois ce qu'ils diſent des idées & des choſes incorporelles; de la forme & de la matiére; du vuide & de l'infiny; de la fin & des principes; tu en ſerois tout eſtonné. Car les vns font l'Vniuers finy, les autres non; les vns en comptent pluſieurs, les autres n'en admettent qu'vn; Il y en a qui veulent que le principe de tout ſoit la diſcorde, comme *Les Elémens qui*

Se font perpetuellement la guerre.

s'ils eſtoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diuerſité. L'vn dit que la diuinité eſt vn nombre; l'autre iure par le chien, l'oye, & le platane; ceux-cy poſent pluſieurs Dieux de diuers pouuoir; ceux-là n'en font qu'vn, tant la diſette en eſt grande. Les vns veulent que la deïté ſoit incorporelle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle ſe meſle des choſes du monde; ceux-là, qu'elle ne faſſe rien du tout, comme ces perſonnages de Comédie, qu'on ne produit que pour la montre, ou ces vieillars, qui donnent leur bien à leurs enfans, pour ne ſe plus meſler de rien. Quelques-vns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant, cette contrariété me mettoit en extrême peine. Car ie n'auois pas la hardieſſe de contredire à des gens qui font tant les vénérables; & d'autre coſté, ie ne me pouuois réſoudre à croire pour certain, ce qui eſtoit ſi fort conteſté. Dans cette irréſolution, deſeſpérant de trouuer icy bas ce que ie cherchois, ie voulus aller m'en enquerir dans le Ciel, & y montay par l'inuention que i'ay dite. Ie fus ébloui d'abord par la grandeur de ſa lumiére; mais comme ie fus prés du globe de la Lune, ſentant vne de mes ailes s'afoiblir, ie m'y allay repoſer, & contemplay de là toute la terre, iettant les yeux tantoſt d'vn coſté, tantoſt d'vn autre, comme le Iupiter d'Homére.

L'AMY. Conte-moy vn peu ce que tu y as remarqué, afin que ie ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne ſe peut faire que tu n'ayes aperçu pluſieurs belles choſes, qui ſont dignes d'eſtre ſçuës.

MENIPE. Tu as raiſon; mais il faut que ie te die prémiérement que la terre paroiſt beaucoup plus petite de là haut, que le globe de la Lune, & que i'euſſe eu de la peine à la reconnoiſtre, ſans la tour de Phare & le Coloſſe de Rhodes. Il eſt vray que l'Ocean iette quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit diſcerner peu à peu; & ie contemplay en ſuite le particulier de la vie des hommes.

L'AMY. Cela ſe contredit, Que tu ne l'ayes pû remarquer d'abord à cauſe de ſa petiteſſe, & que tu ayes obſerué en ſuite iuſqu'aux moindres particularitez.

MENIPE. C'eſt que tu n'entens pas le reſte. Comme i'eſtois en peine ſur ce ſujet, Empédocle m'aparut, noir comme vn charbonnier, à cauſe des flames du mont Ethna. Ie me retiray d'abord, croyant que c'eſtoit vn fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune; mais il me raſſeura en ſe nommant, & me conta comme la fumée qui ſortoit de cette montagne brûlante, l'auoit porté iuſques-là, où il habitoit maintenant, & voltigeoit deçà & delà, ſe nour-

riſſant de roſée. Qu'il voyoit bien la peine où i'eſtois, & qu'il m'en vouloit tirer ; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle, qui eſt le plus clairvoyant de tous les oiſeaux, ie verrois clairement de ce coſté-là, pourueu que ie ne remuaſſe point l'autre ; Et que ie ne deuois pas le trouuer étrange, veu que les artiſans, pour mieux voir, auoient acoûtumé de fermer vn œil. Cela dit, il s'éuanoüit, aprés que ie luy eus promis de luy faire à mon retour des effuſions ſous la cheminée, & de l'inuoquer par trois fois à la nouuelle Lune ; dequoy il me remercia, & me répondit en bon Philoſophe, Qu'il ne l'auoit pas fait pour la récompenſe, mais par le ſeul amour de la vertu. Ie n'eus donc pas remué pluſtoſt l'aile droite, qui eſtoit celle de l'Aigle, qu'elle ietta vne grande lumiére, à la lueur de laquelle ie vis tout ce qui ſe paſſoit fort diſtinctement. Car i'aperçu le Roy Ptolomée couché auec ſa ſœur ; Antigonus auec ſa belle-fille ; Antiocus fils de Séleucus, qui faiſoit ſigne des yeux à ſa belle-
Stratonice mere. D'autre coſté ie vis Attalus empoiſonné par ſon fils, & celuy de Lyſimacus, qui dreſſoit des embûches à ſon pére. Alexandre tyran de Phéres tué par ſa femme, Arſacés égorgeant la ſienne, puis maſſacré par Arbacés l'vn
Spartinus de ſes Eunuques. Vn autre chez les Médes auoit la teſte caſſée d'vne coupe d'or en vn feſtin, & eſtoit

eſtoit traîné par les piez hors de la ſale. Voilà ce qui ſe paſſoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faiſoient comme la farce de cette Tragédie. Car on voyoit Hermodore l'Epicurien qui ſe parjuroit pour de l'argent; Agathoclés le Stoïcien, qui plaidoit ſes écoliers pour eſtre payé de ſa doctrine; Hérophile le Cynique, entre les bras d'vne Courtiſane; l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Eſculape. Vn autre perçoit la paroy de ſon voiſin, ou couchoit auec ſa voiſine, & mille autres galanteries d'vne diuerſité tres-agréable.

L'AMY. Tu me ferois plaiſir de m'en conter le détail.

MENIPE. Il ſeroit dificile de tout conter, puis-qu'il eſt meſme dificile de tout voir. Car on peut dire que c'eſt comme dans le Bouclier d'Achile, où il y a en vn endroit des feſtins & des réjoüiſſances, & en l'autre des procés & des funérailles. Icy les Gétes font la guerre, là les Scythes vont en chariot. D'vn coſté, les Egyptiens labourent, les Phéniciens trafiquent, les Ciliciens dérobent; De l'autre, les Athéniens haranguent, les Lacédémoniens ſe donnent la diſcipline; enfin, c'eſt comme vn mélange & vn concert de pluſieurs voix diſcordantes, qui font vn aſſez plaiſant chariuary. Car ils ne ſont

Ils foüettoient leurs enfans deuant l'autel de Diane, pour les

acoûtumer à la douleur.

pas ſeulement diférens d'habits & de viſage, mais de mœurs & de religion; iuſqu'à ce que la mort vienne, qui les rende tous ſemblables. Mais les plus ridicules, à mon auis, ſont ceux qui ſe batent pour vne vigne ou pour vn champ, & qui penſent eſtre grans Seigneurs, pour poſſéder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Gréce ne paroiſt plus grande de là haut, qu'elle eſt dans la carte; & le plus riche ne poſſéde pas vn atome d'Epicure. De là iettant la veuë ſur le Péloponéſe, ie riois de voir combien d'Argiens & de Lacédémoniens eſtoient morts en vn iour de bataille, pour vne choſe qui ne paroiſſoit pas plus large qu'vne lentille d'Egypte. Que diray-je plus, le mont Pangée auec toutes ſes mines, n'eſtoit pas ſi grand qu'vn grain de mil? Que les riches aprés cela, aillent vanter leurs tréſors, qui n'en ſont qu'vne petite partie.

L'AMY. O la plaiſante choſe, Ménipe, & que ie t'enuie vn ſi agréable ſpectacle! Mais les villes, comment te paroiſſoient-elles?

MENIPE. Comme des fourmillères, où l'on voit des fourmis ocupées, les vnes à porter vn grain de bled, les autres vn morceau de coſſe de féue; celles-cy vne ordure; ces autres leur compagnon qui eſt mort. Ie croy meſme, comme ils compoſent vne petite république, qu'il y a parmy eux des Auocats, des Médecins, & des

Philoſophes. Que ſi cet exemple te ſemble trop bas, Conſidére que les Myrmidons, qui eſt vne nation tres-belliqueuſe, ſont venus de fourmis. Aprés auoir bien conſidéré tout cela, ie volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler auec les Poëtes; mais ie n'auois pas fait vn ſtade, que la Lune me rapella d'vne voix claire & féminine, pour me prier de répréſenter à Iupiter l'impertinente curioſité des Philoſophes, qui veulent ſçauoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raiſon de ſes diuers changemens. L'vn dit qu'elle eſt habitée comme la terre; l'autre, qu'elle eſt ſuſpenduë en l'air, comme vn miroir. Celuy-cy, que toute ſa lumiére eſt empruntée du Soleil; Cet autre que non, comme s'ils auoient enuie de les mettre mal enſemble; quoy qu'elle ſe tût, diſoit-elle, par reſpect, de leurs débauches, & qu'elle ſe couurît quelquefois la nuit d'vn voile, pour ne les point voir. S'ils ne ceſſoient donc de contrôler ſes actions, qu'elle ſeroit contrainte de déloger, & d'aller habiter en vn autre endroit. Mais qu'elle prioit Iupiter, pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer ces mécréans, qui ne la peuuent laiſſer en repos, & ne ceſſent de prendre ſa meſure, comme s'ils luy vouloient faire vn habit. Ie luy promis de faire ſes remontrances, & continuay mon

chemin, tant qu'elle commença à me paroiſtre fort petite, & à me dérober la veuë de la terre. Laiſſant donc le Soleil à main droite, & volant à trauers les étoiles, i'arriuay le troiſiéme iour au ciel Empyrée, où ie penſois d'abord entrer ſans rien dire, & paſſer pour Ganyméde, porté ſur l'aile d'vne Aigle; mais ie craignis que celle de Vautour me fiſt reconnoiſtre, & trouuay plus à propos de fraper à la porte. Mercure ayant apris qui i'eſtois, me fit entrer tout tremblant, aprés l'auoir eſté dire à Iupiter. Les Dieux eſtoient aſſemblez dans vne grande ſale, fort ſurpris de ma venuë, craignant que les hommes ne vinſſent à la fin à découurir le chemin du Ciel, comme on trouue tous les iours quelque nouuelle inuention. Alors Iupiter me regardant de trauers, me dit d'vn ton rude, *D'où és-tu? Qui és-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu?* ce qui m'étonna de telle ſorte, que ie faillis à tomber à la renuerſe. A la fin reuenu à moy, ie luy dis le ſujet de mon voyage, & l'incertitude des choſes humaines; à quoy i'ajoûtay les plaintes que faiſoit la Lune: Mais Iupiter ſe ſoûriant, Hé bien, dit-il, Meſſieurs! on s'étonne de l'entrepriſe des Géans, qui vouloient eſcalader les Cieux, & voicy Ménipe, qui y eſt monté. Ne crain point, pourſuiuit-il, tu demeureras icy aujourd'huy, & ie te dépeſcheray dés demain. Aprés auoir dit cela, il ſe leua, & ie le ſui-

Vers d'Homére.

uis vers l'endroit du Ciel, où il auoit acoûtumé d'entendre les vœux & les priéres des hommes, parce qu'il eſtoit temps qu'il vaquaſt aux choſes du monde. En allant il me fit diuerſes demandes; Combien valoit le bled à Athénes? Si les chous auoient beſoin de pluye ou de gelée? Combien le dernier hyuer auoit fait mourir de perſonnes? S'il reſtoit quelqu'vn de la race de Phidias? Pourquoy les Athéniens auoient ceſſé ſi long-temps de ſolemniſer ſa feſte? S'ils continuoient dans le deſſein d'acheuer leur Olympie? Si l'on auoit pris ceux qui auoient pillé le Temple de Dodone; & pluſieurs autres curioſitez ſemblables. Comme ie luy eus répondu à tout fort pertinemment: Or ça, dit-il, Ménipe; Quel ſentiment ont de moy les hommes, ne me le céle point? Quel autre, luy dis-je, ſinon que tu és l'arbitre du monde, & le ſouuerain des Dieux? A d'autres, répondit-il; Ie ſçay aſſez ce qu'ils penſent, quoy qu'ils ne l'oſent dire tout haut. Car autrefois i'eſtois leur tout; & comme dit Homére, toutes les ruës & les places publiques eſtoient pleines de Iupiter, & l'air obſcurcy de la fumée de mes ſacrifices. Mais depuis qu'Apollon a étably vn Bureau de prophécie à Delphes, & Eſculape vne boutique d'Apoticaire à Pergame; Que Diane s'eſt miſe en crédit à Ephéſe, Bendis en Thrace, & Anubis en

Egypte ; on ne parle non plus de moy que d'vn trépaſſé, & chacun court à la nouueauté. C'eſt beaucoup, ſi quelqu'vn me ſacrifie vne fois tous les cinq ans à Olympie. En vn mot, mes Autels ſont deuenus auſſi froids que les loix de Platon, & les Sylogiſmes de Chryſipe. En diſant cela nous arriuâmes aux lieux où il dépeſche les affaires du monde. C'eſtoit vn rang de trapes, comme de feneſtres, où il y auoit à chacune vne chaire d'or. Il s'aſſit à la prémiére, pour entendre les priéres des hommes, & n'eut pas pluſtoſt leué la trape, qu'on entendit vne confuſion de toutes ſortes de voix ; l'vn demandoit vn royaume, l'autre la ſanté : celuy-cy la mort de ſon frére ou de ſa femme : celuy-là de gagner ſon procés, ou de remporter le prix aux jeux Olympiques ; le Iardinier vouloit de la pluye, le Vigneron du ſoleil. Mais la plus grande contrariété eſtoit entre ceux qui nauigent, dont les vns demandoient vn vent, & les autres vn autre ; de ſorte qu'il ne ſçauoit lequel acorder. Ie le vis vne fois bien empeſché, à cauſe que deux perſonnes vouloient auoir vne meſme choſe, où elles n'auoient pas plus de droit l'vne que l'autre, & elles promettoient de meſmes ſacrifices. Car en cette occaſion il fit le Pyrrhonien, & ne voulut point ſe déterminer. De là il paſſa à la ſeconde trape, pour entendre les ſer-

mens, & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'eſtoit parjuré. A la troiſiéme il vaqua aux diuinations & aux augures, d'où il vint à celle des ſacrifices, dont la fumée montoit auec grand bruit, raportant le nom de tous ceux qui ſacrifioient, afin qu'on ſceût à qui chaque ſacrifice apartenoit. En ſuite il alla ordonner des vens & des ſaiſons, & enuoya la biſe ſoufler en Lydie, & zéphyre ſur la mer Adriatique, où il eut charge d'émouuoir vne tempeſte; mais les vens de midy ſe repoſérent ce iour-là. D'autre coſté il fit tomber dix mille muids de greſle en Capadoce, pleuuoir en Scythie, neiger en Gréce, tonner en Lybie; & cela executé que bien que mal, il s'achemina vers la ſale du feſtin, parce qu'il eſtoit temps de ſouper. Cérés fournit le pain, Baccus le vin, Hercule la viande, Neptune le poiſſon, Vénus les épices, & ainſi du reſte. Mercure me fit aſſéoir auprés de Pan, & autres Dieux de nature mixte, où Ganyméde me verſoit quelquefois du Nectar, quand Iupiter tournoit la teſte de l'autre coſté. Car il ne vouloit pas ſoufrir qu'on m'en donnaſt, parce que c'eſt le bruuage des Dieux, comme leur manger eſt l'Ambroſie. Mais cela n'empeſche pas qu'ils ne boiuent le ſang des victimes, & ne hument la fumée des ſacrifices. Pendant le ſoupé, Apollon ioüa de la Lyre, Syléne dança le Cordace, les

C'eſt qu'elle eſt Déeſſe de l'Arabie.

Comme qui diroit vne pantalonade.

Muſes chantérent la Theogonie d'Héſiode, & la prémiére Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chére, chacun s'alla coucher. *Mais tandis que les Dieux & les hommes dormoient*, ie réuois tout ſeul aux choſes que i'auois veuës, & trouuois étrange qu'Apollon depuis ſi long-temps n'euſt point de barbe, & qu'il fiſt nuit au Ciel, où le Soleil luit toûjours, & autres choſes ſemblables; aprés quoy ie dormis vn peu. Iupiter tint conſeil de grand matin, & répréſenta, Qu'il auoit toûjours différé à parler des Philoſophes, mais que la venuë de Ménipe & les plaintes de la Lune, auoient acheué de le réſoudre. Que c'eſtoit vne nation oiſiue, queréleuſe, & arrogante, pour ne point dire ſes autres defauts, qui s'eſtoit introduite depuis peu, & n'eſtoit bonne à rien. Car ſi l'on demandoit à vn Philoſophe, Que fais-tu? & quel ſeruice rens-tu à la République? Il répondroit, s'il vouloit dire la vérité, Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde, & qu'il eſt inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce ſont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profeſſion de tout ſçauoir, & ne ſçauent rien; & ayant attiré la jeuneſſe, ſous prétexte de luy aprendre de grans myſtéres, ne luy enſeigne que des ſottiſes. Qu'ils eſtoient partagez en diuerſes ſectes, ſelon les diuerſes faces de la raiſon, & ſe couuroient tous

Vers d'Homére.

tous du masque de la Vertu, loüant en public la sobrieté & la tempérance, tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chére, & passoient leur temps. Voilà, dit-il, quels sont ces Messieurs, qui s'apellent nos nourrissons. Mais le pire est, que les Epicuriens nient la Prouidence; & que si cette opinion vient vne fois à s'établir, personne ne nous voudra plus faire d'ofrandes ni de sacrifices. Ie ne parle point des plaintes que fait la Lune, Vous les auez ouïes de la propre bouche de Ménipe. C'est donc à vous de prendre là-dessus vne bonne résolution, qui vous soit ensemble & vtile & glorieuse. Il s'éleua alors vn murmure de toute l'assemblée, qu'il les faloit foudroyer comme on auoit fait les Géans; à quoy Iupiter répondit que c'estoit là son dessein; mais qu'il en faloit diférer l'execution à cause de la feste. Cependant, il donna ordre à Mercure de me couper les ailes, pour m'empescher vne autrefois de voler si haut, & luy commanda de me remettre en terre; ce qu'il fit, en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Céramique. Voilà tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel, dont ie vay faire la relation aux Philosophes, qui se proménent dans le Pécile.

LA DOVBLE ACCVSATION, OV LA CHICANE.

DIALOGVE DE IVPITER ET DE MERCVRE: Où pluſieurs autres parlent.

Il excuſe ſa façon d'écrire, & blâme ceux qui embraſſent la Philoſophie, par de mauuais principes.

IVPITER. QVE veulent dire les Philoſophes, de tant vanter la félicité des Dieux? S'ils ſçauoient la peine que nous donnent les mortels, ils ne tiendroient pas ce langage, & ne nous eſtimeroient pas heureux, pour auoir tout noſtre ſaoul de Nectar & d'Ambroſie. Ie ne ſçay, pour moy, d'où leur peut venir cette erreur, ſi ce n'eſt de cet aueugle d'Homére, qui parle de tout à tors & à trauers, & veut diſcourir des choſes du Ciel, luy qui ne connoiſſoit pas ſeulement celles de la terre. Prémiérement, le Soleil court tout le iour, ſans ſe repoſer; & s'il s'arreſtoit vn moment, il feroit périr l'Vniuers. La Lune paſſe toutes les nuits ſans dormir, à éclairer les débauchez & ceux qui

Voyez les Remarqu.

reuiennent tard de ſouper. Apollon ne ceſſe de rendre des Oracles, & n'a pas pluſtoſt fait à Delphes, à Claros & à Colophone, qu'il faut courir à Xanthe, à Délos, & chez les Branquides; Enfin, par tout où ſa Preſtreſſe l'apelle, aprés auoir bu de l'eau ſacrée, mâché du laurier, & remué ſon trepié. Car pour peu qu'il tardaſt à rendre réponſe, on le planteroit là, & toute ſa gloire s'en iroit en fumée. Ie laiſſe à part les fourbes que l'on luy fait, pour l'éprouuer ou pour le ſurprendre; Témoin celuy qui méla de la chair de tortuë auec celle de mouton, pour voir s'il les ſçauroit diſcerner; & il l'euſt ſurpris, s'il n'euſt eu bon odorat. Conſidérez la peine qu'à Eſculape aprés les malades toûjours chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à conuerſer auec des gens qui ont l'haleine mauuaiſe. Que diray-je des vens, ſans ceſſe ocupez à balayer l'air & à ſouffler; qui eſt vn aſſez maigre diuertiſſement? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des miſérables, acompagné du ſonge, qui eſt comme ſon trucheman. Mais tous les autres ont du relâche, hormis moy, qui deurois viure à mon aiſe, ſans rien faire, comme eſtant leur ſouuerain. Bien loin de cela, il faut que i'aye toûjours l'œil ſur eux, pour prendre garde ſi chacun fait bien ſon deuoir, & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuuoir, greſler, *Créſus.*

venter, neiger, tonner, ſelon les diuerſes Saiſons, entendre les vœux & les priéres de tout le monde, & particuliérement des malades, & de ceux qui nauigent; Aſſiſter aux jugemens, pour punir ceux qui ſe parjurent; & aux augures, pour prédire l'auenir. Enfin, pour tout où l'on voit monter la fumée de quelque ſacrifice. Eſtre en meſme temps à Olympie à goûter d'vn hécatombe, & chez les Ethiopiens à quelque feſtin. Régler le fort d'vne bataille prés de Babylone, & quelqu'autre affaire chez les Gétes. En vn mot, donner ordre à tout; Encore auecque cela, on a bien de la peine à éuiter la calomnie; & pour peu qu'on ſe relâche, Epicure dira qu'on n'a ſoin de rien, ce qui n'eſt pas pourtant de petite conſéquence; car ſi les hommes venoient vne fois à ſe le perſuader, Adieu toutes leurs priéres & leurs ſacrifices. Il faut donc demeurer toûjours atâché au gouuernail, comme vn Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Ie demanderois volontiers aux Philoſophes, qui me croyent ſi heureux, quand ils penſent que i'aye le temps de goûter ma félicité. Car i'ay tant d'affaires ſur les bras, que ie n'ay pas le loiſir ſeulement de vuider les différens qu'ils ont enſemble, ni meſme quelques procés que diuers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCVRE. Il y a long-temps que ie les

entens murmurer, & ne l'oſois dire. Car chacun ſe plaint qu'il n'y a plus de Iuſtice, & qu'on ne fait point droit ſur les demandes.

IVPITER. Que t'en ſemble, Mercure? Veux-tu que nous leurs donnions audience dés aujourd'huy, ou que nous les remettions à vne autre fois?

MERCVRE. Ie ſuis d'auis qu'on les dépeſche promtement.

IVPITER. Va donc crier que tous ceux qui ont quelque affaire de cette nature, ſe trouuent préſentement à l'Aréopage, où la Iuſtice diſtribuëra au ſort les Iuges, ſelon la qualité & l'importance du fait. Que ſi quelqu'vn n'eſt pas ſatisfait de leur jugement, il en pourra apeller à mon Tribunal, où l'on reuerra le procés tout de nouueau. Que la Iuſtice donc s'aille aſſeoir auprés des vénérables Déeſſes, pour aſſiſter à l'audience, afin que tout aille bien.

Eumenides, dont l'Autel eſtoit au lieu où l'on rendoit la Iuſtice.

LA IVSTICE. Quoy mon pére! Que ie retourne en terre pour y voir triompher ma Riuale?

IVPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choſes ont bien changé de face depuis que les Philoſophes ſont venus au monde, & particuliérement Socrate, qui a tant loüé la Iuſtice, iuſqu'à y mettre le ſouuerain bien.

LA IVSTICE. Tous ces beaux diſcours

n'ont pas empeſché qu'on ne l'ait condamné luy-meſme, ſans luy donner le loiſir de ſacrifier vn coq à Eſculape, comme il en auoit fait vœu.

IVPITER. Il ne faut pas s'étonner que cela ſoit arriué dans l'enfance de la Philoſophie. Mais maintenant qu'on preſche tout haut la vertu, & que toutes les ruës & les places publiques ſont pleines de Philoſophes, auſſi bien que de Iupiter, il n'y a point de danger pour toy. Ne les voy-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, auec la beſace ſur l'épaule, vn liure à la main gauche, & vn bâton à la droite? Iamais il n'y eut tant de nourriſſons des Dieux. Les artiſans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philoſophie, & ſe noirciſſent le corps au Soleil, pour prendre la teinture de la vertu. En vn mot, on voit croiſtre en vne nuit les Philoſophes, comme les champignons; & il y en a plus que le Printemps n'a de fleurs, l'Eſté de moiſſons, & l'Automne de raiſins, pour parler auec les Poëtes.

C'eſt qu'il y en auoit grande quantité ſous Marc Aurelle.

LA IVSTICE. Mais on n'en eſt pas plus vertueux pour cela; & ie ſçay bien que pluſieurs me fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

IVPITER. Non pas tous, ma fille, il y a toûjours quelques gens de bien; & cela ſuffit. Mais haſtez-vous de partir, pour vuider quelques affaires dés aujourd'huy.

MERCVRE. Tirons vers Sunion, vn peu au deſſous d'Hymette, à la gauche du mont Parnés, où ſe voyent ces deux fortereſſes. Il ſemble que tu ne ſçaches plus le chemin? Qu'as-tu à pleurer, ma ſœur, ne crain rien? Il n'y a plus de Phalaris ni de Buſires, de Scirons, ni de Pityocamptes; la Sageſſe tient le haut bout, auec le Portique & l'Académie, où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'attend que ton retour.

On, ces deux pointes de rocher.

LA IVSTICE. Tu le peux mieux ſçauoir que perſonne, ſi tu le veux dire; car tu és tous les iours aux lieux publics & aux aſſemblées.

MERCVRE. Ce n'eſt pas à toy que ie voudrois déguiſer la vérité. Sans mentir, i'en voy pluſieurs d'vne contenance bien reformée; ie ne ſçay pas s'ils ſont auſſi vertueux en effet qu'en aparence. Il eſt vray qu'il y en a quelques-vns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cauſe de leurs vices, & ſont marquetez comme des Leopars. Mais tout en deuiſant, nous voicy arriuez où nous tendons. Attend-moy là, & regarde vers le Pnycé, tandis que i'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la fortereſſe, pour eſtre entendu de tout le monde.

Place d'Athénes, où l'on rendoit la Iuſtice.

LA IVSTICE. Dy-moy auparauant qui eſt cet homme qui s'auance auec vne flûte à la main, & des cornes à la teſte.

MERCVRE. C'eſt Pan, cet illuſtre compa-

gnon de Baccus, qui ſe tenoit autrefois ſur le mont Parthénien; mais depuis le ſeruice qu'il a rendu aux Athéniens à la bataille de Marathon, ils luy ont donné vne grotte ſous leur forteresſe.

PAN. Bon jour, Mercure & la Iuſtice.

MERCVRE. Bon jour, le bon Danſeur & le bon Muſicien, qui a ajoûté depuis peu à ces titres, celuy de vaillant.

PAN. Qui vous améne en ces quartiers?

MERCVRE. La Iuſtice te le dira; car ie ſuis preſſé d'aller là haut.

LA IVSTICE. Iupiter nous enuoye terminer quelques différens, qu'il y a trop long-temps qui durent entre les Philoſophes. Mais, dy-moy, comment l'on te traite icy?

PAN. Aſſez mal, contre mon mérite & mon atente. Car pour récompenſe d'auoir chaſſé les Barbares du païs, on ſe contente de me ſacrifier deux ou trois fois l'an quelque bouc puant, qu'on mange en ſuite deuant moy auec des réjoüiſſances publiques qui ſeruent à me diuertir, car ie n'ay point de part au feſtin.

LA IVSTICE. Mais les Philoſophes n'ont-ils pas maintenant reformé le monde?

PAN. Qui! ces fous mélancoliques, qui ont vne grande barbe de bouc, & ſont toûjours en querelle, pour des choſes où ils n'entendent rien,

rien, ni moy auſſi ; car tu ſçais qu'on n'eſt pas fort ſubtil en Arcadie ; & pour moy, ie me contente de ſçauoir dancer & iouër de la flûte, & quelquefois des couteaux, lors que l'occaſion s'en préſente. Mais ie les entens crier tout les iours, & parler d'idées & d'incorporalité, & autres choſes ſemblables, où ie n'entens rien, parce que ie n'ay pas fréquenté les Ecoles. Ils commencent aſſez paiſiblement d'abord ; mais la diſpute venant à s'échaufer, c'eſt à qui le prendra d'vn ton plus haut. Car les plus grans criars y ont le plus d'auantage, parce que ceux qui n'y entendent rien, qui ſont toûjours le plus grand nombre, iugent des choſes par l'extérieur, & donnent cauſe gaignée au plus réſolu. A la fin de la diſpute, comme ils ne ſçauent plus que dire, ils ſe retirent auec force injures, & eſſuyent la ſueur de leur front, aprés auoir paru au combat, le viſage enflammé, la gorge enflée, & les yeux preſque hors de la teſte, comme vn Trompette qui s'efforce de ſonner. Du reſte, ie ne te puis dire le fruit que tire la République, de toutes ces criailleries ; mais pour ce qui eſt de la vie de ces Meſſieurs, i'en ſçay quelque choſe ; Car comme ie ſuis perché ſur le haut d'vn roc, ie les vois quelquefois ſur la brune.....

LA IVSTICE. Arreſte. Voilà Mercure

qui commence à faire la publication.

MERCVRE. Paix. Eſcoutez. On fait à ſçauoir de la part de Iupiter, qu'on tiendra les plaids aujourd'huy, qui eſt le ſeptiéme de Féurier; Quiconque a quelque plainte ou quelque accuſation intentée contre quelqu'vn, qu'il ſe trouue à l'Aréopage, où la Iuſtice tirera elle-meſme au ſort les Iuges, d'entre tous les Athéniens. Ils ne prendront que ſix blancs pour chaque cauſe, & il y aura apel de leur jugement à Iupiter, qui a déja ordonné là bas qu'on renuoyaſt tous ceux qui ſont morts, auant que d'auoir pû pourſuiure leur accuſation.

PAN. Dieux! quelle foule & quel bruit ils font en montant, comme ils s'entraînent l'vn l'autre en Iuſtice. Voilà Mercure de retour; Allez vous aquiter de voſtre charge, tandis que ie me retireray vers ma grotte, en chantant quelque air champeſtre, pour prouoquer l'Echo babillarde à me répondre; Car ie ſuis las d'entendre plaider & haranguer tout le iour.

à l'Aréopage.

MERCVRE. Courage, la Iuſtice, commençons.

LA IVSTICE. Tu as raiſon. Car les voilà déja en haut qui bourdonnent comme vn eſſain d'abeilles.

VN PLAIDEVR. Ie te tiens meſchant.

VN AVTRE. Tu és vn impoſteur.

VN AVTRE. Enfin, tu le payeras.

VN AVTRE. Qu'on apelle ma cauſe la prémiére.

VN AVTRE. Marche deuant le Iuge.

VN AVTRE. Ne m'étrangle pas.

LA IVSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons, Mercure; ne faiſons apeller que les cauſes qui contiennent les plaintes de quelque art, de quelque ſecte, ou de quelque profeſſion, & remettons le reſte à demain.

MERCVRE. Ie le veux. La Débauche demandereſſe en Iuſtice contre l'Académie, pour luy auoir enleué Polémon.

LA IVSTICE. Tire au ſort ſept Iuges.

MERCVRE. Le Portique contre la Volupté, pour auoir débauché Dionyſius. *Philoſophie Stoïque.*

LA IVSTICE. La cauſe n'eſt pas ſi importante, ce ſera aſſez de cinq.

MERCVRE. La Moleſſe contre la Vertu, touchant Ariſtipe.

LA IVSTICE. Tires-en autant.

MERCVRE. La Banque contre Diogéne, pour luy auoir fait banqueroute.

LA IVSTICE. N'en tire que trois.

MERCVRE. La Peinture contre Pyrrhon, comme déſerteur.

LA IVSTICE. Tires-en neuf.

MERCVRE. Veux-tu que nous apellions

ces deux cauſes contre ce Rhéteur de Syrie?

LA IVSTICE. Vuidons prémiérement celles-cy, qui ſont plus anciennes.

MERCVRE. Si tu m'en crois, tu les expédieras tout d'vn temps; car elles ſont aſſez ſemblables.

LA IVSTICE. Il ſemble qu'elles te ſoient recommandées. Ie le veux.

MERCVRE. La Rhétorique contre le Rhéteur de Syrie, pour cauſe d'injures. Le Dialogue contre le meſme, pour le meſme ſujet.

LA IVSTICE. D'où vient que tu ne dis pas ſon nom?

MERCVRE. Il ſera aſſez connu par là.

LA IVSTICE. Il euſt eſté plus à propos de vuider ces diférens en ſon païs. Mais puis-que tu le veux, nous les jugerons icy, ſans tirer à conſéquence. Pren onze Iuges pour les deux cauſes.

MERCVRE. Tu as raiſon, il faut épargner la bourſe des plaideurs.

LA IVSTICE. Verſe l'eau pour la cauſe de Polémon, aprés que ſes Iuges auront pris place; Que la Débauche parle la prémiére. Qu'a-t-elle de chanceler? Aproche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCVRE. Elle eſt yure, & ne ſçauroit plaider elle-meſme.

LA IVSTICE. Qu'elle prenne quelque

Auocat de ceux qu'on voit icy tous les iours, qui pour ſix blancs ſont preſts de trahir leur foy & leur conſcience.

MERCVRE. Perſonne ne veut prendre ſa défenſe publiquement, mais elle dit vne choſe qui me ſemble bien raiſonnable ; Que l'Académie, qui a coûtume de parler pour & contre, parle pour elle, auant que de parler pour ſoy.

L'ACADE'MIE. Ie le veux ; quoy qu'on n'oblige perſonne à plaider la cauſe de ſon ennemy. Voicy donc ce qu'elle peut dire. L'Académie, Meſſieurs, m'a enleué vn de mes diſciples, qui mettoit toute ſa gloire à me poſſéder, & retournoit tous les iours d'auprés de moy, couronné de chapeaux de fleurs, en chantant & dançant par les ruës auec des Muſiciennes, & paſſant le temps à boire & à ſe réjoüir depuis le matin iuſqu'au ſoir. Il n'eſt point beſoin de rechercher des preuues de tout cecy ; car perſonne ne l'a iamais veu qu'en cet eſtat. Cependant, comme il folâtroit vn iour deuant la porte de l'Académie, elle le tira à part & le ſçut ſi bien précher, qu'il fit banqueroute aux plaiſirs ; & s'enfermant auec elle, deuint vn pilier de Colége, & quita là toutes mes réjoüiſſances, pour aprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le iour courbé ſur vn liure, toûjours pâle & défait, au lieu qu'il auoit auparauant le

Pour la Débauche.

teint frais & vermeil. Non content de cela, il me vient dire des injures, à la ſolicitation de ma Riuale ; & n'a autre but que de débaucher mes ſujets, & de me deshonorer. Voilà à peu prés, Meſſieurs, ce que peut dire la Débauche, à quoy ie répons.

LA IVSTICE. Que dira-t-elle ; Verſe-luy autant d'eau qu'à ſa partie.

L'ACADE'MIE. Quoy que ces raiſons, Meſſieurs, ayent quelque vray-ſemblance, voicy la vérité du fait. Polémon, qu'elle veut faire paſſer pour ſon eſclaue, eſtoit né libre, & d'vn naturel porté à la vertu ; mais corrompu par les artifices de mon ennemie, à l'ayde de la Volupté, auant que d'en auoir pû reconnoiſtre les defauts ; il s'abandonna à toute ſorte de débauches, ſans aucune retenuë ni pudeur. Et pour preuue de cela, Meſſieurs, ie ne veux que ce qu'elle dit, qu'il alloit par les ruës couronné de chapeaux de fleurs, en dançant & folâtrant auec des femmes. En ce triſte eſtat, qu'il eſtoit en opprobre à ſon païs & à ſa famille, il ne m'eut pas pluſtoſt ouï diſcourir publiquement de la vertu, & louër la modeſtie & la tempérance, qu'aprés auoir taſché vainement de m'interrompre & d'exciter vne riſée dans mon Ecole ; comme il vit qu'on ſe mõquoit de luy, il fit réfléxion ſur l'eſtat honteux où il eſtoit, & ſe réueilla

comme d'vn profond aſſoupiſſement. Alors, la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'yurongnerie, il fut touché d'vn tres-cuiſant repentir, & ſe vint ietter entre mes bras, ſans y eſtre contraint que par la force de la raiſon. Si vous prenez la peine de ietter les yeux ſur luy, vous verrez comme il eſt changé, & ſi mes conſeils luy ont eſté pernicieux ou ſalutaires. Vous voyez tous ſes parens & luy auſſi, qui me remercient de ce que i'ay fait, & de ce que ie l'ay tiré du goufre où l'auoit plongé ma Riuale. Ie n'en diray pas dauantage, pour ne point abuſer de voſtre audience; outre que cela ſuffit pour me iuſtifier. C'eſt à vous de juger qui doit triompher dans l'Aréopage, du Vice ou de la Vertu.

MERCVRE. Haſtez-vous, Meſſieurs; car le temps preſſe.

LA IVSTICE. L'Académie l'emporte tout d'vne voix; il n'y en a qu'vne ſeule pour la Débauche.

MERCVRE. Il n'eſt pas étrange qu'il y ait quelque débauché; Que les Iuges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau verſée.

LE PORTIQVE. Ie n'ignore pas, Meſſieurs, combien i'ay à faire à forte partie, & ie crains bien que ſes charmes n'ayent déja fait quelque impreſſion ſur voſtre eſprit; car i'en voy

plusieurs qui la regardent de bon œil, & qui apréhendent mon naturel farouche & ma mine renfrongnée. Mais ie me promets que la raison sera la plus forte, pourueu qu'on la veüille écouter. Ie me plains donc à vous, Messieurs, de ce que la Volupté a débauché vn de mes disciples; & l'Arrest que vous venez de rendre contre sa compagne, est vn grand préjugé contr'elle. Car il est question de sçauoir si nous viurons toûjours courbez contre terre comme les bestes, & plongez dans les souïllures du monde, ou si nous leuerons la teste vers le Ciel, qui est le lieu de nostre origine, préférant l'honneur & la vertu aux délices, & n'ayant que de nobles sentimens & dignes de l'homme. Craindrons-nous toûjours la douleur comme nostre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu; & nous rendrons-nous esclaues des plaisirs, pour mettre nostre félicité en des douceurs cuisantes, & sujettes au repentir. Car c'est par là que cette sorciére a enchanté les esprits, en les épouuantant de la peine & du trauail, comme d'vn fantôme. C'est par là qu'elle a corrompu Dionysius, de quoy il ne faut pas s'étonner, puis-qu'elle s'attaque mesme aux Dieux, & murmure contre leur Prouidence. Si vous faites donc Iustice, Messieurs, vous luy ferez porter la peine de son impieté. Mais considérez sa molesse, comme si

elle

elle ne pouuoit parler elle-meſme; elle a choiſi pour Auocat Epicure, parce qu'elle ne croit point de plus grand mal que de trauailler. Ie luy demanderois volontiers quel eſt ſon ſentiment touchant Hercule & Theſée, qui ont paſſé toute leur vie dans de glorieux trauaux, & repurgé la terre de monſtres. Ie n'en diray pas dauantage; car la vérité n'a qu'à ſe montrer pour triompher de ſon ennemie; & la Vertu toute nuë, eſt plus forte que le Vice armé de menſonge & d'impoſture. Souuenez-vous donc, Meſſieurs, de juger ſelon les loix, comme vous en auez fait le ſerment, ſans ajoûter foy à vn voluptueux, qui croit que les Dieux ne ſont rien non plus que luy.

EPICVRE. La Volupté, Meſſieurs, n'a que faire d'Auocat, parce qu'elle eſt ſi naturelle à l'homme, qu'elle les perſuade, ſans parler. C'eſt donc à tort que le Portique ſe plaint qu'elle luy ait débauché l'vn de ſes diſciples par des charmes & des ſortiléges, puis-que pour ſe faire aimer elle n'a beſoin que d'elle-meſme. Il ne faut pas trouuer étrange que Dionyſius eſtant né libre, & ayant reconnu les defauts de ſa Riuale, qui ſe propoſe vne félicité imaginaire, l'ait quitée pour ſe ietter entre les bras de la Volupté; Et renonçant à des argumens captieux, comme à autant de piéges qu'on auoit tendus pour le

ſurprendre, qu'il ſe ſoit réconcilié auec la Nature, pour mener vne vie douce & humaine, ſans tant de trauaux & de peines inutiles. La Volupté, Meſſieurs, luy a-t-elle dû fermer la porte, lors qu'il a eu recours à elle, comme à vn port de ſalut, contre les bourraſques & les tempeſtes de ſon ennemie; & ſeroit-il juſte de le luy remettre entre les mains, pour le rendre mal-heureux toute ſa vie, ſous prétexte de le rendre heureux aprés ſa mort? Mais, Meſſieurs, qui peut eſtre meilleur Iuge de ce diférent, que celuy qui ayant éprouué l'vne & l'autre façon de viure, & reconnu leurs auantages & leurs defauts, a choiſi aprés vne meure délibération? Cela luy eſt d'autant plus permis, que le Portique ſe contente de louër en public la Vertu, & en particulier s'abandonne à la Volupté, prenant garde ſeulement de n'eſtre point découuert. Car s'il auoit l'anneau de Gygés, ou le caſque de Pluton, pour ſe rendre inuiſible, il ſeroit bien-toſt banqueroute au trauail & à la peine, comme aux plus grans ennemis du genre humain. Dionyſius donc ne pouuant reſiſter plus long-temps à des choſes qui détruiſoient ſa nature, au lieu de la perfectionner, & voyant que tous ces beaux diſcours de la Vertu eſtoient inutiles contre la douleur, & que ſon Corps ſuiuoit d'autres maximes que le Portique, il a eu recours à la Volupté, comme à l'Autel de

la miſericorde, d'où l'on le veut maintenant tirer, pour le liurer à ſon ennemy. Mais, Meſſieurs, vous auez intereſt d'empeſcher cette cruauté, par cette meſme bonté par laquelle vous auez toûjours défendu les miſérables, de peur qu'on ne les oprime. Voilà ce que i'auois à dire pour la Volupté, contre le Portique. C'eſt à vous à prononcer ſur ce diférent.

LE PORTIQVE. Qu'on me permette auparauant de l'interroger.

EPICVRE. Parle, i'y conſens.

LE PORTIQVE. Crois-tu que la douleur ſoit vn mal?

EPICVRE. Oüi.

LE PORTIQVE. Et la volupté vn bien.

EPICVRE. Pourquoy non?

LE PORTIQVE. Et ne ſçais-tu pas qu'il y a des choſes indiférentes, & d'autres qui ne le ſont pas, cóme il y en a d'eſſentielles & d'accidentelles?

MERCVRE. Les Iuges diſent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer; Qu'on ſe taiſe.

LE PORTIQVE. Qu'il me ſoit permis auparauant de faire vn argument en la troiſiéme figure.

LA IVSTICE. La Volupté l'emporte, de toutes les voix.

LE PORTIQVE. I'en apelle à Iupiter.

LA IVSTICE. A la bonne-heure, qu'on apelle vne autre cauſe.

MERCVRE. La Moleſſe contre la Vertu, touchant Ariſtipe.

LA IVSTICE. Cette affaire eſt déja iugée en celle de Polémon. En tout cas il faut atendre que Iupiter ait prononcé ſur le diférent du Portique & de la Volupté. Car ſi le Portique gagne ſa cauſe, la Moleſſe n'oſeroit paroiſtre; & quand il la perdra, la Vertu a encore beaucoup de choſes à dire contr'elle. Que les Iuges ſe léuent.

MERCVRE. Mais aurons-nous grimpé ſi haut pour néant?

LA IVSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront dauantage vne autre fois.

MERCVRE. La Banque contre Diogéne.

LA IVSTICE. Qu'elle parle.

DIOGE'NE. Si elle ne ſe taiſt, ie luy vais rompre la teſte; & au lieu d'vn procés d'injures, i'en feray vn de coups de baſton.

LA IVSTICE. Elle a peur de luy, la voilà qui s'enfuit, & il la pourſuit le baſton leué; Qu'on apelle la cauſe de Pyrrhon.

MERCVRE. Il ne s'eſt pas voulu préſenter.

LA IVSTICE. Pourquoy?

MERCVRE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

LA IVSTICE. Il ſera condamné par coutumace? Qu'on apelle la cauſe de ce Rhéteur de Syrie, & prémiérement celle qu'a intenté la Rhétorique. Quelle foule s'eſt aſſemblée pour l'entendre!

MERCVRE. C'eſt que tout le monde court à la nouueauté.

LA IVSTICE. Que la Rhétorique parle.

LA RHE'TORIQVE. Ie prie les Dieux & les Déeſſes que ie reçoiue de vous en cette audience, autant de preuues de bonté & d'afection que ie vous en ay toûjours témoigné, tant en public qu'en particulier. Ie vous conjure donc, Meſſieurs, de ne pas ſoufrir que la partie aduerſe m'interrompe, tandis que ie vous déduiray mes raiſons, & que ie trauailleray à vous faire connoiſtre la vérité. Et pour commencer ie vous diray, Que ſes actions ne s'acordent pas à ſes paroles. Car elle dit preſque la meſme choſe que moy; mais elle ne fait pas de meſme, & i'ay grand ſujet de craindre, qu'aprés auoir commencé à me mal-traiter, elle ne continuë toûjours, & ne me traite encore plus mal à l'auenir. Mais pour venir au fait dont eſt queſtion, ſans perdre le temps en des paroles inutiles, aprés auoir trouué celuy-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il deuoit faire, & étranger de langage, auſſi bien que de naiſſance, ie

Exorde de Demoſthéne.

en Ionie.

pris la peine de l'enſeigner, parce qu'il me paroiſſoit d'vn eſprit docile, & qu'il auoit de l'amour pour moy ; & ie me donnay à luy, ſans auoir honte de ſa pauureté, quoy que les plus Grans me fiſſent la cour. Ie luy aportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illuſtre; & non content de cela, ie le fis citoyen de la Gréce, honneur qui faillit à faire creuer de rage ſes riuaux. En ſuite, comme il luy eut pris enuie de ſe faire connoiſtre en plus d'vn lieu, ie l'acompagnay en Italie & en Gaule, où il acquiſt beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faueurs; car il ne iuroit que par moy, & ie faiſois alors toute ſa gloire & ſes plaiſirs. Mais enorgueilly d'vn ſi grand ſuccés, & épris d'vn autre amour, il me mépriſa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui eſt vn coquin qui n'a pas du pain à manger, quoy qu'il ſe die fils de la Philoſophie. Il me quita donc auec toutes mes figures & mes ornemens, pour ſe renfermer auec luy, qui l'a rendu ſec & enerué. Car au lieu de mon embonpoint & de mon ſtile magnifique, qui eſtoit ſuiuy d'aclamations & de loüanges, il n'a plus que de foibles railleries, qu'on ſe contente de payer de quelque ſoûris & de quelque branlement de teſte. Mais il ne s'eſt pas contenté de ſe mettre mal auec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes

plaintes à faire contre luy. N'y a-t-il pas bien de l'injuſtice & du defaut de jugement, de quiter ſa légitime épouſe, aprés en auoir receu tant de faueurs & de careſſes, & encore en vn temps où elle eſt adorée de tout le monde ? Cependant, mal-heureuſe que ie ſuis, i'ay mépriſé la recherche des plus Grans, pour courre aprés vn ingrat & vn inconnu. Voilà, Meſſieurs, vne grande partie de ce que i'auois à dire, que i'ay renfermé à deſſein en peu de paroles, pour ne point abuſer de voſtre audience. Ie n'ay qu'vne choſe à ajoûter, qu'il n'eſt pas iuſte qu'il ſe ſerue de mes armes contre moy-meſme; & s'il a enuie de me répondre, qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue, ſans entreprendre ſur les miennes.

MERCVRE. Cela ne ſe peut; car qui a iamais oüi parler en Iuſtice par Dialogue.

LVCIEN. Pour montrer, Meſſieurs, que ie n'en veux pas à cette belle ennemie, qui a eſté autrefois l'objet de mes vœux & de mes deſirs, ie feray ce qu'elle m'ordonne, & répondray nuëment à tous les chefs de ſon acuſation, ſans me ſeruir de ſes couleurs ni de ſes artifices. Il eſt vray ce qu'elle a dit, que ie luy dois tout mon auancement & toute ma gloire. Car c'eſt elle qui m'a fait ce que ie ſuis; mais comme i'ay veu qu'elle quitoit ſa prémiére modeſtie, pour prendre les parures & les aféteries d'vne Courtiſane,

& qu'elle aymoit à estre cajolée, i'ay perdu peu à peu l'afection que i'auois pour elle. Car quelle honte, Messieurs, de la voir galantisée des plus débauchez de la ville, qui viennent chanter la nuit sous ses fenestres, & à qui elle ouure quelquefois la porte, & se laisse caresser ! Ie n'ay donc pû soufrir plus long-temps cette liberté, ou plûtost cette licence ; & ne luy voulant pas faire d'afront, ni la répudier publiquement, aprés l'auoir tant aymée, ie me suis contenté de faire connoissance auec le Dialogue son voisin, pour me seruir d'entretien & de diuertissement. Voilà toute l'injure que ie luy ay faite ; mais ie soûtiens que quand ie n'en aurois receu aucune d'elle, ie serois excusable à mon âge de quiter le tumulte du Barreau, & le bruit des déclamations, pour suiure la Philosophie, & mener vne vie plus douce & plus tranquile. I'ay dit, c'est à vous à prononcer sur ce diférent.

C'est qu'ils aiment l'éloquence.

Prés de 40. ans.

LA IVSTICE. Qui l'emporte?

MERCVRE. L'accusé, de toutes les voix excepté d'vne.

LA IVSTICE. C'est sans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'auance, & que les mesmes Iuges demeurent, ils auront double salaire.

LE DIALOGVE. Quoy qu'il me siée mal, Messieurs, de paroistre dans vn Barreau, & que ie n'aye

ie n'aye point acoûtumé de faire des harangues continuës, ie tâcheray neantmoins de m'en aquiter, pour ne point enfraindre vos coûtumes, & vous répréſenteray mes intereſts en peu de mots & ſans artifice. Conſidérez, ie vous prie, ſi ie n'ay pas ſujet de me plaindre de celuy-cy, qui de graue & ſerieux que i'eſtois, qui ne parlois que de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule ; & me dépoüillant de toute ma gloire, m'a donné vne marote au lieu d'vn ſceptre ; & pour comble de mépris, m'a allié à la Satyre & à la Comédie, aprés m'auoir coupé les ailes dont ie volois iuſques dans le Ciel. Car au lieu de Platon & d'Eſquinés, il s'eſt propoſé pour exemple Eupolis & Ariſtophane, qui ont ataqué de leur temps, tout ce qu'il y auoit d'illuſtre. Non content de cela, pour luy ayder à médire, il a déterré vn vieux Cynique, acoûtumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morſures ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſe font en riant. Déchu donc de ma prémiére grandeur, ie ſuis deuenu l'objet de la riſée publique, & ie penſe eſtre quelque Centaure compoſé de deux natures, l'vne graue & ſérieuſe, & l'autre gaye & folâtre, comme ie parois dans ſes ouurages.

LA IVSTICE. Que répons-tu à cela ?

LVCIEN. Que rien ne m'a iamais tant

étonné, qu'vne plainte ſi injuſte. Lors que ie le pris, Meſſieurs, c'eſtoit vn mélancolique ſec & décharné, qui faiſoit horreur par ſes fréquentes decoupures, quoy qu'il s'imagine que cela luy donne bonne grace. Ie luy oſtay donc d'abord cette mine graue & ſéuére, pour le polir & l'ajuſter à la mode; de ſorte qu'il me doit preſque tout ſon agrément. Ie le mariay en ſuite à la Comédie; ce qui ſeruit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il eſtoit auparauant inſuportable, pour ſa rudeſſe & ſa trop grande ſéuérité. Cependant, il eſt en colére de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & ne s'enquiert plus, combien Dieu meſla de ſubſtance pure & céleſte, parmy la maſſe terreſtre & corruptible, lors qu'il fabriqua le monde? Si la Rhétorique eſt vn mélange de politique & de flaterie, & autres ſemblables fadaiſes? Car ce n'eſt pas vne choſe imaginable, combien il eſt amoureux de ces ſotiſes, & curieux de ſçauoir ce qu'il n'entend point; Enfin, il ne ſçait pas ce qui ſe paſſe ſur la terre, & veut parler des choſes du Ciel. Du reſte, il ne peut m'accuſer de l'auoir dépaïſé, puis que ie l'ay habillé à la Grecque. Voilà ce que i'auois à dire pour ma juſtification, il n'eſt plus queſtion que de donner voſtre jugement.

MERCVRE. Il n'y a encore qu'vne voix contre luy, qui eſt ſans doute celle de cet enuieux,

qui a contredit les jugemens précédens, & qui n'eſt iamais de l'auis des autres. A demain, Meſſieurs; On iugera le reſte.

LE PARASITE, OV L'ECORNIFLEVR.

DIALOGVE
DE SIMON ET DE TYQVIADE.

C'eſt vn jeu de l'Auteur, pour montrer que l'écornifleric eſt vn art, & des plus illuſtres; ce qu'il proune par comparaiſon auec les autres.

TYQVIADE. D'Où vient que tous les hommes tant libres qu'eſclaues, aprennent quelque métier, ou font quelque profeſſion pour eſtre vtiles aux autres & à eux-meſmes, & que tu n'en fais point. Car tu n'és ni Médecin, ni Auocat, ni Muſicien, & Philoſophe encore moins.

SIMON. Il eſt vray; & ie ne me pique pas de l'eſtre.

TYQVIADE. Tu as raiſon; Mais peut-eſtre que tu n'as pas apris les Sciences, à cauſe de la peine qu'il y auoit, & de la dépenſe qu'il y faloit faire. Mais qui t'empeſchoit d'aprendre

quelque métier; car tu n'és pas assez riche, pour pouuoir viure de tes rentes?

SIMON. I'en fais vn tres-noble & tres-illustre.

TYQVIADE. Et quel?

SIMON. C'est vn métier qu'on peut mieux faire que dire; car le nom n'en est pas autrement honneste; outre qu'il n'a pas encore esté réduit en art.

TYQVIADE. Ne le sçaurois-tu faire connoistre par quelque circonstance?

SIMON. Tu le sçauras vne autre fois.

TYQVIADE. Mais ie ne puis retenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera étrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQVIADE. Ie desire d'autant plus de le sçauoir.

SIMON. C'est le métier de Parasite.

TYQVIADE. Il faut estre fou, pour apeller cela vn métier.

SIMON. Ie le suis donc, & ie ne me pique point de cette injure; car la folie a cela de propre, qu'elle excuse toutes les fautes de celuy qui l'a, qui n'est pas vn petit auantage.

TYQVIADE. Quoy! tu és vn Parasite.

SIMON. Tu me fais tort.

TYQVIADE. Pourquoy; puis-que ie t'apelle par ton nom?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & penſes me dire vne injure. Car pour moy, bien loin d'en auoir honte, i'en fais gloire ; & ie trouue ce nom plus beau que celuy de Philoſophe, & en fais plus d'eſtat, que Phidias ne faiſoit de ſon Iupiter Olympien.

TYQVIADE. Ce ſeroit vne plaiſante choſe, qui t'adreſſeroit vne lettre *à Simon le Paraſite*. Cela feroit bien rire le monde.

SIMON. C'eſt que le monde eſt vn ſot, & qu'il n'eſt pas capable de connoiſtre la iuſte valeur des choſes. Mais moy, ie ne le trouue pas plus étrange, que de mettre *à Dion le Philoſophe*, & i'aime mieux eſtre l'vn que l'autre.

TYQVIADE. Ie ne regarde pas ce que tu aimes, mais la vérité. Car il naiſtroit encore vne autre dificulté de ſçauoir où l'on rangeroit cet Art ; ſi ce ſeroit entre les Arts libéraux, ou les mécaniques.

SIMON. Pour moy ie ſoûtiens qu'il mérite mieux cet honneur que la Grammaire ; & ie te le prouueray ſi tu veux, quoy que ie n'y aye iamais réué.

TYQVIADE. Que penſes-tu prémiérement que ſoit vn Art?

SIMON. Vn réceüil de préceptes mis en pratique, pour vne fin vtile à la vie de l'homme.

TYQVIADE. C'eſt bien dit.

SIMON. Si ie te prouue donc que cette définition luy conuient, que diras-tu ?

TYQVIADE. Que cela m'étonne.

SIMON. Prémiérement, c'eſt vn amas de préceptes & de connoiſſances, ſans quoy l'on ne peut reüſſir. Car il faut d'abord ietter l'œil ſur quelqu'vn qui ſoit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adreſſe, pour ne point s'embarquer témérairement. Comme il y a vn Art pour connoiſtre les piéces qui ſont de bon ou mauuais aloy ; ily en a vn de meſme pour connoiſtre les hommes; quoy qu'Euripide die, Qu'il n'y a point d'Art, pour diſcerner les meſchans d'auec les gens de bien. Et c'eſt enquoy paroiſt l'excellence de celuy-cy, & ce qui fait voir qu'il a quelque choſe de diuin, de pénétrer en des choſes ſi obſcures. Aprés auoir trouué vn homme qui ſoit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adreſſe pour le ſçauoir cajoler, & gagner ſes bonnes graces. En ſuite, il faut connoiſtre toutes les viandes, pour poſſéder cet Art en perfection ; ſçauoir quelles ſont les meilleures ; le temps & la ſaiſon où elles ſe doiuent manger; le païs d'où elles viennent, & où elles ſont les plus excellentes; car telle eſt bonne en vn lieu, qui ne l'eſt pas en vn autre; L'endroit qui eſt le meilleur en chacune, qui n'eſt pas vne connoiſſance inutile & ſuperfluë, comme pluſieurs

autres ; car c'eſt le moyen de bien viure, & de manger toûjours les meilleurs morceaux. Auſſi le diuin Platon, admirable en cela, comme en tout le reſte, dit, Qu'vn homme ne ſe doit pas méler de traiter, qui ignore ce que i'ay dit. Mais pour montrer que cet Art ne donne pas des préceptes en l'air, & ne conſiſte pas ſeulement en connoiſſance, mais en pratique ; c'eſt qu'on peut demeurer long-temps ſans exercer les autres ; mais faute de pratiquer celuy-cy, on fait pẽrir l'Art & l'artiſan. Pour ce qui eſt d'eſtre vtile à la vie de l'homme, il eſt auſſi neceſſaire que le boire & le manger. Ce n'eſt donc pas vne faculté naturelle, comme de voir & d'oüir ; car ſi cela eſtoit, il ſeroit commun à tous, & il y en a peu qui y ſoient propres. Ce n'eſt pas auſſi vn don de Nature, comme la force, la beauté, & autres qualitez ſemblables ; car il s'aquiert par l'étude & par l'exercice. Ce n'eſt pas vne ignorance ; car l'ignorance ne ſauue point, & cecy ſauue ſouuent. Il y a plus, c'eſt qu'on voit périr d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'eſt ſi bon charretier qui ne verſe ; mais vn Paraſite ſe trouue toûjours ſur ſes piez. Puis donc que ce n'eſt ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorance, il s'enſuit que c'eſt vn Art.

TYQVIADE. Il le ſemble ; Mais en pourrois-tu donner la définition ?

SIMON. C'eſt l'art de viure aux dépens d'autruy, ſans rien faire, dont la fin eſt la volupté.

TYQVIADE. La définition eſt fort bonne; Mais pren garde que quelque Sophiſte ne te conteſte la fin.

SIMON. Il eſt aiſé de la prouuer. Prémiérement, Homére, qui comme tu ſçais eſtoit vn tres-grand perſonnage, admire la vie du Paraſite, comme la plus heureuſe; & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'eſtre à table, à faire bonne chére, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque ſot d'entre le peuple, mais à celuy qu'il propoſe pour exemple de vertu & de ſageſſe. Et certes, ſi Vlyſſe euſt voulu louër la beatitude des Stoïques, il l'euſt fait, ou lors qu'il tira Philoctéte de l'Iſle de Lemnos, ou lors qu'il arreſta la fuite des Grecs, ou lors qu'il prit Troye, ou lors qu'il y entra couuert de haillons, comme vn Philoſophe, aprés s'eſtre donné la diſcipline. Mais il n'en dit pas vn mot. Il ne dit rien auſſi de ſemblable, lors qu'il viuoit en Epicurien chez Calypſo, où il prenoit tous les plaiſirs qu'on peut prendre auec les femmes; mais lors qu'il eſt à la table d'autruy, chez le Roy des Phéaques, comme la ſouueraine félicité conſiſtant en la vie du Paraſite. Epicure a donc tort, à mon auis, d'oſter à cet Art la volupté qui luy eſt propre,

eſt propre, pour l'atribuër à ſa ſecte. Car s'il eſt vray que la félicité conſiſte dans vne parfaite tranquilité, tant du corps que de l'eſprit, comme tombent d'acord tous les Philoſophes ; le moyen qu'Epicure ſoit heureux, tandis qu'il s'embaraſſe de la grandeur du Soleil, & de la figure du monde? Qu'il veut ſçauoir s'il eſt infiny, & dequoy il eſt cópoſé. S'il y a des Dieux ou non, & s'ils ſe mélent de ce qui ſe fait icy bas; & autres curioſitez ſemblables. Mais le Paraſite, ſans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni ſe méler du gouuernement du monde ; & croyant que tout va bien, & qu'il ne ſçauroit mieux aller; boit, mange, & ſe rejoüit, goûtant en repos les délices de la vie, ſans eſtre ſeulement trauaillé de mauuais ſonges. Car comme il n'a point d'inquiétude le iour, il n'en peut auoir la nuit. Il y a encore d'autres raiſons pour montrer que la ſouueraine félicité ne conuient pas à Epicure. Car, ou ſon ſage a dequoy viure, ou il n'en a point; S'il n'en a point, il n'a garde d'eſtre heureux, veu qu'il ne peut pas ſeulement conſeruer ſon eſtre. S'il en a, ou c'eſt de ſon chef, ou par l'entremiſe d'autruy; Si c'eſt par autruy, c'eſt noſtre Paraſite; Si par ſoy-meſme, il ne peut auoir de plaiſir parfait, parce qu'il y a mille choſes qui luy donnent de l'inquiétude. Il faut prendre garde que ſon bien ne dépériſſe; eſtre à toute heure ſus piés,

pour vaquer à ſes procés & à ſes affaires. Ie laiſſe à part mille chagrins, tantoſt d'vn valet de chambre mal-adroit, tantoſt d'vn maiſtre d'Hoſtel ou d'vn Intendant qui vous dérobe ; tantoſt d'vn Cuiſinier qui n'a pas bien fait vne ſauce, & qui vous fait receuoir vn affront en bonne compagnie. Enfin, dans la maiſon d'vn homme riche, il y a perpétuellement ſujet de crier ; & ſi l'on ne l'eſt pas, c'eſt encore pis ; car on ne ſçauroit goûter aucun plaiſir. Mais le Paraſite n'a point tous ces defauts. Car il trouue toûjours la nape miſe, ſans ſe mettre en peine de rien ; de ſorte qu'il n'a ni les incommoditez de la pauureté, ni celles des richeſſes ; & ainſi il vit dans vne parfaite tranquilité, en quoy conſiſte la Beatitude.

TYQVIADE. A peine que tu ne me le perſuades.

SIMON. Dy pluſtoſt, à peine que tu ne te rendes à la vérité. Aprés auoir montré que la Paraſitique eſt vn Art, il reſte à prouuer que c'eſt le meilleur ; quoy que ce que ie viens de dire le faſſe aſſez voir, puis-qu'il poſſéde la ſouueraine félicité, à quoy les autres aſpirent. Prémiérement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut ſuer & trauailler pour les aprendre ; au lieu que celuy-cy s'aprend ſans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Paraſite s'en aller triſte au feſtin, comme vn écolier va à l'école. Les

autres Arts donnent de la peine non-ſeulement à aprendre, mais à exercer ; au lieu que celuy-cy s'exerce ſans peine; il ne faut que remuër les machoires. Il n'y a point de métier qui ne coûte beaucoup à aprendre ; mais celuy-cy ne coûte rien ; & s'il coûte quelque choſe, ce n'eſt pas à celuy qui l'aprend, mais à celuy qui l'enſeigne; car il s'aprend toûjours aux dépens d'autruy. La pluſpart ſe fâchent de leur métier, quand ils l'ont apris, & ſont toûjours en colére, lors qu'il le faut exercer, au lieu que le Paraſite n'eſt iamais plus aiſe que quand il exerce le ſien ; car il n'eſt pas plus fâcheux à exercer qu'à aprendre. Aux autres, il faut mille outils; à vn Docte, vne infinité de liures ; à celuy-cy, il ne faut que les inſtrumens que la Nature nous a donnez, qui ne ſe peuuent ni emporter ni dérober, & qui ne coûtent pas de grandes ſommes d'argent, comme ceux de Mathématique. Les autres ne trouuent leur ſalaire qu'aprés auoir trauaillé, encore ſouuent ne l'ont-ils pas, ou il faut conteſter pour l'auoir. Celuy-cy trouue ſon ſalaire dans ſon trauail, & ſa fin dans ſon opération, qui eſt la derniére perfection de l'Art. Car ordinairement la fin de l'art n'eſt pas celle de l'artiſan. Vn laboureur ne laboure pas pour labourer, mais pour viure ; & ne ſe ſoucie du labourage, que pour le profit qui luy en reuient. Mais

le Paraſite exerce ſon art pour ſon art meſme, & pour le plaiſir qu'il y prend. Les Artiſans n'ont que quelques iours de réjoüiſſance ; mais pour celuy-cy il eſt toûjours feſte, & les autres ſe delaſſent dans ſon trauail, comme dans la fin du leur ; de ſorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres eſt enfermée dans la ſienne. Les gens de métier font leurs chefs-d'œuures à jeun ; mais le Paraſite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous ſes chefs-d'œuures à table. La pluſpart des autres ne ſçauroient trauaillèr qu'en leur boutique ; celuy-cy s'exerce par tout, auſſi bien aux champs qu'à la ville, eſtant de repos, comme voyageant, & toûjours le cul ſur la ſelle. Ceux qui mangent le bien d'autruy, luy font injure. Icy l'on ne fait injure à perſonne en mangeant ſon bien ; & au lieu de s'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts eſt bas & abjet, auſſi bien que leur exercice ; celuy-cy eſt illuſtre, & commence par l'amitié, qui eſt tant vantée des Philoſophes ; auſſi ne s'exerce-t-il que par des gens de condition, comme ie feray tantoſt voir, & iamais par vn ſot ni par vn faquin. Mais la pluſpart des artiſans ſont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'eſprit ; & ſans cela ne s'amuſeroient pas à ſi peu de choſe. Il y a des Maiſtres pour apren-

dre les autres Arts; mais icy il n'y en a point, & c'eſt comme vn préſent du Ciel auſſi bien que la Poëſie. Pour comble de biens, le Paraſite ne ſéme ni ne moiſſonne, & trouue tout abondamment, comme s'il viuoit au ſiécle d'or.

TYQVIADE. Grans Dieux! comme tu m'acables de la force & de la multitude de tes raiſons, ie regrette de ne l'auoir pas eſté, & il me prend enuie de le deuenir.

SIMON. Aprés auoir montré en général les auantages qu'a cet Art ſur les autres Arts, conſidérons en particulier ceux qu'il a ſur les plus illuſtres. Car ce ſeroit trop raualer ſa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'acord que la Philoſophie & l'Eloquence, ſoit qu'on les nomme Sciences ou Arts, excellent par deſſus tout. Si l'on montre donc la prééminence qu'il a ſur elles, les autres luy céderont aiſément. C'eſt vne maxime en Philoſophie, que tout ce qui ſubſiſte dans la Nature, eſt vn; c'eſt pourquoy ces deux choſes n'ont qu'vn Eſtre chimérique; car il y a pluſieurs Rhétoriques & pluſieurs Philoſophies toutes diférentes, & c'eſt vn miracle d'en trouuer deux ſemblables; veu que ce qui eſt aprouué par les vns, eſt condamné par les autres. Mais l'écorniflerie eſt vne par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Gréce qu'en Italie ou chez les Barbares; car les Para-

ſites ſuiuent par tout de meſmes maximes, & ne ſont pas comme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'acordent ni de la fin ni des principes. Ces merueilles ſont ſi grandes, qu'elles me font quelquefois douter ſi ce n'eſt point la Sapience dont parle Ariſtote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQVIADE. Voilà aſſez de raiſons, n'as-tu point d'authoritez & d'exemples, pour prouuer vne ſi admirable doctrine?

SIMON. Oüi, & en grand nombre. Prémiérement, il n'y a point de Paraſite qui ſe faſſe Philoſophe; au lieu qu'vne infinité de Philoſophes deuiennent tous les iours Paraſites.

TYQVIADE. Comment cela?

SIMON. Il ſemble que tu n'ayes iamais lû la vie de ces grans Précepteurs du genre humain. Eſquinés le diſciple de Socrate, qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour eſtre longs, n'en ſont pas moins agréables; les ayant portez vn iour à Denis le Tyran, ce Prince le retint à ſa table; ſi bien que de Philoſophe il deuint ſon Paraſite. Ariſtipe qui viuoit au meſme temps, n'alla-t-il pas en Sicile pour le meſme ſujet? où il ſe montra ſi excellent en cet Art, que les cuiſiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy; & l'on ne les receuoit point, ſans ſon attache. Le diuin Platon meſme s'en eſt mélé; mais com-

me les talens ſont diuers, il n'y reuſſit pas bien, & ſe fit moquer de luy; Et quoy qu'il retournaſt vne ſeconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy ſa fortune a quelque choſe de celle de Nicias; car ils ont échoüé tous deux en cette Iſle.

TYQVIADE. Qui eſt-ce qui dit cela de luy?

SIMON. Pluſieurs Hiſtoriens tres-célébres, & particuliérement Ariſtoxéne le Muſicien, qui a eſté luy-meſme le Paraſite de Nélée; comme Euripide le fut d'Arquélaüs, iuſqu'à la mort; & Anaxarque, d'Aléxandre. Pour Ariſtote, il n'a fait qu'ébaucher cet Art, non plus que les autres. Ie pourrois aléguer pluſieurs exemples ſemblables, mais pour venir au but; ſi la félicité conſiſte à n'auoir ni chaud ni froid, ni ſoif ni faim, comme diſent quelques Philoſophes, le Paraſite n'eſt pas tourmenté de ces maux, comme pluſieurs d'entr'eux, qui en ſont morts miſérablement.

TYQVIADE. Achéue de montrer les auantages qu'a cet Art par deſſus la Rhétorique & la Philoſophie.

SIMON. Il y a deux temps où les habiles gens ſe font paroiſtre, la paix & la guerre; conſidérons prémiérement celuy-cy.

TYQVIADE. Que tu prens vn beau champ

pour faire éclater la gloire de ton Paraſite, & que i'auray de plaiſir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philoſophes.

SIMON. Figure-toy que les ennemis ſont entrez dans la Prouince, & que tous ceux qui ſont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire teſte. Tout le monde y acourt, Poëtes, Orateurs, Philoſophes, Paraſites. Dépoüillons-les pour les mieux conſidérer, puis-qu'auſſi bien il leur faut vétir leurs armes. Les vns paroiſſent ſecs & décharnez, ſans aucune force ni vigueur. Quelle aparence de les mener au combat, que pour viure ils ont beſoin de Médecin? Comment pourroient-ils ſuporter les durs trauaux de la guerre? Le Paraſite au contraire, ſe préſente auec vn viſage vermeil, vn œil vif, vn teint frais, vn regard furieux; En vn mot, robuſte de corps & d'eſprit; & tout preſt à donner des coups, pluſtoſt qu'à en receuoir. Mais pourquoy ſe mettre en peine d'aléguer des marques de la valeur des vns & des autres? Il n'y a iamais eu d'Orateur ni de Philoſophe qui ait eſté à la guerre, qu'il ne s'en ſoit repenty. Iſocrate n'auoit garde d'y aller, puis-qu'il n'auoit pas ſeulement la hardieſſe de monter ſur la tribune. Quant aux autres, Philipe n'eut pas pluſtoſt déclaré la guerre aux Athéniens, que Demadés, Eſquinés & Philocrate, qui trembloient de peur,

luy

luy liurérent leur Patrie. Pour Lycurgue, Démosthéne, & Hypéride, qui parloient si haut, & qui paroissoient si résolus dans leurs harangues, quel exploit de guerre ont-ils iamais fait ? Le prémier & le dernier n'oserent sortir hors des portes de leur ville, & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre, qui faisoit plus le fanfaron, & qui disoit des injures à Philipe, ayant eu la hardiesse de s'auancer iusqu'en Béocie, comme il en falut venir aux mains, le cœur luy manqua, & il s'enfuit lâchement, & abandonna son bouclier. Ces choses sont publiques & connuës de tout le monde.

TYQVIADE. Ie le sçay; mais c'estoient des gens qui s'exerçoient à parler, & non pas à faire, comme les Philosophes.

SIMON. Ie te feray voir que ceux-cy sont plus lâches que les autres, quoy qu'ils ne cessent de parler de courage & de résolution. Prémiérement, tu ne me sçaurois donner d'exemple d'vn seul Philosophe qui soit mort l'épée à la main. Car, ou ils n'ont iamais esté à la guerre, comme Antisthéne, Diogéne, Cratés, Zénon, Platon, Esquinés, Aristote, & toute leur suite; ou ils ont tourné le dos, comme Socrate; qui ayant eu l'audace de marcher contre les Lacédémoniens, perdit cœur à la prémiére rencontre, & aima mieux venir disputer contre ses écoliers à

Athénes, que d'auoir à faire aux diſciples de Lycurgue.

TYQVIADE. Il eſt vray que ie l'ay lû dans de bons Auteurs, & tu n'enchéris pas icy ſur la vérité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'vn Paraſite?

SIMON. Si i'en ay? Tous ceux qui ont lû Homére, ſçauent que ſes plus braues Héros ſe méloient de ce métier-là. Neſtor qui n'eſtoit pas moins courageux qu'éloquent, eſtoit le Paraſite d'Agamemnon; & ce Prince n'admire perſonne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit auoir vne douzaine d'Achiles, d'Ajax, ni de Diomédes, mais de Neſtors; c'eſt à dire de Paraſites; & qu'auec cela il auroit bien-toſt pris Troye. Idomenée fils de Iupiter l'eſtoit auſſi, au raport du meſme Auteur.

TYQVIADE. Comment le prouueras-tu?

SIMON. Te ſouuient-il de l'endroit où Agamemnõ luy crie, Que ſon verre eſt toûjours plein auprés du ſien, pour boire lors que le cœur luy en dit? Car il ne veut pas dire par là qu'Idomenée bût nuit & iour, mais bien qu'il auoit toûjours place à ſa table, qui eſt le propre du Paraſite; au lieu que les autres ne s'y oſoient mettre ſi l'on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lors qu'il eut combatu contre Hector. Mais il y auoit

long-temps que Neſtor faiſoit ce métier à la table de Cénée & d'Exadius, & il continua iuſqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQVIADE. Que tu me plais de n'aléguer point de petis exemples ? Mais n'en as tu point encore d'autres?

SIMON. Patrocle eſtoit le Paraſite d'Achile, quoy qu'il ne le cédaſt à pas vn des Grecs, tant pour les auantages du corps, que pour ceux de l'eſprit. Et véritablement il me ſemble qu'il ne le céde pas meſme à Achile, quand ie le voy chaſſer Hector hors du camp qu'il auoit forcé, & éteindre le feu qu'il auoit mis aux nauires, à quoy Ajax & Teucer auoient trauaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Paraſite, & parmy eux Sarpédon, qui eſtoit fils de Iupiter ? Auſſi ne meurt-il pas de la main d'vn ſeul, comme Hector de la main d'Achile, & Achile de celle de Pâris : Mais pour le tuer, il faut employer deux hommes & vn Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de lâches ſuplications, comme le prémier, qui prie Achile de rendre ſon corps à ſon pere ; mais il dit des choſes grandes & dignes de ſa profeſſion, *Que s'il s'en fût préſenté à luy auparauant vne vintaine de ſemblables, il les auroit tous défaits.*

TYQVIADE. Mais on peut dire que c'eſtoit l'amy d'Achile, & non pas ſon Paraſite.

SIMON. Il témoigne luy-meſme le con-

traire, lors qu'il dit, qu'il luy a fait la cour dés ſon enfance, qui eſt le propre du Paraſite, & non de l'amy; Et pour montrer qu'il n'eſtoit pas auſſi ſon valet, il le prie qu'aprés auoir toûjours vécu enſemble, ils ſoient enterrez tous deux en meſme tombeau; en quoy il le traite de compagnõ, comme il paroiſt par tout ailleurs. Auſſi Mérioné eſtoit le courtiſan d'Idoménée; car c'eſt ainſi qu'on apelloit alors les Paraſites; & Homére le compare à Mars, qui eſt vn honneur qu'il ne rend pas à Idoménée luy-meſme, qui eſtoit fils de Iupiter. Quoy! Ariſtogiton, cet illuſtre libérateur des Athéniens, n'eſtoit-il pas le Paraſite d'Harmodius, à cauſe de ſa pauureté? Et n'a-t-il pas vne ſtatuë d'airain comme luy, pour récompenſe de ſa vertu? Enfin, les Dieux meſmes ne peuuent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs Paraſites, comme ils firent Minos & Tantale. Voyons maintenant noſtre Héros à la guerre. Prémiérement, il ne va point au combat, ſans ſe mettre prémiérement à table, ſuiuant le conſeil d'Vlyſſe, pour acquerir de nouuelles forces; & tandis que les autres tremblent ou cherchent leurs armes, il eſt déja tout preſt à bien faire. Lors qu'on vient aux mains, il combat aux prémiers rangs, & couure de ſon corps celuy qui le traite, comme Ajax faiſoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de

honte de l'auoüer pour ſien ; car il a bonne mine, meſme dans la mort. Et certes, il feroit beau voir auprés de luy, le corps maigre & défait d'vn Philoſophe, qui reſſemble pluſtoſt à vn criminel qu'on méne au ſuplice, qu'à vn ſoldat ; Vn Eſtat ne ſeroit-il pas menacé de ſa ruine, qui en auroit de ſemblables pour le défendre ? Voilà quels ſont les Paraſites à la guerre, à comparaiſon des Orateurs & des Philoſophes. Voyons maintenant l'auantage qu'ils ont ſur eux dans la paix, en quoy ils les ſurpaſſent, autant que la paix ſurpaſſe la guerre. Prémiérement, ils n'ont point de procés pour leurs vſures, & l'on ne les entend point crier dans vn Barreau où ils n'ont que faire, car ils haïſſent la tromperie & la chicane ; mais dans les exercices du corps, vn homme de Lettres, qui ſe viendroit préſenter contr'eux, ſe feroit moquer de luy. Dans la chaſſe auſſi ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'vn cerf ou d'vn ſanglier ; car ſi l'vn éguiſe ſes dents contr'eux, auſſi font-ils les leurs contre luy. Dans les feſtins, qui ſont vn des principaux exercices de la paix, qui ſçait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie ? Au lieu qu'vn Philoſophe reſſemble à vn homme qui vient d'enterrer ſon pére ou ſa mére, tant il eſt triſte & mélancolique. Comparons-les maintenant, dans le reſte de leur vie. Le Paraſite mépriſe la gloire, & ne

ſe ſoucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Philoſophes & les Orateurs en ſont éperdûment amoureux, quoy qu'ils preſchent le contraire. Pour ce qui eſt de l'auarice, vn Orateur ne vend pas ſeulement ſa voix, mais ſa conſcience; & le Philoſophe pour amaſſer des richeſſes, met la Vertu à l'encan, & deuient ſouuent vn lâche flateur. Quelques-vns courent tout le monde pour s'enrichir, & ſe rendent eſclaues des Grans pour de l'argent. Diray-je les autres paſſions dont ils ſont tyranniſez; la crainte, l'enuie, la colére, où noſtre Paraſite eſt ſi peu ſujet, que s'il vient quelquefois à ſe fâcher, ce qui arriue rarement, il fait rire la compagnie, tant il eſt agréable meſme dans ſa mauuaiſe humeur. Pour la triſteſſe, elle ne trouue point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choſes qui la font naiſtre, & qu'il a renoncé aux atachemens du monde.

TYQVIADE. Mais la pauureté ne l'afflige-t-elle point?

SIMON. Non; car il ne manque de rien, & vit aux dépens d'autruy, ſans quoy il ne ſeroit pas Paraſite; comme on n'apelle point vn homme ſage ou vaillant, qui manque de ſageſſe ou de valeur. Il ne porte point de bâton pour ſe défendre, comme font les Philoſophes, parce qu'il n'a peur de rien, eſtant à couuert par ſa pau-

ureté; & il n'a point beſoin la nuit de fermer la porte ou les feneſtres, ſi ce n'eſt pour s'exemter du froid ou du vent. Il n'eſt point acuſé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philoſophes, dont il nous reſte encore des Apologies; au lieu qu'il ne s'en trouue point de Paraſite. Que s'il fait quelque méchante action, ce n'eſt point en cette qualité; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de ſon crime, & deuient adultére, voleur, aſſaſſin, ou quelqu'autre choſe ſemblable.

TYQVIADE. Si ſa vie eſt meilleure que celle des Philoſophes, ſa mort pour le moins eſt beaucoup pire?

SIMON. Nullement. Car on voit les vns mourir dans les tourmens, ſoit des ſuplices ou des maladies; mais l'autre meurt tout en riant; & l'on n'en voit point de banny, ou contraint d'aualer du poiſon.

TYQVIADE. Tu prouues aſſez bien les auantages qu'il a par deſſus les Orateurs & les Philoſophes; Il reſte de faire voir que la profeſſion en eſt honneſte.

SIMON. Cela n'eſt-il pas aſſez prouué par l'exemple des plus grans perſonnages qui ont fait ce métier, comme ie l'ay montré amplement? Et qu'on ne die point qu'ils ſont à charge aux Grans; car les Grans ne ſe ſçauroient paſſer

d'eux, & ſeroient plus miſérables que tu n'imagines les Paraſites, s'ils ne les auoient point pour leur tenir cõpagnie & pour admirer leur félicité. Ils ne leur ſeruent pas ſeulement d'entretien, mais de défenſe. Car il n'eſt pas aiſé de les ataquer, veu qu'ils ne les abandonnent iamais; ni de les empoiſonner, parce qu'ils boiuent toûjours les prémiers, & font l'eſſay des viandes, ſans crainte de mourir pour ceux-là qui les font viure. D'ailleurs, les Grans tirent leur honneur des Paraſites, & font gloire d'auoir pluſieurs gens à leur ſuite & à leur table, au lieu que le Paraſite ne tire point ſa gloire d'vn Grand; quoy qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à vne perſonne qui eſt au deſſus de luy.

TYQVIADE. I'ay peine à croire que cet Art ne ſoit arriué à ſa perfection, & que perſonne n'en ait traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les auantages. Mais tu m'auouëras toûjours que ſi la profeſſion n'en eſt honteuſe, pour le moins le nom l'eſt.

SIMON. Ie t'ay déja dit que le peuple ne ſçait pas la juſte valeur des choſes. D'ailleurs, on parle auec honneur des Courtiſans, qui ſont les Paraſites des Rois & des Princes, & les Rois ſont apellez par les Poëtes les nourriſſons des Dieux, comme qui diroit leurs Paraſites.

TYQVIADE. Ie me rens, & ſuis entiére-

ment

ment perſuadé de la nobleſſe & de l'antiquité de ce bel Art; & ie meurs d'enuie de l'aprendre dés aujourd'huy, tant ie ſuis conuaincu par tes raiſons. Ie ne doute point que comme ton prémier diſciple tu ne prennes plaiſir à m'inſtruire; car on dit que les méres chériſſent toûjours dauantage leurs prémiers enfans.

DES EXERCICES DV CORPS.

DIALOGVE D'ANACARSIS ET DE SOLON.

Anacarſis parle contre la lute & autres ſemblables exercices, & Solon les défend.

ANACARSIS. A Qui en veulent ces jeunes gens, de ſe coleter ainſi, & ſe donner le croc-en-jambe, ou ſe veautrer dans la bouë comme des pourceaux, & tâcher à ſe ſufoquer & à s'empeſcher la reſpiration. Ils s'huiloient & ſe raſoient l'vn l'autre aſſez paiſiblement d'abord; mais tout à coup baiſſant la teſte, ils ſe ſont entrechoquez comme des Beliers; puis l'vn leuant en l'air ſon compagnon, l'a laiſſé retomber à terre par vne ſe-

couſſe violente; & ſe iettant ſur luy, il l'empeſche de ſe releuer, luy preſſant la gorge auec le coude, & l'étreignant auec les iambes; de ſorte que i'ay peur qu'il ne l'étoufe, quoy que l'autre luy frape ſur l'épaule pour le prier de le lâcher, comme ſe recónoiſſant vaincu. Il me ſemble qu'ils deuroient craindre de s'enduire ainſi de bouë, aprés s'eſtre huilez, & ils me font rire en les voyant échaper des mains de leurs compagnons, comme des anguilles que l'on preſſe. En voilà qui font la meſme choſe à découuert, horſmis que c'eſt dans le ſable qu'ils ſe veautrent, comme des poules, auant que d'en venir au combat, afin que leur aduerſaire ait plus de priſe, & que la main ne coule pas ſur l'huile ni ſur la ſueur. Ces autres couuers auſſi de pouſſiére, s'entrebatent à coups de pié & de poin, ſans eſſayer de ſe renuerſer comme les prémiers. L'vn crache ſes dents auec le ſable & le ſang, d'vn coup qu'il a receu dans la machoire, ſans que cet homme vétu de pourpre, qui préſide comme ie croy à ces exercices, ſe mette en peine de les ſéparer; au contraire, il loue celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la pouſſiére en ſautant en l'air, comme ceux qui diſputent le prix à la courſe; & cependant, ils ne bougent d'vne place. Ie voudrois bien ſçauoir à quoy tendent toutes ces choſes; & s'il n'y a pas

Sauteurs.

de la fureur, ou pour le moins de l'extrauagance à les pratiquer?

SOLON. Tu trouues ces coûtumes étranges, parce que ce ne ſont pas celles de ton païs, comme vous en auez pluſieurs qui nous ſemblent extraordinaires, parce qu'elles ne ſe raportent pas aux noſtres. Mais ſi tu demeures plus long-temps icy, ie te verray luter & ſauter comme nous faiſons. Car ces exercices rendent les membres plus ſouples, & le corps plus vigoureux; & tous ces coups ſe donnent & ſe reçoiuent par jeu.

ANACARSIS. Mais ce jeu n'eſt pas fort plaiſant; & qui ſe viendroit iouër à moy de la ſorte, verroit que ce n'eſt pas en vain que les Scythes portent vne épée; mais explique-moy vn peu tous ces jeux, puis-que tu les nommes ainſi?

SOLON. C'eſt icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la ſtatuë paroiſt ſur cette colonne, en la poſture d'vn homme las qui ſe repoſe ſur le coude, ayant la teſte apuyée ſur ſa main droite, & tenant de l'autre ſon arc. Ceux que tu vois veautrez dans la bouë ou dans la pouſſiére combatent à la lute; les autres qui ſe frapent à coups de piés & de poin, au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le ſaut, le palay, le pugilat; & par tout le vainqueur eſt couronné.

Combat à coups de poin.

ANACARSIS. Mais encore quel eſt le prix qu'il remporte?

SOLON. Vne couróne d'oliuier aux jeux Olympiques, vne de pin aux Iſthmiques, vne d'ache à ceux de Némée; & aux Pythiques des fruits conſacrez à Apollon. Pour ceux qui ſe font à Athénes en l'honneur de Minerue, on y donne de l'huile, de l'oliuier conſacré à la Déeſſe. Qu'as-tu à rire, eſt-ce que tu trouues cela peu de choſe, pour tant de trauaux & de peines?

ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a inſtitué ces jeux, mérite d'eſtre loüé pour ſa magnificence; quoy qu'à dire vray, on put auoir ces choſes à meilleur marché, ſans courre fortune de s'eſtropier, ou de ſe rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne ſont que les marques de la victoire, dont la gloire eſt la récompenſe; car tu ſerois étonné de voir aux jeux publics toute la Gréce aplaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me ſemble que cela fait partie du ſuplice, de receuoir des coups deuant tout le monde; & ie ne voy pas que la gloire ſerue à les guérir. On ſe gouuerne bien plus honneſtement parmy les Scythes; car celuy qui a fait le moindre mal à ſon compagnon, ſoit en public ou en particulier, eſt condamné à l'amende. Pour moy, i'auouë franchement que i'ay pitié des combatans & des ſpectateurs. Car

il me fâche de voir tant soufrir les vns pour si peu de chose, & les autres quiter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poin.

SOLON. Si c'estoit le temps des spectacles, & que tu visses toute la Gréce assemblée pour assister à ces jeux, tu tiendrois vn autre langage; car la veuë touche beaucoup plus que l'oüie; & tu serois le prémier à batre des mains & à admirer la force l'adresse & la résolution des combatans, sans parler du zéle & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

ANACARSIS. Dy plustost que ie serois le prémier à en rire. Car ie ne voy point de proportion entre la peine & la récompense, & ie m'étonne qu'il ait des gens assez fous pour vouloir tant soufrir, afin de donner du plaisir aux autres. Mais dy-moy, tous ceux qui combatent; sont-ils couronnez?

SOLON. Non; mais seulement le victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis, de tant soufrir pour vne récompense incertaine, & dont il y a si peu de gens qui ioüissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes iamais veu de République bien ordonnée; autrement, tu ne condamnerois pas ces choses qui rempliſſent l'esprit de l'amour de l'honneur & de la vertu;

outre que cela exerce le corps; car l'vtilité eſt icy iointe au trauail, quoy que cela ne paroiſſe pas d'abord.

ANACARSIS. Ie n'ay quité mon païs, & trauerſé tant de Terres & de Mers, qu'afin d'aprendre ce que tu me reproches que ie ne ſçay point; & c'eſt pour cela que i'ay recherché ton amitié; c'eſt pourquoy ſi tu voulois m'en entretenir, tu ne ſçaurois prendre tant de peine à le conter, que ie receuray de plaiſir à l'entendre.

SOLON. Il ſeroit dificile de te dire tout, en peu de paroles; mais tu aprendras vne autre fois nos coûtumes, touchant le ſeruice des Dieux, & le reſte du gouuernement politique. Ie te diray maintenant qu'on a établi ces exercices, pour acoûtumer la jeuneſſe au trauail, non pour vne ſimple guirlande, mais pour le bien qui leur en reuient, & à toute la République.

ANACARSIS. Que ne propoſes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatelles?

SOLON. L'vn ſuit de l'autre; mais nous auons peruerty l'ordre, & parlé prémiérement des choſes qui ſe faiſoient aux jeux, auant que de parler de la fin pour laquelle on les faiſoit; Toutefois, puis-que nous ſommes de loiſir, il ſera facile de contenter ta curioſité, & de reprendre la choſe dés ſon origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil

& la liaiſon, & cela m'aprendra vne autre fois à ne point parler de ce que ie n'entens pas. Mais allons prendre le frais ſous ces arbres; car ie ne me plais pas comme vous, à eſtre la teſte nuë au Soleil, quoy que i'aye quité mon chapeau pour m'acommoder à vos coûtumes. D'ailleurs, nous en ſerons moins interrompus du bruit des aclamations; Mais dy-moy, comment peux-tu ſoufrir ainſi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy ſur ta teſte, pendant les ardeurs de la canicule, ſans en eſtre incommodé, & tout trempé de ſueur comme moy.

SOLON. C'eſt l'effet des exercices dont tu te moques. Car aprés auoir luté tout le iour au Soleil, dans du ſable ardent, le chaut ne nous incommode plus; Mais allons nous aſſéoir où tu dis, ie t'aprendray ce que tu deſires ſçauoir, à la charge que tu ne prendras pas ce que ie te diray, pour des Oracles; mais que tu feras tes dificultez par tout, pour t'inſtruire & moy auſſi. Car ie promets de faire receuoir tes opinions publiquement, ſi ce ſont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on vous accuſe d'eſtre grans railleurs. Car comment vn étranger comme moy, qui n'a iamais demeuré dans des Eſtats poliſſez, pourroit-il faire des leçons au plus grand Légiſlateur de la Gréce? Ie ne refuſe pas, neanmoins, de faire

mes dificultez, pour m'éclaircir de la vérité. Mais puis-que nous voicy déja à couuert, allons nous aſſéoir ſur ces pierres, pour eſtre plus à noſtre aiſe; & dy moy prémiérement pourquoy tu as étably ces exercices, & à quoy ſeruent à la Vertu, tous ces ſauts & toutes ces culebutes? Ie ſçauray le reſte vne autre fois; mais ſouuien-toy d'eſtre clair & court tout enſemble, ſi tu veux que i'y comprenne quelque choſe; autrement, i'auray oublié le commencement, auant que tu ſois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, ſi ie m'étens hors du ſujet. Car c'eſt ainſi qu'il ſe pratique dans l'Aréopage, où l'on écoute patiemment les parties ou bien les Auocats pour elles, lors qu'ils demeurent renfermez dans leur matiére; mais quand ils tâchent d'émouuoir les paſſions, ou de gagner les bonnes graces des Iuges, on les fait taire, pour ne point ſurprendre la Iuſtice, ou abuſer de l'audience de la Cour. Ie te donne le meſme droit, pourueu que hors de là, tu me laiſſes le champ libre pour m'égayer, puis qu'auſſi bien nous n'auons que faire, & que nous ſommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela eſt plus que raiſonnable; & ie t'ay obligation de m'auoir apris en paſſant vne coûtume de ton païs, que ie trouue fort bonne. Parle donc, & ie te donneray bonne audience

audience, comme vn Iuge de l'Aréopage mis de ta main.

SOLON. Il faut auparauant que ie te die quelque choſe de l'eſtat d'vne bonne République ; car cela ſeruira à te faire mieux comprendre la vérité. Nous croyons qu'vne ville ne conſiſte pas dans l'enclos de ſes murailles, mais dans le corps de ſes habitans ; c'eſt pourquoy nous auons plus de ſoin de leur éducation, que des bâtimens & des fortifications ; car en leur aprenant comme il ſe faut gouuerner, tant en la paix qu'en la guerre, nous les rendons inuincibles, & la cité imprenable. Aprés donc que les enfans ſont ſortis de deſſous l'aile de leurs méres, & qu'ils commencent à auoir le corps propre au trauail, & l'eſprit capable de raiſon & de diſcipline ; nous les prenons ſous noſtre conduite, & exerçons l'vn & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous deuons eſtre ; mais que nous auons beſoin d'inſtitution & d'exercice pour corriger nos defauts, & pour acroiſtre nos auantages. Semblables à ces jeunes plantes que le Iardinier ſoûtient auec des bâtons, & couure contre les injures de l'air, iuſqu'à ce qu'elles ſoient aſſez fortes pour ſuporter le chaud & le froid, & réſiſter aux vens & aux orages. Alors on les taille, on les redreſſe ; on coupe les branches ſuperfluës,

pour leur faire porter plus de fruit ; on oſte les bâtons & les couuertures, pour les endurcir, s'il faut ainſi dire, & les fortifier. Nous éueillons donc d'abord l'eſprit des jeunes gens, par l'étude de l'Arithmétique & de la Géométrie, aprés leur auoir apris à lire & à écrire, & nous l'adouciſſons la Muſique. En ſuite, nous les portons à l'amour de la vertu, par la lecture des Poëtes, où ils voyent les paroles & les actions des grans perſonnages; qui font naiſtre en eux le deſir de leur reſſembler. Car la Poëſie a des charmes particuliers qui s'atachent à l'eſprit, & qui impriment les belles choſes, tant dans la mémoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'adminiſtration des affaires, alors.... Mais ie ne m'aperçoy pas que cecy eſt hors de mon ſujet; c'eſt pourquoy ie m'impoſe ſilence à moy-meſme, ſans atendre la voix de l'huiſſier, qui ſans doute baiſſoit la veuë de honte, voyant que ie m'eſtois égaré.

ANACARSIS. N'y a-t-il point de peines établies par vos loix, contre ceux qui paſſent ſous ſilence les choſes les plus conſidérables, pour s'atacher à d'autres moins importantes?

SOLON. Pourquoy dis-tu cela?

ANACARSIS. Parce que tu quites ce qui concerne le gouuernement de l'Eſtat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui ſont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'eſt le but que ie me ſuis propoſé d'abord, que ie ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du diſcours, & embaraſſer ta mémoire. Toutefois, ſi tu veux, ie diray quelque choſe en paſſant, de ce que tu deſires ſçauoir; car ce n'eſt pas icy le lieu d'en parler. Lors que les jeunes gens donc ſont capables de l'adminiſtration des affaires, nous leurs aprenons les loix du païs, qui ſont propoſées pour cela publiquement en groſſes lettres, afin que tout le monde les puiſſe lire; & qui leurs enſeignent ce qu'ils doiuent faire & ce qu'ils doiuent éuiter. Nous ajoûtons à cela la conuerſation des Philoſophes, qui leurs aprennent à bien viure, & à ne faire tort à perſonne, & en ſuite à régler leurs deſirs, & à modérer leurs paſſions; enfin, à parler & à ſe taire. Nous leurs imprimons auſſi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, par des Tragédies & des Comédies, permettant en celles-cy de taxer les defauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger, que pour inſtruire les autres.

ANACARSIS. I'en ay veu iouër aux Baccanales, où l'on voit les vns montez ſur des échaſſes, & vétus en Rois & en Princes, qui bâillent auec de grans maſques, & prononcent des mots graues & empoulez; Mais les autres qui iouënt des Comedies, ne s'égueulent pas tant, & ſont chauſſez & vétus à l'ordinaire; quoy que leurs

masques soient encore plus ridicules. Comme ces hauts montez donc émeuuent la compassion, lors qu'on leur voit traîner leurs cothurnes, qui sont comme des entraues ; les autres excitent la risée du peuple, si tost qu'ils paroissent sur le théatre.

SOLON. Ce ne sont pas leurs cothurnes qui font pitié, mais les choses tragiques qu'ils répresentent, d'vn ton lamentable, & auec des paroles de mesme; aidées de la Musique, qui a grand pouuoir sur l'esprit humain. Mais pour reuenir à nostre sujet; si tost que nos jeunes gens ont le corps fort & robuste, nous les faisons dépouïller à l'air, pour les acoûtumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples, à l'exemple des Conroyeurs, qui préparent le cuir de la sorte, pour le faire plus durer. En suite, nous les exerçons comme tu as veu, en présence des vieillars qui prennent garde que tout aille bien; ce qui, auec la force & l'adresse, leurs aprend à mépriser les coups & les blessures, & est comme vn prélude de la guerre. Que ne feront-ils point estant armez, que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis ? car on ne leur voit point des corps pâles & défaits, ni chargez d'vne graisse inutile; mais ils sont robustes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel vsage peuuent estre dans les

combats, ceux qui ne peuuent ſoufrir le Soleil ni la pouſſiére, & qui pâliſſent, en voyant couler leur ſang; à demy vaincus, par la ſeule veuë des ennemis? D'ailleurs, ces exercices conſument les humeurs ſuperfluës, qui cauſent les fiéures & les maladies, & contribuë beaucoup à la ſanté. Car le corps d'vn Athléte eſt comme du blé bien criblé, où il n'y a point d'ordure; & les trauaux qu'il ſoufre ne le tourmentent pas tant, comme ils l'exercent. Nous les acoûtumons auſſi à la courſe, pour les diuers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heure, & les faiſons courir dans des ſables, afin qu'ils ſoient plus viſtes en vn lieu ferme & vny. Car on leur propoſe exprés des dificultez en ces jeux, pour leur rendre les choſes neceſſaires plus faciles. Nous les exerçons auſſi à ſauter, pour pouuoir franchir vn foſſé lors qu'il en ſera beſoin, ou quelqu'autre obſtacle qu'on aura ietté ſur leur paſſage; & pour eſtre aprés plus agiles, ils s'exercent d'abord auec des bales de plomb à la main. Ils s'acoûtument pour ſe fortifier, à lancer vn jauelot, ou à ietter vn palay, qui eſt comme vne petite rondache d'airain poly, où il n'y a point de priſe; de ſorte qu'il eſt meſme dificile à tenir. Pour le ſable & la bouë dont tu te moques, qui ſont dans les lieux où l'on lute, outre que cela empeſche qu'on ne ſe faſſe mal en tom-

le plus loin qu'ils peuuent.

bant, cela aprend à ſe tenir plus ferme en des lieux gliſſans, & rend les véritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à coleter vn aduerſaire en cet endroit, ſur tout lors que l'huile & la ſueur font gliſſer la main ſur la peau, eſt cauſe qu'on ne trouue aprés plus de peine à emporter vn bleſſé du combat, ou à enleuer vn priſonnier. Pour le ſable & la pouſſiére dont on ſe frote, c'eſt pour vne raiſon toute diférente, afin de donner plus de priſe; outre que cela ſert à arreſter la ſueur, & fait qu'on dure plus long-temps au trauail, & que les eſprits ne ſe diſſipent pas ſi toſt. D'ailleurs, en fermant les pores qui ſont ouuerts par la chaleur, cela oſte l'entrée à l'air qui eſt froid, & qui pourroit faire mal. On peut dire auſſi que cela ſert à nettoyer les ordures comme on écure la vaiſſelle. Ie te demanderois volontiers, ſi tu aimerois mieux auoir le corps blanc & éféminé, comme ceux qui ne ſont pas acoûtumez au trauail; que de l'auoir brun & vigoureux, cóme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices ſeruent à bannir l'oiſiueté, qui relâche les forces du corps & de l'eſprit, & rend les hommes pareſſeux & mutins; ſi bien qu'ils ſont néceſſaires en temps de paix, & en temps de guerre.

ANACARSIS. Mais quand les ennemis vous ataquent, marchez-vous au combat ainſi poudreux & huilez? Et apréhendent-ils que vous

ne les ſufoquiez & ne leurs donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la bouë? Vos corps ainſi noircis au Soleil, ſont-ils à l'épreuue de leurs armes? & prenez-vous ces grans maſques de Tragédie pour leur faire peur, ou ces hauts cothurnes pour les ateindre plus promptement? Prenez garde que ces exercices ne conſument en vain voſtre force & voſtre vigueur, & que ce ne ſoient pluſtoſt des paſſetemps des oiſifs, que des écoles de vertu. Vous feriez mieux, à mon auis, de tâcher à vous aguerrir par l'exercice des armes, non pas en lançant quelque jauelot ſans pointe; mais en combatant tout de bon, auec l'épée & le bouclier, couuers de la cuiraſſe & de l'armet. Car en l'eſtat où ie vous voy, vous ſubſiſtez pluſtoſt par quelque faueur diuine, qu'autrement, puis-que ie n'ay qu'à mettre l'épée à la main, pour faire fuir tous vos Athlétes derriére les pillers & les ſtatuës qui embelliſſent ces portiques, & pour faire pâlir leur rougeur. En vn mot, vne longue paix vous a rendus incapables de ſoûtenir le viſage de voſtre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous ſont venus ataquer ſous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones auec leur Reyne Hippolite. Car quoy que nous nous exerçions tout nuds, nous n'allons pas tout nuds à la guerre; & paſ-

ſons de ces exercices, à celuy des armes.

ANACARSIS. Ie ne voy point que l'on s'y exerce icy, & ſi i'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras, ſi tu y demeures plus long-temps, & ie te montreray tout noſtre apareil de guerre, auec noſtre Caualerie, qui fait preſque le quart des habitans. Mais nous trouuons qu'il eſt ſuperflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aller armé en temps de paix; c'eſt pourquoy il n'eſt pas permis de porter vne épée. Cela eſt bon pour vous, qui eſtes toûjours errans & vagabons, expoſez aux courſes & aux embuſches de vos ennemis, & qui n'eſtes pas ſeulement en ſeureté parmy vos citoyens, comme nous le ſommes par le moyen des loix & de la Iuſtice.

ANACARSIS. Mais pourquoy épuiſer en vain ſes forces, au lieu de les employer à la guerre?

SOLON. Le corps n'eſt pas comme vn vaiſſeau ſujet à tarir; au contraire, ſes forces s'augmentent par le trauail, & lors qu'il eſt exercé, il en deuient plus robuſte; car il languit dans l'oiſiueté, comme l'expérience le témoigne.

ANACARSIS. Ie ne puis répondre à toutes ces ſubtilitez; mais ie voudrois pour le moins, que ces exercices fuſſent des images de la guerre, & qu'on ſe batiſt tout de bon l'épée à la main,

au lieu

au lieu de s'amuſer à donner le croc-en-jambe à ſon compagnon.

SOLON. Il ſeroit trop cruel de ſe tuer, ſeulement pour l'exercice, & de priuer l'Eſtat de braues hommes, qui pourroient rendre de bons ſeruices dans l'occaſion. Pour ce qui eſt du prix qui eſt propoſé au vainqueur, ie ne ſçay pourquoy tu fais ſi peu de cas d'eſtre proclamé victorieux en préſence de ſes citoyens, & de receuoir des loüanges & des aplaudiſſemens de tout le monde. Combien penſes-tu que ces aclamations excitent le courage de la jeuneſſe, & alument dans leur cœur de deſir d'honneur & de gloire ? Que ne feront point pour la défenſe de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour vne branche d'oliuier ? D'ailleurs, à ſe montrer ainſi nud aux yeux des autres, on en a plus de ſoin d'entretenir ſa force & ſa vigueur. Que dirois-tu, ſi tu voyois joûter publiquement des coqs & des cailles, auec ordre aux jeunes gens de s'y trouuer, pour redoubler leur courage par la veuë de ces petis animaux, qui combatent iuſqu'au dernier ſoupir pour la gloire ; ou quand tu verras dans Lacédémone ce peuple belliqueux, courir aprés vne bale qu'on iette au milieu de l'Amphitéatre, ou ſe partager en deux bandes dans vn lieu qui eſt enfermé d'eau, & s'entrepouſſer iuſqu'à ce que l'vn ou l'autre bataillon

Coqs cõtre coqs, & cailles contre cailles.

ſoit enfoncé ou recogné iuſques-là ? Mais tu ſeras bien plus étonné, lors que tu verras fouëtter les jeunes garçons iuſqu'au ſang ſur l'autel de Diane, en la préſence de leurs péres & de leurs méres, qui ne ſont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter conſtamment la douleur; afin que s'ils venoient iamais à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fiſt rien faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Pluſieurs donc meurent ſous les coups de fouët, pour ne point trahir leur gloire ; & on leur a dreſſé des ſtatuës publiques pour récompenſe.

ANACARSIS. Mais Lycurgue ſe faiſoit-il fouëtter comme cela, quand il eſtoit jeune, pour s'exercer à la vertu ; ou s'il a introduit ces coûtumes en vn âge qui le mettoit hors de danger.

SOLON. Il eſt vray qu'il eſtoit déja vieux, lors qu'il les a établies. Car ce ne fut qu'aprés auoir demeuré long-temps en Créte, pour aprendre celles de Minos, qui eſtoient eſtimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coûtumes eſtoient bonnes, que ne les as-tu donc ſuiuies?

SOLON. Ie me ſuis contenté de celles de mon païs.

ANACARSIS. Ce n'eſt pas cela ; mais tu as veu combien il eſtoit ridicule de ſe faire du mal, pour s'empeſcher d'en auoir ; & pour vne dou-

leur abſente & incertaine, endurer des maux préſens & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas quelquefois ſoufrir. Si ie me trouue iamais à ces ſpectacles de Lacédémone, ie t'aſſure que i'en riray tout mon ſaoul, & que ie diray bien des injures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maiſon, comme des voleurs & des aſſaſſins. Leur Légiſlateur, à mon auis, auoit beſoin d'vn peu d'ellébore pour luy purger le ceruceau.

SOLON. Ne dy pas cela d'vn ſi grand homme; car quand tu ſeras à Sparte, on ne manquera pas de te ſatisfaire là deſſus. Mais aprés t'auoir apris nos coûtumes, qui ne te plaiſent pas trop, à ce que ie voy, il eſt temps de te demander les tiennes, & comment vous inſtituez la jeuneſſe?

ANACARSIS. C'eſt ſans l'outrager, ni faire mal à perſonne; mais il faudroit plus de temps pour t'entretenir de ces choſes; & i'ay beſoin meſme de quelque loiſir pour m'y préparer. Remettons la partie à demain, puis-qu'auſſi bien il eſt déja tard.

DV DEVIL.

Il ſe moque des extrauagances qu'on fait dans le Deuïl, pluſtoſt par coûtume qu'autrement.

QV'IL y a de plaiſir à conſidérer ce que les hómes font & diſent dans le Deuïl. Car ils trouuent toûjours ce qui leur eſt arriué inſuportable tant à eux qu'à ceux qu'ils pleurent; & ceux qui les conſolent, tâchent à montrer le contraire, quoy qu'ils flatent quelquefois leur paſſion, pour les contenter & gagner creance ſur leur eſprit. Mais voyons vn peu ce que diſent ceux qui s'afligent, aprés auoir expoſé leur opinion touchant les morts; car cela fait partie de la Comédie. Le peuple abuſé par les Poëtes, & particuliérement par Héſiode & Homére, s'eſt perſuadé qu'il y auoit là bas vn lieu ſouterrain, fort profond & ténébreux, quoy qu'il penſe bien ſçauoir ce qui s'y paſſe; où les morts ſont retenus par des liens éternels & inuiſibles, ſans que perſonne en ait iamais pû ſortir, que quelques-vns, dans toute l'étenduë des ſiécles, encore a-ce eſté par vne grace particuliére, & pour des raiſons tres-importantes. Car tout le païs eſt enuironné de grans fleuues, dont le nom meſme fait hor-

reur. Le Styx, le Phlégéton, le Cocyte, ſans parler de l'Acheron, qui eſt vn grand marais tout à l'entrée, qui exhale vne vapeur ſi groſſiére, que les ames meſmes des oiſeaux ne ſçauroient voler par deſſus. On trouue d'abord à la décente, vne porte de diamant gardée par Eaque, le couſin germain de Pluton, en la compagnie de Cerbére, qui eſt vn chien à trois teſtes, qui fait de grandes careſſes à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent ſortir. Au delà du marais eſt vn grand pré d'Aſphodéle, à trauers lequel paſſe le fleuue d'Oubly, qui eſt le mortel ennemy de la mémoire, ſi l'on en veut croire ceux qui en ſont reuenus; quoy qu'il ſoit aſſez étrange, comme ils ont pû s'en ſouuenir, aprés en auoir bû, & conter toutes ces choſes, qu'on ne ſçait que par leur raport. Dans ces lieux régnent Pluton & Proſerpine; l'vne fille de Cérés, qui a eſté enleuée, & emmenée là par force; & l'autre frére de Iupiter, qui a eu cet Empire pour ſon partage; & ſe nomme Pluton, qui ſignifie Richeſſe, à cauſe qu'il eſt riche en morts, comme m'a dit vn homme qui le penſoit bien ſçauoir. Il a pour miniſtres les Peines, les Terreurs & les Furies; ſans parler de Minos & de Rhadamante, tous deux Candios, qui rendent la Iuſtice tres-ſéuérement. Pour Mercure, il n'eſt là que comme vn oiſeau de paſſage. Les

Horreur, feu, plaintes, &c.

gens de bien ſont enuoyez aux champs Eliſées, qui eſt vn lieu de délices; & les meſchans, en des cachots éternels, où ils ſont geſnez & tourmentez; les vns dans le feu, les autres ſur des gibets ou ſur des rouës. Celuy-cy pour ſon ſuplice, traîne vn rocher, ou puiſe de l'eau dans vne cruche percée; cet autre eſt rongé d'vn Vautour, ou meurt de ſoif, ſans pouuoir ſe deſaltérer, quoy qu'il ſoit dans l'eau iuſqu'au col. Le reſte qui n'a fait ni bien ni mal, ſe proméne dans le pré que i'ay dit, où il eſt nourry des viandes qu'on porte aux morts, & des effuſions que l'on fait ſur leurs ſépulcres; quoy qu'aprés tout, ce ne ſoient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lors qu'on les touche. Cependant, les pauures gens qui n'ont ni parens ni amis, courent fortune là bas de mourir de faim, parce que perſonne ne les aſſiſte. Ces choſes & autres ſemblables, ont tellement pris créance parmy le peuple, qu'on met vne piéce d'argent en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier; ſans conſidérer ſi c'eſt vne monnoye qui ait cours dans le païs; joint qu'on feroit mieux, à mon aduis, de ne rien donner, afin qu'on fût contraint de les renuoyer icy. Aprés cette cérémonie, on laue le corps du défunt, comme s'il n'y auoit point d'eau là bas, ou qu'il dût aſſiſter à quelque feſtin en

Obole, qui eſt vn carolus.

arriuant ; Car outre cela on le parfume, on le couronne de fleurs, on l'habille de ſes plus beaux habits, ſoit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin, ou qu'on ne le traite pas ſelon ſa condition. Tout cela eſt acompagné de plaintes & de regrets, de larmes & de ſanglots, pour répondre à vn Maiſtre de cérémonie qui préſide à l'action, & qui raporte d'vn ton lugubre, les anciennes calamitez, pour faire pleurer ſi l'on n'en auoit point d'enuie. Les vns donc s'arrachent les cheueux, les autres ſe frapent l'eſtomac, ou s'égratignent le viſage. Il y en a qui déchirent leurs habits, & qui mettent de la pouſſiére ſur leurs teſtes, ou qui ſe couchent par terre, & ſe heurtent contre les murailles; ſi bien que le mort eſt le plus heureux de toute la bande ; Car tandis que ſes amis & ſes parens ſe tourmentent, il eſt placé en quelque lieu éminent, laué, nettoyé, parfumé & couronné, comme s'il vouloit aller en compagnie. En ſuite, ſon pére ou ſa mére s'il en a, ſortent de la troupe & le viennent embraſſer, auec des lamentations ſi ridicules, que cela ſeroit capable de le faire créuer de rire, s'il auoit quelque ſentiment. Car ils luy diront, par exemple, d'vne voix dolente, & d'vn ton lugubre ; Ha! mon cher fils, pourquoy és-tu mort? c'eſtoit à moy d'aller le prémier; Tu as eſté bien pris ſur le vert, & cueilly en la fleur de ton âge;

ſans auoir goûté des plaiſirs du monde, & des douceurs du mariage, & ſans auoir laiſſé des enfans qui te reſſemblent. On ne te verra plus iouër auec tes petis camarades, ni boire & manger auec eux; comme ſi l'on en auoit beſoin là bas, & qu'on dût mourir de faim, faute d'en auoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens, égorgent leurs cheuaux & leurs eſclaues, pour les aller ſeruir en l'autre monde; & brûlent ou enterrent auec eux ce qu'ils ont de plus précieux, comme ſi cela leur deuoit eſtre fort vtile. Cependant, tout ce que ces gens-là diſent, ce n'eſt, ni pour les morts, qui nẽ les ſçauroient entendre, quand ils crieroient dix fois plus haut; ni pour eux-meſmes; car il ſufiroit de parler tout bas, ou de le penſer ſans le dire; Si bien qu'il ne reſte, ſinon que ce ſoit par coûtume, ou pour les autres, de peur qu'on ne les croye ſans amitié, & ſans ſentiment pour leurs proches. Car du reſte, ils ne ſçauent ni où le défunt eſt allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort; Au contraire, tout bien conſidéré, ils trouueroient peut-eſtre qu'il luy eſtoit auantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire; Qu'auez-vous tant à pleurer, pauures gens, & à vous tourmenter pour moy, qui ſuis plus heureux que vous? Voudriez-vous que i'euſſe vécu iuſqu'à vn âge décrépit, pour eſtre à charge à mes amis & à ma famille,

& en

& en riſée aux autres, aprés auoir perdu tous les ſens, & ſouffert mille aflictions durant la vie. Vous regrettez de ce que ie ne pourray plus ni manger ni boire; Mais n'eſt-il pas plus auantageux de n'auoir plus beſoin de boire ni de manger? Vous feriez donc mieux de crier; Ha! mon fils, Tu ne ſeras plus ſuiet aux infirmitez de la vie; Tu ne ſeras plus tourmenté de froid ni de chaud, de ſoif ni de faim; Tu n'aprehenderas plus les menaces d'vn tyran, ni les embuſches d'vn ennemy; Tu ne ſeras plus tyranniſé des paſſions, ni trauaillé des débauches de la jeuneſſe, & ne craindras plus les douleurs ni les tourmens de la vieilleſſe. Ces plaintes, à voſtre auis, ne ſeroient-elles pas plus iuſtes, & moins ridicules? Il pourroit encore ajoûter; Eſt-ce que les ténébres où ie ſuis vous font peur, & que vous aprehendez que ie ne ſois ſuffoqué par la peſanteur de mon ſépulcre? Mais vn mort n'a rien à craindre, puiſqu'il ne ſçauroit plus mourir; & mes yeux pourris ou brûlez n'ont plus beſoin de voir la lumiére. D'ailleurs, quand ie ſerois miſérable, à quoy me ſeruiroient toutes vos plaintes, & tous ces coups donnez contre l'eſtomac, à la cadence des inſtrumens, & cette tombe couronnée, & ces effuſions & ces lamentations de femmes? Croyez-vous que ce vin que vous répandez, deſcende iuſqu'aux enfers, & ſoit encore bon à boire en l'autre monde?

Ou, étouffé dedans.

Car pour les beſtes que vous brûlez en ſacrifice, vne partie s'en va en fumée, & le reſte n'eſt que cendres, qui ſeroit vn fort mauuais aliment. Il y a donc long-temps qu'il me prend enuie de rire de tout ce que vous faites ; mais ce linge dont vous m'auez embeguiné, m'en empeſche. Si le mort reſſuſcitoit à voſtre auis, n'auroit-il pas plus de raiſon de dire cela, que les parens qui le pleurent ? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui ſont ſemblables par tout ; mais les ſépultures ſont diférentes, ſelon les diuerſes nations. Car les vns les brûlent ou les enterrent, les autres les embaument ou les mangent. I'ay aſſiſté à des feſtins en Egypte, où l'on les place au bout de la table ; & quelquefois vn homme par néceſſité, preſte la carcaſſe de ſon pére ou de ſa mére, pour ſeruir à cet vſage. Pour les monumens, les colonnes, les inſcriptions, & les pyramides, y a-t-il rien de plus inutile & de plus ridicule ? Il y en a qui célébrent des jeux à la mémoire du défunt, & qui font des oraiſons funébres ſur ſon ſépulcre, comme ſi cela luy deuoit ſeruir là bas d'ateſtation & de certificat de vie & de mœurs. Aprés tout cela, on traite l'aſſemblée, où les amis vous conſolent & vous conuient à manger. Iuſques à quand, diſent-ils, voulez-vous pleurer vn mort ? Vous ne le rapellerez pas en vie par vos larmes. Vous vou-

Squélet. corps ſéché.

lez-vous faire mourir pour deſeſperer vos amis, & laiſſer vos enfans orphelins ? Il faut pour le moins manger, quand ce ne ſeroit que pour faire durer voſtre deuil. A la fin vous vous laiſſez vaincre aprés beaucoup de réſiſtance, quoy que vous mouriez de faim, parce qu'il y a trois iours que vous n'auez mangé. Voilà vne partie des choſes qu'on fait dans le deuïl, & d'autres encore plus ridicules, tant par vne mauuaiſe coûtume, que par vne fauſſe opinion que c'eſt vn mal.

L'ORATEVR RIDICVLE.

C'eſt proprement vne Satyre contre quelque particulier qui l'auoit offenſé, qu'il traite de ridicule, prenant le contrepié de la véritable Eloquence, pour décrire la ſienne.

IE te louë, mon fils, d'auoir de la paſſion pour l'Eloquence. Car qu'y a-t-il de plus grand & de plus diuin, que de ſçauoir gouuerner les hommes, les régir par le diſcours, & ſe faire obeïr ſans garde ni ſentinelle? Mais pour en venir là, il faut beaucoup de temps & de peine. Tu ne dois pas pourtant perdre courage, pour la grandeur de l'entrepriſe, au contraire, il faut réueiller tes forces, pour vaincre les difficultez qui ſe préſentent; & conſiderer combien de gens ſe ſont rendus illuſtres par là, qui n'eſtoient rien auparauant. D'ailleurs, ie ne te cõduiray pas par vn chemin rude & épineux, mais par de beaux lieux & d'agréables valons; où tu trouueras du frais & de l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain par des rochers & des précipices. Ces promeſſes ſont grandes, mais véritables; car ſi Héſiode pour auoir mâché quelques fueilles de laurier ſur la mõtagne d'Hélicon, de ſimple berger, deuint grand Poëte,

pourquoy l'Eloquence coûtera-elle plus à aquerir; veu qu'elle le céde beaucoup à la Poëſie, tant pour la grandeur des figures, que pour la majeſté de l'expreſſion? Il faut que ie te conte à ce propos, ce qui arriua à Aléxandre, lors qu'aprés la journée d'Arbelles, il ſe vit maiſtre de l'Aſie. Car, comme il vouloit établir des Couriers par tout ſon Empire pour enuoyer ſes ordres plus promptement, & eſtre auerty pluſtoſt de ce qui ſe paſſoit; vn marchand Phénicien luy propoſa de percer quelques montagnes, pour faciliter le chemin de Perſe en Egypte, qui eſtoit fort long, & où l'on ne pouuoit aller qu'auec beaucoup de temps & de peine, à cauſe des grans détours qu'il faloit prendre. Mais comme pluſieurs choſes paroiſſent incroyables d'abord, qui ne le ſont pas en effet, Aléxandre ne goûta pas cet auis, quoy qu'il fût preſſé de donner ordre aux affaires de l'Egypte; mais l'expérience a fait voir depuis qu'il eſtoit tres-bon. Ne rejette donc pas le mien, & ſage aux dépens d'Aléxandre, croy que ie te puis faire trauerſer ſans peine tous les obſtacles qui ſont ſur le chemin de l'Eloquence, & te rendre en peu de temps grand Orateur. Mais ie te veux décrire prémiérement le païs où tu dois aller, & t'en dreſſer la figure. L'Eloquence habite ſur vne haute montagne, dans vne pompe & vne majeſté extraordinaire; car elle tient d'vne

Ou, trauerſer.

main vne corne d'abondance pleine de toutes ſortes de fruits & de fleurs; & de l'autre, la gloire, la puiſſance & les richeſſes, ſans parler des loüanges & des aplaudiſſemens, qui l'enuironnent, comme autant de petis Cupidons, ou comme ces enfans qui ſe iouënt autour du Nil, qu'on peint monté ſur vn crocodile ou ſur vn cheual marin. Imagine-toy que tu és l'vn des courtiſans de cette Belle, ou pluſtoſt l'vn de ſes galans qui la recherches en mariage, pour iouïr de ſa beauté & de ſa gloire. Lors que tu aprocheras de ſa demeure, tu perdras courage comme les ſoldats d'Aléxandre, à la veuë du rocher d'Aorne; car elle eſt ceinte tout autour de roches afreuſes. Mais enfin, aprés auoir bien tournoyé, tu trouueras deux chemins, l'vn qui n'eſt qu'vn petit ſentier taillé dans le roc, par où eſt monté Demoſthéne & les autres grans Orateurs de l'antiquité, mais qui eſt maintenant deſert, & tout couuert de ronces & d'épines; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. I'ay eſté ſi malheureux que de prendre le prémier, pour n'auoir découuert l'autre que fort tard; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilement. Car ie croyois le Poëte, qui dit, Que les biens prouiennent des maux, & que les roſes ſe cueillent ſur les épines; mais i'ay trouué au contraire, que pluſieurs ont acquis beaucoup d'eſtime & de répu-

tation, ſans iamais auoir trauaillé; & qu'ils triomphent maintenant ſur le char de l'Éloquence, pour auoir ſçu bien choiſir d'abord. Ie ſçay bien que du commencement tu ne ſçauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas aſſez de réſolution pour quiter la trace des anciens, & eſtant charmé d'autre coſté, par l'inuention des autres. D'ailleurs, tu rencontreras au bas du roc, vn homme fort & robuſte, mais d'vne mine graue & ſéuére, qui s'offrira à toy pour guide de ce chemin rude & épineux, où l'on voit encore les veſtiges de Platon & de Démoſthéne, & te dira que ſi tu le quites, tu tomberas dans des abiſmes & des préeipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui ſont mâles & nerveuſes, & où tous les pas ſont marquez; & te dira que tu ne peux reuſſir autrement, ni arriuer où tu prétens, qu'aprés beaucoup de temps & de peine; ce qui te deſeſpérera d'abord, car il ne parlera que de luſtres & d'olympiades, & non pas de mois ni d'années; & ne te demandera pas peu auſſi pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux réueur auec ſa mine renfrongnée, qui ne te propoſera pour exemples que des morts & de vieilles Pancartes, ſans conſidérer que cela eſtoit bon ſous le régne de Philipe & d'Aléxandre, dont la puiſſance eſtoit formidable à la Gréce; mais que nous ioüiſſons

maintenant d'vne paix profonde, & ſommes auſſi éloignez de leurs mœurs que de leurs temps. Si tu me veux croire, tu quiteras ce bon-homme & ſon chemin raboteux, par où tu n'arriuerois que bien tard, & prendras l'autre qu'on a découuert depuis peu, qui eſt plus aiſé & plus batu. Tu trouueras à l'entrée vn homme de bonne mine, vétu à la mode, auec vne contenance laſciue, & vn port efféminé, qui te conuiera à le ſuiure, en ſe gratant la teſte du bout du doigt, & paſſant ſa main dans ſes cheueux. Pren garde de ne le pas rebuter, car c'eſt vn tréſor qui s'offre à toy, & le fauory d'Apollon & des Muſes. Mais que dis-je, il n'aura pas pluſtoſt ouuert ſa bouche de roſes, que tu ſeras charmé de la douceur de ſon Eloquence, & iureras qu'il n'a eſté nourry que de Nectar & d'Ambroſie. Si tu le ſuys, tu deuiendras en moins de rien tres-célébre, & comme luy, tu régnéras dans les aſſemblées. Tu ne manqueras donc point d'ajoûter foy à ſes préceptes; mais il vaut mieux les entendre de ſa bouche, de peur que ie ne les puiſſe raporter ſi bien que luy. Il te dira d'abord auec vn ſouris, en paſſant la main ſur ton front, & radouciſſant ſa voix; Eſt-ce l'Oracle d'Apollon, mon fils, qui vous a enuoyé vers le plus grand des Orateurs, comme il enuoya autrefois Chéréphon vers le plus grand
Socrate. des Philoſophes, ou ſi vous y auez eſté conduit par

par la foule, & porté ſur l'aile de la Renommée. Mais quoy qu'il en ſoit, ie vous feray voir que i'ay le meſme auantage ſur les autres, que la trompette a ſur la flûte, & la cigale ſur les abeilles; car il parle de ſoy auec grande modeſtie. Pour deuenir donc Orateur, ajoûtera-t-il, vous n'auez qu'à ſuiure mes pas, & à faire ce que ie vous diray. Prémiérement, ie me moque du ſçauoir & de l'étude; l'Eloquence eſt quelque choſe au delà, & il n'eſt pas ſi neceſſaire d'eſtre ſçauant que d'eſtre hardy, & bannir cette ſotte pudeur, qui donne mauuaiſe opinion de ſoy. En vn mot, pour eſtre bon Auocat, auſſi bien que bon Courtiſan, il faut eſtre vn peu effronté, & ſe ſouuenir que la réſolution n'eſt guére plus néceſſaire à la guerre qu'au barreau. Car pourueu que vous parliez d'vn ton de commandement, & que vous ayez la démarche fiére, l'habit magnifique, la ſuite de meſme, il faut croire que tout ira bien. Aprés auoir eu ſoin de ſon habit & de ſa mine, il faut toûjours tenir à la main vn liure, comme ſi l'on étudioit quelque choſe, quoy qu'on ne faſſe rien moins que cela; Auoir à commandement de beaux mots, & des phraſes à la mode, pour ſe faire admirer; En faire meſme de nouuelles, ſans ſe ſoucier de celuy, qui dit à l'Empereur qu'il n'auoit pas droit de faire vn mot. Que ſi on les rebute, ou quelqu'au-

tre choſe ſemblable que vous voudrez introduire, ne manquez pas d'auoir tout preſt le nom de quelque ancien Poëte ou Orateur pour l'authoriſer, quand il n'en auroit iamais parlé. Du reſte, ne vous amuſez point à l'Eloquence froide & ſurannée de Platon, d'Iſocrate, & de Démoſthéne; mais ayez toûjours deuant les yeux celle des modernes, qui eſt plus mignarde & plus polie; & lors qu'il vous faudra haranguer, ne ſoyez point en peine de traiter voſtre ſujet; mais parlez indifféremment de tout, ſans auoir égard à l'ordre ni à la matiére. C'eſt aſſez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout, ne manquez pas dans Athénes d'aléguer les coûtumes des Indes ou d'Egbatane; car c'eſt le moyen de ſe faire admirer. Ayez toûjours à la bouche Marathon & Cynégire; Percez le mont Athos, enchaînez l'Helleſpont, obſcurciſſez le Soleil des fléches des Perſes, tariſſez les fleuues de leur multitude, pourſuiuez Xerxés, ſoûtenez Leonidas, liſez les caractéres ſanglans d'Othryade. Ne parlez que de Salamine, d'Artemiſe & de Platées; Enchaſſez par tout ces beaux mots & ces belles phraſes dont i'ay parlé, comme autant de pierreries. Ne vous expliquez que par figure, auec quelque ſerment ou quelque exclamation. Répétez ſouuent, *Meſſieurs*, d'vn ton harmonieux & muſical. Crachez en parlant, frapez-vous ſur la cuiſſe,

Choſes illuſtres de l'hiſtoire Grecque.

carrez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez-vous la teſte & aux autres, à force de crier. Que ſi l'on vous ſifle, ou qu'on ne vous vueille pas écouter, rabroüez les auditeurs, & arreſtez ceux qui voudront ſortir. Reprenez toûjours les choſes dés leur origine, & remontez, s'il ſe peut, iuſqu'à la guerre de Troye, & au déluge de Deucalion. Car peu de gens aperceuront vos defauts, & ceux-là ſe tairont par modeſtie. Que s'ils en parlent, on croira que c'eſt par enuie, & vous aurez toûjours l'aprobation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point; & qui croit qu'on dit des merueilles, lors qu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne de l'admiration, ou ſert d'excuſe; au lieu qu'on attend quelque choſe de grand d'vn homme qui eſt preparé; C'eſt pourquoy ie vous déconſeille la méditation, tant en vos écrits qu'en vos harangues. Que ſi vous demeurez court, il faut donner ordre que vos amis ménent du bruit, ou faſſent quelqu'autre choſe, pour auoir le temps de ſonger à ce que vous auez à dire. Car ce n'eſt pas vn petit ſecret d'entretenir vne cabale, qui rabille nos defauts & célebre nos auantages, & qui nous aplaudiſſe à la fin, pour ſeruir d'exemple aux autres, & nous acompagne en foule à la ſortie. Ne manquez pas vous-meſme de célébrer vos loüanges,

& quand vous aurez harangué, raportez les plus beaux endroits de voſtre harangue, pour faire voir l'auantage que vous auez ſur les anciens. Mais i'ay penſé oublier le principal, qui contribuëra le plus à voſtre gloire, c'eſt de n'eſtimer que ſoy-meſme; & ſi les autres diſent quelque choſe de bon, de crier qu'ils l'ont dérobé. Arriuez toûjours le dernier dans vne aſſemblée, parce que cela ſert à ſe faire remarquer; & tandis que chacun eſt en atente, dites quelque choſe qui faſſe dreſſer l'oreille aux aſſiſtans, & perdre créance à celuy qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de geſtes, car cela eſt bas; ni ſe leuer qu'vne ou deux fois, pour ne point témoigner trop d'action. Il ſe faut toûjours moquer de ce que les autres diſent; car il y a mille occaſions de médire, pourueu que la calomnie ſoit délicate, & qu'on ait de l'audace & de l'aſſurance pour la debiter. Voilà ce qu'on doit faire en public, tandis qu'en particulier on paſſe le temps dans les jeux & la débauche, en feignant toûjours d'auoir quelque bonne fortune, & taſchant de ſe mettre bien auec les Dames; car cela ſert à donner de la réputation. Si vous vous apliquez de bonne heure à toutes ces choſes, vous reuſſirez parfaitement; & il n'eſt pas beſoin de dire ce qui vous en reuiendra. Car vous ſçauez ce que i'eſtois, & ce que ie ſuis de-

uenu; Comme ie ſuis né de bas lieu, & que i'eus bien de la peine à me faire valoir d'abord par quelque agrément que i'auois, & en ſuite par les bonnes graces d'vne vieille dont la faim me faiſoit trouuer les careſſes agréables, quoy qu'elle n'euſt plus que quatre dents, encore eſtoient-elles ratachées auec des filets d'or. Cependant, elle m'euſt fait ſon héritier, ſans vn coquin de valet qui m'accuſa d'auoir acheté du poiſon, pour m'en défaire pluſtoſt. Elle me chaſſa donc honteuſement, & me réduiſit à faire le métier d'Auocat, par le moyen duquel ie ſubſiſte, en faiſant ſemblant d'auoir connoiſſance auec les Iuges, & trahiſſant mes parties. Car quoy que cela me faſſe paſſer pour vn meſchant homme, cela ſert toûjours à me faire craindre, & empeſche qu'on ne s'oſe ataquer à moy. Du reſte, bien que ie ne remporte pas ſouuent la victoire, ie ne laiſſe pas de couronner ma porte de feſtons pour entretenir ma réputation, & tromper ceux qui n'en ſçauent rien. Voilà l'Eloquence que ie vous propoſe, dont ie ſuis vn viuant exemple, comme eſtant paruenu par là. Ce ſont-là à peu prés les paroles que te dira ce galant-homme; & ſi tu le crois, tu reüſſiras comme luy, ſans auoir beſoin pour ſubſiſter, de faire la cour aux vieilles; mais tu obtiendras en mariage l'Eloquence, & ſeras porté ſur le char ailé de Platon;

ſi bien qu'il te ſiêra mieux de parler de toy, qu'à luy de Iupiter. Mais pour moy, qui ſuis trop timide & trop retenu, ie ne ſçaurois me rendre illuſtre par cette voye; & ie te céderay cet honneur, auſſi bien qu'à ton maiſtre. Que dis-je, i'y renonce déja, & ie t'abandonne le prix de la courſe, pourueu que tu auouës, que ce n'eſt pas pour auoir eſté plus viſte que moy, que tu m'auras deuancé; mais pour auoir pris le plus court.

LE MENTEVR, OV L'INCRE'DVLE.

DIALOGVE
DE PHILOCLE'S ET DE TYQVIADE.

Il ſe moque des contes que l'on fait des aparitions & des eſprits, & accuſe la Magie de fauſſeté & d'impoſture.

TYQVIADE. D'Où vient, Philoclés, que la pluſpart des hommes aiment à mentir, & ne ſe contentent pas de debiter des menſonges, mais ſont bien aiſes d'en entendre; & triomphent, quand on les entretient de ſornettes, ou qu'ils en content eux-meſmes?

PHILOCLE'S. Quelques-vns le font pour le profit.

TYQVIADE. Ie ne parle pas de ceux-là, & i'excuſe meſmes ceux qui mentent pour éuiter quelque danger, comme fit Vlyſſe, ou pour faire quelque fortune; ſans parler des menſonges loüables qui ſe font pour tromper ſon ennemy. Mon étonnement eſt d'en voir, qui aiment le menſonge pour luy-meſme, & ſans qu'il leur en reuienne ni profit ni honneur.

PHILOCLE'S. Y a-t-il des gens aſſez extrauagans pour cela?

TYQVIADE. Pluſieurs, & de tres-grans perſonnages, qui ne ſe plaiſent pas ſeulement à tromper les autres, mais à ſe tromper eux-meſmes; ce qui me donne de l'étonnement, meſlé de quelque indignation. Car, pour ne rien dire des Poëtes, n'auons-nous pas des Hiſtoriens, comme Ctéſias & Hérodote, qui non contens d'abuſer ceux de leur ſiécle, ont voulu conſigner leurs Fables à la poſtérité? Mais ie ne puis ſoufrir dans les Poëtes meſmes, de voir que Saturne châtre ſon pére, que Prométhée eſt atachè en croix, que les Géans font la guerre aux Dieux; sãs parler de la Tragédie des enfers, & des diuerſes métamorphoſes de Iupiter, & vne infinité d'autres ſemblables. Ajoûtez à cela les Chiméres, les Gorgones, les Cyclopes, & autres pareilles réuéries, pour faire peur aux petis enfans. Encore paſſe pour les Poëtes, & les anciens Hiſtoriens, qui n'auoient rien de meilleur à nous debiter; Mais que dirois-tu de voir mentir des nations toutes entiéres, comme les Candios lors qu'ils montrent le ſépulcre de Iupiter, & les Athéniens quand ils diſent qu'Ericthon & leurs prédéceſſeurs nâquirent de la terre, commme ſi c'eſtoient des chous, encore les faudroit-il ſemer? Les Thébains ne ſont pas moins extrauagans, qui

le Ciel.

ſe font

ſe font venir des dents d'vn ſerpent. Cependant, ceux qui ne croyent pas ces choſes & autres ſemblables, paſſent pour impies, comme s'ils s'ataquoient aux Dieux, & qu'ils doutaſſent de leur pouuoir, tant le menſonge a trouué de créance parmy les hommes. Pour moy, ie le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus auguſte; mais de voir des Philoſophes qui trauaillent à la recherche de la vérité, ſe plaire à conter & à entendre des fables, comme ſi c'eſtoient des véritez infaillibles, c'eſt ce que ie ne puis comprendre, & que ie trouue tout à fait ridicule & inſuportable. Car ie viens tout préſentement de chez Eucrate, où i'ay oüi dire tant de fadaiſes, que i'ay eſté contraint de ſortir, parce que cela me faiſoit mal au cœur.

PHILOCLE'S. Tu m'étonnes; car ie l'ay toûjours pris pour vn homme ſage, qui ne voudroit pour rien du monde mentir, ni ſouffrir qu'on mentiſt en ſa préſence.

TYQVIADE. Si tu ſçauois les ſotiſes qu'il a dites, & comme il les a aſſurées, iuſqu'à prendre ſes enfans à témoin, tu perdrois bien la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy, ie le regardois entre deux yeux, comme s'il fût deuenu fou; & quelquefois ie le prenois pour vn impoſteur, & m'étonnois qu'il nous euſt impoſé ſi long-temps auec ſa mine graue & ſéuére.

PHILOCLE'S. Mais encore, que diſoit-il; car ie voudrois bien ſçauoir les impoſtures qu'il cachoit ſous vne ſi grande barbe?

TYQVIADE. I'auois coûtume de l'aller voir de temps en temps, lors que i'eſtois de loiſir; & ayant apris qu'il eſtoit malade, & qu'vn de mes amis à qui i'auois quelque affaire, eſtoit chez luy, i'y ſuis allé pour les voir tous deux; & en arriuant i'ay trouué que mon amy n'y eſtoit plus, mais en ſa place il y auoit bonne compagnie. Car le Philoſophe Péripatéticien Cleodéme y eſtoit, auec le Stoïcien Dinomaque, & Ion le Platonicien, qu'on croit ſeul auoir pénétré dans les ſecrets de ſon maiſtre; Tous chefs de ſecte, & autant de lumiéres de vertu & de doctrine, dont la préſence ſeule deuroit écarter le menſonge. Le malade commençoit à ſe mieux porter, ſa fluxion eſtant tombée ſur les jambes; & chacun ſe méloit de luy donner quelque recette, comme on a de coûtume. Aprés l'auoir ſalüé, & m'eſtre excuſé à l'ordinaire de ne l'auoir pas viſité pluſtoſt, ſur ce que ie ne faiſois que d'aprendre ſon indiſpoſition, Il me dit d'vne voix aſſez baſſe, que ie me miſſe ſur ſon lit, ce qui m'étonna, parce qu'en entrant ie l'auois trouué qui parloit auec grande action; & comme ie luy eus obey, prenant bien garde de ne point toucher à ſes jambes, Cleodéme pourſuiuant ſon

diſcours ; En leuant, dit-il, de la main gauche la dent d'vne belette qui ait eſté tuée de la ſorte que ie viens de dire ; & la liant dans la peau d'vn lion nouuellement écorché, puis en entortillant vos jambes, la douleur s'apaiſera auſſi-toſt. Ce n'eſt pas dans la peau d'vn lion, reprit Dinomaque, qu'il faut entortiller cette dent, mais dans celle d'vne jeune bîche ; ce qui eſt plus probable à cauſe de la viteſſe de cet animal, quoy que le lion ait pluſieurs autres perfectiós. Car ſa graiſſe, jointe à ſon pié droit & aux poils de ſon menton, a de grandes vertus, pourueu qu'on ſçache les paroles qu'il faut dire ; mais cela ne ſert de rien à la goute. I'ay crû autrefois comme vous, repartit Cleodéme, que la bîche eſtoit plus propre à cela que le lion ; mais vn Afriquain me dit vne raiſon qui me fit rendre ; c'eſt que les lions prennent les cerfs, qui eſt vne marque qu'ils ſont plus viſtes qu'eux, ce que la compagnie témoigna d'aprouuer. Eſtes-vous ſi fous, leur dis-je, que de croire qu'on puiſſe guérir vn mal, de paroles, ſi ce n'eſt vn mal d'eſprit, & que des remédes ſi extrauagans ayent eſté deſtinez par la Nature qui eſt ſi ſage, à la guériſon des maladies ? Alors ils ſe prirent tous à rire de mon ignorance, bien que le Médecin qui eſtoit préſent, fût de mon auis, pour ſe venger, à ce que ie croy, de ce qu'ils condamnoient le ſien, qui eſtoit de diminuer les *Antigonus.*

forces du malade en luy oſtant le vin, & ne le nourriſſant que d'herbages. En ſuite, Cleodéme me dit en ſoûriant; Quoy Tyquiade! tu ne crois pas que le reméde que nous auons dit, puiſſe guérir la goute. Non, dis-je, quand on enfermeroit vne douzaine de belettes dans la peau d'vn lion, fut-ce celuy de Némée, veu que le lion meſme eſt tourmenté de ce mal, & a quelquefois bien de la peine à marcher. Tu ne ſçais donc pas, reprit Dinomaque, qu'on charme tous les iours la fiéure, qu'on enchante les ſerpens, & qu'on guérit les maladies auec des paroles que les vieilles ſçauent. L'vn eſt auſſi incertain que l'autre, repliquay-je; & iuſqu'à ce qu'on m'ait fait voir que la fiéure a des oreilles pour entendre ce qu'on luy dit, ie prendray cela pour des contes de vieille. Il ſemble à t'oüir parler, ajoûta Dinomaque, que tu ne crois pas ſeulement qu'il y ait des Dieux, ou que tu doutes de leur puiſſance; Nullement, luy dis-je, il ſe peut bien faire qu'il y en ait, & que tout cela ne ſoit que fables. Pour moy, ie réuére leur pouuoir, & admire tous les iours les merueilles qu'ils opérent dans la Nature, par le moyen des remédes qui ſont deſtinez pour cela. Mais Eſculape & ſes deſcendans ne guériſſoient pas les maladies auec la peau d'vn lion & les dents d'vne belette, ni en murmurant des paroles, mais en apliquant des remédes ſalu-

taires. Laiſſez-là cet incrédule, dit Ion, pour oüir ce que i'ay veu en ma jeuneſſe. On vint dire vn jour à mon pére, que ſon vigneron ſe mouroit de la morſure d'vne vipére ; & là deſſus on vit entrer ſes camarades qui le portoient à demy mort ſur vn petit lit, ayant le corps tout enflé & tout liuide. Comme mon pére pleuroit de le voir en cet eſtat, vn de ſes amis qui eſtoit préſent ; Ne crain rien, dit-il, ie te vais querir vn Caldéen qui le guérira. Pour le faire court, le Caldéen vint qui le guérit, auec des paroles, en pendant à ſon pié vn morceau de la ſtatuë d'vne vierge qui eſt morte. Auſſi-toſt le malade chargea ſon petit lit ſur ſes épaules, & s'en retourna trauailler à la vigne, où il auoit eſté mordu. Pour comble de merueilles, ce Magicien allant le matin à la campagne, fit vn grand cerne qu'il purifia auec vne torche & du ſoufre, puis faiſant trois tours, & prononçant ſept noms d'vn vieux liure, il y fit venir tous les ſerpens de la contrée, à la reſerue d'vn vieux dragon, qui ne ſe pouuoit preſque plus traîner de vieilleſſe, ce qui l'empeſchoit d'obeïr. Alors le Magicien en colére commanda au plus jeune de l'aller querir, ce qu'il fit ; & lors qu'ils furent tous arriuez, il ne fit que ſouffler deſſus, & les conſuma en vn inſtant, ce qui nous remplit tous d'admiration. Le jeune ſerpent, luy répondis-je, amena-t-il ce vieux dragon par

dessous les bras, ou s'il s'apuyoit sur vn bâton, parce qu'il ne se pouuoit plus soûtenir. Tu te moques, reprit Cleodéme, & i'ay esté quelque temps comme toy que ie ne voulois rien croire, iusqu'à ce que ie vis voler ce Magicien du Septentrion, & marcher sur les eaux, ou bien à trauers le feu, auec des Garbatines, qui est la chaussure du païs. Ie ne parle point de chasser les démons, ressuscíter les morts, faire descendre la Lune en terre, & remonter Proserpine des enfers, parce que c'estoient des choses ordinaires. Mais ie vous diray ce que ie luy ay veu faire à Glaucias. Ce jeune homme aprés la mort de son pére, deuint extrémement amoureux de Chrysis, la fille de Déménet; & comme il estoit mon disciple, il me découurit sa passion. I'en fus bien fâché, car il étudioit fort bien; & à l'âge de dix-huit ans sçauoit vne grande partie de la Philosophie d'Aristote. Mais voyant que ie ne le pouuois détourner de cet amour, ie luy amenay ce Magicien, à qui ie donnay cent francs pour faire quelques sacrifices, & luy en promis quatre fois autant, si Glaucias pouuoit ioüir de sa maitresse. Au croissant donc de la Lune, qui est le temps le plus propre pour cela, il fit vne fosse sur le minuit, dans le logis de Glaucias, où aprés auoir prononcé quelques paroles, aparut prémiérement le pére, qui estoit mort, il y auoit sept mois, & qui

Peaux de bestes nouuellement écorchées.

ſe mit fort en colére contre ſon fils; mais à la fin il ſe rendit à ſa paſſion. En ſuite, vint Proſerpine qui menoit Cerbére en leſſe; puis la Lune, qui eſt vn monſtre à pluſieurs formes, & qui n'eſt iamais en meſme eſtat. Aprés cela le Magicien fit vn petit Cupidon de terre, & luy commanda d'amener Chryſis. Ce Cupidon s'enuole auſſi-toſt, & au bout de quelque temps on oüit Chryſis fraper à la porte, vaincuë par la violence de ſon amour; & en entrant elle vint ſauter au cou de Glaucias, & demeura auec luy iuſqu'à ce que les coqs chantérent. Alors tous les fantômes diſparurent, & elle ſe retira ſur le point du iour. Si tu auois veu cela, ajoûta-t-il, tu ne douterois plus de la force des paroles. Il eſt vray, luy dis-je, que ie le croirois, ſi ie l'auois veu; mais iuſques-là vous me permettrez d'en douter; outre que ie connois Chryſis pour vne Courtiſane aſſez facile, dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de choſe, ſans qu'il ſoit beſoin de faire deſcendre la Lune en terre, ni remonter Proſerpine; car elle acourt au ſon de l'argent, comme les démons s'enfuient au bruit de l'airain. Mais ie m'étonne qu'auec vn ſi beau ſecret, ce Magicien ne ſe rend le plus heureux homme du monde, ſans auoir beſoin de chercher ſa vie. Tu és inſuportable, dit Ion, de ne vouloir rien croire; mais que répondrois-tu à

ceux qui chaſſent les diables, & qui guériſſent les démoniaques auec des paroles ? Tout le monde connoiſt ce Syrien de la Paleſtine, qui pour de l'argent déliure les lunatiques & les poſſedez. Car tandis qu'ils ſont couchez par terre, qu'ils roulent les yeux, & qu'ils écument, il interroge le démon, qui luy répond en Grec ou en autre langue, ſans que le patient remuë les léures, tant que le démon eſt contraint de ſortir par la force de ſes conjurations & de ſes menaces, & i'en ay veu ſortir vn qui eſtoit tout noir & enfumé. Ie ne m'étonne pas, luy dis-je, que tu voyes ces choſes, veu que tu aperçois les idées qui ſont d'vne nature bien plus ſpirituelle & plus inuiſible. Comme s'il eſtoit ſeul qui eût veu des démons, reprit Eucrate, & qu'on n'en rencontraſt pas à toute heure de iour & de nuit. I'en ay veu cent fois en ma vie, & du commencement i'en auois peur; mais maintenant, i'y ſuis tout acoûtumé; Sur tout, depuis qu'vn Arabe m'a donné vn anneau du fer d'vne croix, & qu'il m'a apris vne oraiſon où il entre pluſieurs noms; mais tu ne croiras pas cela, non plus que le reſte. Ie n'ay garde de démentir, luy dis-je, vn ſi vénérable vieillard, & particuliérement chez luy, où chacun a la liberté de dire ce qui luy plaiſt. Tous mes gens, reprit-il, te diront, depuis le plus petit iuſqu'au plus grand, comme vne de mes ſtatuës s'aparoiſt

Il raille les Platoniciens.

s'aparoiſt à eux toutes les nuits. Laquelle, luy dis-je? Cette belle, répondit-il, qui eſt de la main de Démétrius ; & qu'on voit ſous le porche en entrant. Eſt-ce le Diſcobole, luy repartis-je, qui ſe panche pour ietter le palay, & ſe tourne vn peu vers celuy qui le porte, pour le prendre de ſa main, tandis que l'autre ſe baiſſe pour le luy donner, & ſemble n'atendre pour ſe redreſſer, ſinon que ſon cópagnon l'ait ietté. Celuy-là eſt vn chef-d'œuure de Myron, dit-il, & ce n'eſt pas celuy dont ie veux parler, ni cet autre de Polycléte auec ſes treſſes entortillées, ni pas vn de ceux de la main droite, où ſont les Tyrannicides de Critias. Mais n'as-tu pas veu vne ſtatuë prés de la fontaine, où les veines paroiſſent comme ſur vn corps véritable? Elle eſt chauue, à demi-nuë, auec vn gros ventre & quelques poils de barbe qui ſemblent agitez du vent. Ie croy que c'eſt la ſtatuë de Pélicus Général des Corinthiens. Oüi, dis-je, ie la connois, elle eſt à la main droite de Saturne, & a des bandelettes & des guirlandes ſeiches ſur la teſte, & l'eſtomac couuert de lames d'or. C'eſt moy, dit-il, qui les ay fait dorer, pour m'auoir guéry d'vne fiéure, qui me tourmenta l'eſpace de trois iours. Comment, luy dis-je, ce Général des Corinthiens eſtoit auſſi Médecin! Ne t'en moque point, répondit-il, qu'il ne ſe iette ſur toy, ou qu'il ne t'enuoye quelque maladie; car

puis qu'il peut bien guérir, il peut bien rendre malade. Ie le prie de m'eſtre fauorable, repliquay-je, puis qu'il a tant de pouuoir; mais que fait-il encore la nuit par la maiſon? Il ſe léue, dit-il, de deſſus ſon pié d'eſtal, & court par tout, ſans faire tort à perſonne, pourueu qu'on le laiſſe paſſer. Il chante meſme quelquefois, & folâtre dans l'eau de la fontaine, auec grand bruit. Peut-eſtre, luy dis-je, que ce n'eſt pas la ſtatuë du Général des Corinthiens, mais celle du neveu de Dédale, qui couroit toute l'Iſle de Créte, & qui eſtoit auſſi d'airain. Si celuy-cy eſtoit de bois, auſſi bien qu'il eſt de cuiure, ie croirois que ce fût quelque machine de ſon oncle qui ſe remuaſt par reſſorts. Pren garde, répondit Eucrate, qu'il ne ſe reſſente de cette raillerie, comme il fit contre vn de mes palefreniers qui luy auoit fait vn vol. On auoit coûtume de luy faire quelque ofrande à toutes les nouuelles Lunes, & il y auoit à ſes piez pluſieurs piéces de monnoye, & quelques-vnes d'argent atachées ſur ſa cuiſſe auec de la cire; outre des lames de meſme métal, qui venoient des ofrandes des bonnes gens qu'il auoit guéris de la fiéure. Ce coquin alla dérober tout cela la nuit, comme la ſtatuë couroit par la maiſon; mais au retour, ayant découuert le larcin, elle l'étourdit de ſorte, qu'il ne put ſortir du porche toute la nuit, non plus

Tale, Intendant de Minos, qui faiſoit la reuenë du païs auec des tables d'airain.

que d'vn labyrinthe, & il y fut trouué encore au point du iour auec l'argent à la main. Ie ne manquay pas de le faire bien fouëtter ſur l'heure, mais il ne laiſſa pas depuis d'eſtre tourmenté, & batu toutes les nuits, iuſques-là qu'il nous montroit le matin les marques des coups qu'il auoit reçus; ſi bien qu'il ne vécut pas long-temps aprés. Va te moquer maintenant, & dire que ie ſuis vn réueur. Tant que cette ſtatuë ſera d'airain, luy dis-je, & l'ouurage de Démétrius, ie ne la craindray point, parce que ie ne craindrois pas l'Ouurier, ni meſme l'original, quand il ſeroit encore en vie. Alors le Médecin prenant la parole; I'ay, dit-il, chez moy vne petite ſtatuë d'airain d'Hipocrate, de la hauteur d'enuiron vne coudée, qui court auſſi toute la nuit, ſi-toſt que la lampe eſt éteinte, & renuerſe toutes mes boites, broüille toutes mes drogues, & ouure les portes auec grand bruit, ſur tout lors qu'on a manqué à luy ſacrifier, comme de coûtume. Quoy! dis-je, Hipocrate veut maintenant qu'on luy ſacrifie, il n'eſtoit pas ſi glorieux de ſon viuant. Il ſe deuroit bien contenter, à mon auis, de quelque chapeau de fleurs, ou de quelque légére effuſion. Eſcoute, incrédule, reprit Eucrate, vne choſe qui m'eſt arriuée depuis cinq ans, & que ie te prouueray par de bons témoins. Comme i'eſtois aux champs pendant

Les Médecins alors faiſoient les remédes eux-meſmes.

la vendange, & que ie me promenois ſeul en vn bois ſur le midy dans vne profonde réuerie, i'entendis prémiérement japer des chiens, & crus que c'eſtoit mon fils qui chaſſoit auec ſes camarades, comme il auoit de coûtume. Mais quelque temps aprés, i'oüis la terre trembler auec vn bruit comme de tonnerre; & vis venir à moy vn ſpectre de la hauteur des Cédres, auec vne torche en vne main, & vne épée en l'autre de quelque vingt coudées de haut. C'eſtoit vne femme coifée de ſerpens, comme on peint Méduſe, dont les vns eſtoient entortillez autour de ſon cou en forme de carquans, & les autres eſtoient épars ſur ſes épaules; mais de la ceinture en bas elle eſtoit faite comme vn dragon. Enfin, c'eſtoit le plus effroyable monſtre qu'on viſt iamais, & tout le poil me dreſſe encore du ſouuenir; & là deſſus il nous montra celuy de ſes bras tout hériſſé. Cependant, les autres demeuroient tranſis de peur, & ie riois en moy-meſme de voir des Philoſophes s'épouuanter de chiméres, & ne diférer en rien des enfans que de la barbe. Alors, Dinomaque prenant la parole, De quelle taille, dit-il, eſtoient les chiens, puiſque le Veneur eſtoit ſi grand? Plus grans que des Eléphans, répondit Eucrate; mais noirs, ſales, velus, & tout hériſſez. Ce ſpectacle m'arreſta tout court, ajoûta-t-il; mais comme i'eus

retourné en dedans la pierre de l'anneau que l'Arabe m'a donné, le fantôme diſparut & s'abiſma dans les enfers, aprés auoir frapé la terre du pié. Ie m'aprochay tout curieux, pour regarder par cette ouuerture; & m'apuyant contre vn arbre de peur de tomber, ie découuris clairement l'Acheron, le Phlégeton & le Cerbére, & reconnus quelques-vns d'entre les morts, & mon pére meſme, en l'eſtat où nous l'auions enſeuely. Que faiſoient-ils là bas, dit Ion? Ils eſtoient par troupes, reprit Eucrate, qui s'entretenoient dans vn pré d'aſphodéle. Qu'aprés cela, ajoûta l'autre, les Epieuriens nous viennent nier l'immortalité. Mais ne vis-tu point Platon? Non, pour ne t'en point mentir, dit Eucrate; mais ie cru reconnoître Socrate à ſa teſte chauue & à ſon gros ventre. L'abyſme en ſuite ſe referma; & lors que mes gens qui eſtoient allez en vendange, arriuérent, il ne l'eſtoit pas encore tout à fait. N'eſt-il pas vray, Pyrrhias, dit-il à l'vn de ſes gens? Ouï par les Dieux, répondit-il; & i'oüis encore l'aboy d'vn chien, & entreuis la lumiére d'vne torche. Ie me pris à rire de voir que le valet ajoûtoit encore du ſien au menſonge de ſon maître. Cette viſion ne m'étonne point, dit Cleodéme; car l'autre iour que i'auois vne fiéure ardente, & qu'on m'euſt laiſſé ſeul par l'ordre du Médecin, pour voir ſi ie pourrois repoſer, eſtant

auſſi éueillé que ie ſuis, il s'aparut à moy vn beau jeune-homme vétu de blanc qui me prit par la main, & me mena dans les enfers, où ie vis ces célébres criminels des Fables, auec les Parques, les Furies, & Pluton luy-meſme qui tenoit en ſa main le rôle de ceux qui deuoient mourir. Là deſſus, mon guide s'auança, & me préſenta à luy; mais il le rabroüa, & luy dit que ce n'eſtoit pas moy qu'il faloit amener, mais vn de mes voiſins qui eſtoit malade. Ie retournay donc tout ioyeux, ayant recouuré la ſanté; & mon voiſin mourut auſſi-toſt, comme ie le prédis à ceux qui me vinrent voir. Ie ne trouue pas cela étrange, reprit le Médecin qui eſtoit préſent; car i'ay veu vn homme qui auoit eſté mort vingt iours, & l'ay traité deuant & aprés ſa réſurrection. Mais comment, luy dis-je, ne s'eſtoit-il point corrompu pendant tout ce temps-là, ſi ce n'eſtoit quelque Epiménide? Sur ces entrefaites arriuérent les fils d'Eucrate qui reuenoient des exercices, & s'aſſirent ſur le lit de leur pére, aprés qu'on m'eut donné vn ſiége. Alors ce bon-homme, comme ſi cela l'euſt fait ſouuenir de quelque choſe; Que ie iouïſſe long-temps de la préſence de ceux-cy, dit-il tout haut en les montrant, comme ce que ie vais dire eſt véritable. Tout le monde ſçait combien i'ay aimé leur mére, & ie l'ay aſſez témoigné à ſa mort. Car ie

brûlay ſur ſon bûcher ce qu'elle auoit de plus précieux. Mais ſept iours aprés, comme i'eſtois en ce meſme lit, où me voilà, & que ie liſois le Dialogue de Platon de l'Immortalité de l'ame, pour me conſoler de ſa perte, elle s'aparut à moy, & s'aſſit où eſt cet enfant, montrant le plus ieune de ſes fils, ce qui le fit treſſaillir ; car il pâliſſoit déja à ce récit. Mais ſon pére continuant, Ie commençay, dit-il, à pleurer lors que ie la vis, & à l'embraſſer ; mais elle me conſola, & me dit que parmy tant de témoignages que ie luy auois rendus de mon afection, elle auoit trouué à dire que i'euſſe manqué à brûler auec elle vn de ſes patins qui eſtoit d'or. A ces mots, vn petit chien qui eſtoit ſous mon lit aboya, & elle diſparut ; mais ie fis rechercher ce patin, qui fut trouué ſous vn cofre, & le fis brûler. Hé bien, incrédule, me dit-il ! refuſeras-tu encore de croire des choſes toutes publiques ? Non, dis-je, ie mériterois d'eſtre feſſé de ce patin, ſi i'en doutois tant ſoit peu. Sur ces entrefaites arriua vn Philoſophe Pytagoricien aux cheueux longs, qu'on ſurnommoit le Diuin, à cauſe de ſon éminent ſçauoir, qui le faiſoit renommer par tout ; ce qui me réjoüit, croyant que c'eſtoit vn Dieu qui acouroit à ma défenſe & à celle de la vérité, & que ſon authorité fermeroit la bouche à l'impoſture. Cleodéme donc luy ayant fait place auprés de luy, il

Ou, doré.

demanda au malade des nouuelles de ſa ſanté, & luy témoigna la ioye qu'il auoit de ce qu'il commençoit à ſe mieux porter. Mais que ie n'interrompe point, dit-il, voſtre entretien; car i'ay bien ouï en entrant que vous parliez de choſes tres-hautes. Nous taſchions, dit Eucrate en me montrant, d'amolir ce cœur de roche, qui ne veut pas croire qu'il y ait des démons, ni qu'il reuienne des eſprits. A ces mots, ie baiſſay la veuë de honte; & le Pytagoricien prenant la parole. S'il n'entend parler, dit-il, que des ames de ceux qui ſont morts de mort naturelle, ie ne le condamne point. Il entend parler de tout, repart Dinomaque. Quoy, dit-il, en me regardant de trauers, tu nies des choſes toutes viſibles, & que tout le monde ſçait. Ie ne trouue pas étrange, luy dis-je, que ceux qui les ſçauent & qui les voyent, y ajoûtent foy; mais pour moy qui ne voy rien, il m'eſt pardonnable de ne rien croire. Si tu vas iamais à Corinthe, reprit le Pytagoricien, demande le logis d'Eubatide, qui eſt prés du Cranée; & en y entrant, prie le portier de te montrer l'endroit où eſtoit le démon que ie chaſſay. Dy-nous ce que c'eſt, interrompit Eucrate. Ce logis, pourſuiuit-il, eſtoit abandonné, à cauſe d'vn malin eſprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient; de ſorte qu'il alloit tout en ruine, & perſonne n'y oſoit entrer. Sur ces nouuelles

nouuelles ie pris quelques liures Egyptiens, dont i'ay grand nombre qui traitent de ces choſes, & y allay ſur le minuit, quoy que mon hoſte fît tout ce qu'il pût pour m'en détourner. I'y entray ſeul auec vne lampe à la main, que ie pendis dans vn grand veſtibule, puis ie me couchay auprés, & m'amuſay à lire. Sur ces entrefaites le démon s'aparut à moy en pluſieurs formes toutes hideuſes, pour taſcher à m'épouuanter. Mais ie n'eus pas pluſtoſt acheué de lire vne conjuratiõ effroyable, qui eſtoit dans mon liure, qu'il s'alla cacher en vn coin, où ie le ſuiuis, & le vis entrer ſous terre. Le lendemain qu'on croyoit me trouuer mort, i'allay dire au maiſtre du logis qu'il pouuoit maintenant y aller demeurer ſans crainte; & le prenant par la main, ie l'y menay de ce pas, ſuiuy d'vne grande foule de peuple; & ayant fait creuſer à l'endroit que ie montray, on trouua vne carcaſſe de mort que ie fis enterrer ailleurs, & depuis on ne vit plus rien. Aprés que le Philoſophe eut acheué ce récit, il n'y eut perſonne dans la compagnie qui ne condamnaſt mon opiniaſtreté, ſi ie n'ajoûtois foy à vn perſonnage ſi vénérable, & d'vne ſi profonde doctrine. Mais ſans craindre ni ſa mine ni ſa réputation; Qu'eſt cecy, dis-je, Arignote, ie penſois auoir trouué vn tréſor, comme dit le Prouerbe, & ce ne ſont que des charbons? Tu trahis ainſi

la vérité, dont ie te prenois pour le défenſeur. Ie ne ſçay pas qui tu croiras, répondit-il, puiſque tu ne crois pas ceux-cy, non plus que moy. Ie croiray Démocrite, luy dis-je, qui s'eſtant renfermé dans vn ſépulcre qui eſtoit hors de la ville, pour eſtre moins interrompu dans ſes études, quelques jeunes gens vinrent la nuit ſauter & dancer autour de luy, aprés s'eſtre déguiſez en fantômes, pour luy faire peur. Mais ſans leuer ſeulement les yeux de deſſus ſon liure, tant il eſtoit bien perſuadé que tout cela n'eſtoit que chimére; Ne ceſſerez-vous point, dit-il, de faire les fous? Il en eſtoit vn luy-meſme, dit Eucrate, s'il eſtoit de ton opinion; mais ie te veux dire encore vne choſe à laquelle peut-eſtre tu te rendras; car i'en ſuis témoin oculaire. Comme on m'eut enuoyé jeune étudier en Egypte, il me prit enuie de voir les raretez du païs, & entr'autres la ſtatuë de Memnon, qui fait du bruit au leuer du Soleil. I'y allay donc, & n'oüis pas ſeulement quelque ſon comme les autres; mais elle me prononça vn Oracle, que ie raporterois, ſi ie ne craignois d'ennuyer la cõpagnie. I'auois auec moy vn ſcribe de Memphis, qui auoit demeuré dans vne grotte ſous terre, l'eſpace de vingt-trois ans, où l'on dit que la Déeſſe Iſis luy auoit apris tous ſes myſtéres; de ſorte qu'il eſtoit en grande vénération. C'eſt Pancrate mon précepteur, dit le Pyta-

C'eſtoient des lieux où l'on pouuoit demeurer.

goricien, qui eſt vn grand homme camus, vétu de lin, qui a les jambes greſles, les léures groſſes, la teſte raſe, & parle bon Grec. Luy-meſme, reprit Eucrate, & ie ne le connoiſſois pas d'abord; mais voyant qu'il montoit ſur des Crocodiles, & apriuoiſoit des beſtes farouches, ie reconnus que c'eſtoit vn homme diuin, & taſchay de gagner ſes bonnes graces, pour aprendre ſes ſecrets. Il fit ſi bien qu'il me perſuada de le ſuiure, & de laiſſer tous mes gens à Memphis, ſur l'aſſurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous eſtions arriuez à l'hoſtellerie, il coifoit vn bâton ou quelque manche de balay, & l'habilloit en homme; & aprés auoir prononcé deſſus quelques paroles, on voyoit troter ce bâton par le logis, & faire tout ce qu'il faloit; & quand c'eſtoit fait, il luy rendoit ſa prémiére forme. Comme il ne me vouloit point aprendre ce ſecret, quoy qu'il m'eût enſeigné tous les autres, ie me cachay en vn coin, tandis qu'il faiſoit ces myſtéres, & ie l'ouïs prononcer vn mot à trois ſyllabes, que ie retins; & ſi-toſt qu'il fut ſorty, ie le prononçay ſur vn pilon qui fut auſſi-toſt animé, & commença à tirer de l'eau dont i'auois beſoin. Mais comme il en eut aporté vn ſeau, & que ie luy eus commandé de s'arreſter, il n'en voulut rien faire, & ſe mit toûjours à en tirer, juſqu'à ce qu'irrité de

ſa deſobeïſſance, & craignant qu'il ne nous noyât, ie le coupay en deux d'vn coup de coignée; mais chaque piéce commença à puiſer ſéparément; ce qui me mit fort en peine, tant que le Magicien arriua qui défit l'enchantement, & puis aprés diſparut. Sçay-tu encore ce mot, interrompit Dinomaque. Ouï, dit Eucrate; mais ſi le fantôme ſe mettoit à tirer de l'eau, il faudroit abandonner la maiſon; car ie ne le pourrois faire ceſſer. N'auez-vous point de honte, leur dis-je, à voſtre âge, & dans l'eſtime où vous eſtes, de venir conter ces fadaiſes, quand ce ne ſeroit que pour le reſpect de ces jeunes gens dont vous remplirez l'eſprit de crainte & de ſuperſtition toute leur vie. Ie voudrois bien ſçauoir, dit Eucrate, ce que tu crois des Oracles & des Prophécies; car i'ay vn anneau qui porte empreinte la figure d'Apollon le Pythien, lequel m'entretient quelquefois; mais de peur qu'il n'y ait de la vanité, ie me contenteray de raporter ce que i'ay veu & ouï, à Malles, à Pergame, & à Patare. Comme ie reuins d'Egypte, ayant apris la renommée de l'Oracle d'Amphiloque, qui répondoit clairement & ponctuellement ſur tout ce qu'on deſiroit ſçauoir, pourueu qu'on le donnaſt par écrit à ſon Prophéte, i'eus la curioſité de le conſulter en paſſant. Ie me leuay là deſſus, voyant qu'il alloit commencer vn long diſcours, & pris congé

de la compagnie, ſous prétexte d'aller trouuer cet amy à qui i'auois à faire, outre que ie voyois bien que ie leurs eſtois à charge; mais ie leurs dis en partant, que puis qu'ils n'eſtoient pas ſatisfaits des choſes humaines, ils apellaſſent les Dieux à leurs ſecours, pour les aider à conter des fables. Cependant, ie t'ay rencontré tout à propos, pour me décharger le cœur; car i'ay l'eſprit encore tout plein de ces contes, & il m'eſt auis que ie ne voy que des fantômes.

PHILOCLE'S. Tu m'as preſque communiqué ton mal; comme on dit que ceux qui ſont mordus d'vn chien enragé, donnent la rage auſſi bien que le chien meſme.

TYQVIADE. Il ne faut que la vérité pour te défendre contre ces menſonges, pourueu que tu la vueilles écouter; car elle diſſipera tous ces nuages auec le flambeau de la raiſon.

HIPPIAS, OV LE BAIN.

C'eſt la deſcription d'vn lieu pour les bains & les étuues, fait par vn excellent Architecte.

ON ne ſçauroit trop louër les Philoſophes qui ont confirmé par leurs exemples les régles de bien viure qu'ils nous ont laiſſées ; & ceux qui ne l'ont pas fait, méritent pluſtoſt le nom de Sophiſtes que de Philoſophes. Car on n'apelle pas dans les maladies ceux qui diſcourent le mieux du mal, mais ceux qui ſçauent donner les meilleurs remédes ; & le Muſicien qui joint la pratique à l'art, eſt bien plus excellent que celuy qui n'a que l'art ſans la pratique. Les Généraux d'armées qui combatent à la teſte de leurs troupes, tels que la Fable nous dépeint Agamemnon & Achile, & l'Hiſtoire, Pyrrhus & Aléxandre, ſont bien plus eſtimez que ceux qui n'ont que la théorie d'vne ſcience ſi périlleuſe. Auſſi, à mon auis, Archiméde & Soſtrate, dont le prémier brûla les Galéres des Romains au ſiége de Syracuſe, par vn artifice admirable ; & l'autre défit Ptolomée, & prit la ville de Memphis ſans combat, aprés auoir détourné le cours du Nil, ſont bien plus admirables que ceux qui

n'ont que de vaines ſpéculations qu'ils n'ont iamais miſes en pratique. C'eſt ainſi que Thalés, qui eſtoit d'vn eſprit vif & adroit, ayant promis à Créſus, de faire paſſer le fleuue de la Lydie à pié ſec à toute ſon Armée, en détourna auſſi le cours, quoy qu'il ne fût ni ingénieux, ni Mathématicien. Mais pour venir aux excellens Artiſans de noſtre ſiécle, Hippias ne l'a cédé à pas vn des anciens, tant pour ce qui concerne l'inuention, que l'explication & l'éxécution de ſon deſſein. En effet, il n'excelloit pas ſeulement dans les choſes qui ont eſté inuentées par les anciens; mais il ajoûtoit encore à leur inuention, & tiroit de belles concluſions de leurs principes. Auſſi n'eſtoit-il pas ſeulement verſé dans la Mécanique, mais il ſçauoit toutes les parties de la Mathématique tres-parfaitement; & reüſſiſſoit ſi bien en chacune, qu'on eût dit qu'il ne ſçauoit que celle-là. Car c'eſtoit le prémier homme de ſon temps, tant dans la Geométrie & dans la Muſique, que dans la Perſpectiue, la Catoptrique, & l'Aſtronomie, où il montroit que les anciens n'auoient rien entendu auprés de luy. Mais le dernier ouurage que i'ay veu de ſa façon, m'a remply d'étonnement, quoy que ce ne fût que l'édifice d'vn Bain, qui eſt vne choſe toute commune, mais ce qu'il y a fait, n'eſt pas commun. Il eſt bâty ſur vne pente aſſez roide, qu'il a

égalée par le moyen d'vne baſe ſoûtenuë par des fondemens conuenables à la grandeur de l'édifice, & eſt bien lié depuis le haut iuſqu'en bas, pour durer à perpétuité. Le bâtiment n'excéde pas l'étenduë du lieu, & s'acorde fort bien auec le plan dans toutes ſes proportions. On trouue d'abord en entrant vn grand veſtibule, où l'on monte comme inſenſiblement par de larges degrez, leſquels ont beaucoup de pente. De là on entre dans vn grand ſalon, où tous les valets & les officiers peuuent tenir commodément. A main gauche ſont les chambres pour le plaiſir, accompagnées de lieux ſecrets fort propres & fort bien éclairez; ce qui eſt de grande commodité pour vn bain. En ſuite eſt l'apartement pour les perſonnes de condition, qui a ſur les ailes des garderobes pour ſe deshabiller. Au milieu eſt vn autre, fort haut & fort bien percé, où il y a trois bains d'eau froide; Il eſt reuétu par dedans de pierre Laconique, & orné de deux Antiques de marbre, dont l'vne répréſente la ſanté, & l'autre Eſculape. De là on entre dans vn apartement en ouale, où l'on ſent d'abord vne chaleur douce qui s'augmente peu à peu; d'où l'on paſſe à main droite dans vn autre fort clair, pour s'huiler, qui a des entrées de part & d'autre, reuétuës de pierre Phrygienne, pour receuoir ceux qui viennent des exercices. Plus loin, eſt vn autre

apartement,

apartement, le plus beau de tous, & le plus commode, tant pour ſe tenir debout, que pour ſe veautrer & s'aſſeoir. Enfin, où l'on peut demeurer tres-ſainement, & qui eſt reuétu de la meſme pierre, depuis le haut iuſqu'en bas. En ſuite eſt vn paſſage chaud, reuétu de pierre de Numidie, qui donne entrée au dernier apartement, lequel brille d'vne clarté vermeille comme de pourpre. Il y a trois bains d'eau chaude, d'où l'on ſe peut retirer aprés, dans ceux d'eau froide, par vne étuue, ſans paſſer par les meſmes lieux par où l'on eſt entré. Tout l'édifice, comme i'ay dit, eſt tres-bien percé, & les apartemens dans vne iuſte proportion, de longueur, de largeur, & de hauteur. Enfin, tout rit à l'abord, comme Pindare veut que ſoient les entrées des ouurages; & l'Architecte a tourné adroitement au Septentrion, les lieux qui ont beſoin de froid, quoy que pour la liberté de l'air & de la veuë, il ait laiſſé quelques ouuertures du coſté du Midy. Les autres apartemens ſont expoſez au Soleil. Ajoûtez à cela les lieux pour les exercices, & pour ceux qui gardent les habits, qui ſont tout proches des autres, tant pour la ſanté, que pour la commodité. Du reſte, que perſonne ne s'imagine que i'enchériſſe ſur la verité, pour vouloir faire l'Orateur; car tous ceux qui ont veu ce chef-d'œuure, tomberont d'acord de ce que i'ay dit; &

qu'il ne ſe pouuoit rien faire de mieux pour ioindre l'vtile au délectable. Chaque apartement a double entrée, & double iſſuë, ſans parler des autres portes pour communiquer en diuers lieux; & deux horloges, l'vn au ſoleil, & l'autre à l'eau. Enfin, ne pas louër cette merueille, aprés l'auoir veuë, ce n'eſt pas ſeulement manquer d'eſprit, mais de reconnoiſſancé; c'eſt pourquoy i'ay voulu conſacrer ce petit diſcours à ſa gloire. Que ſi ie m'y baigne iamais, ie ne manqueray pas d'entendre les loüanges des autres, aprés vous auoir dit les beautez que i'y ay remarquées.

BACCVS.

Cette piéce & les deux ſuiuantes ſont des eſpéces de préfaces & d'auant-propos, dont l'Auteur s'eſt ſeruy pour tant comme de petis diſcours Académiques, particuliérement des deux prémiéres; car l'autre n'eſt qu'vn exorde.

BACCVS fit l'entrepriſe des Indes, parmy la braillerie des vns & la compaſſion des autres, qui croyoient qu'il dût eſtre écraſé par les Eléphans, quand il échaperoit la fureur des armes. Car ſon armée n'eſtoit compoſée que de femmes épriſes d'vne fureur diuine, qui au lieu de boucliers portoient des tambours & des cymbales;

Tambours de Baſque.

pour lances ou jauelots, des bâtons entortillez de lierre ; au lieu d'armet des guirlandes du meſme arbre ; & pour harnois, des peaux de bîches & de panthéres. Elles eſtoient ſuiuies d'vne troupe de Satyres qui ne faiſoient que ſauter & dancer comme de jeunes chevreaux, dont ils auoient la queuë & les cornes. Baccus eſtoit auſſi cornu, mais ſans barbe, auec des brodequins dorez, & des pampres chargez de raiſins, entrelaſſez parmy ſes treſſes. Il eſtoit monté ſur vn char traîné par des tygres, qui eſt tout ce qu'il auoit d'effroyable. Ses deux Lieutenans eſtoient, l'vn vn petit vieillart camus tout tremblant, vétu de jaune, comme Baccus l'eſtoit de pourpre, auec de grandes oreilles droites, & vn gros ventre, monté la pluſpart du temps ſur vn aſne, ou à ſon defaut apuyé ſur vn bâton ; mais du reſte, grand Capitaine. L'autre, vn Satyre cornu, auec des cuiſſes veluës, & la barbe & les piez de bouc, qui tenoit de ſa main gauche vne flûte, & de l'autre vn bâton courbé, & couroit par tout le camp en ſautant & dançant, & faiſant grand' peuraux femmes. Car il eſtoit prompt & colére ; & lors qu'il s'aprochoit, elles couroient toutes écheuelées, criant Euohé, comme le reconnoiſſant pour maiſtre. Cependant, ces enragées entre leurs autres exploits, mettoient en piéces les troupeaux, & en mangeoient la chair

cruë. Les Indiens voyant vn ſi groteſque équipage, plus propre à vn balet qu'à vn apareil de guerre, dédaignérent d'abord de prendre les armes, & voulurent enuoyer leurs femmes pour le combatre, de peur de ſouïller leur valeur par vne indigne victoire. Mais lors qu'ils eurent apris que cette armée, quoy que ridicule, mettoit le feu par tout; car c'eſt le dard de Baccus qu'il a emprunté de la foudre de ſon pére; ils s'armérent en haſte, & montant ſur leurs Eléphans, la vinrent rencontrer, pleins de rage & de dépit. Comme ils furent en préſence, ils ſe rangérent en bataille, couurant le front de leurs troupes, des Eléphans. Baccus rangea auſſi ſon armée, & mit Siléne à la droite, qui eſt ce gros camus dont i'ay parlé, Pan à la gauche, & pour luy il ſe plaça au milieu, aprés auoir répandu par tout les Satyres, comme autant d'Officiers & de Capitaines, & donné pour mot, Euohé. Auſſi-toſt les Baccantes ſonnérent la charge auec leurs petis tambours & leurs cymbales; & vn Satyre ayant entonné vn cor, l'aſne de Siléne commença à braire ſi terriblement, qu'aidé du hurlement des Baccantes, qui découurirent alors le fer de leurs Thyrſes, & les ſerpens dont elles eſtoient ceintes, les Indiens & leurs Eléphans prirent la fuite, auant que d'eſtre à la portée du jauelot. Ils furent donc défaits & aſſujettis, ayant apris

à leurs dépens, qu'il ne faut iamais mépriſer ſon ennemy. Si l'on demande à quel propos i'ay alégué cette fable, ie diray qu'il me ſemble, ſans vouloir faire comparaiſon auec vn Dieu, qu'il m'eſt arriué preſque la meſme choſe qu'à luy. Car la pluſpart perſuadez que ces Dialogues ne ſont que des groteſques & des chiméres, s'en moquent & les dédaignent; mais ceux qui s'en aprochent, découurent le fer qui eſt caché ſous les fueilles de lierre, & la valeur déguiſée ſous vn apareil ridicule. Ils font plus; car s'apriuoiſant petit à petit à leurs charmes, ils ſe mettent à la fin à ſauter & à gambader auec moy. Chacun peut faire ce qu'il luy plaira; car ie ne veux contraindre perſonne à m'entendre; mais tandis que ie ſuis aux Indes, ie vous veux encore régaler d'vne merueille du païs, qui fait à noſtre ſujet. On dit que chez les Machlyens, qui s'étendent le long du fleuue Indus iuſqu'à la mer, du coſté de main gauche en deſcendant, il y a vn petit bois ſacré tout couuert de pampres & de lierres, qui font vn ombrage tres-agréable. Dans ce bois ſont trois fontaines d'vne eau claire & argentine, l'vne conſacrée à Pan, l'autre à Siléne, & la troiſiéme aux Satyres. Les jeunes gens boiuent de la prémiére, les vieillars de la ſeconde, & les enfans de la troiſiéme; car on s'y aſſemble à certain iour tous les ans, pour ce ſujet. De dire

maintenant ce qui leur arriue à tous, aprés auoir bû, cela ne fait rien à mon deſſein; mais les vieillars demeurent alors comme ſtupides & hébétez, ſans pouuoir prononcer vne parole; & quelque temps aprés ils ſe débordent en vn ſi grand torrent d'Eloquence, qu'on les peut comparer aux tempeſtes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homére; & cette fureur leur dure iuſqu'à la nuit. Ce qui eſt de plus admirable, c'eſt qu'ayant entamé vn diſcours, s'ils n'ont pas le loiſir de l'acheuer, ils recommencent l'année d'aprés à l'endroit où ils en ſont demeurez, & le continuënt iuſqu'à la fin. Il n'eſt pas néceſſaire d'ajuſter dauantage cette comparaiſon; car vous voyez bien que c'eſt vne raillerie que ie fais contre moy-meſme; mais ſi ce que i'ay dit vous plaiſt, il le faut attribuër à la fureur du Dieu qui m'inſpire; ſinon, c'eſt vn effet du bruuage, qui a coûtume de troubler les ſens & la raiſon.

C'eſt ſans doute qu'il auoit recommencé par où il auoit finy l'année précédente.

L'HERCVLE GAVLOIS.

LEs Gaulois apellent Hercule, Ogmie, & le peignent tout blanc, chauue, ridé, baſané; ſemblable à ces vieux Nautonniers, ou pluſtoſt à Caron luy-meſme, ou à Iapet, qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin,

à le voir, c'eſt tout autre choſe qu'Hercule, quoy qu'il ait comme luy la peau de lion & la maſſuë, auec vn arc tendu à la main gauche, & vn carquois ſur l'épaule. Ie crus d'abord qu'ils le faiſoient pour ſe moquer des Grecs, ou pour ſe venger des courſes qu'il fit en leurs païs, en ſon voyage d'Eſpagne. Mais i'oubliois ce qu'il a de plus admirable, c'eſt qu'il tient enchaînez par l'oreille vne infinité de peuples, qui ſont atachez à ſa langue par des filets d'or fort déliez, comme par autant de chaînes, & le ſuiuent volontairement ſans ſe debatre; tant on diroit qu'ils ſe plaiſent en leur captiuité. Comme ie m'étonnois de ce ſpectacle, auec quelque indignation, vn des Docteurs du païs qui parloit fort bon Grec, me dit qu'il me vouloit aprendre le myſtére qui eſtoit contenu ſous cet énigme, & commença ainſi. Nous ne croyons pas, comme les Grecs, que Mercure ſoit le Symbole, ou pluſtoſt le Dieu de l'Eloquence, comme on l'apelle, mais pluſtoſt Hercule, qui eſt beaucoup plus puiſſant: Et nôtre opinion eſt qu'il a fait tout ce que nous admirons, non par la force de ſon bras, mais par celle de ſa raiſon. Nous le peignons donc ſous la figure d'vn vieillart, parce que la raiſon n'eſt acomplie qu'à cet âge; c'eſt pourquoy Homére fait découler vn fleuue de miel de la bouche de Neſtor qui auoit vécu trois âges d'homme, &

compare à vn parterre de fleurs, les diſcours des vieillars de Troye. Ce Dieu tient tout le monde ataché par les oreilles, qui eſt l'effet du raiſonnement, & ſa langue où ils ſont pris eſt l'inſtrument de leur captiuité. Ses dars ſont la force de ſes raiſons, qui ſont empennez, à cauſe que les paroles ſont ailées, comme Homére les apelle. Pour apliquer cecy à mon ſujet, ie vous diray que le ſouuenir de cette figure m'a donné courage, comme ie doutois ſi ie me deuois remettre à mon âge, aux exercices de la jeuneſſe, de peur qu'on ne crût que ie retournaſſe en enfance. Mais ie dis Adieu de bon cœur aux auantages du corps, qui ſont propres aux jeunes gens. Que ton petit Dieu, Anacréon, s'enfuye bien loin de moy auec ſes ailes dorées, c'eſt le moindre de mes ſoucis, pourueu que ie rajeuniſſe en Eloquence, & que ie captiue tout le monde par la douceur & la force de mon diſcours, ſans crainte que mon carquois ſoit iamais dégarny de fléches. Voilà ce qui me conſole dans mon arriére-ſaiſon, & qui me donne la hardieſſe de me remettre ſur mer, à la mercy des vents & de l'orage, pourueu que voſtre faueur enfle mes voiles, afin qu'on puiſſe dire de moy ce qu'Homére dit d'vn autre vieillart ; *Dieux ! quelle force il cachoit ſous de vieux haillons*, ou pluſtoſt, ſous vne contenance décrépite.

Déclamations.

DE

DE L'AMBRE, OV DES CYGNES.

LORS que i'oyois dire en ma jeuneſſe que le long de l'Eridan il y auoit des arbres d'où découloit l'ambre, & que cet ambre eſtoit les larmes des ſœurs de Phaëton, qui auoient eſté changées en Peupliers, & qui pleuroient encore ſon infortune; ie m'imaginois que ſi ie paſſois iamais par là, i'étendrois mon manteau deſſous, pour receuoir cette précieuſe liqueur. Mais comme ie nauigeois depuis peu ſur ce fleuue, ne voyant aucun de ces arbres ſur ſes bords, où le nom de Phaëton n'eſt pas ſeulement connu, ie demanday aux Matelots quand nous arriuerions en ces lieux qui ſont ſi fameux chez les Poëtes. Ils ſe prirent à rire de mon ignorance, & s'étonnerent qu'il y eût des gens aſſés inſolés pour debiter ces impoſtures. Ils ajoûterent que s'il y auoit des arbres en leur païs, qui produiſiſſent vn ſi grand tréſor, ils ne s'amuſeroient pas à tirer la rame, pouuant s'enrichir en vn inſtant. Cela me rendit tout honteux, de m'eſtre laiſſé ainſi duper par les Poëtes; & ie regrettois ces choſes, comme ſi ie les euſſes perduës. Ie croyois auſſi oüir chanter des Cygnes le long de ce fleuue, ayant apris que les compagnons d'Apollon y auoient eſté

Cygnes. changez en oiſeaux, qui conſeruoient encore leur chant, pour marque de leur excellence dans la Muſique. Mais cela ne ſe trouua pas plus véritable que le reſte; & comme ie m'en enquerois aux meſmes gens, ils me dirent, qu'il ſe rencontroit bien quelquefois des Cygnes ſur cette riuiére; mais que leur chant ou pluſtoſt leur cry n'eſtoit pas plus agréable que celuy des autres oiſeaux de riuiére. C'eſt ainſi qu'il s'eſt trouué de tout temps des hommes qui ſe ſont plû à en faire acroire aux autres. Cependant, ie crains qu'il ne vous ſoit arriué la meſme choſe qu'à moy, & que vous ne trouuiez pas que ie réponde à l'opinion que vous auiez conceuë de mon éloquence, ſur le raport de la renommée. Mais ie vous puis bien aſſurer, pour le moins, que ie ne ſuis pas cauſe de cette erreur, & que ie n'ay iamais entretenu perſonne de ces vanitez. Vous en trouuerez aſſez d'autres dont le chant égalera celuy des Cygnes, tel qu'il eſt vanté par les Poëtes; le mien eſt ſimple & ſans fard, & n'a rien de plus recommendable que la vérité. Prenez donc garde que vous ne faſſiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau, où il leur paroiſt plus grand, & qui s'étonnent aprés, lors qu'ils le voyent plus petit, comme vous jugerez tantoſt de mon éloquence, à comparaiſon de ce que l'on en publie.

LOVANGE DE LA MOVCHE.

LA mouche n'eſt pas moins grande à l'égard des moucherons, & autres ſemblables inſectes, qu'elle eſt petite à comparaiſon des abeilles. Mais on peut dire que la délicateſſe de ſon aile ſurpaſſe autant celle des autres oiſeaux, ſi on la peut mettre en ce nombre ; que la ſoye ſurpaſſe le fil ou la laine. Elle n'eſt pas comme eux couuerte de plumes, mais d'vn creſpe fin comme les Cygales, quoy qu'incomparablement plus beau ; & lors qu'on la regarde au Soleil, elle brille de diuerſes couleurs, comme la queuë du Paon, ou le cou de la Colombe. Son vol n'eſt pas à tire d'aile ainſi que celuy des oiſeaux, ni par élans ou par bonds, comme celuy des ſauterelles ; mais fléxible & qui tourne en vn inſtant ; & le bruit qu'elle fait en volant, n'eſt pas ſi rude que celuy des couſins & des gueſpes, mais reſſemble au ſon des flûtes comparé aux haubois ou aux trompettes. Elle a vn gros œil à fleur de teſte, qui eſt dur & luiſant comme de la corne, & ſa teſte n'eſt pas atachée à ſon corps, ainſi que celle des ſauterelles ; mais y tient par le moyen du cou, & ſe remuë de tous coſtez. Son corps eſt ramaſſé, ſes jambes longues, & non pas courtes comme

celles des gueſpes, ſon ventre couuert de lames luiſantes, de meſme qu'vne cuiraſſe à l'antique. Elle ne pique pas d'vn aiguillon, comme les abeilles, mais d'vne petite trompe, qui luy ſert de bouche, & qui a au bout vne eſpéce de dent, dont elle mort, & ſucce le ſang & le lait, mais ſans faire beaucoup de mal. Elle a ſix jambes, dont les deux de deuant luy ſeruent comme de mains; car elle s'en débarboüille, & en porte ſon manger à la bouche; à la façon humaine, ſa naiſſance eſt abjecte; car elle naiſt de corruption; & de ver deuient peu à peu oiſeau, pouſſant dehors des piez & des ailes; puis elle engendre vn autre ver, qui ſe change aprés en mouche. Elle eſt compagne de l'homme toute ſa vie, & goûte de tout ce qu'il mange, hormis de l'huile, qui luy eſt vn poiſon mortel. Sa vie n'eſt pas longue, mais agréable. Il eſt vray qu'il y en a qui viuent long-temps, qu'on apelle mouches canines ou militaires, qui ſont viſtes & bruyantes, & ſe conſeruent dans les maiſons tout l'Hyuer, ſans prendre aucun aliment. Il ne luy faut pas peu d'adreſſe pour éuiter les piéges de l'araignée, qui luy tend par tout des embûches, où ſa hardieſſe quelquefois la précipite. Car il ne faut point d'autre témoin de ſon courage ni de ſa valeur qu'Homére, qui luy compare le plus vaillant de tous ſes Héros, pluſtoſt qu'aux lions

ou aux tygres; & qui dit que ce n'eſt pas témérité, mais réſolution & conſtance. Auſſi tout ce qu'on fait pour la chaſſer, ne ſert que d'éguillon à ſa vertu; c'eſt pourquoy il ne ſe peut laſſer de la louër, & a embély de ſes comparaiſons diuers endroits de ſon Poëme. Tantoſt il décrit ſon vol, lors qu'elle va en troupe vers quelque vaiſſeau plein de lait, ou quelque ſang répandu des ſacrifices. Tantoſt il ſe ſert de ſon exemple, lors qu'il parle de l'aſſiduité & de la vigilance auec laquelle Minerue défend Ménélaüs. En vn autre endroit il l'apelle douce & benigne, à cauſe qu'elle n'a point d'éguillon, & que ſes bleſſures ne ſont pas dangereuſes, comme celles des gueſpes & des abeilles, & nomme ſes eſſains des Nations, à cauſe de leur multitude. Parleray-je de ſon pouuoir, qui eſt ſi grand que les hommes ne s'en ſçauroient défendre, non pas meſme auec les armes, ni les plus fiers animaux y réſiſter. Son amour eſt libre & céleſte, car elle vole en l'air acouplée auec ſon maſle; & l'on dit meſme qu'elle a les deux ſéxes comme les hermaphrodites, & qu'elle ſe ſert tantoſt de l'vn & tantoſt de l'autre. Mais ce qui eſt de plus merueilleux, c'eſt qu'elle vit, ayant la teſte ſéparée du corps; & lors qu'elle eſt morte, elle reſſuſcite auec vn peu de cendres chaudes, & reuiét animer ſon corps comme l'ame d'Hermotime Clazomenien, qui s'alloit

promener, à ce que content les Fables; & ie m'étonne que Platon ne l'ait aléguée pour preuue de l'immortalité de l'ame. Elle a cet auantage, qu'ayant peu à viure, elle trouue toûjours la nape miſe; & l'on diroit que c'eſt pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le miel, qui ſont les plus douces choſes de la Nature. Elle s'aſſied la prémiére à la table des Rois, & fait l'eſſay de toutes leurs viandes. Elle n'a point de retraite aſſeurée, mais vagabonde à la façon des Arabes & des Scythes, elle ſe couche par tout où la nuit la ſurprend; car elle aime la lumiére, & ne fait rien dans les ténébres. Les Poëtes feignent que ç'a eſté autrefois vne Muſicienne, riuale de la Lune dans l'amour d'Endymion; mais parce qu'elle venoit trop ſouuent chanter & folâtrer autour de luy, lors qu'il eſtoit endormy, la Lune enuieuſe la changea en mouche par jalouſie. C'eſt pour cela qu'elle perſécute encore ceux qui dorment, & principalement les jeunes gens, non point par haine, mais par amour, pour prendre ſur eux des baiſers qui mordent vn petit, comme ceux des Amans paſſionnez. Ie n'alégueray point à ſa loüange qu'il y a eu autrefois vne Dame de ſon nom qui faiſoit fort bien des vers, & vne Courtiſane illuſtre à Athénes, à qui l'on reprochoit qu'elle piquoit ſes Amans juſqu'au ſang. Ie ne parleray point auſſi de la

mouche de Pytagore, puis qu'elle n'eſt que trop connuë ; outre que ſi ie m'étendois plus auant dans ſes loüanges, on pourroit m'accuſer de vouloir faire d'vne mouche vn Eléphant.

CONTRE VN IGNORANT qui faiſoit vne Bibliotéque.

C'eſt vne inuectiue contre quelqu'vn qui l'auoit offenſé.

TV penſes paſſer pour habile-homme, en achetant beaucoup de liures, mais cela ne ſert qu'à faire paroiſtre ton ignorance ; car comme tu n'y connois rien, il faut que tu t'en fies au raport d'autruy, qui eſt bien ſouuent trompeur; de ſorte que tu és le jouët des Sçauans & des Libraires. Dy-moy, ie te prie, à quoy peux-tu diſcerner les bons Liures d'auec les mauuais, ſi ce n'eſt que tu juges de leur bonté par leur vieilleſſe, & que tu en faſſes plus de cas lors que tu les vois rongez des vers. Mais quand tu pourrois connoître les bons, quel auantage en tirerois-tu, veu que tu ne les entens pas, & que tu ne peux juger des beaux endroits, non plus qu'vn aueugle des couleurs ? Ie te vois ouurir de grans yeux à l'ouuerture d'vn liure, & le courir d'vn bout à l'autre ; mais cela n'eſt rien,

ſi tu n'en peux remarquer les beautez ni les defaus. Car où l'aurois-tu apris, ſi ce n'eſt que les Muſes t'ayent inſpiré comme Héſiode? mais tu ne ſçais pas ſeulement où eſt l'Hélicon; & ſi tu y voulois monter, au lieu de te préſenter vne branche de laurier, comme à cet illuſtre Paſteur, elles t'en chaſſeroient à coups de fourches, de peur que tu ne vinſſes troubler leur fontaine; outre que ta vie eſt trop infame, pour auoir commerce auec des vierges. Encore que tu ſois bien effronté, tu n'oſerois dire que tu ayes apris leurs myſtéres en ta jeuneſſe, ou que tu te les ayes rendus familiers par la conuerſation des Doctes; mais tu crois reparer ce defaut, en faiſant vne grande Bibliotecque. Ie t'auertis pourtant que quand tu aurois tous les manuſcrits de Démoſthéne, qui auoit écrit huit fois de ſa main l'hiſtoire de Thucydide; & que tu aurois tous les liures que Sylla emporta d'Athénes, cela ne te ſeruiroit de rien, non pas meſmes quand tu les atacherois à ta ceinture, & que tu les ferois ſuiure par tout, ou que tu dormirois deſſus. Vn Singe eſt toûjours Singe, comme dit le Prouerbe, fût-il tout couuert d'or & de pourpre. Il eſt vray que tu as toûjours vn liure à la main, mais tu ne l'entens pas mieux qu'vn aſne fait la Muſique. S'il ſuffiſoit pour eſtre docte, d'auoir beaucoup de volumes, les Libraires ſeroient les plus

ſçauans

ſçauans de tous les hommes ; car pour vn liure ou deux qu'vn autre manie par iour, ils en manient cent ; mais leur boutique, ſur tout, qui en contient vne infinité, ſeroit tres-ſçauante. Tu n'as donc que faire de vanter ta Biblioteque, pour marque de ta doctrine. Parle ; ou ſi tu ne le peux, fay-moy ſigne au moins de la teſte. Quand quelqu'vn qui ne ſçauroit pas iouër de la flûte, auroit celle de Timotée, ou cette autre qu'Iſménias acheta ſi cher, en ſeroit-il plus ſçauant ? Non ; quand il auroit outre cela celles d'Olympe & de Marſyas. On n'eſt pas Hercule pour auoir ſon arc ou ſa maſſuë ; & pour ſe ſeruir de ſes fléches, il faut eſtre vn Philoctéte. Celuy qui n'eſt pas Pilote, ne ſçauroit conduire vn vaiſſeau, ni vn mauuais Eſcuyer monter vn cheual de manége. Auouë-moy donc franchement que tout ce que tu fais, ne ſert qu'à te faire moquer de toy. Il n'y a pas long-temps qu'il y auoit en Aſie vn homme riche qui auoit perdu les piez pour auoir trauerſé de grandes neiges pendant la rigueur de l'Hiuer ; mais pour courir ſon defaut, il alloit toûjours chauſſé fort proprement, quoy qu'il ne pût marcher qu'à l'aide de deux grans valets, qui le ſoûtenoient par deſſous les bras. Ses ſouliers auoient beau eſtre bien faits, ils ne luy ſeruoient que d'entraues, comme font les liures à vn ignorant, qui 7. *talens.*

ſont autant de piéges pour le ſurprendre. Il n'eſt pas que parmy tant d'autres tu n'ayes Homére, fay-toy expliquer l'endroit où Therſite eſt décrit haranguant; car tu n'as que faire du reſte. Croy-tu que ce petit homme tout contrefait, quand il eut pris les armes d'Achile, eût retardé le cours du Scamandre par des monceaux de corps morts, & tué Hector de ſa main, auec pluſieurs autres des Princes Grecs. Ie m'aſſure que tu diras que non, & qu'il ſe fût fait moquer de luy, lors qu'on l'euſt veu courbé ſous le faix de ſon bouclier, & broncher à chaque pas; ou guigner à trauers ſon caſque auec ſes mauuais yeux; & ſa boſſe faire leuer ſa cuiraſſe ſur ſes épaules. En vn mot, il eût deshonoré par là le Héros qui la portoit, & le Dieu qui l'auoit faite. Ne peut-on pas dire la meſme choſe de toy, quand tu lis quelque beau liure, dont tu corromps le ſens & la phraſe; car encore que tes flateurs t'aplaudiſſent, ils ne laiſſent pas d'en rire quand tu as le dos tourné. Il faut que ie te conte à ce propos, ce qui arriua vn jour aux jeux Pythiques. Il prit enuie à vn riche Tarentin nommé Euangelus, d'y vouloir remporter le prix; & parce qu'il n'auoit pas aſſez de force ni de viteſſe pour diſputer celuy de la courſe ou de la lutte, il ſe voulut hazarder dans la Muſique. Il arriua donc à Delphes à la perſuaſion de ſes flateurs, & ſe préſenta

aux jeux auec vne robe de toile d'or, & vne couronne de laurier, dont les fueilles estoient d'or massif, & le fruit de grosses émeraudes. Sa lyre estoit aussi d'or, garnie de pierreries, auec des figures d'Orphée, d'Apollon, & des Muses. Vn si superbe apareil rauit tout le Théatre en admiration, & fit naistre l'espérance de voir & d'entendre des merueilles; mais comme il voulut faire paroître ce qu'il sçauoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens; au lieu des miracles qu'on en atendoit, on ouït vn misérable fausset qui n'estoit pas d'acord auec sa lyre; & pour comble de mal-heur, lors qu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il auoit paru sur le Théatre, aprés vn autre qui auoit assez bien fait; puis l'indignation succédant à la risée, les préſidens des jeux piquez de son insolence, le firent chasser du Théatre à coups de fouët; si bien qu'il trauersa la Scéne tout sanglant, ramassant les ornemens de sa lyre, que l'on fouëttoit auec luy. En suite parut vn excellent Musicien de l'Elide nommé Eumele, qui rauit chacun en admiration; de sorte qu'il fut proclamé victorieux, quoy qu'il fût fort mal vétu, & qu'il n'eût qu'vne lyre à l'antique. On dit qu'il se moqua assez plaisamment du Tarantin, qui auoit si mal reüssi. Tu auois, dit-il, vne couronne

d'or & de pierreries, parce que tu eſtois riche; & moy vne de laurier, comme les jeux le demandent, parce qu'elles ne coûtent rien; mais tout pauure que ie ſuis, i'ay eſté couronné, & tes richeſſes n'ont ſeruy qu'à faire éclater ta honte, & empeſcher qu'on eût compaſſion de toy. Cet exemple te vient fort bien, car tu ne fais conte non plus que luy de la riſée des ſpectateurs. Mais pour t'acabler, ie veux ajoûter à ce conte, vne autre Hiſtoire. Lors que les femmes de Thrace déchirérent Orphée, on dit que ſa teſte qu'elles auoient jettée dans la riuiére, flota long-temps ſur ſa lyre, auec des accens funébres à l'honneur de ce Héros, à quoy la lyre répondoit, eſtant touchée par les vents. En cet eſtat elle aborda en l'Iſle de Leſbos, où les habitans du païs luy dreſſérent vn ſépulcre, à l'endroit où eſt bâty maintenant le Temple de Bacchus. Mais ils pendirent ſa lyre en celuy d'Apollon, où elle fut gardée long-temps, iuſqu'à ce que le fils de Pittacus, ayant ouï dire qu'elle ſonnoit toute ſeule, & qu'elle auoit charmé les arbres & les rochers, la voulut auoir & l'acheta à grand prix du Sacriſtain. Mais ne croyant pas en pouuoir iouër ſeurement dans la ville, il ſe retira la nuit aux faux-bourgs, où comme il la penſoit toucher, il fit vn tel chariuary au lieu de l'harmonie qu'il eſpéroit, que les chiens y acoururent

& le déchirérent, qui fut la ſeule choſe qu'il eut de commun auec Orphée. Car ce n'eſt pas en l'Inſtrument que conſiſte l'Art, mais en la main de l'Ouurier. Mais pourquoy rechercher d'anciens exemples, puis qu'il s'eſt trouué vn homme en nos iours qui a acheté trois mille dragmes la lampe de terre du Philoſophe Epictéte, comme s'il eût acheté auec elle ſon ſçauoir. Vn autre depuis donna vn talent du bâton du Philoſophe Pérégrinus, qu'il montre maintenant comme on feroit la maſſuë d'Hercule, ou comme les Tégeates, montrent la peau du ſanglier Calydonien, les Thébains le corps de Géryon, & les Egyptiens les cheueux de la Déeſſe Iſis. Celuy-cy te ſurpaſſe, à mon auis en impertinence; & ce bâton met à couuert ta Bibliotéque. On dit auſſi que Denis le Tyran ayant fait vne Tragédie ridicule, dont Philoxéne pour s'eſtre raillé, fut puny tres-cruellement, acheta depuis, les tablettes du Poëte Eſchyle, où il écriuoit ſes belles piéces de Théatre, s'imaginant peut-eſtre que cela ſeruiroit à rendre les ſiennes meilleures; mais il fit encore plus mal deſſus, qu'il n'auoit fait auparauant. Peut-eſtre auſſi que tes liures te gâtent la ceruelle, & que tu ferois mieux, ſi tu ne les auois point. A quel propos donc les acheter ſi chérement, & les faire relier auec tant de ſoin? En és-tu plus éloquent pour cela, ou

750. *liur.*

500. *écus.*

pluſtoſt, n'és-tu pas plus muet qu'vn poiſſon? Mais tes débauches parlent aſſez, & te rendent odieux à tout le monde; Que ſi tes liures en ſont cauſe, tu les deurois fuir auec autant d'ardeur que tu les recherches, puis qu'ils ne te ſont vtiles ni à bien faire, ni à bien dire, & qu'ils ne peuuent ſeruir que de pâture aux vers, d'exercice aux rats, & de ſuplice à tes gens, que tu châties, pour n'en auoir pas aſſez de ſoin. N'as-tu point de honte, lors que quelque Docte te rencontre auec vn liure à la main, comme tu aimes à en porter, & qu'il vient à ſouër ou à blâmer quelque endroit, de ne ſçauoir que répondre; & n'en rougirois-tu pas, s'il te reſtoit quelque pudeur? On dit que le Philoſophe Cynique Démétrius, ayant trouué vn iour à Corinthe les Baccantes d'Euripide, entre les mains d'vn ignorant, les déchira, & dit qu'il valoit mieux que Penthée fût déchiré par luy vne fois, que de ſouffrir tous les iours mille affronts de la main d'vn ſot. Pour moy, ie n'ay pû trouuer la raiſon pourquoy tu achettes tant de liures, quoy que ie l'aye recherchée auec grand ſoin; car c'eſt comme ſi vn pelé achetoit vn peigne, ou vn aueugle vn miroir, & vn ſourd quelque inſtrument de Muſique. Eſt-ce pour montrer tes richeſſes en la poſſeſſion de pluſieurs choſes ſuperfluës? Mais ie ſçay fort bien que ſi tu ne te fuſſes introduit par

fraude dans le teſtament d'vn homme riche, il t'euſt falu mourir de faim ou vendre tes liures. Il ne reſte donc maintenant, ſinon que tu en achettes pour entretenir ta réputation, & confirmer les loüanges de tes flateurs, qui te diſent non-ſeulement beau & aimable; mais Philoſophe, Orateur, & Hiſtorien. On dit meſme que tu lis tes harangues à table, & qu'ils ne boiuent point, qu'ils ne ſe ſoient altérez à force de les louër. Car tu és facile à ſurprendre, & à croire tout ce qu'on te dit; iuſques-là qu'ils t'ont perſuadé que tu reſſemblois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois de faux Aléxandres, de faux Nérons, & de faux Philipes. Et il n'eſt pas étrange que tu l'ayes crû, eſtant ſot comme tu és, veu que Pyrrhus ſe laiſſa bien perſuader qu'il reſſembloit à Aléxandre, iuſqu'à ce qu'vne vieille de Lariſſe chez qui il logeoit, le détrompa. Car comme il luy eut montré diuers portraits, parmy leſquels eſtoit celuy de ce Prince, & qu'il luy eut demandé à qui de tous ceux-là il reſſembloit, elle répondit qu'il reſſembloit au Cuiſinier *la Grenouillere*, comme en effet il y en auoit vn à Lariſſe de ce nom, qui auoit beaucoup de ſon air. Ie ne voudrois pas dire à qui tu reſſembles, car cela ne ſeroit pas peut-eſtre à ton auantage; mais ie ſçay bien que tout le monde te prend pour vn fou, de croire reſſembler à l'Empereur, &

de taſcher à le contrefaire par l'habit, le regard, & la démarche. Il ne faut donc pas s'étonner qu'vn homme qui ſe connoiſt ſi mal en reſſemblance, croye reſſembler à vn Docte, quoy qu'il n'en ait aucun trait. Mais i'ay découuert à la fin où eſt l'encloüeure ; c'eſt que tu t'imagines que ta fortune ſeroit faite, ſi le Prince qui aime les Lettres & ceux qui en font profeſſion, venoit à te prendre pour vn ſçauant. Toutefois, crois-tu, ſot que tu és, qu'il ne ſçache pas bien la vie que tu mênes, & que tu employes plus de temps à la débauche qu'à l'étude. Ne ſçais-tu pas que les Rois ont vne infinité d'yeux & d'oreilles, par où ils voyent & entendent tout ce qui ſe paſſe dans leur Empire ; outre que ton infamie eſt ſi publique, qu'elle eſt connuë de tout le monde. Dy-moy, ſi quelqu'vn de ces débauchez que tu hantes, & qui t'aprennent à tout faire & à tout ſoufrir, eſtoit habillé en Hercule, le prendroit-on iamais pour luy ? & quand il auroit ſa peau de lion & ſa maſſuë, ne le reconnoîtroit-on pas à ſa démarche laſciue, & à ſes parures deshonneſtes, ſuiuant le Prouerbe qui dit, qu'on cacheroit pluſtoſt vn Eléphant ſous ſa robe, qu'vn efféminé. Ne penſe donc pas te couurir ſous la peau d'vn lion, puis qu'on reconnoîtra toûjours à ton cry que tu n'és qu'vn aſne. Enfin, ce n'eſt pas des Libraires qui te mettront en pourpoint, ſi tu

Il y a au Grec ſept.

ſi tu n'y donnes ordre, que tu dois rechercher la réputation de Sçauant; mais des perſonnes qui s'y connoiſſent, & de la vérité. Tu deurois vendre pluſtoſt ta Bibliotéque, pour payer ta fole dépenſe & les frais que tu fais en eſclaues; car ce ſont-là tes deux paſſions, dont vne ſeule eſt capable de te ruiner. Suy donc mon conſeil, & au lieu de tant de gens inutiles, aye quelque honneſte homme auprés de toy qui te détrompe, & qui n'aille pas diuulguer tes débauches, comme ils font. Car i'en vis vn l'autre jour ſortir de chez toy de grand matin, qui les publioit tout haut, iuſqu'à en montrer des marques, & prendre des gens à témoin pour le confirmer. Mais i'ateſte les Dieux & ceux qui eſtoient préſens, que ie faillis à le batre, tant i'en eſtois indigné pour toy. En tout cas, s'il eſt difficile de quiter vn métier où l'on eſt acoûtumé, garde pluſtoſt ton argent pour tes débauches, que pour tes liures. Car à quoy ſert d'entaſſer volumes ſur volumes? tu és aſſez ſçauant pour ce que tu fais; outre que tu n'as pas ſeulement en la bouche toute l'Antiquité; mais tu connois tous les Poëtes, les Orateurs, & les Hiſtoriens, & ſçais tous les defauts & toutes les vertus de la langue; car rien n'empeſche que nous n'inſiſtions dauantage ſur ces choſes. Mais ie te demanderois volontiers, quels liures tu lis principalement; Eſt-ce Platon, Antiſthéne,

Archiloque, Hipponax, ou ſi tu quites les Philoſophes & les Satyriques pour les Orateurs? As-tu veu la harangue d'Eſchinés cõtre Timarque? mais tu ſçais peut-eſtre tout cela, & aimes la Comédie? As-tu lû les Baptes, ou pluſtoſt les as-tu pû lire ſans rougir? Dy-nous, quel liure t'eſt familier? car quoy que tu en portes toûjours, on ne t'en voit iamais lire. Eſt-ce de jour ou de nuit, deuant ou aprés tes débauches, que tu t'apliques à la lecture? Quite, quite, toutes ces choſes, pour viure comme tu as fait, quoy que ta vie ſoit encore plus honteuſe que ta doctrine, & que tu duſſes apréhender les reproches que la Phédre d'Euripide fait aux femmes, & prendre garde que les murailles ne diuulguent ton infamie. Que ſi tu as réſolu de mourir, comme tu as vécu, & d'acheter toûjours des liures, laiſſe-les là pour le moins ſans les lire, ni toucher aux paroles & aux actions des Anciens, qui ne t'ont fait ni bien ni mal. Ie ſçay que tout ce que ie dis, ne te ſeruira de rien, & que tu ne laiſſeras pas de continuer à te faire moquer de toy, par les habiles gens, qui ne prennent pas garde à tes liures, mais à ta doctrine. Tu penſes, toutefois, couurir par là ton impertinence, comme ces mauuais Chirurgiens qui ont des étuis dorez, dont ils ne ſe ſçauroient ſeruir; au lieu qu'vn excellent Artiſan ſe fait admirer auec des outils ordinaires. Encore

C'eſt qu'on y traitoit des vices où il eſtoit ſujet.

ceux-là les prétent-ils quelquefois à ceux qui les peuuent mettre en œuure; Mais tu reſſembles à ce chien des Fables, qui eſtoit ataché au ratelier, & ne pouuoit manger du foin, ni ſouffrir que le cheual en mangeaſt. Voilà ce que i'auois à dire de ta doctrine; Ie parleray vne autre fois plus amplement de tes débauches.

DE LA CALOMNIE.

Qu'il ne faut pas ajoûter foy témérairement au raport d'autruy.

C'EST vne mauuaiſe choſe que l'ignorance, & qui eſt cauſe de bien des maux: Car elle aueugle les hommes de telle ſorte, qu'ils bronchent à chaque pas, ſans voir ce qui eſt à leurs piez, ni apréhender vn danger préſent, tandis qu'ils craignent quelquefois celuy qui eſt bien éloigné. C'eſt elle qui fait la pluſpart des Tragédies dont on oit retentir les Théatres, & qui excite des diuiſions dans les Eſtats & dans les Familles, qui les entraînent à leur ruine, par le moyen de la calomnie, qui eſt ſon plus dangereux éguillon. Ie veux donc faire icy la deſcription de ce monſtre, & en emprunter le tableau, d'Apelles. Car ayant eſté accuſé par vn Peintre

jaloux de ſa gloire, d'auoir conjuré contre le Roy Ptolomée, & cauſé la réuolte de Tyr & la priſe de Péluſe; Ce Prince qui auoit eſté nourry toute ſa vie dans les flateries de la Cour, prit tellement feu là deſſus, que ſans conſidérer la jalouſie qui eſt ordinaire entre les perſonnes de meſme profeſſion, & le peu d'aparence qu'il y auoit qu'vn Peintre eût entrepris vn ſi grand deſſein, & vn Peintre qui luy deuoit ſa fortune, il s'emporta contre luy comme contre vn traître & vn aſſaſſin; & il luy eût fait trencher la teſte, ſi l'vn des complices ne l'eût déchargé à la queſtion. Mais lors qu'il eut apris ſon innocence, il fut touché d'vn tel repentir, qu'il luy donna cent talens, & luy mit entre les mains l'acuſateur, pour en faire ce qu'il luy plairoit. Apelles donc pour ſe vanger de la Calomnie qui luy auoit fait vn ſi mauuais tour, fit le portrait que voicy. Il peignit vn Prince auec de grãdes oreilles, comme on en peint à Midas, aſſis ſur vn trône, & enuironné du Soupçon & de l'Ignorance. En cet eſtat il tend de loin la main à la Calomnie, qui s'auance vers luy le viſage tout en feu, auec des atraits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche vn flambeau, & traîne de l'autre par les cheueux vn jeune innocent, qui tend les mains au Ciel, & implore ſon aſſiſtance. Deuant elle marche l'Enuie au viſage hâue & aux yeux louches,

acompagnée de la Fraude & de l'Artifice, qui parent & ajuſtent la Calomnie, pour la rendre plus agréable. Aprés vient le Repentir, ſous la figure d'vne Dame vétuë de deüil auec ſes habits déchirez, qui tourne la teſte vers la Vérité, & pleure de regret & de honte. Voilà l'Emblême de la Calomnie, dont ie te veux faire en ſuite vn portrait à ma façon, & la dépeindre de toutes ſes couleurs. Pour commencer par ſa définition, c'eſt vn faux raport que l'on fait d'autruy en ſon abſence, auquel d'ordinaire on ajoûte foy, ſans donner les moyens à l'accuſé de ſe juſtifier. On doit donc conſidérer trois choſes dans la Calomnie; le Calomniateur, le Calomnié, & celuy à qui l'on s'adreſſe pour médire, qui eſt comme le Iuge, & les autres les Parties. Commençons par le Calomniateur, puis qu'il joüe le principal perſonnage. Perſonne ne doute que ce ne ſoit vn meſchant homme; car les gens de bien ne ſe meſlent point de ce métier, & tâchent pluſtoſt à réconcilier les ennemis, qu'à ſemer de la diuiſion parmy les amis. Mais le Calomniateur n'eſt pas ſeulement meſchant, il eſt injuſte; car il ne ſe contente pas d'accuſer à faux, il empeſche qu'on n'oye l'accuſé en ſa défenſe, contre l'ordre de la Iuſtice, qui veut qu'on entende également les deux Parties. Et celuy qui fait autrement, commet vne injuſtice, quand il rendroit

vne Sentence juſte, & offenſe meſme les Dieux; ce qui fait que le Calomniateur n'eſt pas ſeulement injuſte, mais impie. Cependant, il taſche d'exciter la colére dans l'eſprit de celuy à qui il parle, pour l'empeſcher d'entendre les raiſons de l'accuſé; ce qui ajoûte encore à ſes crimes la mauuaiſe foy. Mais l'homme de bien, quand il accuſe, veut que la défenſe ſoit publique, auſſi bien que l'accuſation, parce qu'il a intereſt que la vérité ſoit connuë; comme celuy qui peut vaincre ſon ennemy à force ouuerte, n'vſe point de trahiſon ni de ruſe. Le trône de la Calomnie eſt dans la Cour des Princes, où régne l'Enuie & la Haine, & où ſe préſentent à toute heure mille occaſions de mentir & de flater. Car où l'on voit croître à tous momens l'eſpérance & l'ambition, là ſont les enuies les plus cruelles, les haines les plus irréconciliables, & les calomnies les plus fines & les plus dangereuſes. Vn Courtiſan eſt toûjours en garde, comme vn Gladiateur, pour porter le coup de la mort à ſon ennemy, s'il donne la moindre priſe ſur ſoy; de ſorte qu'à la Cour vn homme de bien qui croit que tout le monde luy reſſemble, eſt en vn inſtant ſupláté, quoyque celuy qui prend ſa place n'y dure pas quelquefois plus long-temps que luy, & que le vainqueur & le vaincu ſoient enuelopez ſouuent dans vne meſme ruine. Car comme il ne s'agit

pas de peu de choſe, que de la faueur du Prince, on eſt perpétuellement aux écoutes pour l'obtenir ; & la calomnie ſemble le plus court chemin & le plus ſeur. Mais ce n'eſt pas le métier d'vn ſot, & il faut eſtre tres-habile pour y reüſſir. Car ſi ſes traits ne ſont trempez dans la vray-ſemblance, ils ſont ſans effet, parce que la vérité ne peût eſtre vaincuë que par vn ennemy qui luy reſſemble. Or la calomnie, comme fille de l'enuie, s'atache toûjours à ceux qui ſont les plus éleuez, par vn deſir aueugle de remplir leur place. Mais, comme dans vne carriére chacun taſche de deuancer ſon compagnon, ſoit par art ou par viteſſe ; les gens de bien à la Cour tiennent le chemin de la vertu, pour arriuer à la gloire, où les autres ne peuuent paruenir que par ſurpriſe. Cependant, celuy qui eſt le prémier, eſt toûjours en bute aux autres, & l'objet de l'enuie & de la haine, ſi bien qu'on luy dreſſe mille piéges le plus adroitement que l'on peut ; car s'ils viennent à eſtre découuerts, ils ſont inutiles. La voix la plus ordinaire de la calomnie, ſe prend de noſtre profeſſion. On accuſe vn Médecin d'empoiſonnement, vn Miniſtre de trahiſon, vn Grand de faire des entrepriſes ; mais la paſſion du Prince fournit le plus ſouuent de matiére. On dit à vn jaloux qu'on a deſſein ſur ſa femme ; à celuy qui ſe pique d'eſprit, qu'on ſe moque de ſes ou-

urages, comme on acuſa Philoxéne auprés de Denis le Tyran, de blâmer ſa Tragédie. Si le Prince eſt pieux, on calomnie vn homme auprés de luy d'impieté ou de libertinage. Car chacun s'emporte dans ſa paſſion, & n'eſt plus capable d'entendre des raiſons ni des excuſes. Voilà ce que font les calomniateurs, pour irriter dauantage celuy à qui ils s'adreſſent, de peur que s'il n'eſtoit pas aſſez animé, il ne donnaſt du temps à la recherche de la verité, & à l'examen de leur calomnie; quoy qu'ils faſſent ordinairement le crime ſi noir, que l'horreur de l'action empeſche qu'on n'en vueille ouïr la défenſe. On accuſa le Philoſophe Démétrius deuant Ptolomée, de ne s'eſtre pas voulu déguiſer aux Bacanales, & de n'y auoir bû que de l'eau. Et ſi le lendemain il ne ſe fût trauesty & n'eût bû du vin en ſa préſence, & dancé auec des Cymbales, il eſtoit perdu, comme trouuant à redire aux inclinations du Prince. C'eſt ainſi que c'eſtoit vn grand crime deuant Aléxandre, de ne pas reconnoître Epheſtion pour vn Dieu. Car non content de luy faire vne pompe funébre, qui coûta pluſieurs millions, les villes luy dreſſérent à l'enuy des Temples & des Autels; de ſorte que c'eſtoit le plus grand de tous les ſermens, que de jurer par ſon nom, & vn crime capital de s'en moquer. Car les Courtiſans pour flater la paſſion du Prince, luy contoient des chimeres

chimeres & des visions; Qu'Ephestion leur estoit aparu en songe; Qu'il guerissoit ceux qui l'inuoquoient; raportant de faux Oracles, & le prenant pour leur Protecteur; si bien qu'Alexandre qui auoit toûjours les oreilles batuës de ces discours, les crut à la fin, & se glorifia de pouuoir faire vn Dieu qui estoit encore plus que de l'estre. Combien pensez-vous qu'il y eut alors d'honnestes gens disgraciez, pour auoir resisté à la passion du Prince, ou témoigné de l'auersion à ses frenaisies. Le Capitaine Agathocles qu'il estimoit, alloit estre exposé aux lions, pour auoir pleuré deuant le sépulcre d'Ephestion, comme s'il l'eût crû mortel, si Perdicas n'eût juré ses grans Dieux, & particuliérement Ephestion, que ce nouueau Dieu luy estoit aparu à la chasse; & luy auoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonnast à Agathoclés, s'il auoit laissé couler des larmes au souuenir de son amy, & qu'il eût pitié de l'infirmité humaine. Alexandre estant donc de cette humeur, ouuroit vne large porte à la calomnie. Car, comme on ataque toûjours vne place par l'endroit qui est le plus foible, le Calomniateur prend toûjours celuy qui l'écoute par la partie qui est la plus ouuerte à la médisance; parce que c'est le lieu le moins défendu. Voilà les forces de la Calomnie au dehors; mais au dedans elle a pour ministres, le

Comme qui diroit Ange gardien.

dégouſt du préſent, & l'amour de la nouueauté, auec le plaiſir qu'on prend à entendre des choſes extraordinaires & incroyables; outre qu'il n'y a rien qui chatoüille tant l'oreille d'vn homme ſoupçonneux & défiant, que les faux raports. Il eſt donc aiſé d'ataquer vn cœur expoſé de tous coſtez à la baterie; & de perdre vn innocent qui ne ſe défend point; car l'accuſé en cette rencontre meurt comme vn homme endormy dans vne priſe de ville. Ce qui eſt le plus déplorable, c'eſt qu'on va trouuer ſon amy, comme auparauãt, ſans ſçauoir rien de ce qui ſe paſſe; & qu'on donne ſoy-meſme dans le piége. Mais vn homme d'honneur ne condamne point ſon amy ſans l'oüir, & ſans luy donner les moyens de ſe juſtifier; les autres ne l'écoutent pas, ou font ſemblant de receuoir ſes excuſes, en attendant l'occaſion de s'en venger; ſur tout, quand le Calomniateur eſt noſtre amy, ou de celuy qu'il accuſe. Car alors on ne peut s'empeſcher d'ajoûter foy à ſon raport; ſans conſiderer qu'il arriue tous les jours mille ſujets de rompre, meſme entre les plus grans amis. D'ailleurs, la Calomnie n'attaque iamais vn ennemy découuert, parce qu'elle perdroit créance; mais ſouuent ſon propre amy, ou pour le moins celuy qu'on feint eſtre tel, pour montrer qu'on veut tout ſacrifier aux intereſts de celuy à qui l'on parle. Quelques-vns honteux d'auoir ajoûté foy

à de faux raports, & n'ayant pas la hardieſſe de ſouffrir le viſage de leur amy offenſé, rompent auec luy, comme s'il eſtoit coupable de leur faute. Cela me fait quelquefois déplorer la miſére de noſtre vie, dont la calomnie eſt vn des principaux fleaux. Il faut que tu meure, s'écrie Antia, à ſon mary, ou que tu tuës Bellérophon, qui a attenté à ma pudicité ; quoy que ce fût elle-meſme qui l'euſt ſolicité au mal. Il s'en falut peu pourtant qu'il ne portaſt la peine de ſa chaſteté, & de la luxure de ſon hoſteſſe, & qu'il ne périt au prémier combat qu'il eut contre la Chimére; car pour vn ſemblable ſujet, Phédre perdit Hippolite. Mais, dira quelqu'vn, il faut ajoûter foy aux raports, lors qu'ils partent de perſonnes vertueuſes. Y a-t-il quelqu'vn de plus juſte qu'Ariſtide? il ne laiſſa pas de conſpirer contre Thémiſtocle, par la jalouſie de ſa gloire, comme les plus gens de bien ont leurs defauts & leurs paſſions. Le plus ſage & le plus vertueux d'entre les Grecs, ne dreſſa-t-il pas des embûches à ſon parent, ſon amy, & ſon compagnon d'armes? Socrate fut accuſé d'impiété, Miltiade & Thémiſtocle de trahiſon, aprés auoir rendu de tres-grans ſeruices à leur patrie. Ie paſſe pluſieurs autres exemples qui ſont connus de tout le monde. Que fera donc en cette occaſión l'homme ſage? Il fermera les oreilles à la Calomnie, comme

Vlyſſe à Palamède

Vlyſſe au chant des Sirénes, & n'ajoûtera point de foy aux raports qu'auec beaucoup de circonſpection, mais demeurera ſur la défiance. Il eſt ridicule de mettre garde aux portes & aux entrées des villes, & de laiſſer celle de noſtre ame dégarnie. Quand on nous fera donc quelque raport, il faut examiner la choſe en ſoy-meſme, ſans auoir égard aux perſonnes. Car le contraire eſt la marque d'vn eſprit bas & abject, qui ſe laiſſe emporter en jeune-homme; & c'eſt l'vne des plus grandes injuſtices qu'on puiſſe commettre. Il ne faut déférer ni au jugement, ni à la paſſion d'autruy; ne conſiderer pas dauantage l'accuſateur que l'accuſé, & ſe défier toûjours de celuy qui a le plus d'eſprit & le plus d'adreſſe. Cependant, la cauſe de ce mal-heur eſt en l'obſcurité & en l'ignorance du cœur de l'homme; car ſi l'on pouuoit pénétrer dans ſes ſentimens, la Calomnie ſeroit contrainte de quiter le monde, pour faire place à la Vérité, qui diſſiperoit toutes ſes ténébres par ſa lumiére.

L'APOPHRADE, OV LE MAVVAIS GRAMMAIRIEN.

C'eſt vne inuectiue contre vn homme qui auoit condamné ce mot, qui ſignifie proprement, vn iour malencontreux.

ON voit bien que tu ne ſçais ce que ſignifie le mot d'*Apophrade* ; autrement, tu ne m'aurois pas accuſé de barbarie pour t'y auoir comparé. Mais nous parlerons tantoſt de ſa ſignification ; ie me contenteray de te dire pour cette heure, que tu as pris par l'aile la Cygale, comme dit le Poëte Archiloque. Car cette inſecte qui crie aſſez haut d'elle-meſme, fait encore plus de bruit quand on la touche. Ainſi, ce Poëte porté de ſon naturel à la Satyre, laiſſoit à juger ce qu'il feroit, eſtant offenſé. C'eſt dequoy ie t'auertis maintenant, non pas pour me comparer à vn ſi grand perſonnage, mais pour te dire que tu as fait pluſieurs choſes qu'Archiloque ne pourroit reprendre dignement, quand il aſſocieroit auec luy Hipponax & Simonide ; car tous ceux qu'ils ont ataquez, n'eſtoient rien au prix de toy. Cependant, il ſemble que quelque Dieu t'ait mis dans la fantaiſie, de reprendre

Anciens Satyriques

ce mot, pour découurir ton ignorance, qui ne ſçait pas les choſes les plus vulgaires, & pour faire éclater tes autres defauts. Car outre que i'ay quelque talent dans la Satyre, ie connois tes vices dés l'enfance, & ne manque ni de capacité ni de hardieſſe, pour les publier. Ie parle de la ſorte, parce qu'il ne ſeruiroit de rien de t'en aüertir en particulier, pour taſcher de t'en corriger; puis que tu ne peux non plus changer de nature, que ces ſales animaux qui viuent dans l'ordure & dans le fumier; outre que tes crimes ne ſont guéres plus ſecrets que ceux de ces célébres criminels des Fables; & que ton ignorance eſt ſi publique, qu'il n'eſt point beſoin que perſonne t'oſte la peau de lion, pour montrer que tu n'és qu'vn aſne. Mais ie les veux mettre icy, de peur qu'on ne croye que ie ſois le ſeul qui les ignore. Qui apellerons-nous à noſtre ſecours pour cela? Sera-ce quelque Dieu des Comédies de Ménandre, tel qu'Elencus, Dieu de liberté & de verité, qui eſt ton plus grand ennemy, puis qu'il ſçait tout ce que tu fais, & ce que tu ſoufres tous les iours, & qu'il le veut publier. Il fera donc icy le prologue de ma Satyre, comme il fait quelquefois chez cet Auteur; afin d'aprendre à tout le monde, que nous n'entreprenons pas cecy en vain, ni par vne inimitié particuliére, mais pour venger le public. Et quand il aura parlé, il ſe pourra

Comme qui diroit la Raiſon.

retirer à la bonne heure, & nous laiſſer faire le reſte, parce que nous ſommes aſſez capables pour te confondre, & qu'il n'eſt pas ſéant à vn Dieu de parler de ſi grandes abominations. Voicy donc ce qu'il dira par forme d'auertiſſement. Ce Sophiſte qui contrefaiſoit le Philoſophe, c'eſt de toy qu'il parle, vint vn jour aux jeux Olympiques pour y réciter vne harangue, qu'il auoit compoſée ſur le ſujet de Pytagore, lors qu'on le voulut empeſcher de participer aux myſtéres d'Eleuſine, à cauſe qu'il eſtoit étranger, & qu'il auoit eſté Euphorbe durant la guerre de Troye. Sa harangue, comme la Corneille d'Eſope, eſtoit toute parée des plumes d'autruy, & bâtie de piéces raportées. D'ailleurs, elle eſtoit préméditée dés long-temps; mais pour faire croire qu'il l'auoit faite ſur le champ, il fit tant par l'vn de ſes amis, que lors qu'il demanda vn ſujet tout haut, on luy donna celuy-cy. Cependant, comme il ne joüoit pas bien ſon perſonnage, & qu'il raportoit des choſes tirées de loin & étudiées, perſonne ne ſe pouuoit empeſcher de rire, & de faire ſigne à cet amy qu'on reconnoiſſoit bien la fourbe; quoy que noſtre Sophiſte taſchaſt de ſupléer à tout par ſon impudence. Quelques-vns donc à meſure qu'il parloit, ne faiſoient autre choſe que remarquer les endroits qu'il auoit dérobez des Anciens, du nombre deſquels eſtoit celuy qui a fait

Lucien. ce Diſcours, & qui m'a introduit icy ; car il ne ſe pouuoit tenir de rire, non plus que les autres; Et pourquoy n'euſt-il pas ry d'vne ſi grande & ſi publique effronterie? Outre qu'il eſt aſſez porté au ris de ſon naturel. Mais il ne put s'empeſcher d'éclater vne fois tout haut, entendant cet aſne qui vouloit jouër de la lyre, ce que ce galand-homme apeçut en ſe retournant, & c'eſt ce qui les a mis mal enſemble. Or c'eſtoit le commencement de l'année, où pluſtoſt le troiſiéme

du mois de Ianuier. iour de la grande nouuelle Lune, où les Romains ſuiuant vne coûtume ancienne, font des vœux & des ſacrifices, pour tout le reſte de l'an; ſur la créance que les Dieux écoutent alors plus atentiuement nos priéres. En cette grande feſte donc, & ces Calendes ſacrées, celuy-cy voyant nôtre impoſteur qui étaloit ſes larcins ſous le nom de Pytagore; comme il le connoiſſoit parfaitement, & qu'il ſçauoit ce qu'il faiſoit, & ce qu'il ſouffroit tous les jours, où il auoit eſté meſme ſurpris; il dit à vn de ſes amis qui eſtoit prés de luy, Sortons d'icy, que cet infame par ſes abominations ne nous change ce jour heureux en vn funeſte, & il ſe ſeruit pour cela du mot d'*Apophrade*. Cependant, noſtre impoſteur ne l'eut pas plûtoſt ouï, que pour ſe venger de cette raillerie, il s'écria ; Quelle beſte eſt-ce *Apophrade*? Eſt-elle mâle ou femelle, terreſtre ou aquatique? car pour

pour moy, ie ne la connois point. Mais en penſant expoſer l'autre en riſée, il s'y expoſa luy-meſme, & fit voir ſon ignorance. C'eſt là le ſujet dont on va vous entretenir, pour vous faire voir que ce grand Orateur, qui fait des harangues à l'improuiſte, ignore les choſes les plus vulgaires, & que les artiſans de la Gréce ſçauent. Voilà ce qu'auoit à dire le Prologue; c'eſt à moy d'acheuer le reſte, & de répréſenter icy ce que tu as fait en diuerſes parties du monde, & ce que tu fais préſentement à Ephéſe, qui eſt le comble de ta doctrine, & le chef-d'œuure de ta Morale. Mais auparauant il faut parler du mot d'*Apophrade*, que tu as repris. Dy-moy, par les Dieux, pourquoy te choque-t-il ſi fort? Eſt-ce qu'il eſt barbare, & que tu ne l'as pû ſouffrir, parce que tu as l'oreille délicate? Mais y a-t-il rien de plus commun à Athénes? Tu prouueras pluſtoſt à vn Athénien, que Cécrops & Erectée eſtoient étrangers, que ce terme icy. Car il y en a pluſieurs qui leur ſont communs, auec le reſte des Grecs; mais celuy-cy leur eſt propre, & ils s'en ſeruent pour exprimer vn jour mal-heureux, où l'on ne fait aucune affaire ni publique ni particuliére, ſoit pour quelque grande defaite qui eſt arriuée ce jour-là, ou pour quelqu'autre calamité. Mais il n'eſt pas peut-eſtre ſéant d'aprendre ces choſes à ton âge; outre qu'il y en a tant d'autres que

tu ne ſçais point, qui ſont beaucoup plus importantes, que tu peux bien ignorer encore celle-là. Toutefois, d'où és-tu, de ne la pas ſçauoir? car encore qu'on te dût permettre d'ignorer les autres choſes, tu ne pourrois pas, quand tu voudrois, apeller vn iour malencontreux, d'vn autre nom, ſi tu veux parler comme l'on fait à Athénes. Mais tu diras peut-eſtre qu'il n'eſt plus en vſage, & qu'il ne ſe faut pas ſeruir de mots que l'on n'entend point. Il eſt vray que i'ay failly de m'en ſeruir en ta préſence; car ie deuois parler Cappadocien, Paphlagonien, ou Bactrien, pour faire que tu m'entendiſſes; mais il faut parler Grec auec les Grecs. D'ailleurs, ce mot eſt de ceux qui ſe ſont conſeruez en vſage dans cette grande réuolution qui arriue tous les iours dans les Langues; & ie raporterois le nom de ceux qui en ont vſé, ſi ie ne craignois de troubler ta mémoire, par tant de Poëtes, d'Orateurs, & d'Hiſtoriens qui te ſont inconnus. I'aurois pluſtoſt fait de dire ceux qui ne s'en ſont pas ſeruy; quoy que pour te dire la vérité, ie n'en ſçache point, & t'offre quelque honneſte préſent, ſi tu peux nommer quelqu'vn qui ait exprimé autrement la choſe qu'on veut ſignifier par là. Car celuy qui ignore ce mot, peut ignorer où ſont ſituées les villes d'Athénes, de Sparte, & de Corinthe. Mais tu diras peut-eſtre qu'il eſt bon, mais non

pas au ſens que ie l'ay pris, ou bien que ie l'ay alégué hors de propos. Ie te ſatisferay encore là-deſſus, ſi tu és capable de raiſon. Car les Anciens ſe ſont ſeruis de pluſieurs pareilles métaphores, contre ceux qui te reſſembloient; Ils ont apellé vn Orateur qui changeoit à toute heure d'auis, *Cothurne*, pour marquer ſon inſtabilité, à cauſe de la peine qu'il y a de marcher auec ces brodequins. Vn autre, *Lypaé*, qui auoit acoûtumé de troubler les Aſſemblées. Vn autre, *Hebdomas*, qui railloit & folâtroit auec le peuple, comme les écoliers font au iour de congé. Pourquoy donc ne pourra-t-on pas nommer *Apophrade*, vn mal-encontreux perſonnage comme toy? Car il eſt certain que lors que nous rencontrons quelque choſe de mauuais augure, & particuliérement le matin, comme vn châtré ou vn ſinge, nous auons coûtume de rentrer auſſitoſt, comme ſi ce iour-là nous deuoit eſtre funeſte. Si le prémier iour de l'an donc, on trouue vn homme comme toy, qui paſſe pour vn infame, vn meſchant, vn impoſteur, vn parjure, vn monſtre, vne peſte, ne le fuira-t-on pas comme vn oiſeau de mauuais augure, capable de troubler le plus beau iour, & de le rendre malencontreux? Tu ne te dois pas fâcher de ces mots, car il me ſemble que tu fais gloire de la choſe; outre que tu aurois bien de la peine à prouuer

On, vn hõme dont la vie eſtoit inconſtãte.

Trouble.

C'eſt qu'ils auoient congé vne fois la ſemaine.

le contraire à tes citoyens, qui ſçauent comme tu as vécu dés ton enfance, & comme tu te mis au ſeruice d'vn gendarme, pour faire tout ce qu'il luy plairoit, iuſqu'à ce qu'il te quita, comme on fait vn habit lors qu'il eſt vſé. Tu ſeruis depuis au Théatre, & fus auec vne compagnie de Farceurs & de Baladins, où tu faiſois le Prologue, & entrois paré auec des brodequins dorez, & vn habit magnifique, pour anoncer la piéce, ou demander bonne audience. Mais maintenant tu és deuenu Orateur; c'eſt pourquoy quand on le ſçaura en ton païs, on croira voir deux Thébes & deux Soleils, comme cet Ancien des Fables. Tu fais donc bien de n'y pas aller, quoy que ce ſoit la plus grande & la plus belle ville de la Phénicie, & vn tres-agréable ſejour. Mais tu as honte de ton prémier métier, & craindrois d'oüir en allant par les ruës, Voilà celuy que nous auons veu Bâteleur & Comédien. Mais que dis-je, Qu'as-tu iamais trouué de honteux? I'aprens que tu y poſſédes vn grand Palais, à comparaiſon duquel le tonneau de Diogéne pourroit paſſer pour le trône de Iupiter. Tu ne pourrois donc empeſcher que tes citoyens ne te priſſent pour l'oprobre & le deshonneur de leur ville. Le reſte de la Syrie eſt de meſme ſentiment. Tout Antioche a veu comme tu débauchas ce jeune garçon qui venoit de Tarſe. Mais

il n'eſt pas honneſte de remuër ces ordures, & tu ſçais comme on vous ſurprit tous deux, ſi ce n'eſt que tu l'ayes oublié, à cauſe que tu n'as point de mémoire. Tu n'és pas moins connu en Egypte, où tu fus receu fugitif aprés ces beaux exploits de Syrie, lors que tu eſtois talonné par les fripiers, qui t'auoient preſté les habits, auec leſquels tu trouuois à diſner, & hantois les bonnes compagnies. La ville d'Aléxandrie n'eſt-elle pas témoin de tes débauches, auſſi bien que celle d'Antioche, ſinon qu'elles y ont eſté plus grandes & plus célébres. Tu ne rencontras qu'vn homme dans toute la ville, à qui tu puſſes perſuader ton innocence, & qui te ſeruiſt de ſuport, & te donnaſt à viure. Tu me permettras de taire ſon nom, puis qu'il eſt connû de tout le monde, & des principaux de l'Empire. Te ſouuient-il quand il te ſurprit entre les genoux de ce jeune échanſon? Quelle opinion penſes-tu qu'il eut alors de ta prud'hommie, s'il n'auoit perdu les yeux? Auſſi te chaſſa-t-il honteuſement, & purifia ſa maiſon aprés ton départ. Toute la Gréce & l'Italie furent remplies en ſuite de ta renommée & de ta gloire; & ie m'étonne qu'il y en ait maintenant qui trouuent à redire à ce que tu fais dans Ephéſe, s'ils n'ont perdu la mémoire, auſſi bien que toy. Il eſt vray que tu y as ajoûté à tes débauches, celles des femmes; & aprés cela, tu

trouues étrange que pour exprimer l'horreur de tes vices, on ſe ſerue d'vn terme d'abomination. Voudrois-tu point qu'on t'allaſt baiſer pour récompenſe? Il vaudroit mieux baiſer vn aſpic ou vne vipére; car encore pourroit-on guérir de leur morſure, à l'aide de quelque contrepoiſon; mais aprés s'eſtre ſoüillé de tes baiſers, on n'oſeroit aprocher des Autels des Dieux; & c'eſt vn crime pour lequel il n'y a point d'expiation. Cependant, tu railles des paroles des autres, ſans prendre garde à tes actions. Pour moy, i'aurois honte d'ignorer le mot que tu condamnes, bien loin de me repentir de l'auoir dit. Ce ſont les barbariſmes & les ſoléciſmes que tu prononces tous les iours, dont il faut rougir. Que les Dieux te confondent auec ta belle Rhétorique. Où l'aurois-tu auſſi apriſe? ſi ce n'eſt dans quelque vieux bouquin, ou dans les liures de Philénis, que tu as toûjours entre les mains, & qui ſont dignes de toy & de ta bouche impure. Mais puis-que i'en ſuis venu iuſques-là; Que dirois-tu, ie te prie, ſi ta langue t'apelloit en Iuſtice, & qu'elle te fiſt ces reproches? Quoy ingrat! aprés t'auoir retiré de la néceſſité, & t'auoir rendu célébre ſur les Théatres, en te faiſant iouër le perſonnage tantoſt d'vn Héros, & tantoſt d'vn Dieu; Aprés t'auoir nourry maiſtre d'Ecole; Aprés t'auoir fait paſſer pour Orateur, & réciter tes belles Haran-

gues empruntées qui t'ont acquis tant de gloire; eſtoit-il juſte pour récompenſe, de me faire ſeruir à tes ſaletez? N'eſt-ce pas aſſez des menſonges & des parjures que tu me fais prononcer tous les iours, ſans parler de tes ſottiſes & de tes impertinences. Me faloit-il occuper la nuit à vn infame miniſtére, & me faire ſoufrir mille oprobres? Il y a d'autres membres qui ſont deſtinez à cet office. Plût aux Dieux qu'on m'eût coupée, comme on fit celle de Philoméle. Car les langues de ceux qui ont déuoré leurs enfans, ont moins eu à ſoufrir que moy. Dy-moy, par les Dieux, ſi ta langue parloit de la ſorte, & qu'elle priſt ta barbe à témoin, que luy répondrois-tu? Ce que tu fis n'aguéres à celuy qui te reprenoit d'vn crime que tu venois de commettre? Que c'eſtoit cela qui t'auoit mis en crédit. Car d'où vient, à ton auis, la grandeur de ta réputation? Crois-tu que ce ſoit de tes Harangues? Il ſuffit, me diras-tu, que ie ſois illuſtre par quelque biais que ce ſoit Veux-tu que ie raporte tous les ſobriquets qu'on t'a donné en diuers lieux, où tu as eſté? C'eſt vne choſe étrange, que tu n'ayes pû ſoufrir vn mot, aprés auoir ſoufert tant d'infamies. On t'apelloit en Syrie, Rhododaphné. *Laurier-roſe.* Pour quel ſujet? i'ay honte de le dire, & il ne tiendra pas à moy qu'on ne l'entende point. En Paleſtine on t'apelloit, la Ronce, à cauſe que ta

barbe piquoit tes beaux amoureux; car tu te rasois alors. En Egypte on te nommoit, l'Esquinancie, parce que tu faillis à estre sufoqué par vn matelot, qui te l'enfonça iusqu'au gosier. Pour les Athéniens, sans tant de mystére, ils ne firent qu'ajoûter vne lettre à ton nom, & te nommer Atimarque; car tu deuois auoir quelque chose de plus que celuy contre lequel Eschinés a fait cette belle Harangue. Mais en Italie tu remportas le nom héroïque de Cyclope, pour auoir contrefait celuy d'Homére dans vne débauche, afin d'ajoûter cela à tes autres infamies. Car tu estois le verre en main à demy yure, qui attendois l'ataque de ton Vlysse, c'est à dire d'vn jeune garçon qui venoit la lance en arrest, pour te creuer l'œil; mais il gauchit vn peu, & t'enfonça la machoire, ou plustost comme vn autre Carybde, tu ouuris la gueule pour l'engloutir luy & son nauire. Cependant, d'vne débauche si publique, tu n'eus point d'autre excuse le lendemain, que ton yurongnerie. Et aprés cela tu trouues étrange que l'on te nomme Apophrade? Et que dis-tu quand on t'apelle Lesbin? N'entens-tu pas aussi ce mot, & crois-tu que ce soit pour te louër? ou si tu l'entens mieux, parce que la chose t'est plus familiére. Tes vices sont connus maintenant, iusques aux femmes. Car depuis peu, comme tu en faisois rechercher vne à Cyzique;

Sans honneur.

Timarque.

que ; Ie ne veux point, dit-elle, d'vn homme qui en a beſoin d'vn autre. Et aprés cela, tu te cabres pour des paroles? Mais certes tu as raiſon; car tout le monde ne peu pas inuenter de belles phraſes comme les tiennes ; Qui ſeroit ſi inſolent que de demander vn trident, au lieu d'vne épée, pour venger trois adultéres, & de dire que Theopompe parlant ſur trois chefs, auoit défait les principales forces de la Gréce auec vne arme à trois pointes, & qu'il eſtoit le chien à trois teſtes? Il y a cent autres choſes dans tes Harangues, dont il ne ſe faut pas ſouuenir, non plus que des fautes que la pauureté te contraint de faire, comme de dénier vn dépoſt en jugement, dérober en demandant l'aumône, & pluſieurs autres choſes ſemblables. Il faut pardonner à vn homme qui meurt de faim, s'il taſche à ſubſiſter du mieux qu'il peut ; mais ce qui eſt inſuportable, c'eſt que tes débauches abſorbent, ce que tes crimes ont acquis. Il eſt vray que tu as fait depuis peu vn trait qui mérite d'eſtre loüé ; c'eſt que ſçachant le métier de Tiſias, tu as ioüé le perſonnage de Diſcorax, en dérobant trente piéces d'or à ce vieux fou, qui à cauſe de Tiſias a donné par ſurpriſe ſept cens cinquante dragmes d'vn liure. Ie pourrois dire pluſieurs autres choſes, mais ie n'en ajoûteray qu'vne. Fay ce que tu voudras, & ne ceſſe de pecher contre toy-meſme ; mais ne fais

Ou, pour le Tricarenus.

plus cecy, car il n'eſt pas juſte que ceux qui viuent de la ſorte, & qui trahiſſent leurs amis, comme tu fais, ſoient ſous vn meſme couuert, ni boiuent & mangent auec les autres. N'ajoûte point auſſi les baiſers aux complimens, & particuliérement quand tu ſaluëras ceux qui t'ont rendu la bouche malencontreuſe. Enfin, puis-que i'ay commencé à t'auertir en amy, ne t'amuſe plus à parfumer vne teſte blanche, ni à te faire arracher le poil où tu ſçais. Car ſi c'eſt pour la propreté, tu en deurois faire autant par tout; mais pourquoy te parer en des lieux qu'il n'eſt pas honneſte de montrer. Il ne te reſte que les cheueux blancs, pour paroître ſage; épargne-les donc, & particuliérement ta barbe; & ſi tu peux, ne fay tes ſaletez que de nuit, afin que la lumiére n'en ſoit point ſoüillée. Tu vois qu'il ne faloit pas réueiller, comme on dit, le chat qui dort, ni condamner le mot de malencontreux, qui te rendra toute ta vie malencontreuſe. En veux-tu dauantage; car ie t'en diray tant que tu voudras, bien aſſeuré que ie ne manqueray iamais de matiére. Vn infame comme toy deuoit craindre d'ofenſer vn homme d'honneur. Tu diras peut-eſtre que ie t'ay ataqué par des Enygmes que tu n'entens point; Comme ſi tu ne ſçauois pas le nom des crimes que tu commets? Mais ie te permets d'en rire, ſi ie ne ſuis vengé au double. Pren

On mettre du dépilatoire.

Ou, pour la ſanté.

garde ſeulement à l'auenir comment tu viuras, & ne te prens qu'à toy de cette Satyre, puis-que ſelon le dire d'Euripide, *l'infélicité eſt la fin d'vne bouche ſans retenuë, auſſi bien que de la folie & de la meſchanceté.*

LOVANGE D'VNE MAISON.

ON dit qu'Alexandre fut ſi tranſporté, en voyant la beauté de la riuiére du Cydne, auec la clarté & la fraîcheur de ſes eaux, qu'il ne put s'empeſcher de s'y baigner, parce qu'elle n'eſtoit pas trop profonde, ni ſon cours trop violent. Ie me ſens de meſme épris d'amour, à la veuë d'vn Palais ſi beau & ſi magnifique, & touché du deſir d'en connoître toutes les perfections, & d'en célébrer les loüanges. Car ie ne croy pas qu'il y ait de plus grande marque de ſtupidité & de barbarie, que de s'eſtimer indigne de poſſéder ce qui eſt beau, & comme s'en bannir volontairement. D'ailleurs, les perſonnes d'eſprit n'admirent pas en ſilence les belles choſes, ainſi que font les autres; mais ils aiment à ſe répandre en loüanges, comme pour payer leur hoſte, & faire voir qu'ils ſçauent bien remarquer ce qui eſt digne de l'eſtre, & reconnoître les faueurs que l'on leur fait. Or de le louër ſimplement, cela peut eſtre

bon pour ceux qui ne peuuent rien dauantage, comme ce jeune Insulaire qui contemploit le Palais de Ménélaüs, & comparoit son marbre & son or à ce qu'il y auoit de plus beau dans le Ciel, parce qu'il ne connoissoit rien de si excellent sur la terre; Mais de faire vne harangue à sa loüange, dans vne compagnie aussi illustre que celle-cy, il me semble que c'est contribuër quelque chose à sa gloire. Ajoûtez à cela, qu'il y a du plaisir à parler dans vn si auguste lieu, & que la voix y retentit agreablement. Si l'Eco se plaist à redire les chansons des Bergers, & à exprimer le son rustique de leurs musettes, dans le creux de quelque rocher; Que ne fera-t-il point des douceurs d'Apollon & des Muses, dans vn Palais tout brillant d'or & de lumiére? D'ailleurs, il semble que la magnificence du lieu fournit de plus belles pensées & de plus belles expressions, & réueille les forces de l'esprit, pour essayer de l'égaler, comme le courage d'Achile se sentit ému par la veuë des armes, & piqué du desir d'honneur & de gloire. Socrate se plaisoit à entretenir Phédre sous l'ombrage frais d'vn Platane, & sur les bords verdoyans d'vne fontaine, & n'auoit point de honte à son âge d'inuoquer les Muses, quoy que vierges, pour entendre des discours d'amour; Et ne croirons-nous pas qu'elles acourront volontairement,

Téléma-que.

pour inſpirer celuy qui vient chanter les loüanges d'vn ſejour ſi agreable ? Car nous ne parlons pas icy ſous des arbres, ni dans vn Palais qui n'ait rien de recommendable que ſon opulence, comme celuy du Roy de Perſe ; mais dans vn chef-d'œuure d'Architecture, où l'art ſurpaſſe la matiére, toute précieuſe qu'elle eſt, & qui ne demande pas vn ſpectateur ruſtique, mais ſçauant. Pour commencer donc ſa deſcription, il eſt tourné au Soleil leuant, à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les régles de l'art y ſont gardées. Les vens le peuuent rafraîchir en toute ſaiſon ; & comme il eſt percé de tous coſtez, la liberté de la veuë ne contribuë pas peu à ſon embelliſſement. Les ornemens n'y ſont pas entaſſez les vns ſur les autres, ni l'or répandu par tout ; mais comme vne honneſte femme, il n'en a qu'autant qu'il en faut pour l'agrément, & non pas pour le luxe ; à l'exemple du Ciel, qui n'eſt pas tout ſemé de feux, car autrement, au lieu d'eſtre agreable, il ſeroit terrible. Il n'apartient qu'aux Courtiſanes d'eſtre toutes éclatantes d'or & de pierreries, pour ſe faire admirer par la richeſſe de leurs ornemens ; au lieu que les autres brillent aſſez par leurs vertus, & aimeroient mieux eſtre ſans parures, que d'en trop auoir. L'or eſt donc icy ménagé, comme dans les beaux ouurages, où on le meſle parmy

la pourpre & l'yuoire, pour en rehauſſer l'éclat, & non pas pour l'étoufer; & il ſemble ajoûter à la lumiére du iour, vne lumiére plus précieuſe. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes, on pourroit comparer les plafons de ce ſuperbe édifice, au plancher des Cieux; & les beautez des peintures & des tapiſſeries, aux fleurs d'vn parterre, ſi ce n'eſt que celles-cy flétriſſent, & que les autres ſont immortelles, comme n'eſtant iamais ſoüillées par l'atouchement d'vne main groſſiére, & ne ſoufrant que l'aproche de la veuë. D'ailleurs, il y a icy vn Printemps perpetuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'vne partie de l'année. Qui ne ſeroit donc touché de tant de merueilles, & piqué de les décrire, quand il deuroit eſtre ſurmonté par la grandeur de ſa matiére? Car la beauté a des charmes inexplicables, pour nous atirer à ſoy; & il ſemble qu'il y ait du plaiſir à courre dans vne belle carriére, où l'on imprime doucement ſes pas, & que c'eſt alors qu'on s'abandonne à la courſe. Le Paon à l'entrée du Printemps, lors qu'il voit naître les prémiéres fleurs, qui ſont non-ſeulement plus belles, mais, s'il faut ainſi dire, plus fleurs que les autres; étale auec plus de magnificence l'or & l'azur de ſes ailes; & diſpute auec le Printemps, à qui produira de plus belles choſes. Il fait la roue; Il ſe tourne & ſe mire dans ſes

plumes, dont l'éclat eſt redoublé par celuy de la lumiére, qui ne ſe contente pas d'embellir ſes couleurs, mais les multiplie. Cela arriue particuliérement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de ſes ailes, & reſſemblent chacun à vn arc-en-ciel, qui change de couleur ſelon les diuers aſpects de la lumiére. Combien la Mer a-t-elle de charmes pour nous atirer à ſoy, quand ſa ſurface eſt vnie comme la glace d'vn miroir, & qu'on la peut apeller à bon droit, le miroir des Cieux. Les plus grans ennemis des eaux déſirent alors de s'embarquer & de s'éloigner du riuage; ſur tout, lors qu'on voit vn petit vent enfler doucement les voiles, & le nauire couler légérement ſur les ondes. Il en eſt de meſme de ce Palais, dont la beauté m'enchante & me rauit, iuſqu'à me perdre dans ſes loüanges. Et ie m'imagine que quand ie ſerois ſans éloquence, elle ſupléroit à mon defaut. Mais ne me trompé-je point auſſi dans ce rauiſſement; & les merueilles qui ſont icy, ne nuiſent-elles point plûtoſt à mon deſſein. Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes, & détourne les yeux des ſpectateurs de deſſus leur viſage, pour les jetter ſur leurs pierreries; Celuy qui harágue dans vn lieu remply de tant de beautez diuerſes, a ce mal-heur que les yeux des auditeurs ſont plus ocupez que leurs oreilles; & que la

lumiére de ſon diſcours eſt obſcurcie comme celle d'vn flambeau, par vne plus grande lumiére. Ajoûtez à cela, que la voix retentit trop en des lieux ſi éleuez, & qu'on ne l'entend pas ſi diſtinctement, ſoit parce qu'elle fait comme vn Eco qui la trouble, ou parce qu'elle eſt abſorbée dans ces voûtes, comme le ſon de la flûte, par celuy de la Trompette, & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempeſte. D'ailleurs, tant s'en faut que la magnificence de ce lieu, excite celuy qui parle, qu'elle l'étonne pluſtoſt, & l'intimide, par vne juſte crainte, de n'auoir rien qui ſoit digne d'vn Palais ſi admirable, & d'vn auditoire ſi célébre. Car, comme l'éclat des armes de celuy qui fuit, ne ſert qu'à rendre ſa fuite plus éclatante, la beauté du lieu ne ſert qu'à découurir dauantage les defauts de l'Orateur, & à faire paroître ſa foibleſſe. C'eſt ce que celuy-là dans Homére ſemble auoir bien reconnu, lors qu'il s'excuſe ſur ſon ignorance, pour faire que ſa Harangue ſoit plus admirée, parce que ce qui eſt beau, ne tire pas ſõ luſtre de ce qui l'égale ou qui le ſurpaſſe, mais de ce qui eſt moins beau que luy. Ioignez à cela, que la veuë de celuy qui parle, auſſi bien que l'oreille de celuy qui entend, eſt diuertie par la beauté des objets qui l'empeſchent de ſonger à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il die de belles choſes, pour détourner les aſſiſtans de la contemplation

plation de ce qu'ils voyent ; car d'auditeurs, ils ſont deuenus ſpectateurs. Si-toſt qu'on eſt entré icy, on ſe trouue ébloui de tant de clartez, qu'il faudroit auoir perdu l'vſage des yeux, pour conſeruer celuy des oreilles, ou s'aſſembler de nuit comme le Sénat de l'Aréopage. Les Fables des Gorgones & des Sirénes enſeignent aſſez les auantages de la veuë ſur l'ouïe, puis-que les vnes changeroiét en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en paſſant viſte on s'exemtoit du charme des autres. L'exemple meſme du Paon fait contre nous. Car toutes les Muſiques du monde ne ſeroient pas capables de nous diuertir de la contemplation de ſa beauté, quand il déploye ſes ailes au Printemps, & qu'il étale toute ſa pompe & ſa magnificence. Hérodote dit que l'ouïe eſt plus infidéle que la veuë, par où il donne l'auantage aux yeux par deſſus les oreilles ; & auec raiſon. Car les paroles ont des ailes, & s'enuolent à meſme temps qu'on les prononce; mais le plaiſir de la veuë ſubſiſte, & lance coup ſur coup des traits redoublez, & parce moyen inéuitables. Mais pourquoy chercher des preuues plus loin, puis-que tandis que nous parlons, ie vous voy jetter les yeux de toutes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures; dequoy vous ne deuez pas auoir honte, puis-que le plaiſir des yeux eſt inſurmontable; & que ce qu'on entend

icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit. D'ailleurs l'excellence de l'art, jointe à la beauté & à l'vtilité des hiſtoires anciennes qui y ſont dépeintes, a beaucoup de pouuoir ſur l'eſprit humain. Mais de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, ie vous les veux décrire, pour joindre en quelque ſorte le plaiſir de la veuë à celuy de l'ouïe, & remporter ainſi l'auantage. Car vous m'excuſerez aiſément quand ie n'atteindray pas à la perfection de ce qui eſt icy dépeint, parce que la peinture de la parole eſt bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que ie vous répréſente ſans couleur & ſans pinceau, ce qui y eſt exprimé auec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Hiſtoire Grecque, jointe à celle d'Ethiopie. Voilà Perſée qui tuë vn monſtre marin, & qui enléue Andróméde. Conſidérez comme en peu d'eſpace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui regarde le combat toute nuë, du haut d'vn rocher. Conſidérez l'amoureuſe hardieſſe du Cheualier, & l'épouuentable regard du monſtre qui vient à elle pour l'engloutir. Voyez comme Perſée luy opoſe ſon bouclier, qui le pétrifie par la force des regards de Méduſe, tandis qu'il luy décharge vn coup d'eſtramaçon ſur la teſte. Le

Peintre a peint comme hors d'œuure, ſon vol vers les Gorgones, d'où il remporte ce fameux bouclier, ſans lequel il ne pouuoit mettre fin à l'auanture. Aprés vient vn exemple illuſtre d'amitié, qui ſemble eſtre tiré de Sophocle ou d'Euripide. Pilade & Oreſte, qu'on croit morts, ſont cachez derriére le Palais d'Agamemnon; où entrant à la dérobée, ils tuënt Egyſthe; car Clytemneſtre eſt déja morte, & étenduë ſur ce lit à demy nuë. Voyez comme toute ſa Cour eſt étonnée de cet aſſaſſinat; les vns pleurent, les autres crient, ou ſemblent crier; ceux-cy cherchent à ſe ſauuer, ceux-là réſiſtent en vain. Mais le Peintre a paſſé adroitement ce qu'il y auoit de plus criminel, & n'a pas voulu répréſenter le fils tuant ſa mére, parce que cela euſt fait trop d'horreur; mais il le dépeint tuant l'adultére de ſa famille, & le meurtrier de ſon pére. En cet autre tableau eſt vn paſſetemps amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce jeune chaſſeur aſſis ſur ce roc, auec vn liéure à la main, qu'il montre aux chiens qui veulent ſauter aprés. Apollon, qui aime ce beau fils, eſt tout proche, qui ſoûrit de cette action. En ſuite eſt encore Perſée, qui exécute l'entrepriſe des Gorgones, & coupe la teſte à Méduſe, eſtant à couuert du bouclier de Minerue. Mais il ne ſçait pas encore quelle ſera la fin de l'auenture, qui eſt la teſte de la Gorgone pla-

cée dans le bouclier; quoy qu'il ſçache bien que la veuë en eſt mortelle. Vis à vis de la porte eſt en relief ſur la paroy, le Temple de Minerue, où l'on voit cette Déeſſe de marbre blanc, ſans ſon équipage de guerre. Elle paroiſt en vn autre eſtat au tableau voiſin, où Vulcan la pourſuit, tranſporté de ſon amour; & de la violence de ſa paſſion, naiſt vn monſtre demi-dragon & demi-homme. Ce qui ſuit eſt vne vieille hiſtoire d'Orion aueugle, qui porte quelqu'vn, qui luy montre le chemin qu'il doit tenir, pour recouurer la lumiére; & le Soleil qui paroiſt, guérit ſon aueuglement; ce que Vulcan contemple de l'Iſle de Lemnos. Aprés, eſt Vlyſſe qui contrefait le fou, pour ne point aller au ſiége de Troye. Voyez les Ambaſſadeurs d'Agamemnon, qui l'y conuient de la part de leur Maiſtre. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de ſa fureur, tant en ſon viſage éfaré, qu'en ſa charruë attelée à rebours, de deux animaux diſſemblables, auec leſquels il laboure le riuage. Palaméde pour opoſer vne feinte à vne autre, fait ſemblant de vouloir tuer ſon fils, ou pluſtoſt le couche ſur le ſillon, afin que le coutre de la charruë le tuë en paſſant. Le pére à ce danger quite la feinte; & en ce faiſant, la découure. La derniére hiſtoire eſt celle de Médée, qui tranſportée de rage & de jalouſie, regarde ſes enfans.

Ou, au deſſus, vers le milieu de la ſale.

Ou, qui meine à &c.

Arreſte ſa charruë.

de trauers, & médite déja vn ſanglant deſſein. La voyez-vous auec vne épée nuë à la main, toute preſte à l'exécuter. Ces petis innocens luy ſoûrient, ne ſçachant rien de ſon crime. Vous voyez bien maintenant, Meſſieurs, que toutes ces choſes arreſtent voſtre veuë, & la détournent ſur des objets étrangers; ſi bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuiſoit en quelque ſorte à ma harangue. Ie ne me dédis pas pourtant, de ce que i'ay dit à ſon auantage; mais i'ay eſté bien-aiſe de vous faire voir cette difficulté, pour redoubler voſtre atention, & pour vous répréſenter les merueilles de ce chef-d'œuure, dont i'auois entrepris la loüange.

DE CEVX QVI ONT LONG-TEMPS VESCV.

VOICY la liſte de ceux qui ont long-temps veſcu, que ie te préſente, illuſtre Quintile, aprés l'auoir faite ſur vn auertiſſement que i'eus en ſonge, le jour que tu donnas le nom à ton ſecond fils, comme ie le dis alors à quelques-vns. Mais ne ſçachant à qui l'adreſſer pour l'heure, ie me contentay de prier les Dieux qu'ils te conſeruaſſent long-temps en vie auec toute

ta famille, tant pour l'intereſt de tous les honneſtes gens, que pour le mien particulier. Depuis, comme ie reſuois là-deſſus, parce que le ſonge me ſembloit pronoſtiquer quelque choſe de bon, ie crus que c'eſtoit de toy qu'il vouloit parler; & i'ay attendu le jour de ta naiſſance, comme le plus propre à te faire ce préſent, & à te conſacrer quelque fruit de mes études. Cela te pourra donner auec l'eſperance d'vne longue vie, les moyens d'y arriuer, en viuant comme ceux dont ie te conteray l'hiſtoire. Et pour commencer, Homére qui eſt le plus ancien eſcriuain qui nous reſte de l'antiquité, dit que Neſtor qu'il propoſe pour vn exemple de prudence & de ſageſſe, auoit veſcu trois âges d'homme, ſain de corps & d'eſprit; car ie ne parleray que de ceux-là; & les Poëtes tragiques en donnent vne fois autant à Tiréſias; ce qui vient peut-eſtre de la ſainteté de ſes mœurs, & de la pureté de ſa façon de viure. Il y a des profeſſions où l'on vit long-temps, Témoin les Preſtres d'Egypte, & les Interprétes des myſtéres chez les Aſſyriens & les Arabes, ſans parler des Mages de Perſe & des Gymnoſophiſtes des Indes, à cauſe du régime qu'ils gardent, pour mieux vaquer à la contemplation. Il y a meſme des Nations toutes entiéres qui mênent vne longue vie cõme les Séres, ſoit à cauſe de la bonté du païs & du climat, ou

Les Scribes.

parce qu'ils ne boiuent que de l'eau. Mais on dit qu'ils viuent juſqu'à trois cens ans; les Athotes cent trente; & les Caldéens vn peu moins, en ſe nourriſſant de pain d'orge, qui éclaircit la veuë, & rend les ſens plus vigoureux. Venons maintenant aux particuliers, qui ont long-temps veſcu pour auoir mené vne forme de vie conuenable à leur nature, tant pour ce qui concerne le boire & le manger, que les exercices. Le plus illuſtre exemple que nous ayons, eſt celuy de noſtre Prince, de qui l'heureuſe & longue vie, comble de toutes ſortes de felicitez cet Empire. Numa Pompilius plein de piété & de reſpect enuers les Dieux, & dont le régne a eſté tres-floriſſant, veſcut plus de quatre-vingts ans, & Seruius Tullius, auſſi; tous deux Rois des Romains. Mais Tarquin le Superbe qui eſt le dernier, s'eſtant retiré à Cumes depuis ſon exil, en veſcut tres-ſain plus de quatre-vingts & dix. I'ajoûteray à ces exemples, celuy des autres Rois qui ont auſſi veſcu long-temps, & à la fin ie te donnerai la liſte des Romains qui ſont paruenus à vne longue vieilleſſe, tant à Rome qu'en Italie; ce qui nous donne l'eſperance de conſeruer encore l'Empereur pluſieurs années, pour le bien general du monde; & refute ceux qui condamnent ce climat. Argantonius Roy des Tartéſiens, veſcut cent cinquante ans, ſi l'on en veut croire Ana-

Marc Aurele.

créon & Hérodote ; car les autres n'en ſont pas d'acord ; & Agathoclés Roy de Sicile, quatre-vingts quinze, au raport des Hiſtoriens Démocares & Timée. Hiéron Roy de Syracuſe, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts douze ans, aprés en auoir régné ſoixante & dix, comme diſent Démétrius Calliſtianus, & pluſieurs autres. Anteas Roy de Scythie, mourut en vne bataille contre Philipe, âgé de plus quatre-vingts dix ans ; & Bardylis Roy des Illyriens auſſi enuiron le meſme âge, en combatant à cheual, dans vne guerre contre ce meſme Prince. Terés Roy des Odryſiens, alla juſqu'à quatre-vingts douze ans, à ce que dit Theopompe ; & Antigonus Roy de Macédoine, ſurnommé le Borgne, mourut à quatre-vingts vn, dans vn combat contre Séleucus & Lyſimacus en Phrygie, au raport d'Hiéronyme, qui y eſtoit ; qui dit preſque la meſme choſe d'vn autre Roy de Macédoine, nommé Lyſimacus. Antigonus fils de Démétrius, & petit-fils de ce prémier Antigonus, régna quarante quatre ans en Macédoine, & en veſcut quatre-vingts, au raport de Médie, & des autres Hiſtoriens ; & Antipater fils d'Iolas, qui gouuerna cet Eſtat ſous pluſieurs Rois, en veſcut autant & vn peu dauantage. Ptolomée fils de Lagus, le plus heureux de tous les Princes de ſon ſiécle, veſcut quatre-vingts ans, aprés en auoir

auoir régné quarante-deux; & auant ſa mort, laiſſa l'Empire au plus jeune de ſes fils, ſurnommé Philadelphe. Philetére le premier Roy de Pergame, qui eſtoit Eunuque, mourut à quatre-vingts ans; & Attalus, l'vn de ſes ſucceſſeurs, qu'on a nommé auſſi Philadelphe, vers qui Scipion fut enuoyé, en a veſcu quatre-vingts deux. Mitridate Roy de Pont, ſurnommé le Bâtiſſeur, mourut âgé de quatre-vingts quatre ans, pourſuiuy par le borgne Antigonus, à ce que dit Hieronime, & les autres Hiſtoriens. Ariarathés Roy de Capadoce, veſcut quatre-vingts deux ans, au raport du meſme Auteur, & ne mourut pas de mort naturelle, mais fut ataché à vn gibet par Perdicas, aprés auoir eſté pris en vn combat. Le vieux Cyrus, prémier Roy de Perſe, mourut âgé de cent ans, comme il eſt graué ſur les colonnes qui ſeruent de bornes à la Perſe & à l'Aſſyrie, à quoy ſemble s'acorder Onéſicrite; encore ne mourut-il pas de mort naturelle, mais de dépit; ayant apris que la pluſpart de ceux qu'il aimoit, auoient eſté tuez par ſon fils Cambyſes, ſous vn faux ordre. Artaxerxes Mnémon, à qui le jeune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts ſix ans; encore Dinon dit-il quatre-vingts quatorze. Vn autre Roy de Perſe de meſme nom, qu'Iſidore Caracénien dit auoir régné vn peu auant ſon

temps, fut tué en trahiſon à quatre-vingts treize ans par ſon frére Goſithrés. Sinarthocle Roy des Parthes, eſtant de retour de Scythie, commença à régner à l'âge de quatre-vingts ans, & en régna ſept. Tigrane Roy d'Arménie, à qui Lucullus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingts cinq ans. Hyſpaſine, Roy des Caraciens, vers la Mer rouge, mourut auſſi de maladie à meſme âge; & Térée le troiſiéme d'aprés luy, à quatre-vingts douze ans. Artabaſe, le ſeptiéme aprés Térée, régna quatre-vingts ſix ans, aprés auoir eſté ramené par les Parthes. Mnaſcirés Roy des Parthes, veſcut quatre-vingt ſeize ans; & Maſſiniſſa Roy de Numidie, quatre-vingts dix, aprés auoir eu vn fils à quatre-vingts ſix ans, tant il eſtoit robuſte & vigoureux à cet âge, & en auoir régné ſoixante. Azandre, qu'Auguſte fit Roy du Boſphore, combatit vaillamment & à pié & à cheual, à l'âge de quatre-vingts dix ans, & ſe laiſſa mourir de faim à quatre-vingts treize, ayant apris qu'Auguſte auoit donné l'intendance de la guerre à Scribonius. Iſidore Caracenien dit que Goëſe, qui de ſon temps régnoit chez les Omaniens, en l'Arabie heureuſe, mourut de maladie à cent quinze ans. Voilà tous les Rois de longue vie dont l'Hiſtoire fait mention. Mais comme les gens de Lettres ont veſcu auſſi fort long-temps, par vn grand ſoin de

On, ramené par les Scythes.

On, de retour des, &c.

On, que ſes Soldats s'eſtoient mis du party de Scribonius

leur ſanté, nous en raporterons auſſi les exemples, & prémiérement ceux des Philoſophes. Démocrite ſi célébre, mourut d'abſtinence à cent quatre ans. Xénophile le Muſicien qui faiſoit profeſſion de la Philoſophie de Pytagore, mourut à cent cinq ans & plus, dans Athenes où il auoit établi ſa demeure, au raport d'Ariſtoxéne. Trois des ſept Sages, Solon, Thalés, & Pittacus, veſcurent chacun cent ans; & Zénon chef de la ſecte Stoïque, quatre-vingts dix-huit. On dit qu'ayant broncheé à l'entrée de ſon Ecole, il s'écria; Que me veux-tu? & eſtant de retour chez luy, il s'abſtint de manger, & mourut. Cleanthe ſon ſucceſſeur & ſon diſciple, eut vne apoſtume à la léure à l'âge de quatre-vingts dix-neuf ans, & ſe laiſſa mourir de meſme façon; auec cette particularité, qu'ayant receu lettre dans cet interuale, de quelques-vns de ſes amis qui le prioient de diuerſes choſes, il ſe fit aporter à manger pour y donner ordre; & l'ayant fait, pourſuiuit ſon deſſein, & mourut. Xénophanes fils de Déxine, & diſciple du Philoſophe Archélaüs, veſcut quatre-vingts onze ans; & Xénocrate diſciple de Platon, quatre-vingts quatre. Carneadés chef de la nouuelle Académie, en veſcut quatre-vingts cinq; Chryſipe le Stoïcien quatre-vingts vn, & Diogéne Séleucien de la meſme Secte, quatre-vingts huit. Poſi-

donius Philoſophe & Hiſtorien natif d'Apamée, ville de Syrie, & depuis citoyen de Rhodes, mourut à quatre-vingts quatre ans ; Critolaüs le Péripatéticien à plus de quatre-vingts deux, & le diuin Platon à quatre-vingts vn. Athénodore de Tharſe Philoſophe Stoïque, qui fut précepteur d'Auguſte, & obtint de luy vn droit d'exemption pour ſon païs, c'eſt pourquoy on luy ſacrifie tous les ans, comme à vn Héros, mourut à quatre-vingts deux ans. Neſtor précepteur de Tybére, du meſme païs, & de la meſme ſecte, en veſcut quatre-vingts douze ; Xénophon plus de quatre-vingts dix. Voilà la liſte des Philoſophes. Pour les Hiſtoriens, Ctéſibius mourut en ſe promenant à l'âge de ſix vingts quatre ans, ſelon la Cronique d'Apollodore. Hiéronime dont i'ay déja fait mention, aprés auoir ſouffert toute ſa vie beaucoup de bleſſures & de fatigues à la guerre, mourut à cent quatre ans, au raport d'Agatharcydés au neuuiéme liure de l'Hiſtoire d'Aſie. Hellanicus de l'Iſle de Leſbos, & Phérécidés l'Hiſtorien, ont veſcu chacun quatre-vingts cinq ans ; Timée Tauroménite quatre-vingts ſeize ; & Ariſtobule de Caſſandre, quatre-vingts dix, aprés auoir commencé ſon Hiſtoire à l'âge de quatre-vingts quatre, comme il dit luy-meſme en ſa Préface. Polybe Mégalopolitain, fils de Lycortas, mourut à quatre-vingts deux

d'vne cheute de cheual, au retour de la campagne; Hypſicrate Amiſenien, homme de grande érudition, à quatre-vingts douze. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait profeſſion d'éloquence, le Rhéteur Gorgias mourut faute de manger, à cent huit ans, & répondit à ceux qui luy demandoient comment il eſtoit arriué à vn ſi long âge, que c'eſtoit en viuant chez ſoy, ſans fréquenter les bonnes tables. Iſocrate fit ſon Panegyrique ſi célébre à l'âge de quatre-vingts ſeize ans, & mourut à quatre-vingts dix-neuf, ſur la nouuelle de la bataille de Cheronée, aprés auoir préueu la captiuité de la Gréce, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Cadmus quittant vn iour la ville de Sidon.* Apollodore de Pergame, précepteur d'Auguſte en éloquence, comme Athénodore en Philoſophie, veſcut quatre-vingts deux ans; & Potamon Orateur aſſez illuſtre, quatre-vingts dix. Pour les Poëtes, Sophocle fut étranglé d'vn grain de raiſin à l'âge de quatre-vingts quinze ans; & vn peu auant ſa mort, eſtant accuſé par ſon fils de n'eſtre plus capable du gouuernement de ſon bien, il lut aux Iuges la Tragédie d'Edipe, qu'il venoit de compoſer, & fut renuoyé abſous, & ſon fils déclaré fou par Arreſt. Le Poëte Comique Cratinus veſcut quatre-vingts dix-ſept ans, ayant remporté encore à cet âge le prix des jeux, pour vne

Comédie qu'il venoit de faire. Polémon, autre Poëte Comique mourut au meſme âge à force de rire, pour auoir veu vn aſne manger des figues qu'on luy auoit apreſtées, eſtant malade. Epicarme de meſme profeſſion en veſcut autant, & Anacréon Poëte Lyrique, quatre-vingt cinq ; Stéſicore de meſme ; Simonide de Cée plus de quatre-vingts dix. Pour les Grammairiens, Eratoſthéne le Cyrenien, qui a eſté auſſi Poëte, Mathématicien, & Philoſophe, mourut à quatre-vingts deux ans ; & Lycurgue le Légiſlateur, à quatre-vingts cinq. Voilà la liſte de tous les Princes & gens de Lettres de longue vie, dont l'Hiſtoire fait mention. Ie feray, s'il plaiſt à Dieu, vn Traité à part des Romains, comme ie l'ay promis.

LOVANGE DE LA PATRIE.

IL y a long-temps qu'on dit qu'il n'y a rien de ſi doux que la Patrie, il faut ajoûter ni de ſi aimable, & qui mérite tant de reſpect & de vénération. Car elle eſt la prémiére cauſe de tout le bien que nous faiſons, puis que c'eſt à elle que nous deuons noſtre naiſſance & noſtre éducation. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes villes; mais on aime ſa Patrie, telle qu'elle eſt; & quelque voyage qu'on faſſe dans les païs Eſtrângers, on en reuient toûjours là où l'on y veut reuenir; c'eſt comme le but où ſe terminent tous nos deſirs. Quiconque ſe vante donc trop d'auoir vne illuſtre Patrie, celuy-là ignore, à mon auis, l'amour & l'honneur qu'on luy doit porter, puis qu'il témoigne par là qu'il l'eſtime, pour autre choſe que pour ce qui la doit rendre eſtimable. Car c'eſt aſſez pour ſe faire aimer, qu'elle ſoit noſtre Patrie. Lors que l'on compare enſemble les païs, on fait cas de l'vn pour le commerce; de l'autre pour l'abondance; mais on a vne paſſion pour le ſien, qui ne conſidére point tout cela. On ſouhaiteroit bien qu'il fût plus riche ou plus agréable; mais tel qu'il eſt on le priſe, ou du moins

on s'en contente. Comme vn honneſte homme ne changeroit pour rien du monde ſon pére ni ſes enfans, juſques-là qu'il couure leurs defauts, & qu'il fait valoir leurs auantages : Il en eſt de meſme de la Patrie, qui a encore quelque choſe de plus tendre. Et véritablement elle nous doit eſtre en plus grande conſidération, puis qu'elle nous eſt plus proche, & que la Loy ni la Nature ne content le deuoir enuers les parens, qu'aprés celuy-là. Car ils ſont tous enfermez dans la Patrie, comme dans le centre où toutes les lignes aboutiſſent. Les Dieux meſmes ſemblent aimer leur Patrie, & n'ont ſoin du monde, que comme eſtant leur païs, puis qu'ils ſont comme nous Citoyens de l'Vniuers ; mais ils conſidérent particuliérement celuy où ils ont pris naiſſance. Leur ville leur eſt toûjours plus agréable, & les Iſles où ils ſont nez, plus ſaintes, juſques-là que les vœux & les ſacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur naiſſance, ſont mieux receus d'eux. Si donc le nom de Patrie eſt aimé des Dieux meſme, qui n'ont point proprement d'autre Patrie que le Ciel ; comment ne le ſera-t-il point des hommes ? C'eſt là qu'ils contemplent prémiérement la lumiére du Soleil, lequel encore que commun à tous, eſt eſtimé neantmoins particulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'eſt là qu'ils commencent à former les

prémiers

prémiers mots, & à auoir quelque connoiſſance des choſes du monde. Que ſi quelqu'vn a vne Patrie ſi deſauantageuſe, qu'il en ait beſoin d'vne autre pour aprendre ce qu'vn honneſte homme doit ſçauoir, il ne laiſſe pas de luy auoir toûjours de l'obligation, puis que c'eſt elle qui le rend capable de tout. Auſſi l'on n'aprend les Arts & les Sciences que pour eſtre, s'il faut ainſi dire, plus vtile à ſa Patrie, & l'on ne poſſéde du bien que pour l'employer pour ſon ſeruice dans la néceſſité. Que ſi l'on fait autrement, on manque non-ſeulement de reconnoiſſance, mais de raiſon; puis qu'elle enferme tout ce que nous auons de plus cher, & ce qui nous doit faire aimer la vie. Si nous ſommes obligez aux particuliers qui nous font du bien, nous le ſommes à plus forte raiſon à la ſource de tous nos biens. Il faut donc croire que les Loix qu'on a établies contre les ingrats & les parricides, regardent particuliérement la Patrie, comme la mére commune, & comme noſtre bien-faictrice. Auſſi perſonne n'eſt ſi peu amoureux de ſon païs, qu'il ne s'en ſouuienne quelquefois, & n'en demande des nouuelles, lors qu'il eſt abſent; & la pluſpart s'écrient dans les païs étrangers, qu'ils ne goûtent aucun plaiſir. C'eſt pourquoy quelque fortune qu'on faſſe hors de là, on croit qu'il manque toûjours quelque choſe à noſtre felicité. Ceux

qui ſe ſont rendus illuſtres chez les autres Nations, ſoit pour leur ſçauoir, ou pour leurs richeſſes, meurent d'enuie d'y reuenir, pour y faire montre de leurs auantages, d'autant plus qu'ils ont acquis plus de bien ou plus de réputation. Les jeunes gens ſont portez de l'amour de la Patrie, & à plus forte raiſon les vieillars, qui ont plus de connoiſſance des choſes; c'eſt pourquoy ils veulent venir mourir aux lieux où ils ont pris naiſſance. Chacun craint d'en eſtre banny meſme aprés ſa mort, & deſire d'eſtre enſeuely dans le ſepulcre de ſes péres. Ceux qui n'ont point de Patrie, ſont eſtimez comme des bâtards, & ne ſe ſoucient point de ce qui peut arriuer, pourueu qu'ils ayent dequoy viure, comme les beſtes. Les autres l'aiment, quoy que ſtérile; & ne la pouuant louër par la fertilité, la louënt par le nom de Patrie. Encore qu'ils ſçachent qu'il y en a de plus heureuſes, ils ne la quitét pas pour cela, & aiment mieux voir monter la fumée de leur toict, comme dit le Poëte, que de goûter hors de là tous les plaiſirs imaginables. Mais il n'y a rien qui montre tant l'auantage de la Patrie, que ce que le banniſſement eſt conté entre les plus grans ſuplices. Les Légiſlateurs n'ont pas eſté ſeuls de ce ſentiment; car les grans Capitaines n'ont point de plus bel éguillon à la Vertu, que de dire aux Soldats qu'ils combatent pour leur Pa-

trie, pour laquelle il eſt meſme glorieux de mourir. Cela réueille le courage des plus lâches, & fait qu'on ne conſidére plus le péril.

DES DIPSADES.

C'eſt vne eſpéce d'Auant-propos, ou pluſtoſt vn petit diſcours Académique, comme celuy de Bacchus & de l'Hercule Gaulois.

LE coſté Méridional de la Lybie, n'eſt qu'vne vaſte pleine de ſablons ardens, ſans aucune plante ni verdure; & ſi l'on trouue par hazard de l'eau, dans le creux de quelque rocher, c'eſt de l'eau puante & bourbeuſe, reſte de quelque torrent, dont le plus altéré ne ſçauroit boire. Il ne faut donc pas s'étonner ſi c'eſt vn païs inhabité; car qui voudroit habiter des lieux ſi ſecs & ſi ſtériles, & dont l'air eſt comme de feu. Les ſeuls Garamantes, nation ſauuage & vagabonde, & qui ſe plaiſt à la chaſſe, y font quelquefois des courſes vers le ſolſtice d'Hiuer, lors que l'air eſt rafraîchy & le ſable afermy par les pluyes; & leur chaſſe eſt d'Aſnes ſauuages & d'Auſtruches; mais particuliérement de Singes, & quelquefois d'Eléfans; car ce ſont-là les animaux qui endurent mieux la ſoif & la chaleur. Mais ces peuples s'en

retournent ſi-toſt qu'ils ont conſumé leurs prouiſions, & que le Soleil reuient, de peur que les ſables venant à ſeicher, ne rendent leur retour impoſſible; car on y enfonce comme dans de la neige. Mais tout ce que ie viens de dire, n'eſt rien au prix des ſerpens qui rampent ſur terre, ou qui ſont cachez dans ces ſablons, & infectent tout de leur morſure & de leur haleine. Aſpics, Vipéres, Céraſtes, Boupreſtes, Phyſales, Iauelots, Dragons, Amphiſbênes, & autres monſtres effroyables, pour leur forme, leur grandeur, ou leur multitude, mais ſur tout pour leur venin. Il y a des Scorpions de deux ſortes, les vns terreſtres qui ont l'épine du dos fort ſouple, auec quantité de vertébres; les autres Aëriens & plus petis, qui ont vn creſpe comme les chauues-ſouris, les cygales & les ſauterelles, auec lequel ils volent & rendent ces lieux inacceſſibles. Mais de tous les ſerpens qui habitent dans ces ſolitudes, le plus cruel eſt la Dipſade, qui n'eſt pas plus grande que la Vipére; mais dont la piqueure cauſe des douleurs effroyables juſqu'à la mort. Car c'eſt vn venin groſſier qui brûle, altére & pourrit; & ceux qui en ſont affligez, crient comme s'ils eſtoient dans vn feu. Ce qui les tourmente le plus, c'eſt qu'ils ſoufrent vne ſoif extrême, ſans ſe pouuoir deſalterer; car plus ils boiuent, & plus ils ont enuie de boire. Cela meſme les altére da-

uantage, comme ſi le bruuage ſeruoit d'aliment au braſier qu'ils ont dans le corps, & qu'on verſaſt de l'huile ſur du feu ; ce que les Médecins atribuënt à la qualité du venin, qui eſt vn poiſon groſſier, lequel eſtant détrempé par l'eau, augmente ſes forces & s'épand par tout. Ie n'ay iamais voyagé en des païs ſi deſerts & ſi reculez, ni n'ay veu perſonne qui ait eſté mordu de ce ſerpent ; mais i'ay ouï dire à vn de mes amis, qu'il auoit lû l'Epitaphe d'vn homme qui en eſtoit mort, en trauerſant les rochers qu'on nomme la grande Syrte ; parce qu'il n'y a point d'autre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que ſon ſépulcre eſt batu des flots de la mer, & qu'on voit au deſſus la ſtatuë d'vn homme, comme on peint Tantale dans vn marais, qui puiſe de l'eau pour boire, & a vne Dipſade entortillée autour de ſon pié. Il eſt enuironné de femmes qui verſent de l'eau ſur luy, & à ſes coſtez a des œufs d'Auſtruches, qu'il alloit querir aparemment quand il fut piqué. Car les peuples voiſins recueillent ces œufs auec grand ſoin, non ſeulement pour les manger, mais pour en faire des coupes & des vaſes, parce qu'ils n'en ont point d'autres, & qu'ils n'en peuuent faire de leur terre qui eſt ſablonneuſe ; outre qu'il y en a de ſi grans, que chaque moitié peut couurir la teſte d'vn homme. Mais ces ſerpens en ſont comme les

Ou, leur ſert de chapeau.

gardiens, & ſortent du ſable pour piquer ceux qui en aprochent. I'ay raporté cette merueille, non pas pour vous entretenir des myſtéres de la Nature, car c'eſt pluſtoſt aux Médecins de s'enquerir de ces choſes, pour eſſayer d'y trouuer quelque reméde, ni pour le diſputer au Poëte Nicandre, qui en a parlé; mais parce qu'il me ſemble qu'il m'eſt arriué quelque choſe de ſemblable; & ie vous prie de ne pas condamner ma comparaiſon, pour eſtre vn peu hardie. Car depuis que i'ay eu l'honneur de voſtre conuerſation, ie ne m'en puis plus deſalterer. Et auec raiſon certes; car où pourroit-on trouuer ailleurs des eſprits mieux faits & plus raiſonnables? Pardonnez-moy donc ſi ie recherche de nouueau voſtre entretien, comme ceux qui ſont mordus des Dipſades ont recours à l'eau, & ſi ie me plonge dans la ſource. Dieu vueille qu'elle ne tariſſe iamais, & que ie ne demeure pas bâillant aprés, comme vn Tantale. Car pour ma ſoif, elle ſera eternelle, puis que comme dit Platon, on ne ſe laſſe iamais de voir & d'aimer ce qui eſt beau.

DIALOGVE
DE LVCIEN ET D'HESIODE.

C'eſt vne raillerie contre Héſiode, qui s'eſt vanté d'auoir eu commerce auec les Muſes.

LVCIEN. TEs vers témoignent aſſez que tu és grand Poëte; car tu ne dis rien de commun, & l'on voit bien que tu as receu vne branche de laurier de la main des Muſes. Mais ie voudrois bien ſçauoir pourquoy ayant dit que ce diuin préſent t'aprendroit le paſſé & l'auenir; tu as parlé de l'vn, ſans nous rien dire de l'autre. Car tu as chanté la Généalogie des Dieux, depuis le Ciel & la Terre, le Cahos & l'Amour; & tu as donné enſuite des préceptes de l'Aſtrologie, pour le pilote & le laboureur, & as parlé de la vie ruſtique, des vertus des femmes, & autres choſes ſemblables; mais tu n'as pas dit vn ſeul mot de l'auenir, ce qui eût mieux marqué ton inſpiration, & eût eſté plus auantageux aux hommes. Eſt-ce que tu nous en as fait à croire, ou que tu as voulu cacher ton ſecret, ou bien que tes profeties ne ſont pas venuës juſqu'à nous? Car il n'y a pas d'aparence que les

Muſes n'ayent tenu qu'vne partie de leur promeſſe, & qu'elles ayent oublié à t'aprendre l'auenir, qui eſtoit le principal. Dy-nous hardiment ce qui en eſt, car perſonne ne le ſçait mieux que toy; & il eſt juſte que vous autres fauoris des Dieux les imitiez, en faiſant comme eux du bien aux hommes, & éclairciſſant leurs ténébres par vos lumiéres.

HE'SIODE. Il eſt aiſé de te répondre, que n'ayant rien dit que par l'inſpiration des Muſes, c'eſt à elles à te rendre compte de leurs actions; mais ſi tu deſires de ſçauoir quelque choſe de mon métier, ie te diray ce que ie ſçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne ſe réuélent qu'à qui il leur plaiſt, ils ne diſent auſſi que ce qu'il leur plaiſt, & ne m'ont rien apris de ce que tu deſires ſçauoir. D'ailleurs, il ne faut pas atendre des Poëtes vne vérité hiſtorique, ni leur demander raiſon de toutes leurs fictions; outre qu'ils ont coûtume d'ajoûter beaucoup de choſes pour remplir la meſure de leurs vers, ou pour cauſer plus d'admiration; & ſi tu leur retranchois cette licence, tu ferois tarir leur veine. Mais ſans prendre garde aux beautez de l'inuention & de l'expreſſion, qui ſont leurs principaux talens, tu t'amuſes à chicaner leurs paroles, comme tu ferois celles d'vn contract, qui eſt la marque d'vn eſprit pointilleux; à l'exemple de ces Critiques, qui cenſurent

censurent les vers d'Homére. Ie laisse à part que tu trouueras dans mon Poëme qui s'intitule les Oeuures & les Iours, diuerses prédictions que ie fais à ceux qui cultiueront bien ou mal leur champ.

LVCIEN. Tu parles véritablement en Berger, ou plustost en Enthousiaste, de ne pouuoir rendre raison, ni de ce que tu as dit, ni pourquoy tu l'as dit. Car du reste, nous n'atendons pas des Muses des préceptes de l'Agriculture, qu'vn Laboureur nous peut mieux aprendre qu'elles; mais des secrets où la connoissance de l'homme ne peut arriuer. Ce n'est pas pronostiquer l'auenir, que de prédire à vn homme qui marche piez nuds, qu'il s'enrhumera, ou qu'il se piquera à quelque épine, & autres choses semblables que l'expérience nous aprend mieux que tous les Poëtes. Laissant donc là toutes ces excuses friuoles, dit que tu ne sçauois ce que tu disois, ou que tu parlois par inspiration; ce qui n'est pas encore bien assuré, puisque tu n'as tenu que la moitié de ce que tu auois promis.

LE NAVIRE, OV LES SOVHAITS.

DIALOGVE

DE LYCINVS, DE TIMOLAVS, de Samipe, & d'Adimante.

Il prend occaſion d'vn Nauire qui eſtoit arriué au port de Pyrée, pour ſe rire des ſouhaits que l'on fait, & de leur extrauagance.

LYCINVS. NE diſois-ie pas bien qu'vn amoureux oublieroit plutoſt le logis de ſa maiſtreſſe que Timolaüs ne perdroit ſa curioſité, quand il luy faudroit courir d'Athenes à Corinthe, pour voir quelque choſe de nouueau?

TIMOLAVS. I'eſtois allé voir ce grand vaiſſeau nouuellement arriué au port de Pirée qui eſt chargé d'vne partie des blez qu'on tranſporte tous les ans d'Egypte en Italie; & ie croy que ni toy ni Samipe n'eſtiez ſortis de la ville à autre deſſein.

LYCINVS. Il eſt vray, pour ne t'en point mentir; & Adimante venoit auec nous, mais il s'eſt égaré dans la foule.

SAMIPE. Sçais-tu en quel endroit ç'a eſté?

C'eſt lors que nous auons veu ſortir en chemiſe ce beau garçon, qui auoit ſes cheueux retrouſſez & noüez par derriere. Car ſi ie le connois bien, il s'eſt arreſté à ce ſpectacle, & en a eſté touché. *Ou, veſtu de lin.*

LYCINVS. Ie ne le trouue pas ſi beau que tu dis, auec ſes groſſes levres & ſes jambes greſles; outre qu'il eſt noir de viſage, & qu'il ne fait que brédoüiller, & a vn mauuais accent. D'ailleurs ſes cheueux noüez par derriere montrent que c'eſt vn eſclaue ; & tu ſçais qu'il y a tant d'autres beautez à Athenes pour qui il eſt plus honneſte de ſoûpirer.

TIMOLAVS. Ne te trompe pas, tous les enfans de bonne maiſon en Egypte ont les cheueux de la ſorte, & c'eſt vne marque de nobleſſe en ce païs-là. Nos anceſtres meſme de Palléne nourriſſoient leur cheveleure, & la portoient retrouſſée en ieuneſſe auec vn crochet d'or.

SAMIPE. Tu me remets en memoire ce que Thucydide dit de noſtre ancien luxe, en ſa Preface, lors que nous enuoyâmes vne peuplade en Ionie.

TIMOLAVS. Il me ſouuient maintenant où nous auons laiſſé Adimante; ç'a eſté lors que nous nous ſommes arreſtez dans ce nauire prés du maſt, à compter la multitude de ces cuirs entaſſez les vns ſur les autres, & à admirer l'aſſurance de ce Matelot qui montoit par les cordages &

couroit au haut de l'antenne, en empoignant les deux bouts.

SAMIPE. Tu as raiſon, l'atendrons-nous icy ou ſi ie l'iray querir?

TIMOLAVS. Continuons pluſtoſt noſtre chemin : car il y a aparence qu'il aura paſſé outre, & qu'il s'en ſera retourné en la Ville, apres nous auoir cherchez en vain. En tout cas il ſçait trop bien le chemin pour s'égarer.

LYCINVS. Allons, ſi Samipe le trouue bon, quoy qu'il ne ſoit pas trop honneſte de quitter ſa compagnie.

SAMIPE. Allons, peut-eſtre que nous trouuerons encore le lieu des exercices ouuert. Mais tout en allant, faiſons reflexion, ie vous prie, ſur la grandeur de ce vaiſſeau, qui a ſix vingt couldées de long, vingt-neuf de haut, & plus de trente de large; pour ne point parler de la hauteur du maſt, de la grandeur de l'antenne, & de la groſſeur de la corde qui ſert à la remuër. Auez-vous remarqué comme d'vn coſté la poupe s'éleue peu à peu en rond, & porte au ſommet vn oiſeau d'or qui a les aiſles eſtenduës ; Et de l'autre, la prouë auance vn long bec, & a de part & d'autre la Deeſſe Iſis qui eſt le nom du Nauire. Parleray-je du reſte des ornemens; des Peintures, de la Banderole flamboyante, des Anchres, des inſtrumens à tourner & à manier le Vaiſſeau, des ap-

partemens de la Poupe. Tout en eſt admirable. Ie laiſſe à part, cette foule de Matelots, & la charge épouuentable qu'il porte, capable de nourir tout vn an, à ce qu'on dit, la ville d'Athenes, & tout le païs. Cependant vn ſeul homme gouuerne tout cela auec vne perche dont il remuë le Gouuernail, qui eſt d'vne grandeur exceſſiue. C'eſt ce petit vieillard qui eſtoit chauue & creſpu, nommé, s'il m'en ſouuient bien, Hieron.

TIMOLAVS. On dit qu'il eſt admirable en ſon art, & plus ſçauant qu'vn Protée dans la Marine: Car vous ſçauez ce qui leur eſt arriué en chemin.

LYCINVS. Nullement, nous ſerons bien-aiſes de l'aprendre.

TIMOLAVS. Il me la conté luy-meſme, car il eſt bon homme & fort ciuil. Il dit qu'ils partirent d'Alexandrie par vn aſſez beau temps, & virent le ſeptiéme iour le promotoire d'Acamas; mais qu'il s'éleua tout à coup vn vent d'aual, qui les repouſſa ſur la coſte de Phénicie. Que de là ils furent portez par la tempeſte iuſques aux Iſles Quélidoniennes où ils faillirent le dixiéme d'eſtre ſubmergez. I'ay paſſé par là & ſçay comme les vagues y ſont enflées par les vents de Sud-oueſt. Car c'eſt là qu'eſt la ſeparation de la mer de Lycie & de Pamphylie, ou s'auance vn cap qui

n'eſt qu'vn amas d'écueils, & qui rompt les flots auec tant de violence, qu'il les eſleue quelquefois auſſi haut que luy. Il ajouſtoit que ſur le point de perir, il auoit paru des feux ſur la coſte, à la lueur deſquels ils s'eſtoient reconnus la nuit, & à celle d'vn aſtre qui eſtoit ſans doute Caſtor ou Pollux, qui s'eſtant poſé au haut du maſt, auoit dreſſé le cours du Vaiſſeau en pleine Mer, comme il alloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée, apres auoir perdu leur route, ils auoient eſté contraints de nauiger à la bouline, par ce que le vent eſtoit contraire; Si bien qu'au lieu de laiſſer l'Iſle de Candie à main droite, & de prendre au deſſus du Promontoire de Malée, ils eſtoient abordez en ce port, ſans tirer en Italie où ils deuroient eſtre des-ja arriuez.

LYCINVS. Ce bon homme icy s'eſt bien égaré, mais ne voy-je pas Adimante?

TIMOLAVS. C'eſt luy-meſme, apellons-le; Adimante, Adimante.

LYCINVS. Il faut qu'il ſoit ſourd ou en colere, qu'il ne nous répond point; Car ie le reconnois à ſon habit & à ſa demarche, ſans parler de ſes cheueux cours; doublons le pas pour l'atraper. Demeure-là. Quoy! tu ne t'arreſteras pas ſi l'on ne te prend par le manteau? ou tu réves profondément, ou tu ne fais pas ſemblant de nous ouïr.

ADIMANTE. Il eſt vray que i'entretenois mes penſées.

LYCINVS. Dy nous à quoy tu penſois, ſi ce n'eſt vn trop grand ſecret; mais nous ſommes initiez dans les myſteres, & ſçauons bien ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'eſt vne choſe trop ridicule pour vous en entretenir.

LYCINVS. Eſt-ce quelque penſée amoureuſe? Nous ne ſommes pas ignorans non plus, dans les myſteres d'amour.

ADIMANTE. Ie ne penſois pas au Dieu d'amour, mais à celuy des richeſſes, & nageois dans l'opulence, lors que vous eſtes venus interrompre ma réverie.

LYCINVS. Fay nous part de tes treſors, puis que nous ſommes tes amis.

ADIMANTE. Vous n'en ſeriez pas plus riches, ny moy plus pauure; quand ie vous aurois tout donné. Mais ie vous diray à quoy ie révois puis que vous le voulez ſçauoir. Ie vous ay perdus en entrant dans le nauire, comme ie m'amuſois à meſurer l'Anchre, apres auoir mis en ſeureté Lycinus. Quant i'eus dont bien conſideré tout, ie demanday à l'vn des Matelots combien ce Vaiſſeau pouuoit raporter par an à ſon maiſtre, & il me dit douze talens; Si bien que ne ſçachant que faire, ie me mettois en ſa place, & ſongeois ce que

ie ferois s'il eſtoit à moy. Ie batiſſois donc vn Palais au deſſus du Pécile ; dreſſois mon train & mon équipage ; & nauigeois des-ja auec les aclamations de tout le monde, aimé des vns, reſpecté des autres, & enuié de tous; lors que vous eſtes venus troubler ma felicité & ſubmerger mon nauire au ſortir du port, comme il voguoit à pleines voiles.

LYCINVS. Ie ſuis d'auis que tu nous faſſes vn procés comme à des Pirates qui t'ont enleué ton Vaiſſeau ; ſi tu n'aimes mieux en équiper vn autre ſur l'heure, ou plutoſt cinq ou ſix ; car cela ne te coutera pas dauantage. Mais toutefois tu ſerois trop inſuportable; Car ſi n'ayant qu'vn Nauire, tu ne faiſois pas ſemblant de nous écouter, que ferois-tu dans vne ſi grande opulence? Continuë donc ton voyage, & nous demanderons de tes nouuelles à ceux qui viendront d'Egypte ou bien d'Italie.

ADIMANTE. N'auois-je pas raiſon de ne vous pas dire à quoy ie penſois, eſtant bien aſſeuré que vous ne manqueriez pas de vous en moquer. Adieu ie me vais rembarquer tout préſentemét: car i'aime mieux encore entretenir mes matelots que des gens qui ſe moquent de moy.

LYCINVS. Tout beau nous voulons eſtre de la partie.

ADIMANTE. Ie vous en empeſcheray bien

bien; car ie tireray l'échelle lors que ie ſeray monté.

LYCINVS. Nous te ſuiurons à la nage; car ne penſe pas eſtre ſeul qui aies droit de faire des ſouhaits. I'en feray vn de nager plus viſte que ton Vaiſſeau. Tu ſçais que nous auons paſſé tous enſemble en l'Iſle d'Egine à la feſte de Diane ſans que tu te puiſſes plaindre de nous, & maintenant que tu es deuenu grand Seigneur, tu mépriſes tes vieux amis, & ne les veux pas ſoufrir en ton Nauire. Tu te méconnois bien dans ta fortune; Ie ne m'eſtonne pas que tu ayes quitté la maiſon de ton pere, pour en baſtir vne pres du Pœcile, & dreſſer vn ſi grand équipage. Aporte nous du moins au retour quelque ſaline d'Egypte, & des parfums de Canope. Si tu n'aimes mieux charger l'vne des Pyramides ſur ton vaiſſeau, s'il eſt capable de la porter.

TIMOLAVS. C'eſt trop Lycinus, apres auoir ruïné Adimante, de ſe moquer encore de luy. Mais comme il nous reſte beaucoup de chemin iuſqu'à la Ville, partageons-le en quatre ſi vous voulez, & que chacun dans ſon partage puiſſe faire quel ſouhait il luy plaira. Cela ſeruira à nous faire trouuer le chemin plus court, & à nous réueiller l'eſprit. On verra pour le moins, qui ſçait mieux faire des ſouhaits, & qui vſeroit mieux de ſon bien, s'il eſtoit riche. 4. ſtades.

SAMIPE. Ie le veux, & ie ne m'y épargneray pas, lors que ce ſera à mon tour. Mais il faut que Lycinus le veüille auſſi.

LYCINVS. Ie ne m'opoſeray iamais à voſtre felicité; mais qui commencera ? Ie ſuis d'auis que ce ſoit Adimante ; car il doit auoir la préférence : Puis Samipe & Timolaus ; Ie me garderay pour le dernier, & ne veux que le demi ſtade le plus proche de la Ville, encore le feray-je en courant.

ADIMANTE. Ie ne quiteray point mon premier ſouhait, ſi vous le trouuez à propos: mais i'y ajouſteray encore quelque choſe ſous le bon plaiſir de Mercure. Imaginez-vous donc que le Vaiſſeau eſt à moy auec tout ce qui eſt dedans, & qu'il eſt chargé de ce qu'il y a de plus précieux au monde.

SAMIPE. Ce beau garçon que nous auons veu y eſt-il auſſi ?

ADIMANTE. Oüy, & de plus tous les grains de bled qui y ſont, ſont autant de grains d'or.

LYCINVS. Tu ne vois pas que cela enfoncera ton Vaiſſeau, & te fera perir toy & ton ſouhait : car l'or eſt bien plus peſant que le bled.

ADIMANTE. Ie te prie ne borne point mes ſouhaits, ni ne porte enuie à ma fortune. S'il eſt beſoin, ie feray que cét or ne peſera pas plus que

du bled. Quand ce ſera à ton tour ie te laiſſeray faire toutes tes extrauagances ſans te venir troubler hors de ſaiſon.

LYCINVS. Ie le faiſois pour ton profit, de peur que tu ne vinſſes à perir auec toutes tes richeſſes, & à entraiſner dans ton malheur ce beau fils qui ne ſçait pas peut-eſtre nager.

TIMOLAVS. Ne crain point, les Dauphins le chargeront plutoſt ſur leur dos comme ils firent Arion, ou cét enfant mort qu'ils porterent à Corinthe. Croy-tu qu'il ne merite pas auſſi bien leur aſſiſtance qu'vn Mort ou vn Muſicien.

ADIMANTE. Tu acrois la raillerie au lieu de la faire ceſſer. Nous verrons quand ce ſera à toy ſi tu réves plus regulierement.

LYCINVS. Veritablement il me ſemble qu'eſtant maiſtre de ton ſouhait, tu le deuois faire plus raiſonnable ; & meſme il eut eſté plus commode de trouuer ce treſor dans ton logis pour n'auoir point la peine de le tranſporter.

ADIMANTE. Tu as raiſon en ce point, ie veux qu'il ſoit ſous le Mercure de noſtre ſale, & qu'il y en ait dequoy la remplir. I'acheteray d'abord vne maiſon comme vn commencement de ménage, ainſi que du Heſiode ; mais ie veux qu'elle ſoit grande & magnifique. Enſuite i'acqueteray toutes les terres qui ſont autour de la

Ville; hormis ce qui eſt conſacré aux Dieux, ou ce qui borde la Mer, & quelque peu vers l'Iſthme pour faire les jeux, s'il me prend enuie d'y aſſiſter; Puis toute la plaine de Sicyone; & en vn mot ce qu'il y a de meilleur dans toute la Gréce. Ie veux que tout cela ſoit à moy, ſans controleur; Et ne veux point d'autre vaiſſelle que d'or; non pas quelques coupes legeres cõme celles d'Equécra-
120. *liures.* te; car les miennes peſeront chacune deux talens.

LYCINVS. Où trouueras-tu des gens pour les porter? Il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades; car tu ne pourois pas tenir vne coupe d'or ſi peſante.

ADIMANTE. Ie te prie laiſſe dormir ta raiſon, quand ie feray des ſouhaits, ie veux pour te faire enrager que ma table & mon lit ſoient d'or; & ſi tu me fâches, mes valets en ſeront auſſi.

LYCINVS. Et ton boire, & ton manger, ſi tu veux; quand tu deurois mourir de faim, comme vn autre Midas.

ADIMANTE. Tu feras des ſonges raiſonnables, quand ce ſera à ton tour; pour moy ie veux que les miens ſoient extrauagans comme ils ont acouſtumé d'eſtre. Apres ces meubles, ie veux des habits magnifiques, vne table ſomptueuſe & delicate, vn doux ſommeil, d'agreables ſonges; Que mes amis me faſſent toûjours quelque demande, que ie leur acorderay. Que

les plus Grans me viennent faire la cour, & ſe promenét de grand matin deuant ma porte, & parmi eux les Miniſtres de l'Empereur, à qui i'ordonne que lors qu'ils voudront entrer on leur ferme la porte au nez; comme ils font maintenant aux autres. En ſortant, quand ie ietteray les yeux de tous coſtez, comme le Soleil fait ſes rayons, ie ne les veux pas ſeulement régarder, ni tous ceux qui leur reſſemblent. Mais ſi ie voy quelque honneſte homme qui ſoit pauure, comme ie l'eſtois auant mon ſouhait, ie le prendray par la main & le meneray diſner chez moy. Cependant ils enrageront, tant par le mépris que ie feray d'eux, que par l'eſtime que ie feray des autres, & par la contemplation de ma grandeur & de ma gloire. Quand ie porteray à quelqu'vn vne ſanté dans vne coupe d'or, ie veux lors qu'il m'aura fait raiſon, que la coupe luy demeure, pour montrer ma liberalité; car les plus riches ne ſeront que des coquins anprés de moy. Dionique ne fera plus montre de quelque chetiue vaiſſelle d'argent, que ſon pere luy a laiſſée, voyant que ce ſera le ſeruice de mes valets. Ie donneray tous les mois cent dragmes par teſte à chaque Pauure de la Ville, & cinquante à ceux de dehors. Ie conſtruiray des bains publics, & des amphiteâtres, pour la neceſſité, le plaiſir, ou l'ornement. Ie feray venir la Mer iuſqu'au Dipyle par le moyen d'vn

Largeſſe des Bourgeois.

grand canal, afin que mes richeſſes abordent de plus prés. Mais non, il n'en ſera plus de beſoin; car i'ay trouué tout ce qu'il faloit dans ma ſale; Enfin pour conclure; car ce ne ſeroit iamais fait, il n'y a point de fin aux ſouhaits des hommes; ie vous donnerai à chacun vingt tonnes d'or excepté à Lycinus qui n'en aura qu'vne pour punition de ſes importunes rémontrances. Voylà la vie que ie veux méner, paſſant mon temps dans les diuertiſſemens de la Ville & de la Campagne. Ainſi ſoit-il.

LYCINVS. Quand ie deurois perdre encore ma tonne d'or, ie ne puis m'empécher de te dire que ton ſouhait ne tient qu'à vn filet, & s'il vient à rompre, adieu toute ta felicité.

ADIMANTE. Pourquoy?

LYCINVS. Par ce que tu n'as point limité le temps que tout cela deuoit durer, & peut-eſtre que la mort te prendra au milieu de tous tes treſors auant que d'en auoir ioüy. Veux-tu que ie t'alegue l'exemple de ceux à qui le ſemblable eſt arriué. Ne ſçais-tu pas que Créſus & Polycrate, qui eſtoient plus riches que toy, furent dépoüillez en vn inſtant. D'ailleurs qui ta dit que tu ne deuiendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener vne vie languiſſante, ſans pouuoir goûter d'aucun plaiſir; Ie ne parle point des pieges qu'on leur dreſſe

tous les iours, ni de la haine, & de l'enuie qui s'atachent à eux, & qui ne les ſçauroient quiter.

ADIMANTE. Tu en es vne bonne preuue; car tu n'as ceſſé de me perſecuter depuis vn moment que i'ay dequoy! Tu n'auras pas ſeulement la tonne d'or que ie t'ay promiſe.

LYCINVS. Tu és dèsja de l'humeur des Grans, qui ne veulent point qu'on les contrediſe, & de qui les promeſſes ne ſont que du vent. Mais ie te quite de bon cœur de la tienne, auſſi bien voylà l'eſtenduë de ta felicité paſſée. C'eſt à Samipe de commencer à ſouhaiter à ſon tour.

SAMIPE. Pour moy qui ne ſuis pas voiſin de la Mer, ie ne ſouhaiteray point de Nauire; car ie veux que mon païs contemple ma gloire. Et ie ne feray point de petits ſouhaits comme Adimante; Mais ie veux eſtre Roy & pour mieux gouter ma felicité, monter par degrez à l'Empire. Car ie ne veux point deuoir le trône au merite de mes Anceſtres mais au mien; Il n'eſt rien de plus grand ni de plus diuin que d'eſtre ſoymeſme l'Autheur & l'Arbitre de ſa fortune.

LYCINVS. Courage, c'eſt ſouhaiter que cela; Car il eſt vray qu'il n'y a rien de plus beau que de commander. Ton païs ne croyoit pas auoir éleué vn Empereur en ta perſonne. Mais regne, triomphe, équipe des Flotes & des Armées; Que

feras-tu aprés tout dans vne ſi haute condition?

SAMIPE. Ie feray la guerre ; Ecoute, ſui moy : car ie te veux faire General de ma Cauale-rie.

LYCINVS. Ie vous remercie, grand Prince, & me proſterne à vos pieds, à la façon des Perſes, pour vous rendre grace d'vne ſi grande faueur. Mais que voſtre Majeſté donne ce commandement à vn autre : car ie n'ay iamais eſté à cheual, & ie croy qu'il me faudroit attacher à la ſelle pour m'empécher de tomber, particulierement ſi i'eſtois ſur quelque cheual de bataille qui vint à ſe cabrer au ſon des Trompettes ; outre le danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportaſt au milieu des Ennemis. Mais dites-moy ? pourquoy voulez-vous faire la guerre ? Voylà vn beau paſſe-temps d'aller tourmenter les autres, & ſoy-meſme. Ne vaudroit-il pas mieux iouïr en paix de voſtre Empire ?

SAMIPE. Tu es vn poltron, & ne ſçais que c'eſt que d'eſtre Prince.

ADIMANTE. Donnez-moy ce commandement, Sire, ie m'en acquiteray mieux que luy, joint que ie merite quelque faueur, pour vous auoir départy ſi liberalement mes treſors. Ce ſera aſſez pour luy de commander quelque corps d'Infanterie.

SAMIPE. Il faut ſçauoir premierement ſi

ma

ma Caualerie te voudra bien receuoir. Que tous ceux qui ſont de cét auis, leuent la main. Voilà qui va bien, tu ſéras mon Général, & Lycinus commandéra mon aiſle droite. Ie donnéray la gauche à Timolaüs; car pour moy ie me placeray au milieu, ſuiuant la coûtume des Roys de Perſe, dont ie ne veux point d'autre témoin que Xenophon. Mais commençons à marcher, voylà mon Armée en bataille; Tirons vers Corinthe par le chemin des Montagnes, aprés auoir imploré l'ayde des Dieux par des holocauſtes, & particulierement celle de Iupiter qui eſt le Protecteur des Roys. Quand i'auray ſubjugué toute la Gréce, qui ne peut réſiſter à ma puiſſance, i'embarqueray mes Troupes & gaigneray l'Ionie. Car mon Armée nauale m'atend déja à Cenchrées, où ſont toutes mes munitions de guerre & de bouche. De là ayant ſacrifié à Diane & laiſſé par tout des Gouuerneurs, ie paſſeray victorieux dans la Carie, la Lycie, & la Pamphylie, d'où i'entreray en Syrie, aprés auoir trauerſé la Piſidie, & la Cilicie, & viendray iuſqu'à l'Euphrate.

LYCINVS. Ie ſuplie voſtre Majeſté de donner le commandément de ſon aiſle droite à vn autre. Car ie voy bien que vôtre deſſein eſt de marcher contre les Arméniens, & les Parthes, & ie craindrois trop que leur Caualerie ne me paſſaſt ſur le ventre, ou qu'ils ne me perçaſſent à

coups de fléches. Laiſſez-moy, ie vous prie, pour voſtre Antipater en Gréce, afin de tenir le païs en paix, & empeſcher qu'il ne ſe réuolte en voſtre abſence.

SAMIPE. Tu recule poltron! Et ne ſçais-tu pas qu'on punit de mort les déſerteurs? Mais puis que nous auons tout conquis iuſqu'à l'Euphrate, & donné ordre aux Troupes que nous y laiſſons, de nous ſubiuguer l'Egypte, la Phénicie & la Paléſtine; Paſſe le premier à la teſte de l'aiſle droite, ſur le pont de bateaux qui eſt tout preſt; Ie te ſuiuray auec la bataille, & Timolaüs aura ſoin de conduire l'arriere-garde. Auance toy, Adimante, auec la Caualérie. Dieu ſoit loüé, voy-là toute la Meſopotamie ſous noſtre pouuoir. Tout ſe rend, perſonne ne ſe preſente; Babylone ouure les portes. Le Roy de Perſe s'eſt retiré à Ctéſiphonte, & aſſemble ſes Troupes à Seleucie. Les Coureurs raportent qu'il a déja vn million de combatans, ſans les forces de l'Armenie, de la Bactriane & de la Mer Caſpienne, qui ne ſont pas encore arriuées. Il faut tenir vn conſeil de guerre pour ſçauoir ce que l'on fera.

ADIMANTE. Ie ſuis d'auis que l'Infanterie tire droit à Cteſiphonte qui eſt vn païs montueux, & que la Caualerie demeure icy dans les plaines.

SAMIPE. Quoy tu trembles auſſi Adimante,

lors qu'il faut venir aux mains! Quel eſt ton auis Timolaüs?

TIMOLAVS. Qu'il ne faut point partager nos forces, mais marcher en diligence contre l'ennemy, auant que toutes les ſiennes ſoient aſſemblées.

SAMIPE. Et toy Lycinus?

LYCINVS. Le mien, eſt de nous repoſer ſous ces Oliuiers auprés de cette colomne: car c'eſt vne aſſez grande traite, d'aller au port de Pirée & d'en reuenir, pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIPE. Tu crois eſtre encore à Athenes, malheureux! tandis que nous ſommes rangez en bataille ſous les murs de Babylone, & que nous deliberons par quel chemin nous attaquerons l'ennemy.

LYCINVS. Tu as bien fait de m'en faire ſouuenir: car ie ne croyois pas réuer.

SAMIPE. Marchons donc, & que tous ſe portent en gens de cœur. Voilà les Ennemis qui ſe preſentent; Choquons bruſquement, qu'ils ne nous accablent de leurs fléches. Bon, nous voilà aux mains, ſans qu'elles nous ayent fait beaucoup de mal. L'aile gauche triomphe déja ſous la conduite de Timolaüs. Mais les Perſes ſe défendent brauément à la bataille, animez par la preſence de leur Roy. Courage Lycinus, ne trahy point ta gloire, ni ma fortune.

LYCINVS. Que voulez-vous que ie faſſe? I'ay toute la Caualerie ennemie ſur les bras. Si vous ne me ſecourez en diligence, ie me vais ſauuer tout courant dans le lieu des exercices, & abandonneray là toute la conqueſte de la Perſe.

SAMIPE. Nullement, Te voila dégagé. Timolaüs victorieux a pris les ennemis en queuë & en flanc, il ne reſte plus qu'à vaincre le Roy qui m'a enuoyé défier au combat.

LYCINVS. Pren garde que tu n'y ſois bleſſé; on perd ſouuuent la vie en diſputant vne Couronne.

ADIMANTE. Le coup ne m'a fait qu'éfleurer la peau; mais ie l'ay percé luy & ſon cheual, de mon jauelot. Coupons luy la teſte & la mettons au bout d'vne pique. A cét aſpect tout ſe rend, ou prend la fuite. Voyez comme les Barbares ſe proſternent deuant moy, pour m'adorer à la façon de leur païs; mais ie ne veux pas le ſoufrir des autres, ni enfreindre les loix de la Gréce. Combien ie m'en vais baſtir de Villes, & en détruire d'autres; Toutefois il faut que ie me venge auparauant de cét vſurier, qui m'a chaſſé de mon héritage pour l'auoir.

LYCINVS. Tout beau, la clemence ſied bien aux Roys; Puis il eſt temps de ſe repoſer aprés vne ſi grande victoire, & de feſtiner

vos amis dans Babylone ; Mais voilà ton temps acheué, c'eſt à Timolaüs à ſouhaiter à ſon tour.

SAMIPE. Hé bien, m'enten-je à faire des ſouhaits?

LYCINVS. Ie t'y trouue encore plus impertinent qu'Adimante. Car il bornoit les ſiens à des richeſſes, & à faire bonne chere à ſes amis, qui eſt vne choſe aſſez douce. Mais tu te vas expoſer aux dangers par vaine gloire, & ſouhaiter vne condition où tu n'auras pas ſeulement à craindre tes ennemis, mais tes domeſtiques; ſans goûter iamais d'aucun repos non pas meſme en ſonge. Car tu ſeras acablé de mille fâcheux ſoucis, & tourmenté de la crainte, tantoſt d'vne reuolte de tes ſujets, tantoſt d'vne inuaſion de tes ennemis. Tu t'es laiſſé ébloüir, mon amy, à l'éclat d'vne Couronne; & pour vne felicité qui n'eſt que dans l'opinion d'autruy, tu en abandonnes vne veritable. Quand il n'y auroit autre choſe, ne ſeroit-ce pas vne indignité de voir que la mort ne reſpectera point ton diadême, & que tu ſeras malade comme les autres? Que dis-je? pour vne maladie qu'ils ont, tu en auras cent; & il ne te reſtera à la fin de toute ta Royauté, que quelque vain tombeau, ou des ſtatuës qui ſeront ruïnées par le temps; & quand tout cela ſubſiſteroit, il ne t'en reuiendroit aucun profit. Voilà donc ta

felicité durant ta vie; des craintes, des ſoupçons, des défiances; des ſoins, des veilles, des inquietudes; & aprés ta mort, ou l'oubli, ou le mépris, ou l'execration, ou tout au moins l'inſenſibilité. Mais il eſt temps que Timolaüs entre en lice. Pren garde de n'aller point faire de ſouhaits extrauagans, comme les autres.

TIMOLAVS. Conſidére, Lycinus, ſi l'on peut condamner celuy-cy. Ie ne demande ni les tréſors ni les grandeurs; mais premierement la ſanté; & vne ſanté vigoureuſe qui ne puiſſe eſtre ébranlée par aucun accident; puis la force, la beauté, la viteſſe, & par deſſus tout l'inuiſibilité; Eſtre aimable à toutes les Dames, ouurir toutes les portes fermées, voler, eſtre invulnerable; Et tous ces auantages non pas pour vn ſiecle ni pour deux, mais pour ſept ou huit cens ans; toûjours à la fleur de ſon âge & ſans vieillir, ni rien perdre de ſa vigueur. Conſidére ce ſouhait, ne te ſemble-t-il pas raiſonnable? Car par ce moien tous les tréſors me ſeront ouuerts; Ie ſeray à couuert contre tous dangers; Ie pourray voir tout ce qu'il y a de rare au monde, ſans auoir beſoin de le faire venir auec beaucoup de temps & de dépenſe. I'auray auec la ſcience des choſes cachées, la iouïſſance de tous les biens qui ſont répandus en diuers lieux; outre le plaiſir qu'il y auroit, par exemple de diſner à Athenes & de coucher en Ba-

bylone; Sçauoir en vn inſtant des nouuelles de tout le monde iuſqu'à celles des Antipodes, s'il y en a; En vn mot tout ce qui ſe paſſe ſur la terre & dans le Ciel; car l'élément du feu ne me pourroit nuire. D'ailleurs ie pourrois en cét eſtat faire tout le bien & le mal que ie voudrois, à mes amis & à mes ennemis; & châtier tous les tyrans qui ſont au monde, ſans courre fortune, par le moyen de mon inuiſibilité. Coucher auec les plus belles Dames, ſans crainte des marys ni des meres; aſſiſter ſans peril à tous les combats, & donner à qui il me plairoit la victoire, par le moyen de ma force. Car ie ne voudrois pas auoir ces qualitez en vn dégré ordinaire, mais au plus haut point, qu'on les puiſſe imaginer. Que peux tu reprendre en ce ſouhait?

LYCINVS. Rien, car il ne fait pas ſeur de contrédire à vn homme qui a de ſi grans auantages. Mais ie te démande par les Dieux, toy qui as veu tant de païs ſur l'aiſle de tes ſouhaits, ſi tu as veu quelque part vn petit bon homme, camus & pelé comme toy, qui fût aimé de toutes les Dames, & qui triomphaſt des Armées, eſtant ſi foible. Tu n'as oublié qu'vne choſe dans ton ſouhait, c'eſt d'eſtre ſage: car cela ſeul eût ſufi ſans tout le reſte, & t'eût empeſché de faire toutes ces extrauagances.

TIMOLAVS. I'attens le tien pour voir

ce que tu diras; car il n'y aura rien à redire.

LYCINVS. Il n'en eſt point de beſoin: car nous voilà arriuez au Dipyle où ſe doiuent terminer tous nos ſouhaits; & Samipo & toy auez conſumé le mien par la longueur des voſtres. Mais ie ne m'en plains pas: car ie n'aime point les felicitez en peinture, ni à faire bonne chere en ſonge, pour mourir de faim en effet. Il me fâcheroit trop, lors que ie viendrois chez moy, de ne trouuer rien de tout ce que i'aurois ſouhaité; Comme ces Comediens qui viennent de faire le perſonnage d'Alexandre, & qui ſont contrains chez eux de iouër celuy de faquin. En vn mot tous ces beaux ſouhaits ne ſeruiront qu'à vous rendre voſtre condition plus inſuportable; & particulierement à Timolaüs, de qui les aiſles ſeront tantoſt fonduës comme celles d'Icare. Pour moy ie ne veux de tous vos ſouhaits que le plaiſir d'en rire. Car qui eût iamais penſé que de telles chimeres fuſſent entrées dans l'eſprit de trois Philoſophes?

DIA-

DIALOGVES
DES
COVRTISANES.

Il décrit icy les mœurs des Courtiſanes, & découure leurs defauts & leurs artifices, à l'imitation de Ménandre & des anciens Comiques.

DIALOGVE
DE GLYCE'RA ET DE THAIS.

GLYCERA. TE ſouuient-il de ce Capitaine eſtranger qui eſt toûjours ſi magnifique, & qui a entretenu l'vne de mes compagnes, auant que de me faire l'amour?

THAIS. Il m'en ſouuient fort bien, c'eſt celuy qui fit la débauche auec nous, l'année derniére, à la feſte de Cérés; mais qu'a-t'il fait? car il ſemble que tu en veüilles dire quelque choſe.

GLYCERA. Iſante qui fait profeſſion d'amitié auec moy, me l'a débauché.

THAIS. Et cela te pique?

GLYCERA. Qui en doute? Ie ne te céle point, que cela me touche ſenſiblement.

THAIS. Ie ne l'aprouue pas non plus que toy; mais il eſt aſſez ordinaire aux Courtiſanes de s'enleuer ainſi leurs Galans; de ſorte que ſi i'eſtois que de toy, ie ne romprois pas auec elle pour cela, non plus que Philis ne rompit pas auec toy, pour luy auoir fait le meſme tour. Mais ie m'eſtonne comme il t'a pû quiter pour elle, s'il n'eſt tout à fait aueugle ; Quel charme a-t'il trouué en des léures mortes & des ioües pendantes? Eſt-ce pour ſon beau nez qu'il l'a priſe, ou pour ſa teſte chauve, & ſon grand col éfilé? En vn mot ie ne luy voy rien de raiſonnable que la taille & le ſouris.

GLYCERA. Crois-tu que ce ſoit ce qui l'a pris? C'eſt que ſa mére eſt vne ſorciére qui ſe change la nuit en hibou, & va criant par les cimetiéres. On dit qu'elle peut faire deſcendre la Lune en terre par ſes ſortileges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuuage pour ſe faire aimer, & maintenant elles ſe plument enſemble.

THAIS. Comme tu l'as plumé, & en plumeras vn autre; mais pour celui-cy, ie te conſeille de le laiſſer en paix, & de ſonger à d'autres conqueſtes.

DIALOGVE
DE MYRTIVM, DE PAMPHILE, ET DE DORIS.

MYRTIVM. QVOY Pamphile ! tu te maries à la fille du pilote Hieron! Et que ſont deuenus tant de pleurs & de ſoûpirs, & tous ces ſermens, de ne m'abandonner iamais ? As-tu oublié que ie ſuis groſſe de toy & toute preſte d'accoucher, qui eſt vne choſe fort auantageuſe à vne Courtiſane? Mais ne crain point que i'expoſe l'enfant ; ie veux l'éleuer pour me conſoler, particuliérement ſi c'eſt vn fils, afin qu'il te reproche vn iour ta perfidie. Encore, ſi tu prenois quelque Dame qui valût mieux que moy ? mais i'ay honte ſans mentir de te voir épris de ſi peu de choſe. Car ie vis l'année paſſée cette belle auec ſa mére à la feſte de Cérés, & n'auois garde alors de croire qu'elle me dût faire vn ſi mauuais tour. Epluche bien, ie te prie, tous ſes defauts, auant que de t'y engager. Conſidére ſes yeux eſteins, & ſes regars de trauers ; Enfin elle eſt toute faite comme ſon pére, qui n'eſt pas fort beau, comme tu ſçais.

PAMPHILE. Ie ne puis plus long-temps t'ouïr parler d'vne fille, que ie ne ſçais ſi elle eſt

belle ou laide. Ie ne ſçais pas ſeulement ſi celuy dont tu parles, à vne fille; outre qu'il eſt mal auec mon pére, qui a eu bien de la peine à ſe faire payer de quelque argent qu'il luy deuoit; & ie croy qu'il luy en eſt dû encore quelque choſe. Que ſi ie me voulois marier i'épouſerois bien pluſtoſt la fille de Déméa, dont le pére a commandé l'année derniére les Armées de la République, & qui m'eſt alliée du coſté de ma mére. Dy-moy ſi c'eſt tout de bon que tu dis cela, ou ſeulement pour m'éprouuer?

MYRTIVM. Quoy! il n'eſt pas vray.

PAMPHILE. Que tu es folle! Ie croy que tu te ſens encore de la débauche d'hier; quoy qu'il me ſemble qu'elle fut fort modéſte.

MYRTIVM. C'eſt Doris qui m'a donné l'alarme; car eſtant allée acheter quelque choſe pour mes couches, & faire des vœux pour moy à Diane, elle rencontra Lesbia qui luy dit... Mais qu'elle te le conte elle-meſme ſi elle ne l'a inuenté.

DORIS. Ie puiſſe mourir ſi i'ay menti d'vn ſeul mot. Lesbia m'aborda en riant & me dit. Hé bien Doris, voſtre Galant ſe marie! Et comme ie faiſois l'eſtonnée; Tu n'as qu'à paſſer par ſa ruë, dit-elle, tu verras la porte couronnée de chapeaux de fleurs, & entendras la muſique.

PAMPHILE. Et tu y as paſſé?

DORIS. Oüy, & i'ay trouué ce qu'elle m'auoit dit, veritable.

PAMPHILE. Ie voy bien que c'eſt, tu as pris vne porte pour l'autre. Car ma mére me dit hier au ſoir, Hé bien Pamphile quand veux-tu quiter tes débauches? Voylà le fils de noſtre voiſin qui ſe marie, qui eſt beaucoup plus ieune que toy, & tu t'amuſes encore à entretenir des femmes? Ie m'endormis à ce diſcours, & ſuis ſorty aujourd'huy de grand matin; de ſorte que ie ne ſçay ce qui s'eſt paſſé: mais ce que dit Doris, pourroit bien eſtre véritable, hormis qu'elle a pris vn logis pour l'autre; Que ſi tu ne me veux croire, enuoye l'y vne ſeconde fois, & tu trouueras ce que ie dis véritable.

MYRTIVM. Ha Pamphile! tu me rens la vie, car ie fuſſe morte de déplaiſir.

PAMPHILE. Ne crain pas que ie te quite jamais, & encore en l'eſtat où ie te voy maintenant.

DIALOGVE
DE PHILINE ET DE SA MERE.

LA MERE. ES-TV folle ma fille, ou ſi tu eſtois yvre hier, que Diphile m'eſt venu voir ce matin en pleurant,

& ſe plaignant que quoy qu'il te put dire, tu te leuas de table pour dancer, & comme tu vis que cela le piquoit, tu t'allas mettre auprés d'vn autre pour le faire enrager dauantage, & commenças à careſſer Lamprias. Il dit meſme que tu te dérobas la nuit, & allas coucher ſur vn petit lit toute ſeule, où tu ne fis que chanter; quoy que tu le viſſes pleurer de regret.

LA FILLE. Il ne vous a pas dit qu'il m'auoit quittée auparauant pour entretenir la maiſtreſſe de Lamprias, auant qu'il fût arriué; & qu'il commença à la careſſer, quoy que ie luy fiſſe ſigne qu'il s'arreſtaſt. Pour me faire plus de dépit il la prit par le col & la baiſa, ſi amoureuſement qu'il ne pouuoit retirer ſes léures de deſſus ſa bouche. En ſuite il luy parla à l'oreille, & ie vis bien que c'eſtoit de moy qu'il luy parloit: car elle me regardoit de temps en temps en ſoûriant; Et comme il me vit pleurer de regret, il ſe prit à rire. Lors que Lamprias fut arriué, aprés qu'ils furent bien las de s'entretenir, & de ſe baiſer, ie ne laiſſay pas de m'aller mettre à table auprés de luy, afin qu'il n'eût point d'excuſe. Alors Thaïs ſe leuant commença à dancer, trouſſant ſa robe pour montrer ſa belle jambe; Et mon galand de la louër; car Lamprias ne diſoit mot. Mais Diphile ne ſe pouuoit laſſer d'admirer ſes perfections; & diſoit qu'elle auoit le pied, & l'oreille ex-

celléte, & que jamais il n'auoit veu mieux dancer. Cependant vous la connoiſſez; car vous l'auez veuë aux bains auec moy. Si vous ſçauiez alors comme elle fit la coquette! Elle me dit que ie n'oſois dancer de peur de montrer mes longues flûtes, voulant parler de mes jambes; & autres choſes ſemblables, qui me piquerent ſi fort, que ie ſautay en place, & me mis à dancer auſſi bien qu'elle. Cependant Diphile regardoit en haut & ne baiſſa iamais la veuë, quoy que Lamprias fiſt tout ce qu'il pût pour me loüer. Voudriez-vous que i'euſſe ſoufert tout cela, & que i'euſſe laiſſé regner Thaïs en ma préſence?

LA MERE. Mais il n'eſtoit pas neceſſaire d'aller careſſer en ſuite Lamprias.

LA FILLE. Diphile auoit bien careſſé Thaïs pourquoy n'aurois-je pas eu mon tour?

LA MERE. Mais apres, ne vouloir pas coucher auec luy, & ſe mettre à chanter tandis qu'il pleuroit; c'en eſt trop ma fille; Ne ſçais-tu pas ce que nous fuſſions déuenuës cét hyuer ſans luy.

LA FILLE. Et pour cela ie ſoufriray qu'il me mépriſe?

LA MERE. Non, mais ie ne le mépriſerois pas auſſi: car tu ſçais que le mépris fait perdre l'amour; D'ailleurs tu ne luy as iamais témoigné aucune tendreſſe, qui eſt ce qui touche le plus vn

Amant. Pren garde que pour en vouloir trop faire, tu ne gaſtes tout.

DIALOGVE

DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. IE te prie Bacchis, ſi tu connois quelque magicienne qui donne des breuuages pour faire aimer, de me l'amener ; car ie donnerois tout ce que i'ay au monde, pour r'auoir Charmide, & pour faire qu'il eût autant d'auerſion pour Cloris, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy ! Charmide te quite pour elle, aprés auoir ſoufert pour toy la haine de ſes parens, & refuſé le meilleur parti de la Ville?

MELISSE. Il eſt vrai Bacchis, & l'on dit qu'il eſt enfermé préſentement auec elle, chez l'vn de ſes amis.

BACCHIS. Ie te plains Méliſſe, mais encore d'où vient ſa froideur ?

MELISSE. De jalouſie ? Comme il reuenoit l'autre iour du port de Pirée demander quelque argent que l'on deuoit à ſon pére, il entrachez moy, ſans me ſaluër. Et lors que ie courus l'embraſſer ſelon ma coûtume, il me repouſſa, & me dît que i'allaſſe careſſer Hermotime, & que

& que noſtre amour eſtoit ſi public que les murailles en parloient. Alors il ſe coucha ſans me répondre, & ne voulut point ſouper; Et comme ie fus prés de luy, il me tourna le dos, quelque choſe que ie luy pûſſe dire, iuſqu'à me menacer de ſe leuer, & de s'en aller en plein minuit, ſi ie l'importunois dauantage.

BACCHIS. Mais eſt-il vray que tu vois Hermotime?

MELISSE. Ie ne ſçais pas ſeulement qui il eſt; mais comme Charmide fut parti, i'envoyay des le point du iour ma ſeruante au Céramique, où elle trouua écrit contre les murailles *Méliſſe aime Hermotime, & Hermotime Méliſſe.*

BACCHIS. C'eſt vne piéce qu'on luy a faite, pour luy donner de la jalouſie, à cauſe qu'on le connoiſt de cette humeur. Si ie le voy, ie me moqueray bien de luy, & l'appelleray bien innocent de ſe laiſſer ainſi ſurprendre aux petites fineſſes de la jeuneſſe.

MELISSE. Où le trouueras-tu? qu'il eſt enfermé auec ſa nouuelle maiſtreſſe chez l'vn de ſes amis, tandis que ſes parens le viennent chercher chez moy? Tu me ferois bien plus de plaiſir ſi tu pouuois trouuer quelque femme de Theſſalie qui me le ramenaſt par ſes charmes.

BACCHIS. Ie connois vne Syrienne qui ſera bien ton fait: car elle fit reuenir Phanias

aprés vne abſence de quatre mois, comme ie deſeſperois de le reuoir.

MELISSE. Et que fit-elle pour cela?

BACCHIS. Quelque ſortilége ſelon leur coûtume, aprés que ie luy eus donné ce qu'elle me demanda, qui n'eſtoit pas de grande valeur, & qu'elle euſt bû toute ſeule dans vne coupe; mais il faut auoir quelque choſe de ton Galand.

MELISSE. Comme quoy?

BACCHIS. Des cheueux, ou quelqu'autre bagatelle.

MELISSE. I'ay ſes mules de chambre.

BACCHIS. C'eſt aſſez. Elle les pendra à vne cheuille, & fera deſſus quelques ſuffumigations, puis elle jettera du ſel dans le feu, en prononçant ton nom & le ſien. Alors tirant de ſon ſein vn miroir magique, elle le tournera de tous coſtez, murmurant tout bas quelques paroles. Du moins voilà ce qu'elle fit pour moy, & Phanias reuint auſſi-toſt, malgré les remontrances de ſes amis, & les pleurs de ſa maiſtreſſe. Elle m'aprit auſſi le moyen de faire haïr, en marchant ſur les pas de quelqu'vn, & mettant le pié gauche où il a mis le droit, & le droit où il a mis le gauche; puis diſant, *Ie te ſurmonte, & ſuis plus fort que toy*; ce que i'ay éprouué, & il m'a reüſſi.

Auec vne torche allumée.

MELISSE. Ne tarde pas dauantage à enuoyer querir cette femme; Et toy, Philine, prépare ce qu'elle a dit.

Seruãte de Meliſſe.

DIALOGVE
DE CLEONARIVM ET DE LEÆNA.

CLEONARIVM. ON dit d'étranges choſes de toy, Leæna; Que Megille cette riche Dame de Leſbos, te careſſe comme feroit vn homme; Qu'en eſt-il? Tu rougis; Cela eſt-il vray?

LEÆNA. Il en eſt quelque choſe.

CLEONARIVM. Mais à quoy aboutiſſent toutes ces careſſes, ie ne le puis comprendre? Tu ne m'aimes point; car tu ne me le celerois pas.

LEÆNA. Ie t'aime plus que perſonne, mais i'ay honte de le dire; C'eſt vne étrange femelle.

CLEONARIVM. Penſez, que c'eſt quelque Tribade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Iſle, qui n'aiment pas les hommes, & qui careſſent les femmes.

LEÆNA. C'eſt quelque choſe de ſemblable.

CLEONARIVM. Conte-moy comment elle te declara ſa paſſion, ce que tu luy répondis, & le reſte de cette auanture.

LEÆNA. Elle faiſoit la débauche auec Démonaſſe de Corinthe, qui eſt de ſon humeur, &

elles m'enuoyerent querir comme vne Muſicienne, pour chanter & jouër des inſtrumens pendant leur repas. Aprés auoir fait bonne chére, elles me retinrent à coucher, & me dirent que ie coucherois auec elles, & qu'elles me mettroient au milieu ; ce que ie n'oſay refuſer, parce qu'il me ſembloit qu'elles me faiſoient honneur. Lors que nous fûmes au lict elles commencerent à folâtrer, & à mettre la main dans mon ſein, non pas en riant comme font les filles ; mais auec témoignage d'vne paſſion violente, dont ie demeuray toute interdite, ne pouuant deuiner ce que c'eſtoit. A la fin Megille toute en fureur, oſta ſa perruque, & parut toute nuë & la teſte raſe comme vn Athléte, ce qui me ſurprit encore plus. Alors prenant la parole, As-tu veu, dit-elle, vn plus beau garçon ? Ie ne vois point là, luy dis-je, de garçon. Ne m'ofenſe point, dit-elle, ie ne m'apelle pas Megille, mais Megil, & voilà ma femme, montrant Demonaſſe. Ie me pris à rire à ce diſcours, & luy dis; Quoy ! tu nous as trompées ſi long-temps, eſtant homme & paſſant pour femme, comme Achile parmy les filles. Mais tu n'és pas faite comme luy. Non, dit-elle, mais ie n'en ay pas beſoin ; Et ſi tu veux l'éprouuer, tu trouueras qu'il ne me manque rien pour acomplir tes deſirs & les miens. N'és-tu point hermaphrodite, luy dis-je,

comme on dit qu'il y en a plusieurs ? ou comme ce Deuin de Thebes, dont m'a parlé ma compagne Ismenodore, qui deuint homme aprés auoir esté femme. Non, dit-elle, mais i'ay toutes les passions & les inclinations des hommes. Alors elle me fit présent d'vn colier & de quelque beau linge ; & m'embrassant me baisa, & satisfit à sa passion.

CLEONARIVM. Mais que fit-elle, & comment ? car c'est là la difficulté.

LEÆNA. Ne t'en enquiers pas dauantage ; car il ne m'est pas honneste de le dire, ni à toy de l'entendre.

DIALOGVE
DE CROBYLE' ET DE CORINNE.

CROBYLE'. ET bien, Corinne, est-ce vne chose si fâcheuse, de perdre son pucelage ? Tu y as plus gagné que perdu ; car il te reste de l'argent dequoy auoir vn colier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux rubis, comme à celuy de Philénis.

CROBYLE. Il sera tout semblable, mais il faut que tu aprennes maintenant à viure parmy les hommes ; car tu sçais que nous n'auons

point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pére, nous auons ſubſiſté du mieux que nous auons pu, de ce qu'il nous auoit laiſſé; car de ſon viuant nous n'auions faute de rien, Dieu mercy. C'eſtoit le meilleur ouurier de la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura iamais ſon ſemblable; mais depuis ſa mort, nous auons veſcu comme tu ſçais en grande miſére, & vendu piéce à piéce toute ſa boutique, en attendant que tu fuſſes en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray-je pour cela?

CROBYLE'. Comme tu viens de faire, & comme fait ta voiſine.

CORINNE. Mais c'eſt vne garce.

CROBYLE'. Qu'importe? Tu deuiendras riche comme elle, & auras de beaux Galans. Tu pleures, petite ſotte; Voy-tu pas le train qu'elle a, & comme on luy aporte des préſens de tous coſtez; I'ay veu le temps qu'elle n'auoit que des haillons, maintenant elle eſt vétuë comme vne Princeſſe.

CORINNE. Et comment a-t-elle fait?

CROBYLE'. Elle a eſté adroite à gagner les cœurs, toûjours propre & bien-miſe, témoignant beaucoup de douceur & de modeſtie, & ne riant pas à gorge déployée comme toy, qui fais toûjours la fole. D'ailleurs, elle auoit l'en-

tretien doux & charmant, receuoit bien tous ceux qui la venoient voir, ſans s'amuſer à les railler ni à les reprendre; & lors qu'on la mettoit de quelque partie, elle ne ſe creuoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes haïſſent tant; mais elle mangeoit proprement & délicatement, & buuoit à petits traits, & non pas tout d'vn coup.

CORINNE. Quoy! elle n'oſoit boire tout ſon ſaoul, quand elle auoit ſoif.

CROBYLE'. C'eſt alors qu'elle eſtoit plus retenuë, de peur de faire quelque choſe de mauuaiſe grace. Aprés, elle n'entretenoit que celuy qui la menoit, ſans rire comme toy à tout le monde; & lors qu'on la vouloit careſſer, elle n'eſtoit ni ſotte ni effrontée. En vn mot, elle n'auoit autre but que de donner de l'amour & du plaiſir, à ceux qui faiſoient de la dépenſe pour elle, qui eſt ce que les hommes deſirent. Si tu retiens bien cette leçon, tu me rendras heureuſe & toy auſſi; car tu és plus belle & plus agréable qu'elle n'eſtoit. Songe ſeulement à conſeruer ton embonpoint & ta gayeté.

CORINNE. Mais ma mere, tous ceux qui me viendront voir, ſeront-ils auſſi beaux que celuy qui vient de partir?

CROBYLE'. Il y en aura de plus beaux, & de plus laids.

CORINNE. Et faudra-t-il que ie careſſe ceux-cy, auſſi bien que les autres?

CROBYLE. Encore plus; car ce ſont ceux qui aiment mieux eſtre careſſez, & qui donnent dauantage; les autres veulent paſſer pour beaux; mais il faut toûjours auoir ſoin de faire bouïllir la marmite. Que tu ſeras aiſe d'entendre en paſſant par la ruë. Dieux! qu'elle eſt braue & bien parée, & que ſa mere eſt heureuſe! Qu'as-tu? tu ne répons rien. Ne feras-tu pas ce que ie dis? Ouy, ie le ſçay bien; car tu és bonne fille; & tu paſſeras toutes les autres; mais va au bain, ſi par hazard ton Galant reuenoit ce ſoir, comme il l'a promis.

DIALOGVE
DE MVSARIVM ET DE SA MERE.

LA MERE. NOVS ſommes trop heureuſes, ma fille, ſi nous trouuons toûjours vn Galant comme celuy-cy. Quoy! depuis deux mois qu'il t'entretient, il ne t'a donné que des paroles? *Si mon pere meurt! Si ie ſuis iamais le maiſtre! Si ie puis auoir du bien, tout ſera à toy;* & autres choſes ſemblables; mais pour de l'argent ou des préſens, point de nouuelles; il ne te donne pas ſeulement des parfums. Croit-il nous

nous payer toûjours d'excuſes & de réuérences. C'eſt faire l'amour à bon marché.

LA FILLE. Il m'a iuré qu'il n'en auroit iamais d'autre que moy.

LA MERE. Et tu le crois; Et pour cela l'autre iour qu'il n'auoit point d'argent pour payer, tu mis ta bague en gage pour luy, & tu as ſoufert qu'elle fût venduë, & que l'argent fût diſſipé. Tu luy as encore donné tes bracelets, & diuerſes hardes; Et tout cela, ſans m'en parler.

LA FILLE. Comme il a le cœur généreux, il n'oubliera iamais les faueurs que ie luy fais; Et ſi toſt que ſon pére aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'épouſer. Vous ſçauez que c'eſt le meilleur party de la ville; Puis il eſt beau, jeune, galand, de bonne maiſon; Que voulez-vous dauantage?

LA MERE. Mais ma fille, quand il faudra payer le loüage de la chambre, ou le boulanger & le cordonnier, ſe contentera-t-on de cela? & ſera-ce aſſez de dire, atendez, s'il vous plaiſt, que le pére de Chæréa ſoit mort? N'eſt-ce pas vne honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni colier ni pendans-d'oreilles?

LA FILLE. Elles ne ſont pour cela, ni plus belles ni plus heureuſes que moy.

LA FILLE. Non; mais elles ſont plus ſages, & ne prennent pas pour argent comptant, les pro-

meſſes des amoureux, qui ſont toûjours preſts à iurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en épouſerót iamais d'autres ; mais tout cela n'eſt que du vent. Cependant, tu te piques de chaſteté, qui eſt vne choſe aſſez plaiſante pour vne Courtiſane. Et hier qu'on t'offroit bien de l'argent pour te poſſéder vne nuit, tu fus ſi ſotte que de le refuſer.

LA FILLE. Euſſiez-vous voulu que i'euſſe chaſſé Chæréa, pour faire entrer vn ie ne ſçay qui ?

LA MERE. Mais, ce ie ne ſçay qui auoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de noſtre voiſin, qui eſt ſi beau & ſi poly, pourquoy n'en as-tu point voulu ?

LA FILLE. Chæréa iura de le tuer & moy auſſi, s'il nous trouuoit iamais enſemble.

LA MERE. Ha ! c'eſt trop, ma fille, d'eſtre à meſme temps gueux & jaloux ; Il faudra donc pour luy obeïr, que tu viues comme vne religieuſe. C'eſt aujourd'huy la feſte de Cérés, t'a-t-il enuoyé ſeulement dequoy la faire ?

LA FILLE. Que voulez-vous qu'il faſſe, il n'a pas vn ſou ?

LA MERE. Qu'il ne faſſe pas l'amour. Eſt-il le ſeul de la jeuneſſe qui n'ait point d'inuention ? N'en ſçauroit-il eſcroquer à ſon pére ? Que ne menace-t-il ſa mére d'aller à la guerre ? Plût à Dieu qu'il fuſt déja ſi loin, qu'on ne le reuiſt

iamais, ſans nous eſtre à charge, en ne donnant rien, & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu eſtre toûjours jeune, ou que ſa paſſion doiue toûjours durer ? Quand il ſera riche, ma fille, & qu'on luy propoſera quelque bon party, il te plantera-là ; & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Ie ſçay qu'il a refuſé des mariages tres-auantageux, pour l'amour de moy.

LA MERE. C'eſt qu'il t'aime préſentement, & que la fantaiſie de ſe marier ne luy eſt pas encore venuë ; mais attend vn peu. Dieu veüille que ie ſois vn faux Prophéte, & que tu ne te repentes pas vn jour de ne m'auoir pas voulu croire.

DIALOGVE
D'AMPE'LIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. QVoy Ampélis ! ſi l'on n'eſt jaloux, & qu'on ne batte & tempeſte, on n'eſt point amoureux ? Dieu me garde de telles amours.

AMPE'LIS. Ce ſont pourtant les marques d'vne paſſion violente. Car les larmes, les ſoupirs & les careſſes, ne ſont que des jeux d'enfant ; la jalouſie eſt la preuue que l'Amour eſt arriué à ſon période. Sçache donc que ton

Galant t'aime, puis qu'il te traite de la ſorte; & Dieu veüille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy! qu'il me batte toûjours?

AMPE'LIS. Non; mais qu'il ne puiſſe ſoufrir que tu en aimes vn autre; car s'il ne t'aimoit, pourquoy s'en mettroit-il en peine?

CHRYSIS. Mais ie n'en aime point d'autre; & par ſon caprice il m'empeſchera de voir compagnie? Pour auoir loüé en ſa préſence le fils d'vn Banquier, il a mal à la teſte.

AMPE'LIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche; car il en redoublera ſes careſſes & ſes préſens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPE'LIS. Attend, il donnera autre choſe. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui ſont bien jaloux. Veux-tu que ie te die ce que ie fis vn iour à vn Galant, dont la paſſion commençoit à ſe refroidir. Ie luy fermay la porte, & en fis entrer vn autre; Alors il commença à faire l'enragé & le deſeſperé; mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouuelles faueurs, & à ne plus découcher d'auec moy. Cependant, ſa femme crioit que ie l'auois enſorcelé, & que ie luy auois donné vn bruuage pour me faire aimer; mais tout ce bruuage n'eſtoit qu'vn peu de jalouſie meſlée bien à propos. Vſe de cette recette, & tu t'en

trouueras bien; I'ay deux fois ton âge, & ſçais mieux que toy comme il ſe faut gouuerner.

DIALOGVE
DE DORCAS, DE PANNYQVIS, de Philoſtrate, & de Polémon.

DORCAS. NOvs ſommes perduës, ma maîtreſſe, Noſtre Capitaine eſt de retour auec vn équipage de Prince, & tout le monde le va voir, & luy faire la réuérence; I'ay trouué Parménon à qui i'en ay demandé des nouuelles, & il me l'a confirmé.

PANNYQVIS. N'as-tu dit que cela? C'eſt bien débuté? Tu deuois joindre les mains en le voyant, & rendre graces aux Dieux de ce qu'il eſtoit reuenu en bonne ſanté; luy dire que ie ne faiſois que pleurer & ſoûpirer en l'abſence de ſon maiſtre, & m'enquerir de ce qu'il faiſoit.

DORCAS. Ie l'ay fait auſſi; mais ie voulois raporter ſimplement ce qu'il m'auoit dit; car ie commençay d'abord. Ah Dieux! Parménon, ie croy que les oreilles vous ont bien corné en nôtre abſence; car nous n'auons fait autre choſe que parler de vous. Ma maîtreſſe eſtoit ſi triſte, qu'elle ne vouloit voir perſonne; & elle eſtoit

plus morte que viue, lors qu'il arriuoit quelque Courier qui disoit qu'on s'estoit batu.

PANNYQVIS. Voilà qui est bien.

DORCAS. En suite ie luy dis ce que ie vous vien de dire; & il me répondit, qu'il en estoit encore plus, qu'on n'en disoit.

PANNYQVIS. Quoy! sans dire auparauant que son maître pensoit toûjours à moy, & qu'il ne cessoit de boire à ma santé, ou qu'il n'aprehendoit rien tant que de me trouuer malade à son retour.

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable; mais le principal est, qu'ils sont reuenus riches, & que Polémon a quantité d'argent & de belles nipes. Parménon mesme auoit au petit doigt vn gros rubis taillé à facettes, qui iettoit vn feu merueilleux. Ie l'ay laissé, comme il me vouloit conter leurs proüesses, pour me hâter de vous venir dire ces nouuelles, afin que vous auisiez à ce que vous auez à faire. Car Polémon viendra icy, si-tost que la foule sera écoulée; & s'il y trouue Polystrate, ie ne sçay ce qu'il fera, ou plustost ce qu'il ne fera point.

PANNYQVIS. Nous trouuerons quelque inuention; car tu sçais que ie ne le puis chasser, aprés ce qu'il m'a donné tout nouuellement, & ce qu'il m'a promis. De desobliger aussi Polémon dans vne si haute fortune, il est dangereux; car s'il

vouloit tout tuer quand il n'auoit rien, que ſera-ce maintenant, qu'il eſt ſi riche ? D'ailleurs, ie puis profiter beaucoup de ſon opulence.

DORCAS. Voilà Philoſtrate & luy, qui arriuent à meſme temps par diuers endroits.

PANNYGVIS. Ah Dieux ! nous ſommes perduës. Ie voudrois eſtre cent piez ſous terre ; car ie ne ſçay que faire, ni que dire.

PHILOSTRATE. Et bien Pannyquis ! ne ferons-nous pas la débauche ce ſoir ?

PANNYQVIS. Vous me perdez, Philoſtrate. Bon jour, Polémon, ie ſuis rauie de vous reuoir, aprés vne ſi longue abſence.

POLEMON. Qui eſt ce Galant-homme, qui vous traite ſi familiérement ? Vous ne répondez rien, Pannyquis ? Ha ! ie voy bien ce que c'eſt ; vous auez fait vne nouuelle amitié en mon abſence ; I'ay eu grande raiſon de me haſter de reuenir, pour aprendre pluſtoſt voſtre honte & la mienne. Voilà que c'eſt de vous auoir trop bien traitée ; mais cela me fera ſage à l'auenir. Qui eſtes-vous, le beau fils ?

PHILOSTRATE. Qui és-tu, toy-meſme ?

POLEMON. Le Colonel Polémon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a merité.

PHILOSTRATE. Et moy, Philoſtrate, qui l'aime maintenant qu'elle le mérite ; & qui la paye fort bien. Suiuez-moy, Pannyquis ; Adieu, Monſieur le Colonel !

POLEMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQVIS. Que feray-je, Dorcas?

DORCAS. Il n'y a point d'aparence de demeurer auec Polémon irrité, Rentrons.

POLEMON. Vous pouuez bien vous réjouïr pour la derniére fois; car aprés auoir répandu tant de ſang innocent, ie ne laiſſerois pas vn ſi grand crime impuny. Moy qui venge les queréles des autres, ne vengerois-je pas les miennes? Parménon, fay auancer mes gens, & les range à droit & à gauche; mets en teſte les mieux armez, & le reſte ſur les ailes, auec vn gros de réſerue à leurs épaules.

PHILOSTRATE. Que penſe faire ce Fanfaron? croit-il nous épouuanter de paroles? Il me porte bien la mine de n'auoir iamais vû la guerre qu'en peinture, & d'eſtre toûjours demeuré renfermé dans quelque meſchante garniſon.

POLEMON. Tu le ſçauras tantoſt, lors que tu nous verras aux mains.

PHILOSTRATE. Ie ne veux que ce petit laquais pour me défendre, & pour t'empeſcher à coups de pierres, d'entrer.

DIALOGVE
DE QVE'LIDONIVM ET DE DROCE'.

QVE'LIDONIVM. D'Où vient, Drocé, qu'on ne voit plus icy Clinias?

DROCE'. C'eſt ſon maiſtre qui l'empeſche d'y venir.

QVE'LIDONIVM. Qui? Diotime. Il eſt de mes amis; ſi tu veux ie luy en parleray.

DROCE'. Non. Ariſténet, le plus débauché de tous les Philoſophes.

QVE'LIDONIVM. Quoy! ce vieux barbon, toûjours penſif & mélancolique, qu'on voit ſe promener auec ſes Eſcoliersau Pœcile.

DROCE'. Ouï, ce glorieux Pedant, que ie voudrois auoir veu traîner par la barbe à la voirie.

QVE'LIDONIVM. Mais d'où vient cela?

DROCE'. Ie ne ſçay; mais auparauant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix jours qu'il n'y eſt entré. Cependãt, i'ay enuoyé ma ſeruãte à la découuerte, qui m'a raporté qu'elle l'auoit trouué à la promenade auec ſõ maître; mais ſi toſt qu'elle luy fit ſigne, il rougit & baiſſa la veuë, ſans plus tourner la reſte de ſon coſté; deſorte qu'elle re-

uint toute ſurpriſe. En quel eſtat penſes-tu que ie fus alors? Tantoſt ie m'imaginois qu'il eſtoit amoureux d'vne autre. Tantoſt qu'il eſtoit piqué contre moy. Tantoſt que ſon pére luy auoit défendu de me voir; mais à la fin il m'enuoya ce Billet par ſon laquais. Tien, lis-le toy-meſme.

QVE'LIDONIVM. N'y a-t-il rien de ſecret?

DROCE'. Non, que tu ne puiſſes voir.

QVELIDONIVM. Il eſt aſſez mal écrit, on voit bien qu'il l'a fait à la haſte. BILLET DE CLINIAS A DROCE'. *Les Dieux me ſont témoins, ma chére Drocé, que ie t'ayme plus que moy-meſme; mais Ariſténet à qui mon pére m'a donné pour aprendre la Philoſophie, me ſuit par tout, & ne me preſche que la Vertu, pour me diuertir de ma paſſion. Il promet de me rendre heureux, ſi ie le veux croire; mais ie ne trouue point de plus grande félicité, qu'à te poſſeder. Vis contente, & n'oublie iamais ton* CLINIAS.

DROCE'. Que dis-tu de cette lettre, Quélidonium?

QVE'LIDONIVM. Que la fin laiſſe quelque eſpérance.

DROCE'. C'eſt ce qu'il me ſemble; mais cependant, ie meurs de dépit & d'amour. Au reſte, i'ay entretenu le laquais, qui dit que ce Philoſophe aime les beaux garçons, & qu'il ne lit autre choſe à ſon diſciple, que des Dialogues.

d'amour de quelques anciens Philoſophes ; de ſorte qu'il l'a menacé de le dire à ſon pére.

QVE'LIDONIVM. Il le faloit bien faire boire.

DROCE'. Ie l'ay fait auſſi, & ſuis aſſeurée de luy ; car il eſt amoureux de ma ſeruante.

QVE'LIDONIVM. Aye bon courage, Drocé, tout ira bien ; Ie feray écrire aux lieux où le pére ſe proméne, que le Philoſophe Ariſténet careſſe ſon diſciple ; ce qui joint au raport du laquais, fera ſans doute quelque effet.

DROCE'. Mais comment pourras-tu écrire cela, ſans eſtre aperçuë ?

QVE'LIDONIVM. La nuit auec du charbon, ſur les parois du Céramique.

DROCE'. C'eſt bien dit ; joins tes forces aux miennes, pour me venger de ce Pedant.

DIALOGVE
DE TRYPHE'NE ET DE CHARMIDE.

TRYPHE'NE. COMMENT ! aprés auoir donné de l'argent à vne fille, pour coucher auec elle, luy tourner le dos & ne faire que ſoûpirer ; & outre cela, auoir reſué pendant tout le repas ? Pour qui ſoûpirez-vous, Charmide ? Ne me le celez point, que

i'aprenne le nom de cette Belle, pour récompense de la mauuaise nuit qu'elle me fait passer auprés de vous.

CHARMIDE. Ie me meurs d'amour, Tryphéne, Ie le confesse.

TRYPHE'NE. Ie voy bien que ce n'est pas pour moy; car on diroit que vous auez peur de me toucher, tant vous vous estes bien enuelopé de la couuerture. Mais encore, quelle est cette cruelle? peut-estre que ie vous y pourray seruir.

CHARMIDE. Elle est assez illustre.

TRYPHE'NE. Son nom?

CHARMIDE. Philematium.

TRYPHE'NE. Laquelle, car il y en a deux; celle qu'entretient le fils de nostre Général, qui est la plus jeune; & vne autre déja vieille, qu'on nomme le Trébuchet.

CHARMIDE. C'est ce trébuchet qui m'a pris.

TRYPHE'NE. Y a-t-il long-temps, ou si vostre amour ne fait que de naistre?

CHARMIDE. Il y a plus de six mois, dés la prémiére fois que ie la vis.

TRYPHE'NE. Auez-vous bien remarqué son âge & ses rides?

CHARMIDE. Elle jure qu'elle n'a que vingt-deux ans.

TRYPHE'NE. Mais à qui croirez-vous

pluſtoſt, à ſes ſermens ou à vos yeux ? Voyez-vous pas que le poil commence à luy blanchir autour des temples ? Que ſi vous l'auiez veuë toute nuë.

CHARMIDE. Elle ne me l'a iamais voulu permettre.

TRYPHE'NE. Auec raiſon ; car elle a le corps marqueté comme vn Léopard. Et c'eſt pour cette Belle que vous ſoûpirez ? Vous eſtes à plaindre, Charmide, mais ſe peut-il faire qu'elle vous mépriſe ?

CHARMIDE. Pour ne luy auoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit ; car tu ſçais l'auarice de mon pére, elle m'a fermé la porte, & a fait entrer mon riual ; de ſorte que ie ne te céle point que c'eſt pour la faire enrager que ie t'ay enuoyé querir.

TRYPHE'NE. Vrayement ie vous ay bien de l'obligation. Si ie l'euſſe ſceu..... Mais ie me vais leuer, auſſi bien eſt-il déja jour.

CHARMIDE. Non, mon cœur ; car ſi cela eſt, ie n'en veux point d'autre que toy.

TRYPHE'NE. Demandez-le à voſtre mére, qui peut l'auoir veuë au bain. Car pour ſon âge, voſtre grand'mere vous le pourra aprendre, ſi elle eſt encore en vie.

CHARMIDE. Embraſſe-moy donc, ma chére mignonne, & pardonne à ma froideur ;

Oſtons tous ces obſtacles qui nous empeſchoient de nous toucher; Ie dis Adieu pour iamais à Philématium.

DIALOGVE
DE IOESSE, DE PYTHIE, ET DE LYSIAS.

IOESSE. TV te moques de moy, Lyſias, & auec raiſon; parce que ie ne t'ay iamais demandé d'argent, comme font les autres, ni ne t'ay fermé la porte de mon logis, ni ne t'ay obligé à dérober ton pére ou ta mére, pour me faire quelque préſent; mais ie t'ay receu d'abord, ſans rien donner. Cependant, tu ſçais combien i'en ay éconduit pour l'amour de toy. Prémiérement Etéocle, qui eſt maintenant du corps du Senat, puis le Patron d'vne Galére, & Méliſſe l'vn de tes camarades, qui eſt nouuellement enrichi de la ſucceſſion de ſon pére; le tout, pour te poſſeder ſeul comme vn Adonis. Car inſenſée que ie ſuis, ie croyois à tes ſermens, & viuois en Pénélope pour ton ſujet, malgré les reproches de ma mére. Cependant, comme tu me vis bien épriſe de ton amour, tantoſt tu loüois en ma préſence l'vne de mes compagnes, tantoſt tu faiſois des careſſes à vne autre, pour me faire dépit; ce qui me rendoit toute confuſe. Te ſou-

Ou, de ton âge.

Auoir eu vn enfant de toy.

uient-il de la débauche que tu fis dernierement auec deux de tes amis, où vous fiſtes venir deux de mes plus grandes ennemies. Tu baiſas cinq fois la plus laide en ma preſence, en quoy tu te faiſois plus de tort qu'à moy; mais combien fis-tu de careſſes muettes à l'autre? tantoſt luy faiſant ſigne des yeux que tu allois boire à ſa ſanté, tantoſt diſant à l'oreille à ton laquais, qu'il ne donnaſt à boire à perſonne dans ton verre qu'à elle. Tantoſt luy jettant des fleurs, tandis que ſon Galant regardoit d'vn autre coſté; & elle les mettoit dans ſon ſein, aprés les auoir baiſées. Car pour me faire plus de dépit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoy fais-tu cela? t'ay-je offenſé en quelque choſe? ay-je fait quelque faueur à d'autre qu'à toy? Vis-je pour autre, que pour toy ſeul? Croy-moy, ce n'eſt pas vne grande victoire, que de triompher d'vne fille; & il n'y a point de gloire à mépriſer vne perſonne qui nous adore: Mais les Dieux me vengeront, & ne laiſſeront point ton crime impuny. Tu me regretteras vn jour, lors que ie ſeray morte de deſeſpoir. Pourquoy grinces-tu les dens? & me regardes-tu de trauers? Dy ce que tu as ſur le cœur, i'en feray juge Pythie. Quoy! tu t'en vas ſans me répondre? Regardes ma Compagne! comme il me traite.

PYTHIE. Ha cœur de rocher! car il faut

eſtre bien barbare ; pour n'eſtre pas touché des larmes d'vne maîtreſſe. C'eſt toy Ioeſſe qui l'as perdu, en luy témoignant trop de paſſion. Il faloit eſtre plus fine & plus retenuë ; mais ſi tu m'en crois, tu ceſſeras de te plaindre, & le banniras de ton logis & de ton cœur.

IOESSE. Ne m'en parle point, ie ne le puis faire.

PYTHIE. Le voilà qui reuient.

IOESSE. Ah tu m'as perduë ! ſans doute qu'il t'a ouïe.

LYSIAS. Ce n'eſt pas pour toy que ie retourne, Ioëſſe, n'en prens point de vanité. C'eſt pour ta Compagne, de peur qu'elle n'ait mauuaiſe opinion de moy ; car tu m'és trop indifférente, pour faire quelque choſe en ta faueur.

PYTHIE. Tu as bien fait de reuenir ; car i'euſſe publié par tout ton inciuilité.

LYSIAS. Dy-moy, Pythie, voudrois-tu que ie ſoufriſſe vne infame, qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy, aprés l'auoir trouuée couchée auec vn Galant.

PYTHIE. Quand cela ſeroit, Lyſias, tu ſçais la fragilité du ſéxe, & ce que c'eſt d'vne Courtiſane ; Mais où fut-ce que cela arriua ?

LYSIAS. Chez elle-meſme. Car comme mon pére ayant découuert mon amour, eut fermé la porte du logis, auant que de ſe coucher, & en

& en eut emporté la clef, ie montay par deſſus la muraille, à l'aide de mon laquais; & me rendant chez elle, rencontray ſa porte fermée : mais comme ie ſçauois le ſecret, ie l'ouuris doucement & entray en ſa chambre, où ie la trouuay endormie entre les bras d'vn jeune garçon. Alors, pour n'en point mentir, ſi i'euſſe eu mon épée, ie les euſſe tuez tous deux. Mais dequoy riez-vous?

IOESSE. Voilà le beau fils entre les bras de qui ie dormois.

PYTHIE. Non, ne luy dis point.

IOESSE. Pourquoy non; c'eſtoit elle-meſme que i'auois priée de coucher auec moy en ton abſence.

LYSIAS. A d'autres, il n'auoit point de cheueux; Luy ſont-ils crus en vn iour?

IOESSE. C'eſt qu'elle s'eſt fait raſer dans ſa derniére maladie. Ie te prie, Pythie, ſoufre que ie te décoife, pour luy faire voir ſon impertinence; Tien jaloux, voilà mon Galant.

LYSIAS. Qui n'y eût eſté trompé? car il n'y auoit point de clarté dans la chambre, & ie touchay ſeulement ſa teſte de la main.

IOESSE. Hé bien! me crois-tu à preſent? & ne crains-tu point que ie te faſſe enrager à mon tour?

LYSIAS. Non; mais faiſons la débauche

ce ſoir, & que Pythie en ſoit, puis qu'elle a ſeruy à noſtre réconciliation.

IOESSE. Ie le veux; quoy qu'elle ait eſté cauſe de tout le mal.

PYTHIE. Pren garde, Lyſias, de ne rien dire à perſonne de ce que tu as veu.

DIALOGVE DE LEONTIQVE, DE QVE'NIDAS, & d'Hymnie.

LEONTIQVE. COnte-luy vn peu, Quénidas, comme au combat contre les Galates, ie m'auançay hors du front de la bataille, monté ſur vn ſuperbe cheual, & mis tellement l'épouuante dans le cœur des ennemis, que iamais perſonne n'oſa ſe préſenter deuant moy. Dy comme en ſuite ie tuay d'vn ſeul coup le Général de leur Caualerie, & le perçay luy & ſon cheual; Puis tournant ſur l'Infanterie, qui s'eſtoit ſerrée en vn gros bataillon pour me faire teſte, ie paſſay ſur le ventre de ſept des principaux Officiers; & d'vn reuers fendis la teſte auec l'armet à vn Colonel, & fis vne large voye à ceux qui marchoient ſur les pas de ma victoire.

QVE'NIDAS. Ce n'eſt rien à comparaiſon du Satrape, que vous défites en Paphlagonie.

LEONTIQVE. Tu as raiſon; car outre ſon enorme grandeur, qui l'eût pû faire paſſer pour Géant, il défioit ſeul toute noſtre Armée, auec vn courage inuincible; & cependant tu ſçais comme ie me préſentay deuant luy, quelque effort qu'on fît pour me retenir.

QVE'NIDAS. Ie ne vous céle point que i'eus peur alors; mais voſtre réſolution me raſſeura, & le ſouuenir de vos Triomphes.

LEONTIQVE. A qui me comparois-tu en cet eſtat glorieux, tout couuert d'armes brillantes?

QVE'NIDAS. A Hector, ou à Achile.

LEONTIQVE. Il me ſouuient encore que le Satrape rompit ſa lance ſur mon écu, ſans m'ébranler non plus qu'vn rocher; mais ie le perçay d'outre en outre auec la mienne; Puis ſautant legérement en terre, ie luy ſéparay la teſte des épaules, d'vn coup d'épée, & la raportay toute ſanglante, & qui degoutoit ſur mes habits.

HYMNIE. Ha Dieux! vous me faites horreur, ie n'ay plus garde de vous embraſſer.

LEONTIQVE. Ne crain point, ma mignonne, ſi ie ſuis vn Mars à la guerre, ie ſuis vn Adonis en amour.

HYMNIE. Il me ſemble que ie vous vois encore porter la teſte de ce Satrape.

LEONTIQVE. Que dirois-tu donc, ſi tu m'auois veu les armes à la main, tout couuert de ſang & de pouſſiére?

HYMNIE. Ie m'enfuirois ; & ie penſe déja voir deuant moy les ombres de ceux que vous auez tuez, & ſur tout de ce miſerable à qui vous fendîtes la teſte en deux auec ſon caſque.

LEONTIQVE. Que tu és foible ! ie le faiſois pour te réjouïr.

HYMNIE. Cela ſeroit bon pour les Danaïdes, qui trempérent leurs mains dans le ſang de leurs maris ; mais pour moy qui n'ay pas ſeulement le courage de voir tuer vn poulet, ie friſſonne au récit de vos exploits ; & tandis qu'il fait iour, ie m'en retourne au logis. Suiuez-moy, Lydé, Adieu Monſieur le Colonel, qui tuez tout ce que vous voyez.

LEONTIQVE. Arreſte, arreſte, Hymnie. Quoy ! elle s'en va, i'ay beau la prier.

QVENIDAS. A quoy penſez-vous auſſi, de luy aller conter ces extrauagances ; ie la voyois à tous coups pâlir & changer de viſage.

LEONTIQVE. C'eſt toy qui m'as mis en humeur, par la défaite de ce Géant.

QVE'NIDAS. Ie le faiſois par complaiſance, pour vous aider à mentir ; mais vous vous eſtes laiſſé tranſporter, au récit de vos loüanges.

LEONTIQVE. Suy-la, Quénidas, & luy perſuade de reuenir.

QVE'NIDAS. Que voulez-vous que ie luy die ; Qu'il n'eſt rien de tout ce que vous auez

dit, & que c'eſtoit pour luy faire peur?

LEONTIQVE. Non. Cela ſeroit honteux.

QVE'NIDAS. Elle ne voudra pas reuenir autrement; Il vous faut réſoudre à perdre vôtre maîtreſſe, ou vôtre valeur.

LEONTIQVE. Tu me iettes dans de grandes extrémitez; Dy luy ce que tu voudras, pourueu que tu la raménes.

DIALOGVE
DE DORION ET DE MYRTALE'.

DORION. TV me chaſſes, Myrtalé, maintenant que i'ay mangé tout mon bien auec toy; mais lors que i'eſtois riche, i'eſtois ton tout & ton fauory; & depuis que ce marchand de Bithynie eſt venu, l'on me ferme la porte, & l'on ne me conſidére plus.

MYRTALE'. O les grans préſens que tu m'as fais! Veux-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné? Prémiérement, des eſcarpins de Sicyone, qui valent enuiron deux dragmes; & pour cela tu couchas auec moy deux nuits; puis vne boite de parfums, lors que tu reuins de Syrie. Que veux-tu que nous mettions pour cela?

DORION. Elle coûtoit, par mes grans

Dieux, autant que les eſcarpins.

MYRTALE'. Mais lors que tu partis, ie te donnay auſſi vne petite caſaque de Matelot, qu'vn Pilote auoit laiſſée chez moy.

DORION. Il eſt vray; mais il la reprit en Sicyone, aprés m'auoir bien froté, croyant que ie la luy auois dérobée. Outre cela, ie t'ay raporté des oignons de Cypre, auec vn cabat de figues, & vn fromage de Gythie; ſans parler de huit pains de Nauire que ie t'ay donnez, & des pantoufles dorées de Patare, ingrate!

MYRTALE'. Tout cela ne vaut pas plus de cinq dragmes.

DORION. C'eſt toûjours beaucoup, pour vn pauure homme comme moy, qui n'ay iamais rien raporté à ma mére. Aprés, i'ay mis pour toy vne dragme d'argent aux piez de Vénus, au iour de ſa feſte; & en ay donné deux autres à ta mére, pour auoir des ſouliers, & de temps en temps quelques ſous à ta ſeruante; Tout cela enſemble, fait la fortune d'vn Matelot.

MYRTALE'. Quoy! tes oignons & tes figues.

DORION. Ie ne ſerois pas Matelot, ſi i'eſtois riche; mais ie voudrois bien ſçauoir ce que ton vſurier t'a donné.

MYRTALE'. Premiérement, la jupe & le colier que tu vois.

DORION. Ha ! ie t'ay veu le colier, ne ments point.

MYRTALE'. Celuy que tu m'as veu, eſtoit plus petit, & n'auoit point d'émeraudes. Il m'a donné auſſi des pendans-d'oreilles auec vn tapis, & a payé le loüage de ma maiſon. Ce ne ſont pas là des bagatelles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'eſt vn vieux pelé tout jaune, & qui n'a plus de dents, quoy qu'il veüille faire le beau ; mais cela luy ſied, comme à vn aſne de chanter. Dieu te conſerue vn ſi beau Galant, & te faſſe la grace d'auoir de ſa race ; Pour moy, ie trouueray vne fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans-d'oreilles, & des coliers de pierreries.

MYRTALE'. Ha que celle qui te poſſédera ſera heureuſe ! quand tu luy raporteras tes beaux préſens. Adieu mes pantoufles de Patare, mes oignons de Chypre, & mes eſcarpins de Sicyone !

DIALOGVE
DE COCHLYS ET DE PARTHENICE.

COCHLYS. QV'AS-TV à pleurer, Parthenice ? Qui t'a ainſi maltraitée ?

PARTHENICE. L'Amant de Crocale, qui arriua hier pendant le ſouper, & renuerſa la table & les verres; puis me bailla vn ſouflet de rage, pour eſtre venuë chez elle à la priére de ſon riual. Il ne le traita pas mieux que moy; car il le traina par les cheueux, & luy donna cent coups de piez & de poin; de ſorte que ie ne ſçay, ſi le pauure homme en pourra échaper.

COCHLYS. Eſtoit-il fou ou yure, de faire ces inſolences?

PARTHENICE. C'eſtoit jalouſie; car ſa maîtreſſe luy ayant demandé deux talens, comme il ne les put donner, elle fit entrer chez elle le fils d'vn riche laboureur, qui l'aimoit il y auoit long-temps; & comme ils ſoupoient enſemble, ce mal-heur là arriua.

COCHLYS. Conte-moy la choſe plus particuliérement.

PARTHENICE. Comme la débauche commençoit à s'échaufer, & que ce laboureur ſe préparoit à danſer au ſon de la flûte, on ouït tout à coup vn grand bruit, & l'on vit entrer auſſi-toſt ce fanfaron auec ſept ou huit de ſes camarades, qui firent le déſordre que ie viens de dire. Crocale ſe ſauua chez vne de ſes voiſines; & ils me traitérent de la ſorte que tu vois, dequoy ie me vais plaindre à mon maiſtre; & l'autre aſſemble ſes amis, pour en tirer raiſon.

COCHLYS.

COCHLYS. Voilà ce qu'on gagne auec ces gens-là; Ils sont les Grans & les fanfarons; mais lors qu'il faut payer, ils n'ont pas vn sou, & vous remettent toûjours à la montre & au quartier d'hiuer: Aussi ay-je fait vœu de n'en receuoir pas vn chez moy; & i'aimerois mieux vn Matelot, ou vn Courtaut de boutique, que tous ces fendeurs de naseaux, qui ont plustost la main à l'épée qu'à la bourse.

LA MORT DE PEREGRINVS.

C'est l'histoire de la vie & de la mort d'vn Philosophe, qui se brûla publiquement aux jeux Olympiques.

LVCIEN A CRONIVS.

CE mal-heureux Pérégrinus a eu le mesme destin que le Protée d'Homére, dont il aimoit à porter le nom. Car aprés s'estre changé en mille formes, à la fin il est deuenu feu, & s'en est allé en fumée comme Empédocle; auec cette difference, que ç'a esté à la veuë de tout le monde, & dans la plus illustre Assemblée de la Gréce; au lieu que l'autre déroba sa mort aux yeux des hommes. Il me semble que ie te voy éclater de rire à cette nouuelle; & t'écrier, Ah la

grande folie ! & que l'amour de la gloire nous fait faire d'extrauagances ! I'en ay dit autant que toy, à la veuë de ce ſpectacle ; mais tu ne cours point de danger pour cela, au lieu que i'ay failly à eſtre déchiré par les Cyniques ; comme Acteon le fut par ſes chiens, & Penthée par les Baccantes. Voicy donc l'hiſtoire de cette Tragédie ; Tu en connois l'Autheur, & ſçais qu'il en a fait en ſa vie plus qu'Eſchyle ni Sophocle. Lors que ie fus arriué à Elide, i'aperçus en paſſant par le
Theagene. lieu des exercices, vn Philoſophe Cynique, qui crioit contre tout le monde, ſelon leur coûtume, & preſchoit tout haut la vertu. En ſuite, il vint à tomber ſur noſtre Protée, & s'emportant contre ceux qui l'accuſoient de vaine gloire ; Il s'écria, ô Ciel ! ô Terre ! ô Mer ! ô Hercule, noſtre Patron ! Quoy ! Pérégrinus pour te vouloir imiter, eſt accuſé d'ambition ! Mais s'il eût eſté ambitieux, eût-il donné tout ſon bien, comme il a fait, à ſa Patrie, au lieu de l'employer à ſon agrandiſſement ? Eût-il abandonné deux ou trois millions d'or, pour diſputer de la Vertu auec Iupiter ? Pour eſtre empriſonné en Syrie, chaſſé de Rome, & errer vagabond par le monde, comme le Soleil, pour éclairer l'Vniuers ? Hercule ne s'eſt-il pas brûlé auant luy ? Baccus & Eſculape n'ont-ils pas eſté conſumez du feu céleſte ? Empédocle ne s'eſt-il pas jetté tout vif dans la fournaiſe

du mont Ethna ? Comme il disoit cela auec de grans cris, ie demanday à l'vn de ceux qui estoient présens, qu'auoit cela de commun auec nostre Protée? & ce qu'on entendoit par le feu dont il vouloit estre consumé ? C'est, dit-il, qu'il se doit brûler publiquement aux jeux Olympiques. Comment, dis-je, & pourquoy ? Mais le Cynique faisoit tant de bruit, que ie ne pus entendre la réponse. Il falut donc écouter le reste de sa Harangue, où il se répandit en de vaines & excessiues loüanges de son Héros. Car non content de le mettre au dessus d'Antisthéne, de Diogéne, & de Socrate, il le compara à Iupiter Olympien ; & dit que le monde voyoit deux grans chef-d'œuures, le Iupiter de Phidias, & le Philosophe Pérégrinus; l'vn, l'ouurage de l'art; & l'autre celuy de la raison ; mais qu'enfin, le dernier alloit prendre place dans le Ciel, parce que la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit cela auec beaucoup de chaleur, il fit semblant de s'arracher les cheueux, & commença à pleurer si ridiculement, qu'il faisoit rire les vns, & donnoit de la pitié aux autres, tant que ses camarades l'emportérent, dans les transports de cette feinte douleur. Là dessus vn Philosophe de Secte contraire, prenant sa place, commença sa Harangue par vne risée ; & dît qu'il estoit bien juste de faire succeder le ris de Démocrite,

Ou, simplement vn autre homme.

aux pleurs d'Héraclite ; Car qui pourroit s'empeſcher de rire, dit-il, en voyant vn Philoſophe Cynique, faire des tours de paſſe-paſſe, & ſauter dans vn braſier ardent, pour ſe faire admirer du genre humain. Mais afin que vous ſçachiez quel eſt cet illuſtre Bateleur, & ce grand chef-d'œuure de la Raiſon, comme ſon camarade l'apelle ; Voicy ce que i'en ay veu moy-meſme, & ce que des gens dignes de foy m'en ont apris. Comme il fut deuenu grand, car ie ne veux point parler de ſon enfance, il fut ſurpris en adultére, & contraint de ſe jetter du haut en bas d'vne maiſon, auec vne raue dans le cul, aprés auoir eſté bien frotté. En ſuite, il débaucha vn jeune garçon ; & pour ſe ſauuer des mains de la Iuſtice, donna ſept cens cinquante liures au pére & à la mére qui eſtoient pauures. Mais ie ne luy veux pas reprocher les fautes de ſa jeuneſſe ; car ce diuin portrait n'eſtoit encore qu'ébauché. Voicy ce qu'il a fait depuis, qui mérite bien la peine qu'il va ſoufrir. Ennuyé de ce que ſon pére luy retenoit trop long-temps ſon bien, par vne longue vieilleſſe, il s'en dépeſcha comme vous auez ouï dire ; & fut contraint de s'enfuir, changeant à tous momens d'air & de païs, tant qu'il ſe méla parmy les Chretiens en Iudée, & aprit leur admirable doctrine. Mais il leur montra bien-toſt qu'ils n'eſtoient que des nouices auprés de luy ;

Ancien oprobre des adultéres.

En l'étonfant.

car il ne deuint pas ſeulement Prophéte, mais chef de leur Congrégation; Il interprétoit leurs écritures, & en compoſoit luy-meſme; ſi bien qu'ils le conſideroient comme leur Legiſlateur & leur Patron, & le publioient par tout pour vn Dieu. Mais celuy qu'ils adorent, a eſté crucifié dans la Paleſtine, pour auoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites, il fut arreſté & mis en priſon; ce qui contribua beaucoup à ſa gloire, & aida à le mettre en crédit. Car, ſur cette nouuelle les Chretiens, qui de ſon mal-heur particulier, faiſoient leur calamité publique, commencérent à remuër Ciel & terre, pour taſcher à le tirer de là; Et comme ils virent qu'ils n'en pouuoient venir à bout, ils luy rendirent tous les deuoirs imaginables, pour taſcher d'adoucir ſon mal. On voyoit dés le point du jour à la porte de la priſon, vne troupe de vieilles, de veufves, & d'orphelins; & les principaux paſſoient la nuit auec luy, aprés auoir corrompu le Géolier. Ils y banquetoient meſme, & y célébroient leurs myſtéres; & il y vint des deputez de leurs Egliſes d'Aſie, pour luy témoigner leur déplaiſir, & luy offrir leur aſſiſtance. Car c'eſt vne choſe incroyable, du ſoin & de la diligence qu'ils aportent en ces rencontres; n'épargnant rien pour s'entre-ſecourir au beſoin; ſi bien qu'on luy enuoyoit de l'argent de toutes parts, ſous ce prétexte; &

Ou, Religion.

Ou, luy ennoyoient toute ſorte de rafraiſchiſſemens.

cela luy fut de grand reuenu. En vn mot, ces miſérables mépriſent toutes choſes, & la mort meſme, ſur l'eſpérance de l'immortalité, & s'offrent volontairement aux ſuplices. Car leur prémier Légiſlateur leur a fait acroire qu'ils sõt tous fréres, depuis qu'ils ont renoncé à noſtre Réligion; & qu'adorant le Crucifié, ils viuent ſelon ſes loix; de ſorte qu'ils mépriſent tout, & croyent que tout eſt commun, receuant ſes dogmes auec vne obeïſſance aueugle. S'il ſe trouue donc quelque impoſteur parmy eux, qui ſoit adroit à prendre ſon temps, & à ſe ſeruir de l'occaſion, il s'enrichit en moins de rien, & abuſe de leur crédulité. Cependant Pérégrinus; car c'eſt ainſi encore qu'il ſe nommoit, fut élargy par le Gouuerneur de Syrie, qui aimoit les Lettres & ceux qui en font profeſſion, & qui auoit pitié de luy, ſçachant que par vaine gloire il ne ſe ſoucioit pas de mourir. A ſon retour il trouua toute ſa ville irritée, pour le meurtre de ſon pére, & pluſieurs ſe vouloient déclarer partie contre luy. La moitié de ſon bien auoit eſté diſſipé en ſon abſence, de ſorte qu'il ne luy reſtoit plus que les héritages, qui pouuoient monter à quinze talens, & non pas à quinze mille, comme a dit cet impoſteur; veu que toute ſa ville, auec cinq des meilleures des enuirons, ne vaut pas cela. Comme le meurtre donc eſtoit tout récent, on

7500. écus

Paris.

croyoit à toute heure qu'il ſe préſenteroit vn dénonciateur ; car on murmuroit tout haut pour le regret qu'on auoit de ce bon vieillard, qui auoit eſté meurtry ſi indignement. Mais noſtre impoſteur, pour eſquiuer ce danger, ſe préſente à l'aſſemblée du peuple en équipage de Philoſophe, auec le bâton à la main & la beſace ſur l'épaule, couuert d'vn meſchant manteau, & s'eſtant laiſſé croître le poil ; car il commençoit déja à contrefaire le Cynique ; & dit tout haut, qu'il donnoit au public tout ce que ſon pére luy auoit laiſſé. Cela fut receu auec des aplaudiſſemens extraordinaires du peuple, qui bâille aprés les diſtributions ; & l'on crioit qu'il n'y auoit que luy de véritable Philoſophe, & qu'il eſtoit le digne ſucceſſeur de Cratés & de Diogéne, ce qui ferma la bouche à ſes ennemis ; & ceux qui en voulurent parler, faillirent à eſtre lapidez. Il ſortit donc vne ſeconde fois de ſon païs, ayant aſſez de reuenu en la ſimplicité des Chretiens, qui le ſuiuoient par tout, & qui ne luy laiſſoient manquer de rien. Mais ils l'abandonnérent quelque temps aprés, pour l'auoir ſurpris mangeant de quelques viandes défenduës ; ſi bien que n'ayant plus dequoy ſubſiſter, il préſenta requeſte à l'Empereur, pour eſtre releué de ſa donation, & pour rentrer dans ſon bien ; mais ſa ville s'y oppoſant, il n'en put venir à bout. Il ſortit donc pour

la troiſiéme fois, & ſe tranſporta en Egypte vers Agatobulus, où il s'exerçoit d'vne étrange ſorte à la vertu. Car il alloit tout nud par la ruë, auec le viſage barbouïllé de bouë, & la moitié de la teſte raſe; & deuant tout le monde faiſoit ce dont on accuſe Diogéne, comme vne choſe indifférente; & cent autres extrauagances, ſe donnant la diſcipline ſur le derriére auec vne férule, & ſoufrant meſme d'eſtre feſſé par les autres. Ainſi diſcipliné il paſſa en Italie, où il ſe mit à crier contre tout le monde, & particuliérement contre l'Empereur qui le ſoufrit auec ſa modeſtie ordinaire, ne voulant pas qu'on luy pût reprocher d'auoir puny vn Philoſophe pour des paroles, & particuliérement vn Cynique, qui fait profeſſion de dire des injures; ce que le Galand n'ignoroit pas, & c'eſt ce qui le rendoit ſi hardy. Cependant, cela le mit en eſtime parmy le peuple, tant que le Gouuerneur de Rome fut contraint de le chaſſer pour ſes inſolences, & dit que la ville ſe paſſeroit bien de luy; ce qui contribua encore à ſa réputation, comme ayant eſté banny pour auoir dit la vérité trop librement; & par là il s'égaloit à la gloire de Dion, de Muſonius & d'Epictéte, & autres ſemblables Philoſophes qui auoient eſté traitez de meſme. Il paſſa donc en Gréce, où tantoſt il injurioit ceux d'Elide; tantoſt il ſollicitoit les Grecs à la réuolte;

réuolte ; Et il fut ſi inſolent, que de crier en public contre vne perſonne de mérite & de dignité, qui entr'autres ſeruices qu'il auoit rendus au païs, auoit fait venir de l'eau à grans frais, dans la ville d'Olympie, pour la commodité des jeux, où l'on mouroit de ſoif auparauant. Il s'emportoit contre luy, comme contre le corrupteur des mœurs de la Gréce, quoy qu'il ne laiſſaſt pas de ſe ſeruir de cette eau, ainſi que les autres, & de joüir du benefice qu'il condamnoit. Mais il eût eſté lapidé par le peuple, pour cette extrauagance, s'il ne ſe fût ſauué à la ſtatuë de Iupiter Olympien ; de ſorte qu'aux jeux d'aprés, il ſe dédit tout haut, par vne harangue préméditée, & loüa celuy contre lequel il auoit tant déclamé ; quoy qu'il taſchaſt d'excuſer ce qu'il auoit fait. Comme il ſe vit par là décrié, & qu'il n'auoit plus d'inuention nouuelle pour rétablir ſa réputation, ni pour joüir de la gloire dont il eſtoit ſi amoureux, il s'auiſa, pour ſe faire admirer, de ſortir du monde par vne extrauagance, & fit courre le bruit qu'il ſe brûleroit aux jeux ſuiuans. Il trauaille maintenant à cela, & creuſe vne foſſe, où il porte luy-meſme du bois pour ſon bucher, afin que rien ne manque à la Tragédie. Mais il deuroit pluſtoſt témoigner la force de ſon eſprit, à attendre la mort en patience, ſans ſortir de la vie comme vn fugitif ; ou s'il a réſolu abſolu-

ment de mourir, choiſir vne fin moins tragique. Que ſi la mort d'Hercule luy plaiſt tant, que ne va-t-il ſe brûler, à ſon exemple, ſur quelque montagne reculée, en la préſence de Theagéne, qui luy ſeruira de Philoctéte. Mais de vouloir mourir ſur vn bucher aux jeux Olympiques, à la veuë de toute la Grece, c'eſt vne vanité inſuportable; quoy qu'il ait merité le feu par ſes crimes. Il faudroit ſeulement que ce fût dans le Taureau de Phalaris, par vne afreuſe & longue mort, & non pas eſtre déuoré en vn inſtant par les flâmes. Car on dit qu'il n'y a qu'à ouurir la bouche, pour eſtre incontinent ſufoqué. Mais ce ſpectacle luy plaiſt, & il fait gloire de mourir en vn lieu où il n'eſt pas ſeulement permis d'enterrer les morts; ce qui me fait ſouuenir de celuy qui brûla le Temple d'Ephéſe, pour ſe rendre plus illuſtre. En effet, cela part d'vne meſme vanité, quoy que celuy-cy publie que c'eſt pour aprendre aux hommes à mépriſer la mort. Mais prémiérement, il eſt dangereux de faire ces leçons aux meſchans, qui en pourroient abuſer; car la crainte de la mort eſt la ſeule choſe qui les peut retenir en leur deuoir. Que s'il dit qu'il ne le fait que pour les autres; comment en pourra-t il faire la diſtinction? D'ailleurs, ie ſçay bien que vous ne voudriez pas qu'aucun de vos enfans ſuiuiſt cet exemple; & ſon com-

C'eſt le nom de celuy qui venoit de haranguer.

pagnon luy-meſme, qui chante ſi haut ſes loüanges, ne le veut pas ſuiure; En quoy il me ſemble qu'il eſt ſans excuſe; car puis qu'il le prend pour modéle, il le deuroit imiter en ſa principale partie, & aller trouuer Hercule dans le Ciel auec luy. Ce n'eſt pas dans les choſes exterieures, que l'impoſteur peut contrefaire, qu'il faut imiter les grans hommes; mais dans le dernier acte de leur vie, qui eſt toûjours le principal. Il me ſemble auſſi qu'il deuroit dreſſer vn bucher de bois vert, pour eſtre étoufé par la fumée, & que cela conuiendroit mieux à ſa vanité; ſans affecter le deſtin d'Hercule & d'Eſculape, qui eſt auſſi celuy des aſſaſſins & des ſacriléges. D'ailleurs, Hercule, s'il eſt vray ce qu'on en dit, ſe brûla pour éuiter les tourmens qu'il enduroit; Mais qui peut obliger à cela noſtre Protée, que ſon extrauagance? Il ne ſert de rien d'aléguer l'exemple des Brachmanes; Comme s'il n'y auoit point de fous aux Indes, auſſi bien qu'ailleurs, & qu'on ne fût pas tourmenté par tout, de la mélancolie & de l'amour de la gloire. Dauantage, s'il les veut imiter, que ne fait-il comme eux? Car ils ne ſe jettent pas dans le feu, pour eſtre déuorez en vn inſtant; mais au raport d'Onéſicrite, qui a veu mourir Calanus, ils ſe couchent doucement ſur le bucher, ſans changer de poſture ni de contenance, tant que le feu les ait conſumez entiérement. Il y en

a qui diſent qu'il ne mourra pas, & qui content de certaines fables, comme ſi Iupiter ne deuoit pas ſoufrir que l'on contaminaſt vn lieu qui luy eſt conſacré. Mais qu'il ſoit en repos de ce coſté-là ; car ie ferois ſerment qu'il n'y a pas vn Dieu qui ne ſoit bien aiſe de luy voir ſoufrir la peine de ſon parricide. D'ailleurs, il ne luy ſera pas aiſé d'en échaper ; car outre que la foſſe eſt profonde, il a des aboyeurs à ſes coſtez, qui l'empeſchent de ſe dédire ; & il feroit vn beau coup, s'il en pouuoit entraîner deux ou trois aprés luy pour ſe venger. On dit auſſi qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée, mais le Phénix ; comme s'il deuoit renaiſtre de ſes cendres, ou parce qu'il dreſſe ſon bucher luy-meſme, comme cet oiſeau, qui ſe brûle à ce qu'on dit, en ſa vieilleſſe. Il publie meſme des Oracles & des anciennes Prophéties, qui diſent qu'il ſera le Dieu de la Nuit ; & l'on voit bien qu'il médite déja des Autels & des ſtatuës. Pour moy, ie ne doute point que parmy tant de fous, il ne s'en trouue quelqu'vn qui jure qu'il aura eſté guéry par ſon moyen du mal des dents, ou de la fiéure quarte, & qu'il luy ſera aparu la nuit, puis qu'il en eſt le Patron. Il me ſemble que ie voy déja ſes diſciples dreſſer vn Oracle ſur ſon bucher, où il prédira l'auenir, comme le Protée des Fables, & établir des Preſtres qui ſe fouëtteront, ou ſe feront quelque brûlure à

ſon intention. On ne manquera pas de conſacrer quelque cérémonie nocturne à ſa mémoire, où l'on portera des torches à ſon bucher. Theagéne publie déja vn Oracle de la Sibyle, qui dit, Que quand le meilleur de tous les Cyniques ſe brûlera prés du Temple de Iupiter, & montera au Ciel par cette voye, on ne manque pas de l'adorer comme le Dieu de la Nuit, & le compagnon de Vulcan & d'Hercule. Mais i'en ſçay vn autre de Bacis, tout au contraire, Que quand le Cynique à pluſieurs noms, piqué de l'éguillon de la gloire, ſe précipitera dans les flâmes, il faut que ſes diſciples ſuiuent ſon exemple, s'ils ne veulent eſtre lapidez comme des lâches, qui prêchent la Vertu, & qui ne la veulent pas pratiquer. Que vous en ſemble, Meſſieurs? Cet Oracle n'eſt-il pas auſſi bon que l'autre? pour le moins, il eſt auſſi véritable. Il ne reſte plus à ſes diſciples, que de choiſir vn lieu comme luy pour s'en aller en fumée & s'éuaporer; car c'eſt ainſi qu'ils parlent. Alors toute l'aſſiſtance s'écria qu'ils l'auoient bien merité; & celuy qui auoit harangué, ſe retira en ſoûriãt. Mais Theagéne ayãt ouï la huée, remonta en chaire, & commença à crier contre luy. Pour moy, ie le laiſſay déclamer tout ſon ſaoul, & ſortis pour voir les jeux; car on diſoit que les Iuges auoient déja pris leur place. Voilà ce qui ſe paſſa à Elide. Comme nous fûmes à

Olympie, le derriére du Temple eſtoit plein de gens qui loüoient ou blâmoient ſon deſſein; & des injures on en vint aux coups, juſqu'à ce qu'il ſortit ſuiuy d'vne foule de peuple; & diſcourut de ſa vie paſſée, & des dangers qu'il auoit courus; raportant tout ce qu'il auoit ſouffert pour l'amour de la Vertu. Mais ie n'en pus entendre qu'vne partie à cauſe de la foule, & ſortis de peur d'eſtre étoufé dans la preſſe; diſant vn long Adieu à noſtre impoſteur, qui faiſoit ſon Oraiſon funébre auant ſa mort. I'ouïs ſeulement qu'il diſoit, Qu'il vouloit couronner vne illuſtre vie, par vne mort encore plus illuſtre; & qu'ayant veſcu comme Hercule, il vouloit mourir comme luy. Qu'il aprendroit du moins par là, à mépriſer la vie; & qu'il vouloit que tous les hommes luy ſeruiſſent de Philoctétes. Alors, le peuple commença à crier, qu'il ſe conſeruaſt à ſon païs; mais les Sages l'encouragérent à pourſuiure ſon deſſein, ce qui l'étonna & le fit pâlir; de ſorte qu'il ſe retira tout tremblant, ſans plus rien dire; car il s'eſtoit imaginé que tout le monde s'opoſeroit à ſa réſolution. Ie te laiſſe à penſer, ſi ie riois de toute ma force; car ie ne pouuois auoir pitié de luy à cauſe de ſa vanité; mais ſa paſſion fut ſatisfaite, lors qu'il vit tout le monde le ſuiure; ſans conſidérer qu'on en fait autant aux criminels que l'on conduit au ſuplice. Enfin, les

jeux Olympiques eſtant finis, qui furent les plus beaux que i'aye iamais veus ; ie ne pus partir auec les autres, faute de voiture, & fus contraint de demeurer. Cependant, noſtre Philoſophe aprés auoir toûjours differé, choiſit la nuit pour l'exécution de ſon deſſein, afin que le ſpectacle fût plus beau. Vn de mes compagnons m'ayant donc éueillé ſur le minuit, i'allay auec luy où le *à Harpine.* bucher eſtoit préparé, qui eſtoit à plus de demy lieuë de la ville du coſté de l'Hippodrome, vers le Soleil leuant. Lors que nous fûmes arriuez, nous trouuâmes que le buſcher eſtoit enfoncé dans terre enuiron la hauteur d'vne braſſe, & compoſé de fagots entremeſlez de paille, pour prendre feu plus aiſément. Comme la Lune fut leuée ; car il faloit qu'elle fût de la Comédie, il ſortit auec ſes habits ordinaires, tenant vne torche à la main, ſuiuy d'vne troupe de Cyniques, parmy leſquels eſtoit Theagéne, qui joüoit aſſez bien ſon perſonnage, & portoit auſſi vne torche. Comme ils eurent mis le feu au buſcher, l'vn deçà l'autre delà, il s'aluma en vn inſtant ; mais il faut réueiller icy ton atention. Alors, nôtre Hercule mettant bas la peau de lion, & la maſſuë ; c'eſt à dire ſon bâton & ſa beſace, auec ſon meſchant manteau, demeura en chemiſe, & en chemiſe bien ſale. Auſſi-toſt ayant jetté quelques grains d'encens dans le feu, il ſe tourna du coſté

du Midy ; car cela eſtoit auſſi de la farce, & commença à inuoquer ſes Dieux paternels & maternels, pour receuoir ſon ame. Aprés cela il ſe lança dans le feu, où il fut en vn inſtant enuelopé de la flâme, & dérobé à la veuë. Il me ſemble que ie te voy rire encore de cette Cataſtrophe, & auec raiſon. Pour moy, ie ne trouuay pas étrange qu'il inuoquaſt les Dieux de ſa mére ; mais lors qu'il parla de ſon pére, me reſſouuenant du crime qu'il auoit commis, ie ne pus m'empeſcher de rire, & le pris pour vne juſte punition de ſon parricide. Cependant, les Cyniques enuironnant le buſcher, témoignoient leurs douleurs par vn triſte & morne ſilence ; ayant toûjours les yeux fichez deſſus, ſans verſer des larmes ; Tant qu'indigné de voir tant d'extrauagance, ie m'écriay, Sortons d'icy, fous que nous ſommes ! quel plaiſir y a-t-il à voir roſtir vn vieillard, & à eſtre ſufoqué de la puanteur ? Attendons-nous que quelque Peintre nous vienne tirer, comme les amis de Socrate dans la priſon ? A ces paroles les Cyniques commencérent à murmurer ; & quelques-vns leuoient le bâton, lors que ie menaçay de jetter dans le feu le premier qui branleroit ; ce qui les arreſta. Ie me retiray donc, réuant en chemin à la vanité des hommes, dont les plus ſages ont de la peine à ſe défendre ; & à plus forte raiſon celuy-cy, qui n'eſtoit pas digne d'vn meilleur

meilleur traitement. A mon retour ie rencontray pluſieurs qui acouroient au ſpectacle, ſur le bruit qui auoit couru le jour d'auparauant, qu'il ne commenceroit qu'aprés le leuer du Soleil, lors que ce Héros l'auroit ſalüé à la façon des Brachmanes. I'en ramenay donc pluſieurs, à qui ie contay par le chemin comme la choſe s'eſtoit paſſée, ſans rien ajoûter ni diminuër, non plus que ie fais maintenant, ſinon lors que ie voyois que c'eſtoit des ſots qui bâilloient aprés des miracles. A ceux-là ie diſois que le Philoſophe n'auoit pas pluſtoſt eſté dans le feu, qu'il s'eſtoit fait vn tremblement de terre, auec des mugiſſemens effroyables; & qu'vn Vautour s'eſtoit enuolé du milieu de la flâme, criant en voix humaine, Que c'eſtoit l'ame de Protée qui laiſſoit la terre, pour gagner le Ciel. Ils demeuroient comme immobiles à ces diſcours; & leuant les yeux & les mains en haut, me demandoient ſi le Vautour auoit tiré vers l'Orient ou vers l'Occident; & ie leur répondois ce qui me venoit à la bouche. Comme ie fus arriué au lieu des aſſemblées, ie trouuay vn vénérable vieillard qui contoit ce qui s'eſtoit paſſé, & ajoûtoit que le défunt luy eſtoit aparu en habit blanc, couronné de branches d'oliuier, & qu'il l'auoit laiſſé tout joyeux, qui ſe promenoit ſous le portique des ſept Ecos. Il ajoûtoit la piéce du Vautour, que

ie venois d'inuenter moy-meſme, & juroit qu'il auoit veu cet oiſeau. Tu peux juger par là, de la ſuite. Combien d'eſſains d'abeilles ſe trouueront ſur ſon ſépulcre? Combien de Cygales? Combien de Corneilles ? comme en celuy d'Héſiode, & autres fantaiſies ſemblables. Il me ſemble que ie voy déja vne infinité de ſtatuës dreſſées à ſon honneur, tant en Elide que par toute la Gréce. Car on dit que cet impoſteur a enuoyé des inſtructions à toutes les grandes villes, par forme de teſtament, & qu'il les a fait porter par ſes principaux amis, comme s'il dépeſchoit des Couriers de l'autre monde. Voilà la fin d'vn homme qui n'a iamais eu de paſſion que pour la gloire, ſans aucune amour de la verité ; & qui s'eſt à la fin brûlé, pour acquerir de la reputation, lors qu'il ne ſeroit plus capable d'en joüir. Ie finiray par vn conte qui te fera rire. Ie t'ay déja dit à mon retour de Syrie, comme ie nauigeay auec luy depuis la Troade; & qu'entre ſes autres débauches, il corrompit vn beau garçon pour luy ſeruir d'Alcibiade, ſous prétexte de le faire de ſa Secte; Qu'vne tempeſte eſtant ſuruenuë en ſuite, il ſe mit à pleurer auec les femmes, luy qui faiſoit ſemblant de mépriſer tant la mort. Mais huit ou neuf jours auant ſa fin, il eut vn grand vomiſſement, pour auoir peut-eſtre trop mangé, qui fut ſuiuy d'vne fiéure violente. Le Médecin qui

le traita, m'a dit qu'il le trouua par terre, qui ne pouuoit ſouffrir l'ardeur de la fiéure, & qui demandoit de l'eau fraiſche; mais il ne luy en voulut point donner, & luy dît que s'il ſouhaitoit la mort, il la faloit prendre maintenant qu'elle ſe preſentoit d'elle-meſme, & qu'elle luy épargneroit la peine d'vn bucher. A cela il répondit qu'elle ne luy ſeroit pas aſſez glorieuſe. Il me ſouuient que quelques iours auparauant, ie le vis froter d'vn medicament ſi acre, qu'il le faiſoit pleurer; qui eſt à peu prés comme ſi vn criminel ſe faiſoit penſer d'vn mal de doigt, auant que d'aller au ſuplice. Que penſes-tu qu'euſt fait Démocrite, en voyant cela? Crois-tu qu'il euſt eu vne aſſez grande ſource de ris, pour ne ſe point épuiſer. Ry tout ton ſaoul comme luy, car la choſe le mérite bien; & ſur tout, lors que tu verras des ſots paranympher cette mort.

LES FVGITIFS.

DIALOGVE D'APOLLON ET DE IVPITER.

Où pluſieurs autres parlent.

C'eſt vne Satyre contre trois coquins qui auoient embraſſé la Philoſophie, pour s'exemter du trauail & de la peine, & qui abuſoient de ce nom à leurs débauches.

APOLLON. EST-IL vray, mon pére, qu'vn Philoſophe s'eſt brûlé publiquement aux jeux Olympiques, quoy qu'on die que c'eſtoit vn Galand, qui auoit fait aſſez d'autres tours, pour faire encore celuy-là?

IVPITER. Il eſt vray, mon fils; & ie voudrois que cela ne fût pas arriué.

APOLLON. Pourquoy? Eſt-ce qu'il eſtoit indigne de mourir de la façon?

IVPITER. Ce n'eſt pas cela; mais c'eſt qu'il s'exhaloit vne ſi mauuaiſe odeur du bucher, que ie fus contraint de me ſauuer parmy les parfums de l'Arabie; Et le ſouuenir ſeul m'en fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'auoit-il fait, pour

vouloir mourir d'vne ſi cruelle mort ? Et quel auantage y a-t-il à ſe brûler tout vif?

IVPITER. Tu aurois la meſme demande à faire à Empedocle, qui ſe ietta dans la fournaiſe du mont Ethna.

APOLLON. C'eſt l'effet d'vne grande mélancolie. Mais encore, que dit celuy-cy pour ſes raiſons?

IVPITER. Veux-tu que ie te die ce qu'il allégua pour ſa juſtification, dans l'aſſemblée de toute la Gréce? Il dit, s'il m'en ſouuient bien... Mais qui eſt cette Dame qui s'auance à grand pas toute éplorée ? C'eſt la Philoſophie, qui veut implorer mon aſſiſtance, pour quelque injure qu'on luy a faite. Qu'as-tu à pleurer, ma fille ? & pourquoy quites-tu le monde ? Le peuple te perſecute-t-il encore comme autrefois, lors qu'il fit mourir Socrate?

LA PHILOSOPHIE. Non; à peine qu'il ne m'adore; quoy qu'il n'entende rien à mes myſtéres. Mais ceux qui m'ont offenſée, ie ne le puis dire ſans rougir, ce ſont ceux qui empruntent mon nom, & qui ſe diſent mes diſciples.

IVPITER. Qui! les Philoſophes?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les veritables; mais quelques-vns qui n'en ont que l'aparence, & dont la vie eſt toute contraire à la doctrine.

IVPITER. Cela eſt honteux. Mais encore, que t'ont-ils fait?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon pére, ſi i'ay raiſon de me plaindre. Comme vous viſtes le monde remply d'erreur & d'injuſtice, vous en euſtes pitié, & vous m'enuoyaſtes, pour faire changer aux hommes, leur vie brutale en vne meilleure. Car s'il vous en ſouuient, vous me dîtes; Tu vois, ma fille, en quel eſtat ſont les hommes, par leur ignorance & leur malice; Va les trouuer; car tu és ſeule capable de les détromper, & de les guérir.

IVPITER. Il me ſouuient bien que ie te dis quelque choſe de ſemblable; mais conte-moy vn peu comment ils te receurent d'abord? & ce qu'ils t'ont fait depuis?

LA PHILOSOPHIE. Ie n'allay pas du commencement vers les Grecs, mais ie commençay par la cure la plus dificile, qui eſtoit celle des Barbares. Car pour les autres, ie crus en venir à bout aiſément, & qu'ils receuroient mes remontrances auec alégreſſe. I'allay donc vers les Indiens, qui eſt vn grand peuple, que ie fis deſcendre de ſes Elephans, pour m'écouter; & toute la nation des Brachmanes, voiſine des Nécréens & des Oxydraques, receut ma doctrine, & vit encore ſelon mes loix, admirée & reſpectée de tout le monde.

IVPITER. Tu veux dire les Gymnoſophiſtes, de qui l'on dit entr'autres choſes, qu'ils ſe brûlent ſur vn bucher, ſans témoigner la moindre apréhenſion ; & tu as pû voir depuis peu la meſme choſe aux jeux Olympiques.

LA PHILOSOPHIE. Ie n'y allay pas, pour éuiter la rencontre de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon diſcours, i'allay en Ethiopie au ſortir des Indes, & delà chez les Egyptiens, où i'enſeignay le culte des Dieux à leurs Preſtres & à leurs Prophétes. En ſuite, ie paſſay en Babylone, pour inſtruire les Caldéens & les Mages. Puis en Scythie; d'où reuenant par la Thrace, ie conuerſay auec Eumolpe & Orphée, & les enuoyay deuant moy en Gréce; auec ordre au prémier d'inſtruire les Grecs dans mes myſtéres; & à l'autre de leur aprendre la Muſique. Ie ne tarday point de les ſuiure; mais à mon arriuée, on ne me receut ni bien ni mal. Toutefois auec le temps, ie gagnay les ſept Sages; l'vn en vn lieu, & l'autre en vn autre; mais ſur ces entrefaites s'éleuérent les Sophiſtes, qui ſont d'vne nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent ſçauoir la verité, ſans quiter leurs vices, & particuliérement la préſomption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'eſt d'eux qu'eſt venuë cette Philoſophie contentieuſe, qui met

tout en controuerſe, & qui ne ſçauroit rien reſoudre; Ces réponſes doubles, & trompeuſes; Ces queſtions friuoles; Ces interrogations confuſes & embrouïllées. Cependant, lors qu'ils ſont repris & conuaincus par mes diſciples, ils ſe mettent en colére, & les tirent en Iuſtice, iuſqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Ie me voulois retirer deſlors, ne pouuant plus ſoufrir cette injure; mais Antiſthéne & Diogéne; & en ſuite Cratés & Ménipe, m'arreſtérent; Plût à Dieu que ie ne les euſſe pas crûs! ie n'aurois pas tant ſoufert que i'ay fait depuis.

IVPITER. Mais tu t'emportes contr'eux, ſans en dire le ſujet.

LA PHILOSOPHIE. Le voicy. Il y a vne certaine ſorte de gens ſordides & mercenaires, qui n'ont pû s'adonner dés leur jeuneſſe à la Philoſophie, à cauſe de leur pauureté; & qui ont eſté contrains, pour gagner leur vie, de ſe mettre au ſeruice des Grans, ou d'aprendre quelque métier; ſi bien qu'ils ne connoiſſent pas ſeulement mon nom. Mais lors qu'ils ſont deuenus en âge, & qu'ils ont veu l'auantage qu'ont mes diſciples, & le reſpect qu'on leur porte; Comme on ſe gouuerne par leurs loix, & qu'on les écoute comme des Oracles; ils ont crû cette profeſſion tres-auantageuſe, & aprochante de la tyrannie.

Et parce

Et parce que leur métier ne leur fourniſſoit pas dequoy viure, qu'auec beaucoup de trauail & de peine, ou qu'ils eſtoient las de la ſeruitude, ils ont eu recours à moy, comme à vn dernier azile. Mais comme il leur euſt eſté trop long, & preſque impoſſible d'aprendre tous mes myſtéres, & encore plus de les pratiquer; ils ſe ſont contentez de prendre l'habit & la mine de Philoſophes, & ont apellé l'éfronterie au ſecours de leur ignorance. Ils ont crû que le peuple, qui ne juge que par l'exterieur, ne reconnoiſtroit pas leurs defauts; & comme l'aſne d'Eſope, qu'ils paſſeroient facilement ſous la peau du lion; mais ils ont eſté reconnus à leur cry. Cependant, ils ne ſe contentent pas de peu, comme les autres; mais ils viuent dans la débauche, & ne trauaillent qu'à amaſſer; tirant tribut de leurs diſciples, ce qu'ils appellent tondre leurs oüailles; outre que pluſieurs leur donnent, ſoit par reſpect, ou pour les empeſcher de crier. Car ils aboyent tout le monde; & lors qu'on les ataque, ils ſe défendent par des injures, qui eſt vne belle marque de vertu, dont le plus beau caractére eſt l'humilité. Mais ils ont tort de croire, qu'en faiſant ces choſes on les confonde auec les vrais Philoſophes; car la diférence en eſt trop viſible. Lors qu'on reprend leurs paroles, ils veulent qu'on jette les yeux ſur leur vie; & lors que l'on

condamne leur vie, ils ont recours à leur doctrine. Cependant, tout le monde en eſt remply, & particuliérement de ceux qui ſe diſent diſciples de Cratés, d'Antiſthéne, & de Diogéne, qu'on nomme Cyniques, à cauſe de leur impudence; Car ils n'ont ni la vigilance ni la fidelité du chien; mais bien la luxure, la gourmandiſe, & la flaterie; auec cette proprieté d'emporter d'vne maiſon tout ce qu'ils peuuent. Ie ne ſçay pas ce qu'il en arriuera; car les Arts ſont aujourd'huy abandonnez, à cauſe de la peine qu'il y a, & du peu de profit, tandis que des pareſſeux & des charlatans viuent à leur aiſe dans l'orgueil & dans l'opulence, demandant hardiment, prenant de meſme; & diſant des injures quand on les refuſe, ſans remercier ſeulement quand on leur donne. Cependant, ils croyent viure comme des Dieux, & faire refleurir le ſiécle d'or. Non content de ces choſes, ils débauchent juſqu'aux femmes de leurs hoſtes; & quelques-vns en ont emmené vne depuis peu, comme pour luy aprendre à philoſopher. Ils diſent qu'ils ſuiuent en cela, la doctrine de Platon, qui aprouue la communauté des femmes, ne ſçachant pas comme ce grand perſonnage l'entendoit. Il ſeroit trop long de raporter toutes leurs débauches, & comme ils ſe créuent dans les feſtins, tandis qu'ils crient contre la gourmandiſe & l'yurongnerie. En vn

mot, il n'y a rien de ſi contraire, que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flaterie, & en pourroient faire leçon aux courtiſans; ne prêchent que la verité, & débitent par tout le menſonge; condamnent en public la volupté, & crient tous contre Epicure; & en particulier, ils n'adorent qu'elle. Pour la colére, ils y ſont plus ſujets que les enfans; & vous les verrez s'emporter pour des choſes de neant, pour peu que l'on leur réſiſte. Car incontinent leur viſage eſt tout en feu, leurs yeux renuerſez, leur bouche pleine d'écume, ou pluſtoſt de venin, contre ceux qui les reprennent. Cependant, ils font vn ſale trafic de la Philoſophie, & il n'y a point de métier qui raporte tant à ſon maître; & lors qu'ils ont bien amaſſé, ils quitent le bâton & la beſace, & commencent à faire leur maiſon, & à dreſſer leur équipage. Le peuple qui voit cela, s'en prend à moy & me mépriſe; de ſorte, que ie ne puis plus gagner perſonne; & comme la toile de Pénélope, tout ce que ie fais de iour, eſt défait par eux la nuit; & par tout l'ignorance & l'injuſtice triomphent du ſçauoir & de la vertu.

IVPITER. Dieux! combien la Philoſophie a ſoufert de ces fripons; mais il faut auiſer aux moyens de les punir; En tout cas, vn coup de foudre ne leur peut manquer.

LA PHILOSOPHIE. Ils ne ſont pas dignes

d'vne ſi illuſtre mort; & ie vous conſeille, mon pére, pour l'honneur des Muſes, dont i'épouſe les intereſts, d'y enuoyer Mercure, qui diſcernera bien-toſt les veritables Philoſophes, de ceux qui ne le ſont pas; & qui châtira les vns, & récompenſera les autres.

IVPITER. Qu'Hercule y aille auſſi, pour acompagner la Philoſophie, & la défaire de tous ces monſtres.

HERCVLE. I'aymerois mieux nétoyer vne ſeconde fois l'étable d'Augie, que d'auoir à faire à ces marauts qui m'iront dire quelque ſotiſe; mais ie ſuis enfant d'obeïſſance.

LA PHILOSOPHIE. Et moy auſſi, quoy que ie n'y aille qu'à regret.

MERCVRE. Deſcendons tout à cette heure, afin d'en défaire vne partie dés aujourd'huy. Où penſes-tu que nous les deuions trouuer, ma ſœur? Ne crois-tu pas que ce ſoit en Gréce?

LA PHILOSOPHIE. Nullement, le païs eſt trop pauure; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MERCVRE. Allons donc en Thrace.

HERCVLE. Tu as raiſon, ie vous y conduiray; car ie connois le païs, pour l'auoir bien frequenté en ma jeuneſſe. Il nous faut paſſer entre ces deux hautes montagnes, dont l'vne eſt le mont Hémus, & l'autre celuy de Rhodope, pour deſcendre de

là dans la plaine, qui eſt tres-fertile, & s'éléue en petites colines qui ſeruent comme de forteresſe à la ville de Philippes, dont le fleuue Hébrus baigne les murailles. Nous voilà déja au deſſous des nuës; Mettons pié à terre.

MERCVRE. Mais comment ferons-nous, pour découurir où ſont ceux que nous cherchons?

HERCVLE. C'eſt à toy, qui fais le métier de Sergent, de les trompeter.

MERCVRE. Mais ie ne ſçay pas leur nom.

HERCVLE. Que la Philoſophie te l'enſeigne; car elle les doit bien connoiſtre.

LA PHILOSOPHIE. Ie ne les connois pas trop bien, car ie n'ay pas grand commerce auec eux; mais comme ils aiment la gloire, les richeſſes, & les préſens, ie croy qu'on ne ſçauroit faillir de les nommer Poſidoniens, ou de quelqu'autre nom ſemblable.

MERCVRE. Qui ſont ceux qui s'aprochent de nous, il ſemble qu'ils ayent quelque choſe à nous dire?

SERGENS. Ne ſçauez-vous point où nous trouuerons trois impoſteurs, auec vne Dame raſée à la Laconique; d'vne façon maſle & vigoureuſe?

LA PHILOSOPHIE. Ils cherchent la meſme choſe que nous faiſons.

SERGENS. Ce ſont trois fugitifs qui ont emmené vne femme, & nous les allons crier deuant vous. Si quelqu'vn a trouué vn eſclaue de Sinope, dont le nom ſignifie poſſéder, qui a la barbe longue, & les cheueux courts, auec vn viſage paſle & défait; la mine triſte, la parole rude; le baſton, la beface, & le manteau de Philoſophe; Du reſte colére, ignorant, injurieux; Qu'il l'enſeigne, & on luy donnera ſon vin.

LE MAISTRE. Ie le connois; C'eſt mon valet l'Eſcarbot, qui a coupé ſes cheueux & laiſſé croiſtre ſa barbe, depuis qu'il m'a quité.

SERGENS. Et quel métier faiſoit-il?

LE MAISTRE. Celuy de foulon, comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Philoſophe, tant il eſt changé.

LE MAISTRE. Vrayement c'eſt bien à luy à faire? Cependant on l'admire, & perſonne ne nous regarde. Mais ie le reconnoiſtray bien.

LA PHILOSOPHIE. Qui eſt celuy-cy qui s'auance auec vne lyre à la main? il a bonne mine.

HERCVLE. C'eſt Orphée. Dieu te gard, le Patron des Muſiciens; Il me ſemble que ie ſuis encore dans le vaiſſeau des Argonautes, & que tu nous y délaſſes par la douceur de tes chanſons. Ne connois-tu plus Hercule, ton ancien camarade?

ORPHE'E. Si fais bien, & Mercure meſme auec la Philoſophie; Mais que me donnerez-vous, ſi ie vous enſeigne ce que vous cherchez?

MERCVRE. Les nourriſſons des Muſes ne trauaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la récompenſe.

ORPHE'E. Tu as raiſon; Ceux dont ie parle demeurent proche d'icy; mais ie ne veux pas qu'ils me voyent; car ils ne ceſſeroient de m'aboyer, s'ils ſçauoient que ie vous euſſe découuert leur giſte.

MERCVRE. Montrè-le nous ſeulement.

ORPHE'E. Le voilà.

MERCVRE. Arreſtez; I'enten la voix d'vne femme, qui chante quelque choſe d'Homére.

VNE FEMME. *Ie ne hais pas moins que l'enfer, celuy qui ayme l'or, & qui fait ſemblant de le haïr.*

MERCVRE. Il faut donc haïr celuy que nous cherchons, qui de plus a débauché la femme de ſon hoſte.

LE MARY. C'eſt moy qui ſuis le mary, à qui il témoignoit tant d'amitié.

LA FEMME. *Yurogne, qui as l'œil de chien & le cœur de cerf; qui n'és bon ni pour le conſeil, ni pour l'execution; & qui ne fais que criailler comme vn malencontreux corbeau!*

LE MARY. Ces paroles luy viennent parfaitement.

LA FEMME. *Cerbére à triple teſte, monſtre plus grand que la Chimére, qui as le deuant d'vn chien, le derriére d'vn lion, & le milieu d'vne chéure.*

LE MARY. Dieux! que ma femme a ſoufert de ces miſerables Cyniques; On dit meſme qu'elle en eſt groſſe.

MERCVRE. Conſole-toy, elle te fera quelque Géryon, ou quelque petit Cerbére; mais les voilà qui ſortent.

LE MAISTRE. Ie te tiens, meſchant. Voyons vn peu ce qui eſt dans ſa beſace; Quelque bribe, ſans doute, ou quelques lupins?

MERCVRE. Non, par les Dieux; mais vne ceinture d'or.

HERCVLE. Ne t'en étonne point; Il eſtoit *Or, &c.* Cynique en Gréce, & il eſt icy Chryſipe. Mais ie t'enuoyeray bien-toſt vers Cleanthe, meſchant; car tu ſeras pendu icy par la barbe.

VN AVTRE. Et voicy mon valet La Bouteille! O la plaiſante choſe, qu'il ſoit deuenu Philoſophe!

MERCVRE. Et ce troiſiéme icy, n'a-t-il point de maiſtre?

LE MAISTRE. Ouï; mais ie l'abandonne.

MERCVRE. Pourquoy?

LE MAISTRE. Parce qu'il put; & lors qu'il eſtoit dans ma boutique, ſes compagnons auoient acoûtumé de l'apeller le parfumeur.

MERCVRE.

MERCVRE. Et comment eſt-il deuenu Philoſophe? Tien, mon amy, repren ta femme.

LE MARY. Ie n'en veux point, qu'elle ne m'aille faire quelque monſtre.

LES FVGITIFS. C'eſt à toy, Mercure, de prononcer la Sentence.

MERCVRE. I'ordonne qu'elle retournera auec ſon mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouuelle Secte. Pour ces deux fugitifs, ils ſeront remis entre les mains de leurs maiſtres, pour faire leur premier métier, l'vn de blanchiſſeur, & l'autre de rauaudeur; mais auparauant ie veux qu'on laue bien celuy-cy aprés luy auoir mis du dépilatoire, & qu'on le pende ſur le mont Hémus, pour l'éuenter, iuſqu'à ce qu'il ait perdu ſa mauuaiſe odeur.

LE VALET. Ah quel ſuplice!

LE MAISTRE. Qu'eſt-ce que tu veux crier, ſuy-moy; mais quite auparauant ta peau de lion, pour montrer que tu n'és qu'vn aſne.

LES SATVRNALES.

DIALOGVE
DE SATVRNE ET DE SON MINISTRE.

Il décrit l'origine de cette Feſte, & ce qui s'y paſſe.

LE MINISTRE. PVISQVE nous ſommes maintenant ſous ton régne, ô pére des Dieux! & que nous te faiſons des vœux & des ſacrifices ; Dy-moy, ie te prie, que me donneras-tu, pour les ofrandes que ie t'ay faites ?

SATVRNE. Penſes-tu que ie ſois Deuin, pour ſçauoir ce qu'il te faut ? Tu n'as qu'à ſonger ce que tu deſires, ie ne te refuſeray rien de ce qui ſera en mon pouuoir.

LE MINISTRE. Il y a long-temps que i'y ſonge ; mais ie n'ay rien à demander, que ce que font tous les autres, les richeſſes, les honneurs, les dignitez, pour tirer quelque fruit de l'honneur que i'ay d'eſtre ton Miniſtre.

SATVRNE. Cela n'eſt pas en mon pouuoir, mon amy ; Il te faut adreſſer à Iupiter, lors que ce ſera ſon tour de régner, qui ſera dans peu de jours ; Car pendant tout mon régne, qui

ne dure qu'vne ſemaine, il ne m'eſt pas permis de faire aucune affaire, ni publique ni particuliére; mais ſeulement de boire, chanter, jouër, faire des Rois imaginaires; mettre les valets à table auec leurs maiſtres, & les barbouïller de ſuye, ou les faire ſauter dans l'eau la teſte la prémiére, lors qu'ils ne font pas bien leur deuoir. Le reſte eſt de la juriſdiction de Iupiter, qui m'oſteroit mon petit Empire, ſi i'auois entrepris ſur le ſien.

LE MINISTRE. Mais ie ſuis las de luy demander, & crains ſa foudre & ſon Egide; outre que s'il acorde quelquefois ce qu'on luy demande, c'eſt ſi tard que cela ne ſert preſque plus de rien; & ſouuent il préfére les ſots & les meſchans, aux gens de bien & d'eſprit. Mais encore, ton pouuoir ne s'étend-il qu'à ces bagatelles?

SATVRNE. Non. Quoy tu te renfrognes! Penſes-tu que ce ſoit ſi peu de choſe, de gagner quand on jouë? Ne voy-tu pas que pluſieurs s'entretiennent du jeu, tandis que les autres s'y ruinent. D'ailleurs, ne contes-tu pour rien, de ſçauoir boire & chanter le mieux de la compagnie, remporter l'honneur du feſtin, eſtre élu Roy par le ſort, commander en maiſtre, & n'eſtre point obligé d'obeïr à des commandemens ridicules; comme de s'injurier ſoy-meſme; danſer ou chanter tout nud, auec des poſtures & des contenances laſciues; faire trois tours auec vne

Muſicienne ſur ſes épaules, & autres ſemblables extrauagances. Que ſi cela te ſemble peu de choſe, parce que ie ne fais trembler perſonne comme Iupiter, adreſſe-toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Titans, ie n'ay que faire de tout cela; car ie ne boy ni ne jouë. Dy-moy ſeulement s'il eſt vray ce qu'on dit, que tu déuores tes enfans, & que tu en euſſes fait autant de Iupiter, ſi ta femme ne l'eût enleué, & n'eût mis vne pierre en ſa place, que tu aualas comme vne pilule. Mais lors qu'il fut deuenu grand, il te dépoſſeda & te précipita dans les enfers, auec tous ceux qui auoient tenu ton party.

SATVRNE. Si nous n'eſtions en vn temps où l'on peut dire impunément tout ce qu'on penſe; Ie vous aprendrois bien, maiſtre ſot, à me porter plus de reſpect, & à ne me pas venir dire des injures, ſous prétexte de me faire des queſtions ridicules.

LE MINISTRE. Ce n'eſt pas moy qui le dis, grand Dieu; c'eſt la voix publique, aprés Héſiode & Homére.

IVPITER. Et penſes-tu qu'vn berger & vn aueugle, ſoient bien informez de ce qui ſe paſſe dans le Ciel? Conſidére toy-meſme, ſi tu as iamais veu de pére aſſez meſchant, pour déuorer ſes enfans? Tu ſçais combien le crime de Thyeſte

fait d'horreur ſur les Theatres, encore fut-ce vne ſupercherie. Mais quand i'aurois eſté aſſez furieux pour cela, pourrois-je manger vne pierre ſans m'étrangler, ou bien me caſſer les dents? Iupiter auſſi ne m'a point depoſſedé, mais ie luy ay cedé le trône volontairement; & ie ne ſuis pas dans les enfers, comme tu vois, ſi tu n'és plus aueugle qu'Homére.

LE MINISTRE. Mais qui t'a meu de te défaire de ton Empire?

SATVRNE. C'eſt que i'eſtois vieil & gouteux, d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux piez; de ſorte que i'eſtois incapable de pouruoir à tout, & de punir les meſchans, dont le nombre augmente tous les jours. Car il faut auoir inceſſamment la foudre en main; & ie ne voy point de charge plus pénible, ni qui requiére plus de vigilance, lors qu'on s'en veut bien aquiter. D'ailleurs, il me ſemble que c'eſt le fait d'vn bon pére, de partager ſon bien à ſes enfans durant ſa vie, pour éuiter les querelles aprés ſa mort; outre que par ce moyen il ſe décharge d'vn faix inutile. Ie voulois viure en repos, ſans auoir la teſte rompuë de mille importunes demandes, qui ſe contrediſent l'vne l'autre, pour ne rien dire de la peine qu'il y a à toûjours tonner, pleuuoir, venter & greſler. Maintenant ie vis à mon aiſe, & me ſaoule de Nectar & d'Ambroſie, m'en-

tretenant auec Iapet & les autres vieillars de mon âge, ſans m'embaraſſer des affaires du monde, dont Iupiter eſt acablé. Car il n'a de relâche que pendant ma Feſte, que ie reprens l'Empire pour quelques iours, pour n'eſtre pas mépriſé; & pour faire ſouuenir les hommes de la douceur de mon régne, où le blé venoit ſans ſemer, & où il couloit des fleuues de laict, & des ſources de miel & de vin. Tout eſtoit alors en commun, il n'y auoit ni pauure ni riche; on ne trompoit ni ne trahiſſoit perſonne; enfin c'eſtoit le ſiécle d'or; C'eſt pourquoy pendant les Saturnales qui en ſont l'image, il n'y a ni maiſtre ni valet, & l'on ne fait que rire & danſer.

LE MINISTRE. Ie croyois que ce qu'on en faiſoit, c'eſtoit pour réjouïr les valets, & adoucir leur ſeruitude, par le ſouuenir de la tienne.

SATVRNE. Ne ceſſeras-tu point de me dire des injures?

LE MINISTRE. Ce n'eſt pas mon deſſein. Mais dy-moy, joüoit-on aux dez de ton temps, comme l'on fait à ta Feſte.

SATVRNE. Ouï; mais non pas des millions comme à preſent; on joüoit des noix & autre choſe ſemblable, ou à qui boiroit le premier, pour paſſer le temps & ſe réjouïr, ſans ſe mettre en colére, comme l'on fait aujourd'huy, lors qu'on a perdu ſon argent, ni en perdre le boire ni le manger.

LE MINISTRE. On faiſoit bien ; car à quoy eût-il ſeruy de gagner, quand tout eſtoit en commun? Mais tandis que tu parlois, ie penſois en moy-meſme que ſi quelqu'vn de ce ſiécle d'or reuenoit maintenant, il auroit beaucoup à ſoufrir, & courroit fortune d'eſtre mis en piéces comme Acteon ou Penthée. Car combien tout eſt-il changé à cette heure, qu'on ne s'abſtient pas de gagner & de tromper ſon prochain aux iours de Feſtes; & c'eſt là qu'on joüe le plus beau jeu. Tandis que les vns ſe léuent de table, aprés auoir dépoüillé leurs amis ; les autres renient, maugréent, & rompent les dez, comme s'ils eſtoient cauſe de leur perte. Mais ie m'étonne, que toy qui és vn Dieu de plaiſir & de débauche, ayes pris pour ta Feſte le temps le plus deſagreable de toute l'année, où les arbres & les champs ſont dépoüillez, & où l'on ne voit que glace & que neige. Il me ſemble que cela n'eſtoit pas fort propre à vn vieux gouteux comme toy.

SATVRNE. Il n'y en a point de plus propre, pour faire bonne chére; outre que cela adoucit la rigueur de la ſaiſon. Mais tu fais trop de queſtions en vn temps où il ne faut parler que de boire, & tu me dérobes vne partie de mes plaiſirs, pour vouloir trop philoſopher. Vient'en rire & joüer auec moy, & faire des Rois comme les petits enfans; car ie veux remettre

en vſage le Prouerbe qui dit, *Que les vieillars rajeuniſſent.*

LE MINISTRE. Tu as raiſon; Que celuy qui condamne tes innocens plaiſirs, n'en goûte iamais; & comme Tantale, qu'il ſoit toûjours alteré ſans pouuoir boire. Ie ſuis ſatisfait de ce que tu m'as dit, & en vais faire vn Dialogue, que ie communiqueray à tes ſuppots, & à ceux qui en ſont dignes.

CRONO-

CRONOSOLON,

OV

LE LE'GISLATEVR DE SATVRNE.

Aux Riches de ſon Empire.

I'AY écrit dans vne autre lettre les loix qui concernent les pauures, qu'ils obſeruëront ponctuellement, s'ils ne veulent eſtre châtiez: Mais pour vous autres, Meſſieurs, qui n'auez pas acoûtumé d'obeïr, ſi vous ne gardez celle-cy, n'attendez pas moins que le courroux de noſtre Dieu, qui me les a dictées luy-meſme. Car il m'eſt aparu de jour, & non en dormant; & n'eſtoit point craſſeux, ni chargé de chaînes, comme le feignent les Peintres, trompez par les Poëtes; mais plein de vigueur & de majeſté, & vétu en Prince auec vne faux tranchante à la main. En vn mot, tel qu'on ne le pouuoit mépriſer impunément. Comme il me vit réueur & mélancolique, il en deuina auſſi-toſt la cauſe, parce que les Dieux n'ignorent rien, & ſe douta bien que c'eſtoit la pauureté; car ie n'auois qu'vn meſchant habit pour mon Hiuer, ſans aucune prouiſion pour ſa Feſte; au lieu

qu'on a coûtume de faire de grans préparatifs pour ces jours-là. Il s'aprocha donc de moy par derriére, comme ie me promenois tout penſif; Et me tirant par l'oreille, Qu'as-tu, me dit-il, d'eſtre ainſi triſte? Qui ne le ſeroit, luy dis-je, de me voir gueux & mépriſé, tandis que les meſchans triomphent dans les honneurs & dans l'opulence; Et ce mal-heur s'en va commun à tous les gens de Lettres, ſi tu n'y aportes quelque réglement, & ne remets les choſes dans l'égalité. Il eſt dificile, dit-il, de changer l'ordre des Parques; mais pour ce qui concerne ma Feſte, ie veux que la pauureté en ſoit bannie, & que les riches communiquent leurs biens aux pauures; ſans manger, comme on dit, leur pain dans leur poche. Comme ie m'excuſois d'eſtre fort mauuais Légiſlateur, il dît qu'il me dicteroit les Loix de mot à mot; & lors qu'il l'eut fait, il ajoûta. Dy leur que s'ils ne les obſeruent, ie leur aprendray que ie ne porte pas vne faux en vain; & qu'aprés auoir châtré mon pére, il me ſiéroit mal d'épargner des coquins & des rebelles. Le premier donc qui y contreuiendra, n'a qu'à faire prouiſion de flûtes & de cymbales, pour deuenir Preſtre de Cybelle, aſſeuré que le reſte ne luy manquera point. Voilà ce qu'il me dit, à quoy vous ferez bien de prendre garde; & voicy les Loix toutes diuines qu'il m'a dictées.

d'eſtre châtré.

LOIX DES SATVRNALES.

ON ne fera aucune afaire ni publique ni particuliére, pendant tout mon régne; & de tous les métiers il n'y aura que celuy de Cuiſinier & de Patiſſier, & autres ſemblables, qu'on puiſſe exercer. Tous les exercices du corps & de l'eſprit en ſeront bannis, ſi ce ne ſont ceux de récréation; & l'on n'y pourra rien lire ni réciter, qui ne ſoit conforme au temps & au lieu.

Tous ſeront égaux, riches, pauures, maiſtres, eſclaues.

Il n'y aura ni debats, ni querelles, ni reproches, ni injures, ni menaces; il ne ſera pas ſeulement permis de ſe mettre en colére.

On ne tiendra aucun compte du reuenu, ni de la dépenſe; & l'on ne fera point d'inuentaire des meubles, ni de la vaiſſelle d'argent, qui ſeront employez à ma feſte.

Les riches feront vn eſtat auparauant de tous ceux qu'ils veulent traiter, ou à qui ils doiuent enuoyer des preſens; & mettront à part pour cela la dixiéme partie de leur reuenu, ſans qu'on la puiſſe diuertir à autre choſe, ſous quelque pretexte que ce ſoit. Ils ſépareront auſſi ce qu'ils ont de trop, ſoit en meubles ou en habits, &

ce qui ne leur ſert de rien, ou n'eſt pas à leur vſage, pour en faire préſent à leurs amis incommodez.

La veille, aprés auoir purifié leur maiſon de toute ſouïllure, & en auoir banny l'orgueil, l'ambition, & l'auarice, pour ſacrifier à la douceur, à la courtéſie, & à la liberalité, ils reliront la liſte qu'ils auront faite; & ayant mis à part pour chacun ce qui luy eſt propre, ils enuoieront ſur le ſoir leurs préſens par quelques perſonnes fidéles, qui auront ordre de ne rien prendre, ſi ce n'eſt vn coup à boire; & pour plus grande ſeureté du préſent, on en fera mention dans vn billet.

On enuoira toûjours le double aux perſonnes de Lettres, comme à ceux qui le méritent le mieux, & qui en ont plus de beſoin; ſans qu'ils ſoient obligez pour cela de renuoyer des loüages & des flateries; mais tant celuy qui donne, que celuy qui reçoit, ne parlera que fort modeſtement du préſent, ou n'en parlera point du tout.

Les riches ne pourront faire de préſens aux riches, ni les traiter pendant toute la Feſte.

Ils payeront les dettes des pauures, iuſqu'au loüage de leur maiſon, s'ils ne ſont pas capables eux-meſmes de le payer; & auront grand ſoin de voir ce qui leur manque, pour les en aſſiſter au beſoin; Que s'ils ne ſont pas à la ville durant

les étreines, ils leur enuoieront au retour, ou l'année ſuiuante, ce qu'ils leur auront deſtiné.

Perſonne ne ſe repentira de ſon préſent, aprés l'auoir fait, & encore moins auant que le faire, & donnera ſans reſerue ni lézine, ce qu'il aura enuie de donner.

On ne pourra enuoyer aucune choſe qui ſoit bóne à boire ou à manger; mais on ſera obligé de la garder chez ſoy, pour en traiter ſes amis. On ne pourra auſſi donner en préſent des bagatelles, pour faire fraude à la Loy; mais quelque choſe de ſolide & de conſidérable. Toutefois, quoy que ce puiſſe eſtre, les pauures ſeront obligez de s'en contenter, & de le receuoir ſans murmure. Ils pourront donner en reuanche quelque plat de leur métier; & ſi c'eſt vn homme de Lettres, vn ouurage de ſa façon, ou quelque liure ancien qui traite de choſes agreables & conformes au temps & au ſujet. Et les riches ſeront obligez de le receuoir de bonne grace, & de témoigner d'en faire eſtat, ſur les peines portées par les Ordonnances. Que s'il arriue à vn pauure d'enuoyer à vn riche de l'argent, ou quelqu'autre choſe de prix, i'ordonne qu'il ſera confiſqué & mis dans mon tréſor; & que pour punition, le riche luy donnera vne douzaine de coups de fouët.

LOIX DV FESTIN.

Lors que la ligne ſera de ſix piez.

ON entrera au bain vn peu deuant le repas; & auparauant on pourra jouër aux dez, comme i'ay dit, par forme de diuertiſſement; mais quiconque jouëra de l'argent, i'ordonne que pour punition, il ſoit condamné à jeûner le reſte du jour.

On ſe mettra à table comme on ſe trouuera, ſans aucune diſtinction de mérite ni de rang, & l'on ſeruira les conuiez également & de meſme viande, car il n'y aura ni haut ni bas bout.

Tout le monde boira de meſme vin, ſans qu'on en puiſſe donner de meilleur au maître ou à quelqu'autre, ſous aucun prétexte; & les valets auront l'oreille atentiue pour donner à boire ſi toſt qu'on leur en demandera, & ne deſſeruiront trop toſt ni trop tard, ni l'vn pluſtoſt que l'autre.

On boira à tout le monde, & il y aura toutes ſortes de verres, grans & petits, où chacun boira, quand il luy plaira, & tant & ſi peu qu'il luy plaira, ſans pouuoir eſtre forcé ſous prétexte de boire à la ſanté de quelqu'vn, non pas meſme du maiſtre de la maiſon.

Si l'on fait entrer vn joüeur de lyre, ou bien

quelque baladin, pour réjouïr la compagnie, on aura ſoin de prendre toûjours les meilleurs, parce que ces choſes-là ne valent rien, ſi elles ne ſont en leur perfection.

Lors que le maître de la maiſon traitera ſes gens ſelon la coûtume, ſes amis ſeruiront à table auec luy. Et il ſera permis de railler, pourueu que la raillerie ſoit délicate, & que celuy qu'on raille, en puiſſe rire le premier.

Aprés le repas on pourra jouër ou danſer, & faire tout ce qu'on voudra, ſans que perſonne le puiſſe trouuer mauuais; & ſe retirer auſſi, ou demeurer ſi l'on veut.

Ces Loix ſeront grauées ſur vne Colonne d'airain, qui ſera plantée au milieu de la maiſon, afin que perſonne n'en puiſſe prétendre cauſe d'ignorance; & tandis qu'elle ſubſiſtera, il n'y entrera dans le logis, ni peſte, ni guerre, ni famine, ni aucun autre fleau du genre humain; Que ſi l'on vient à l'oſter, il arriuera tout le contraire.

EPISTRES SATVRNALES,

Sur le meſme ſujet.

CRONOSOLON A SATVRNE.

IE t'ay déja écrit le dãger que ie courois, d'eſtre priué des réjouïſſances de ta Feſte, & la honte que c'eſtoit de voir les vns mourir de faim, tandis que les autres ſe créuent; mais n'ayant point receu de réponſe, i'ay crû qu'il eſtoit de mon deuoir de faire vne ſecõde recharge. Car il eſt de ton honneur d'oſter cette inégalité, & de remettre les choſes en commun, pour le moins en ce temps-là, à cauſe que tout eſt ſi peruerty maintenant, que c'eſt comme on dit, l'aliance de la fourmy & du chameau; ou ſi tu veux, c'eſt chauſſer vn eſcarpin d'vn pié, & vn cothurne de l'autre. Car on voit les vns hauts montez, tandis que les autres rampent contre terre, qui jouëroient auſſi bien leur perſonnage, s'ils auoient d'auſſi beaux habits. Cependant, les Poëtes m'aprennent qu'il n'en eſtoit pas ainſi du commencement, & que la terre fourniſſoit de tout en abõdance, ſans eſtre cultiuée; les fleuues découloient de laict & de miel, & quelques-vns meſme donnoient du vin. En vn mot, c'eſtoit le ſiécle d'or; au lieu que celuy-cy n'eſt

n'eſt pas ſeulement de fer. Car la pluſpart gagnent leur vie à la ſueur de leur corps, auec beaucoup de trauail & de peine; tandis que quelques-vns ſe gorgent de biens ſans rien faire, & ſans daigner ſeulement regarder les autres. Il faut donc reformer cela, & ordonner aux riches de faire part aux pauures de leurs richeſſes, ſur peine de remettre tout en commun, & de faire vn nouueau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnaſſent quelques-vns de leurs habits, dont leurs garderobes ſont pleines, que de les laiſſer manger par les vers dans leurs coffres? & qu'ils admiſſent à leurs tables ceux qui meurent de faim, veu qu'il y a toûjours à manger dix fois plus qu'il ne faut, que de ſe ſouler tout ſeuls, & manger les bons morceaux, ſans en faire part aux autres? N'eſt-ce pas vne honte de les voir s'entretenir trois heures à table, quand ils ſont ſouls, tandis que leurs valets ſont derriére eux qui meurent de faim, & qui n'ont quelquefois ni bû ni mangé de tout le jour. Il y a vn autre defaut tres-conſidérable; C'eſt que quand ils traitent quelqu'vn, ce qu'ils font rarement, vous n'auez pas pluſtoſt commencé à manger, qu'ils vous font deſſeruir; & s'il y a quelque bon morceau, Monſieur qui eſt au haut bout, le mange tout ſeul, & ne vous enuoye que la carcaſſe. Ajoûtez à cela, qu'il faut demander dix fois à

boire auant que d'en auoir, parce que les valets nē font pas ſemblant de vous entendre; & qu'ils ne vous donnent iamais du meſme vin qu'à leurs maîtres. Si tu réformes ces choſes, tu feras qu'on célébrera véritablement les Saturnales. Sinon, ie prie Dieu que tout aille ſans deſſus-deſſous, afin que les riches ne puiſſent iouïr de leurs richeſſes; Que leurs cuiſiniers brûlent leurs viandes, & gâtent leurs ſauſſes; & que les chiens & les chats les déniaiſent; Que les cheureux & les ſangliers ſe ſauuent tout roſtis de leur broche; Que le gibier s'enuole tout plumé; Que les fourmis emportent leur or; Que les rats rongent leurs beaux meubles, & la tigne leurs habits; Que leurs petits Ganymédes, qui ſont ſi beaux & ſi polis, deuiennent en vn inſtant vilains, pelez, & barbus. Voilà les imprécations que ie fais contr'eux, & pluſieurs autres, s'ils ne veulent changer de vie.

REPONSE DE SATVRNE.

A Quoy réuois-tu, mon amy, de m'aller écrire ces extrauagances? Ne ſçais-tu pas que quand il ſeroit juſte de remettre tout en commun, ce ſeroit à Iupiter de le faire, & non pas à moy? Es-tu le ſeul qui ignores que mon régne eſt paſſé, & que ie ne me ſuis reſerué que les

jeux, les ris, & la bonne chére ? encore n'eſt-ce que l'eſpace d'vne ſemaine. Mais ſi pendant ce temps-là, il ſe paſſe quelque choſe qui deshonore ma Feſte, & qui ſoit contraire à mes Ordonnances, ie ſçauray bien y remédier. I'écriray donc aux riches, comme ie veux qu'ils ſe gouuernent pour ce regard ; car tes remontrances me ſemblent juſtes, s'ils n'ont quelque choſe à repreſenter au contraire, qui ne me ſoit pas connu. Du reſte, ils ne ſont pas ſi heureux que vous les faites, vous autres pauures ; & vous vous trompez de croire que la félicité conſiſte dans les richeſſes. Car la peine qu'elles coûtent, vaut bien le contentement qu'elles donnent ; & la peur de les perdre, égale preſque le plaiſir de les poſſéder. Si vous ſçauiez les craintes & les ſoins qu'ont les riches, vous trouueriez leur condition miſérable. Il faut toûjours qu'ils ſoient ſur leurs gardes, pour empeſcher qu'on ne les trompe, ou que l'on ne les dérobe. Qu'ils faſſent les pauures, pour s'exemter de l'enuie, de peur qu'on ne leur impute quelque crime pour auoir leur bien. Si la gloire & la grandeur eſtoient ſi conſidérables que vous penſez, ie ne m'en ſerois pas défait ; mais comme elles n'ont qu'vn faux éclat, & vne aparence trompeuſe, i'ay eſté bien aiſe de m'en décharger ſur vn autre. C'eſt quelque choſe ce que tu dis, que les riches man-

gent tout ſeuls les bons morceaux ; mais tu ne dis pas qu'ils ſont toûjours malades ou languiſſans, & que le repentir des plaiſirs dure bien plus que le plaiſir meſme. Ie ne parle point des maux qui ſuiuent leur intemperance, ſur tout, s'ils ont ajoûté les paſſe-temps du lict, à ceux de la table, comme il arriue ordinairement. Lors qu'ils ſont deuenus vieux, ils ne ſe peuuent plus tenir ſur leurs jambes ; & il les faut porter à quatre dans vne chaiſe, comme s'ils eſtoient morts. Ils ſont tout couuers d'or par le dehors, & tout pourris au dedans. Mais pour vous autres, vous poſſédez la ſanté, qui eſt vn bien ineſtimable. D'ailleurs, on ſe laſſe des plaiſirs, & l'abondance engendre le dégouſt ; Au lieu que dans vos petits repas, vous ne manquez iamais d'apétit, qui vaut mieux que tous les ragouſts du monde ; & ils enuient plus les voſtres que vous ne faites les leurs. Ie laiſſe à part les calamitez, où ils ſont plus ſujets que vous. Car plus vn homme tient à la fortune, plus il eſt capable de receuoir de peine & de mécontentement ; & lors qu'il luy eſt arriué quelque mal-heur, il ne ſe réjouït pas tant de ce qui luy reſte, qu'il s'aflige de ce qu'il a perdu. Ajoûtez à cela les débauches de leurs fils qui les tourmentent, auec l'incontinence de leurs femmes & de leurs filles. S'ils aiment, n'eſt-ce pas vn mal-heur qu'ils ne ſçauroient ſçauoir

s'ils ſont aimez? & ſi on les recherche pour l'affection qu'on leur porte, ou pour leur argent? Il y a vne infinité de choſes ſemblables; mais vous ne regardez que l'exterieur; & vous admirez leur pompe & leurs délices, ſans aller plus loin. Que ſi vous les mépriſiez & les laiſſiez jouir tous ſeuls de leurs richeſſes, vous verriez qu'ils vous viendroient rechercher eux-meſmes; car ils ne ſçauroient que faire de leurs biens, ſans vous; & c'eſt peu de choſe que la fortune, qui n'a point d'admirateurs; car toute ſa félicité conſiſte en l'opinion d'autruy. Voilà ce que i'auois à vous dire, aprés auoir éprouué l'vne & l'autre condition; C'eſt pourquoy ie vous conſeille de laiſſer ces ſoins, & de ne ſonger qu'à vous réjouïr. Conſiderez qu'aprés tout il faut mourir; & qu'il eſt bien plus facile de quiter cinq ſouls, que dix mille écus de rente. Ie ne laiſſeray pas de leur toucher quelque choſe de vos plaintes; & ie croy qu'ils y auront égard pour l'amour de moy.

SATVRNE AVX RICHES.

LEs pauures m'ont écrit depuis peu, que vous ne leur donnez plus rien, & parlent de remettre tout en commun, & de faire de nouueaux partages. Et veritablement, il n'y a rien

de plus injuſte que de voir les vns ſe ſouler, tandis que les autres meurent de faim. Mais ie les ay renuoyez pour ce ſujet à Iupiter; Toutefois, pour ce qui concerne ma Feſte, i'ay promis de vous en écrire, parce que cela eſt de ma juriſdiction, & qu'il ſemble qu'ils n'ont pas tort. Car le moyen qu'ils ſe puiſſent réjouïr, comme il faut, aux Saturnales, en mourãt de faim & de froid? Ils m'ont donc prié de vous dire, que vous leur acordiez vne partie de ce que vous auez de trop, ce qui ne vous ſera pas dificile; car vos maiſons & vos tables ſont remplies de meubles & de mets ſuperflus. Ils ajoûtent que ſi vous les priez quelquefois à diſner, c'eſt ſi rarement, & auec tant de mépris, que cela leur fait plus de mal que de bien. Quel' honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de meſme vin, & qu'ils ne mangent pas de meſme viande? Veritablement, ie trouue qu'ils ſont de grans coquins de le ſoufrir, & qu'ils vous deuroient laiſſer manger voſtre diſner tout ſeuls. Quelques-vns diſent meſme qu'ils ne boiuent pas tout leur ſaoul, & que vos gens font la ſourde-oreille, lors qu'ils leur demandent à boire, & demeurent plantez derriére vous comme des ſtatuës, ſans vouloir bouger qu'à voſtre commandement. Ils ſe plaignent encore d'autres deſordres contraires à la liberté des feſtins, qui a eſté ſi chére à nos Anceſtres, qu'ils ont éta-

bly quelqu'vn pour y préſider, afin qu'il ne ſe fiſt point d'injuſtice. Donnez donc ordre que ie n'entende plus à l'auenir ces murmures, de peur que ie n'y aporte quelque ſéuére réglement, qui ne vous plairoit pas trop. Ne ſeriez-vous pas plus aiſes de vous voir chéris & adorez de tout le monde, que d'ouïr crier perpetuellement contre vous, & vous maudire mille fois le jour? S'il prenoit enuie aux pauures de ſe retirer, & de vous laiſſer là, ils vous mettroient bien en peine; car vous ne demeureriez pas tout ſeuls dans les villes; & voſtre félicité ſeroit bien eſtropiée, ſi vous eſtiez contrains de vous ſeruir vous meſmes, & que vous n'euſſiez perſonne pour contribuër à voſtre diuertiſſement. Donnez-y donc ordre de bonne heure, & faites qu'on ſe puiſſe louër de voſtre courtoiſie & de voſtre liberalité. Pour peu de choſe que vous leur donnerez, ils ſe tiendront obligez toute leur vie; & cela vous garantira de l'enuie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne vous ſçauroient quiter. Car qui voudroit haïr celuy qui n'eſt pas chiche de ſes biens, & qui en fait part à tout le monde? On feroit des vœux continuels pour voſtre proſperité, & vos maux deuiendroient des calamitez publiques. Ie ne ſçay quel plaiſir vous prenez à viure tout ſeuls comme des loups-garoux, & que vous ne faites plus d'eſtat de ceux qui ſont tout

ce qu'ils peuuent pour vous faire rire. Il me ſemble que cela mérite bien quelque choſe. Ie laiſſe à part la haine que vous encourez, & le danger meſme; car il ne fait pas ſeur d'eſtre hay de tout le monde. Prenez donc là deſſus vne bonne réſolution, conuenable à voſtre ſeureté & à ma Feſte.

RE'PONSE DES RICHES.

CE n'eſt pas à Saturne ſeul que les pauures adreſſent leurs plaintes, Iupiter n'a la teſte rompuë d'autre choſe, & ils ne font que peſter contre luy & le deſtin, mais il s'en moque; car il ſçait qu'ils ſont cauſes eux-meſmes de leurs malheurs. Cela n'empeſchera pas que nous ne nous défendions des choſes dont ils nous accuſent, qui concernent les Saturnales. Nous tombons d'accord qu'il n'y a rien de plus honneſte, que de faire part de ſes biens à ceux qui en ont beſoin; mais prémiérement ils diſent qu'il ne leur faut pas grand' choſe, & on ne les ſçauroit contenter iamais. Car depuis qu'on leur a donné vne fois, ils ne font autre choſe que demander, & entaſſent requeſte ſur requeſte; ſi bien qu'il ſe faut réſoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou à eſtre reduit comme eux à la mendicité. D'ailleurs, lors

lors qu'on les a traitez, ils ne peuuent s'empeſcher de careſſer la maîtreſſe ou la ſeruante du logis, & ont auſſi-toſt oublié les faueurs qu'on leur a faites. Que ſi vous auez de la peine à le croire, vous n'auez qu'à vous ſouuenir d'Ixion, qui aprés auoir eſté admis à la table de Iupiter, luy voulut planter des cornes. Voilà vne partie des raiſons pourquoy nous les auons chaſſez, & nous ne leur faiſons plus de bien; Que s'ils veulent eſtre à l'auenir plus modeſtes, nous promettons de leur continuër nos faueurs comme auparauant, & de leur donner dequoy raſſaſier leur faim, & couurir leur nudité. Mais c'eſt à la charge, que de flateurs ils deuiendront nos amis; & qu'au lieu d'injures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de loüanges.

LES LAPITHES,
OV
LE BANQVET DES PHILOSOPHES.
DIALOGVE
DE PHILON ET DE LYCINVS.

C'eſt la deſcription d'vne Noce, où des Pedans conuiez font & diſent cent extrauagances, iuſqu'à en venir aux mains, & s'eſtropier l'vn l'autre.

PHILON. ON dit qu'il y eut hier grande diſpute à table chez Ariſténet, & qu'on y agita diuerſes queſtions de Philoſophie, où l'on vint des paroles, aux coups; & ſi l'on en veut croire Carinus, il y eut bien du ſang répandu.

LYCINVS. D'où l'a-t-il pû ſçauoir, qu'il n'y eſtoit pas?

PHILON. Du Médecin Dionique.

LYCINVS. Il eſt vray qu'il y eut grand ſcandale; mais Dionique n'a pas tout veu; car il n'arriua que ſur le milieu de la querelle, vn peu auant qu'on en vint aux mains.

PHILON. Auſſi dit-il qu'il le faloit apren-

dre de toy, qui auois assisté à tout, & qui te souuiendrois de tous les discours qu'on auoit tenus. Ie te conjure donc de me régaler de ce récit, comme du festin le plus agréable que tu me puisses faire; d'autant plus que ie seray à l'abry des coups, & que ie n'auray pas la teste embrouillée des fumées du vin & des viandes.

LYCINVS. Ie ne sçay s'il ne seroit point plus à propos, de couurir ces choses du voile du silence, que de publier les defauts de ces Grans hommes, ou les rechercher trop curieusement. Il vaudroit mieux, à mon auis, raporter leurs admirables entretiens; outre que le Prouerbe ne veut pas qu'on se souuienne de ce qui s'est passé dans vne débauche. Car il n'y en auoit pas vn qui n'eût la ceruelle échaufée des mystéres de Baccus. Dionique eût mieux fait de ne point réuéler la honte de sa mére, qui est la Philosophie.

PHILON. Ce n'est pas à moy qu'il faut faire ces discours; Ie connois trop ton humeur, & sçais que tu as plus enuie de me le dire, que ie n'en ay de l'entendre; & que s'il n'y auoit personne pour l'écouter, tu le conterois plustost aux forests & aux rochers. Il me prend enuie de me retirer, afin que tu me rapelles, & que ie te jouë à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien sçauoir.

LYCINVS. Ie te le diray donc; mais c'est

à la charge que tu ne l'iras dire à perſonne.

PHILON. Si ie te connois bien ; Tu l'iras aſſez trompeter toy-meſme. Mais dy-moy prémiérement, ſi ce n'eſtoit pas la noce du fils d'Ariſténet?

LYCINVS. Non ; mais de ſa fille, qui ſe marioit au fils d'vn Banquier.

PHILON. Ie le connois ; c'eſt vn garçon bien fait, qui aime la Philoſophie ; mais il eſt encore bien jeune pour ſe marier.

LYCINVS. On n'en a point trouué de plus propre, tant pour le bien que pour la perſonne ; car c'eſt vn fils vnique.

PHILON. Tu dy là le poinct. Il vaut bien autant pour le mariage eſtre fils d'vn Banquier, que d'vn Philoſophe ; mais qui eſtoient les conuiez?

LYCINVS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire ; Il y auoit le vieux Stoïcien Zenothémis, auec Diphile de la meſme Secte, ſurnommé le Labyrinthe, qui eſt le Précepteur de Zénon fils d'Ariſténet ; Puis le Péripatéticien Cleodéme, qu'on nomme l'épée & le poignard, à cauſe de ſon adreſſe à attaquer & à défendre. Ajoûtez à cela Hermon l'Epicurien, que les Stoïques regardoient de trauers, comme ſi c'euſt eſté vn ſacrilége ou vn parricide ; Tous amis d'Ariſténet, auſquels on auoit joint le Grammairien Iſtiée, & le Rhéteur Dionyſodore, auec Ion le

à cauſe de ſes diſcours embroüillez.

Platonicien, qui eſtoit le Précepteur du marié. Tu ſçais comme il eſt beau, & de bonne mine, & qu'on le nomme la Régle, parce que c'eſt vn eſprit fort réglé; auſſi tous luy faiſoient honneur. Comme on fut aſſemblé, & qu'il fe falut mettre à table, les femmes qui eſtoient en aſſez grand nombre, & l'épouſée au milieu, couuerte d'vn voile, prirent le coſté de main droite; & ceux que i'ay dit, ſe mirent vis à vis, pour ne point parler des autres. Le Banquier Eucrite au haut bout, puis Ariſténet; en ſuite Zénothémis & Hermon, aprés auoir conteſté quelque temps à qui paſſeroit le premier, à cauſe que celuy-cy eſtoit Preſtre de Caſtor & de Pollux, & des meilleures Maiſons de la ville. Mais le Stoïcien dit tout réſolument qu'il s'en iroit, ſi l'on faiſoit aſſeoir vn Epicurien deuant luy; & cóme l'autre luy eut alégué ſa qualité, il dit qu'il ne faiſoit point de cas d'vn Preſtre Epicurien; de ſorte qu'Hermon fut contraint de luy céder. Aprés eux s'aſſit le Péripatéticien Cleodéme, puis le Platonicien, & en ſuite le marié; Moy aprés, le Précepteur de Zénon aprés moy, puis ſon diſciple, le Rhéteur, & le Grammairien.

PHILON. C'eſtoit là véritablement le banquet des Muſes; car il n'y auoit que des perſonnes choiſies, & les Chefs de chaque Secte. Ie loüe Ariſténet, d'en auoir vſé de la ſorte.

LYCINVS. C'eſt qu'il ne reſſemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Lettres, & y a paſſé vne grande partie de ſa vie. Mais pour continuër, on mangea aſſez paiſiblement d'abord; car il y auoit quantité de viandes, & fort bien aprétées. Toutefois, mon deſſein n'eſt pas de te faire vn inuentaire de toutes les ſauces, & de tous les ragouſts qu'on y ſeruit. C'eſt aſſez de dire qu'aprés auoir eſté quelque temps à table, Cleodéme ſe baiſſant à l'oreille du Platonicien; Voy vn peu, dit-il, comme ce bon-homme, montrant Zénothémis, mange auec tant d'auidité, qu'il en laiſſe tomber vne partie ſur ſes habits; Et voy comme il en donne vne autre à ſon valet qui eſt derriére luy, ſans s'aperceuoir que tout le monde le regarde. Auertis-en Lycinus, afin qu'il ait ſa part du plaiſir. Mais il n'en eſtoit point de beſoin; car ie l'auois déja remarqué. Sur ces entrefaites, Alcidamas le Cynique entre, auec ces paroles d'Homére qu'on a coûtume de dire en ces rencontres; *Que Ménélaüs venoit ſans eſtre prié.* Mais pluſieurs le trouuérent mauuais; & l'on murmura tout bas d'autres vers d'Homére; *Tu és fou, Ménélaüs*; Et, *Ces choſes ne plaiſoient pas à Agamemnon*, & autres ſemblables reparties; car perſonne n'oſoit luy contredire ouuertement, à cauſe de ſon inſolence; & que c'eſt le plus injurieux de tous les Cyniques. Mais le maître de la maiſon luy

dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il prist vn siége prés de Dionysodore & d'Istiée. Vous m'estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme ie vous vois, à demy renuersez sur ce lict, auec des carreaux de pourpre, comme s'il estoit question de dormir, & non pas de manger. Ie me veux tenir debout, & paistre deçà & delà, à la façon des Scythes; Ce qu'il fit, sans se faire beaucoup prier, s'arrestant comme eux, aux endroits où il y auoit plus grasse pâture. Car Aristénet luy laissa faire ce qu'il voulut. Cependant, il discouroit à tors & à trauers de la Vertu, & crioit contre la vaisselle d'or & d'argent, comme contre vn crime; disant, que celle de terre suffisoit. Mais Aristénet pour le faire taire, fit signe à l'vn de ses gens qu'il luy donnast à boire vn grand trait de vin assez pur, pensant par là faire vn beau coup; mais il ne s'aperceuoit pas de combien de maux ce grand verre seroit cause, & que c'estoit comme la boite de Pandore. Car l'ayant pris, il se teut quelque temps; puis jetta son manteau par terre, & se coucha dessus, s'appuyant à demy nud sur son coude, & tenant son verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure. D'autre costé, les santez couroient à la ronde; & l'on s'entretenoit de diuers discours, tant qu'on aporta la lumiére, à la lueur de la-

Phole, fils d'Ixion & de la nuë.

quelle i'aperçus vn beau garçon qui donnoit à boire à Cleodéme, & ſe ſourioit. Car ie croy eſtre obligé de te rendre compte fidellement de toutes les particularitez du feſtin, & principalement quand elles ont quelque choſe de remarquable, comme celle-cy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodéme luy ſerra le doigt, & luy mit dans la main deux piéces d'argent; mais ſoit qu'il ne les aperçut pas, ou autrement, elles tombérent à terre auec quelque bruit; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la teſte de ce coſté-là; mais on ne ſçauoit à qui eſtoit l'argent. Car le jeune garçon nioit qu'il fût à luy, & Cleodéme ne faiſoit pas ſemblant de rien; de ſorte que la choſe paſſa doucement, par l'adreſſe d'Ariſtenet; qui l'aperceuant, conuia chacun à boire; & cependant fit ſigne au garçon de ſe retirer, & en mit vn autre à ſa place, qui eſtoit moins dangereux. Cependant, le Cynique qui auoit déja bû, ayant demandé le nom de la mariée, & s'eſtant fait faire ſilence, tourna la veuë du coſté des femmes, & dît; Ie boy à toy, Cleanthis, au nom d'Hercule noſtre Patron; & comme tout le monde ſe fut pris à rire; Quelle impertinence, dit-il, de ſe moquer de ce que i'ay bû à elle, au nom d'Hercule: Si elle ne me fait raiſon, & ne prend le verre de ma main, elle ne fera pas vn enfant robuſte & vigoureux comme moy, tant de corps

Ou, ie te porte la ſanté.

que

que d'eſprit; & en diſant cela, il ſe découurit iuſqu'à la ceinture; ce qui fit rire encore dauantage. Il ſe leua donc tout en courroux, auec vn regard menaçant; & eût peut-eſtre frapé quelqu'vn de ſon bâton, ſi l'on n'eût aporté tout à propos vne grande tarte, ſur laquelle il alla décharger ſa colére, ſe promenant à grans pas, tout en mangeant. *On gâteau* La compagnie eſtoit déja gaye, & l'on faiſoit fort grand bruit; car le Rhéteur s'amuſoit à debiter des tripes de ſes Harangues, & eſtoit admiré par les valets qui eſtoient derriére: Et le Grammairien entrelaſſoit parmy cela des vers d'Héſiode, d'Anacréon, & de Pindare; ce qui faiſoit vn concert étrange d'yurongnerie & de doctrine. Mais il ſembloit prophétiſer l'auenir, lors qu'il diſoit; *Ils s'entrechoquérent de corps & de boucliers*; Et, *Tout retentit de plaintes & de cris.* Cependant, Zénothémis s'amuſoit à lire vn manuſcrit tout grifonné, que luy auoit donné ſon valet. Comme on tardoit à raporter vn nouueau ſeruice, Ariſténet qui ne vouloit pas qu'il ſe paſſaſt vn moment ſans quelque diuertiſſement, fit entrer vn boufon, pour réjouïr la compagnie. Il commença à faire mille poſtures extrauagantes, auec ſa teſte raſe & ſon corps tout diſloqué, & à chanter des vers en Egyptien; aprés quoy il ſe mit à railler chacun, dont on ne faiſoit que rire. Mais lors qu'il s'adreſſa à Alcida-

mas, l'apellant ſon petit chien, le Cynique menaça de le batre, ſi pour le ſatisfaire il ne lutoit contre luy ; & jettant ſon manteau, le défia au combat, de ſorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors vn beau ſpectacle, de voir vn Philoſophe & vn Bâteleur aux priſes, auec diuers ſuccés. Les vns en auoient honte, les autres en rioient, tant qu'à la fin le Cynique fut bien froté ; ce qui fit rire encore plus. Là deſſus arriua le Médecin Dionique, s'excuſant de n'eſtre pas venu pluſtoſt, ſur vne auanture aſſez étrange qui luy eſtoit arriuée ; Car eſtant allé voir vn Muſicien de ſa connoiſſance, qu'il traitoit de la frénéſie, ne ſçachant pas que ſon accés l'eût encore pris ; il ne fut pas pluſtoſt entré, que l'autre ferma la porte ; & tirant ſon épée, menaça de le tuër, s'il ne joüoit d'vne flûte, qu'il luy donna ; ce que n'ayant pû faire, il luy bailla vn grand coup de fouët. En cette extrémité le Médecin s'auiſa d'vn ſtratagéme, qui fut de le défier à qui en joüeroit le mieux, à la charge que le vaincu receuroit quelques coups du vainqueur. L'autre accepta la condition ; & le Médecin prenant la flûte, commença à en jouër du mieux qu'il put ; puis la luy rendant, il prit le fouët de ſa main, & ſe ſaiſiſſant de ſon épée, tandis qu'il joüoit, la jetta par la feneſtre, & apella les voiſins à ſon aide. Ils acoururent auſſi-toſt, & enfonçant la porte,

les trouuérent tous deux aux priſes ; le Médecin ayant déja reçu quelques coups, dont il portoit les marques ſur le viſage. Cette auanture ne fit pas moins rire la compagnie, que le combat du Cynique. Aprés cela, le Médecin ſe mit à table prés d'Iſtiée ; & l'on peut dire qu'il vint à la bonne-heure, pour les maux qui arriuérent en ſuite. Car ſur ces entrefaites entra vn valet d'Etemocle le Stoïcien, qui dît que ſon maître luy auoit donné charge de lire tout haut vn billet qu'il tenoit en main : Et aprés en auoir obtenu la permiſſion d'Ariſténet, il s'aprocha de la lumiére, & commença à lire.

PHILON. C'eſtoit ſans doute quelque Paranymphe de la mariée, ou quelque Epithalame, ſelon la coûtume.

LYCINVS. Nous le croyions ainſi d'abord, mais cela en eſtoit bien éloigné ; car le billet portoit ces mots, ETEMOCLE A ARISTENET. *Ma vie paſsée témoigne aſſez combien i'ay l'eſprit éloigné de la débauche ; car importuné tous les iours par de plus grans Seigneurs que toy, de manger auec eux, ie ne leur ay iamais voulu acorder cette grace, à cauſe du déréglement des feſtins ; mais i'ay raiſon de me plaindre de ce que faiſant profeſſion d'amitié auec moy depuis tant d'années, tu as oublié de me prier à la noce de ta fille ; en quoy tu as d'autant plus de tort, que ie ſuis ton voiſin. Ie n'en ſuis donc pas fâché pour moy, mais pour toy, comme vne marque*

d'ingratitude. Car du reſte, ie ne mets pas ma felicité à faire bonne chére ; & ſi ie l'aimois, ie receurois aſſez de préſens de ceux qui ſçauent mieux leur deuoir que toy. Aujourd'huy meſme i'ay pû manger chez Pamménes, l'vn de mes diſciples, en vn feſtin d'importance. Mais ie n'y ay pas voulu aller, croyant que ie ſerois prié icy. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que tu en as prié d'autres, qui ne me valent pas ; en quoy tu montres bien que tu n'as pas la ceruelle trop bien faite. Ie voy bien que tu l'as fait à la ſolicitation de Zénothémis & de Diphile, à qui ie voudrois fermer la bouche d'vn ſeul argument ; car ils ne ſçauent pas ſeulement les élemens de la Philoſophie, pour ne point parler des queſtions plus obſcures & plus épineuſes. Mais ioüi à la bonne-heure de leur conuerſation ; car pour moy qui ne trouue rien de grand que la vertu, ie n'ay garde de faire cas du mépris ni de la honte. Toutefois, pour te rendre tout à fait inexcuſable, ie t'ay abordé deux fois aujourd'huy, l'vne chez toy, & l'autre dans le Temple de Caſtor & de Pollux, afin que tu ne puiſſes dire que tu n'as pas ſongé à moy. Voilà ce que i'auois à te repreſenter ſur ce ſujet. Que s'il te ſemble que ie me mette en colére pour peu de choſe, ſonge à celle qu'eut Diane, pour n'auoir pas eſté conuiée à vn ſacrifice auec les autres Dieux, & comme elle s'en vengea cruellement. Cependant, tu as negligé vn Perſonnage comme moy, pour prier vn Diphile, qui aime peut-eſtre trop ton fils, pour eſtre ſon Précepteur ; & ſon valet t'en pourroit bien dire des nouuelles. Mais il ne faut parler

mal de perſonne, ni troubler l'alegreſſe des feſtins, encore que Diphile le meritaſt bien, pour m'auoir débauché deux de mes diſciples, dont ie veux bien me taire, pour le reſpect de la Philoſophie. Du reſte, i'ay défendu à mon valet de rien prendre, quand on luy voudroit donner quelque choſe, pour montrer que ce n'eſt pas cela qui me fait parler. Tandis qu'on liſoit ces choſes, ie ſuois de dépit & de honte, & euſſe voulu eſtre bien loin. Car tout le monde rioit à chaque parole, ſur tout, ceux qui connoiſſoient le perſonnage, & s'eſtonnoit de ce qu'il leur auoit pû impoſer ſi long-temps par la hauteur de ſes ſourcils, & la profondeur de ſa barbe. D'ailleurs, Ariſténet ne l'auoit pas fait par mépris; mais parce qu'il ne croyoit pas qu'il dût venir, à cauſe de ſa grauité. Comme le valet eut acheué, chacun jetta les yeux ſur Diphile & ſur ſon diſciple, qui eſtoient ſi confus, qu'ils ſembloient par là confirmer ce que l'autre en auoit dit. Cela ſurprit auſſi Ariſténet; mais pour le diſſimuler, il tourna la choſe en raillerie, & inuita tout le monde à boire, renuoyant le valet, auec ordre de dire à ſon maître qu'il y ſongeroit. Quelque temps aprés, Zénon ſe déroba du feſtin, Diphile luy ayant fait ſigne qu'il ſe retiraſt, & que ſon pére le ſouhaitoit ainſi. Mais Cleodéme qui ne cherchoit qu'vne occaſion de donner à dos aux Stoïques; Comment, dit-il! Cleanthe, Zénon, & Chryſipe ſont

Gâteau, ou venaiſon.

ces extrauagances ? Certes, on dira que toute voſtre ſageſſe ne conſiſte qu'en paroles, & que vous n'auez que le maſque de la vertu. Que voilà vn graue Perſonnage de ſe mettre en colére, pour n'auoir pas eſté prié d'vn feſtin, & de ſe comparer à Diane ? & que cet exemple eſt de bonne grace en cette rencontre, & conforme à la réjouïſſance du jour ? Par les Dieux ! dit Hermon, qui eſtoit aſſis au deſſus de luy, & ſçauoit qu'on deuoit ſeruir vn Sanglier, il en faut enuoyer vn morceau à Etémocle, de peur qu'il ne ſeiche ſur le pié, comme Méléagre ; quoy que cela luy dût eſtre indifférent, ſelon la doctrine de Chryſipe. Quoy maraus ! dit alors Zénothémis en ſe leuant ; Vous parlez de Chryſipe & de Cleanthe, & jugez par vn impoſteur, de la vertu de ces grans Hommes ? Et qui eſtes-vous, Hermon & Cleodéme, dont l'vn a coupé la perruque d'or de Caſtor & de Pollux, de qui il eſt Sacrificateur ; & l'autre a corrompu la femme de ſon diſciple Soſtrate ; & ayant eſté pris ſur le fait, a ſouffert ce qu'il vouloit faire. Et aprés cela vous ne rougiſſez point, de parler des Stoïques ? Mais ie ne ſuis pas le maquereau de ma femme, reprit Cleodéme ; & ie n'ay iamais dénié vn dépoſt en Iuſtice, ni pretté à vſure, ni voulu étrãgler mes écoliers, pour ne m'auoir pas payé aſſez toſt. Tu ne peux nier, reprit Zénothémis en courroux, que

Il fait alluſion au Sanglier Calydonien, qui eſtoit l'effet de la colére de Diane.

tu n'ayes donné du poiſon à Criton, pour faire mourir ſon pére; & en diſant cela il but la moitié de ſon verre, & luy jetta le reſte au nez; dont le Platonicien qui eſtoit proche eut ſa part, auſſi bien qu'Hermon, qui commença à s'eſſuyer, & à ſe plaindre de cette inſolence. Mais Cleodéme ſans s'amuſer aux paroles, empoigne Zénothémis par la barbe; & l'alloit aſſommer à coups de poin, ſi Ariſtenet ne l'eût retenu, & ne ſe fût auſſi entre deux pour les ſeparer. Pour moy, contemplant ces choſes, ie diſois en moy-meſme, que la Science ſans les mœurs, ne ſeruoit de rien; & qu'elle corrompoit pluſtoſt l'eſprit, qu'elle ne l'éclairoit. Car on voyoit là les plus ſçauans hommes, qui ſe faiſoient moquer d'eux par leurs impertinences; & il n'y en auoit pas vn d'eux tous, qui n'euſt déja fait quelque ſotiſe, ſans qu'on le pût attribuer à la débauche; puis que celuy qui auoit fait la plus grande, l'auoit faite à jeun. Au lieu donc que les Philoſophes ont acoûtumé de ſe rire des autres, les autres ſe rioient icy des Philoſophes, & commençoient à ſe repentir de la bonne opinion qu'ils en auoient euë, cõme ayant eſté trompez par vne fauſſe aparence. Car au lieu d'eſtre ſages & modeſtes comme eux, ils faiſoient les fols, & tout en mangeant ſe diſoient des injures; puis venoient aux mains, lors qu'ils eſtoient las de crier. Le Cynique qui eſtoit yure, piſſoit

deuant tout le monde, pour montrer ſa liberté, ſans aucun reſpect des femmes; & l'on eût dit que c'eſtoiét les noces de Thétis & de Pélée; car la lettre d'Etémocle fût véritablement la pôme de diſcorde, qui fut cauſe de tout le mal. Comme Cleodéme & Zénothémis continuoient à ſe harceler, quoy qu'Ariſténet fût entre d'eux; C'eſt aſſez, dit le premier, que ie t'aye conuaincu aujourd'huy d'ignorance, demain ie me vengeray d'vne autre ſorte. Répond-moy cependant, & ton compagnon auſſi, pourquoy vous criez tant contre les richeſſes, & ne ſongez qu'à amaſſer; preſchez la ſobrieté, & vous creuez tout publiquement, & enragez lors que vous perdez quelque bon morceau. En diſant cela, il voulut déplier la ſeruiette que tenoit ſon valet qui eſtoit derriére; & euſt tout répandu, ſi le garçon n'euſt eſté plus fort que luy. Courage, dit Hermon, Qu'ils te diſent vn peu, ie te prie, pourquoy ils condamnent tant la volupté, & ſont plus déréglez que les autres? Qu'il réponde pluſtoſt, dit Zénothémis, pourquoy il ne met pas les richeſſes entre les choſes indifferentes? Mais toy-meſme, dit l'autre; & là deſſus la diſpute alloit recommencer, lors que le Platonicien prenant la parole; Ceſſez, dit-il, de vous entrebattre, & ie vous propoſeray des queſtions pour entretenir la compagnie, où chacun parlera à ſon tour, comme

dans

dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eut aprouué ſa propoſition, & particuliérement Ariſténet & Eucrite, pour ſe déliurer de la peine où ils eſtoient, Ariſténet s'alla remettre en ſa place, croyant que tout eſtoit apaiſé, & l'on aporta le dernier ſeruice, où il y auoit pour chacun vne piéce de gibier, & vn morceau de venaiſon, de poiſſon, & de deſſert; En vn mot, tout ce qu'on peut honneſtement, ou manger, ou emporter chez ſoy. Mais on auoit ſeruy deux portions à chaque plat; En l'vn pour Ariſténet & Eucrite; en l'autre pour Hermon & Zénothémis; Pour Ion & Cleodéme, en vn troiſiéme; puis pour le marié & pour moy, & pour le Précepteur & ſon diſciple. Retien bien tout cecy; car il eſt neceſſaire au ſujet. Alors, Ion commença à dire, aprés s'eſtre excuſé de ce qu'il parloit le prémier, Qu'il euſt eſté à propos de parler des idées & des ſubſtances incorporelles, ou bien de l'immortalité de l'ame; mais parce qu'il y auoit là des gens qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il diſcoureroit du mariage; Et prémiérement, qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe pût paſſer de femmes, ſuiuant la doctrine de Platon & de Socrate, & ſe contenter de l'amour des Philoſophes; mais puis que cela ne ſe pouuoit, qu'elles deuroient eſtre pour le moins communes, pour bannir la jalouſie. Cela fit éclater de rire tout

de ſanglier, de liéure, &c.

le monde, qui admira le jugement du Philoſophe, de louër l'amour des garçons deuant des Dames, & parler de la communauté des femmes en vne noce. Mais le Rhéteur ne put s'empeſcher de reprocher tout haut au Platonicien, ſon extrauagance; Et comme la diſpute commençoit à s'échaufer, le Grammairien pour les faire taire, lut l'Epithalame qu'il auoit faite, où il comparoit la mariée à Vénus & à la Lune; & le marié, à Nérée & à Achile; ce qui fit encore rire la compagnie. La riſée eſtant paſſée, il ne reſtoit plus, ſinon que chacun priſt ſa part du ſeruice. Ariſténet & Eucrite n'eurent aucun diférent pour ce ſujet, non plus qu'Ion & Cleoméde, ni le marié & moy. Car outre que les parts eſtoient égales, on auoit mis à chacun la ſienne de ſon coſté. Mais Diphile voulut prendre celle de ſon diſciple auec la ſienne, parce que le diſciple s'eſtoit retiré, & il tirailloit contre les valets, qui furent à la fin plus forts que luy, ce qui fit rire chacun; ſur tout, lors qu'on vit qu'il s'en fâchoit, comme ayant receu vne grande injure. Zénothémis auſſi s'empara de l'oiſeau d'Hermon, qui eſtoit plus gras que le ſien; à quoy l'autre s'oppoſant, il nâquit entr'eux vn grand combat, comme entre les Grecs & les Troyens, pour le corps de Patrocle. Là deſſus s'eſtant fait vne grande huée, ils commencérent à s'entrebattre cha-

cun auec leur oiſeau, & à s'en donner par les jouës; puis ſe prenant à la barbe, apellérent à leurs ſecours, l'vn Cleodéme, & l'autre Alcidamas & Diphile; de ſorte que tous les Philoſophes prirent party, horſmis le Platonicien, qui demeura neutre. Comme on eſtoit aux mains, Zénothémis prit la grande coupe d'Ariſténet, & la jetta à la teſte d'Hermon; mais il faillit ſon coup, & alla caſſer celle du pauure marié; ce qui fit jetter vn grand cry aux femmes, qui entrérent là deſſus dans la meſlée, & la mariée toute la prémiére, comme celle qui y auoit le plus d'intereſt; puis la mére toute tranſie, de voir couler le ſang de ſon fils. Cependant, le Cynique faiſoit le moulinet auec ſon baſton, & en rompit la teſte à Cleodéme, & à Hermon la machoire; puis bleſſa quelques valets qui ſe voulurent entremettre de les ſecourir. Les autres ne laiſſoient pas de ſe bien défendre; & Cleodéme d'vn coup de poin, jetta vn œil hors de la teſte à Zénothémis, & luy arracha le nez à belles-dents; & comme Diphile acouroit à ſon ſecours, Hermon le renuerſa cul par deſſus teſte. Le Grammairien fut auſſi bleſſé, comme il ſe vouloit meſler de les ſeparer, & receut dans les dents vn coup de pié de Cleodéme, qui le prenoit pour Diphile; de ſorte qu'il vomiſſoit le ſang auec les dents, comme dit ſon Homére. Tout eſtoit plein de cris & de

Il fait alluſion à l'incertitude de l'Académie.

Du bout du doigt dans l'œil.

tumulte; les femmes enuironnoient le marié en pleurant, & l'on auoit bien de la peine à les apaiſer. Mais le plus grand de tous les maux, eſtoit Alcidamas; qui imitant ſon Hercule, faiſoit des merueilles de ſa maſſuë; & ſi elle ne luy fût rompuë à la main, ie ne ſçay ce qui en fût arriué. Pour moy, ie me tenois collé contre la muraille, ſans m'entremettre des querelles des Philoſophes, ni me meſler de ce que ie n'auois que faire, inſtruit par l'exemple d'Iſtiée, qui auoit receu vn *qui pro quo* fort dangereux, en ſe voulant meſler de les ſeparer. On eût dit que c'eſtoit le combat des Centaures & des Lapithes. Car vous euſſiez veu renuerſer les tables & les bufets, voler les plats & les aſſiettes, jetter les coupes à la teſte, & couler le ſang auec le vin. A la fin, Alcidamas ayant renuerſé d'vn coup de bâton la lumiére, le danger crut par l'obſcurité; mais les valets en ayant raporté auſſi-toſt, tout ſe tourna en riſée. Car on vit Alcidamas qui leuoit la jupe à vne Muſicienne, & Dionyſodore qui s'eſtoit accommodé d'vne coupe d'or, qui luy tomba de deſſous ſon manteau dans la ſurpriſe; mais il s'excuſa ſur ce qu'Ion la luy auoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fût rompuë; & Ion le confirmoit. Voilà comme le combat finit par vne raillerie. Cependant, on emportoit les bleſſez en vn fort piteux eſtat, & particuliérement

Zénothémis, mutilé du nez & de l'œil, & criant fort haut de la douleur qu'il ſoufroit; ce qui ne put empeſcher Hermon auec ſa machoire fracaſſée, de crier, Victoire, & que les Stoïques auoüoient que la douleur eſtoit vn mal. Le Médecin Dionique mit le premier apareil à la playe du marié, qui eſtoit fort profonde; & il fut emporté auec ſa teſte entortillée, dans le char qu'on auoit preparé pour ſa maîtreſſe. En ſuite, il panſa les autres, qui furent emportez auſſi chacun chez eux, aprés auoir repoſé quelque peu; & ne ſe purent empeſcher la pluſpart de dégobiller par les chemins. Alcidamas ſe coucha de trauers ſur vn lit, d'où l'on ne put jamais le faire leuer. Voilà comme ſe paſſa le feſtin, dont tu as voulu ſçauoir le détail, & duquel on peut dire auec le Poëte; *Qu'il arriue bien des choſes, contre l'eſperance des hommes.* Car qui eût jamais crû voir des Philoſophes eſtropiez à vne noce? Ce qui nous aprend à ne nous point meſler parmy eux, ſi nous n'y auons affaire.

LA DEESSE DE SYRIE.

C'eſt la deſcription du Temple de cette Deeſſe, de ſon origine, & de ſes cérémonies. Du reſte, ie doute que cette piéce ſoit de Lucien; car il y a quelque choſe qui ſent la ſuperſtition; outre qu'elle eſt en langue Ionique.

IL y a en Syrie, aſſez prés de l'Euphrate, vne ville qu'on nomme Sacrée, à cauſe qu'elle eſt dédiée à Iunon l'Aſſyrienne; car il ſemble qu'elle ne ſe nommoit pas de la ſorte du commencement, & qu'elle ait pris ce nom depuis que les grans myſtéres s'y célébrent. I'ay fait deſſein de mettre icy ce qu'elle a de plus remarquable, non ſeulement pour les feſtes & les ſacrifices; mais encore pour ce qui concerne le Temple, & ſon origine. Et ie ne diray rien que ce que i'ay veu moy-meſme qui ſuis du païs, ou que i'ay apris des Sacrificateurs de la Déeſſe; encore ne ſera-ce que pour les choſes qui ſe ſont paſſées deuant moy, & que ie n'ay pû ſçauoir que par le raport d'autruy. Les Egyptiens ſont les premiers de tous les peuples que nous connoiſſons, qui ayent eu quelque lumiére des choſes diuines, & qui ayent établi des Temples, des myſtéres, & des cérémonies. Car les Aſſyriens

Hierapolis.

l'ont apris d'eux quelque temps aprés, & ont ajoûté au culte des Dieux, celuy des Idoles; parce qu'il n'y en auoit point d'abord chez les Egyptiés. Il y a des Temples en Syrie preſque auſſi anciens que ceux d'Egypte, dont i'ay veu vne grande partie. L'Hercule de Tyr eſt beaucoup plus ancien que celuy des Grecs, quoy que l'Egyptien le ſoit encore plus que luy. Il y a auſſi vn grand Temple en Phénicie parmy les Sidoniens, qui eſt dédié à Aſtarte, que ie croy eſtre la Lune; encore qu'vn Preſtre du Temple m'ait dit que c'eſt Europe, ſœur de Cadmus & fille d'Agénor, qui diſparut ie ne ſçay comment; & qu'en ſuite ceux du païs luy bâtirent ce Temple, & publiérent que Iupiter l'auoit rauie pour ſa beauté. On la voit encore grauée ſur leur monnoye, aſſiſe ſur vn Taureau; mais ils ne croyent pas que ce ſoit elle à qui ce Temple eſt dédié. Il y a encore dans le païs vn grand Temple d'vn autre Dieu qui n'eſt pas Aſſyrien, mais Egyptien, de la ville d'Héliopolis; toutefois ie ne l'ay pas veu, quoy que ie ſçache qu'il eſt auſſi fort ancien. Mais i'ay veu à Byblis le grand Temple de Vénus, où l'on célébre tous les ans les myſtéres d'Adonis, auſquels ie ſuis initié. Car on dit que ce fut en ce païs-là qu'il fut tué par vn ſanglier; & en mémoire de cette auenture, on luy fait tous les ans vn dueil public, où l'on ſe bat & ſe-

lamente; puis on luy dreſſe des funérailles comme à vn mort, bien que le lendemain on célébre ſa reſurrection. Car on dit qu'il s'eſt enuolé dans le Ciel; & l'on ſe raſe la teſte comme font les Egyptiens, à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas eſtre raſées, ſont contraintes de ſe proſtituer tout vn jour aux étrangers; & l'argent qui vient de cette débauche, eſt conſacré à la Déeſſe. Mais il y a des Bybliens qui diſent que c'eſt pour Oſiris que ſe font toutes ces cérémonies; & qu'il eſt enterré en leur païs, & non en Egypte. Et pour marque de cela, qu'il arriue tous les ans vne teſte, du bois qu'on nomme Papyrus, qui eſt portée par mer, d'Egypte à Byblis, en l'eſpace de ſept jours; & ie l'ay veuë moy-meſme. Il y a encore vne autre merueille en ce païs-là; c'eſt qu'vne riuiére qui porte le nom d'Adonis, & ſe rend du Liban dans la mer, change de couleur en certains temps, & teint la mer comme de ſang, ce que l'on impute à miracle; & c'eſt le temps qu'on prend pour célébrer les myſtéres d'Adonis, parce qu'on croit que ce fut alors qu'il fut bleſſé dans la foreſt du Liban. Voilà comme la pluſpart le content; mais vn homme du païs, m'a dit vne raiſon plus vray-ſemblable de cette merueille. Que la terre du Liban eſtant rougeâtre, eſt ſouflée par les vents dans la riuiére à certain temps de l'année, ce qui

ce qui la rend de cette couleur; & ie trouue cela plus raiſonnable, quoy qu'on puiſſe imputer ces vents à vne cauſe ſuperieure. Du reſte, i'ay monté de Byblis ſur le Liban, le chemin d'vne journée, pour voir vn Temple de Vénus fort ancien, qui y a eſté bâty par Cynire. Voilà tous les vieux Temples de quelque conſidération, qui ſont en Syrie. Mais parmy cette quantité, ie ne penſe pas qu'il y en ait de plus beau ni de plus auguſte que celuy dont ie veux parler. Car outre les Ouurages de grand prix, & les offrandes qui y ſont en tres-grand nombre, il y a des marques d'vne diuinité préſente. On y voit les ſtatuës ſuër, ſe mouuoir, rendre des Oracles; & l'on y entend ſouuent du bruit, les portes eſtant fermées. Auſſi eſt-ce le plus riche de tous ceux qui ſont venus à ma connoiſſance. Car on y aporte des préſens de toutes parts, d'Arabie, de Phénicie, de Capadoce, de Cilicie, d'Aſſyrie, & de Babylone; Et i'ay veu le tréſor, auec tous les ornemens, & les autres choſes qui égalent le prix de l'or & de l'argent. Pour les feſtes & les ſolemnitez, il ne s'en trouue tant nulle part. Comme ie m'enquerois de l'origine du Temple, & du Dieu qu'on y adore, i'apris pluſieurs choſes, les vnes ſecrettes, les autres publiques; mais la pluſpart fabuleuſes, quoy qu'il y'en ait de conformes à celles de la Gréce; & ie les veux

raporter icy, bien que ie ne les aprouue poĩnt. La plus commune opinion eſt que Deucalion de Scythie en eſt le fondateur. Car les Grecs diſent que les premiers hommes eſtant cruels & inſolens; ſans foy, ſans hoſpitalité, ſans humanité, périrent tous par le deluge; la Terre ayant pouſſé hors de ſon ſein quantité d'eaux, qui groſſirent les fleuues, & firent déborder la Mer, à l'aide des pluyes; de ſorte que tout fut inondé. Il n'y demeura que Deucalion, qui s'eſtoit ſauué dans vne Arche auec ſa famille, & vne couple de beſtes de chaque eſpéce, qui le ſuiuirent volontairement, tant ſauuages que domeſtiques, ſans s'entremanger ni luy faire mal. Il vogua ainſi iuſqu'à ce que les eaux fuſſent retirées, puis il repeupla le genre humain. Mais ceux de la ville dont ie parle, ajoûtent à cecy vne autre merueille; qu'il s'ouurit vn abiſme en leur païs, qui engloutit toutes les eaux, & que Deucalion en memoire de cette auanture, y dreſſa vn Autel & bâtit vn Temple, qui eſt celuy dont nous parlons. On y voit encore vne ouuerture qui eſt fort petite; mais ie ne ſçay ſi elle n'a point eſté autrefois plus grande. Pour preuue de ce qu'ils diſent, les habitans du païs auec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples de delà l'Euphrate, acourent deux fois l'an à la Mer voiſine, d'où ils puiſent de l'eau en quantité, qu'ils viennent verſer dans

le Temple, où elle ſe perd par ce trou; & l'origine de cette cérémonie eſt encore atribuée à Deucalion, pour faire ſouuenir de cet accident. Voilà la plus ancienne opinion, touchant ce Temple; mais il y en a qui croyent qu'il a eſté fondé par Sémiramis, en l'honneur de ſa mére Dercéto, dont i'ay veu la figure en Phénicie, qui eſt vne femme de la ceinture en haut, dont le bas finit en queuë de poiſſon; mais la ſtatuë qui eſt en ce Temple, porte la reſſemblance d'vne femme toute entiere; & cette opinion n'a point de preuue certaine. Cependant, les poiſſons & les colombes ſont ſacrées en Syrie, de ſorte qu'on n'en mange point; ce qui vient à ce qu'on dit de Dercéto & de Sémiramis, dont l'vne eſt demy-poiſſon, & l'autre a eſté changée en colombe. Pour moy, ie croy aiſément que le Temple a eſté bâty par Sémiramis; mais ie ne croy pas que ce ſoit en l'honneur de ſa mére; car il y a aſſez de gens en Egypte qui ne mangent point de poiſſon, & ſi ce n'eſt pas à cauſe d'elle. On dit encore vne autre choſe, que i'ay apriſe d'vne perſonne digne de foy; que ce Temple a eſté conſacré à Rhéa par Atis, qui a le prémier enſeigné aux hommes ſes myſtéres. Car tout ce qu'en ſçauent les Lydiens, les Phrygiens, & les Samothraces, vient de luy, qui eſtoit Lydien. Depuis que Rhéa l'eut fait Eunuque, il vécut en femme, & en prit

l'habit; & en cet eſtat il courut le monde, où il diuulgua ſes cérémonies & ſes myſtéres. Lors qu'il fut arriué en Syrie, & qu'il vit que les peuples de delà l'Eufrate ne le vouloient pas receuoir, il s'y arreſta & y bâtit vn Temple à la Deeſſe, cóme pluſieurs choſes le témoignent. Car la ſtatuë eſt ſur vn char atelé par des lions, & tient vn tambour à la main, eſtant coifée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voilà ce qu'on dit, & que ces Preſtres ne ſe châtrent pas en l'honneur de Iunon, mais de Rhéa, à l'imitatió d'Atis, dont ie rendray pourtant ailleurs vne raiſon plus vray-ſemblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui ſe raporte aux Grecs, me plaiſt fort; Que la Deeſſe eſt Iunon, & le Temple l'ouurage de Baccus, fils de Séméle, lors qu'il paſſa par cette contrée, en ſon voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le tréſor, des vétemens étrangers, des pierres précieuſes des Indes, des dents d'Eléphant, & deux Priapes d'vne grandeur extraordinaire, qui ſont au paruis du Temple, auec cette inſcription; *Que Baccus les a conſacrez à Iunon ſa belle-mére.* Ces preuues-là ſuffiroient, s'il n'y en auoit encore de plus fortes; car les Grecs dreſſent des Priapes à Baccus; & dans ſes cérémonies portent de petits hommes de bois, qui en ſont fort bien fournis, que l'on nomme Neurospaſtes; & il ſe trouue vn petit homme d'airain dans

ce Temple à main droite, qui en a vn tres-grand. Ie parleray maintenant du Temple, de ſa ſituation, & de ſon origine On dit que celuy qui eſt à préſent, n'eſt pas l'ancien, qui a eſté ruiné par le temps ; mais que celuy-cy a eſté bâty par la Reyne Stratonice, qui eſt celle comme ie croy, qui fut aimée par ſon beau-fils, & dont l'amour fut découuert par l'adreſſe d'vn Médecin. Car ce jeune Prince eſtant tombé malade, comme ce Médecin luy vit les yeux mourans, la voix languiſſante, la couleur paſle, & le reſte des marques de cette paſſion, ſans aucun autre mal dedans ni dehors ; il ſe douta de ce que c'eſtoit ; & pour en découurir la cauſe, il fit entrer toutes les Dames de la Cour dans la chambre du Prince, l'vne aprés l'autre, tandis qu'il auoit la main ſur ſon cœur, & vit qu'il ne s'émut à pas vne qu'à Stratonice, & que le cœur commença à luy batre, lors qu'il la vit, auec vn tremblement & vne ſueur par tout le corps. Alors il fut trouuer le Roy, qui eſtoit fort en peine de la maladie de ſon fils, & luy dit qu'il ſe faloit réſoudre à le perdre, parce que ſon mal eſtoit incurable. Comme ce Prince luy eut demandé ce que c'eſtoit ; c'eſt, dit-il, vn crime, pluſtoſt qu'vne maladie ; car il eſt amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le conjurer de luy acorder cette faueur, & de n'eſtre point cauſe de ſa perte, qui cauſeroit vn

dueil general par tout l'Empire. Il ajoûta à cela pluſieurs choſes, pour excuſer la paſſion de ſon fils. Mais le Médecin feignant d'eſtre mécontent, de ſe voir contraint d'abandonner ſa femme, demanda au Roy ſi le jeune Prince eſtoit amoureux de la ſienne, s'il voudroit faire ce qu'il luy conſeilloit ; ce que le Roy ayant aſſeuré : C'eſt d'elle, dit-il, qu'il eſt amoureux ; mais ie ne l'ay pas voulu declarer d'abord, que ie n'aye découuert voſtre ſentiment. Cela eut tant de pouuoir ſur l'eſprit du Roy, qu'il céda à ſon fils, la Reine & l'Empire, & ſe retira vers Babylone, où il fit bâtir vne ville de ſon nom, ſur l'Euphrate. Voilà comme le Médecin découurit la maladie de ce jeune Prince, & la guérit. Mais auant que cette Princeſſe eût quitté ſon premier mary, Iunon luy aparut en ſonge, & luy commanda de bâtir vn Temple dans la ville ſacrée, la menaçant de pluſieurs maux, en cas de refus. Elle negligea cet auertiſſement d'abord ; mais eſtant tombée malade d'vne grande maladie, elle le dit à ſon mary ; & par ſon auis, fit vœu de bâtir ce Temple, aprés auoir apaiſé la Deeſſe, par des ſacrifices. Elle ne fut pas pluſtoſt guérie, qu'elle partit par ordre du Roy, pour aller acomplir ſon vœu, auec vne ſuite nombreuſe, dont vne partie eſtoit pour l'acompagner, & l'autre pour ſeruir à la ſtructure du Temple. Le Roy meſme

enuoya auec elle vn jeune Seigneur qu'il aimoit extrémement, nommé Combabe, quoy qu'il fiſt tout ce qu'il put pour s'en excuſer, de peur que ſa jeuneſſe & ſa beauté ne donnaſſent quelque priſe à la médiſance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit abſolument, il ſe retira chez luy fort triſte, aprés auoir obtenu ſept jours pour ſe preparer au départ. Il commença là à déplorer ſa condition, de ſe voir ſur le poinct de perdre les bonnes graces du Prince dont il eſtoit le fauory, & peut-eſtre la vie, s'il venoit à eſtre accuſé du crime qu'il aprehendoit. Dans ce deſeſpoir, il ſe coupa les parties qui pouuoient donner du ſoupçon de luy; & les ayant fait embaumer, les porta au Prince dans vn vaſe cacheté, & luy dît qu'il le prioit de luy garder ce tréſor iuſqu'à ſon retour, ce que le Prince luy promit; & aprés l'auoir ſéellé encore de ſon cachet, le remit entre les mains de ceux qui auoient la garde de ſon cabinet. Combabe partit en ſuite, & fut trois ans en ſon voyage. Cependant, ce qu'il auoit aprehendé, arriua; car cette jeune Princeſſe deuint amoureuſe de luy, par vne longue fréquentation, en l'abſence de ſon mary. Ceux du païs l'attribuënt à la colére de Iunon, pour auoir trop tardé à executer ſes commandemens, & au deſir qu'eut cette Deeſſe de faire paroître la vertu de Combabe. Du commencement, Sura-

tonice fit tout ce qu'elle put pour vaincre ou diſſimuler ſon amour ; mais comme elle vit que cela ne ſeruoit qu'à l'augmenter, & que l'entretien continuel d'vn jeune Seigneur ſi acomply, l'alumoit de plus en plus, elle réſolut à la fin de luy découurir ſa paſſion. Pour le faire plus adroitement, elle fit vn grand feſtin, afin d'auoir moins de pudeur, & de le pouuoir atribuër à gayeté. Comme elle eut executé ſa reſolution, il luy répondit prémiérement qu'il voyoit bien qu'elle le faiſoit par galanterie, & pour l'éprouuer, afin de ſe moquer aprés de luy ; & lors qu'il vit qu'elle perſiſtoit dans ſon deſſein, il s'excuſa ſur la fidelité qu'il deuoit à ſon maiſtre, rejettant la choſe ſur la chaleur de la débauche. A la fin, comme elle ne receuoit aucune excuſe, il remit la partie au lendemain, & luy fit voir qu'il n'eſtoit pas en eſtat de la ſeruir, ajoûtant les raiſons qui l'auoient pû obliger à ſe faire ce ſanglant outrage. La Princeſſe ſurpriſe d'vn accident ſi impréueu, quitta ſa pourſuite, & non pas ſon amour ; de ſorte qu'elle ne pouuoit viure ſans luy, & taſchoit à diuertir ſa paſſion, dans la douceur de ſon entretien. Cette affection a paſſé depuis aux Preſtres du Temple, qui deuiennent ainſi amoureux des femmes, & elles d'eux, ſans que les maris en prennent aucune jalouſie, l'imputant à la diuinité. Cependant, l'amour de la

Ils ſont Eunuques.

Reine

Reine deuint ſi public, qu'il vint iuſqu'aux oreilles du Roy, dont ce Prince indigné, rapella Combabe en diligence. Quelques-vns diſent que ce fut la Princeſſe meſme qui l'accuſa de l'auoir voulu corrompre, comme Phédre fit Hippolite, voyant qu'elle n'en pouuoit venir à bout. Mais ie ne puis croire, ſi elle l'aimoit véritablement, qu'elle ſe pût réſoudre à le perdre. Quoy qu'il en ſoit, comme il ſe fut rendu en diligence prés du Roy, aſſeuré ſur ſa vertu, il ne fut pas pluſtoſt arriué, qu'il fut arreſté priſonnier; & le Roy ayant aſſemblé ſon Conſeil, l'accuſa publiquement d'auoir débauché ſa femme, & luy reprocha ſon ingratitude de trahir ſon bien-faiteur, & ſon impiété de ſouïller les myſtéres des Dieux, par vn adultére. Toutes les excuſes qu'il eût pû alléguer, ne luy euſſent ſeruy de rien, parce que la vray-ſemblance faiſoit contre luy, & qu'il y auoit là vne infinité de faux témoins pour le condanner. Auſſi ne dît-il rien à ces reproches; mais comme il vit qu'on l'alloit enuoyer au ſuplice, il pria le Roy de luy remettre entre les mains le dépoſt qu'il luy auoit donné, comme l'accuſant ſous main de ſe le vouloir aproprier. Le Prince l'ayant fait venir auſſi-toſt, il rompit le cachet, & fit voir les piéces juſtificatiues de ſon innocence. Alors le Roy tout confus, courut l'embraſſer, & ſe plaignit à luy du

crime qu'il auoit commis contre ſoy-meſme. Mais pour le conſoler du mal qu'il luy auoit fait, il enuoya ſur le champ tous ſes acuſateurs au ſuplice; & ils receurent la mort, ſur le poinct qu'ils attendoient la récompenſe. En ſuite, il combla ce jeune Seigneur de nouuelles faueurs, & voulut qu'il n'y eût rien de caché ni de ſecret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure où eſtoit le Roy. Aprés, il le renuoya à ſa priére, trauailler à l'acompliſſement de l'ouurage qui eſtoit demeuré imparfait; & pour récompenſe de ſa vertu, luy fit dreſſer vne ſtatuë d'airain dans le Temple, en habit d'homme, auec vn viſage de femme, faite de la main du meilleur Maiſtre de ce temps-là. On dit que pluſieurs de ſes amis, par complaiſance ou par inſpiration, imitérent ſon exemple, & allérent paſſer là auec luy, le reſte de leurs jours, pour le conſoler. Cette coûtume dure encore; mais ces Preſtres ne portent plus l'habit d'homme, & s'occupent aux exercices des femmes, depuis qu'vne jeune étrangére fut deuenuë amoureuſe de luy, pour l'auoir veu en cet eſtat, & ſe fut tuée de deſeſpoir, aprés auoir apris ce qu'il eſtoit. Ie diray leurs coûtumes & leurs céremonies, lors que i'auray décrit le Temple & ſa ſituation. Il eſt bâty au milieu de la ville ſur vne coline, & ceint de deux murs, dont l'vn eſt fort ancien, & l'autre tout nouueau.

Hermoclés le Rhodien

Il y a vn paruis de cent toiſes, où ſont ces priapes dont i'ay parlé, qui ont trois cens braſſes de haut. Nonobſtant tout cela, il y a vn homme qui y monte deux fois par an, & y demeure perché l'eſpace de ſept jours. La pluſpart croyent qu'il conuerſe là haut auec les Dieux, qui entendent de plus prés ſes priéres, & qu'il leur demande l'abondance & la fertilité du païs. Mais les autres croyent que c'eſt en memoire du déluge, où les hommes ſe ſauuérent au plus haut ſommet des arbres & des rochers. Toutefois, ie croy pluſtoſt que c'eſt en l'honneur de Baccus, parce que les priapes qu'on luy dreſſe, ont acoûtumé d'auoir vn homme de bois au haut bout, dont ie ne diray pas la raiſon. Or ces gens-cy y montent de cette ſorte; Ils ſe lient à trauers le corps auec la ſtatuë; & apuyant le bout du pié ſur les endroits qui débordent, ſe guindent en haut, leuant la corde où ils ſont atachez, à meſure qu'ils montent, comme font ceux qui grimpent ſur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lors qu'ils ſont au haut, ils jettent en bas vne corde qu'ils ont portée auec eux; par le moyen de laquelle ils tirent à eux du bois pour ſe huter, & le reſte de leurs commoditez. Ceux qui entrent leur donnent quelque piéce d'or, d'argent, ou de cuiure; & diſent leur nom à vn homme qui eſt en bas, qui en auertit celuy-là qui eſt en haut, lequel

Ou, parce qu'il ne la ſçait pas, ou parce qu'elle eſt myſterieuſe.

prie auſſi-toſt pour eux, en ſonnant vne clochette qui fait grand bruit. On dit qu'il paſſe là les nuits entiéres ſans dormir; & que ſi toſt qu'il veut ſommeiller, il y a vn Scorpion qui le réueille, ce que ie ne ſçay point; mais cela fait partie de ces myſtéres; Et veritablement, la crainte qu'il a de tomber, pourroit toute ſeule luy dérober le ſommeil. Le Temple eſt tourné vers l'Orient, & reſſemble à ceux d'Ionie; la baſe eſt de deux toiſes de haut, & l'on y monte par de petits degrez de pierre; aprés quoy l'on trouue vn grand portique, d'vne ſtructure admirable. Les portes du Temple ſont d'or, auec la couuerture, ſans parler du dedans, qui brille par tout de meſme métal. On y ſent vne odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuſe, qui dure fort long-temps, & ſe fait ſentir de fort loin; de ſorte qu'on s'en ſouuient toute ſa vie. Le Temple eſt diſtingué en deux piéces, dont l'vne eſt comme le Sanctuaire, où l'on monte par quelques degrez; mais il n'eſt permis qu'aux Preſtres d'y entrer, & ſeulement aux principaux, encore qu'il ſoit tout ouuert. Au dedans ſont des ſtatuës d'or de Iupiter & de Iunon, toutes deux aſſiſes; mais l'vne portée ſur des bœufs, & l'autre ſur des lions. Ils apellent Iupiter d'vn autre nom, quoy que ſa ſtatuë ſoit toute ſemblable aux autres du meſme Dieu. Mais celle

de Iunon a quelque chose de plusieurs autres Deesses; car elle tient vn sceptre en vne main, & en l'autre vne quenouille; a la teste couronnée de rayons, & coifée de tours; & est ceinte d'vne écharpe, comme la Vénus céleste. Elle est ornée d'or & de pierreries de diuerses couleurs, qu'on aporte de toutes parts, tant d'Egypte & d'Ethiopie, que d'Arménie, Médie, Babilone, & des Indes mesmes. Mais ce qui est de plus merueilleux, c'est vne pierre précieuse qu'elle a sur la teste, qui jette tant de clarté, que tout le Temple en est éclairé la nuit; c'est pourquoy on luy a donné le nom de lampe; mais de jour elle n'a presque point de lumiére, & paroist seulement comme de feu. Cette statuë a vne autre merueille; c'est que de quelque costé qu'on la considére, il semble toûjours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Iupiter, il y en a vn autre de mesme métal, qui n'a point de nom; aussi ne ressemble-t-elle à aucune statuë des Dieux, & l'on se contente de la nommer, la statuë. Les vns disent que c'est Baccus, les autres Deucalion ou Sémiramis, à cause qu'elle a vne colombe d'or sur la teste. C'est elle qu'on porte deux fois l'an vers la Mer, lors qu'on va puiser l'eau dont i'ay parlé. A la main gauche du Temple, il y a vne niche pour la statuë du Soleil; mais elle n'y est point. Car ces peuples ne font point de répresentation du Soleil.

Minerue, Vénus, la Lune, Rhéa, Diane, Némésis, les Parques.

Sardonix, Hyacinthes, Emerandes, &c

Ou, ni de forme particuliére, mais porte l'image des autres Dieux.

Ou, au haut.

ni de la Lune, parce qu'ils disent que ce sont des Dieux visibles, au lieu que les autres ne se voyent point; c'est pourquoy on en garde l'image. En suite est la statuë d'Apollon, puis Atlas, Mercure & Lucine; mais Apollon est peint barbu, & en vn âge parfait, & non pas en jeune homme, comme de coûtume, parce qu'ils disent que c'est vne imperfection. Elle a encore cela de particulier, qu'elle est habillée, au lieu que les autres statuës de ce Dieu ne le sont point. I'en pourrois conter plusieurs autres particularitez; mais ie me contenteray de remarquer la principale, qui est l'Oracle, qu'Apollon rend luy-mesme; au lieu qu'ailleurs ce sont ses Prestres. Quand il veut prédire, il s'ébranle. Alors ces Prestres le prennent sur leurs épaules; & s'ils ne le font, il se meut de luy-mesme, & suë. Lors qu'ils le tiennent, il les conduit où il veut, & les guide comme vn cocher fait ses cheuaux, tournant deçà & delà, & passant de l'vn à l'autre; tant que le souuerain Prestre l'interroge de ce qu'il veut sçauoir. Si la chose luy déplaist, il recule; sinon il s'auance, & ie l'ay veu vne fois s'éleuer & marcher par l'air. Voilà comme ils deuinent sa volonté; & ils ne font rien en public ni en particulier, sans l'auoir consulté auparauant. Il prédit le changement des temps & des saisons, & la mort mesme; jusques-là que cette statuë sans

nom, que l'on porte vers la Mer, ne ſe remuë que par ſon ordre. Voilà comme le Temple eſt fait par dedans. Dehors il y a vn grand Autel d'airain, auec pluſieurs ſtatuës, tant de Rois que de Sacrificateurs, dont ie diray les principales. Celle de Sémiramis eſt à main gauche, étendant la main, & montrant le Temple; & voicy la raiſon qu'on en dit. Comme elle eut commandé vn jour qu'on n'adoraſt qu'elle par tout ſon Empire, elle tomba dans de grandes calamitez; qui l'ayant fait deuenir ſage, elle ordonna qu'on adoreroit deſormais Iunon au lieu d'elle; c'eſt pourquoy elle fait ſigne de la main que c'eſt elle qu'il faut adorer. I'y ay veu auſſi les ſtatuës d'Heleine, d'Hécube, & d'Andromaque; celles de Pâris, d'Hector, d'Achile, de Nirée, de Progné & de Philoméle; celles-cy en l'eſtat qu'elles eſtoient auant que d'eſtre changées; & Térée peint en oiſeau. Il y en a encore vne autre de Sémiramis, celle de Combabe dont i'ay parlé, vne de Stratonice, qui eſt fort belle; & vne d'Aléxandre, peint au naturel, auec Sardanapale tout auprés; mais en autre figure & en autre habit. Au paruis du Temple ſont pluſieurs beſtes ſauuages & domeſtiques, qui viuent enſemble ſans ſe faire mal, ni à perſonne; ce qu'on impute à la diuinité, à laquelle elles ſont conſacrées. Il y a pluſieurs Preſtres, dont les vns ſont employez à égorger les victimes,

Cheuaux, bœufs, lions, ours, aigles.

Ou, porter. les autres à faire des effuſions ; ceux-cy à porter le feu, ceux-là à ſeruir à l'Autel. Il y en auoit de mon temps plus de trois cens, ſeulement occupez aux ſacrifices. Ils ſont tout habillez de blanc, & portent vn chapeau ſur la teſte ; mais le ſouuerain Pontife eſt vétu de pourpre, auec vne Tiare d'or, & s'élit tous les ans. Il y a vne autre multitude de gens qui ſeruent aux Cérémonies, comme joüeurs de flûtes & de chalumeaux, & Preſtres châtrez ; ſans parler des femmes épriſes de fureur prophétique. On ſacrifie deux fois le jour, & chacun ſe trouue au ſacrifice ; mais l'on ne dit mot à ceux de Iupiter, au lieu qu'on célébre ceux de Iunon auec force chanſons, au ſon des flûtes & des cymbales, ſans qu'on ſçache la raiſon de cette diuerſité. Il y a vn étang fort poiſſonneux prés du Temple, où il y a de grans poiſſons qui ont chacun leur nom, & qui viennent quand on les apelle. I'en ay veu vn pluſieurs fois qui auoit ſur l'aileron de l'épine du dos, vn petit ouurage d'or qu'on y auoit apliqué. On dit ; mais ie ne l'ay pas éprouué, que cet étang a deux cens braſſes de profondeur ; mais il a vn Autel de pierre au milieu, qu'on diroit qui ſe remuë, & pluſieurs le croyent ; mais ie penſe qu'il eſt porté ſur des colonnes, qui ſont au fond de l'eau. Cet Autel eſt toûjours couronné & encenſé par des perſonnes qui y abordent

dent à toute heure à la nage, pour faire leurs deuotions. On y fait auſſi de grandes feſtes, qu'on apelle les deſcentes du Lac, où l'on porte tous les Dieux, & Iunon toute la prémiére; de peur que Iupiter n'enuiſage deuant elle les poiſſons; car on tient que cela les feroit tous mourir. Elle le deuance donc, & le prie de ſe retirer; ce qu'il fait à la fin, aprés quelque conteſtation. Les plus grandes cérémonies ſe font à la Mer, dont ie ne diray rien, parce que ie ne m'y ſuis pas trouué; mais ceux qui y vont, en raportent chacun vn vaſe plein d'eau, qui ſe doit ouurir par l'vn des Preſtres Eunuques, qui demeure ſur le bord du Lac, & qui rompt le cachet pour de l'argent; ce qui luy eſt de grand reuenu. Au retour, on épanche l'eau dans le Temple, à l'honneur du Dieu; & aprés auoir ſacrifié, on ſe retire. La plus grande feſte que i'y aye veuë, eſt au commencement du Printemps, & s'apelle la Torche ou le bucher. On coupe pour cela de grans arbres, que l'on plante à l'entrée du Temple; & l'on y pend des brebis & des chéures, & autres animaux tout vifs, auec des choſes précieuſes; puis on y met le feu, aprés auoir promené les Dieux à l'entour. Pluſieurs acourent à cette feſte, tant de la Syrie que des Prouinces voiſines; & chacun y aporte ſes Dieux. On s'aſſemble à certains jours dans le Temple, où ſont pluſieurs de ces Eunuques

Oiſeaux, habits, ouurages d'or & d'argẽt.

dont i'ay parlé, & d'autres qui ſont employez au ſeruice diuin, qui ſe donnent le fouët les vns aux autres ſur les épaules, aprés s'eſtre tirez du ſang des coudes. Cependant, on jouë du tambour & de la flûte, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui ſont inſpirez ſur le champ; mais cela ſe fait hors du Temple, & ceux qui le font, n'y peuuent entrer. Quelques-vns entrent alors en fureur; & aprés auoir jetté de grans cris, tirent leurs couteaux & ſe coupent les parties naturelles; puis courent tout nuds par la ville, les tenant en leur main, & les jettent dans vne maiſon, d'où l'on eſt obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques ſont morts, on ne les porte pas au bucher comme les autres; mais leurs compagnons les chargent ſur leurs épaules, & les tranſportent hors de la ville, où ils les couurent de pierres, puis ſe retirent; mais ils n'oſeroient entrer de ſept jours au Temple, encore faut-il qu'ils ſe purifient auparauant. Lors qu'ils ont veu vn corps mort, ils n'oſeroient auſſi y entrer que le lendemain; mais les parens du mort n'y peuuent aller durant trente jours, & ſeulement aprés s'eſtre raſé la teſte. Les beſtes
Oxen, beeves. qu'on immole ſont des taureaux, des vaches, des brebis, & des chéures; mais on n'y ſacrifie iamais de pourceau; quoy que quelques-vns croyent que ce n'eſt pas par abomination, mais par reſ-

pect; & que c'eſt pour cela auſſi qu'ils n'en mangent point. De tous les oiſeaux, le pigeon leur eſt le plus ſainct, & ils ne l'oſeroient ſeulement toucher; Que s'ils le font par hazard, ils ſont pollus le reſte du jour; c'eſt pourquoy ils demeurent dans les maiſons ſans crainte, & mangent deuant tout le monde. Ceux qui arriuent la prémiére fois à cette feſte, ſe font raſer la teſte & les ſourcils; & aprés auoir ſacrifié vne brebis, l'apreſtent, & la mangent; puis étendant la peau ils s'agenouïllent deſſus, & ſe coifant des piez & de la teſte, prient les Dieux, en cet eſtat, d'auoir agreable le ſacrifice, à la charge de leur en faire vn autre plus grand. Aprés, ils ſe couronnent d'vne guirlande, & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent; mais depuis qu'ils ſont ſortis de leur païs, juſqu'à leur retour, ils ne ſe lauent ni ne ſe deſaltérent qu'auec de l'eau fraiſche, & ne ſe couchent que ſur terre. Lors qu'ils arriuent dans la ville où eſt le Temple, ils ſe logent chez vn homme de leur païs, que chaque ville y entretient pour ce ſujet, & qu'on nomme le Montreux, parce qu'il enſeigne tout ce qu'il faut faire. On ne ſacrifie pas dans le Temple; mais aprés auoir amené ſa victime à l'Autel, & fait ſes effuſions, on la rameine chez ſoy, où l'on fait ſes priéres & ſon ſacrifice. Il y en a encore d'vne autre ſorte, que l'on fait en cette façon. *Hiéropolis*

On couronne ſa victime, puis on la lâche à la porte du Temple, d'où elle ſe précipite en bas du roc ſur lequel il eſt baſty, & ſe rompt le cou. Quelques-vns en font autant à leurs enfans, horſmis qu'ils les enferment auparauant dans vn ſac, puis les jettent en bas, leur reprochant que ce ne ſont pas des hommes, mais des beſtes. Ils ſe brûlent tous, les vns au poignet, les autres au cou; c'eſt pourquoy tous les Aſſyriens ont des marques de brûlure. Ils pratiquent vne autre coûtume, qui eſt de laiſſer croiſtre les cheueux aux enfans, iuſqu'à ce qu'ils ſoient grans, puis de les couper dans le Temple, & de les conſacrer à Dieu dans vn vaſe d'or ou d'argent, aprés auoir écrit leur nom deſſus. I'en ay fait autant quand i'eſtois jeune; & le mien eſt encore au Temple, auec ma cheuelure; mais les jeunes gens conſacrent auſſi les prémices de leur barbe. Il n'y a que les Trézeniens de tous les Grecs, qui imitent cette coûtume; car les jeunes gens de l'vn & de l'autre ſéxe ne ſe marient point, qu'ils n'ayent coupé leurs cheueux, à l'honneur d'Hippolite.

LA LOVANGE DE DE'MOSTHE'NE.

Ce Panegyrique eſt d'vne façon toute particuliére ; car outre qu'il ſe fait comme en paſſant, il finit par vn Dialogue d'Archias & d'Antipater, & non pas de ceux qui ont parlé d'abord.

COMME ie me promenois à Athénes ſous le Portique, le ſeiziéme du mois, vn peu auant midy, ie trouuay en ſortant à main gauche, Terſagore, dont le nom peut-eſtre ne vous eſt pas inconnu; C'eſt vn petit homme robuſte, aſſez blanc, qui a le nez aquilin. Ie luy criay d'abord, d'où vient le Poëte Terſagore; & où va-t-il ? Ie viens, dit-il, de chez moy, pour me promener icy ; car ie me ſuis leué la nuit, & ay trauaillé tout le matin, pour faire quelque choſe à l'honneur d'Homére, dont on célébre aujourd'huy la naiſſance; & ſi tu és de loiſir, ie te montreray ce que i'ay fait, car ie l'ay aporté auec moy. Ie n'ay rien à faire, luy dis-je; & i'entendray volontiers de ta bouche les loüanges d'Homére, comme autant de remerciemens des auantages que tu as tirez de ſa Poëſie. Pour moy, dit-il, ie ſuis pluſtoſt venu pour luy faire des priéres, que des actions de graces; Et en diſant cela, il me

montra ſon image qui eſt peinte comme tu ſçais, auec de grans cheueux, à la main droite du Temple des Ptolomées. Plût à Dieu, luy dis-je, que les vœux y ſeruiſſent de quelque choſe; car il y a long-temps que i'aurois fait le Panegyrique de Démoſthéne. Mais il me ſemble que tu fais comme celuy qui ayant vaincu à la courſe, & nettoyé la pouſſiére de ſes piez, vouloit entretenir vn Athléte qui eſtoit preſt d'entrer à la lute; mais l'autre luy répondit, qu'il ne cauſeroit pas tant, s'il eſtoit encore au commencement de la carriére. Ainſi ayant remporté la victoire, tu te ſoucies peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme ſi c'eſtoit vne choſe ſi dificile, me dit-il, que de louër Démoſthéne. Eſt-ce, luy repartis-je, que tu fais plus de cas d'Homére, que de luy; & que tu te glorifies d'auoir acheué le Panegyrique de l'vn, & crois qu'il y a peu d'affaire à l'autre? Ie ne voudrois pas, reprit-il, faire naître quelque différent entre ces Héros; mais il eſt vray que i'ay plus d'inclination pour le prémier. Ne te ſemble-t-il pas, luy dis-je, que i'ay le meſme ſentiment pour Démoſthéne, que tu as pour ton Homére? Tu és peut-eſtre de ceux qui croyent que la Proſe n'eſt rien, à comparaiſon des Vers, & qui nous mépriſent comme les Caualiers font les gens de pié. Dieu me garde, dit-il, d'eſtre fou iuſqu'à ce poinct,

quoy qu'il faille de la fureur pour la Poëſie. Il en faut auſſi pour la Proſe, luy repartis-je; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ni de ſublime, ſans quelque eſpéce d'enthouſiaſme. Ie me plais quelquefois, dit-il, de comparer les plus beaux endroits d'Homére, auec ceux des principaux Orateurs, & particuliérement de Démoſthéne, comme l'inuectiue d'Achile contre Agamemnon, auec celle de ce grand homme contre Philipe, à qui il reproche preſque les meſmes vices. *C'eſt vn bon augure*, dit l'vn, *de combatre pour ſon païs*; Et l'autre. *Il faut que les gens de bien qui entrent dans le maniement des affaires publiques, n'ayent que de belles eſpérances.* En vn autre endroit, *Quels ſoûpirs ne pouſſeroient point ces Grans hommes qui ſe ſont immolez pour la gloire & pour la liberté de leur païs?* Ce qui ſe raporte à ce que dit Homére. *Que le vieux Pelée ietteroit de grandes clameurs, s'il auoit apris ces choſes.* Ie compare auſſi *le torrent de Python*, auec *les tempeſtes d'Vlyſſe*; Et, *Si nous eſtions exemts de mort & de vieilleſſe*, Auec ces mots; *La mort eſt commune à tous les hommes; & les Palais des Rois ne ſont pas plus exemts de ſes coups, que les Cabanes des Bergers.* Enfin, leur eſprit s'eſt rencótré en mille endroits, où l'on voit la meſme vigueur, les meſmes mouuemens, les meſmes figures, les meſmes tranſitiós, les meſmes comparaiſons, & les meſmes penſées, exprimées auec la meſme facilité. Mais il me-

ſemble que Démoſthéne a repris plus délicatement la moleſſe des Athéniens, que s'il les eût apellez femmes, à l'exemple d'Homére, & qu'il repreſente plus fortement les choſes que luy, qui fait tenir de grans diſcours à ſes Héros, dans la chaleur du combat. Les nombres meſmes & les cadences de cet Orateur chatouillent autant mon oreille, que celles du Poëte; comme celuy-cy ne remplit pas moins les figures de l'Oraiſon, que l'Orateur meſme. Car les graces de l'Art ſe trouuent ſouuent jointes à celle de la Nature. Ie ne mépriſe donc pas ton talent, quoy que ie croye que la loüange d'Homére ſoit beaucoup plus dificile que celle de Démoſthéne. Car on ne ſçait ni ce qu'il eſtoit, ni ce qu'il faiſoit; ni ſon païs, ni ſa race, ni le temps auquel il a vécu. Autrement, il n'y auroit pas tant de diſpute, qu'il y en a ſur ce ſujet. Et l'on ne douteroit pas ſi Colophone eſt ſa patrie, ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Thébes, ou cent autres villes; Ni ſi ſon pére eſt Méon, le fleuue de Lydie, ou quelque homme de ce nom; & ſa mére Mélanopis, ou quelque Nymphe d'entre les Dryades; & s'il a vécu du temps des Héros, ou depuis. Car on ne ſçait pas meſme s'il n'eſt point plus ancien qu'Héſiode, ſous le nom de Méléſigéne; & s'il eſtoit pauure & aueugle, ainſi qu'on le crie. Comme on ne peut donc pas faire fondement ſur des

Thébes d'Egypte.

ſur des choſes incertaines, il faut renfermer toutes ſes loüanges dans celles de la Poëſie, au lieu que tout eſt illuſtre en Démoſthéne ; & qu'il ne coûte rien à apreſter des viandes qui ſont exquiſes, parce qu'elles ſont bonnes, meſme ſans apreſt. Prémiérement, il eſtoit d'Athénes, qui eſt ſi célébre pour les Lettres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute la Gréce. Que ſi c'eſtoit la patrie de mon Héros, ie pourrois parler des Dieux à qui elle doit ſon origine ; de leurs amours, de leurs jugemens, de leur habitation, de leurs préſens, de leurs myſtéres ; Ie dirois ſes Loix, ſes Arreſts, ſes Aſſemblées, ſes Colonies, ſes Victoires, & ſes Trophées, qui ſont ſi grans & en ſi grand nombre, tant ſur mer que ſur terre ; qu'il faudroit plus d'vn Démoſthéne pour les pouuoir dignement décrire, & qu'ils fourniroient tout ſeuls la matiére d'vn Panegyrique. Car on peut joindre aux loüanges d'vn Héros, celles de ſa Patrie ; Iſocrate meſme a inſeré les loüanges de Théſée, parmy celles d'Heléne, à cauſe qu'il fait à la gloire d'vne Dame, d'auoir d'illuſtres Galans ; & les Poëtes ſont encore plus libres. Mais tu craindrois peut-eſtre d'auoir trop de matiére, & de faire comme on dit, le portail plus grand que l'édifice. Laiſſant donc là Athénes, venons à la dignité de ſon pére, qui eſtoit Amiral de ſon païs, qui en eſt la plus belle charge,

& comme vn fondement d'or, ainſi que parle Pindare. Que s'il a laiſſé ſon fils orphelin, cela n'a ſeruy qu'à faire éclater dauantage ſa gloire. On ne ſçait rien de l'éducation ni de l'exercice d'Homére; & l'on n'y peut pas faire mention du laurier d'Héſiode, qui inſpiroit la Poëſie aux Bergers de la contrée; Mais pour toy, tu as dans les loüanges de Démoſthéne, Calliſtrate, Iſocrate, Iſée, Alcidamas, Eubulide. Tu peux ajoûter qu'encore qu'il y eût mille ſujets de débauches dans Athénes, capables de corrompre iuſqu'aux enfans de familles, qui ſont ſous la diſcipline de leurs péres; tout cela ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit de Démoſthéne, nonobſtant la négligence de ceux qui auoient ſoin de ſa conduite, & la fragilité de la jeuneſſe. Mais l'amour de l'honneur & de la vertu le tranſporta de la maiſon de Phryné, à l'école de Platon, d'Ariſtote, de Theophraſte, & de Xénocrate. Tu pourras dire là deſſus, qu'il y a deux ſortes d'amour; l'vn brutal, & véritablement né de la mer, puis qu'il eſt comme elle impetueux, & ſujet aux tempeſtes & aux orages; l'autre céleſte, qui nous atire à ſoy par vne douce violence, comme par la chaîne d'or de Iupiter, & nous aproche de ſon trône. C'eſt cet amour qui luy aplanit toutes les difficultez qui eſtoient ſur ſon paſſage; Qui luy rendit facile, la grotte, le miroir, l'épée,

Voyez les Remarqu.

la tonſure ; Qui luy fit vaincre les defauts de ſa langue, de ſa prononciation, de ſa mémoire; mépriſer les bruits du peuple, & paſſer les nuits & les jours entiers à l'étude. Il ne ſe faut donc pas étonner ſi ſon éloquence nous étonne, tant par la multitude des penſées, & la force de l'expreſſion, que pour ce qui concerne les paſſions & les mouuemens. Il a par tout de la force, de la grandeur, de la ſageſſe, de la varieté. Enfin, il eſt le ſeul des Orateurs, comme dit Leoſthéne, dont le diſcours eſt animé. Car on ne luy peut reprocher, comme à Eſchyle, qu'il trauailloit aprés auoir bû, afin d'auoir plus de feu ; veu qu'il ne buuoit que de l'eau. De là vient la raillerie de Demadés, que les autres Orateurs haranguoient à l'eau ; mais que Démoſthéne y compoſoit ; Et Pytheas diſoit que ſes harangues ſentoient l'huile, à cauſe de la peine qu'il y prenoit. Voilà ce que nous auons de commun, dit-il, dans les loüanges d'Homére & de Démoſthéne; mais venons à ce que celuy-cy a de particulier, ſa douceur, ſon humanité, ſa vigilance, ſa vigueur à entreprendre & à exécuter. Comme il vouloit continuer, ie l'interrompis, & luy dis qu'il auoit enuie de me noyer, & non pas de me deſalterer. Oüi, dit-il, ſi ie venois à parler de ſes grandes & immortelles actions, de ſa magnificence dans les feſtins publics & dans les ſpectacles, des

Horloges d'eau.

dépenſes qu'il a faites pour armer des Galéres, pour fortifier la ville d'Athénes, pour déliurer les captifs, pour marier les pauures filles. Quand ie conſidére toutes ces choſes, auec le reſte de ſon Gouuernement; ſes Loix, ſes Decrets, ſes Ambaſſades, ſes Harangues; Ie dis en moy-meſme, Comment vn homme peut-il aprehender de manquer de matiére, dans les loüanges de Démoſthéne? car à te voir faire des vœux & des ſouhaits, il ſembloit que tu en fuſſes en peine. Mais tu deurois pluſtoſt aprehender d'en eſtre acablé, & de ne pouuoir contempler tant de lumiére. Car il m'eſt arriué la meſme choſe dans les loüanges du Prince des Poëtes; & ie faillis à tout quitter, pour ne les pouuoir bien comprendre. Mais pour ne point paſſer pour vn faux aiglon dans la Poëſie, i'y acoûtumay peu à peu mes regars. Toutefois, ton trauail, comme ie dis, me ſemble plus aiſé que le mien. Car toute la loüange d'Homére eſt renfermée dans ſa Poëſie, parce qu'on ne ſçait rien du reſte, que ce qu'on en conjecture par là; mais celle de Démoſthéne eſt comme vn parterre de fleurs, où l'œil ne ſçait que choiſir; ou comme ces feſtins de voluptueux, où l'on trouue dequoy contenter tous les ſens. Ainſi, l'on ne ſçait ſur quoy arreſter ſa veuë, lors qu'on vient à conſiderer, ou ſa nature, ou ſon art, ou ſon eſprit, ou ſon éloquence, ou ſa con-

duite, ou ſa reſolution; ou le mépris qu'il a fait des richeſſes, ou ſa foy, ou ſa juſtice, ou ſon humanité, ou ſa prudence, ou le nombre innombrable de ſes belles actions; Euboée, Mégare, Béocie, Chio, Rhodes, l'Helleſpont, Biſance, qui nous font écrier auec Pindare, *Que chanteray je le premier, ou Iſméne, ou le jauelot doré, ou les ſoldats engendrez des dents du ſerpent, ou Thébes aux ſept portes, ou la force d'Hercule l'indomtable, ou les diuers honneurs de Baccus, ou le mariage de la belle Harmonie.* Ainſi, l'on ne ſçait que louër, ou ſes paroles, ou ſes actions, ou ſa vie, ou ſa mort, ou ſon éloquence, ou ſa doctrine; mais pour ne ſe point tromper, il les faut prendre ſéparément, & s'exercer ſur l'vne de ces choſes, comme s'il n'y en auoit point d'autres. Si l'on parle de ſon Eloquence, on la mettra en paralelle, auec celle de Périclés, qui a eſté comparée à des foudres & à des tonnerres, & qui laiſſoit vn éguillon dans l'eſprit; mais la noſtre a cet auantage, qu'elle a ſouffert l'effort des temps, & le jugement de la poſterité; au lieu que celle de Périclés eſt morte auec luy. Mais ie te laiſſe cela à traiter, ſi tu prens ce ſujet; Que ſi tu te propoſes de louër ſes vertus ou ſes actions, tu en pourras prendre vne, ou bien deux ou trois, ſi tu veux t'étendre dauantage; car elles te fourniront vne aſſez ample matiére pour vn Panegyrique. C'eſt ainſi qu'Homére ſe contente de louër quelque-

Ou, Mélie à la quenoüille dorée.

fois vne partie de ſon Héros, comme la teſte, les piez ou la cheuelure, les armes meſmes, ou les ornemens; & les Poëtes ne feignent point de célébrer les dars d'Apollon, & l'Egide de Iupiter. Démoſthéne donc te pardonneroit aiſément, quand tu n'entreprendrois de louër qu'vne de ſes vertus, puis qu'il auroit bien de la peine luy-meſme à les louër toutes enſemble. Comme Therſagore rouloit ce diſcours, auec beaucoup de véhemence; Ie croy, luy dis-je, que tu veux faire voir que tu n'és pas ſeulement grand Poëte, mais grand Orateur. Ie l'ay fait, dit-il, afin que n'eſtant plus en peine de traiter ton ſujet, tu m'écoutes plus atentiuement. Tu n'as rien fait pour moy, luy dis-je, & Dieu veüille ſeulement que tu n'ayes fait tout le contraire; comme ces Médecins ignorans qui traitent vn mal pour vn autre. Car tu as donné des régles pour vn aprentif, & il y a long-temps que ie ſcay toutes ces choſes. Il en eſt, dit-il, comme du grand chemin, qui eſt toûjours le meilleur; & il faut imiter ce conducteur de chariots, riual de la gloire de Platon & de ſes diſciples; qui pour montrer ſon adreſſe, fit pluſieurs tours ſur vne meſme ligne, à l'entour de l'Académie, ſans qu'il parût que la trace d'vn chariot. Ie ſuis de ſentiment tout contraire, luy dis-je; car ie fais tout ce que ie puis, pour m'éloigner du chemin batu, & pour

quiter la route des autres ; ce qui eſt aſſez dificile, quand on court dans vne meſme carriére. Il faut faire, dit il, cõme ce Peintre, à qui l'on auoit commandé de faire vn cheual qui ſe veautraſt dans la pouſſiére. Car comme il y trauailloit, celuy qui l'auoit commandé eſtant arriué, & ſe mettant en colére de ce qu'il faiſoit vn cheual courant, qui éleuoit vne grande pouſſiére ſous ſes piez ; il ne fit que renuerſer le tableau, & luy demanda ſi ce n'eſtoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu és plaiſant, luy dis-je, de croire que ie n'aye eſſayé encore qu'vn chemin ; tu dois pluſtoſt craindre que ie n'aye tenté toutes les voyes, & que ie ne ſois contraint à la fin de faire comme Protée ; qui s'eſtant changé en mille formes, reprit la ſienne, parce qu'il n'y en auoit plus d'autre. Du moins, dit-il, tu fais autant de tours que luy, pour t'empeſcher de tomber dans mon ſentiment. Nullement, luy dis je, i'aime mieux laiſſer tout là, pour t'entendre. Car peut-eſtre qu'eſtant défait de ce qui te met en peine, tu commenceras à ſonger à moy. Aprés nous eſtre donc aſſis ſur les ſiéges les plus proches, il me lut ſon Poëme, que ie trouuay fort beau ; mais comme il eſtoit au milieu, il ferma tout à coup le liure, & me dît qu'il me vouloit payer de ma vacation, comme on fait le peuple à Athénes, lors qu'il vaque au jugement des procés, & aux af-

faires publiques. Car i'ay recouuré auec grand ſoin, dit-il, les memoires des Rois de Macédoine, où ſont entr'autres choſes les geſtes d'Antipater, auec quelques particularitez touchant Démoſthéne, que tu ſeras bien aiſe d'entendre. Pour récompenſe, luy dis-je, ie te donneray vne fauorable audience pour ouïr le reſte de ton Poëme; mais aprés cela ie ne te quiteray point, que tu ne m'ayes fait voir la piéce que tu me promets. Et veritablement, ie puis dire que tu m'as traité ſplendidement à la naiſſance d'Homére, & que tu as célébré meſme en quelque ſorte celle de Démoſthéne. Comme il eut acheué de lire, nous ne tardâmes qu'autant qu'il faloit pour le louër; puis il me mena chez luy, où aprés auoir eſté aſſez long-temps à chercher parmy ſes liures, enfin il m'aporta ces memoires; & ſi vous voulez, ie vous diray ce qui y eſtoit, ſans y rien changer. Car ce n'eſt pas moins d'honneur à Eſculape, lors qu'on récite à ſa feſte des vers de Sophocle, ou de quelqu'autre des anciens Poëtes, quand il n'y a rien de nouueau, que ſi l'on en faiſoit exprés; & l'on commence déja à ne plus jouër de nouuelles Comédies ou Tragédies, aux feſtes de Baccus; mais on ſe contente des anciennes, qui ne ſont pas moins agréables lors qu'elles ſont bien repreſentées. Voicy donc l'endroit du liure qui concerne Démoſthéne; & il eſt

Ou, que tu en veux faire de meſme de &c.

il eſt conceu en forme de Dialogue. Comme on eut raporté à Antipater, qui gouuernoit les affaires de la Macédoine, qu'Archias qu'il auoit enuoyé pour ſe ſaiſir des bannis, eſtoit arriué, il le fit entrer auſſi-toſt; car il l'attendoit auec impatience, & luy auoit donné ordre d'amener Démoſthéne, ſans luy faire aucun déplaiſir. Le liure vous dira le reſte.

ARCHIAS. Les Dieux te gardent, Antipater.

ANTIPATER. Les Dieux me gardent, ſi tu as amené Démoſthéne.

ARCHIAS. Ie l'ay amené autant qu'il a eſté en mon pouuoir. Car voilà ſon vrne.

ANTIPATER. Qu'ay-je à faire de ſes os, & de ſes cendres.

ARCHIAS. Il a eſté impoſſible de l'amener vif, quelque promeſſe que ie luy aye pû faire; & il euſt eſté plus aiſé de forcer les murs de Biſance, que de le corrompre.

ANTIPATER. Si quelque Athénien faiſoit plus de cas de moy que de ſa Patrie, ie luy donnerois de l'argent, & non pas mon amitié. Mais lors qu'il me hait pour ſon païs, il m'eſt en plus grande veneration; & vne ville me ſemble heureuſe, qui a vn tel Citoyen. Pour les traiſtres, aprés m'en eſtre ſeruy, ie taſche de m'en défaire; mais ie voudrois auoir auprés de moy vn Miniſtre auſſi incorruptible que celuy-là, & i'en ferois

plus de cas que de toutes les troupes étrangéres. Car ie préfére les charmes de la perſuaſion, à l'effort des armes.

ARCHIAS. Cependant, ie ſuis en peine de ceux qu'on a enuoyez d'Athénes auec Diopithe.

ANTIPATER. Quoy! tu aprehendes maintenant les forces des Athéniens? Pour moy, ie me moque du Pirée & de ſes Galéres. Quel mal peuuent faire des gens qui paſſent toute leur vie dans les jeux & dans la débauche? I'euſſe pris pluſtoſt Athénes ſans Démoſthéne, qu'on n'a fait Thébes ou la Theſſalie; mais il ſe trouuoit par tout, pour rompre mes deſſeins, ou les trauerſer. Nous ne l'auons iamais pû ſurprendre par aucune entrepriſe, ni ſecrette ni publique. C'eſtoit le rempart de toute la Gréce. Combien nous a-t-il conteſté Amphipolis, Olynthe, la Phocide, le Pyle, l'Helleſpont, la Querſonéſe. Il eſtoit continuellement à animer ſes Citoyens, & à les réueiller de leur aſſoupiſſement. Il leur faiſoit employer les dépenſes de leurs jeux, à l'entretenement des ſoldats. Il rétabliſſoit la marine, en faiſant obſeruer les loix abolies par le temps & par négligence. Il faiſoit ſouuenir le peuple d'Athénes de Marathon & de Salamine, lors qu'ils ne ſongeoient plus qu'à viure aux dépens du public, honteuſement. Il réuniſſoit contre nous toute la Gréce. On ne le pouuoit ni tromper ni

ſurprendre, ni corrompre. Il eſtoit plus redoutable luy ſeul, que toutes les Flotes & les Armées; égaloit la prudence de Périclés, la magnanimité de Thémiſtocle, & la probité d'Ariſtide, & ſeruoit autant à ſon païs que tous les trois enſemble. Que s'il euſt eu le commandement des Armées, & l'adminiſtration des Finances, il euſt fait trembler la Macédoine. Si nous auions tant de peine à nous défendre de ſes paroles, comment euſſions-nous reſiſté à ſes actions? Mais pourquoy ne l'as-tu pas amené vif?

ARCHIAS. Ie n'ay pû.

ANTIPATER. Eſt-ce qu'il eſt mort en chemin?

ARCHIAS. Non; mais en l'Iſle de Calaure.

ANTIPATER. Peut-eſtre, par voſtre négligence, parce que vous n'en auez pas eu ſoin.

ARCHIAS. Il n'eſtoit pas en noſtre pouuoir.

ANTIPATER. Tu me contes-là des Enigmes; Vous l'auez pris vif, & il n'eſtoit pas en voſtre pouuoir. N'as-tu pû empeſcher qu'on ne luy fiſt aucune injure?

ARCHIAS. Cela n'eſt pas arriué par noſtre faute.

ANTIPATER. Peut-eſtre que vous l'auez tué vous-meſmes.

ARCHIAS. Non; quoy que nous ayons

taſché de le forcer, parce qu'il ne vouloit pas obeïr. Mais qu'en euſſes-tu fait, quand nous te l'euſſions amené tout vif, ſinon de le faire mourir?

ANTIPATER. Tu ne connois ni Démoſthéne, ni moy, Archias; mais tu crois qu'on troue des Démoſthénes comme des Himerées, des Ariſtoniques & des Eucrates, qui ſe ſont éleuez pendant les diuiſions, & ont paſſé comme des torrens; gens ſans cœur, inſolens dans la bonne fortune, & laſches dans la mauuaiſe. Ou, comme le déloyal Hypéride, qui n'eut point de honte de l'accuſer, quoy qu'il fit profeſſion d'amitié auec luy, & de ſeruir de miniſtre à vn crime, dont les auteurs ſe repentirent incontinent. Car Démoſthéne fut auſſi-toſt rapelé, & ſon retour plus illuſtre que celuy d'Alcibiade. Toutefois, il faloit couper la langue à cet impoſteur, qui s'en eſtoit ſeruy contre ſon amy. Mais Démoſthéne, me diras-tu, n'eſtoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis? Non, quand ie conſidere ſa foy, ſon integrité, ſa juſtice; car ie reſpecte par tout la vertu, meſme dans vn ennemy; & ie n'ay pas le courage moins bon que Xerxes, qui laiſſa aller ces deux illuſtres Lacédémoniens, Bulis & Sperquis, aprés auoir admiré leur valeur. Ie réuére donc Demoſthéne, quoy que ie ne l'aye veu que deux fois dans Athénes, ſans le pouuoir entretenir

que fort peu ; mais i'ay apris d'ailleurs ſes perfections, & les ay remarquées moy-meſme dans ſon gouuernement. Car ce n'eſt pas ſon éloquence que i'admire, quoy que Python comparé à luy, ne fût rien, ni tous les Orateurs d'Athénes, tant pour la beauté des penſées & la force du raiſonnement, que pour l'adreſſe, l'élégance, & la vigueur de la prononciation, & de l'action. Aprés auoir donc aſſemblé les Grecs à Athénes, pour accuſer deuant eux les Athéniens, nous nous repentîmes d'auoir crû à Python & à ſes promeſſes, lors que nous eûmes ouï les raiſons de Démoſthéne, où l'on ne pouuoit que répondre. Mais comme ie dis, ie ne mets qu'au ſecond rang ſon éloquence, & i'admire bien dauantage ſa conduite & ſa réſolution, d'auoir demeuré ferme & inébranlable, contre toutes les ſecouſſes de la fortune. Et ie ſçay que Philipe de Macédoine auoit le meſme ſentiment que moy ; Car comme on luy eut preſenté vn jour vne harangue que Démoſthéne auoit faite contre luy, & que Parmenion ne put s'empeſcher d'en murmurer ; Laiſſons, dit-il, la liberté de parler à Démoſthéne, puis qu'il n'eſt point à nos gages, quoy que i'aymaſſe mieux l'entretenir que pas vn des Officiers de ma maiſon ; veu que c'eſt luy qui diſſipe tous mes conſeils, & qui ruine toutes mes entrepriſes. Voilà ce que me diſoit

alors ce grand Prince, & ce qu'il m'a repeté plusieurs fois depuis; contant entre ſes bonnes fortunes, de ce qu'on ne donnoit pas le commandement des armées à Démoſthéne; & ſongeant aſſez combien il ſeroit redoutable auec des forces, puiſque les foudres de ſon éloquence eſtoient tant à craindre. Aprés la bataille de Chéronée, il ne ceſſoit de publier le danger où il l'auoit mis, pour auoir réuny contre luy toutes les forces de la Gréce, & luy auoir fermé l'entrée du païs. Car il deuoit pluſtoſt ſa victoire à la Fortune, qui eſt la maîtreſſe des éuénemens, & au defaut des ennemis, qu'à ſa conduite ou à ſa valeur. Comme on luy diſoit donc que le peuple d'Athénes eſtoit ſon Antagoniſte, il diſoit qu'il n'en auoit point d'autre que Démoſthéne; & que ſans luy, il ne feroit pas plus de cas de cette grande ville, que d'vn vaiſſeau ſans Pilote. Auſſi, lors qu'il enuoyoit des Ambaſſadeurs vers les autres Citez de la Gréce, ſi Démoſthéne y alloit pour le contrecarrer, il deſeſperoit du ſuccés de ſon entrepriſe; & diſoit que tous ſes deſſeins eſtoient renuerſez, & qu'il ne pouuoit dreſſer le trophée de ſon éloquence. Si i'auois donc entre les mains vn ſi grand Perſonnage, ie me garderois bien de le faire mourir, & me ſeruirois de ſes conſeils, à l'établiſſement de noſtre Empire. I'ay eu de l'affection pour luy, dés l'heure

qu'Ariſtote l'amena deuant moy à Aléxandre; ce qu'il fit depuis, pluſieurs fois, témoignant de faire plus d'eſtat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir; & admirant la force & la grandeur de ſon génie, ſans parler de ſes autres vertus. Cependant, vous auez les meſmes ſentimens de luy, diſoit-il, que d'vn Eubule, d'vn Phrynon, & d'vn Philocrate; & vous croyez corrompre par argent, celuy qui a dépenſé tout ſon bien pour afranchir ſon païs. Mais comme vous ſçauez que celá ne peut rien ſur ſon eſprit, vous taſchez de l'intimider par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour ſa Patrie, & qui ne craint pas ſeulement le peuple d'Athénes, qui eſt le plus redoutable de ſes ennemis. C'eſt l'amour qu'il porte à ſon païs, qui l'a fait entrer dans l'adminiſtration des affaires; & il a pris cet employ comme vne étude, & vn exercice de la vertu. Ie deſirois donc, Archias, de le poſſeder, pour auoir ſon auis ſur les affaires preſentes, & ouïr la voix de la liberté, parmy les aplaudiſſemens des flateurs, & vn conſeil ſincére dans les cajoleries de la Cour. Du reſte, ſi Démoſthéne mérite quelque reprehenſion, c'eſt pour auoir trop aimé vne ville ingrate, & mis ſa vie en danger, pour des gens qui ne le meritoient pas, veu qu'il eût pû trouuer ailleurs des amis plus conſtans & plus fidelles.

La grauité, la temperance, la patience, la promptitude, & la liberté.

ARCHIAS. Tu pouuois obtenir de luy d'autres choſes; mais non pas celle-là, Antipater; car il eſtoit trop paſſionné de l'amour de ſa Patrie.

ANTIPATER. Ie le croy, Archias; mais comment eſt-il mort?

ARCHIAS. Tu t'en étonneras dauantage, quand tu le ſçauras; car nous-meſmes qui l'auons veu, ne ceſſons de nous en étonner. Il meditoit ſa fin dés long-temps, comme tu le jugeras par la ſuite, & ſe retira dans vn Temple, d'où nous taſchâmes inutilement de le faire ſortir.

ANTIPATER. Mais encore, que dites-vous pour cela?

ARCHIAS. Ie luy offris le pardon, quoy que ie ne fuſſe pas aſſeuré de l'obtenir; car ie te croyois plus irrité contre luy; mais ie ne voyois que ce moyen là, de le tirer d'où il eſtoit.

ANTIPATER. Comment receut-il cette propoſition, ne me le céle point? Ie voudrois y auoir eſté preſent; car il y a du plaiſir d'obſeruer les derniers momens d'vn grand Perſonnage, & voir s'il a pû conſeruer ſon ame droite juſqu'à la mort, ſans gauchir de quelque coſté que ce ſoit.

ARCHIAS. Il ne témoigna aucune apréhenſion; Au contraire, il me dît en raillant, que i'eſtois

i'eſtois vn trop mauuais Acteur, pour luy perſuader vn menſonge auantageux de ta part. *Archias auoit ioüé des Comédies.*

ANTIPATER. Il ſe reſolut donc à la mort, ſans accepter tes offres.

ARCHIAS. Nullement. Quand tu entendras le reſte, tu jugeras qu'il y auoit quelqu'autre choſe. Il dit qu'il n'eſtoit pas étrange que les Macédoniens priſſent Démoſthéne, aprés auoir pris Olynthe, Amphipolis, & Orope; & ajoûta; car i'auois donné ordre qu'on écriuît tout ce qu'il diroit, & ie ne te le celeray point, puis que tu le deſires ſçauoir; Il ajoûta, dis-je: Pour moy, Archias, i'aprehendois de venir en la préſence d'Antipater, de peur qu'il ne me fiſt ſouffrir la mort, ou quelque choſe de pire; Mais s'il eſt vray ce que tu dis, ie dois plus aprehender ſes careſſes, de crainte qu'elles ne me faſſent perdre l'eſtime que i'ay acquiſe, & que toute la Gréce ne me conſidere comme vn traiſtre & vn déſerteur, qui l'a abandonnée pour paſſer au party de ſes ennemis. Si ie dois viure, il faut que ce ſoit le Pirée qui me conſerue, & les vaiſſeaux que i'ay équipez pour la République, & les fortifications que i'ay faites à mes dépens, & les frais que i'ay fournis volontairement à la tribu de Pandion; & Solon, & Dracon, & la Liberté que i'ay défenduë iuſqu'à la mort; & les loix nauales & militaires que i'ay rétablies, & les

vertus de nos anceſtres, & leurs trophées, & l'affection de mes Citoyens, qui m'ont ſouuent couronné, & la Gréce que i'ay maintenuë, iuſques-là inuiolable. Que ſi ie dois viure aux dépens d'autruy, que ce ſoit aux dépens des captifs que i'ay rachetez, & des peres dont i'ay marié les filles, ou des pauures dont i'ay acquité les dettes. Et ſi toutes ces choſes ne peuuent rien, ni l'empire des Iſles & de la Mer, que i'ay acquis à mon païs, ni la franchiſe du Temple de Neptune, ni ſon Autel que i'embraſſe, ie mourray plûtoſt que d'aller en Macédoine faire la cour à Antipater. Ce n'eſt pas que ie ne puſſe gagner l'affection des Macédoniens, auſſi bien que celle de mon ingrate Patrie, ſi ie voulois imiter l'exemple de Callimedon, de Pytheas, & de Demadés; mais i'ay trop de cœur pour me repentir de ma vertu, & trop de reſpect de Codrus, & des filles d'Erectée. Ie ne veux pas qu'on me puiſſe reprocher d'auoir changé auec la Fortune, d'autant plus que i'ay la mort en mon pouuoir, qui eſt vn azile ſans reproche. Ie n'iray point faire la cour à vn Tyran, pour deshonorer ma Patrie, & perdre ma liberté, ſans laquelle il m'eſt honteux de viure, & dans laquelle il m'eſt honneſte & auantageux de mourir. Il te ſouuient bien, toy qui as joüé des Tragédies, de ce Poëte qui dit d'vne Dame; *Qu'elle eut ſoin en tombant,*

Qui s'offrirent à la mort, pour leur païs.

que ſa chûte fût honneſte. Si vne pucelle a eu cette conſideration, Démoſthéne preferera-t-il vne vie honteuſe à vne mort honorable; & aura-t-il oublié ſi toſt les beaux diſcours de la Philoſophie, & les Traitez de l'immortalité de l'Ame, de Platon & de Xénocrate? Aprés auoir dit ces choſes, il s'emporta contre ceux qui reprochent aux miſerables leur mal-heur, & comme i'employois les prieres & les menaces, pour le perſuader de ſortir; Ie le ferois, dit-il, ſi i'eſtois Archias; mais tu pardonneras bien à Démoſthéne, s'il n'eſt pas né pour ſeruir. Alors, le voulant enleuer par force, il ſoûrit; & jettant les yeux ſur la ſtatuë de Neptune, Archias, dit-il, croit qu'il n'y a que les flotes, les rempars & les armées, qui puiſſent défendre la liberté; mais i'ay vn azile que toute la puiſſance des Macédoniens ne peut forcer, & qui vaut mieux que les murs de bois à qui l'Oracle vouloit que les Athéniens confiaſſent leur ſalut. I'ay vécu libre dans l'adminiſtration de la Republique, ie mourray de meſme, ſans craindre ni Archias ni Antipater, comme ie n'ay point craint, ni Philipe ni Alexandre. Ne me force point; car ie ne violeray point le Temple de Neptune, tant qu'il ſera en mon pouuoir, & ie te ſuiuray volontairement, aprés auoir pris congé du Dieu. Comme il portoit là deſſus la main à la bouche, ie crus que c'eſtoit

pour l'adorer ; mais il n'eſtoit pas encore hors du ſeuïl du Temple, que me regardant, Emmeine, dit-il, ce corps à Antipater ; car tu n'emmeneras pas Démoſthéne ; Non par les..... Ie crus qu'il alloit jurer par les morts de Marathon ; mais il rendit l'eſprit, en diſant Adieu. Vne ſeruante nous a apris depuis à la queſtion, qu'il gardoit ſur ſoy du poiſon il y auoit long-temps, pour ce ſujet.

ANTIPATER. O l'homme heureux & inuincible ! Qu'il y a de courage & de réſolution à cette mort ; & qu'il y a de prudence à porter ſur ſoy les gages de ſa liberté. Il eſt allé mener vne autre vie dans le Ciel, ou dans les champs Elyſées. Renuoyons ſon corps à Athénes, où il ſera vn plus beau monument de la liberté, que ceux qui ſont morts à Marathon.

L'ASSEMBLE'E DES DIEVX.

Momus veut purger le Ciel, à l'imitation d'Athénes, des étrangers qui s'y sont introduits, au préjudice des veritables Citoyens.

DIALOGVE

DE IVPITER, DE MOMVS, ET DE MERCVRE; en la préſence des autres Dieux.

IVPITER. NE murmurez plus, Meſſieurs, & ne chuchetez plus à l'oreille les vns des autres, comme vous auez de coûtume, pour vous plaindre de ce qu'on a admis à la table des Dieux, des gens qui n'en ſont pas dignes. Ie vous ay aſſemblez aujourd'huy, pour y donner ordre; & ie laiſſe à chacun le pouuoir de dire ſon ſentiment en toute liberté. Mercure, fay la publication.

MERCVRE. Paix, écoutez; Que celuy qui a droit de parler en cette aſſemblée, parle, s'il a quelque choſe à repreſenter touchant les nouueaux venus, & ceux qui ſe ſont introduits depuis peu dans le Ciel.

MOMVS. C'eſt moy, s'il plaiſt à Iupiter.

IVPITER. Il n'eſt point beſoin d'autre permiſſion.

MOMVS. Ie dis donc, Meſſieurs, que c'eſt vne honte de voir des hommes, qui non contens d'auoir eſté faits Dieux, veulent mettre dans le Ciel iuſqu'à leurs valets; & i'en veux dire ce qui m'en ſemble. Car tout le monde connoiſt ma franchiſe, & ſçait que ie ne ſçaurois rien taire de ce que i'ay ſur le cœur, au hazard de paſſer pour vn enuieux & vn médiſant, comme quelques-vns déja m'apellent. Mais puiſque Iupiter & le cry public me le permettent, ie commenceray ſans crainte, & parleray comme i'ay fait, de ceux à qui il ne ſuffit pas d'eſtre Dieux, s'ils ne déifient les autres, leſquels prennent part aux ſacrifices & aux diſtributions céleſtes, auant que d'auoir eſté receus dans la Congregation, & d'auoir payé leur bien-venuë.

IVPITER. Ne parle point par enygmes; mais dy clairement ton auis, iuſqu'à nommer publiquement les coupables, de peur qu'on n'accuſe ſecrettement les innocens, & que cela n'engendre parmy nous des ſoupçons & des défiances. Il faut qu'vn Dieu libre comme toy, parle de tout librement.

MOMVS. Grand'mercy, Iupiter; c'eſt me grater, comme on dit, où il me demange. Cette permiſſion part d'vn grand cœur, & veritablement royal. Pour commencer donc, Voilà Bacchus, ſans aller plus loin, qui a fait ce que ie dis, luy

qui n'eſt qu'vn hóme, & petit-fils d'vn marchand Phénicien. Car ſans parler de ſon yurogne-rie & de ſes débauches, qui ſont connuës de tout le monde, quelles gens nous a-t-il amenez auec luy? L'vn eſt cornu, auec vne barbe de bouc, & la moitié du corps de meſme, ſuiuy d'vne troupe de Bateleurs qui luy reſſemblent, toûjours ſau-tans & gambadans d'vne façon ridicule, & fai-ſans peur aux petits enfans, auec leurs oreilles pointuës, & leur longue queuë. L'autre eſt vn petit vieillard chauue & camus, la pluſpart du temps monté ſur vn aſne. Ne voilà-t-il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ſes deux concubines, Ariadne & Erygone, dont il a mis la couronne de l'vne parmy les Aſtres, & le chien de l'autre, comme pour luy ſeruir de jouët, de peur que la pauure fille n'euſt pas dequoy s'en-tretenir dans le Ciel? N'eſt-ce pas là ſe moquer des Dieux & des hommes? Paſſons aux autres.

IVPITER. Ne va point parler d'Hercule ni d'Eſculape; car ie vois bien que la chaleur du diſcours t'emporte. Tu ſçais que l'vn eſt plus vtile, que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guérit les maladies; & l'autre a repurgé l'Vni-uers de monſtres.

MOMVS. Ie n'en diray rien, puis qu'il te plaiſt, quoy qu'il y eût beaucoup de choſes à dire, & qu'ils portent encore ſur le corps des

marques de brûlure, comme des eſclaues. Mais s'il m'eſtoit permis de parler de Iupiter luy-meſme, que ne dirois-je point?

IVPITER. Dis-en ce qu'il te plaira, i'ayme encore mieux que tu parles de moy, que d'vn autre; Tu ne me reprocheras pas pour le moins, d'eſtre vn étranger & vn inconnu.

MOMVS. On le dit pourtant en Candie, & quelque choſe de pis; car on y montre ton ſépulchre. Mais ie ne veux pas croire aux Candiots, qui ſont des menteurs, ni aux Egiens, qui diſent que tu és vn enfant ſupoſé; Ie me contéteray de dire que tu és la prémiére cauſe du mal, par tes belles metamorphoſes, qui m'ont quelquefois fait aprehender; tantoſt qu'on ne t'allaſt égorger ou ateler à la charruë, lors que tu eſtois taureau; tantoſt qu'on ne te miſt au creuſet, lors que tu eſtois or; tantoſt qu'on ne te fiſt roſtir, eſtant Cygne. Cependant, ces beaux Dieux me font rire, lors que ie cóſidére Hercule dans le Ciel, tandis qu'Euriſthée eſt dans les Enfers, & le Temple du valet prés du ſépulchre du maître. Baccus le Thébain eſt adoré, & ſes trois couſins germains, Penthée, Acteon, & Learque, ſont les plus miſerables de tous les hómes. En ſuite, le deſordre s'augmentant par l'impunité, les Deeſſes ont failly à ton exemple; Témoin Tithon, Endymion, Iaſon, & Anchiſe. Mais ie laiſſe ces choſes qui ſont

trop

trop communes, & en trop grand nombre.

IVPITER. Ne parle point de Ganyméde; car ie ne veux pas qu'on le faſche.

MOMVS. Ie m'en tairay pour l'amour de toy, & de l'Aigle que tu as perché juſques ſur ton trône; Mais qui nous a amené ces beaux Dieux, Atis, Corybas & Sabaze, auec Mythrés, qui porte la Tiare & l'habit des Médes, & qui n'entend pas ſeulement la langue Greeque; de ſorte qu'il ne ſçait que répondre quand on boit à luy. Cela nous a tellement mis en mépris, que les Scythes & les Gétes, nous ont laiſſé là pour ſe faire d'autres Dieux, comme entr'autres vn Zamolxis qui a eſté leur eſclaue. Mais ce n'eſt encore rien, au prix des Egyptiens. Que fais-tu là, viſage de chien, entortillé d'vn linge? *Anubis.* As-tu bien l'aſſeurance de venir aboyer dans le Ciel? Et que fait icy le bœuf Apis, auec ſes Pro- *tacheté.* phétes & ſes Oracles? I'ay honte de parler des Singes, des Boucs, & des Cigognes, & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment ſouffrez-vous, Meſſieurs, qu'on leur rende les meſmes honneurs qu'à vous, & quelquefois de plus grans? Et toy, Iupiter, endureras-tu qu'on te plante toûjours des cornes, & qu'on t'adore ſous la figure d'vn Belier?

IVPITER. Veritablement, cela eſt vn peu ſcandaleux; mais ces figures ſont myſterieuſes; &

comme tu n'y entens rien, tu n'en deurois point parler.

MOMVS. Il faut de grans mystéres, pour discerner les Dieux d'auecque les Animaux; Ne le voit-on pas bien, en les regardant?

IVPITER. Laisse-là ces Dieux d'Egypte, il se presentera vn autre temps plus propre d'en parler, & achéue ce que tu as à dire.

MOMVS. Passons donc à Trophonius & à Amphiloque, qui rendent des Oracles; & ce qui me fâche dauantage, c'est que le dernier est fils d'vn scélerat, qui auoit tué sa mére; & cependant, il a l'insolence de prophétiser en Cilicie, où il dit tout ce qu'on veut pour deux carolus; si bien qu'il a osté la pratique à Apollon. Que dis-je? il n'y a maintenant ni pierre ni Autel, qui ne s'en veuille messer, lors qu'il a esté huilé, & couronné; & que pour se faire valoir, il a trouué quelque impositeur, dont le nombre augmente tous les iours. La statuë de l'Athléte Polydamas guérit de la fiéure à Olympie, & celle de Theagéne en l'Isle de Thase. On sacrifie à Hector dans Ilium, & vis à vis à Protésilas dans la Quersonése. Cependant, ces faux Dieux sont cause que l'on méprise les autres; & il n'y eut iamais tant de parjures, ni de sacriléges. Voilà vne petite partie de beaucoup de choses qu'on pourroit dire sur ce sujet. Mais les Dieux bâtards & étran-

gers, ne me font pas tant rire que ceux qui ne ſont point, & qui ne peuuent eſtre. Où eſt cette Vertu tant vantée? & ces vains noms de Deſtin, de Fortune, & de Nature, qui ſe détruiſent l'vn l'autre, & qui n'ont point d'autre eſtre que dans la ceruelle des Poëtes & des Philoſophes? Cependant, ils ont tant gagné ſur l'eſprit du ſimple peuple, qu'on ne nous veut plus ſacrifier, par vne fauſſe opinion, que quand on nous auroit immolé cent Hécatombes, la Fortune ne laiſſeroit pas d'executer l'ordre du Deſtin, & ce qui eſt ordonné à chacun, dés le point de ſa naiſſance. Dy-moy, Iupiter, as-tu iamais veu ces Dieux? car pour moy, i'auouë franchement que ie ne les connois point, quoy que i'en aye ſouuent ouï parler. Mais ie mettray fin à ce diſcours, qui n'eſt déja que trop long; car i'en voy pluſieurs qui n'y prennent pas plaiſir, pour y eſtre trop intereſſez; mais ſi tu veux, ie te liray le Decret que i'ay fait ſur ce ſujet.

IVPITER. Ie le veux; car tu as repreſenté pluſieurs choſes bien à propos, & qui ont beſoin de reformation, pour empeſcher que le deſordre n'aille plus auant.

DECRET DES DIEVX.

A la bonne-heure.

MOMVS. LEs Dieux assemblez legitimement le septiéme du courant, sous le régne de Iupiter qui présidoit, assisté d'Apollon & de Neptune, où Momus seruoit de Greffier; le Dieu du Sommeil a prononcé cet Arrest la nuit. Sur ce qu'il nous a esté representé que plusieurs tant Grecs que Barbares, se sont intrus dans le Ciel, qui n'ont que le nom de Dieux, & ne sont pas dignes de cet honneur; & que non contens de jouïr des priuiléges celestes, & de se souler de Nectar & d'Ambrosie, qui sont enchéris de moitié depuis leur venuë, ils sont si insolens que de s'arroger les premiers honneurs parmy les hommes, & de se mettre à table deuant les autres; de sorte qu'il n'y a tantost plus de place pour les anciens Dieux; Il a semblé bon au Senat & au peuple, de conuoquer les Estats vers le Solstice d'hyuer, pour remédier à ce desordre, & d'élire sept Commissaires, pardeuant lesquels chacun sera obligé de faire ses preuues, dont on en élira trois du régne de Saturne, & autant de celuy de Iupiter, auec luy; Tous lesquels ne pourront exercer leur commission, qu'ils

n'ayent preſté le ſerment en la forme & maniére acoûtumée, & juré par le Styx, de s'acquiter bien & dûment de leur charge, ſans rien prendre, & ſans rien dóner à la recómendation ni à la faueur. Ceux qui n'auront point de preuues ſuffiſantes, ſeront renuoyez en leur païs, leurs Autels profanez, & leurs ſtatuës renuerſées; & s'ils s'ingérent à l'auenir d'entrer dans le Ciel, ou ſont trouuez ſur le chemin, ils ſeront précipitez dans les Enfers. Que ſi quelqu'vn manque à faire ces preuues, il ſera condamné comme coupable. Il eſt ordóné auſſi, que chacun à l'auenir ſe meſlera de ſon métier, ſans entreprendre ſur celuy d'autruy; & que par conſequent, Minerue ne s'ingérera plus de guérir perſonne, ni Eſculape de rendre des Oracles; & qu'Apollon ſera contraint d'opter, s'il veut eſtre Prophéte, Médecin, ou Violon, ſans faire tant de métiers, à quoy il ne ſçauroit ſuffire. Enfin, que les Philoſophes ſeront admoneſtez de ne plus faire de nouueaux noms, ni de parler de ce qu'ils n'entendent point.

IVPITER. Le Decret eſt juſte; Quiconque eſt de cet auis, léue la main. Mais non, à cauſe qu'il y a pluſieurs intereſſez dans cette aſſemblée, i'ordonne par prouiſion qu'il ſera executé. Que chacun ſe retire où il luy plaira, à la charge de reuenir au premier mandement, & de raporter le nom de ſon pére, de ſa mére, & de ſa tri-

bu, auec les titres & autres preuues de ſa diuinité; ſans quoy il ſera chaſſé du Ciel, quand il ſeroit adoré parmy les hommes.

LE CYNIQVE.

DIALOGVE DE LYCINVS, ET D'VN PHILOSOPHE CYNIQVE.

C'eſt vne défenſe des Cyniques, & de leur façon de viure.

LYCINVS. POVRQVOY portes-tu de ſi longs cheueux, & vne ſi grande barbe, & vas-tu ainſi mal vétu, & ſans ſouliers, couchant par terre & menant vne vie ſauuage, & pluſtoſt d'vne beſte que d'vn homme? Pourquoy és-tu vagabond, ſans t'arreſter en pas vn lieu, mortifiant ton corps, & ne luy donnant iamais ce qu'il te demande? bien loin de le flater & de luy complaire, comme font les autres.

LE CYNIQVE. C'eſt que ie n'ay pas beſoin de beaucoup de choſes, & que ie n'aime que ce qui ne coûte guére, & qui ne donne pas grande peine à acquerir. Mais, dy-moy, ne

crois-tu pas que le luxe ſoit vn vice?

LYCINVS. Qui en doute?

LE CYNIQVE. Et ſe paſſer de peu, vne vertu?

LYCINVS. Tout de meſme.

LE CYNIQVE. Pourquoy donc me voyant viure de la ſorte que tu aprouues, & les autres tout au contraire, ne les condamnes-tu pluſtoſt que moy?

LYCINVS. Parce qu'il y a bien de lá différence entre ſe paſſer de peu, & mener la vie que tu meines, qui eſt tout à fait miſérable, & ne différe en rien de celle des gueux, qui ſont toûjours en peine de chercher à viure.

LE CYNIQVE. Veux-tu, puiſque nous en ſommes venus ſi auant, que nous épluchions tous deux ce que c'eſt que de la diſette & de l'abondance?

LYCINVS. Comme tu voudras.

LE CYNIQVE. Ne ſuffit-il pas à chacun d'auoir ce qui luy eſt neceſſaire, ou s'il luy faut quelque choſe dauantage?

LYCINVS. Non.

LE CYNIQVE. Il ne me manque donc rien; car i'ay tout ce qu'il me faut; & par conſequent ie ne ſuis pas pauure; car la pauureté eſt de manquer de ce dont on a beſoin.

LYCINVS. Comment cela?

LE CYNIQVE. Tu le ſçauras, en conſiderant par le menu, pourquoy l'on a beſoin de chaque choſe; comme par exemple, d'vne maiſon pour ſe loger, d'vn habit pour ſe vétir, & ainſi du reſte. Or tu vois que ie ne m'en porte pas plus mal, pour n'en point auoir.

LYCINVS. Ie ne ſçay.

LE CYNIQVE. Tu le vas ſçauoir. A quoy ſeruent les piez?

LYCINVS. A marcher.

LE CYNIQVE. Et ne marché-je pas auſſi bien que toy?

LYCINVS. Il le ſemble.

LE CYNIQVE. Et mon corps, le trouues-tu moins vigoureux que le tien? car ſa perfection conſiſte dans ſa vigueur; autrement, il ne feroit pas bien ſes fonctions.

LYCINVS. Ie le trouue meſme plus vigoureux.

LE CYNIQVE. Tu vois donc que mes piez ni mon corps, n'ont pas beſoin de couuerture, puiſque pour n'en point auoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a beſoin de quelque choſe, on ſouffre lors qu'on en manque. Ie ne me porte pas auſſi plus mal, pour ne manger que des viandes ordinaires.

LYCINVS. Il le paroiſt.

LE CYNIQVE. Or ſi la nourriture que ie prens

prens estoit mauuaise, ie ne me porterois pas si bien ; car la mauuaise nourriture ruine la santé?

LYCINVS. Il est vray.

LE CYNIQVE. Puisque cela est donc, pourquoy condamnes-tu ma façon de viure, & la trouues-tu si misérable? veu qu'elle n'altére point mon corps, mais l'entretient en santé & en vigueur.

LYCINVS. Parce qu'elle est contraire à la Nature, que tu prens pour régle? Car cette bonne mére a donné les biens de la Terre aux hommes, non seulement pour en joüir ; mais s'il faut ainsi dire, pour s'en réjoüir ; & tu te priues volontairement d'vne grande partie? Tu te contentes de boire de l'eau, tu manges de tout cóme les chiens, & tu ne te couches pas plus molement qu'eux; Tu vas tout nud ou mal vétu, & si tu és sage en faisant cela, la Nature ne l'est pas, d'auoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine aux troupeaux pour te vétir, & la plume aux oiseaux pour te seruir de coussin ; les raisins aux vignes, pour te produire vn bruuage délicieux, & les autres choses de mesme, qui seruent à la vie humaine, sans parler des Arts, qui sont vn présent du Ciel. En vn mot, elle a couuert nostre table de toutes sortes de mets ; elle nous a donné dequoy bâtir pour nous mettre à couuert des injures de l'air & des saisons; & nous a fait cent présens, qui ne sont pas seulement pour

la neceſſité, mais pour la volupté; de ſorte que c'eſt eſtre miſerable, que d'eſtre priué de tous ces biens; mais de s'en priuer volontairement, c'eſt eſtre fou.

LE CYNIQVE. Mais, dy-moy, ſi vn grand Prince faiſoit vn magnifique feſtin, où il y eût des viandes apreſtées pour toutes ſortes de perſonnes, grans & petits, riches & pauures, foibles & forts, ſains & malades, ne condamnerois-tu pas vn homme qui voudroit manger de tout? & ne trouuerois-tu pas plus ſage, celuy qui ſe contenteroit de manger ce qui ſeroit conforme à ſon humeur & à ſa condition, ſans étendre la main par tout, pour manger la part des autres?

LYCINVS. Sans doute.

LE CYNIQVE. Veux-tu maintenant que nous faſſions l'aplication de cet exemple, ou s'il eſt aſſez viſible. Car vous reſſemblez à ces gourmans, qui mangent la part d'autruy auec la leur; puiſque ſans vous contenter de ce qui vous eſt neceſſaire, vous allez chercher juſques dans les païs étrangers, la matiére du luxe & de la débauche, & fouïllez les terres & les mers, pour joindre le ſuperflu au neceſſaire. Cependant, ces choſes vous coûtent plus qu'elles ne valent; & pour ne vous pouuoir paſſer de peu, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Conſiderez, ie vous prie, combien toutes ces ſu-

perfluitez vous tourmentent? Combien elles engendrent de haines, de rancunes, de diuiſions, de meurtres, & d'empoiſonnemens? Pour cela, le fils dreſſe des embuſches à ſon pére, la femme à ſon mary, les amis aux propres amis. Cependant, ces riches étofes péſent dauantage, & n'échaufent pas tant; & ces Palais ſi ſomptueux & ſi dorez, ne défendent pas ſi bien contre les injures de l'air; mais ſont plus froids en Hiuer, & plus chauds en Eſté. On ne boit pas plus fraiſchement, mais plus dangereuſement, dans ces vaſes précieux; & l'on ne dort pas mieux dans ces lits d'or & de pourpre; au contraire, la pluſpart du temps on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de ſauces & de ragouts, n'apaiſe pas mieux la faim, mais nuit beaucoup plus à la ſanté. Dirons-nous les maux que cauſent les autres débauches, quoy qu'il n'y ait rien de ſi aiſé, que de contenter la Nature pour ce regard? Mais on ſe plaiſt à faire ſeruir toutes les choſes à vn autre vſage qu'elles ne ſont deſtinées. Il eſt trop naturel d'aller à pié, & de ſe ſeruir de ſes jambes, il faut aller à cheual ou en chaiſe, & ſe faire porter ſur les épaules des hommes, qu'on fait ſeruir comme de beſtes de voiture. Aprés, on s'eſtime heureux, par cette extrauagance; mais tout ce qui n'eſt pas naturel, eſt dangereux ou ſuperflu, & à faute de faire exercice, le corps n'en eſt

pas ſi ſain, ni les membres ſi vigoureux. Que diray-je du luxe, qui ſe ſert de la chair d'vn poiſſon, à teindre des vétemens, comme ſi la Nature l'auoit fait pour cela? Ne plus ne moins, certes, que ſi l'on faiſoit ſeruir de pot, vne taſſe. Mais ie n'aurois iamais fait, ſi ie voulois conter toutes les choſes où le luxe s'étend, non plus que toutes les maladies qu'il cauſe, & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamnes, de ce que ie fais comme celuy qui eſtant à ce ſuperbe feſtin, ſe contentoit de manger ce qui eſtoit deuant luy, ſans étendre la main à toutes les viandes; & tu m'accuſes de viure en beſte, qui eſt vn reproche que tu pourrois faire aux Dieux, qui ſe paſſent encore à moins que moy? Mais conſidére que c'eſt vne imperfection, de ne ſe pouuoir paſſer de peu, Il faut plus de choſes aux malades qu'aux ſains, aux femmes qu'aux hommes, aux enfans qu'à ceux qui ſont en âge parfait. En vn mot, ce qui eſt de plus excellent dans la Nature, ſe paſſe toûjours de moins; c'eſt pourquoy, les Sages n'ont beſoin que de peu de choſe, & les Dieux de rien du tout. Crois-tu qu'Hercule qui faiſoit la félicité des autres, & régnoit par tout où il alloit, fût miſérable, pour ne rien poſſéder, & pour aller comme moy à demy nud. Théſée qui l'imitoit, n'eſtoit-il pas Roy des Athéniens, & fils à ce qu'on dit, de

Neptune. Cependant, il marchoit piez nuds, & ſe laiſſoit croiſtre le poil & la barbe, ſans ſoufrir non plus qu'vn lion généreux, qu'on le dépouïllaſt des marques de ſa valeur. Car c'eſt vn préſent que la Nature nous a donné, pour nous diſtinguer des femmes, qui ont la peau plus douce & plus délicate; c'eſt pourquoy les anciens en vſoient ainſi; & comme ils eſtoient hommes, ils le vouloient paroiſtre. Ne trouue donc pas étrange, ſi ie veux imiter ces Héros, pluſtoſt que de petits efféminez, qui ne ſçauroient demeurer comme la Nature les a faits, & qui prennent les vices des femmes, auſſi bien que leur reſſemblance. Pour moy, i'aimerois mieux auoir les piez de corne comme Chiron, coucher par terre comme les lions, & manger de tout comme les chiens, que de leur reſſembler. Que la terre me ſerue de lit, & le Ciel de couuerture! Que tout le monde ſoit ma maiſon, & toutes ſortes de viures, mon aliment. Que le pernicieux deſir d'amaſſer, ſoit bien loin de moy, puis qu'il eſt cauſe de tous les maux. En vn mot, que ie ſouffre plûtoſt la diſette, que d'aimer la ſuperfluité! Voilà mon humeur, qui eſt bien éloignée de celle du peuple. Ne t'eſtonnes donc point, ſi eſtant ſi diſſemblables, nous viuons diuerſement. Les Acteurs prennent diuers habits, ſelon les diuers perſonnages qu'ils répréſentent; Et tu ne veux

pas que l'homme de bien ait quelque marque particuliére qui le faſſe reconnoître? Que s'il en veut vne pour les vétemens, il n'en peut choiſir vn qui luy vienne mieux que le mien, & qui ſoit plus contraire au luxe & à la moleſſe. Mais maintenant, les hommes s'habillent comme les femmes, ſe couchent molement, ſe traitent délicatement, ſe vétent laſciuement, marchent auſſi négligemment, ou pluſtoſt ne marchent point; mais ſont toûjours chargez ſur quelque chariot, ou ſur quelque beſte de voiture, comme du bagage. Pour moy, ie me ſers de mes jambes, à ce à quoy la Nature les a deſtinées, & i'ay cette obligation à ma pauureté, que ie ſuporte le chaud & le froid, ſans grand déplaiſir. Mais voſtre félicité vous rend toutes choſes inſuportables; Vous condamnez le préſent, regrettez le paſſé, aprehendez l'auenir, ſouhaitez tout ce que vous n'auez point; Vous voulez auoir chaud, quand il fait froid, froid quand il fait chaud; toûjours chagrins & dégoûtez comme des malades; car le vice fait en vous, ce que fait en eux la maladie. Ce qui m'étonne le plus, c'eſt qu'eſtant ſi miſérables, vous voulez corrompre les autres, & les rendre compagnons de voſtre miſére. Vous ne faites rien d'ordre, & auec régle; mais vous vous laiſſez emporter au torrent des paſſions & des voluptez, qui vous entraînent où il leur plaiſt,

comme celuy qui eſtoit monté ſur vn cheual fort en bouche; & diſoit à ceux qui luy demandoient où il alloit? où il plaira à celuy-cy. Mais vous n'eſtes pas emportez par vn ſeul, mais par pluſieurs, tous furieux & indomtez; la cruauté, la colére, la vengeance, l'ambition, l'auarice, la volupté, qui vous précipitent dans des abiſmes, ſans que vous vous en aperceuiez qu'aprés voſtre cheute. Mon manteau déchiré, dont tu te moques, & ma cheuelure négligée, me conſeruent la paix, la ſeureté, & la liberté. Ce ſont eux qui me ſauuent de l'entretien d'vn ſot & d'vn ignorant, & particuliérement de celuy d'vn voluptueux, à qui ma pauureté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu, n'en ont point de honte; & ce ſont ceux-là dont i'aime la conuerſation. Car ie ne me plais pas à faire la cour aux Grans, & ie mépriſe leur faſt & leur pompe. Enfin, que celuy qui dédaigne mon habillement, ſçache que c'eſt celuy des Dieux; & qu'on ne les adoreroit pas, ſi on les voyoit vétus & parez en Courtiſans.

Il y a icy à l'Original vn Traité DV FAISEVR DE SOLE'CISMES, *qui contient diuerſes fautes contre la langue Grecque, que Lucien reprend en ce mauuais*

Grammairien. Mais outre que cela n'a aucun vſage en noſtre langue, il ne peut pas ſeulement y eſtre traduit; & ne ſeroit pas entendu, comme le reconnoiſtront ceux qui auront recours à l'Original. Et il n'y a point icy de grace particuliére, qui mérite qu'on l'ajuſte à noſtre air, & qu'on le rende par équiualent.

l'Amoureux de ſa Patrie.

PHILOPATRIS, OV LE CATECVMÉNE.

DIALOGVE DE CRITIAS ET DE TRIÉPHON.

On doute qu'il ſoit de Lucien. Du reſte, il contient des railleries contre les premiers Chretiens, & quelques-vnes contre le Chriſtianiſme; mais il ne faut pas s'étonner, ſi parlant mal de ſa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.

TRIÉPHON. QV'as-tu, Critias, que tu és ainſi changé, & que tu vas baiſſant la veuë, & réuant profondement; tout morne & penſif, comme vn homme qui couue vn mauuais deſſein; Hecate t'eſt-elle aparuë, ou ſi Cerbére t'a aboyé? En effet, tu ne ſerois pas plus interdit, quand l'Vniuers ſeroit menacé d'vn ſecond déluge? Répond-moy, c'eſt à toy

toy que ie parle; Ne m'entens-tu pas crier? Es-tu ſourd, ou en colére? Et atens-tu que ie te tire par l'oreille, & que ie te réueille de ton aſſoupiſſement?

CRITIAS. Ie réue à vn diſcours qui m'étonne; & ie boûche mes oreilles, pour n'en plus oüir de ſemblable, de peur d'eſtre pétrifié comme Niobe, ou tranſporté de fureur comme Cleombrote d'Ambracie, qui ſe précipita, aprés auoir leu le Traité de Platon, de l'immortalité de l'Ame.

TRIE'PHON. Il faut que tu ayes eu d'étranges viſions, pour eſtre ainſi éperdu, toy qui ne fais que rire de toutes les extrauagances des Poëtes, & de toutes les réueries des Philoſophes.

CRITIAS. Tout beau, Triéphon, ne me preſſe pas dauantage, i'auray égard à tes remontrances.

TRIE'PHON. Tu repaſſes, ſans doute dans ton eſprit, quelque choſe de grand & d'important, & peut-eſtre quelque myſtére; car tu as la couleur toute changée, & les regards de trauers, & tu vas deçà & delà, ſans prendre garde à ce que tu fais; Mais repren vn peu tes eſprits, & conte-moy ton auenture, pour te ſoulager.

CRITIAS. Retire-toy, que l'eſprit ne t'enléue d'icy, & ne t'emporte par l'air, pour tomber aprés quelque part, & donner ton nom

à quelque Ocean inconnu. Car ie ſuis tout plein des réueries & des impoſtures, que ie viens d'entendre.

TRIE'PHON. Ie veux bien me retirer; mais taſche cependant à te décharger l'eſtomach.

CRITIAS. Fy, fy, fy, de toutes ces fadaiſes, qui me font mal au cœur; Arriére toutes ces impertinentes penſées, & toutes ces eſpérances vaines.

TRIE'PHON. Courage, te voila vn peu déchargé, il eſt ſorty vne groſſe vapeur de ton eſtomach, dont le Ciel eſt preſque obſcurcy; Quelles ténébres tu auois là dedans? Il faut que tu ayes eu autant d'oreilles que la Renommée, pour ouïr tant de choſes à la fois; & ie ne ſçay ſi tu n'en auois point iuſqu'au bout des ongles.

CRITIAS. Cela ne ſeroit pas impoſſible, Triéphon. Car on nous conte encore des choſes bien plus étranges; Des enfans ſortis de la cuiſſe ou de la teſte, des hommes changez en femmes, & des femmes en oiſeaux. En vn mot, la vie eſt toute pleine de prodiges, ſi l'on en veut croire les Poëtes. Mais puiſque tu veux ſçauoir mon auenture, allons prendre le frais ſous ces arbres, & nous remettre l'eſprit, par le doux chant des oiſeaux, & l'agreable murmure de ce ruiſſeau.

TRIE'PHON. Allons; mais ie crains que ce que tu as ouï, ne ſoit quelque enchantement; & qu'au ſeul récit ie ne deuienne quelque marbre, ou quelque ſtatuë.

CRITIAS. Cela ne t'arriuera pas, ie te le jure par Iupiter.

TRIE'PHON. Tu m'étonnes, de t'ouïr jurer par vn Dieu qui ne ſçauroit punir les parjures.

CRITIAS. N'a-t-il pas foudroyé Salmonée & les Titans, comme il ſe voit encore, par les épithétes que les Poëtes luy donnent.

TRIE'PHON. Tu dis ce qui luy eſt auantageux; mais tu ne dis pas les dangers qu'il a courus dans ſes diuerſes métamorphoſes, & la honte que ce luy eſt d'engendrer tantoſt par la teſte, tantoſt par la cuiſſe; pour ne point parler de ſes amours auec Ganyméde, & de ſes débauches chez les Ethiopiens, où il eſt quelquefois douze ou quinze jours à boire, ſans aucun reſpect de ſa dignité.

CRITIAS. Veux-tu que ie te iure par Apollon, qui eſt tout enſemble, & Prophéte & Médecin.

TRIE'PHON. Qui! cet impoſteur, qui par ſes Oracles trompeurs, a perdu Créſus & ceux de Salamine, auec vne infinité d'autres!

CRITIAS. Par Neptune donc, porte-trident, qui fait trembler la terre quand il luy plaiſt, & qui méne plus de bruit luy ſeul, que cent autres, tant il ſe tempeſte & ſe deméne.

TRIE'PHON. C'eſt vn infame, qui débaucha la fille de Salmonée, & qui fut cauſe que Vulcan

délia Mars, lors qu'il le surprit en adultére auec Vénus; & qu'il les priſt tous deux comme au trébuchet.

CRITIAS. Et Mercure?

TRIE'PHON. Laiſſons-là ce maquereau, qui n'eſt pas plus ſage que ſon Maiſtre.

CRITIAS. Il faut donc laiſſer auſſi Mars & Vénus, qui ne ſont pas en meilleure réputation; & prendre à témoin Pallas, cette ſage & vaillante fille, qui porte dans ſon écu la teſte de la Gorgone, & qui a défait les Géans. Tu n'as rien à dire contr'elle?

TRIE'PHON. Pourquoy non, ſi tu me veux répondre. A quoy luy ſert le chef de Méduſe?

CRITIAS. A épouuanter ſes ennemis, & à porter la victoire où il luy plaiſt.

TRIE'PHON. Que n'inuoques-tu donc la Gorgone pluſtoſt qu'elle, puiſque c'eſt ce qui la rend terrible.

CRITIAS. Elle ne peut défendre de loin, comme les Dieux; & il la faudroit porter ſur ſoy.

TRIE'PHON. Qui eſtoit cette Gorgone? car ie ne ſuis pas ſçauant comme toy dans ces myſtéres?

CRITIAS. C'eſtoit vne belle fille, à qui le braue Perſée, qui eſtoit grand Magicien, coupa la teſte, aprés l'auoir enchantée par des ſortilé-

ges ; & les Dieux l'ont priſe depuis, pour s'en ſeruir de bouclier.

TRIE'PHON. Mais que faiſoit-elle ? le metier de Courtiſane, en public ou en particulier?

CRITIAS. Non, par le Dieu inconnu des Athéniens ; car elle demeura vierge iuſqu'à la mort.

TRIE'PHON. Si la teſte d'vne vierge auoit tant de force, ie t'en euſſe raporté de l'Iſle de Candie, qui eſt ſi fameuſe par le ſépulcre de Iupiter, où l'on montre les valons toûjours verdoyans, qui luy ont ſeruy de retraite ; & les Poëtes m'euſſent préféré à Perſée, qui n'en auoit qu'vne ; car i'en pouuois raporter pluſieurs, à cauſe du maſſacre qui s'y eſt fait.

CRITIAS. Mais tu ne ſçais pas les paroles ni les myſtéres dont il ſe faut ſeruir, pour cela ?

TRIE'PHON. S'il la fit mourir par enchantement, il la pouuoit faire reuiure auſſi ; mais ce ſont-là des fables mal digérées. C'eſt pourquoy, ſi tu m'en croy, nous laiſſerons là & Minerue & la Gorgone.

CRITIAS. Et Iunon, qui eſt femme & ſœur de Iupiter, qu'en dis-tu ?

TRIE'PHON. Paſſons auſſi cette inceſtueuſe, toûjours preſte à faire l'amour.

CRITIAS. Par qui veux-tu donc que ie te jure ?

TRIE'PHON. Par le Pére céleſte, Eternel, & tout Puiſſant; Par le Fils, iſſu du Pére; Par le ſaint Eſprit, procédant du Pére; Vn de trois, & de trois vn. C'eſt là le vray Dieu, & le Souuerain qu'il te faut adorer.

CRITIAS. La Diuinité eſt donc vn nombre, & vn ſecret d'Arithmétique, tél que celuy de Nicomaque le Géraſenien; & ie n'entens point tes trois d'vn, & ton vn de trois. Eſt-ce le fameux *Quatre* de Pytagore, ou le nombre de huit & de trente?

TRIE'PHON. Il ne faut pas diuulger ces myſtéres; mais ie t'aprendray, ſi tu veux, que c'eſt que ce Tout; Comment, & par qui il a eſté formé, ainſi que me l'a enſeigné ce Galiléen chauue au grand nez, qui a eſté rauy au troiſiéme Ciel, où il a apris des choſes merueilleuſes. Car i'eſtois auparauant comme toy; mais il m'a renouuelé par le Bateſme, & racheté des Enfers, pour me mettre dans le chemin des Bien-heureux. Et ſi tu me veux croire, ie te feray véritablement homme.

CRITIAS. Parle, diuin Triéphon; car ie ſuis ſaiſi d'vne ſainte horreur, & i'aproche de ces myſtéres auec crainte.

TRIE'PHON. As-tu iamais lû la Comédie d'Ariſtophane, intitulée *les Oiſeaux*, qui porte; Qu'au commencement eſtoit la Nuit, le Cahos,

& le noir Erébe, auec l'ample Tartare; ſans qu'il y eût ni Terre, ni Ciel, ni Air.

CRITIAS. Ie ſçay cela; & qu'arriua-t-il en ſuite?

TRIEPHON. Les tenébres furent diſſipées par vne lumiére inuiſible, incorruptible, incompréhenſible; & le Cahos diſſous d'vne ſeule parole, qui fonda la terre ſur les eaux, comme dit ce Bégue, étendit le Firmament, forma les Eſtoiles fixes, & donna le cours aux Planettes que tu adores comme des Dieux; Qui orna la terre de fleurs, & crea l'homme du neant; C'eſt cet eſprit qui eſt dans le Ciel, d'où il contemple les juſtes & les injuſtes, & écrit en vn liure toutes les actions des hommes, pour rendre à chacun ſelon ſes œuures, au iour qu'il a déterminé. *Moyſe.*

CRITIAS. Mais écrit-il auſſi les Deſtins que filent les Parques? Car Homére dit que leurs ordres ſont inuiolables, & que toute la puiſſance de Iupiter, n'en put exemter Sarpédon, dont il pleura la perte auec des larmes de ſang. Il témoigne en vn autre endroit, que tous les changemens qui arriuent dans la vie, ſont prédeſtinez; & que tout ce que nous auons à faire & à ſoufrir, nous eſt ordonné en naiſſant. Car il attribuë à la force du Deſtin, les erreurs d'Vlyſſe, & la raiſon pourquoy Eole qui l'auoit ſi bien receu, ne le ramena pas en ſon païs. C'eſt

pourquoy tu dois réuérer les Parques, quand tu aurois esté rauy dans le Ciel auec ton Maistre, & instruit dans ses mystéres.

TRIE'PHON. Mais comment ce Poëte dit-il en vn autre endroit, que le Destin est douteux; & qu'Achile demeurant à Troye, mourroit glorieusement; ou qu'il viuroit sans honneur, s'il retournoit en sa Patrie; Qu'Euquénor sçauoit ses Destins auant que partir, & qu'il auoit apris de son pére, qu'il mourroit de maladie en son païs, ou par la main des Troyens, dans le camp des Grecs. I'ajoûteray à cela, si tu veux, ce que Iupiter dît à Egysthe, qu'il luy estoit ordonné de viure long-temps, s'il pouuoit échaper les embusches d'Agamemnon; mais qu'il périroit, s'il alloit commettre adultére. I'en dirois bien autant que luy; Si tu tuës ton prochain, tu mourras; sinon, l'on te laissera en vie. Ne voy-tu pas combien les fantaisies des Poëtes sont trompeuses & incertaines? Laisse donc toutes ces choses pour te faire écrire dans le Ciel, au liure des Bien-heureux.

CRITIAS. Tu as raison; mais répon-moy? Ce qui se passe en Scythie, est-il écrit aussi dans le Ciel?

TRIE'PHON. Oüy, puisque Christ a esté parmy les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des écriuains

uains dans le Ciel, pour tenir regiſtre de tout ce qui ſe paſſe icy bas.

TRIE'PHON. Tout beau, n'aye point de ſentimens indignes de la Diuinité; mais comme Catécuméne, ſouffre que ie t'inſtruiſe, ſi tu veux viure eternellement. Si Dieu a étendu le Ciel comme vne peau, fondé la terre ſur les eaux, formé les Aſtres, & tiré l'homme du neant, pourquoy trouues-tu étrange qu'il ait ſoin de ce qu'il a fait? Si tu auois établi quelque petite République, tu voudrois bien ſçauoir tout ce qui s'y paſſe. A plus forte raiſon, celuy qui a creé l'homme, doit ſçauoir tous ſes ſecrets. Car pour vos Dieux, ils paſſent pour des Chiméres, dans l'eſprit des ſages.

CRITIAS. Ie le croy; mais tes diſcours m'ont fait tout le contraire de ce qui arriua à Niobe; car de ſtatuë, ils m'ont rendu homme: C'eſt pourquoy ie te iure par ce Dieu, que ie ne te feray aucun mal.

TRIE'PHON. Si tu m'aimes, ta parole ne ſera point contraire à ta penſée; Mais dy-moy, enfin, ce que tu as ouï d'admirable, afin que ie l'admire à mon tour; & que ie ſois changé en vn autre homme, non pas pour perdre la parole comme Niobe, mais pluſtoſt pour l'aller publier par tout, comme Philoméle.

CRITIAS. Cela n'arriuera pas, ie te le iure par le Fils iſſu du Pére.

TRIE'PHON. Parle, aprés en auoir receu la puiſſance de l'Eſprit, ie t'entendray paiſiblement.

Ou, grand chemin. CRITIAS. I'eſtois allé dans la grand' ruë acheter quelque choſe dont i'auois beſoin, lors que ie vis vne troupe de gens aſſemblez, qui chuchetoient à l'oreille les vns des autres; & ie iettay les yeux par tout, pour voir ſi ie n'y reconnoiſtrois perſonne qui me pût aprendre ce que c'eſtoit, lors que i'aperçus le Politique Craton, qui auoit eſté mon camarade en jeuneſſe, & auec qui i'ay ſouuent fait la débauche.

TRIE'PHON. Ie ſçay qui tu veux dire, c'eſt le Commiſſaire des Tailles; & que dît-il?

CRITIAS. Ie m'aprochay de luy, aprés auoir fendu la preſſe; & l'ayant ſalüé, i'entr'ouïs vn petit vieillard tout caſſé, nommé Caricéne, qui commença à dire d'vne voix greſle & parlant du nez, aprés auoir bien touſſé & craché, pour tirer vn flegme jaune du creux de ſon eſtomach; Celuy-cy, dit-il, payera les reſtes des tribus, aquitera toutes les dettes tant publiques que particuliéres, & receura tout le monde, ſans s'enquerir de ſa profeſſion. Il dît pluſieurs autres telles fadaiſes, auec aplaudiſſement du peuple, amoureux de la nouueauté. Vn autre, nommé Chleuocarme, ſans chapeau ni ſouliers, & couuert d'vn meſchant manteau, prit la parole; & aplau-

Ou, tenifiant.

diſſant à ce diſcours auec les dents, dît qu'vn homme mal vétu & la teſte raſe, qui venoit des montagnes, luy auoit dit que le nom de ce Liberateur eſtoit écrit dans le Theatre en lettres hieroglyfiques, & qu'il couuriroit d'or le grand chemin. Ces ſonges, dis-je, Meſſieurs, ſelon la doctrine d'Ariſtandre & d'Artémidore, ne vous pronoſtiquent rien de bon ; car il faut prendre tout le contraire, & croire que les dettes de l'vn multiplieront, & que l'autre n'aura pas vn ſou. On diroit que vous vous eſtes endormis ſur le rocher de Leucade, ou en l'Iſle des Songes, de faire de ſemblables réueries ſur la brune. Alors ils ſe prirent tous à rire de mon ignorance; mais me tournant vers Craton, N'ay-je pas bien deuiné, luy dis-je, & ſuiuant la régle de ces grans Interprétes des ſonges. Tais-toy, me dit-il, Critias; car ſi tu veux m'écouter, ie t'aprendray de grans myſtéres, & des prédictions qui ne ſont pas fabuleuſes; mais qui auront leur acompliſſement vers le mois qu'on nomme Meſori. Comme i'eus oüy cela, & reconnu que ces gens auoient la ceruelle mal faite, ie rougis & me retiray tout chagrin, accuſant en moy-meſme Craton. Mais l'vn d'entr'eux qui auoit le regard farouche, me tira par le manteau, croyant que ie fuſſe des leurs, & me perſuada à la mal-heure, à l'inſtigation de cette ancienne Diuinité, de me

Ou, cõme me montra &c.

trouuer à leur aſſemblée. Car il diſoit qu'il ſçauoit tous leurs myſtéres. Nous auions déja paſſé le ſeuïl d'airain & les portes de fer, comme dit le Poëte, lors qu'aprés auoir grimpé au haut d'vn logis, par vn eſcalier tortu, nous nous trouuâmes, non pas dans la ſale de Ménélaüs, toute brillante d'or & d'iuoire; auſſi n'y viſmes-nous pas Heléne; mais dans vn meſchant galetas, où contemplant tout, comme ce jeune étranger dans Homére, i'aperçus des gens pâles & défaits, courbez contre terre, qui n'eurent pas pluſtoſt jetté les regars ſur moy, qu'ils m'abordérent tout joyeux, pour ſçauoir quelque mauuaiſe nouuelle; car ils ſe plaiſent à cela, & n'anoncent que des choſes triſtes & qui font horreur, comme les furies ſur le Theatre. Aprés auoir donc quelque temps chucheté enſemble, ils me demanderent qui i'eſtois, parce que ie leur paroiſſois Chretien. Il y en a peu qui le ſoient, à ce que ie voy, leur dis-je; & là deſſus ie leur dis mon nom & mon païs, qui eſtoit le meſme que le leur. Alors, ils me demanderent des nouuelles du monde, comme s'ils n'en euſſent pas eſté; & ie leur répondis que tout alloit bien, & que l'auenir ne donnoit que de belles eſperances. Mais frençant le ſourcil, ils me dirent que non, & qu'il ſe couuoit quelque mal, qui eſtoit tout preſt à éclorre. Ie feignis de m'accorder à leurs.

Ou, debonnaire. Voyez les Remarq.

ſentimens, & leur dis ; Pour vous, Meſſieurs, qui eſtes déja dans le Ciel, vous découurez bien mieux de là haut tout ce qui ſe paſſe icy bas, que nous ne faiſons nous autres pauures mortels. Mais encore, comment vont les choſes de ce païs-là ? N'arriuera-t-il point bien-toſt quelque éclipſe de Soleil, par l'interpoſition de la Lune ? Mars regarde-t-il Iupiter de trauers ? & Saturne le Soleil en diamétre ? Se fera-t-il point quelque conjonction de Mercure & de Vénus, qui produira des hermaphrodites, qui ſont ceux que vous aimez, & qui enuoyera de la greſle & des orages, qui aporteront la peſte ou la famine ? Ce grand vaiſſeau ſuſpendu, qui enferme le tonnerre, ne creuera-t-il point ſur nos teſtes ? Là deſſus, comme s'ils euſſent eu cauſe gagnée, ils commencerent à débiter les choſes où ils ſe plaiſent. Que les affaires alloient changer de face, Rome ſe troubler de diuiſions, & nos Armées eſtre défaites. Alors, ne me pouuant plus contenir, non plus que de l'eau qui bout, ie m'écrie, O pauures mal-heureux ! ne vous éleuez point de paroles, de peur d'irriter les lions qui ne reſpirent que le ſang & le carnage ; & que les maux que vous anoncez à voſtre Patrie, ne retombent ſur vos teſtes. Car vous n'auez pas apris cela dans le Ciel, & n'eſtes pas fort verſez dans l'Aſtrologie. Que ſi vos Prophétes vous l'ont dit, vous.

eſtes encore plus miſerables de les croire. Car ce ſont des contes de vieille, dont on fait peur aux petits enfans.

TRIE'PHON. Et que te répondirent ces Meſſieurs à teſte raſe, & l'eſprit de meſme?

CRITIAS. Ils paſſerent cela doucement, auec leurs échapatoires ordinaires; Qu'ils voyoient toutes ces choſes en ſonge, aprés auoir jeûné dix Soleils, & paſſé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIE'PHON. Et que leur répondis-tu? car cela le meritoit bien.

CRITIAS. Ce qu'on a coûtume de leur dire; Que tout ce qu'ils aléguent, ne ſont que des ſonges. Alors, auec vn faux ſoûris, s'eſtant vn peu auancez hors de leur banc; Si vous ne vous y prenez d'vne autre ſorte, leur dis-je, Meſſieurs les Celeſtes, vous ne découurirez iamais la verité; mais embabouïnez de vos réueries, vous debiterez des choſes qui ne ſont point, & qui ne furent iamais. Cependant, vous auez en horreur ce qui eſt bon, & vous ne vous plaiſez qu'à ce qui eſt mauuais; mais vous n'auancez rien par là. Quittez de bonne heure ces impertinens conſeils, & toutes ces penſées extrauagantes, auſſi bien que ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous chaſſe comme des gens qui pronoſtiquent des maux à leur Patrie, & qu'on ne vous

faſſe peut-eſtre pis. Alors, ils commencérent tous enſemble à me reprendre; car ils diſent qu'ils ſont animez d'vn meſme eſprit; & ſi tu veux, ie t'ajoûteray ce qu'ils me dirent, qui me rendit muet comme vne ſtatuë, iuſqu'à ce que tes diſcours m'ayent reſſuſcité.

TRIE'PHON. Ne me debite pas dauantage de ces ſotiſes; car il me ſemble que i'enfle comme ceux qui ont aualé du poiſon, ou qui ont eſté mordus de quelque beſte venimeuſe; & ſi ie ne prens quelque bruuage qui me faſſe repoſer & oublier tout cela, le ſeul ſouuenir m'en demeurant dans l'eſprit, eſt capable de me cauſer bien du mal. Laiſſe-les donc là, commençant ton Oraiſon par le Pére, auec le Cantique ordinaire à la fin. Mais ne voy-je pas Cleolaüs tout échaufé, qui marche à grand pas, comme s'il auoit bien haſte; l'apellerons-nous? *On, célébre.*

CRITIAS. Pourquoy non?

TRIE'PHON. Paſſes-tu ainſi deuant tes amis, ſans les ſaluër, & leur dire quelque bonne nouuelle, ſi tu en as.

CLEOLAVS. Dieu gard le couple des vrais amis.

TRIE'PHON. Qu'as-tu, que tu és ainſi hors d'haleine? Y a-t-il quelque choſe de nouueau?

CLEOLAVS. L'orgueil des Perſes eſt abatu,

Il semble que ce soit sous Trajan.

& Suse assujettie à nostre Empire. Toute l'Arabie suiura ce triomphe.

CRITIAS. Voilà comme Dieu aime les gens de bien, & augmente tous les jours leurs auantages. Ie me réjouïs de ces nouuelles ; car i'estois en peine de ce que ie laisserois à mes enfans. Tu connois mes affaires, comme ie fais les tiennes, & tu sçais que ie ne suis pas riche ; mais ils auront assez de bien dans les victoires de nôtre Empereur ; car rien ne nous manquera sous vn régne si heureux, & nul ennemy ne viendra troubler nostre repos.

TRIE'PHON. Et moy, ie laisseray aux miens en partage, la cheute de Babylone, auec la captiuité des Perses, & la conqueste de l'Egypte. Les courses des Scythes seront reprimées ; & s'il plaist à Dieu, finies pour iamais. Pour nous, adorons le Dieu inconnu des Atheniens, que nous auons découuert ; & éleuant les mains au Ciel, rendons-luy grace d'auoir esté rendus dignes d'estre assujettis à vne telle puissance. Laissons réuer les autres tout leur soul ; C'est dequoy Hippoclide ne se soucie point, comme dit le Prouerbe Grec.

CARI-

CARIDE'ME,
OV
LA LOVANGE DE LA BEAVTE'.

Le titre ſert d'Argument. Du reſte, cette piéce eſt des moindres de Lucien, ſi tant eſt qu'elle ſoit de luy.

HERMIPE. COMME i'eſtois allé hier au fauxbourg pour prendre l'air, & trauailler à quelque choſe que i'auois dans l'eſprit, ie rencontray Proxéne, & luy demanday, ſelon la coûtume, d'où il venoit, & où il alloit. Il me dit qu'il venoit là pour ſe diuertir, par la beauté de la campagne, au ſortir de chez Androclés, qui les auoit traitez magnifiquement au ſacrifice d'action de grace qu'il auoit fait à Mercure, pour auoir remporté le prix de l'éloquence, à la feſte de Iupiter. Il dit qu'entr'autres choſes, on y auoit fait la loüange de la Beauté; mais qu'il n'auoit pas la mémoire aſſez bonne, pour ſe ſouuenir de tout ce qu'on auoit dit, & que ie pourrois l'aprendre de toy.

CARIDE'ME. Il eſt vray que i'y eſtois, & que ie célébray comme les autres ſes loüanges; mais i'aurois bien de la peine auſſi à te les raporter, à cauſe qu'on ne s'entend pas l'vn l'au-

tre dans ces grans feſtins ; outre que la débauche ne contribuë pas fort à la mémoire. Ie ne laiſſeray pas pourtant de te redire ce dont il me ſouuiendra.

HERMIPE. Dy-moy auparauant qui en eſtoit, & comme Androclés remporta le prix, afin que ie t'aye l'obligation toute entiére?

CARIDE'ME. Les conuiez eſtoient ſes parens & ſes amis ; mais ceux qui parlérent ſur le ſujet de la Beauté, furent Philon, Ariſtipe, & moy. Du reſte, il remporta la victoire par la loüange d'Hercule, qu'il auoit faite, à ce qu'il dit, par vn auertiſſement qu'il eut en ſonge ; & ſon Competiteur Diotime de Megare, récita celle de Caſtor & de Pollux, qu'il auoit faite auſſi pour leur rendre grace d'vn péril qu'il auoit échapé ſur mer, où ils ſe montrérent ſur la hune, au plus fort de la tempeſte.

HERMIPE. Ne paſſe pas outre, que tu ne m'ayes dit la raiſon qui vous obligea à entreprendre ce diſcours.

CARIDE'ME. Tu retardes toy-meſme ta curioſité. Ce fut le beau Cleonyme qui eſtoit préſent, & qui paroiſt auoir de l'eſprit ; car il écoutoit attentiuement tout ce qu'on diſoit. Comme il eſtoit donc à table entre ſon oncle Androclés & moy, pluſieurs ne pouuoient s'empeſcher en le regardant, de dire quelque choſe

à ſa loüange ; de ſorte que nous eûmes honte, nous qui faiſions profeſſion d'éloquence, de nous taire & de laiſſer parler les autres. Mais parce qu'il n'eût pas eſté honneſte de louër ce jeune-homme en ſa préſence, nous prîmes ſujet de parler de la Beauté en général ; non pas par diſcours interrompus, comme on auoit fait, mais par des harangues continuës. Philon donc, s'il m'en ſouuient bien, commença ainſi ; Puiſque tout ce que nous diſons & que nous faiſons, a quelque ſecret raport à la Beauté ; car nous ne le dirions, ni ne le ferions pas, ſi nous ne le trouuions beau, il ſeroit injuſte de ne point parler d'vne choſe qui eſt le ſujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier ſes loüanges, ie diray que c'eſt vn bien que peu de gens poſſédent ; mais que chacun veut poſſéder, & qui n'a pas ſeulement fait des Deeſſes de perſonnes mortelles, mais qui a mis les hommes meſmes dans le Ciel. Pélops fut admis à la table des Dieux, pour ſa beauté ; & pour le meſme ſujet Ganyméde rauy par Iupiter, qui non ſeulement tranſporte ce qui eſt beau dans le Ciel, mais deſcend luy-meſme en terre pour en jouïr. Ne s'eſt-il pas changé en Cygne pour Léda, & en Taureau pour Europe ; mais ſans parler de ſes autres metamorphoſes, il prit la

figure d'vn homme lors qu'il voulut engendrer Hercule, qui eſt l'exemplaire de la Vertu. Ce qui eſt de plus étrange en cela, & de plus auantageux pour la Beauté, c'eſt que luy qu'on dépeint ſi ſeuére, qu'il fait trembler tous les Dieux & Iunon meſme, ſe rend ſi doux & ſi traitable en faueur de ce qui eſt beau, qu'il ſe dépoüille non ſeulement de ſa foudre & de ſes éclairs, mais de ſa qualité meſme, de peur de l'épouuanter, & prend la forme qu'il croit luy eſtre la plus agreable. Mais de peur qu'on ne croye que ce diſcours ne contienne pluſtoſt vne ſecrette accuſation de Iupiter, qu'vne loüange de la Beauté, ie feray voir la meſme choſe des autres Dieux. Neptune fut épris de celle de Pélops, Apollon de celle d'Hyacinthe, Mercure de celle de Cadmus. Les Deeſſes meſmes font gloire de poſſéder vn ſi grand tréſor, & ne ſe conteſtent pas l'vne à l'autre le reſte de leurs auantages; mais pour la Beauté, chacune en veut remporter le prix; & la Diſcorde ne trouua point de plus beau ſecret pour les mettre mal enſemble, que de leur faire naiſtre vn different ſur ce ſujet. Iupiter auſſi pour le décider, ne les renuoya point au plus riche ni au plus vaillant, au plus grand ni au plus ſage; mais au plus beau, comme donnant l'auantage à la Beauté, par deſſus tout. Et véritablement, Minerue & Iunon conteſtant cette aimable qua-

lité à Vénus, à qui elle ſemble apartenir, font voir qu'elles en font plus d'eſtat, que des grandeurs & des Sciences, dont elles ſont les Deeſſes, ſans parler de la force & de la valeur. C'eſt pour cela qu'Homére ne les louë pas tant par leurs autres auantages, que par quelque Epithéte, qui marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la Beauté donc eſt vne choſe ſi diuine & ſi eſtimable, c'eſt à nous en imitant les Dieux, de la réuérer & de parole & d'effet. Il finit par ces mots; & ajoûta, qu'il en eût dit dauantage, ſi l'entretien des feſtins ſouffroit de plus longs diſcours. En ſuite, Ariſtipe prit la parole, aprés s'eſtre excuſé quelque temps, pour faire parler les autres auant luy. Pluſieurs, dit-il, afin de faire paroître leur eſprit; au lieu de louër les choſes vtiles & excellentes, prennent des ſujets fantaſtiques, pour exercer leur plume. Mais pour ne les pas imiter, ie diray quelque choſe à la loüange de la Beauté, qui eſt eſtimée de tous ceux qui ne ſont pas aueugles. Du reſte, c'eſt vne choſe ſi féconde, que ie ne crains pas qu'on me reprenne, ſi i'entreprens d'en parler aprés Philon; car on ne ſçauroit s'épuiſer en vn ſujet ſi abondant. Quand ie conſidére donc l'honneur que les Dieux & les Héros luy ont rendu, & qu'elle ſuffit pour ſe faire aimer, comme ſon contraire pour ſe faire haïr, ie croy qu'il n'y a point de voix capable de chan-

ter dignement ſes loüanges. Ie n'entreprendray donc point de décrire tous ſes auantages, mais i'en choiſiray ſeulement vn ou deux; encore crains-je de ne m'en pouuoir acquitter aſſez bien. Pour ne point parler des Dieux, aprés ce que Philon en a dit, les hommes l'ont en ſi grande eſtime, que Théſée qui eſt vn des plus grans de tous les Héros, ne crut pas pouuoir eſtre heureux auec toute ſa vertu, s'il ne poſſédoit Heléne, & l'enleua auant qu'elle fût en âge d'eſtre mariée, ſans auoir égard ni à la puiſſance de ſon pére, ni au danger qu'il couroit par là. *Pirithoüs.* Et il ſe tint ſi fort obligé à ſon amy, qui l'auoit ſeruy en cette entrepriſe, qu'il ne crut pas pouuoir s'aquiter de l'obligation qu'il luy auoit, s'il ne l'aidoit à enleuer Proſerpine iuſques dans les Enfers, ſans craindre de s'embarquer dans vne entrepriſe ſi hazardeuſe. Cette meſme Heléne eſtant retournée depuis chez ſon pére, en l'abſence de Théſée, tous les Princes Grecs en deuinrent amoureux; & de peur que cet amour ne fût fatal à leur païs, ils jurérent tous enſemble de ſeruir celuy qui ſeroit préféré; & employérent depuis toutes leurs forces, pour remettre cette Belle en la puiſſance de ſon mary. Pâris meſme la préféra à toutes les grandeurs & à tous les auantages que Pallas & Iunon luy promettoient; & les Troyens voyant fondre ſur leurs bras toute

la Gréce, & pouuant ſe déliurer de cette guerre en rendant Heléne, la voulurent conſeruer au péril meſme de leur vie, comme ne la pouuant hazarder pour vne cauſe plus belle. Les Dieux auſſi ne voulurent pas détourner leurs enfans de cette entrepriſe, quoy qu'ils préuiſſent leur perte, & ſe partagérent eux-meſmes pour vne ſi noble querelle, qui eſt vne grande preuue de l'eſtime qu'ils font de la beauté. Mais pour ne m'arreſter pas plus long-temps ſur cette hiſtoire, comme s'il n'y en auoit point d'autre; Hippodamie eſtant en âge d'eſtre mariée, ſon pére Énomaüs qui vit que c'eſtoit la plus belle fille du païs, ne voulut quitter ce tréſor qu'au prix de la vie, & la propoſa pour récompenſe à celuy qui le vaincroit à la courſe, à la charge que la mort ſeroit la peine du vaincu. Pour cela il ſouffroit que cette Belle montaſt ſur le Char de ſes riuaux, ſi vn pére peut eſtre riual des autres en l'amour de ſa fille, afin que ſa beauté les arreſtaſt, & fût cauſe de leur défaite. Mais comme il eut enleué la gloire & la vie à treize de ſes compétiteurs, parce qu'il auoit les meilleurs cheuaux de toute la Gréce, les Dieux jaloux de ce qu'il vouloit poſſéder tout ſeul vn ſi grand tréſor, contre les loix de la Nature, donnérent à Pélops qui deuoit eſtre le quatorziéme, des cheuaux immortels qui luy acquirent la victoire. Qu'on ne

trouue donc point étrange, ſi nous célébrons les loüanges de la Beauté, dont les Dieux & les Héros font tant de cas. Aprés auoir dit cela, il ſe tut.

HERMIPE. Qu'ajoûta à ces loüanges, Caridême?

CARIDE'ME. Diſpenſe-moy, ie te prie, de le raporter, & te contentes de ce que tu as ouï, puis qu'il eſt vray que ie ne me ſouuiens pas ſi bien de ce que i'ay dit, que de ce qu'ont dit les autres.

HERMIPE. Ne penſes pas t'en excuſer, ſi tu ne veux perdre toute l'obligation que ie t'ay; Car ſans cela, le reſte me paſſera pour rien.

CARIDE'ME. Puiſque tu le veux, il faut taſcher de s'en acquiter, quoy qu'il m'euſt eſté plus auantageux de me taire en cette rencontre, que de répéter de mauuaiſes choſes. Ie commençay donc de la ſorte. Si ie parlois le premier, i'aurois beſoin d'vn long diſcours, pour vous préparer à m'entendre; mais ce que vous venez d'ouïr me tient lieu d'exorde. Que s'il s'agiſſoit d'autre choſe que de la beauté, il ne faudroit rien ajoûter à ce qui a eſté dit; mais c'eſt vn champ ſi ample & ſi vaſte, qu'il peut fournir de matiére à pluſieurs Panegyriques. En effet, il ſe préſente tant de choſes à moy, que ie ne ſçay que choiſir; & c'eſt comme vn parterre de fleurs,

fleurs, dont la derniére qu'on regarde, paroiſt toûjours la plus belle. Prémiérement, cecy ne fait pas peu à ſa loüange, de voir que nous portons enuie aux autres perfections; mais que nous ſommes épris de la Beauté, ſi toſt qu'elle ſe découure, & faiſons gloire de ſeruir la perſonne en qui elle ſe rencontre. Que dis-je, nous ſommes plus aiſes de luy obeïr, que de commander aux autres? Dans les autres choſes, l'eſprit ſe contente d'vne perfection médiocre, ſans deſirer par exemple d'eſtre le plus vaillant ou le plus juſte; Mais quand les Belles ſurpaſſeroiét tout ce qu'elles connoîtroient de beau, elles ne ſeroient pas encore contentes, tant qu'elles croiroient qu'il y auroit quelque choſe qui leur pût diſputer cet honneur. Ajoûtez à cela, que la Beauté eſt comme le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions, ainſi qu'a dit Philon; & que les plus excellens artiſans ne s'en propoſent point d'autre dans leurs ouurages; au lieu que toutes les autres perfections ſont bornées dans vn certain eſpace, ſans que tout le monde y prétende. Et pour montrer qu'on ne trouue rien de meilleur que la Beauté, c'eſt qu'on ſe ſert de ce mot, pour exprimer la perfection des autres choſes, & de ſon contraire pour en marquer le defaut. On a en horreur ceux qui ſeruent & qui cajolent les Tyrans; mais perſonne ne trouue mauuais qu'on ſerue

ni qu'on adore ce qui eſt beau, & il régne par le ſeul reſpect qu'on luy porte. Puiſque c'eſt donc vne choſe ſi précieuſe & ſi diuine, également eſtimée des Dieux & des hommes, nous ne ſerions pas excuſables ſi nous n'employions tout noſtre eſprit à en publier les loüanges. Voilà à peu prés ce que ie diſ ſur ce ſujet, laiſſant à part pluſieurs choſes, pour ne point ennuyer la compagnie, à cauſe du long-temps qu'il y auoit que cet entretien duroit déja.

HERMIPE. Elle a eſté trop heureuſe d'ouïr de ſi belles choſes; & moy, ie te ſuis trop obligé de m'en auoir voulu faire part.

NERON,
OV
L'ENTREPRISE DE PERCER L'ISTHME.

Détroit de terre entre deux mers.

DIALOGVE
DE MENECRATE ET DE MVSONIVS,
en préſence de quelques-autres.

C'eſt vne eſpéce de déclamation contre ce Prince; & ce Dialogue ſemble auoir eſté fait de ſon temps; & par conſequent, n'eſtre pas de Lucien.

MENECRATE. CE deſſein te ſemble-t-il auoir quelque choſe de l'air de la Gréce, que ce Prince affecte tant?

MVSONIVS. Il eût épargné ſans doute beaucoup de peine aux voyageurs & aux marchands, & particuliérement aux Pilotes, qui ſont long-temps à tourner le Péloponéſe; & eût ſeruy à la défenſe & à l'vtilité de la Gréce, qui eût pû s'entrecommuniquer plus commodément par ce moyen.

MENECRATE. Tu nous obligeras de nous faire le récit de ce qui ſe paſſa en cette rencontre, puiſque tu t'y és trouué.

MVSONIVS. Ie le feray tres-volontiers. L'amour de la Muſique, & l'opinion que Néron auoit que les Muſes ne chantoient pas mieux que luy, le portérent en Gréce, pour ſe faire couronner aux jeux Olympiques. Car pour les Pythiques, il y croyoit auoir plus de part qu'Apollon meſme; & ie ne ſçay s'il ne s'imaginoit point que ce Dieu n'eût oſé chanter ni jouër de la lyre aprés luy. Ce deſſein donc n'eſtoit pas prémédité de longue main; mais comme il ſe trouua ſur les lieux, & qu'il vit le peu de diſtance qu'il y auoit d'vne mer à l'autre, qui eſt d'enuiron trois quarts de lieuës, il luy prit enuie de ſe ſignaler par cet Ouurage, à l'exemple d'autres grans Princes, qui en ont entrepris de ſemblables. Car Agamemnon, à ce qu'on dit, retrancha l'Iſle de Négrepont, de la Béocie. Darius fit vn pont ſur le Boſphore, & Xerxes voulut percer le mont Athos. D'ailleurs, il eſtoit bien aiſe d'ouïr célébrer ſes loüanges; Car les Tyrans ne ſont iamais ſi cruels ni ſi aueugles, qu'ils ne deſirent de faire quelque choſe pour le public, ou pour leur gloire. Aprés auoir donc chanté ſur le theatre de Corinthe, les loüanges de Neptune & d'Amphitrite, auec vn autre petit Poëme à l'honneur de Leucothée & de Mélicerte, il prit vn hoyau d'or qu'on luy préſenta; & marchant auec chanſons & aclamations publiques, vers le lieu où l'on

deuoit faire le canal, donna quelques coups en terre; puis ayant recómandé l'ouurage à ceux qui en auoient l'intendance, il retourna dans la ville, croyant auoir surpassé tous les trauaux d'Hercule par cette action. Il auoit partagé la chose en telle sorte, que son Armée trauailloit à ce qu'il y auoit de plus facile, qui estoit de tirer vn canal dans la plaine; & les malfaiteurs qu'on auoit tirez des prisons, faisoient le reste. Comme on eut trauaillé douze jours, il vint vn bruit sourd de Corinthe, que les Mathématiciens disoient qu'vne des Mers estoit plus haute que l'autre; & que si l'on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, ils n'estoient pas capables d'ébranler la résolution d'vn Prince qui affectoit de faire des choses grandes & incroyables; de sorte que quand tous les Mathématiciens du monde l'eussent asseuré de ce qu'on disoit, il n'eût pas abandonné l'entrepriſe, s'il n'eût receu la nouuelle de la réuolte de Vindex, & que tout branloit dans Rome.

Ou, aux principaux Magistrats.

Ou, esclaues.

MENECRATE. Dy-nous maintenant ce qui le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques-vns disent; car les autres asseurent le contraire.

MVSONIVS. Sa voix n'est proprement digne ni d'admiration ni de risée, parce qu'elle

n'eſt ni fort excellente ni fort mauuaiſe, quoy qu'elle ne ſoit pas naturelle. C'eſt vne eſpéce de fauſſet qu'il ne conduit pas mal, & qu'il accorde aſſez bien auec ſa lyre, auſſi bien que ſon geſte & ſa contenance; outre qu'il entend parfaitement le Theatre, & mieux qu'il ne conuient à vn Prince. Mais lors qu'il prétend égaler les maiſtres de l'Art, il ſe fait moquer de luy, quelque danger qu'il y ait: Car il ſe balance trop; & quand il veut reprendre ſon vent, il ſe contraint, & ſe redreſſe ſur le bout des piez. D'ailleurs, il rougit par trop de contention, & trop d'enuie de bien faire, outre qu'il eſt aſſez rouge de ſon naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix ni d'haleine, elles luy manquent ſouuent au beſoin.

On, ſe contourne cõme ceux qui ſont ſur vne roue.

MENECRATE. Mais comment fait-on, pour entrer en lice contre luy?

MVSONIVS. Il fit mourir vn Comédien aux jeux Iſthmiques, qui eut la hardieſſe de luy diſputer le prix; car il n'y a pas moins de danger à le ſurpaſſer, qu'à ſe moquer de ſa voix.

MENECRATE. Comment cela, nous n'en auons rien ſçu.

MVSONIVS. Cela ſe fit aux yeux de toute la Gréce, & arriua en cette ſorte. Quoy qu'on n'eût pas acoûtumé de répréſenter des piéces de Theatre à ces jeux, non plus que de chanter aux

jeux Olympiques, il y voulut remporter l'honneur de la Tragédie. Entre ceux qui se présentérent pour luy disputer le prix, estoit vn Comédien d'Epire, fort célébre, qui vouloit auoir dix talens pour luy céder cet honneur; ce qui le faisoit créuer de dépit, outre qu'il auoit déja répréſenté en particulier; & c'est ce qui l'empescha de luy acorder ce qu'il demandoit. Mais comme il vit qu'il récitoit auec grand aplaudissement, il luy fit dire par vn de ses gens, qu'il cédast cet honneur à son Prince; & sur ce qu'il n'en vouloit rien faire, & qu'il redoubloit ses efforts auec grande aclamation du peuple, il fit entrer ses Acteurs sur le Theatre, comme si cela eût esté de la piéce, & ils le poussérent contre vne colonne, & luy coupérent la gorge auec les tablettes d'yuoire qu'ils tenoient en main, qui estoient trenchantes comme des rasoirs. *Sous la Scéne.*

MENE'CRATE. Et aprés cette action, eut-il l'aplaudissement des Grecs, & remporta-t-il la victoire?

MVSONIVS. Cela passoit pour jeu, en vn homme qui auoit tué sa mére.

MENE'CRATE. Il est vray qu'il n'est pas étrange qu'il ait voulu faire taire vn Comédien, aprés auoir taché à fermer la bouche à Apollon, en empeschant sa Prestresse de plus rendre d'Oracles, à cause qu'elle l'auoit mis au nombre des

parricides, quoy qu'elle l'eût encore épargné; Car Oreſte & Alcmeon, à qui elle le comparoit, auoient tué leur mére pour venger leur pére, ce qui auoit quelque ombre de gloire; mais le crime de Néron eſtoit ſans couleur.

MVSONIVS. Tandis que nous parlons, Ménécrate, vn vaiſſeau s'aproche du port, qui ſemble porter quelque bonne nouuelle; car tout le monde y eſt couronné comme dans vn chœur de Comédie, lors qu'il y a quelque choſe de bon à anoncer. I'en voy vn qui nous fait ſigne de la main, & qui nous crie, ce me ſemble, qu'il n'y a plus rien à craindre, & que Néron eſt mort.

MENECRATE. Il eſt vray, on l'oit plus diſtinctement à meſure qu'il s'aproche, réjouïſſons-nous; mais ne faiſons point d'imprécations contre ce Prince, car il ne faut point inſulter à vn mort.

DIA-

DIALOGVE
DES LETTRES DE L'ALPHABET.

Par Monſieur de Frémont, neveu du Traducteur.

Si LE IVGEMENT DES VOYELLES *auoit pû ſe rendre en noſtre Langue, auec toutes ſes naïuetez & ſes graces, on n'auroit pas entrepris cet Ouurage ; Mais comme c'eſt vne piéce pleine de jeux d'eſprit, dont la rencontre ne conſiſte que dans les mots, il a eſté impoſſible de luy donner vn ſens en François, en gardant celuy de l'Auteur. Tout ce qu'on a pû faire, ç'a eſté de profiter de ſon inuention, & pour auoir plus de matiére pour s'égayer, on a fait parler toutes les lettres de l'Alphabet l'vne aprés l'autre, deuant l'Vſage & la Grammaire, dont l'vn eſt comme le Iuge, & l'autre comme l'Aduocat Général. Du reſte, cette galanterie n'eſt pas inutile ; car on y peut aprendre pluſieurs choſes tres-curieuſes, touchant l'orthographe & la prononciation.* *Dialogue de Lucien.*

L'VSAGE. PVISQVE nous-nous ſommes aſſemblez pour ouïr les plaintes des Lettres, & que vous-vous eſtes chargée de les introduire, que ne les fait-on entrer?

LA GRAMMAIRE. Il faut ſçauoir prémié-

rement de quelle façon vous voulez qu'elles ſe préſentent ; Si vous ſouhaitez de les voir en eſtat de ſupliantes, auec les cheueux épars, elles s'habilleront à l'Arabeſque ; Si vous eſtes en humeur de leur accorder le combat, ie les armeray à la Iuifve ou à la Syriaque ; Si vous les aymez mignardes, ie les orneray à l'Italienne ou à la Grecque ; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur, quoy qu'vn peu groſſiéres, ie les pareray à la Gothique ; Si, ſimples & ramaſſées, ie les accommoderay à la Françoiſe.

L'VSAGE. A quoy bon tant de myſtére ? Puiſque nous ſommes en France, & qu'il s'agit d'vn différent entre les Lettres Françoiſes, il faut qu'elles ſe préſentent à la façon du païs.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de ſe faire grandes ou petites, de quelle ſorte voulez-vous qu'elles viennent ?

L'VSAGE. Vous y faites trop de façon ; Ouurez Huiſſiers ; Entrez A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puiſque vous en vſez auec tant de précipitation, ſouffrez que ie vous parle des différens de la Prononciation, & de l'Ecriture ; car cela eſt neceſſaire à l'éclairciſſement du ſujet.

L'VSAGE. Ie ſçay les prétentions de l'vne & de l'autre, la Prononciation voudroit obliger

l'Ecriture à repréſenter aux yeux les choſes, de la façon qu'on les prononce; mais comme cela ne ſe peut faire ſans bleſſer l'Etymologie, elle me prendroit à partie incontinent. Laiſſons donc décider cette affaire au Temps, mon Seigneur & Maiſtre, qui ſans craindre perſonne, fait le procés à tout le monde; Auſſi bien l'Ecriture qui ne s'eſt formée d'ordinaire que ſur la Prononciation, ne pourroit ſouffrir qu'on luy enleuât vn bien dont elle eſt en poſſeſſion depuis ſi long-temps. L'vne & l'autre ſont fondées en raiſons & en exemples; mais moy qui ne me fonde ni en exemple ni en raiſon, i'en vſeray comme ie le trouueray à propos, & pluſtoſt que de faire de nouuelles loix, i'aime mieux obſeruer les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me ſoit permis pour le moins, de parler du genre des lettres, de leur valeur & de leur force.

L'VSAGE. Que ie ſuis las de toutes ces pédanteries, & que ie ſerois fâché de dépendre de la Science qui m'oſteroit tout mon agrément, & corromproit ce bel Air qu'on admire en moy, que i'ay emprunté de la Cour!

LA GRAMMAIRE. Mais voulez-vous abolir l'ancienne coûtume de haranguer à l'ouuerture des Aſſemblées? & me voulez-vous empeſcher de raporter pluſieurs belles antiquitez,

touchant l'origine des Lettres; comme elles ſont paſſées de Phénicie en Gréce, & de Gréce en Italie, & comme l'Alphabet n'a pas eſté acheué tout d'vn coup; mais qu'on y a ajoûté diuerſes lettres en diuers temps, les vnes neceſſaires, les autres ſuperfluës. Ie ſçay vne belle curioſité là deſſus, que vous ſerez bien aiſe d'entendre, qui concerne l'origine des Lettres Françoiſes. Vn jeune Chaſſeur amoureux, traçoit ſur le ſable du riuage où ſa Maitreſſe venoit tous les jours, la figure d'vn jauelot; tournant la pointe du coſté où il deuoit eſtre ce jour-là; Que ſi la Belle y arriuoit la prémiére, elle faiſoit à meſme deſſein diuerſes empreintes de ſon Cor; ſi bien qu'il ſe paſſoit peu de jours qu'ils ne ſe rencontraſſent, ce qui donna la naiſſance à l'I, & au C, qui furent les premiers caractéres François, d'où nâquirent preſque tous les autres. Lors qu'ils ſe vouloient donner auis qu'on les épioit, ſi c'eſtoit pour auertir la Nymphe qu'elle ſe donnaſt de garde de ſon pére, le Chaſſeur traçoit la figure d'vn Iauelot la pointe en bas, auec vn Cor derriére; & lors qu'il le mettoit deuant, c'eſtoit pour éuiter la rencontre de quelqu'autre. Voilà l'origine du p, & du q. La Belle pour rendre la pareille à ſon Amant, donna la naiſſance au b, & au d, en mettant la pointe du Iauelot en haut, & le Cor deuant ou derriére, ſelon les diuerſes

Comme l'X, &c.

perſonnes dont ils auoient à ſe garder. Lors qu'il eſtoit néceſſaire qu'ils ſe cachaſſent tous deux, ils figuroient pour s'entredonner auis, vn Iauelot & vn Cor, auec vn autre Iauelot penchant, ce qui fut le commencement de l'R. Cependant, la Nymphe pour tirer ſon Amant de la peine qu'il enduroit, lors qu'il la ſçauoit en danger, faiſoit deux empreintes de ſon Cor, l'vne au deſſus de l'autre; mais tournées diuerſement, pour ſignifier qu'elle eſtoit ſur ſes gardes; ainſi nâquit l'S. D'ailleurs, quand cet infortuné Chaſſeur ne pouuoit conter ſes peines à ſa Dame, il luy témoignoit ſa douleur par deux Iauelots en croix, d'où vint l'X, & le T, ſelon leur diuerſe ſituation. Et lors que la Belle rencontroit ces caractéres, elle joignoit deux Cors enſemble qui s'entreregardoient, pour l'aſſeurer que ſon amitié ſeroit ſans fin comme l'O. Ainſi pour diuerſes raiſons qui ſeroient trop longues à déduire, ſont venuës les autres Lettres.

L'VSAGE. I'aime mieux encore cette inuention, que ie trouue aſſez ſpirituëlle, que toutes les pédanteries que vous auez de coûtume de dire ſur ce ſujet. Mais c'eſt trop parler, leuez-vous A, & dites en peu de mots ce que vous auez à dire.

A. Tandis que l'E, ne m'a fait que des injures particuliéres, ie me ſuis teû pour ne point

troubler le repos public ; mais aujourd'huy qu'il entreprend ſur toutes les lettres, ie ne puis plus retenir mes plaintes. Il s'eſt déja rendu ſi neceſſaire aux conſones, qu'elles ne viennent plus ſans luy, lors qu'on les apelle ; & comme le K, pour éuiter ſa tyrannie, ſe fut donné à moy, il le fit interdire, iuſques-là que par ſon crédit, l'H qui me conſidére vn peu plus que luy, ne paſſe plus que pour vne aſpiration. Enflé de cet heureux ſuccés, & voyant que de toutes les conſones il n'y auoit plus que le Q, qui luy fiſt teſte, il en conceut vn tel dépit qu'il le voulut aſſaſſiner ; c'eſt pourquoy on ne les voyoit point autrefois enſemble, qu'il n'y eût quelqu'vn entre-deux pour les ſéparer. Non content de cela, il ſe fourre en cent endroits où il n'a que faire ; & aprés auoir corrompu toute la Gaſcogne, il veut encore ſemer ſes abus dans Paris, & fait dire au peuple les *édegrez*, & les *eſtatuës*, & autres termes ſemblables. Mais pour venir à ce qui me touche, il s'eſt joint à l'M, pour me contrefaire, auec tant de ſuccés qu'on ne ſçait plus ſi c'eſt luy ou moy qui parlons. Si ces places luy ſont duës, que ne les tient-il en ſon nom, comme il fait Ieruſal*em*. Il en fait autant de l'N, lors que l'I ne ſe trouue pas deuant luy pour l'en empeſcher. Encore ſe moque-t-il quelquefois de luy à ſon eſcient, comme on le voit par expérience. L'au-

Bé, Cé, Dé.

Ka.

Ache.

Auecque, Bibliotecque, &c. Eſprit, eſtomac, &c. ſans é au Latin. eſphére, eſpatule, eſquelette, &c.

em, ſe prononce am, *horſmis en Ieruſalem.*

qui ſe prononcẽt par an.

sois bien encore d'autres plaintes à faire, tant contre les autres que contre luy; car il m'a banny de la compagnie des Demoiselles: mais pour ne point abuser de vostre audience, ie me contenteray de vous dire, Qu'encore que ie sois presque le seul qui ne cache rien de mon *aage*, on m'en retranche maintenant vne partie. Ie vous prie, est-il raisonnable que les E, se trouuent quelquefois trois ensemble, & que l'A, ne puisse auoir de Compagnon? *âge. crée.*

E. Ie ne sçay pourquoy vous-vous plaignez? car c'est vous qui vous entendez auec la Prononciation, pour me dérober les M & les N, & me reléguer parmy les infidelles en Ierusal*em*; C'est elle qui en vostre faueur a corrompu tout Paris, & vne partie de la Cour, qui ne prononce plus boir*ez*, & manger*ez*; mais boir*ais* & manger*ais*, à l'imitation du peuple aisé à surprendre, qui dit, vous me mordri*ais*. Non content de cela, vous-vous estes allié auec l'I, hors de propos, pour me contrefaire; car i'eusse bien fait tout seul, ce que vous faites ensemble; ou en tout cas, l'S m'eût presté son secours, pour en venir à bout plus facilement. Ie veux bien pourtant oublier toutes ces injures, pour viure en paix auec vous, en faueur de nostre ancienne alliance qui rendoit l'Æ si célebre. *Feste se prononce comme faiſte.*

A. Vous auez raison de souhaiter la paix;

pour jouïr en repos de vos larcins & de vos conqueſtes. Eſt-il ſi étrange, que l'I & moy croyions valoir autant enſemble que vous toute ſeule? Gourmande que vous eſtes, qui de cinq ou ſix mets n'en faites qu'vn!

Mets ville, mets verbe, mes pronom, mais, particule adverſative; mais, il n'en peut mais.

LA GRAMMAIRE. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien public, qu'on pût régler de telle ſorte vos différens, que vous n'euſſiez rien à démeſler l'vn auec l'autre, & que chacun eût ſon partage ſeparé. Mais puiſque cela ne ſe peut, Qu'à l'auenir l'A ne ſe radouciſſe plus tant, quand il eſt auec l'I, s'il ne veut perdre ſes plaiſirs & ſes affaires.

On prononce plésirs & afséres.

L'VSAGE. Nous ordonnons que l'A ſera maintenu dans tous ſes droits, & qu'il luy ſera permis de ſe joindre à l'I, pour faire vn E, tandis que l'E ſe joindra à l'M & à l'N, pour faire vn A. Nous voulons cependant, qu'on prononce Boirez & mangerez, comme on fait les autres E, quand ils ſont auec vn Z, c'eſt à dire comme voyelles, & non pas comme diphtongues; Défendons à l'A d'aller plus de compagnie, ſi ce n'eſt dans Chaalons, & ne luy laiſſons que les Dames, ſans toucher aux Demoiſelles.

Nez, prenez, &c.

B. Quel ordre y peut-il auoir dans l'Empire des Lettres, ſi la ſeconde perſonne de l'Eſtat eſt chaſſée de la fin des mots, excepté des mots barbares,

bares, & ſi l'on ne la trouue plus qu'en plomb, comme ſi elle eſtoit trépaſſée. Mais ce n'eſt pas en cela ſeul qu'on me traite comme ſi i'eſtois mort ; On me fait perdre mes debtes ; On empeſche mes ſubjets de me rendre leurs debuoirs, & leurs ſubmiſſions ; On me retranche du ſecond des mois, & du dernier jour de la ſemaine. Il n'eſt pas juſqu'au P, tant il eſt ſuptil, qui ne s'éforce d'optenir ma place ; & ie ne voy point d'autre moyen de le réduire, qu'en luy oſtant le ſoubçon que ie veuille cabrioler à ſes dépens. Du reſte, i'ay tant de confiance en voſtre bonté, que i'eſpére que vous augmenterez ma dignité, plûtoſt que de la diminuër.

On retranche le B de tous ces mots, & de Fevrier & de Samedy.

On prononce preſque les vns cõme s'il y auoit vn P, & les autres comme vn B.

LA GRAMMAIRE. Si i'en ſuis cruë, on vous châtiera tres-rigoureuſement, d'auoir la hardieſſe de vous nommer la ſeconde perſonne de l'Eſtat, ſous ombre que vous eſtes le ſecond dans l'ordre de l'Alphabet, pluſtoſt par hazard qu'autrement. Sçachez que vous n'eſtes pas plus que la derniére lettre ; & que s'il y a quelque prérogatiue, c'eſt aux voyelles à y prétendre, & non pas à vous.

L'VSAGE. Nous ordonnons que l'on rende au B, tout ce qui luy eſt légitimement deu, ſans qu'on ſoit obligé pourtant de luy rien donner, qu'il ne le demande. Defendons en outre tres-expreſſément au B & au P, de rien entreprendre

l'vn ſur l'autre. Et au regard de l'augmentation des dignitez que le B prétend, il ſe contentera de l'honneur de faire B carre, & B mol.

C. N'eſt-ce pas vne grande ingratitude à l'S, qui me doit ſa naiſſance, de me perſecuter en tous lieux? Ie ne puis faire de leçon, ſans eſtre accompagné d'vne cedille; Ie crains, ſi elle continuë, qu'à la fin elle ne me deſarçonne; & qu'aprés m'auoir pris, elle ne me veuille pas ſeulement mettre à rançon. Le T d'autre coſté, me fait perdre patience; Il ne me peut ſoufrir en deuotion, & il y veut eſtre, quoy qu'il ne s'y entende pas. Il m'a rauy juſqu'aux Prophéties, qui me promettoient que ie ſerois vn iour rétably en auctorité Ie n'oſerois plus me renfermer auec luy dans vne meſme ſyllabe, de peur qu'il ne me faſſe taire, & perdre mes droicts. Aprés m'auoir enleué les bienfaits, il me veut enleuer le bienfacteur; & ie n'auray plus, ſi on l'en croit, que les bienfactrices. Il eſt vray que les Doctes, ſoit par inſtinct ou par contract, ou ſi ie l'oſe dire, par le reſpect qu'ils ont pour mon caractére, qu'ils portent aſſez ſouuent ſur le front, font tout ce qu'ils peuuent pour me conſeruer mes ſujects, & maintenir ma juriſdiction; & le plus abject n'eſt pas d'autre ſentiment. D'ailleurs, i'ay à me plaindre du Q, qui me veut empeſcher de paroître auecque luy en publicque; & aprés

C'eſt ainſi qu'on nomme la virgule qu'on met ſous le c, pour mõtrer qu'il a le ſon de l'S.

On l'écrit maintenãt ſans c. Bienfaiteur.

Vn croiſſant. Il n'y a que les Doctes, qui prononcent ou écriuent ces mots auec vn c.

m'auoir défendu l'entrée du Zodiaque, me veut encore bannir de toute l'Africque; & ſi ie le laiſſe faire, il m'enleuera Senecque auecque toute ma Bibliotecque. Ie demande pour le punir de ſa temerité, qu'on ait à le bannir du *qu*artier. Car enfin, s'il eſt permis à tout le monde de me rongner ainſi les ongles, il ne me reſtera que le bec, & ie ſeray reduit au biſſac. Mais auant que cela arriue, ie perdray le Q, où ie le reduiray à *qu*ia.

Ces mots cõmencent à s'écrire ſans c.

S. Quoy que ce me ſoit vne choſe fort pénible de me tenir debout, à cauſe de ma taille, ie ne laiſſeray pas de me leuer pour dire vn mot en ma défenſe. Quand ie ne tiendrois la vie que du C & de la cédille, n'eſt-ce pas aſſez bien le reconnoître, que de les ſoufrir parmy les François, & en cent autres lieux où ie ferois fort bien leur charge? Que le C ſe contente de paſſer à la montre dans les Sciences, & qu'il prenne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque, de peur qu'on ne luy faſſe ſon procés comme à vn paſſe-volant.

Cédille eſt vn mot Eſpagnol.

L'VSAGE. Il eſt ordonné au C de s'acompagner d'vne cédille, par tout où il en ſera beſoin, ſur peine de mettre l'S en ſa place. Le Q joüira paiſiblement du Zodiaque & de l'Afrique; mais defenſe à luy de ſe montrer en public, quoy qu'on ne le veüille pas bannir de la République.

D. I'ay extrémement à me plaindre de la légéreté auec laquelle on m'a chaſſé de pluſieurs lieux. Quoy qu'on veüille dire, il y va de la gloire des Grands, & de la ſeureté des Marchands que ie les acompagne, particuliérement quand ils ſont ſeuls; Que ſi lors qu'ils ſont en compagnie on me rejette, pour le moins que le T n'en profite pas. Car i'ay ſujet de le craindre, voyant ſes autres vſurpations. Il prend ſi bien ſon temps, quand ie ſuis ſuiuy d'vne voyelle, qu'il ſe vient mettre en ma place, ou du moins il s'y fait ſentir. Ainſi, l'on ne me conſidére plus de pied en cap, & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a conclud ſans moy, que l'on me retrancheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots, ſans conſiderer qu'on ne ſçaura plus à l'auenir, ſur quoy former les féminins; car ſi de verd on a fait verte, peut-eſtre qu'vn jour, de gaillard, on fera gaillarte. I'ay taſché par droit de repreſaille, de faire d'vn Lieutenant vne Lieutenande; mais ie ne l'ay pû encore obtenir que dans les Prouinces. Si l'on me veut retrancher ainſi par tout, comme les beaux Eſprits ont commencé, on me contraindra de paſſer le reſte de mes jours en aduerſité.

On cõmence à les écrire au pluriel ſans d.

On prononce icy le d, *comme vn* t.

Ajoûter, aiuger &c. ſans d.

L'VSAGE. Lors qu'il y aura trois conſones à la fin des mots, nous enjoignons au D de ſe retirer; & entendons auſſi qu'il ait à ſortir des

Hazars ſans d.

lieux inconnus à l'oreille, ſi ce n'eſt à la fin des monoſyllabes, où il peut bien paroître, pourueu qu'il ne die mot. *Pied, nud, le d ne ſe prononce point.*

E. On voit par les diſcours de l'A, l'auerſion que mes Compagnes ont pour moy; quoy que ie ne leur aye iamais donné aucun ſujet de me haïr. Car bien-loin d'entreprendre ſur leur juriſdiction, elles entreprennent toutes ſur la mienne. Soit que l'I ſe joigne à l'A ou à l'O, il leur fait prendre mon nom. Mais il ne croiroit pas m'auoir fait aſſez de mal, s'il ne m'en faiſoit de ſon chef. Il m'a enleué boëte, coëfe, & mirouër, & feint fort ſouuent que ie ne ſuis pas auprés de luy. L'V ne m'épargne pas dauantage, de ſorte qu'il n'y a point de ſeureté pour moy, de m'en aprocher. Voilà comme toutes les voyelles s'éforcent à l'enuy de me perdre. I'ay horreur de dire le reſte; elles ne me rencontrent iamais à la fin d'vn mot ſans me manger, ſi ie ne ſuis armé d'vn accent. Quand ie ſuis placé auſſi auantageuſement qu'elles, ie ne les crains pas; & ie m'en vengerois bien, ſi le T, ſans aucune raiſon, ne ſe venoit point mettre entre-deux. Car ſi ie ne leur rendois alors la pareille, ie les choquerois ſi rudement, qu'elles s'en tiendroient offenſées, ou elles n'auroient point de ſentiment. Ie me ſuis déja vengé de l'A dans les articles, & i'en euſſe fait de meſme dans les pronoms, s'ils n'euſ-

Aimer, paroiſtre, cõme émer, pareſtre.

On écrit boite, coife, miroir.

fin, ſureté.

d'a, pour de a.

dira-t-on.

l'épée, pour la épée.

ſent eu la diſcrétion, pour éuiter mon impétuoſité, de changer leur A en on. Enfin, il n'eſt pas iuſqu'aux conſones, qui ne me mangent entr'elles, ſur tout quand ie parle de ma grand' mére; & i'ay grand' peur qu'elles n'en demeurent pas là; car elles ont bien *ds* imaginations extrauagantes, qui me regardent.

mon épée.

L'é ne ſe prononce point en des, les &c. quand vne voyelle ſuit

En cet endroit les voyelles faiſoient vn tel bruit pour interrompre l'E, que n'euſt eſté que l'S & le T, ſe mettant enſemble, firent St, elles ne vouloient pas ſe taire; Car toutes les autres conſones n'oſoient parler ſans leur permiſſion. Le bruit eſtant apaiſé, l'A répondit en cette ſorte, pour le reſte des voyelles.

A. Si l'on n'eſtoit perſuadé de noſtre innocence, nous nous défendrions aiſément du crime dont l'E nous accuſe. Mais c'eſt aſſez pour noſtre juſtification, que chacun ſçache que c'eſt vn gourmand qui ſe mange luy-meſme, ſans aucun reſpect pour l'h, qui ſe met ſouuent entre-deux, pour l'en empeſcher. Ainſi, ce pauure hébété ſe détruit par ſa gourmandiſe.

l'e & l'hſe mangent icy.

LA GRAMMAIRE. Comme il eſt de la Politique d'abaiſſer ceux qui s'éléuent trop, & de redreſſer ceux qui panchent à leur ruine; ainſi, l'Vſage, à mon aduis, deuroit retrancher vne partie de l'authorité de l'E, pour en faire part aux voyelles, parce que toutes quatre enſemble, ne ſont pas ſi employées que luy.

L'VSAGE. Nous voulons que les choſes demeurent en l'eſtat où elles ſont maintenant, iuſqu'à nouuel ordre.

F. Comme ie ſuis la prémiére en Fidelité, ie trouue fort étrange qu'on m'oſte les cleſs, & qu'on me veüille couper les nerfs ; car aprés cela, comment pourrois-je ateindre les eerfs à la courſe ? Cela eſt bien éloigné de la promeſſe qu'on m'auoit faite de bannir le Ph, afin d'étendre les bornes de mon Empire. Iuſqu'icy il m'a toûjours défendu l'abord des Prophétes & des *Philoſophes*, & il ne veut pas meſme que i'aſpire à *Philis*, quoy qu'elle n'ait que moy à la bouche. Si i'auois eſté auſſi ſéuére, iamais l'Vne ſe ſeroit mis en poſſeſſion de toutes les veuves, tant recreatiues que rebarbatiues ; cependant, comme i'ay veu qu'elles l'aimoient plus que moy, ie luy ay cédé tout ce que i'y pouuois prétendre.

On prononce ces mots ſans f.

l'F.

Ces mots ont vne f au ſingulier.

P. Quand vne longue poſſeſſion ne ſeroit pas vn juſte tiltre ; aprés nous auoir fait trauerſer tant de Terres & de Mers, débité tant de beaux Apophtegmes, & enrichy ce païs de tant de *Phraſes* & de Paraphraſes, il ſemble qu'il y auroit de l'inhumanité, à nous ſeparer de la compagnie de Philis & de Philoméle, puiſque nous ſommes de meſme païs, & que nous auons iuſqu'icy couru les meſmes auantures.

C'eſt qu'il vient des Grecs.

L'VSAGE. I'ordonne que l'on conſerue le

Ph le plus qu'on pourra; mais du reſte, quand on veut s'établir en vn païs, il en faut prendre l'habit & les mœurs.

C'eſt qu'on mange l'h Latin.

H. Hélas! Hélas!

LA GRAMMAIRE. Veritablement, il y a de l'injuſtice d'oſter les mots Grecs au Ph; mais quoy, l'Vſage fait ce qu'il luy plaiſt.

G. Ie meriterois bien quelque priuilége, moy qui marche à la teſte de la Grammaire; mais ie ſuis ſi malheureux, qu'il n'y a que moy qu'on retranche du commencement & de la fin des mots. L'I ſemble n'auoir changé de nature, & ne s'eſtre fait conſone que pour m'enleuer mon bien. Enfin, il n'eſt pas iuſqu'à l'N qui ne me perſecute, & qui ne m'en oſte vne partie; Mais ce n'eſt pas à moy ſeul qu'elle fait injure; car aprés auoir décrédité le T, & l'auoir empeſché d'eſtre receu aux emprunts, elle veut chaſſer le C de ſon banc, & bannir le D du rond de la terre.

Jumeau, &c pour gemeau. Soin ſans g, &c.

ſans t. Le c ni le d ne ſe prononcent point icy.

C. Meſlez-vous de vos affaires; Vous dites qu'on vous dérobe, & vous faites encore pis; Car aprés auoir fureté mes clapiers, & réuélé mes ſecrets, vous auez voulu, par vne cruauté ſans ſeconde, me tuër auec vn canif, pour me voler mes Patacons.

Tous ces mots ſe prononcent par vn g, glapier &c

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont du raport, ainſi que le B & le P, le D & le T, il y a

il y a toûjours entr'eux quelque différent, qu'il faut taſcher à apaiſer, pour empeſcher la confuſion.

L'VSAGE. Nous ordonnons que l'I & le C garderont les places qu'ils occupent, auec pouuoir de les tenir en leur nom, ou ſous celuy du G. Nous voulons auſſi que l'N ſe puiſſe paſſer de luy, à la fin & au milieu de quelques mots, ſans qu'elle ſe puiſſe pourtant préualoir de témoins & de reconnoiſſances, pour attenter ſur le ſang & le rang du G. *Le g s'oſte aux vns, & ſe met aux autres.*

H. Qu'on vante tant qu'on voudra, le vaſte Empire des Lettres, ſi ie n'y poſſéde rien, il ſera toûjours tres-petit à mon égard. Qui eſt-ce qui peut plus légitimement que moy, aſpirer aux Honneurs? & cependant quand i'y ſuis, on ne veut pas que ie parle. On en vſe ainſi en pluſieurs autres rencontres; & à force de m'en plaindre ie me ſuis tellement enroüé, qu'on ne m'entend plus; & ſi i'ay ruiné mon eſtomac. Les voyelles entr'elles ne me content pour rien, les conſones me rejettent; & i'ay beau dire la verité, l'on ne veut plus prendre de mes Almanacs. Ainſi, ie ne ſuis preſque plus que dans la bouche des affligez. Quand ie conſidére tous ces outrages, ie ne puis m'empeſcher de vous prier de m'accorder mon congé; & ie croy que le K eſt ſur le point d'en faire autant. *C'eſt qu'il ne ſe prononce point. ſans b. Sans h. Hélas.*

K. En effet, puis-qu'on ne fait plus de K, & que toutes les fois que ie me ſuis voulu plaindre, on m'a renuoyé aux Kalendes Grecques, ie ſuis réſolu de quitter la France, pour m'établir au Septentrion, où i'auray part à vne bonne partie des Seigneuries & des Villes. Ie ne penſe pas qu'aprés m'auoir voulu bánnir, on me veüille retenir par force.

LA GRAMMAIRE. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'on a parlé de ſe défaire du K. Mais toutes les fois qu'on a mis cette affaire en déliberation, on a eſté retenu par quelque conſidération importante. Pour moy, ie ſuis d'auis, pour le moins, qu'on luy laiſſe place aux Rébus, où il fait vn tres-bel effet.

L'VSAGE. Nous voulons, pour reprimer l'inſolence de l'H, qu'elle aſpire toute ſa vie, ſans pouuoir rien obtenir; & commandons au K de vuider tout préſentement de l'étenduë de l'Alphabet, ſur les peines portées par les Ordonnances.

I. Ie n'ay qu'vn mot à dire, c'eſt qu'il plaiſe au Iuge d'ordonner que l'Y ſuiue le K; puiſque ie feray bien ſa fonction, & que c'eſt vn étranger, qui n'a que voir en noſtre païs. Ie ſuis preſt d'abandonner pour cela toutes les prétenſions que i'ay ſur les Etrangers, & particuliérement ſur l'Eſpagne & ſur l'Alemagne.

On mettoit autrefois vn i à tous ces mots.

Y. Ie m'en vais vous montrer deux chemins par où ie prétens de me ſauuer. Prémiérement, ie ſuis plus digne de croyance que l'I ; & ſi le Roy ne m'auoit, on y trouueroit à redire. Aprés, on ne me prendra iamais pour vne conſone ; au lieu que cela arriue à ma Partie deuant toutes les voyelles ; & ſans cela il y a long-temps qu'il m'auroit arraché les yeux. Pour le moins, comme ie reſſemble à vn verre, que l'on me conſerue pour les yurognes.

LA GRAMMAIRE. Il eſt juſte de le conſeruer, quand ce ne ſeroit que pour montrer l'origine des mots qui viennent du Grec, comme il en porte le nom ; outre qu'il ne fait point d'Equiuoque comme l'I, quand il eſt auec les voyelles.

L'VSAGE. Nous ordonnons que l'Etymologie maintiendra l'Y de tout ſon pouuoir, & permettons neantmoins à l'I, à cauſe qu'il eſt François, de s'établir en ſa place le plus qu'il pourra, tant qu'on ait renuoyé l'autre en ſon païs ; mais il ne luy faut pas faire ce déplaiſir de le bannir tout d'vn coup.

L. Pour eſtre voiſine de l'I, il ne m'en traite pas plus ciuilement ; car s'il arriue qu'il paſſe deuant moy, il me moüille en vn clin d'œil ; & s'il arriue qu'vne de mes ſœurs vienne à mon ſecours, fût-elle accompagnée d'vne voyelle, il

On apelle vne l moüillée, quand l'i ſe prononce auec.

nous moüille toutes deux. Il eſt vray qu'il a la
I l ne ſe moüille point icy. conſidération de nous épargner dans la ville, & en quelques autres lieux ; au lieu que l'V eſt tout à fait vuide de pitié. Depuis le grand procés que
Où l'u exclud l'l, hormis en ceux-cy. nous eûmes enſemble pour les pluriels, où les Conſuls que i'auois pris pour Iuges, diſant que ie fais la Belle, ne me laiſſérent que les Bals, les Euentails & les Paraſols; Mon ennemi victorieux s'eſt tellement enorgueilly, que non-content de
Lieux dont on bannit l'l. m'auoir rongné la robe iuſqu'au genou, il m'a voulu rompre le cou, & ne m'a pas laiſſé le ſou. Enfin, l'on me maltraite en mille façons; & ie ne ſçay comment l'on peut ſoufrir qu'eſtant fi-
On en a retrãchévne. déle & vtile, comme ie ſuis, ie ne batte en ces lieux-là que d'vne L.

L'VSAGE. Sans auoir égard aux plaintes de l'L, nous ordonnons, en confirmant la Sentence des Conſuls, que l'V ſe ſeruira des pluriels qui luy ont eſté ajugez. Mais atendu qu'il empiéte ſur les ſinguliers à ſon préjudice, nous voulons pour la dédommager, qu'il ne puiſſe iamais paſſer pour
Bel a, &c. Beau, deuant pas vne voyelle.

M. S'il eſtoit honneſte de ſe louër ſoy-meſme, ie pourrois dire ſans vanité, que i'ay plus de tendreſſe que perſonne pour mes Compagnes, puiſque i'ay réſolu de ſoufrir plûtoſt toutes choſes, que de me plaindre. Toutefois, pour ne paroître pas inſenſible en vn jour de Plaintes, ie demande

qu'on ait à retrancher les abréuiations. Car c'eſt vne choſe bien rude, de voir qu'on me coupe deux jambes à tout propos, & qu'on ſe contente de mettre la troiſiéme en potence, pour me déſigner; ſans parler de ma ſuite, qu'on retranche ordinairem. dans les aduerbes, pour auoir plûtoſt fait. C'eſt bien peu reſpecter vne perſonne qui marche deuant les *M*agiſtrats; qui fait la *m*ajeſté, les *m*erueilles, & les *m*iracles; ſans qui il n'y auroit ni ho*mm*es, ni fe*mm*es, ni ani*m*aux; & ſans qui le *m*onde meſme ne ſeroit point.

m, par abréuiatiõ.

ſans ent.

LA GRAMMAIRE. Chacun eſt aueugle dans ſes intereſts. Sans les abréuiations vous ne feriez pas toute ſeule, mille, comme vous faites; ni Monſieur & Madame auec vne R & vn E; vous mériteriez vn châtiment exemplaire pour vne ſi injuſte plainte.

M.

*M*r. *M*e.

L'VSAGE. Encore que i'aye cela de commun auec les autres Légiſlateurs, que nos Loix ſont également faites pour tout le monde. Neantmoins elles diférent en cecy, que les Grans ſe diſpenſent des leurs, & que i'ay bien de la peine à faire obſeruer les miennes au Peuple. I'ordonne pourtant, à telle fin que de raiſon, qu'on n'ait plus à abréger les M ni leur ſuite, ſi ce n'eſt lors qu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lors qu'vn ſuperieur agira auec vn inferieur, ou vn égal auec ſon pareil dans la familiarité.

Monſ*m*.

N. Si ie me leue auec tant de précipitation, c'eſt pour épargner à l'M la peine de ſe raſſeoir. Chacun ſçait la paſſion que i'ay toûjours euë pour le P & pour le B; cependant, toutes les fois que ie me préſente pour en aprocher, cette préſomptueuſe ſe préualant de ce qu'elle a trois jambes, & que ie n'en ay que deux, acourt pour prendre ma place; & ſous mon nom, jouït d'vn bien qui n'eſt deû qu'à moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez-vous en eſtre aimée? Non, non, ſçachez qu'ils ne vous peuuent ſoufrir; & que ce que i'en fais, n'eſt que parce qu'ils le deſirent. Si ie ne trauaillois que pour ſatisfaire à mon ambition, ie ne vous en laiſſerois pas tout l'honneur. Cependant, vous me ruinez en parfums, vous m'empeſchez de paroître en Automne, & vous-vous atribuëz à vous ſeule, les Colomnes qu'on n'a dreſſées que pour nous deux. Vous faites plus; car vous mangez ce P, que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal, ne pouuiez-vous vous exemter de luy en faire? & croyez-vous que ce ſoit vn bon moyen pour le domter, que de le chaſſer d'vne place que vous ne pouuez retenir ſans luy?

On prenõce n pour m.

ſans p.

Quand il n'y a point de p, on prononce n.

N. Ie ne vous en oſte pas encore à demy; car vous eſtes inutile en cent endroits; Qu'auez-vous que faire de paroître, où c'eſt moy qui parle & non pas vous? Si i'en eſtois creû, on vous

osteroit nom & surnom, & l'on ne vous laisseroit que la faim.

L'VSAGE. Attendu que les deux Lettres qui sont en dispute, sont proches voisines, & qu'vne plus longue contention pourroit causer entr'elles quelque froideur; Nous voulons & entendons que l'M continuë ses soins, pour empescher l'N de se mettre deuant le B & le P. D'autre costé, l'N pourra tenir quelquefois leur place, pourueu qu'elle en vse sans présomption, & sans rien atenter sur exemption ni redemption, sur indemniser ni indemnité. Nous ordonnons aussi que l'M gardera nom, surnom, & pronom; & que l'N conseruera les Colonnes, auec espérance d'auoir bien-tost l'Autonne aussi toute seule. *I'm se prononce icy.*

O. Quelque forte que soit vne amitié, il suruient quelquefois des accidens si impréueus, qu'il semble que tout se doit rompre. Mais souuent aussi cette tempeste ne sert qu'à l'afermir & à luy faire jetter de plus profondes racines. I'espére qu'il en arriuera de mesme, dans le fâcheux démeslé que ie suis forcé d'auoir auecque mes sœurs, & mes meilleures amies. Mais que ne fait-on point tous les jours, pour conseruer son bien? Ie suplie donc l'A de me rendre la moitié des villes de Laon & de Craon, & de ne pas manger tout seul les Paons & les Faons. Outre cela, ie vou- *On les prononce sans*

au, fait o. mœurs, cœur, &c. drois bien qu'il ne se joignît plus à l'V, pour me contrefaire. Pour l'E, il s'est aproprié tout ce que nous auions en commun; & ie ne suis plus là qu'vn o en chifre. Il a fait pis; car il m'a osté ce que ie possédois sans luy; & ie n'oserois plus paroistre auec l'I; car on ne me pourroit plus reconnoistre. S'il continuë, i'ay peur de n'auoir plus à la fin ni Foy, ni Roy, ni Loy. L'V, d'autre costé, m'oste Tholose & Cologne, qui m'appartiennent, & cent autres places semblables. Pour me pouuoir maltraiter impunément, on m'empesche d'aller en compagnie; mais il me semble qu'on me le deuroit bien permettre, pour resister à tant d'ennemis. Cependant, lors que de deux O on en a osté vn, pour empescher son compagnon de courre aprés, on l'arreste auec vn accent graue.

On prononce paroestre, reconnoestre.

On prõce Thoulouse, Conlogne, &c.

rôle, contrôle.

rôle.

A. Ie suis tout prest de vous rendre ce que vous me demandez, pourueu que vous fassiez restitution de vostre part; Donnez-moy ce qui m'apartient de la riuiére de Saone; Partageons ensemble le mois d'Aoust, & ne vous saoulez pas toute seule à mes dépens.

Il n'y a que l'O qui se prononce en ces mots.

O. Qu'on auroit grand tort de me faire passer pour estre de mauuaise conscience, veu que de toutes les lettres, il n'y en a point qui aille plus rondement que moy!

LA GRAMMAIRE. L'Etymologie a interest de

de maintenir l'O dans la pluſpart de ſes demandes. La Prononciation d'autre coſté, n'y veut pas conſentir ; c'eſt à l'Vſage d'en ordonner ce qu'il luy plaira.

L'VSAGE. L'O a beau ſe plaindre qu'on luy fait tort ; l'A a déja montré qu'il luy en fait tout autant ; Il empiéte ſur l'I, quelque ſoigneux qu'il ſoit de ſe défendre ; il empeſche l'E de s'aſſeoir, & il a voulu enleuer à l'V ſa Nourice. C'eſt pourquoy i'ordonne que les choſes demeurent en l'eſtat qu'elles ſont, iuſqu'à ce qu'il en ſoit plus amplement informé. Cependant, il continuëra ſes bons offices dans les chiffres ; car quoy qu'il n'y paſſe que pour vn zéro, il ne laiſſe pas d'y eſtre auſſi neceſſaire que les autres ; & a cet auantage par deſſus eux, qu'il n'eſt pas ſujet à diuiſion.

On prononce ſongneux, aſſoir ſans e. Norice à Paris ſans u.

P. Tant qu'on ne nous a défendu que les Iuleps, les Sirops & les Ptiſanes, nous-nous ſommes fort bien portez ; mais aujourd'huy qu'on ne veut plus que nous-nous trouuions aux Noces, nous-nous portons fort mal. Cependant, on ne nous veut pas donner Bapteſme, non pas ſeulement vne paire de ſept Pſeaumes ; & à vn beſoin on nous laiſſeroit manger des loups. Ie n'ay iamais veu vne telle cruauté ; qu'on nous donne pour le moins la clef des champs, ſans nous tenir toûjours renfermez dans vn camp, comme dans vn rempart.

Tous ces mots ſe prononcent ſans p.

L'VSAGE. Nous ordonnons que le P ne ſe prononcera point dans les mots où il eſt trop rude; qu'il ne s'écrira pas meſme en quelques-vns, & que cet Arreſt ſera mis promtement en exécution.

ſans p.

Q. Comme l'V ſe pourroit bien préualoir de ce que ie le ſoufre toûjours prés de moy, il me ſemble qu'on me deuroit permettre de paroître quelquefois ſans luy. Et puis qu'on a renouuelé l'Arreſt contre le K, ie demande part à ſa confiſcation; Car, à mon aduis, *K*alendrier & toute la *K*irielle, me ſeroient mieux deus qu'au C, auſſi bien que *cœu*illir, & cer*cœu*il.

LA GRAMMAIRE. Taiſez-vous, Q, & laiſſez faire à l'Vſage, qui ſçaura bien quand & comment il vous faut employer.

L'VSAGE. Nous défendons au Q de s'entremettre des affaires du K, ni de rien prétendre à ſa dépouille, ſur peine d'eſtre traitté comme luy.

R. L'I & l'E m'ont tellement afoiblie en diuerſes occaſions, & ſur tout à la fin des mots, qu'on ne m'entend preſque plus aller ni venir. Ie taſchay d'abord de me rétablir par la douceur; mais voyant que cela n'y faiſoit rien, i'y employay le fer & l'Enfer, & ſi ie n'en ay pû venir à bout.

r ne ſe prononce point aux premiers, mais aux derniers.

L'VSAGE. Nous ordonnons à l'R de filer

doux quand elle ſera la derniére, ſur peine d'eſtre chaſſée, ſi ce n'eſt aſſez de la négligér. *r ne s'y prononce point.*

S. Ie ne ſçay ce qui a pû obliger les Auteurs modernes, à me retrancher comme ils font; ie prétens bien renuerſer toute leur écriture; car quoy qu'ils faſſent, l'ancienne couſtume ſera pour moy. Suis-je ſi dangereuſe, qu'il faille que les voyelles ſe couurent d'vn accent, de crainte de m'aprocher? C'eſt eſtre trop meſconnoiſſantes de la faueur que ie leurs fais de me mettre entr'elles, pour les empeſcher de s'entremanger. Toutefois, comme chacun ſe peut tromper, ſi l'on trouue que i'aye tort de le faire, ie me condamne; mais comme ie me ſoûmets, il faut que les autres en faſſent autant; & ſi l'on m'en croit, on commencera la réformation par le banniſſement de l'H; vn accent ſuffira pour marquer où il faudra aſpirer. Le C, le K, & le Q, n'eſtant qu'vne meſme choſe, ce ſera aſſez de retenir le C; Et puiſque nous deuons eſtre toutes ſimples, il faut faire le procés à l'X, comme double, & renuoyer en Gréce l'Y & le Z, pour décharger l'Alphabet de ces lettres ſuperfluës. Mais pour faire voir que ie plains moins mes peines que mes paroles, ie ſuis preſte à faire la fonction de l'X & du Z; & ſi ie n'en puis venir à bout, i'apelleray le C à mon ſecours. *é pour es.* *On met quelquefois vne s, entre deux mots, pour adoucir la prononciation.*

Z. Ie tiens que de toutes les Lettres, il n'y

en a point de plus dangereuſe que l'S, non-ſeulement à cauſe qu'elle a la figure & les ſifflemens du Serpent, mais à cauſe qu'elle ſe gliſſe comme luy, & ſe va mettre entre les mots où elle n'a que faire. D'ailleurs, elle ſe change en deux ou trois façons, ſans aucune conſidération du C ni de moy, ni du Zéle que i'ay pour vôtre ſeruice. Mais bien-loin de luy acorder ſes demandes, il luy faut faire porter la peine qu'elle a ordonnée contre les autres. Le C & la cédille rempliront fort bien ſa place; & lors qu'ils ne le pourront faire, ie ne leur manqueray pas au beſoin.

auant-s-bier.

S. Ie ne ſçay ſi i'ay l'air d'vn Serpent; mais il faut bien que i'en aye la prudence, pour ſoufrir toutes ces injures.

L'VSAGE. Nous permettons d'oſter l'S, des lieux où l'on ne la ſent point, pourueu qu'on marque l'endroit de quelque accent, iuſqu'à ce que l'œil y ſoit acoûtumé; Et pour la punir de ce qu'elle ſe fourre aux endroits où elle n'a que faire, nous voulons que le Z profite de toute la gloire qui luy en pourroit reuenir.

Elle ſonne comme vn z en ces lieux.

T. Il eſt bien difficile d'acquerir beaucoup d'amis, ſans faire des enuieux. Tandis que ie fais tout ce que ie puis pour tenir les autres en paix, & que ie m'intrigue aſſez heureuſement entre les voyelles, pour leur ſeruir de liaiſon, les conſones en ſont enuieuſes; & l'S ne marche

dire-t-on.

point auecque moy qu'elle ne me faſſe taire, & éuanoüir à tous momens. *ſans t, ou dumoins il ne s'y ſent point.*

L'VSAGE. En conſequence de ce qui a eſté ordonné, qu'il n'y aura plus que deux conſones à la fin des mots, I'entens quand il y en aura trois, qu'on rejette la plus inutile, ſans que cela puiſſe préjudicier au corps ni aux Arts, ni à d'autres particuliers qui ont intereſt à les conſeruer. *temps, champs, doigts, &c.*

V. A conſiderer ma condition en général, ie ne croy pas qu'il y en ait de plus bizarre. Ie ſers de voyelle, & de conſone; & la pluſpart des diphtongues ne ſe ſçauroient paſſer de moy. Il faut que ie me radouciſſe à la veüe, & que ie me fortifie à la vertu. Les vns me prononcent V, les autres Ou; Ceux-cy font de moy vn B, ceux-là vn G. Il y en a qui me font ſeruir d'F, & d'autres qui me mettent double, pour me faire paſſer pour ce que ie ſuis. Cependant, ſans conſiderer en combien de façons ie ſuis vtile, on me traite ſi fort en cadette, à cauſe que ie ſuis la derniére de mes ſœurs, que dans la crainte qu'on a que ie ne quitte la fin d'vne ſyllabe, pour me mettre à la teſte de celle qui ſuit, on a toûjours les deux poins leuez ſur moy; & lors que ie m'en plains, on me menace de m'enfermer dans vn Couuent. *Gualtérus pour Waltérus, Vleſſingue pour Fleſſingue, Weimar pour Veimar. connûe. pour Conuent.*

L'VSAGE. Nous ordonnons, ayant égard

aux plaintes de l'V, que les deux poins ne ſe mettront plus ſur luy, mais ſur la voyelle qui le ſuit; & en faueur de l'Etymologie, qu'on écrira ſi l'on veut Conuent, quoy qu'on le prononce autrement.

pour montrer que c'eſt celle-là qu'il faut détacher.

X. L'S fait bien voir ſon ignorance, lors qu'elle dit que ie ſuis vne lettre ſuperfluë. Ie ſers de C à excellent, de deux C à exécuter, de G & de Z à exemption, d'vne S à Xaintonge, de deux à ſoiſſante, de C & de T à fluxion, de Z à deuxiéme; ſans parler du Phénix, où ie ſuis en ma propre ſignification, & du Cardinal Ximenés, où ie ſers de Ch. Et aprés cela, il faut qu'vn pauure ſerpent me traite de ſuperfluë? Bien-loin de me retrancher, on deuroit ſoufrir que ie fuſſe toûjours en action; Car que deuiendroient ſans moy les Xerxés, les Xénophons, & les Aléxandres?

On prononce eccellent, eccécuter, egzemptiõ. Saintonge, ſoiſſante, fluction, deuxiéme, Chimenés.

S. S'il ne tient qu'à cela, on trouuera bien le moyen de les faire ſubſiſter ſans vous. A-t-on iamais veu vne inſolence pareille à la voſtre, vous faites gloire de vos larcins, & les autres s'en défendent?

par vn C∫.

X. Hé bien! qu'on me faſſe mon procés; le mieux qu'il vous puiſſe arriuer, c'eſt qu'on vous donne ma place; Qu'il vous fera beau voir eſtre deux, à faire la fonction d'vne lettre ſuperfluë? D'ailleurs, comment garderez-vous la medio-

erité, qui eſt neceſſaire en cette occaſion, vous qui vous hauſſez & baiſſez toûjours, & qui n'auez iamais marché droit en aucune affaire? Vous ne m'empeſcherez pas, pour le moins, de tenir ma place dans les lettres numerales.

LA GRAMMAIRE. Ni là, ni ailleurs, vous ne faites la fonction que de deux lettres. Auant que les diuerſes façons de compter fuſſent inuentées, on ne comptoit que par ſes doigts, dont chacun faiſoit vn; & pour marquer cinq, on montroit le pouce auec le doigt qui le ſuit, qui font vne eſpéce d'V. Si bien que deux V l'vn ſur l'autre, faiſoient dix; & c'eſt delà qu'eſt venuë l'X.

L'VSAGE. Nous auons maintenu & maintenons l'X, dans toutes les fonctions de ſa charge, & meſme à la fin des mots, pourueu qu'elle ſoit là ſans ſe faire trop ſentir. Mais haſtons-nous, le temps preſſe. *Feux, comme s il y auoit vne s.*

LA GRAMMAIRE. C'eſt fait; car l'Y & le Z n'ont rien à repréſenter, que ce qu'ils ont déja dit.

L'VSAGE. Si celà eſt, auant que de finir cette Aſſemblée, ie veux dire vn mot aux Lettres, comme amy, aprés les auoir jugées comme Souuerain. Ie vous conjure donc, Belles lumiéres des Eſprits, Elemens de la parole, ſacrez Atomes dont s'eſt formé ce grand monde des Sciences,

de mettre fin à vos plaintes, & de viure en bonne intelligence à l'auenir. Vous eſtes les Gardiennes fidéles de ce que les hommes ont de plus précieux. C'eſt en vous qu'ils trouuent la ſeureté de leurs affaires, & leurs plus ſolides plaiſirs. Sans vous, l'abſence ſeroit le plus grand de tous les maux; Par voſtre moyen, on paſſe à couuert à trauers les ennemis. Vous ſçauez le ſecret de faſciner la veuë des jaloux, & de tromper la garde la plus fidelle. De voſtre petit nombre ſont nez comme par miracle, vn million de mots différens; Vous eſtes les fondemens inébranlables des Loix, & les dépoſitaires de la Verité. Enfin, ſans vous on ne ſçauroit que confuſément la naiſſance du Monde; & les plus belles actions ſeroient enſeuelies dans les tenébres de l'Oubly.

SVPLE'MENT DE L'HISTOIRE VERITABLE.

Lucien ayant dit à la fin du ſecond Liure de cette Hiſtoire, qu'il alloit décrire en ſuite les merueilles qu'il auoit veuës aux Antipodes; & cela ne ſe trouuant point, ſoit que les Liures ayent eſté perdus ou autrement; il a pris enuie à celuy qui a fait le précédent Dialogue, de ſe jouër à ſon exemple, en des auentures étranges & inouïes. Mais comme il n'y a rien de ſi facile, que de feindre des choſes qui n'ayent aucun fondement dans la Raiſon ni dans la Nature, il n'a pas crû le deuoir imiter en ce point; & n'a rien dit, qui n'ait quelque ſens allégorique, ou quelque inſtruction meſlée auec le plaiſir.

LIVRE TROISIESME.

I. Deſcription de la République des Animaux. II. Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix. III. Paſſage de Lucien aux Antipodes. IV. Bataille des Animaux contre les Sauuages. V. Pacification, par l'entremiſe de Lucien.

LE plus réſolu demeura ſans force & ſans courage, voyant noſtre Vaiſſeau briſé, & toute l'eſperance du retour perduë; mais après *I. Deſcriptiõ de la République des animaux.*

nous eſtre conſolez du mieux que nous pûmes, les vns allumérent du feu, les autres ſe répandirent le long de la coſte, ou entrérent plus auant dans le païs pour le découurir. Sur le ſoir, ceux qui eſtoient allez à la découuerte, raportérent que le païs eſtoit cultiué & remply de toutes ſortes d'Animaux, dont pluſieurs leur eſtoient inconnus, mais qu'ils n'auoient point veu d'hommes. Ce qui les auoit le plus étonnez, c'eſt qu'on voyoit d'vn coſté des Agneaux paiſtre parmy des Loups; de l'autre des Faucons voler en la compagnie des Colombes; Icy des Cygnes ſe joüant auec des Serpens, & là des poiſſons nageans parmy des Caſtors & des Loutres. Sur ces entrefaites, arriuérent des Singes vétus à la Grecque, qui nous vinrent faire commandement de la part du Roy de l'aller trouuer; Ils portoient chacun ſur le poin vn Perroquet qui leur ſeruoit de Trucheman, & parloit bon Grec; ſans quoy l'on n'eût pû iamais rien entendre au jargon de ces Ambaſſadeurs. Cependant, obeïſſant aux ordres du Prince, nous-nous acheminons vers le lieu où il eſtoit, & aprenons d'eux en chemin, Que nous eſtions dans l'Iſle des Animaux, qui dépendoit du vaſte Empire des Fables; Qu'elle eſtoit enuironnée de celles des Geans, des Magiciens, des Pygmées, & autres ſemblables, qui reſſuoient toutes de la juriſdi-

ction des Poëtes, dont l'Iſle eſtoit aſſez proche. Que cet Empire eſtoit partagé en ſept Comtez, gouuernées par autant de Comtes; qui ſont les Contes pour rire, les Contes de la Cigogne, les Contes jaunes, les Contes violets, les Contes borgnes, les Contes à dormir debout, & les Contes de vieille, ſans parler de pluſieurs autres petis Contes de moindre importance. Que parmy tous ces peuples, le plus grand crime eſtoit de conter deux fois vne meſme choſe; Qu'on n'y eſtoit point introduit qu'on ne laiſſaſt ſon jugement à la porte, auec permiſſion de le reprendre au retour; mais qu'on le retrouuoit preſque toûjours ou égaré ou corrompu; Que la République des Animaux eſtoit gouuernée par le Phénix, & que celuy qui régnoit alors, auoit eſté curieux de nous voir, parce qu'il ne faiſoit que de naiſtre, & n'auoit iamais veu d'hommes; car du reſte, il eſtoit en ſa perfection dés le point de ſa naiſsáce. Que ſans cela, on ne nous auroit pas ſouferts plus long-temps dans l'Iſle, parce qu'il leur eſtoit défendu tres-étroitement par leur Legiſlateur, d'auoir aucun commerce auec ceux de nôtre eſpéce, ſur peine de retourner en leur prémiére ſeruitude; Que ce Légiſlateur eſtoit vn petit bon-homme tout contrefait, qui n'eſtoit guére different d'vn Singe pour la figure; mais d'vn ſçauoir & d'vne connoiſſance admirable;

Que c'eſtoit luy qui les auoit établis, policez & raſſemblez de toutes les parties du monde, & qui les auoit enſeignez à s'entr'aymer & à s'entendre l'vn l'autre; mais qu'il n'auoit iamais pû aprendre à parler qu'aux Perroquets, & à quelques oiſeaux ſemblables. Que les Singes, comme ils ſont ingénieux, & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voyent, auoient apris de luy l'art de ſe vétir, & pluſieurs autres qu'ils auoient veu faire aux hommes; Qu'ils auoient bâty le Palais que nous verrions, à l'ayde des Hirondelles; cultiuoient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes qui ſe plaiſent à la remuër, & faiſoient la moiſſon par l'entremiſe des fourmis, qui auoient en moins de rien emporté toute la graine d'vn champ, & la ſerroient dans des greniers où on l'alloit prendre quand on en auoit beſoin; Que comme il n'y auoit point de ſocieté ſans quelque Religion, ils adoroient tous le Soleil, & que le Phénix qui luy eſtoit conſacré, auoit joint à la Royauté le Sacerdoce, & ſe brûloit luy-meſme ſur ſon Autel, ſeruant & de Preſtre & de victime; Qu'il y auoit des Animaux qui auoient quelque réuérence pour les autres Aſtres, & que l'Elephant adoroit la Lune, & l'Orix l'Eſtoile de la Canicule; Qu'Eſope (car c'eſt ainſi que ſe nommoit leur Légiſlateur) ſe voyant proche de ſa fin, auoit établi pour Roy

le Phénix, comme le plus propre à cet honneur, parce qu'il estoit vnique ; outre qu'on n'estoit point sujet par ce moyen aux guerres ciuiles, que l'ambition des Grans, & le desir de régner, ou le dépit & la jalousie ont coûtume d'allumer entre les Princes. D'ailleurs, comme il viuoit plusieurs siécles, on estoit exempt par là des réuolutions, que causent dans les Empires le fréquent changement des Monarques ; Que pour se décharger des soins de l'Estat, il auoit établi diuers Animaux sur chaque espéce qui les gouuernoient sous son authorité ; car il se faisoit voir fort rarement, soit pour conseruer sa majesté, ou pour quelqu'autre raison ; Que les Singes luy seruoient d'Officiers & de Ministres, les Tigres & les Lions, de Soldats, les Oyes & les Chiens, de garde & de sentinelle ; les Perroquets, d'Interpréte & de Trucheman ; les Cigognes, de Médecin ; Car à cause de son naturel solitaire & mélancolique, il auoit besoin de se purger de temps en temps ; à quoy elles estoient fort adroites ; Que les Licornes faisoient l'essay deuant luy, pour la proprieté qu'elles ont de chasser les venins ; & que tous ces Animaux viuoient en paix & en bonne intelligence sous son Empire. Mais ceux qui se nourrissent de proye, dequoy viuent-ils, leur dis-je ? Vous auez raison, dirent-ils, de faire cette demande ; car ils ne peuuent pas paistre comme les

Elles se donnent des lauemens.

autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre. Voicy donc comme on les nourrit; Lors que les Animaux deuiennent vieux, & qu'ils ne ſe peuuent plus ſoûtenir, on les engraiſſe, tant qu'ils meurent; & tous les jours on va dans leurs apartemens receuïllir ceux qui ſont morts; mais cela eſt cauſe auſſi quelquefois que ceux qui viuent de carnage, ſont deux ou trois jours à jeûner.

Dans ces Entretiens & autres ſemblables, nous arriuâmes à la Cour du Phénix, qu'il eſtoit déja nuit; Il eſtoit dans vne grande ſalle toute brillante de lumiére, par le moyen des vers luiſans, & autres inſectes lumineux, qui eſtoient atachez au plancher, ou qui voloient par l'air comme autant d'eſtoiles errantes. D'autre coſté, la voûte eſtoit garnie de plumes d'azur, accommodées fort proprement auec le bec des Hirondelles; ſi bien que cela ne reſſembloit pas mal à vn Ciel. Il y auoit deux Corps-de-Garde à la porte, l'vn de Lions, & l'autre de Tigres, qui nous effrayérent d'abord; mais nous paſſâmes en aſſeurance ſous la conduite de nos guides. Au fond de la ſalle eſtoit le Phénix poſé ſur vn Trône d'or enrichy de perles, auec vn dais d'ambre & de coral, où l'on auoit enchaſſé des pierreries; Mais de tout ſon Trône, rien n'eſtoit ſi brillant que luy, & il n'en receuoit pas tant d'éclat qu'il luy

Plumes de Perroquet.

en donnoit. Car il auoit le cou d'or, les ailes de feu, doublées d'vn azur celeſte, & il portoit vn Aſtre étincelant ſur la teſte. A ſes coſtez eſtoient rangez en forme d'Amphitheatre, vn grãd nombre d'oiſeaux de taille & de plumage tout diférent, mais d'vne beauté merueilleuſe; ſans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plume. Au bas eſtoient vne infinité de Paons qui faiſoient la roue à l'entour, & étaloient auec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queuë, où brilloient autant d'yeux qu'il y en auoit dans le Ciel. Ce ſpectacle nous rauît tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, iuſqu'à ce que le Prince nous enuoya complimenter par diuers oiſeaux de ſa ſuite, qui imitent noſtre langage. Lors que nous fûmes prés de luy, aprés luy auoir fait la réuérence, il nous dit par la bouche d'vn petit Perroquet qui ſe perchoit ſur ſon Trône, que nous eſtions les bien-venus; & qu'ayant ſceu noſtre arriuée, il auoit eſté bien aiſe de nous voir, & auoit enuoyé au deuant de nous quelques-vns de ſes Officiers, afin qu'on ne nous fît aucun déplaiſir. Aprés cela, il s'enquit du ſujet de noſtre voyage, & témoigna d'eſtre fort ſurpris au récit de nos auantures; Mais parce qu'il eſtoit temps qu'il ſe retiraſt, il nous congédia, aprés auoir donné ordre qu'on

Oiſeaux de Paradis.

nous logeaſt dans ſon Palais, & qu'on nous traitaſt auec toute ſorte de magnificence. Nous n'eûmes pas pluſtoſt pris congé de luy, que nous fûmes enuironnez de Geays & de Pies, qui ne faiſoient que caqueter à nos oreilles, & nous rompoient la teſte d'vne infinité de queſtions & de demandes. D'ailleurs, il me tardoit que ie fuſſe ſeul, pour m'entretenir à mon aiſe des merueilles que i'auois veuës, & ie ſoûpirois déja aprés mon retour en Gréce, pour auoir le plaiſir de les conter. Nous fûmes conduits en noſtre apartement, par les meſmes Ambaſſadeurs qui nous eſtoient venus receuoir, & le trouuâmes meublé d'étoffes exquiſes, filées par des vers à ſoye, & tiſſuës par des araignées; de ſorte que l'ouurage en eſtoit tres-ingenieux & tres-délicat. Si toſt que nous fûmes arriuez, on couurit pour le ſouper, où nous fûmes ſeruis magnifiquement de toutes ſortes de mets, & mangeâmes de petis oiſeaux qui n'eſtoient que comme des pelotons de graiſſe. Nos Ambaſſadeurs prirent place auec nous; mais les Perroquets ſe perchérent deçà & delà, au deſſus de nos teſtes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y auoit ſur la table, comme l'on fait aux enfans; mais ils aimoient particulierement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y auoit des Singes acoûtrez en Charlatans, qui faiſoient cent tours de paſſe-

Ortolans, dont les meilleurs ſont ceux qui meurêt de graiſſe.

de paſſe-paſſe, & auoient auec eux de petis chiens qui contrefaiſoient les Soldats, auec l'eſpée au coſté, & la pique ſur l'épaule, paſſoient à trauers des cerceaux, marchoient ſur des bâtons, ſautoient pour l'amour des Dames, & faiſoient pluſieurs galanteries ſemblables; Aprés ſouper les Pies danſérent vn Balet, où elles imitoient le ſaut des Gruës, paſſant l'vne dans l'autre auec vne adreſſe & vne agilité admirable. Les Roſſignols firent le récit, & les Sereins le concert.

II. *Hommage des Animaux.*

Le lendemain dés le point du jour, noſtre eſcorte nous vint prendre pour aſſiſter à l'hommage que les Animaux venoient rendre au Phénix, qui eſt la plus belle cérémonie de toute l'Iſle. Il eſtoit à l'entrée de ſon Palais, pour les mieux receuoir, & en faire la reueuë auec plus de magnificence. Nous remarquâmes en paſſant, qu'à toutes les portes du Palais, il y auoit vn Chien en ſentinelle, & vne Oye ſur chaque feneſtre, auec vn Aigle au haut du donjon, pour découurir de plus loin; & on les releuoit d'heure en heure, autant la nuit que le jour. Si toſt que nous fûmes arriuez, le Phénix nous fit aſſoir auprés de luy ſur des ſiéges; Il eſtoit enuironné de tous les Animaux de ſa garde, & de tous les Oiſeaux de ſa ſuite, comme le jour précédent. Aprés que ſon Perroquet eut harangué aſſez long-temps ſur le ſujet de la céré-

monie, auec grande ſatisfaction de toute l'Aſſemblée, qui eſtoit charmée de la douceur de ſon éloquence; on vit venir de loin les oiſeaux en magnifique apareil, ſous la conduite de l'Aigle, qui aprés auoir fait vne pointe en l'air, fondit tout à coup aux piez du Phénix, pour luy faire hommage, puis ſe guinda dans le Ciel, & s'alla perdre dans les nuës. Auſſi-toſt les oiſeaux de ſa ſuite ſe perchérent deçà & delà ſur les arbres, tandis que ceux qui ſçauoient chanter, célébrérent les loüanges du Phénix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le Cygne tenoit le Tacet, & le Coucou batoit la meſure. Mais auparauant, quelques Faucons, pour donner du plaiſir au Prince, liérent en l'air des Perdrix; & paſſant deuant ſon Trône, les laiſſérent enuoler, ſans leur auoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouuée de bonne grace, auſſi bien que celle des Coqs, qui aprés auoir paru à la teſte des Oiſeaux domeſtiques, ſe ſeparérent en deux bandes, qui vinrent joûter l'vne contre l'autre, auec tant d'animoſité & de furie, que le Phénix fut contraint de les enuoyer ſeparer. Mais les Cailles qui s'eſtoient miſes de la partie, eſtoient ſi acharnées au combat, qu'elles ne voulurent point obeïr; ſi bien que pour conſeruer la majeſté de l'Empire, & punir leur deſobeïſſance, il fit ſigne aux Eſperuiers, qui enleuérent en vn in-

On les faiſoit joûter en Gréce comme des Coqs.

ſtant les plus opiniâtres, & les allérent plumer hors de ſa préſence. Cependant, les Paons danſoient vn Balet auec beaucoup d'art & de juſteſſe, mais encore plus de grauité, traçant diuerſes figures ſelon les diuers Airs que leur chantoient les oiſeaux, & marquant la cadence d'vne façon admirable; Mais les Coqs-d'Inde les ayant voulu imiter, ſe firent moquer d'eux auec leur graiſſe rouge & bleuë, qui eſtoit entre-coupée de rides; leur mine de vieille, & leur peau pendante ſur le nez; ce qui fit bien voir la différence qu'il y a de la vaine gloire, auec la gloire véritable. Comme le Phénix s'eſtonnoit de ce que les oiſeaux de nuit & ceux de riuiére, ne paroiſſoient point, vn Perroquet prenant la parole, dît qu'il auoit charge de luy repréſenter de leur part, Que les premiers attendoient la nuit, pour luy venir rendre leur hommage, de peur de troubler les autres oiſeaux, de leur préſence; & que les derniers s'eſtoient aſſemblez à l'endroit où il deuoit receuoir celuy des poiſſons, comme eſtant plus en leur luſtre dans l'eau. Aprés, vinrent les Animaux à quatre piez, que le Lion conduiſoit auec vne majeſté, & vne contenance digne d'vn Prince; & lors qu'ils furent tous paſſez deuant le Phénix, ils ſe ſéparérent en deux, comme pour le combat: Mais le combat parut étrange, pour l'inégalité des combatans; car ceux qui viuent

de proye, s'eſtoient mis tous d'vn coſté, & le reſte de l'autre; dequoy le Phénix s'étonnant, vn Singe qui les auoit diſpoſez, luy dît, Que c'eſtoit pour faire paroître la modération des vns, & la confiance des autres. Car les oiſeaux n'eurent pas pluſtoſt ſonné la charge, qu'on vit les Chéures & les brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lions, & les choquer de leurs teſtes ſi rudement, qu'ils tombérent à la renuerſe, comme s'ils euſſent eſté morts; puis ſe releuant légérement, ſe joüérent auec elles ſans leur faire aucun déplaiſir. Il n'eſtoit pas iuſqu'aux rats & aux ſouris, qui ne vouluſſent eſtre de la partie, & ne vinſſent afronter les chats, qui ſe couchoient par terre en les voyant; & de peur de les bleſſer, faiſoient la pate de velours. En ſuite, les Ours ſe leuérent ſur leurs piez de derriére; & ſe tenans tous par la main, commencérent à danſer en rond fort grauement, ayant vn Singe au milieu d'eux qui joüoit de la flûte, tandis que d'autres tout-noirs, montez ſur de grans Ours blancs, contrefaiſoient les Bateleurs, & faiſoient cent tours de ſoupleſſe. Car les Singes en cette occaſion faiſoient mille ſingeries; Les vns joüoient à la boule, auec des Hériſſons, ayant mis des gans de fer, de peur de ſe piquer; les autres ſe batoient à outrance, comme des Gladiateurs, tandis que quelques-vns de leurs com-

pagnons pendus par la queuë aux arbres voiſins, faiſoient les Iuges du camp. Ceux-cy couroient la bague ſur des cheuaux de manége ; ceux-là faiſoient des tournois, comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maiſon. Les Licornes couroient auſſi, la lance baiſſée l'vne contre l'autre, ayant mis vne pomme à la pointe de leurs cornes, comme l'on met vn bout aux fleurets, de peur de ſe faire mal. Cependant, on voyoit des cheuaux bondir tout-ſeuls par la plaine, & faire des voltes & des paſſades, auec des caracols, où ils tournoient plus juſte que les meilleurs Eſcuyers du monde. Il n'eſtoit pas juſqu'aux Eléphans, qui pour montrer leur adreſſe, ne vouluſſent danſer ſur la corde, & faire admirer leur agilité dans vne ſi grande maſſe de chair. De quelque part que le Phénix jettaſt la veuë, il ne voyoit que des objets diuertiſſans. Il y auoit de petis animaux qui ſe tenoient ſur le dos de leur mére, ſoit qu'elle couruſt ou qu'elle joüaſt; D'autres eſtoient renfermez dans ſon ſein, comme dans vne bourſe ; d'où ils ſortoient & ſe promenoient; puis ils s'y rentroient au premier cry qu'elle faiſoit. Les Porcs-épics ſe laiſſoient pourſuiure par les chiens ; & lors qu'ils eſtoient preſts de les atraper, ils leur lançoient de leurs dars, qui les faiſoient crier & prendre la fuite. Sur ces entrefaites, on entend de loin le ſifflement des

On a veu cela autrefois à Rome.

Serpens, qui fit ceſſer tous les jeux ; Ils ſe traînoient lentement, la teſte haute, pour témoigner plus de majeſté, & auoient quitté leur vieille peau, & pris vne robe nouuelle, pour en paroître plus beaux. Ils venoient tous rendre hommage au Phénix, ſous la conduite du Baſilic, qui couuoit vn dépit mortel en ſon ſein, & prétendoit deuoir régner ſur les Animaux, à cauſe qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ſes regars ſur luy, au lieu de luy rendre ſon hommage. A cet aſpect, le diuin Oiſeau panche ſa teſte mourante, comme vne fleur que le coûtre de la charuë a renuerſée; l'or, l'azur, & la pourpre de ſes plumes ſe terniſſent; & il alloit rendre l'ame, ſi au cry que jettérent les Animaux, la Licorne qui repoſoit à ſes piez, ne l'eût touché de ſa corne, dont elle chaſſe les venins; & qu'en meſme temps l'ardente Belette n'eût ſauté ſur le Baſilic, & imprimé ſa dent vénimeuſe ſur les taches blanches de ſa couronne, l'étendant mort ſur la place. Auſſi-toſt le Phénix redreſſe ſa teſte panchante, & reprend ſon vif éclat effacé par les ombres de la mort; & les Animaux juſtement irritez, viennent fondre de toutes parts ſur les Serpens, tandis que les Cigognes les attaquent d'enhaut, & que les Aigles percent de leurs ongles tranchans, les Dragons qui vouloient prendre l'eſſor. Ils furent donc en moins de rien déchirez & mis

Il tuë de ſa veuë.

en piéces, & la Nature purgée de ces monſtres. Cependant, l'vnique Oiſeau qui auoit repris ſa force & ſa beauté, voulut acheuer la cérémonie, & alla vers la Mer pour y receuoir l'hommage des poiſſons & des oiſeaux de riuiére. Il rencontra en chemin les abeilles, qui n'ayant pû montrer leur diligence acoûtumée, pour auoir atendu les fourmis qui ne vont pas ſi viſte qu'elles, venoient auec les autres inſectes rendre leur bourdonnant hommage au Phénix, & luy aportoient du miel de leurs ruches, qu'elles luy préſentérent ſur les ailes des papillons, qui brilloient d'autant d'yeux que la queuë des Paons. A leur teſte marchoient de petis oiſeaux de différentes eſpéces, & de plumages diuers, qui ne ſont guéres plus gros qu'elles, & qui ne péſent chacun auec leur nid, que quarante-huit grains. Les poiſſons s'eſtoient aſſemblez dans vne eſpéce de Golfe, qui faiſoit comme vn Amphitheatre, ſur lequel ſe rangérent tous les Animaux; & les Oiſeaux ſe perchérent ſur les Arbres, pour augmenter la magnificence du ſpectacle qu'ils venoient voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du coſté qui regardoit la mer, faiſoient vn rond d'eau où l'on voyoit jalir cent fontaines, par ces ouuertures qu'elles ont ſur la teſte, par leſquelles elles jettoient l'eau de la groſſeur d'vn muid, & de la hauteur d'vne pique; qui retom-

bant auec bruit ſur leurs muffles, couuroit toute la mer de bouïllons d'écume. Mais auant que le Phénix arriuaſt au lieu du ſpectacle, les poiſſons l'enuoyérent receuoir à deux cens pas de la mer, par de petis poiſſons volans, ſuiuis d'Amphibies, pour montrer que leur juriſdiction s'étendoit ſur la terre & dans l'air, auſſi bien que dans les eaux. Aprés, venoient cent grandes Tortuës chargées de tous les treſors de ce vaſte & liquide Element. Les vnes portoient ſur leur dos des montagnes d'ambre; les autres des rochers de coral, enrichis de Nacres de perle; qui en arriuant entr'ouurirent leurs coquilles, & firent voir des joyaux d'vn prix & d'vne valeur ineſtimable. C'eſtoient de groſſes perles rondes, d'vne blancheur nompareille, dont le vif éclat eſtoit redoublé par la noirceur des mains des Singes, qui les tiroient de leurs huîtres pour les préſenter au Prince. Il fit ſerrer les parfums dans ſes magaſins, pour s'en ſeruir à l'honneur de ſa ſépulture, & deſtina le reſte à l'ornement de ſon cabinet, & à l'embelliſſement de ſon trône. Dans ce grand cercle que les Baleines formoient d'vn coſté, & les rochers de l'autre, parurent prémiérement tous les oiſeaux de riuiére, ayant le Cygne à leur teſte, qui s'eſtoit joint à eux, auec quelques autres oiſeaux de la Cour du Phénix. Il paroiſſoit là en ſon luſtre, hauſſant ſon col voûté

voûté entre ſes ailes à demy leuées ; ce qui faiſoit vn enfoncement qui luy donnoit plus de majeſté. Auſſi-toſt qu'il vit arriuer le Phénix, il prit ſon vol auecque les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de luy, comme pour faire la reueuë de ſes ſujets, & luy en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant Phénicoptére aux ailes de pourpre, fut choiſi pour aller rendre l'hommage au Phénix, comme luy deuant eſtre plus agréable, à cauſe qu'il porte ſon nom. Au retour, ils ſe joüérent en l'air auec les poiſſons volans, qu'ils abatoient dans l'eau, du vent de leurs ailes ; puis ils vinrent fondre tous dans la mer, auec grand bruit. Alors, pour donner du plaiſir au Prince, les barbets ſe lancérent aprés eux, & commencérent à les pourſuiure ; Ils les laiſſoient aprocher fort prés ; puis ſe plongeant tout à coup, ils trompoient leurs dents & leurs eſpérances. Ils ſe déroboient de meſme des Oiſeaux de proye, qui venoient pour donner deſſus, & qui mouïlloient les cerceaux bigarez de leurs ailes, ſans auoir pris que du vent. A la fin ils diſparurent tous au ſeul cry du Cygne, & ſe coulant ſous les eaux, allérent paroître bien-loin, & faire vne triple couronne au dedans des rochers & des Baleines, pour donner le temps aux poiſſons de ſe faire voir, & finir la magnificence du jour. Auſſi-toſt on vit toute la mer couuerte

de monſtres, différens de grandeur & de figure ; parmy leſquels rien ne ſatisfit tant le Phénix que les petis hériſſons de mer, qui ne ſont pas plus gros que des œufs de poule, & ſont tout ſemez de pointes rouges, vertes, & bleuës. En cet eſtat ils roulent ſur l'eau, comme de petites boules de lumiére ; ſi bien qu'on eût dit que toute la mer eſtoit en feu ; & leurs œufs atachez à leur peau, paroiſſoient comme autant d'eſtoiles brillantes. D'autre coſté voguoient de petites huitres d'vne nacre tranſparente & ciſelée ; C'eſt vn poiſſon qu'on voit le dos apuyé contre ſa coquille, qui luy ſert comme de prouë ; & la teſte qu'il léue, luy tient lieu de voile ; Ses ailerons ſont ſes rames ; ſa queuë luy ſert de gouuernail ; enfin, c'eſt comme vn vaiſſeau viuant & animé, qui ſemble n'auoir eſté fait par la Nature que pour inſtruire les hommes à la nauigation.

III. Paſſage de Lucien aux Antipodes.

Comme le ſpectacle ne faiſoit que de commencer, & que les Dauphins qui ſont les Singes de la mer, ſe plongeoient tout d'vn coup au fond de l'eau ; & puis ſe lançoient en l'air auec vne vigueur incroyable, pour montrer leur agilité ; On vit arriuer la babillarde Hirondelle, qui s'aprochant du Phénix, commença à luy debiter ce qu'elle auoit apris dans les païs étrangers, & mit toute la Cour en rumeur. Car elle raporta que les animaux des Antipodes s'eſtoient

reuoltez contre les Sauuages, & enuoyoient demander ſecours au Prince, & le prier de leur donner quelqu'vn pour les commander, parce que leur plus grand defaut venoit de leur mesintelligence. On aſſemble donc ſur le champ le conſeil des animaux ruminans, où il fut arreſté qu'on feroit partir en diligence le premier Miniſtre du Phénix, qui eſtoit vn vieux magot tresſçauant dans la Politique. Cela me toucha tellement, qu'il me prit enuie de l'accompagner; quoy que le Prince fit tout ce qu'il put pour m'en diuertir, me repréſentant le danger que ie courrois auec tant d'animaux différens qui n'eſtoient pas policez, & n'auoient pas apris à obeïr comme les ſiens; mais il n'en put venir à bout. Cependant, on dreſſa le train de l'Ambaſſadeur, & l'on me donna deux Dauphins, l'vn pour me porter, & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dés la nuit, parce que la choſe ne ſouffroit point de retardement, & que tous les Barbares eſtoient en armes, pour remettre les Animaux dans l'obeïſſance. Cependant, les Baleines eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous ſeruir comme d'eſcorte, de peur qu'on ne nous vint enueloper. Car vne partie des Sauuages s'eſtoient ſauuez ſur les eaux, pour éuiter la fureur des beſtes farouches, qui batoient la campagne & déchiroient tous ceux qu'elles rencon-

troient. Si toſt qu'ils nous virent, ils vinrent pour nous ataquer auec leurs petis bateaux faits d'vn ſeul tronc d'arbre ; mais les Baleines ſe mettant entre-deux, en renuerſérent autant qu'il s'en préſenta, & leur firent faire la culbute. En cet endroit, ie ne puis taire la valeur & l'obſtination des Barbares, qui d'vn courage inuincible ſautoient ſur le dos des Baleines, aprés auoir eu bien de la peine à eſquiuer la fureur d'autres poiſſons qui les attendoient dans l'eau pour les déuorer ; & montant ſur la teſte de ces monſtres, leur enfonçoient des pieux dans leurs ouuertures, qui ſont cóme des ſoupiraux par où elles jettent l'eau & reſpirent ; de ſorte qu'ils venoient à bout d'vn ſi grand animal, par leur valeur & leur adreſſe. Cependant, nos Dauphins prenant leur temps, gagnoient païs, & deuançant la viteſſe des Sauuages, par la leur, nous vinrent expoſer ſur le riuage ; où les Animaux auertis de noſtre venuë, par les Hirondelles, nous attendoient auec grande impatience. On ne peut exprimer la joye auec laquelle ils nous receurent, & les careſſes qu'ils nous firent, ſans prendre aucun ombrage de moy, à cauſe qu'ils ſçauoient que ie n'eſtois pas là pour leur faire mal. Nous aprîmes en arriuant, que la cauſe de leur reuolte venoit d'vn Perroquet, qui ayant eſté emporté par vn grand vent, de l'Iſle des Animaux en leur païs, leur

Réquiens, &c.

auoit apris comme les beſtes viuoient en paix dans cette Iſle, & les auoit encouragez à ſecouër le joug des Barbares.

IV. Bataille des Animaux contre les Sauuages.

Sur ces entrefaites, la nouuelle arriue que les Sauuages s'auançoient auec toutes leurs forces pour les attaquer. Auſſi-toſt noſtre vieux Singe qui eſtoit auſſi ſçauant dans la guerre que dans la politique, quoy que ſa force ne répondît pas à ſa valeur, rangea tous les Animaux en bataille à l'entrée d'vn bois, qui auoit au deuant vne grande plaine; & ſur les ailes, d'vn coſté des rochers eſcarpez & inacceſſibles, & de l'autre vn grand marais, bordé en dedans d'vne riuiére qui n'eſtoit pas gayable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'eſtoient pas propres au combat, de ſe retirer dans le fond du bois, pour ne point embaraſſer les autres; puis partageant le reſte en trois corps, les rangea en cette ſorte. Il mit à la droite vne eſpéce de Tigres tres-vaillans; car i'oubliois à dire, qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes, qui ſoient tout à fait ſemblables à ceux de noſtre païs, ſi ce ne ſont des Perroquets ou des Singes. En ſuite il rangea les Lions, qui ſont beaucoup plus petis & moins courageux que les noſtres, puis les Ours; aprés, les Sangliers qui ont vne ouuerture ſur le dos, comme vn nombril, l'oreille courte & ſont ſans queuë; & enfin vne eſpéce de Lynx ou de

Loups-ceruiers, qui faiſoient la pointe de l'aile gauche; Car ils ſont ſi vaillans, qu'ils vont attaquer les Sauuages en plein jour, iuſques dans leurs cabanes. Il auoit mis exprés les plus courageux ſur les ailes, afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts, ils les enfermaſſent au milieu, & les empeſchaſſent de prendre la fuite. Chaque Corps en auoit vn autre à ſes épaules pour le ſoûtenir, en cas qu'il fût enfoncé; & il eſtoit de la meſme eſpéce, afin d'eſtre plus intereſſé à la défenſe. Dans les interuales des bataillons, eſtoit comme l'Infanterie legére compoſée de petis Animaux moins forts & moins vigoureux, qui ne laiſſent pas d'auoir du courage; pour ſe méler parmy les autres dans le combat, & mordre les jambes des Barbares; ce qui fut de tres-grand ſeruice. De ce nombre eſtoient les Porcs-épics, & certains petis pourceaux qui ſont armez par tout comme d'vne cuiraſſe à écaille. Le front de la bataille eſtoit couuert d'animaux legers comme Cerfs, pour ataquer l'eſcarmouche, & de trois ou quatre eſpéces de grans oiſeaux qui ne ſçauroient voler; mais qui ſont tres-viſtes à la courſe, du nombre deſquels eſtoient les Autruches, qui ſont plus petites que les noſtres. Voilà quelle eſtoit l'armée de terre; Mais il y en auoit vne autre dans l'air, qui n'eſtoit pas moins effroyable, eſtant

composée d'Aigles & d'autres Oiſeaux de proye, pour venir fondre d'enhaut ſur les Sauuages, dans la chaleur de la meſlée. Outre ces deux Armées, il y en auoit vne troiſiéme cachée dans l'eau, toute d'animaux Amphibies, dont il y en auoit de gros comme des Bœufs & des Crocodiles, pour prendre les Sauuages en queuë & en flanc. Le Prince auoit autour de luy les Singes les plus adroits & les plus vaillans, pour porter ſes ordres par tout. Les autres eſtoient employez aux diuerſes neceſſitez du Camp, parce qu'ils n'eſtoient pas aſſez forts ni aſſez vigoureux pour le combat. Pour moy, ie montay ſur vn arbre pour voir la bataille tout à mon aiſe, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour, d'auoir tenu le party des beſtes contre les hommes. L'Armée eſtant ainſi rangée, on vit paroître celle des Sauuages en vne tres-belle ordonnance. Les premiers bataillons eſtoient armez de maſſuës & de grandes épées de bois, qui coupent comme du fer; & les autres d'arcs & de fléches pour les défendre contre les Oiſeaux, afin qu'ils ne fuſſent point attaquez d'enhaut, pendant la meſlée. Ils eſtoient tout-nuds, auec la peau noircie & peinte en figure de Serpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence; ayant la léure d'enbas & les jouës percées, & remplies

de pierres de diuerſe couleur, comme pour l'ornement. Ils marchoient ſerrez dans vn grand ſilence; mais lors qu'ils furent proches, ils vinrent aux mains auec de grans cris. I'oubliois à dire que le front de leur bataille eſtoit couuert de trois ou quatre rangs d'Archers, qui auoient ordre de ſe retirer dans les interuales des bataillons, aprés auoir fait leur décharge. Ils écartérent d'abord à coups de fléches tous les animaux legers à la courſe, & ces grans oiſeaux qui ne volent point, leſquels marchoient à la teſte. Mais le gros de la bataille s'auança auſſi-toſt en diligence, pour n'eſtre point-percé de leurs fléches, auant que d'en venir aux mains. Les premiers bataillons des Sauuages furent enfoncez par la furie des animaux, & particuliérement des Tigres & des Loups ceruiers, qui eſtoient rangez ſur les ailes, & qui en firent vn grand carnage; mais le Corps de réſerue venant tout frais au combat, auec leurs arcs tendus & leurs fléches apreſtées, percérent les plus courageux qui eſtoiét aux premiers rangs; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans vne ſi grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui eſtoient armez de maſſuës, de ſe rallier; de ſorte que tout ce qu'il y auoit de hardy & de courageux dans l'Armée des animaux, fut tué & aſſommé ſur la place. Le reſte prit la fuite, & ſe ſauua dans le bois, où ils furent pourſuiuis par

par les Sauuages. Pour les Oiſeaux, quoy que l'air fût obſcurcy de leur multitude, ils furent écartez en vn tourne-main par vne nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur cheute, que par leur bec & leurs griffes. Les Amphibies auſſi ne firent pas grand effet, parce que les Sauuages qui ſont agiles & vaillans, tournérent teſte à leur abord; & faiſant front de tous coſtez, les recoignérent aiſément dans la riuiére. Il ne reſtoit plus d'eſpérance pour les pauures animaux, ſi les Serpens qui n'auoient pû s'aſſembler, ni arriuer ſi-toſt que les autres, ne fuſſent acourus à leur ſecours; Mais les Sauuages n'eurent pas pluſtoſt entendu de loin leurs ſifflemens, qu'ils firent alte dans le bois; & voyant les vns ſur les arbres, preſts à ſe lancer ſur eux; & d'autres de vingt à trente piez de long, qui ouuroient la gueule pour les déuorer; ſans parler de ceux qui ont des ſonnettes à la queuë, & qui ſont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & ſe ſauuérent à la courſe.

V. Pacification des animaux, par l'entremiſe de Lucien.

Aprés la victoire, tout retentit de cris différens; & les Animaux qui s'eſtoient cachez dans le fond du bois, acoururent au bruit auec les petis de toutes les diuerſes eſpéces. Cependant, l'Eco réſonnoit de la muſique des Oiſeaux, qui chantoient vn chant de triomphe; & rien n'eût

eſté égal à cette harmonie, ſi les Singes & les Perroquets en ſe voulant réjoüir, n'euſſent fait vn effroyable chariuary. Sur ces entrefaites, on entendit vn bruit ſourd de Trõpettes & de Tambours, & on vit venir de loin des troupes qui marchoient en tres-bon ordre, ce qui fit ceſſer l'allegreſſe ; mais comme elles furent proches, on aperceut que c'eſtoit des Singes, qui pour faire peur aux autres, s'eſtoient armez de la dépoüille des Sauuages. Ils frapoient ſur des troncs d'arbres creuſez & couuerts de peaux, dont les Barbares ſe ſeruent pour s'animer au combat, & ſonnoient des Cornets marins qui font vn bruit comme vne Trompette enroüée ; de ſorte que la frayeur ſe changea en alégreſſe. Car on voyoit les vns ſe battre contre leurs compagnons auec des fléches, qui leur tenoient lieu d'eſpées, n'eſtant pas aſſez forts pour manier les maſſuës ; les autres danſoient vn Balet de poſtures, où ils contrefaiſoient les Sauuages dans leurs mariages, leurs aſſemblées, & leurs funerailles. Là-deſſus on ouït le cry de diuers oiſeaux nocturnes, accompagné d'autres ſignes d'vn grand mal-heur; aprés quoy l'on vit arriuer quelques Singes de la ſuite du Prince, qui dirent qu'il auoit eſté tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris & que hurlemens, qui ne furent pas pluſtoſt finis, que les animaux faillirent à s'entremanger

pour l'élection d'vn nouueau Roy; Car les Serpens prétendoient à cet honneur, pour auoir eſté cauſe de la victoire; les beſtes à quatre piez, pour leur grandeur & leur multitude; & les oiſeaux, pour leur excellence; outre qu'il ſemble que la Nature leur ait donné le deſſus. Mais le Perroquet en qui ils auoient creance, & qui auoit eſté cauſe de leur réuolte, aperceuant ce déſordre, & craignant qu'on n'en vint à la derniére extrémité, dît qu'il eſtoit d'auis qu'on me fît venir, pour ſçauoir mon opinion. Ie deſcendis donc de mon arbre, que ie n'auois pas voulu quiter pour la crainte des ſerpens, dont i'auois veu vn ſi grand exemple de cruauté en la perſonne du Phénix; & repréſentay aux animaux, par l'entremiſe du Perroquet, Que i'eſtois d'auis qu'ils fiſſent la paix auec les hommes, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs diuiſions, & de prendre cette occaſion pour les défaire; & en cas qu'ils vouluſſent ſonger à vn accommodement, ie leur offris mon entremiſe. L'affaire ayant eſté miſe en déliberation, la choſe paſſa tout d'vne voix, par la timidité des vns & la ſageſſe des autres, qui virent bien que les animaux ne pourroient iamais s'accorder; outre que les plus fiers & les plus vaillans auoient eſté tuez dans le combat. Ie partis donc auec ce Perroquet, & vn autre qui ſçauoit la langue du païs,

& fus trouuer les Sauuages, qui ne furent pas dificiles à perſuader, aprés vne ſi grande défaite; & en paſſérent par tout ce que ie voulus. A mon retour, ie rencontray mes camarades, que le regret de mon départ & la meſme curioſité que moy, auoient portez à me ſuiure; de ſorte qu'ayant pacifié tous les différens qui reſtoient, & mis les hommes & les animaux bien enſemble, ie m'embarquay auec mes compagnons; tres-aiſe d'auoir éuité vn ſi grand péril, & d'auoir veu des choſes ſi étranges & ſi merueilleuſes.

SVPLE'MENT DE L'HISTOIRE VERITABLE.

LIVRE QVATRIESME.

I. Arriuée dans l'Iſle des Pyrandriens. II. Deſcription du païs des Aparctiens. III. Royaume de Numiſmacie. IV. Iſle des Poëtes. V. Celle des Pygmées. VI. Retour de l'Auteur en Gréce, par l'Iſle des Magiciens.

APRES auoir dit adieu aux animaux, & pris congé des Sauuages, nous nous embarquâmes mes compagnons & moy, pour voir le reſte des Iſles, dont on nous auoit dit tant de merueilles. La prémiére où nous abordâmes, ſembloit eſtre toute en feu, ce qui fit que nous la découurîmes de fort loin; & en aprochant nous trouuâmes le riuage bordé d'hommes flamboyans, qui auoient le viſage long & étroit, & le haut de la teſte fait en forme d'alambic. Ils paroiſſoient fort diſpos; car ils voltigeoient ſans ceſſe, & changeoient à tous momens de poſture. Nous leur préſentâmes quelques parfums, qu'ils receurent auecque joye; & en reuanche, ils nous donnérent à chacun vne chemiſe de toile incom-

I. Iſle des Pyrandriens, ou hommes de feu.

Pierres précieuſes qui ont cette proprieté.

buſtible, & force pantarbes pour nous garentir des ardeurs de leur païs; Mais auant qu'elles fuſſent diſtribuées, ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choſes qui leur ſont propres, s'eſtant courbez à deſſein ou autrement, mirent le feu à vne des barques que les Sauuages nous auoient données. Ceux qui eſtoient dedans s'eſtant jettez auſſi-toſt à nage pour ſe ſauuer, firent par mal-heur rejalir de l'eau ſur quelques-vns de ces Pyrandriens; car c'eſt ainſi qu'on les nommoit; ce qui leur fit de grandes playes; Si bien qu'au lieu qu'ils paroiſſoient lumineux & tranſparens, ils deuinrent noirs & obſcurs, par tout où l'eau les toucha. Pour les guérir, on ne fit que ſoufler deſſus, iuſqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de peau, eût recouuert la bleſſure; d'où vient, ſans doute, que nous auons acoûtumé de ſoufler ſur les endroits douloureux. Il ſeroit difficile d'exprimer auec quelle chaleur ils nous receurent; c'eſt aſſez de dire qu'ils n'épargnérent rien pour nous regaler, & qu'ils nous firent, comme on dit, bonne chére & grand feu. Ils ſe portent en auant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'éléuent incontinent au deſſus, & tirent leur nourriture par le pié, comme font les arbres; Auſſi ne rendent-ils point d'autres excrémens, que des vapeurs & des exhalaiſons, qui leur ſortent par le

haut de la teſte. Dans le fort de leur débauche, ils ſe font jetter quelques goutes d'eau pour s'échauffer dauantage; & lors qu'ils veulent paroître plus beaux, ils ſe ſaupoudrent de ſouphre & de camphre; ce qui leur fait faire du feu violet. Ils aiment ſur tout l'eau de vie; & en s'aprochant, ils l'alument, & l'aualent ainſi toute enflamée. Ils ſont fort ardens amoureux, & aiment bien à baiſer; c'eſt pourquoy ils multiplient extrémement; car d'vn ſeul baiſer ils engendrent vn enfant, qui n'eſt pas ſi toſt né, qu'il croiſt à veuë d'œil; & aprés auoir éclaté plus ou moins de temps, il diminuë peu à peu, tant qu'à la fin il ſe couure d'vne lépre farineuſe, à quoy ils ſont tous ſujets. Ceux qui veulent éuiter cette maladie, ou en guérir, ſe ſeruent perpetuëllement d'éuentail; mais cela les vſe beaucoup. Ils ſont fort coléres & fort rigoureux, & il y a parmy eux des ſuplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire eſt de plóger dans l'eau; ce qu'ils ſuportent ſi impatiemment, que cela leur fait jetter des cris. Au ſortir de là, ſelon la grandeur du crime, on les laiſſe plus ou moins de temps dans de noirs cachots, où ils ſont cóme morts; mais ils reſſuſcitent à l'aproche de leurs camarades; & quand le crime eſt grand, on les met en poudre; ce qui les fait mourir auſſitoſt. Ils ne croyent pas comme nous, que l'ame ſoit renfermée dans le corps; & ſoûtiennent au

contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paroiſt ; & que le corps qu'elle anime, luy eſt donné pour nourriture. Ils ſont d'vne conſtitution ſeiche & brulante ; auſſi viuent-ils, tant qu'ils ont dequoy nourir leur feu ; mais lors qu'il n'y a plus de matiére, leur ame faiſant vn dernier effort, s'enuole en forme d'étincelle, qui ſe jouë long-temps par l'air, & ſe proméne en diuers païs, cherchant les eaux comme pour luy ſeruir de rafraichiſſement; & c'eſt ce que nous apellons des feux folets. Lors qu'elles ont erré tout le temps qui leur eſt preſcrit, elles ſe raſſemblent en vn, & compoſent les Cométes, & ces petis Aſtres ſemblables aux Eſtoiles qui ſe précipitent du Ciel en terre, pendant vne nuit fort claire. Tous les animaux de ce païs-là ſont de feu, iuſqu'aux inſectes, qui ſont ſi brillans & ſi lumineux, qu'ils ſeruent de lampes aux peuples voiſins. La pluſpart ne viuent pas hors de leur païs, ni ceux des autres païs au leur, ſi ce ne ſont des Salemandres. Il ſeroit impoſſible de voyager en ce Royaume, à cauſe des grandes ardeurs, ſi la Nature n'auoit eu ſoin d'y faire croître des arbres, qui donnent auec l'ombrage, du rafraichiſſement dans leur tronc, toûjours plein d'vne eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminuë, ſoit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne ſont point d'acord de leur origine ; les vns croyent

croyent qu'ils ſont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus vray-ſemblablement, du choc de deux caillous, comme nos ames s'engendrent, à ce que diſent quelques-vns, du concours de celles de nos Péres. Pour moy, ie croy qu'ils ſont deſcendus de l'Iſle des Lampes, dont quelqu'vne cheut à terre par mégarde; auſſi diſent-ils que leur païs ne brûle que depuis vne pluye d'huile & de feu qui tomba deſſus. Comme nous eſtions fort échauffez ſur cette diſpute, il ſuruint vne troupe de Pyrandriens, qui demandérent ſecours contre vn déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'eſtoient pas opoſez auec aſſez d'ardeur à l'effort de leur ennemy, ils répondirent que l'éuénement iuſtifioit le contraire; parce qu'ils auoient toûjours reculé en combatant, ſans regarder derriére eux; de ſorte que quelques-vns eſtoient tombez dans des goufres qui ſont au ſommet des montagnes, d'où ils ne ſe peuuent plus retirer, & ne paroiſſent que de nuit. Chacun fut touché de cet accident; & il fut réſolu qu'on députeroit ſur l'heure vers de certains Pyrandriens qui ont guerre continuëlle contre les habitans du Royaume d'Aparctias, & qui n'ayant pas la force de brûler les choſes les plus combuſtibles, ne laiſſent pas de nager ſur l'eau, & de la conſumer.

II. Païs des Aparctiēs, ou Septentrionaux.

De cette Iſle de feu, nous paſſâmes en vne autre de glace, tant ce païs des fables eſt plein de choſes contraires & extrauagantes; dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'on tient qu'il eſt ſorty de la ceruelle des Poëtes. D'abord nous rencontrons des gens tranſparens comme criſtal, qui alloient & venoient d'vne vîteſſe merueilleuſe; Comme ils nous aperceurent, ils vinrent à nous en gliſſant. Ils auoient le pié fort étroit & trenchant par deſſous, ce qui les aidoit à gliſſer; leur barbe eſtoit longue, & ne leur pend pas du menton comme à nous, mais du nez; en guiſe de trompe d'Eléphant. Au lieu de langue, ils ont deux rateliers de dents bien garnies, qui frapent les vnes contre les autres, quand ils veulent parler; comme celles des Fébricitans, dans le froid d'vne grande fiéure; & par le bruit qu'elles font, on entend ce qu'ils veulent dire; d'où vient peut-eſtre, qu'on nomme ceux qui parlent trop, des Claquedents. Il y en a parmy eux qui les remuënt auec tant d'adreſſe, qu'on diroit qu'ils jouënt du claueſſin. Ils portent pour ornement, de groſſes perles & des diamans, qui ont vne fort belle eau. Ils haïſſent toutes ſortes de lumiére, hormis celle des Eſtoiles, & ne ſortent guéres qu'en Hyuer, à cauſe que l'air froid & piquant ſert beaucoup à les fortifier. L'Eſté ils demeurent dans des cauernes, parce qu'ils

craignent fort la chaleur; & c'eſt vne choſe étrange, qu'eſtant ſi froids, ils ſuënt en moins de rien; mais de leur eau, on en fait d'autres tout ſur l'heure, dont les plus accomplis ſe jettent en moule. Pour les faire croître par tout également, on ne fait que les arroſer au clair de la Lune; mais ils ne ſont jamais plus beaux, que lors qu'ils commencent à fondre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent pluſtoſt que de plier; & ils ne ſont point diſſimulez, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes étonnez de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent préſent de fruits, glacez, & de grans plats de gelée; mais leur premier abord fut aſſez froid. Ils nous preſſérent fort de demeurer en leur païs; mais il y faiſoit vn froid ſi inſuportable, que nous n'y pouuions durer. Nous-nous contentâmes, auant que partir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent ſous la figure d'vn Ours blanc; ce qui a donné le nom au païs. Il y a vne merueille dans ce Temple, qui ne ſe trouue nulle part; c'eſt vne glace de miroir qui a ſeruy de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en eſtant aprochez, ils animérent leur image; mais ils furent ſi fâchez de voir qu'elle faiſoit tout le contraire de ce qu'ils faiſoient; & qu'elle prenoit de la main gauche, ce qu'ils luy préſentoient de la

Arctos, *ſignifie vn Ours en Grec.*

droite; que pour punir ce nouuel homme, ils ne luy voulurent point donner de femme, afin d'en faire périr la race. Mais comme il aimoit à ſe multiplier, il ſe préſenta deuant le meſme miroir, & anima ſa reſſemblance, qui par vn juſte châtiment des Dieux, luy contredît en tout & par tout. C'eſt de là que vient cet eſprit de contradiction, qui eſt dans les femmes & les enfans; car la femme eſt ſon image, & les enfans leurs productions, qui en firent autant que leurs péres. Au ſortir de ce païs, nous entrâmes dans vn autre fort tempéré, & abordâmes par bonne fortune, au Royaume de Numiſmacie, aprés auoir admiré la diuerſité de la Nature, qui en vn meſme endroit du monde, auoit placé deux Nations ſi contraires.

III. Royaume de Numiſmacie, ou de la Monnoye.

I'ay dit que nous abordâmes heureuſement au Royaume de Numiſmacie, parce que c'eſt vn païs où l'on n'aborde pas quand on veut; & tel l'a cherché toute ſa vie, qui ne l'a jamais pû trouuer. Les habitans y parlent toute ſorte de Langues; c'eſt pourquoy ils ſont fort bons truchemans, ſur tout les Chryſandriens & les Argyrandriens, dont l'organe touche plus au cœur; car on ne fait pas cas des autres, & ils ſont ſujets à eſtre fourbes. Ces peuples, pour eſtre engendrez de Mercure, & de la belle Sulfurie, ſont d'vne figure fort étrange; car on ne leur voit ordinairement que le cou & la teſte; Quoy qu'ils ſoient

Or, Argent.

ous Empereurs, Rois, & Souuerains, ils portent
erriére eux leurs armes & leurs deuiſes, & re- *Pierre de touche.*
uent de la Princeſſe Lydie, & non pas de l'Iſle
es Poëtes, comme les autres. Du moment qu'ils
nt faits, ils ne croiſſent ni ne diminuënt. Il
t vray que les traits de leur viſage s'effacent
u à peu, & qu'ils ſont ſujets à vne certaine
réſipelle, qui les fait beaucoup déchoir. C'eſt
ne choſe étrange, que de leur peau qu'on en-
ue, les fourbes dont i'ay parlé, ſe maſquent, &
ſſent aprés pour eux; de ſorte qu'on y eſt ſou-
nt trompé; mais ces gens-là n'apréhendent
n tant, que la rencontre de leur Reyne. Car
ur peu qu'elle les touche, elle les fait rougir
pâlir, ſelon la diuerſité de leur crime; & auſſi-
t on les met en quatre quartiers, & on les jette
ns le feu: Mais ils ne ſont pas entiérement
ſumez; car tout ce qu'ils auoient d'impur s'en
nt allé en fumée, on crée de nouueaux ſur-
de ce qui reſte, qui ſont auſſi parfaits que les
res; particuliérement aprés qu'on leur a im-
né le caractére du Prince, qui eſt comme le
net de la Nature, dont Platon dit que nous
mes tous ſeellez. Ces peuples n'engendrent
nt, & ſont de nature immortelle; principa-
ent les Chryſandriens & les Argyrandriens,
ne peuuent eſtre anéantis en quelque ma-
que ce ſoit, non pas meſme par le feu, qui

au contraire les purge, quand ils ſont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traitez dans cette Iſle; car encore que ce ne ſoit qu'vn roc ſtérile, on n'y manque de rien, & l'on y aporte de tous coſtez; En effet, ces peuples ſont ſi aimez de tout le monde, qu'on craint qu'à la fin ils ne ſe rendent maiſtres de l'Vniuers, non pas par force, mais par amitié. Car c'eſt vne choſe étrange, de la paſſion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes ſi différens de mœurs, de religion & de coûtumes, s'accordent tous en ce point. Auſſi fait-on tout ce qu'on peut pour les auoir; & quand on les tient, on les enferme ſous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent; car ils ſont d'vne nature tres-inconſtante; & pour peu qu'on les laiſſe à l'écart, on ne les retrouue plus. Du reſte, ce ſont les meilleurs eſclaues du monde; car ils ſçauent tout faire, & ſe mettent à tout. C'eſt par leur moyen qu'on a aplany les montagnes, comblé les valons, bâty des villes, peuplé des deſerts, cultiué des rochers, ſeiché des mers, arroſé les lieux les plus arides, frayé des chemins à trauers des abiſmes & des précipices. Quoy qu'ils ſoient ſujets à eſtre enterrez tout-vifs, & à demeurer long-temps ſans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus mal, & n'en font point plus mauuais viſage; car ils ſçauent que ce qu'on en fait, n'eſt pas

par inimitié, mais par affection. Toutefois, ils aiment fort les Dapſiliens, parce qu'ils leur font voir en peu de temps bien du païs, & ne les tiennent pas enfermez comme les autres. Auſſi paroiſſent-ils plus entre leurs mains, que par tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'auoir ces Numiſmaciens, ie fis ſi bien, qu'en ayant gagné vne partie & pris l'autre, ie recouuray par leur entremiſe, vn bon vaiſſeau équipé de tout ce qui eſtoit neceſſaire, pour retourner en noſtre païs. *dépenſiers.*

Cela nous vint bien à propos; car au ſortir de là, nous fûmes ſurpris par vne tempeſte, qui aprés nous auoir agitez long-temps, & conſumé toutes nos prouiſions, nous jetta enfin en l'Iſle des Poëtes, qui eſt vn païs fort éloigné du Royaume de Numiſmacie. La premiére rencontre que nous y fîmes, fut d'vn grand vieillard de bonne mine, qui auoit la barbe fort vénérable; mais il auoit la ceruelle en écharpe, qui eſt vn mal où ils ſont preſque tous ſujets. Au lieu de répondre donc ce que nous luy demandions, il ſe contenta de nous faire ſigne de la main, pour nous montrer le chemin par où nous deuions aller; Nous montâmes par ſon ordre ſur le faiſte d'vne haute montagne qui auoit double ſommet, où nous trouuâmes vn grand peuple aſſemblé, pour voir leuer l'Aurore, qui eſt la Princeſſe qu'on y réuére auec le Soleil. Elle n'eut pas plûtoſt ouuert les yeux, *IV. L'Iſle des Poëtes.*

qu'ils tirérent les rideaux chamarez de ſon lit; & aprés luy auoir donnné le bon-jour en chantant (car ces peuples chantent, ainſi que les autres parlent) ils la vétirent de pourpre & d'écarlate; & meſlant l'or & l'azur parmy les opales & les rubis, ſans deſſein & ſans ordre, ils aſſeuroient que cela ne laiſſoit pas de faire vn fort bel effet de loin. En ſuite, ils mirent dans ſes doigts de roſes, force perles & diamans, pour répandre ſur les herbes & ſur les fleurs; Mais à peine eut-elle acheué de ſe parer, qu'vn nuage s'éleua, cauſé par le ſouffle des cheuaux du Soleil, qui la déroba à noſtre veuë. Cependant, les Poëtes s'empreſſoient plus que deuant, pour célébrer auſſi la naiſſance de cet Aſtre; car il meurt & naiſt tous les jours en leur païs; & tandis que les Heures diligentes atteloient ſes cheuaux à ſon Char, ils ceignirent le Temple du jeune Phébus, d'vne courône de lumiére. Comme ie conſidérois ces choſes auec attention, m'eſtant écarté pour chercher l'Aurore, ie trouuay au retour que le Soleil s'eſtoit auſſi fort éloigné, & qu'il eſtoit déja bien haut dans le Ciel. Cependant, ces Meſſieurs ne répondoient à mes queſtions, qu'auec vn accent graue, & des termes empoulez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils ne reſſemblent que par là; Car ils ſont fort pauures, logent dans des cabanes faites de roſeaux, ne portent que

des

des chapeaux de fleurs, & ne ſont couuerts que de feuïlles de laurier & de lierre, qui eſt vn aſſez mauuais habit pour l'Hyuer. Les cheueux de leurs Maiſtreſſes ſont d'or, mais il n'y en a point ſur leurs jupes; & leurs dents ſont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger eſt de fruits ſauuages & de miel; & leur bruuage, d'eau & de lait; Neantmoins, ils ſont ſi glorieux, qu'ils diſputent de la félicité auec Iupiter. Du reſte, leur païs eſt tres-beau à la veuë; & ie m'étonne qu'ils ne ſont plus riches, veu les richeſſes dont ils diſent qu'il abonde. Car à les ouïr parler, leurs prez ne ſont que d'émeraudes; leurs guerets ſont couuerts d'épics dorez; leurs fleurs ſont de pourpre & d'azur; & celles des arbres, d'argent, & leur fruit d'or. Le Nectar ne vaut pas le criſtal de leurs fontaines; les petis caillous du riuage ſont autant de diamans & de pierreries; & chaque goute de roſée eſt vne perle. Auec tout cela, ils n'ont pas du pain; & l'on diroit que comme Midas, ils meurent de faim, au milieu de leurs treſors. Auſſi tout ce qu'ils diſent ne paroiſt qu'à eux de la ſorte; & i'auois beau ouurir les yeux, ie ne voyois point ces treſors dont ils me parloient. Ils ſont fort biſarres, & ſujets à vne infinité de caprices & de fantaiſies; & quand leur verve les prend, on ne ſçauroit gouuerner. Ils ſont d'étranges gri-

maces, & ſe contournent comme s'ils auoient des conuulſions, particuliérement quand ils enfantent; mais ce n'eſt pas de douleur; car ils prennent plaiſir à acoucher. Ils ont cela de propre, que chacun fait des enfans, ſans auoir beſoin du ſecours d'autruy. Auſſi ſont-ils fort ſujets à faire des monſtres, que la pluſpart des péres trouuent neantmoins fort beaux, qui eſt vne grande grace qu'ils ont receuë de Iupiter; car s'ils en reconnoiſſoient les defauts, cela les rendroit chagrins & de mauuaiſe humeur, tant ils les aiment, & en ſont fous. Mais les autres les traitent de mépris, c'eſt pourquoy ils ne durent pas long-temps; car on n'éléue les enfans en ce païs-là que d'vne viande fort délicate, qu'on apelle Eſtime. Ce qui eſt de plus étrange, c'eſt la façon dont ils conçoiuent, & dont ils acouchent; car ils engendrent dans le creux de leur teſte, & acouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de temps, ſelon qu'ils ont plus ou moins de chaleur; Si l'enfant eſt gros, ils s'en déliurent à pluſieurs repriſes; & quand il eſt tout ſorty, on le raſſemble en vn Corps, ſans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a meſme qui ne ſont faits qu'à demy, dont le pére a auorté de l'autre moitié; cependant, ils ne laiſſent pas de viure, & d'eſtre fort bien receus, quand ils viennent de bonne race, & d'vn pére qui en a fait d'autres

qu'on eſtime. Ces peuples ne ſont pas fort deuots, & ne reconnoiſſent guéres d'autre diuinité, que les yeux de leur Maiſtreſſe ; Que s'ils célébrent Apollon & les Muſes, c'eſt pluſtoſt par coûtume qu'autrement. Au commencement que ie fus en leur païs, ie ne pouuois aſſez m'étonner de les voir parler à des choſes inanimées, comme aux foreſts & aux rochers ; mais aprés leur auoir veu faire de plus grandes extrauagances, ie leur pardonnay celle-cy. Comme nous-nous préparions au départ, le Héros qui les nourriſſoit, vint à mourir ; car ils ſont ſi pareſſeux, qu'ils mourroient de faim, ſi quelqu'vn ne prenoit ſoin de leur nourriture. Auſſi-toſt il fut ordonné, pour perpétuër ſa memoire, & faire viure ſon nom aprés ſa mort, qu'on l'embaumeroit auec le ſel de l'Eſprit ; & qu'aprés l'auoir reuétu des plus belles couleurs de la Rhétorique, & paré des plus brillantes fleurs de la Poëſie, on le mettroit en depoſt entre les bras de la Renommée, afin qu'elle le portaſt par toute la Terre. Le iour venu, qu'on auoit deſtiné pour ce haut myſtére, chacun ſe rendit au lieu aſſigné, dans vn grand ſilence ; Aprés quelques ſanglots & quelques larmes, ſuiuies d'élans douloureux, & de voyables helas ! le tout acompagné de cérémonies muëttes, on découurit auec vne reſpectuëuhardieſſe, ce grand & vénérable nom, qui

repoſoit ſur vne vrne d'or, enuironné de lauriers & de cyprés, qui couronnoient les légéres & froides cendres de cet inuincible Héros. En meſme temps on l'arma de tout ce qu'on auoit pû trouuer dans l'Vniuers, de redoutable, de formidable, & d'intrépide; Puis on l'éleua au deſſus de tout ce qu'on put s'imaginer de majeſtuëux, d'auguſte & de ſacré. Aprés, l'enuironnant de lumiére, de ſplendeur & de gloire, on luy dreſſa des Autels, où tandis que les vns ſacrifioient à ſa magnanimité, à ſa généroſité & à ſa clémence, les autres érigeoient de viuantes ſtatuës, d'éternels trophées, & d'inébranlables monumens à ſa triomphante mémoire. On entendoit d'autre part des concerts où l'on célébroit ſes diuines actions, ſes charmes inexplicables, & ſes vertus immortelles. A ce bruit, la Renommée vint à tire-d'aile, qui oſta ce précieux nom de la veuë des hommes, & l'alla ſemer par l'Vniuers. Voilà de quelle ſorte ils donnent l'immortalité aux grans Perſonnages.

L'Iſle des Pygmées.

Aprés cette cérémonie, nous quittâmes cette Iſle, & abordâmes par vn doux vent en celle des Pygmées, qui eſt de ſon reſſort, auſſi bien que les prémiéres dont i'ay parlé. Mais elle eſt fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieuës de long; au lieu que celle des Geans a plus de cinq ou ſix cens mille de tour. Cependant, quoy

qu'elles ſoient fort proches, elles ne laiſſent pas
le viure en bonne intelligence ſous l'authorité
les Poëtes, qui leur donnent telle loy qu'il leur
laiſt. Nous fûmes tout-étonnez en arriuant, de
oir que les plus grans hommes de ce païs-là
'auoient pas plus d'vne coudée de haut; ce qui
eur a donné le nom de Pygmées. Nous croyions
u commencement que ce fuſſent des lapins,
'autant plus que nous les voyions ramaſſez en-
mble comme dans vne garenne; mais nous re-
onnûmes en approchant, que c'eſtoient des
ommes. Ils reuenoient de faire la guerre aux
ruës, & auoient obtenu vne grande victoire;
ſorte que chacun raportoit deux ou trois teſtes
ſon ennemy, qu'ils portoient ſur l'épaule en
iſe de pique, & les tenoient par le bec. Ils
oient bien déniché quarante ou cinquante mil-
œufs aprés la bataille, que leurs femmes rem-
rtoient dans des hotes, pour aider à leur ſub-
ence. C'eſt vne choſe admirable, de voir auec
elle valeur ils affrontent leurs ennemis; qui
oiſſent comme des Geans à leur égard, &
n coup de bec leur entament la ceruelle, s'ils
nt de bons caſques pour ſe remparer, faits de
ndes coques de noix; Mais la Nature leur a
né beaucoup d'induſtrie, pour ſupléer à leur
leſſe; & l'on dit qu'ils ſe coulent ſous elles
le combat, & leur caſſent les jambes, qu'elles

Le mot Grec ſignifie coudée.

ont fort minces. Ils s'effrayérent à noſtre abord; mais lors qu'ils eurent veu nos certificats, & que nous auions paſſé ſans déſordre à trauers l'Empire des Fables, ils s'aprochérent de nous auec grande alégreſſe, & nous ſautoient à la ceinture comme les petis chiens, quand ils veulent careſſer leurs maiſtres. Les plus aparens eſtoient portez ſur des Beliers & ſur des Chéures, qui s'agenoüillent comme font les Chameaux, lors qu'ils veulent monter deſſus. Nous les acompagnâmes juſqu'à leurs cabanes, qui ſont creuſées dans terre comme des clapiers; mais ils vont fort lentement, & ne firent qu'en quinze jours quatorze lieuës, ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz, peut-eſtre, que ie me méprens, de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que quatre ou cinq lieuës de long à leur Iſle; mais c'eſt qu'elle eſt toute compoſée de valons & de montagnes; de ſorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étenduë qu'il n'en paroiſt; & l'on diroit que la Nature l'a fait exprés, pour la commodité des habitans, qui ſe nichent dans des trous; outre que par ce moyen, elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne feroit. Le lendemain de leur arriuée on partagea le butin; & la cérémonie ſe fit au ſon des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trompettes; comme les ſonnettes, de tambours; aprés quoy ils tirérent à l'Oiſeau, ainſi qu'ils ont

coûtumé dans vne réjouïſſance publique. Cet
iſeau eſt vne mouche priſe dans vne toile d'a-
aignée, qu'il faut jetter par terre d'vn grain de
il, & l'on tire auec vne ſarbatane de paille. La
arriére où l'on s'exerce, a plus de deux cens pou-
s de long; car ils comptent de la ſorte en ce
aïs-là, comme on fait icy par toiſes. Ils ne viuent
s plus de huit ans, comme d'autres ont remar-
é auant moy; & les femmes engendrent à cinq.
-toſt que leurs enfans ſont ñez, ils les cachent
ns des rabouïlléres, ainſi que les lapins font
rs petis; de peur des Gruës, qui les aualent
t d'vn coup, comme des nauets. Ces petis
uts d'hommes ſont fort ingénieux; & le ſoir
ur nous régaler, ils nous donnérent les Ma-
nnettes, à quoy ils ſe plaiſent, comme on fait
my nous, à la Comédie. Ils ſont fort ſobres; &
vn grand excés, quand ils mangent vne cuiſſe
ouëtte; car pour leur ordinaire, ils n'ont que
x ou trois mouches en broche, ou quelque
dauantage, ſelon que leur famille eſt plus ou
ns grande. Leurs broches ſont faites de poin-
e Hériſſon; mais les groſſes où ils rotiſſent
louëttes, ſont de dars de Porc-épic. Ils boi-
dans de petis vaſes faits de noyaux de ce-
& leur bruuage ſont deux ou trois goutes
ſée, qu'ils receuïllent au Printemps, & con-
nt dans des œufs d'Autruche, qui leur ſer-

uent comme de muids ; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur, cela leur tient lieu de pipes de Maluoisie. Leurs assiettes sont des écailles de carpes, dont les plus belles sont les plus dorées ; & leurs plats de petis bacinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains ; car toutes leurs forests sont par buissons ; ce que la Nature a fait exprés, afin qu'ils ne se rompent point le cou, en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment fort ; parce qu'ils croyent qu'elle rampe par terre, pour s'accommoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez, veu la petitesse de leur taille ; leurs femmes sont propres ; & quand on les voit marcher, on diroit vn petit connil débout. Ils se moquent de nostre grandeur, à cause du danger qu'il y a, lors qu'on vient à tomber de si haut.

VI. L'Isle des Magiciës.

Au sortir de cette Isle, nous voulûmes aller en celle des Souhaits ; mais nous n'y pûmes iamais aborder ; car en ce païs-là on n'arriue pas où l'on veut ; de sorte que nous fûmes contrains de relâcher dans celle des Magiciens, sans pouuoir visiter seulement l'Isle des Geans, quoy que nous eussions grande enuie de la voir. Car on disoit qu'ils enjamboient les riuiéres, comme l'on fait vn ruisseau, peschoient à la ligne aux Baleines, auec de gros cables de nauire, dont les anchres seruoient d'hameçon ; joüoient à la boule

auec

auec des montagnes, qu'ils laiſſoient quelquefois dans le jeu ; ce qui eſtoit cauſe qu'on en trouuoit de toutes ſeules au milieu des grandes plaines, aux lieux où ils auoient joüé. Comme nous eûmes mis pié à terre dans l'Iſle des Magiciens, vn de nos Matelots qui auoit eſté autrefois en ce païs-là, nous auertit, pour éuiter les fauſſes Prophéties, de piſſer ſur nos piez en nous leuant, afin de nous précautionner contre toutes ſortes de charmes. Il nous dit auſſi, que ſi quelqu'vn nous touchoit, nous luy rendiſſions le coup, afin que le ſort retournaſt ſur celuy qui l'auoit donné. Dans cet entretien nous arriuâmes à la plaine de Zoroaſtrie, qui prend ſon nom de la capitale du païs, qui eſt bâtie au milieu. La nuit nous ſurprit, auant que d'y pouuoir arriuer ; de ſorte que comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce païs-là, nous fûmes contrains de nous coucher ſur l'herbe, & de manger ce que nous auions aporté de noſtre barque. Mes compagnons dormoient déja, lors que i'ois vn grand miaulement de chats ; dont m'eſtant ennuyé à la fin, ie me leuay pour les chaſſer, parce qu'ils m'empeſchoient de dormir. Mais comme ie les pourſuiuois aſſez loin, parce qu'ils ne vouloient pas s'en aller, ie me trouuay engagé dans vne grande cauerne éclairée d'vne infinité de lampes. A meſure que les chats entroient,

ils ſe changeoiét en autant de belles & jeunes Demoiſelles, qui ſe mettoient à danſer toutes nuës à reculons, tournant le dos les vnes aux autres, & renfermoient au milieu vn Bouc laſcif, qu'elles imitoient par des poſtures diſſoluës, ſe baiſſant de temps en temps pour le regarder par entre les jambes. Aprés que cela eut duré aſſez long-temps, ce Bouc s'alla mettre en vn coin, où elles le vinrent toutes baiſer au derriére; & jettérent ſur luy des fleurs, comme on a coûtume de faire aux myſtéres de Priape. Pendant cette cérémonie, on vit venir par l'air des hommes à cheual ſur des balais; & ils ne furent pas pluſtoſt arriuez, qu'ils firent vn ſacrifice. Mais le Bouc rejetta toutes leurs offrandes; de ſorte que croyant auoir manqué à quelque cérémonie, ils recommencérent tout de nouueau, & ſe tirérent du ſang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le Bouc continua à témoigner de l'auerſion; ſi bien que luy en ayant demandé la cauſe, ils ſceurent que c'eſtoit parce que i'eſtois là. Là deſſus ils me vinrent prédre, & ie crus qu'ils m'alloient immoler; mais i'en fus quitte pour eſtre mordu au derriére, & ſigner de mon ſang vn papier; aprés quoy le Bouc me dit que i'eſtois à luy. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, auec vn ſabat effroyable; car on ne s'entendoit pas l'vn l'autre; & chacun faiſoit ce qu'il

ouloit, à l'imitation du Bouquin, qui careſſoit es plus belles. Lors que cela fut fait, ie fus étonné que ie vis la nape miſe; & ſans voir ceux qui aportoient les plats, elle fut couuerte en vn inſtant. Comme tout le monde ſe fut placé, ſans ſe faire beaucoup prier, il ſe fit d'abord vn grand ſilence; & chacun menoit plus de bruit des dents, que de la langue; mais parce que ie trouuois les viandes vn peu fades, ie ne pus m'empeſcher de crier que l'on aportaſt du ſel. A ce mot, tout diſparut; & ie me trouuay ſeul & ſans lumiére, dans vne carriére fort obſcure, où ie fus contraint de demeurer juſqu'au point du jour. En ſuite, ie me rendis où eſtoient mes compagnons, ſans leur oſer rien dire de ce qui m'eſtoit arriué; parce qu'ils eſtoient ſi effrayez des contes qu'on leur auoit fait du païs, que la moindre choſe eſtoit capable de leur troubler l'eſprit. Malgré ces terreurs paniques, ie les amenay à Zoroaſtrie, où tous les logis nous paroiſſoient autant de Palais enchantez. On voyoit aux portes & aux feneſtres, les plus belles Dames du monde, qui nous jettoient en paſſant des œillades fort amoureuſes; ce qui m'eût touché dauantage, ſi ie ne les euſſe pas connuës; mais c'eſtoient les meſmes que i'auois veuës dans la carriére. Comme nous paſſions de cette ruë-là, à vne autre, nous eûmes la teſte rompuë de cent valets de Marchans

qui eſtoient ſous des pillers, & qui nous crioient; *Meßieurs, voulez-vous qu'on tire voſtre Horoſcope, pour voir ſi vous ſerez heureux en ce monde-cy, & en l'autre. Meßieurs, c'eſt icy qu'on trouue toute ſorte d'eſprits familiers, & de caractéres pour faire mille lieuës en vn iour. Meſſieurs, voulez-vous auoir la précieuſe racine que les Rois de Perſe donnent à leurs Ambaſſadeurs, pour ne manquer de rien dans les grans voyages. C'eſt icy,* diſoit vn autre, *qu'eſt le veritable ſecret pour retrouuer toutes les choſes perduës, & meſme ſon pucelage; C'eſt moy qui par la grace des Dieux, nettoye le corps de ſa rouille, & qui le rens invulnerable. C'eſt icy, Meßieurs, qu'on trouue de ces écus roulans & de ces bourſes inépuiſables, où l'on rencontre toûjours de l'argent, quoy qu'on n'y en mette iamais. Meßieurs,* diſoient d'autres, d'vne voix toute enroüée à force de crier, *Voicy la veritable vervéne cueillie auant iour, & ſeichée à l'ombre, lors qu'il n'y auoit ni Lune ni Soleil ſur terre; Vous plaiſt-il d'en auoir, quand ce ne ſeroit que pour voir vos Maiſtreſſes en ſonge.* Enfin, déliuré de ces importuns criailleurs, nous arriuâmes au logis d'vne bonne femme, de la connoiſſance de nos Matelots, qui nous receut fort bien. Mais ie ne ſçay par quel accident, vn de mes compagnons tomba malade ſi dangereuſement, que nous croyions à toute heure qu'il dût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il auoit d'eſtre enſorcelé; & pour en ſçauoir la

erité, il fit tout ce qu'on luy conſeilla. Entr'au-
es choſes, on luy fit acheter vn cœur de bœuf,
u'on larda d'épingles ſans teſte, & d'éguilles
ns cul; puis le mettant bouïllir dans vn chau-
ron, on acompagnoit chaque bouïllon d'vne
role magique, pour attirer dans la chambre
luy qui auoit fait le ſort. Que s'il ne venoit pas,
auoit du moins la ſatisfaction de le voir
ourir en langueur; car à meſure que le cœur
conſumoit, celuy de l'enchanteur ſe deuoit
nſumer auſſi. Comme il n'y auoit plus d'eau
chauderon, voicy venir vne grande femme
ire, auec les yeux égarez & étincelans, l'écu-
à la bouche, & la fureur ſur le viſage. Si-
qu'elle fut entrée, on mit vn manche de
ay derriére la porte, pour l'empeſcher de ſor-
mais cette Mégére, ſans prendre garde à cela,
t droit au lit du malade; & tirant le rideau,
dit d'vne voix caſſe, & enroüée; *Que me*
r-tu? A meſme temps, quatre grans Coquins
on auoit louëz pour l'étriller auec des baſtons
erment, ſautérent en place; mais comme ils
loient rabatre le bras qu'ils auoient leué, el-
rouſſa tout d'vn coup ſa robe; d'où ſortit
ſi grande flâme, que ces galans furent
grillez; & la ſorciére en meſme temps, ſe
du balay qui eſtoit derriére la porte; & ſe
hant deſſus, s'enuola par la feneſtre, laiſſant

dans la chambre vne puanteur effroyable. Cependant, noſtre pauure malade eſtoit à l'extrémité, & dans la penſée que tout ce qu'on luy donnoit, eſtoit charmé, il ne vouloit prendre aucune choſe; ce qui ayant émû noſtre hoſteſſe à compaſſion, elle nous mena chez la plus grande magicienne de la ville, qui eſtoit de ſes amies, & logeoit dans vn vilain trou qui n'eſtoit bâty que de gibets & de potences. Mais derriére s'éleuoit vn palais ſuperbe, où l'on voyoit ſous les portiques jouër de petis enfans, qu'elle nourriſſoit pour faire vn bain de leur ſang, afin de guérir vn grand Prince qui eſtoit malade de la lépre. Au milieu de la Cour eſtoit vne fontaine grande comme vn petit lac, où nageoient pluſieurs poiſſons, & ſur le bord vne vieille décrépite, dont le nez & le menton ſe touchoient; & dans l'interuale de ſes rides, s'éléuoient de gros porreaux ombragez de longs poils gris, qui ſe mouuoient au branle de ſa teſte, & ſe joüoient ſur ſon viſage. D'vne main elle tenoit vne taſſe, dans laquelle elle buuoit; & de l'autre elle étendoit les peaux de ſon menton, pour luy ſeruir comme de ſeruiéte, de peur qu'il ne tombaſt de l'eau ſur ſes habits. Si-toſt qu'elle nous aperçut, elle vint à nous toute courbée ſur vn bâton, ne faiſant pas vn pas, ſans laiſſer tomber vne roupie; & pour me régaler, elle me ſauta au cou & me baiſa,

à cauſe que ie luy paroiſſois aſſez agreable. Cela me fit vne telle horreur, que ie courus auſſi-toſt à la fontaine pour me lauer ; mais ie n'eus pas pluſtoſt pris de l'eau, que ie me trouuay enleué par l'air dans vne des chambres du Palais, où i'entray par la cheminée. Elle eſtoit tapiſſée de fort belles tapiſſeries, où l'on voyoit Diane & ſes Nymphes à demy nuës, en vn endroit cueüillir des fleurs, en vn autre ſe baigner, ou pourſuiure vne biche à la chaſſe ; Mais tout à coup, comme ie prenois plaiſir à les contempler, tous ces perſonnages s'animérent ; & ſe détachant de la tapiſſerie, commencérent à danſer autour de moy, auec grand bruit. L'vn en paſſant me donnoit vne nazarde, l'autre vne croquignole ; & tous faiſoient des poſtures extrauagantes, pour me faire peur ; mais n'en ayant pû venir à bout, ils diſparurent en vn inſtant, & me laiſſérent parmy vn tas de vilaines beſtes qui me couroient par tout le corps. Comme i'eſtois au deſeſpoir de me voir en cet eſtat, ie vis ſortir d'vne armoire la plus belle perſonne du monde, qui commença à m'accuſer de la rigueur que ie luy auois témoignée prés de la fontaine ; & me jura par l'ame des Contes de vieille ſes anceſtres, que ſi ie ne luy voulois eſtre plus doux, elle s'alloit jettet dans vn feu qui s'eſtoit allumé à la cheminée. A ces mots, ie courus pour l'embraſſer, ne pouuant réſiſter à ſes

charmes ; mais ie fus retenu par vne main inuisible ; ce qui l'effraya tellement, qu'elle se jetta dans le feu. Aussi-tost tout le Palais disparut, & ie me retrouuay dans la ruë auec mes camarades ; où de crainte de pires accidens, nous allâmes tout de ce pas acheter des caractéres, auec lesquels nous retournâmes en nostre païs ; & nous nous trouuâmes chacun vn matin dans nostre lit, comme si tout le voyage que nous auions fait, n'auoit esté qu'vn long songe.

REMAR-

REMARQVES SVR LA TRADVCTION de la Seconde partie de Lucien.

TOY *qui és épris d'vn autre amour.* Ie ne veux pas exprimer dauantage l'amour des garçons, ny m'étendre en des ſaletez. Page 3.

Sa gorge. Le deuant du viſage eſt déja exprimé.

La teſte nuë. C'eſt à dire, *ſans voile.*

Ce qui doit eſtre blanc. La rougeur ſera marquée en ſuite. Page 7.

La noirceur des ſourcils. I'en marque la couleur, parce que cela ne fait point de difficulté.

Les paupiéres de l'Aurore. Il y a au Grec, *que Pindare luy fera les paupiéres*; mais cela ne dit rien. C'eſt pourquoy i'ay trouué à propos de mettre l'expreſſion d'vn autre Poëte Grec, qui ſe trouue auſſi dans Iob; mais ſi elle n'eût eſté que là, ie n'euſſe pas oſé m'en ſeruir dans cette traduction. *Sophocle.*

Ie commence à deuiner qui c'eſt. Il veut parler de l'Imperatrice, quoy que ie n'en connoiſſe point de ce nom en ces temps-là; car la deſcription qu'il en fait, ne peut conuenir à Fauſtine. Page 8.

On croit entendre Apollon luy meſme. Il ſeroit ridicule de comparer maintenant vne belle voix, au chant des Cygales & des Hirondelles; ſans parler des Alcyons & des Cygnes, qui ne chantent point, ou qui chantent mal. Page 10.

Effacez ce qui eſt en marge, qui eſt corrompu, & a eſté tranſporté icy d'ailleurs. Page 11.

Il nous en faut faire d'autres, de ſes vertus. Il en faloit venir là, aprés ſes connoiſſances. Page 12.

Il y a des Dames. Il eſt mieux de le dire d'elles que des hommes, parce que cela leur eſt plus ordinaire. Page 15.

Ayant vn beau maſque. La choſe eſt aſſez claire, ſans ajoûter *Phaon & Nirée*, qui ne font pas grace maintenant. Page 16.

La hauteur des Cédres. Le mot de *peupliers* n'y vient pas ſi bien.

Sa perruque d'or. Qu'il ſeroit beau voir maintenant de dire auec l'Auteur *des cheueux d'Hyacinthe*, & les comparer à l'ache.

Mais ie me ris. Ie ne fais pas icy comme Lucien, qui change Page 17.

deux ou trois fois la harangue directe en oblique.

Page 20. *Paſſer condamnation.* Ie ne dis pas *chanter la Palinodie*, qui ſeroit Pédanteſque.

Page 23. *Therſite de ſa beauté, & Neſtor de ſa jeuneſſe.* C'eſt aſſez de ces deux exemples.

A celle du vent ou de la foudre. Ie mets les choſes à noſtre air; car la façon Grecque ne reuient pas à la noſtre.

Il y a encore cette différence. Le reſte eſt déja dit; & n'a pas beſoin d'eſtre ajoûté.

Page 24. *L'image de l'homme à celle de Dieu.* C'eſt ainſi qu'il l'apelle en ſuite.

Page 29. *Des Grecs.* Ie prens la liberté de tourner la penſée de mon Auteur, de la façon la plus belle, pour trouuer les graces que ie cherche.

Page 33. *C'eſt à toy de commencer.* Le raiſonnement vouloit qu'on ajoûtaſt cela.

Famille ancienne. La ſuite le déclare.

Page 34. *D'vne célébre Coquette.* La qualité de ſon mary ſera exprimée plus bas. Du reſte, cecy eſt tranſpoſé.

Tous ces petis préſens qui tiennent lieu de grande faueur à vn Amant. Il ſeroit ridicule de dire, *Des bouquets à demy ſecs, & des fruits qu'on a mordus.*

Page 35. *Des principaux de la ville d'Ephéſe.* Il n'y a que le nom des deux amis, qui ſoit neceſſaire au conte.

Enuoyoit tous les jours quelques-vns de ſes amis la viſiter. I'aime mieux dire cela, que de mettre qu'il les faiſoit venir chez luy.

Page 36. *Rendez-vous.* Il faut ajoûter *la nuit.*

Page 38. *Auec l'échelle du vaiſſeau.* Ie n'ajoûte point *des perches*, parce qu'ils ne s'en ſeruirent pas.

Page 41. *Ca, comme tu vois.* Le reſte eſt exprimé plus haut.

Page 42. *En habit de deüil.* Ce qui ſuit, ne ſert de rien.

Page 46. *Il les mit tous deux en liberté, aprés auoir juſtifié leur innocence.* I'ay acourcy ou retranché ce dont on ſe pouuoit paſſer, afin d'eſtre plus court & plus net.

Page 49. *Ie l'auouë.* On a oublié de mettre deuant, *i'ay tort.*

Page 52. *Les éfuſions acoûtumées.* Cela fait voir que c'eſtoit à la fin du repas.

Page 54. *Comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance.* C'eſt aſſez de dire cela, ſans ajoûter ce que fait l'Auteur, qui n'eſt que trop long en cet endroit.

Reuoltée, ou *Ennemie*. Page 56.

C'eſt vne marque &c. Ie ne fais pas dire à l'autre, qu'il ne ſera pas trop long; car i'en ay retranché ce qui l'eſtoit. Page 57.

L'vn de 5. Il faut 7. Page 59.

A Hypate. C'eſt pluſtoſt Lariſſe, où il alloit, & il deuoit paſſer par Hypate; mais il n'eſt pas queſtion icy d'vne verité hiſtorique. Du reſte, il ſera parlé en ſuite de ſon valet & de ſes hardes. Et il dit en quelque endroit, que ſon voyage de Lariſſe n'eſtoit qu'vne feinte. en marge. Page 61.

Lors que ie fus arriué chez luy. Il ne ſert de rien de dire qu'il y auoit vn jardin à la maiſon; mais il dira en ſuite, que le logis eſtoit petit; & la chambre où on le mena, fort propre.

Petite chambre. Oſtez *petite.* Page 62.

Qu'elle n'auoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. I'ay changé la raillerie qui eſtoit ſale. Page 64.

Comme ie riois. I'ay rejetté plus bas ce qu'elle dit icy, *Que quand elle luy jetteroit des pierres, &c.*

Et vous hacheray menu comme chair en pâte. Cela a du rapport à ce qu'il dit, & ſent l'eſprit d'vne ſeruante. Page 65.

Qu'elle eſtoit grande Magicienne, &c. I'ay agencé cela d'vne autre ſorte que l'Auteur, comme ie fais ſouuent, pour luy donner plus de grace.

Aprés quelques ſantez. Il n'y a point d'aparence de dire, qu'ils beurent beaucoup, parce qu'ils reboiuent encore aprés; & qu'il n'eſt pas neceſſaire de tant boire, pour faire l'amour.

De roſes. Il ajoûte qu'il y en auoit en feüilles; mais ie ne m'oblige pas à vne Traduction reguliére; puis le tout ne ſe peut pas mettre élegamment.

Le ſujet de mon voyage. Ie ne dis pas *à Lariſſe*, parce qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller, ou pour le moins ſi toſt. Ie ne touche pas auſſi ſon auerſion pour les femmes, qui n'eſt que trop exprimée dans ce liure. Page 66.

Se durcirent en corne. Ie l'ay trouué mieux de la ſorte, que comme il le dit. Page 67.

Qui me receurent à grans coups de piez. Il eſt mieux comme cela, que de dire, *Ils s'y préparérent.* Page 68.

Qu'il n'eſt rien qui puniſſe vn homme vicieux, comme ſon propre vice. Ie ne me ſers pas de cela, comme d'alégation, mais comme d'expreſſion, parce que ce Vers exprime bien ce que ie veux dire.

Qu'on faiſoit combatre contre des Ours. Il dit ſeulement, Page 70.

Capables de combatre ; mais comme ie le dis, cela fait plus d'effet.

Page 77. *Promener ſur mer.* Le Grec dit ſeulement, *ſur le bord de l'eau* ; mais il ne faut point s'amuſer à faire des éuenemens extraordinaires, quand on peut faire les choſes regulierement.

Page 80. *Muſnier* Le Grec dit, *Boulanger*; mais il tenoit lieu de Muſnier, parce qu'on tient que les Anciens n'auoient point de moulins à vent ni à eau.

Page 81. *Comme vne girouëtte.* Le Grec dit, *Comme vn ſabot* ; mais la comparaiſon n'en eſt pas ſi belle en noſtre langue.

Laituës pourries. Il y a au Grec, *dures & ameres* ; mais le mot de *dure* eſt ridicule en cet endroit, pour vn aſne ; & celuy de *pourries* donne ſujet à vne galanterie qui ſuit.

Dequoy ſe nourrir. Il y a au Grec, *ſe couurir*; mais vn aſne n'a point beſoin de couuerture.

Page 82. *Enleué par vne poulie.* Ie me ſuis ſeruy de cette expreſſion qui eſt plus gaye ; outre que c'eſt ainſi qu'on charge les cheuaux dans les Nauires.

Pour moy, on me liura. Il y a icy vn prouerbe Grec, qui n'eſt pas à noſtre vſage.

Page 83. *Commencérent à ſe regarder de mauuais œil.* C'eſt aſſez de cela, ſans leur faire dire des injures.

Page 84. *Le bruit court par tout de cette merueille.* Le reſte eſt exprimé en ſuite.

Et le mords de meſme. Il y a au Grec, *d'or & d'argent* ; mais ie ne pouuois pas commodément répéter le dernier mot.

Page 87. *Mais il arriua tout le contraire.* Ie paſſe icy pluſieurs faletez, le plus délicatement que ie puis.

Page 88. *Et d'vn Cynique.* L'Auteur en fait vn homme nommé Cyniſcus ; mais cela n'eſt pas neceſſaire.

Page 89. *La fortune.* Ie ne dis pas *le deſtin*, qui n'eſt autre choſe que l'ordre des Parques, comme ie l'ay dit à l'Argument.

Enleuer les hommes & les élemens. Cette fable eſt expliquée plus au long ailleurs.

Page 90. *Tu vois la conſéquence qu'on en peut tirer.* Ie retranche icy pluſieurs petites interrogations, dont le ſens eſt exprimé ailleurs.

Page 92. *On feroit donc mieux.* Ie dis en vn autre endroit, qu'ils ne ſont que comme vn outil en la main des Parques.

Page 94. *Tandis que Callias & Alcibiade.* Ces exemples ſuffiſent ; outre que les autres n'eſtans pas aſſez connus parmy nous, ne feroient pas d'effet.

Nous le ſçaurons quand nous y ſerons. Ce qu'il ajoûte, eſt pluſtoſt vne boutade qu'vne raiſon.

Triſte & réueur. I'exprime la pâleur plus bas. Page 96.

Ie s'en prie, pére des Dieux. Il n'eſt pas à propos qu'elle parle en Vers, parce qu'elle s'étonne de ce que Iupiter y parle. Page 97.

Les ſanglots & les larmes. Il eſt plus honneſte de le mettre ainſi, que de dire tout crûment que Iupiter pleuroit.

Les fers en ſont au feu. Ie mets vn prouerbe François pour vn Grec, ſelon ma coûtume. Le reſte eſt exprimé plus bas. Page 98.

Nullement, tout va bien. Il n'eſt pas à propos de mettre cecy en forme de Vers, parce qu'on l'a prié de parler en langage plus humain, & qu'il l'a fait.

Dans vne heure. I'ajoûte ces mots, parce qu'ils arriuent auſſi-toſt. Page 100.

De m'exprimer à ſa façon. Ie mets cela, pour n'eſtre point obligé à traduire des Vers.

Selon ſon merite ou ſon rang. I'exprime en ſuite l'art & la matiére. Page 101.

Dorée. Il y a au Grec, *d'or*; mais cela ne reuient pas à noſtre Langue. Page 102.

Qu'il ſe mette ſur ſes genoux. Cela eſt mieux, que de dire qu'il occupera le ſiége d'vne de ſes feſſes. Page 103.

Tout eſt perdu. Ie ne parle point icy de la chaiſne d'or de Iupiter, trop de fois répetée, & dont il ſera fait mention encore dans ce Dialogue. Page 104.

Aprés m'eſtre enuelopé d'vn nuage. Cela eſtant, il n'a point beſoin de prendre la figure d'vn Philoſophe. Page 105.

Qui diſputoit de la Prouidence. La choſe eſt expliquée plus au long en ſuite.

I'eſtendis la nuë qui me couuroit. Cela y vient mieux que la nuit, ou vn nouueau nuage.

Puiſſiez-vous deuenir muets. Ie fais dire cela à Mercure, par forme de reſſentiment, pluſtoſt qu'à Momus. Page 106.

Froter d'huile. Il y a au Grec, *de poix*; mais il n'en eſt pas beſoin pour ſeruïr de moule. Du reſte, Hermagoras parle icy en vers; mais cela ne ſert de rien. Page 113.

Dy-moy, meſchant. Ie réünis pluſieurs petites interrogations en vne. Page 114.

Tu poſes ce qui eſt en diſpute. Quand cela ne prouueroit pas directement la Prouidence; cela prouueroit toûjours vn prin- Page 116.

cipe tout ſage & tout puiſſant; car ces choſes ne peuuent auoir eſté faites à l'auenture; & la ſageſſe du principe emporte auec ſoy la ſageſſe de la conduite & de la direction. Du reſte, cet Auteur a malicieuſement mis toutes les bonnes raiſons en trois mots; & pour rendre la choſe plus ridicule, il fait étendre celuy qui les allegue en des vers de Poëte, ſans force ni autorité. C'eſt pourquoy ie les ay retranchez, parce que cela impoſe au lecteur qui voit paſſer legerement ſur ce qu'il y a de bon, & s'arreſter ſur des ſotiſes, qui ne ſont qu'embaraſſer, & offuſquer, s'il faut ainſi dire, la diſpute.

Page 117. *Mais il s'accorde.* I'ajoûte cela, qu'il a oublié par malice, & qui ſert à montrer que la connoiſſance d'vne diuinité eſt comme vn principe naturel dans l'homme.

Page 120. *Voilà noſtre ennemy.* L'Auteur ſe couronne icy luy-meſme, comme il fait ſouuent en d'autres lieux; mais i'ay touché la réponſe de ces choſes, dans l'Argument du Dialogue.

Qui quitte la partie, la perd. Ie retranche encore icy vn meſchant Argument du Stoïcien, qui inſiſte ſur des choſes qui n'ont point de force.

Couché auec ta ſœur. Ie mets cela au lieu d'autres injures, ou ſales, ou qui reuiennent moins à noſtre façon.

Page 121. *Ie luy tordray le con.* Cette expreſſion eſt plus naturelle, que celle dont il ſe ſert.

Page 122. *Ou quelque cheſne de la foreſt de Dodone.* Nous auons acoûtumé de le dire ainſi. Il y a *heſtre*, au Grec.

Page 123. *Les éperons.* I'ay ajoûté ce mot, qui vient fort bien au ſujet.

Qui défendoit les viandes. C'eſt aſſez de cela en cet endroit.

Page 124. *D'vn coq en vn Philoſophe.* Il y a au Grec, *l'étrange choſe d'vn coq Philoſophe.*

I'en ay l'eſprit ſi plein. Il y a deux choſes icy, dont i'exprime l'vne dans la réponſe; & l'autre n'eſt qu'vne gentilleſſe, qui eſt alleguée ailleurs dans cet Ouurage.

Page 125. *Donnent*, liſez *donne.*

Page 126. *Que l'eau eſt veritablement excellente, &c.* I'ay mis tout l'endroit de Pindare, pour n'auoir point beſoin de le répeter.

Page 127. *Tu tiendras la place d'vn de mes amis.* Le reſte ſera touché ailleurs; c'eſt aſſez de cela icy.

Iuſqu'au ſouper. I'ay mis la choſe à noſtre air; car de dire *iuſqu'au bain*, cela euſt eſté obſcur.

En atendant que l'heure ſonnaſt. Il eſt indifférent qu'on en

faſſe vn horloge au Soleil, ou à reſſorts, pour l'intelligence de l'Auteur: & quoy que le Grec marque que c'eſtoit vne horloge ſolaire, neantmoins i'ay mieux aymé l'exprimer à noſtre façon, vſant toûjours dans toute cette traduction de la liberté de me diſpenſer des circonſtances qui ne ſont pas abſolument neceſſaires.

Le Médecin du logis. Ie l'ay trouué mieux, que d'en faire vn Médecin étranger; & plus à propos de luy faire dire cela, qu'au Maiſtre.

Auec des treſſes d'or. C'eſt aſſez de cela pour le ſujet. Page 130.

D'vn plat de tripes. Ie mets la choſe à noſtre air.

Vne écuëlle de terre. Cela eſt plus aiſé à emporter qu'vn pot.

S'eſtant enrichi depuis peu. Le reſte n'eſt pas de ce ſuiet, & ce qui ſuit, eſt déja touché dans ſon ſonge.

Qui me prirent pour vn Dieu. Il n'eſt pas honneſte de luy faire dire qu'il n'eſt qu'vn Charlatan; outre que le moins qu'on peut injurier ces grands hommes-là, eſt toûjours le meilleur. Page 133.

Des ſouris ou des mouches. Le Grec ajoûte, *des piéces de bois & des clous*; mais cela n'eſt pas ordinairement dans les ſtatuës. Page 139.

Ie ne vole pas les plus. Le Grec le dit d'vne autre façon; mais ie l'ay trouué mieux de celle-cy. Page 143.

Voilà la porte d'Encrate. I'ay réüny en vn, ce qu'il dit d'Encrate & de l'vſurier Gnifon, afin que cela ne fût pas ſi long ni ſi ennuyeux. Page 144.

Fourmy ou Corbeau. Le Grec met d'autres choſes; mais cecy conuient mieux à vn auare & à vn vſurier; car le Corbeau cache & dérobe tout ce qu'il peut.

Sa fille entre les bras d'vn Galant. Ie mets cela, au lieu d'vne ſaleté qui eſt dans l'Auteur.

Courut. Le Grec dit, *dormit.* Celuy-cy m'a ſemblé mieux. Page 146.

Mais n'es-tu point: &c. Ie retranche les paroles inutiles.

Vn chaſſeur, &c. Ie mets en trois mots, ce que l'Auteur dit plus au long; mais il n'y a que cela de neceſſaire au ſujet, & il eſt mieux icy que plus bas. Page 147.

Ie conſideray le Ciel & les Aſtres. I'ay rejetté à la fin vne periode qui eſt icy.

S'il a eu vn commencement. Il ſera parlé de ſa fin en ſuitte. Page 148.

La diſtance qu'il y a d'vne étoile à l'autre. Il y a au Grec, *du Soleil & de la Lune*; mais cela fait le meſme effet; & ces mots ſont trop ſouuent repetez.

Vn triangle. Il faut, *des triangles.* Page 149.

Mais ie m'étonne que faiſant vn Dieu Auteur du monde, &c. Cela ſemble auoir quelque apparence, & n'eſt qu'vne fauſſe,

douleur, car le monde eſt vn amas de pluſieurs, eſtres & non pas vn eſtre ſeul; mais vn tout, compoſé de pieces differentes, les vnes corruptibles & les autres incorruptibles; & partant, ce ne peut eſtre le premier principe. C'eſt pourquoy on en cherche vn autre; & celuy-là n'en a point de beſoin, car cela iroit à l'infiny; & il faut s'arreſter quelque part.

De la forme & de la matiére. Ces choſes ſont plus haut dans l'Auteur.

Page 150. *Ces vieillards, &c.* Le Grec dit, *les valets qu'on oſte du trauail pour leur vieilleſſe*; mais mon exemple m'a ſemblé plus propre.

Par l'inuention que i'ay dite. Ie l'ay expliqué plus haut, autant qu'il eſtoit neceſſaire.

Page 152. *Qu'en remuant l'aile de l'Aigle.* I'abrége ce qui eſt trop long.

Dequoy il me remercia, &c. Cecy eſt plus haut dans l'Auteur; mais il vient mieux en cét endroit.

Page 154. *Vn grain de blé.* Il y a au Grec, *la moitié*; mais il vaut mieux mettre vn grain, à cauſe qu'il y a en ſuitte, vn morceau de coſſe de féue.

Leur compagnon qui eſt mort. I'ay ajoûté cela, qui vient bien à vne république, & qui eſt vray; car elles nettoyent leur trou, quand il y a quelque ſaleté.

Page 155. *Du Soleil.* Il a dit plus haut que c'eſt vn fer chaud.

Pour ne les point voir. Le Grec dit, *Pour chacher leur débauche*; mais il eſt plus honneſte autrement.

Page 158. *L'autre la ſanté.* Il y a au Grec, *de faire venir ſes oignons & ſes aulx*; mais c'eſt aſſez de ce qu'il a parlé du Iardinier; & *la ſanté* y vient fort bien.

De ſon frére. Il y a au Grec, *de ſon pére*, mais ie ne m'attache pas à la lettre.

Le Vigneron. Il y a au Grec, *le Foulon*; mais l'autre y vient mieux, à cauſe de l'oppoſition qu'il fait auec le Iardinier; & i'ay mis le Iardinier pour le Laboureur, parce que le Iardinier a preſque toûjours beſoin de pluye, & le Laboureur non, *ſemper ſitientibus hortis*

Page 159. *Dix mille muids.* Il y a au Grec, *mille boiſſeaux*; mais cela n'eſt pas ſi bien.

Venus les épices. Il y a au Grec, *le myrte*; mais comme elle eſt Deeſſe de l'Arabie, cela y vient mieux.

Le Cordace. C'eſt vne dance de Satyres.

Page 160. *Car ſi l'on demandoit.* I'ay tranſpoſé icy l'ordre, & n'ay pas mis tout ce qui eſt dans l'Auteur; mais ſeulement ce qui eſtoit plus propre au ſujet.

Qui

Qui vous ſoit vtile & glorieuſe ; Ou bien, *vtile aux hommes, & glorieuſe aux Dieux* ; mais comme il ne s'agit icy que de l'intereſt des Dieux, il n'eſt pas neceſſaire de parler des autres. Page 161.

Que veulent dire les Philoſophes. En conſiderant Dieu comme vn homme, il auroit bien des affaires, à ſe meſler ainſi de tout ; mais en le contemplant comme vne nature infinie, répanduë par toute la Nature, & qui la meut ; cette objection n'a point de force. Page 162.

Sans ſe repoſer. Le Grec dit, *Qu'il n'a pas le loiſir de ſe grater l'oreille* ; mais cela ſeroit bas parmy nous.

Qui ont l'haleine mauuaiſe. I'ay mieux aimé mettre cela, que de parler des ordures du baſſin. Page 163.

Où l'on rendoit la Iuſtice. Ou bien, *Où le peuple s'aſſembloit.* Page 167. en marge.

Vne flûte à la main, & des cornes à la teſte. Cela ſuffit pour le deſigner.

Qui a ajoûté, &c. Ie fais dire le tout à Mercure, pour ne point faire d'interruption. Page 168.

Comme vn Trompette qui s'efforce de ſonner. Cet exemple eſt plus noble que celuy de la flûte ; outre qu'il nous eſt plus connu. Page 169.

Du reſte, &c. Le Grec ajoûte, *Que le peuple admire particuliérement ceux qui n'ont point ſoin de leur vie* ; mais cela n'eſt pas proprement du ſujet.

Tirer au ſort les Iuges. Le nombre ſera aſſez expliqué en ſuite. Page 170.

Pour cauſe d'injures. Il y a icy quelque diſtinction au Grec, qui eſt de leur chicane ; mais cela ne s'entendroit pas parmy nous. Page 172.

Il faut épargner la bourſe Ou, *Tout beau, épargne.*

Trahir leur foy & leur conſcience. Il y a au Grec, *de creuer à force de crier* ; mais cecy eſt plus joly, & aſſez conforme à la verité, & à l'eſprit de l'Auteur. Page 173.

Elle ne connoiſt point de plus grand mal, que de trauailler. Il y a au Grec, *qu'elle ſe mocque de la Iuſtice* ; mais ce que ie dis, vient mieux à la ſuite ; outre qu'il eſtoit permis à chacun, de prendre vn Auocat, s'il vouloit. Page 177.

La maleſſe contre la vertu, &c. Ie retranche quelques conteſtations inutiles ; & i'ajoûte que cette affaire a déja eſté jugée en celle de Polémon ; parce qu'en effet, elle y a beaucoup de raport. Page 180.

La vertu a encore beaucoup de choſes à dire. Ie l'ay mis ainſi, pour ne pas confondre la vie d'Epicure, qui viuoit treſsobrement, auec celle d'Ariſtipe.

Page 181. *Qu'on apelle, &c.* Le reſte eſt déja dit.

Page 182. *Qui eſt vn coquin.* Le reſte eſt plus bas chez l'Auteur.

Page 185. *Au lieu de Platon & d'Eſquinés.* I'ay mis ces mots, pour faire voir la raiſon pour laquelle il dit que le Dialogue ne parle que des Dieux. Du reſte, l'ortographe qui eſt icy au mot d'*Eſquinés*, eſt pour éuiter le defaut de la prononciation; comme nous mettons *Chiméne*, pour *Xyméne*; *Domquichotte*, pour *Domquixote*; parce que c'eſt autre choſe d'écrire vn mot en François, & de l'écrire en ſa Langue. Il faut prononcer les mots étrangers, comme font ceux du païs; mais pour cela, il ne les faut pas écrire comme eux. Et les Eſpagnols en font autant, écriuant *Xatillon*, & non pas *Chatillon*, afin de le prononcer en leur Langue, comme nous faiſons en la noſtre. D'ailleurs, cette ortographe eſt déja en vſage à la fin des mots; car on écrit *Andromaque* pour *Andromache*, &c. Il n'y a plus qu'à la pratiquer au commencement & au milieu, pour éuiter la mauuaiſe prononciation que font des mots Grecs, ceux qui ne les entendent pas. Il n'eſt donc pas neceſſaire de garder l'ancienne ortographe, qu'aux mots où l'vſage l'a emporté, & l'a fait prononcer à la Françoiſe; comme *Achile*, *Antioche*, &c.

Page 186. *Qui faiſoit horreur par ſes frequentes decoupures.* On voit par là, que ie ſuy le deſſein de mon Auteur, quand ie réünis en vn, pluſieurs petites interrogations & réponſes; & que ç'a eſté ſon intention, quoy qu'il ne l'ait pas obſerué par tout.

Page 188. *Pourquoy, puiſque ie t'apelle par ton nom.* Il y au Grec, *Pourquoy, puiſque tu t'y apelles toy-meſme?* mais ce que ie dis, donne lieu à la réponſe, qui eſt aſſez viue.

Page 189. *De Philoſophe.* Il y a au Grec, *de Phidias*; mais il n'y vient pas ſi bien.

Où l'on rangeroit cet Art. I'orne la choſe, en l'exprimant, ſans m'atacher aux paroles de l'Auteur.

Page 191. *Ce n'eſt donc pas vne faculté naturelle, &c.* I'ay mis ces choſes tout de ſuite, pour en faire mieux voir le raiſonnement; & ie les ay agencées à ma façon.

Page 192. *L'art de viure aux dépens d'autruy, &c.* Il y a au Grec, *l'art de boire & de manger*; mais cela vient mieux à vn Cuiſinier ou à quelqu'autre, qu'à vn Paraſite. C'eſt pourquoy i'ay mis la définition comme elle deuoit eſtre, pluſtoſt que comme elle

eſtoit ; & en vſe ainſi par tout, où les choſes ne ſont pas à mon gré ; afin qu'on ne croye pas, quand ie quitte la penſée de l'Auteur, que ie l'ignore.

Lors qu'il viuoit en Epicurien chez Calypſo. I'ay oſté ce qui n'eſtoit pas à noſtre vſage.

S'il eſt infiny. Ou, *S'il y en a vn ou pluſieurs* ; mais ie ne m'attache pas à toutes les paroles. Page 193.

Il y a mille choſes qui luy donnent de l'inquietude. Le reſte eſt expliqué plus bas.

S'en aller triſte au feſtin. Il vaut mieux le dire ainſi, que de dire, d'en reuenir ; & cela ſe raporte mieux à la comparaiſon. Du reſte, i'ay tranſpoſé & augmenté diuerſes choſes dans la ſuite. Page 194.

Les gens de meſtier, &c. Il y au Grec, *ceux qui veulent exceller dans les autres Arts, mangent peu, le Paraſite beaucoup.* Page 196.

Le cul ſur la ſelle. Il y a au Grec, *couché* ; mais cela n'euſt point eu de grace parmy nous ; parce que la coûtume de ſe coucher pour ſe mettre à table, n'eſt plus en vſage.

C'eſt vne maxime en Philoſophie. I'ay redreſſé & acourcy tout ce raiſonnement ; car en l'eſtendant trop, il ne paroiſtroit pas bien juſte. Page 197.

N'as-tu point d'autorité. Ie ſuy le raiſonnement, ſans m'attacher aux paroles. Page 198.

Ariſtoxéne. Ie l'explique ainſi ; parce que ſans cela, il ne répondroit pas à l'interrogation. Page 199.

Ie pourrois alleguer, &c. I'ay déja dit, *qu'il n'y auoit point d'exemple de Paraſite, qui ſe fuſt fait Philoſophe.*

Comme pluſieurs d'entr'eux. I'ay ajoûté cela par reproche.

Le Paraſite d'Harmodius. Ie retranche ce qui va au ſale. Page 204.

Auſſi font-ils les leurs, &c. Parce qu'ils les mangent. Page 205.

Ie t'ay déja dit, &c. I'ay changé tout cecy ; parce que ce qui eſt au Grec, n'auroit point de grace en François ; & ce que i'ay mis, vaut pour le moins ce que i'ay oſté. Page 208.

Ie te diray maintenant. Ces choſes ſont expliquées dauantage dans la ſuite. Page 214.

Que des bâtimens, &c. Le raiſonnement vouloit qu'on donnaſt ce tour-là, à la penſée. Page 217.

La Geometrie. Il n'y a au Grec que *l'Arithmetique* ; mais on aprenoit auſſi aux jeunes gens la Geometrie. Page 218.

La voix de l'Huiſſier. Cela ſe raporte à la coûtume de l'Areopage.

Page 220. *Que ne feront-ils point, &c.* Ce qui eſt icy, ſera expliqué plus bas, pour ne point retoucher deux fois vne meſme choſe.

Page 221. *D'ailleurs, ces exercices.* L'Auteur s'étend icy hors de propos, & eſt obſcur dans vne comparaiſon, qui eſt vn grand defaut en ces matiéres.

Page 228. *Ceux qui les conſolent.* Ie dis ailleurs, *qu'ils ne ſçauent où le mort eſt allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort.* Ce qu'il dit plus bas de Pluton, eſt auſſi expliqué en ſuite.

Page 229. *Vn grand marais.* Ie parleray ailleurs de Caron.

Minos & Rhadamante. Il n'eſt point neceſſaire d'ajoûter, *fils de Iupiter.*

Page 231. *Maiſtre de ceremonie.* Cecy eſt plus bas chez l'Auteur. Du reſte, ie touche ailleurs les plaintes des femmes.

Page 233. *Moins ridicules.* Le raiſonnement veut cela, quoy que le Grec dſe le contraire.

Page 234. *Mais ce linge.* Ie touche plus haut, ce qui eſt icy.

Page 235. *Voilà vne partie.* I'ay dit plus haut, qu'ils craindroient de paſſer pour des gens ſans ſentiment & ſans affection pour leurs proches.

Page 236. *Mais pour en venir là.* I'ay changé icy mon Auteur; car ce qu'il dit des deux chemins, eſt expliqué en ſuite; outre que ce que i'ay mis, lie mieux le diſcours.

Page 237. *Percer.* Le raiſonnement veut qu'on l'explique ainſi; car s'il n'euſt eſté queſtion que de trauerſer ces montagnes, ſans faire vn chemin à trauers, auec beaucoup de trauail & de dépenſe, il euſt eſté aiſé de l'éprouuer

Ie te veux décrire. La comparaiſon de Cébes ſe trouue en d'autres lieux de ce liure.

Page 240. *Vn homme de bonne mine.* Il n'eſt pas beſoin de mettre *pluſieurs*, parce qu'il n'en a mis qu'vn plus haut, & n'en veut qu'à vne perſonne.

Vétu à la mode. Cela explique ce qu'il dit en ſuite, en plus de paroles.

Tu régneras dans les aſſemblées. I'ay déja dit qu'il triomphera ſur le char de l'Eloquence, pour faire alluſion à cela.

Paſſant la main ſur ton front. Ie le mets ainſi, pour marquer la façon dont on careſſe les jeunes gens; car il n'eſt pas neceſſaire de faire agencer deux fois ſes cheueux, à cet Orateur.

Page 241. *Pour deuenir donc.* I'adoucis ces choſes le plus délicatement que ie puis; car l'Auteur, à mon auis, fait dire des ſottiſes à cet homme, trop groſſiérement.

Des fraſes à la mode. L'Auteur dit, *de vieux mots*; mais cela ne s'accorde pas auec vn Orateur parfumé, vétu à la mode, & galant comme celuy-cy.

Auec quelque ſerment. Cela eſt plus bas chez l'Auteur. Page 241.

Perdre créance. I'ay ajoûté cela, comme ie fais pluſieurs autres choſes dans ce Traité, qui y viennent bien, & ſeruent à l'agencement des matiéres. Page 244

Si vous vous apliquez. Ie retranche icy des ſaletez, qui ne ſeruent de rien au ſujet.

Ie le pardonne aux villes. Il a déja dit plus haut, *paſſe pour les Poëtes.* C'eſt pourquoy ie ne le repéte point; mais il faut ajoûter ce qui a eſté oublié, *Qui auroit oſté les Fables de la Gréce, ceux qui montrent les raretez dans les villes, mourroient de faim, parce que perſonne ne veut entendre la verité pour neant?* Du reſte, i'oſte pluſieurs interruptions, pour eſtre plus court. Page 249.

Car le Philoſophe, &c. Le Médecin ſera touché plus bas. Il n'eſt pas aſſez illuſtre, pour le mettre icy. Page 250.

Dans celle d'vne jeune biche. Ie n'inſiſte pas dauantage ſur des fadaiſes. Page 251.

Guerir vn mal, de paroles. Ie change la couleur de l'Auteur, qui n'eſt pas bien juſte.

Les maladies. Il y a au Grec, *des bubons*, qui ſont des apoſtumes; mais il eſt plus beau, dit en general. Page 252.

Fit vn grand cerne. On a coûtume de le mettre ainſi; outre qu'il reſulte en quelque ſorte du ſujet, puis-qu'il fait trois tours. Page 253.

Marcher ſur les eaux. Ie ne m'eſtens pas en des particularitez trop affectées & fabuleuſes. Page 254.

Pour de l'argent. Le Grec dit, *beaucoup*; mais cela eſt mis malicieuſement, & pourroit bien eſtre vne raillerie contre les miracles des Chretiens. Page 256.

D'vne Croix. Il y a au Grec, *des Croix*; mais il ne faut pas pluſieurs fers de Croix, pour faire vn anneau. C'eſt aſſez qu'il veüille deſigner par là, toutes ſortes de Croix.

Et que ie me promenois. Ie diray plus bas, que ſes gens eſtoient en vendange. Page 260.

De la ceinture en bas, elle eſtoit faite comme vn Dragon. Ou ſimplement, *Elle auoit les piez de Dragon.*

S'il n'entend parler, &c. Cela inſinuë aſſez, que les ames des autres peuuent reuenir. Page 264.

Il coiffoit vn bâton. Ie parleray du pilon, en ſuite. Page 267.

Page 270. *Ceux qui ne l'ont pas fait.* Cela eſt tranſporté icy, de plus bas.

Page 271. *C'eſt ainſi que Thalés.* Ie ne parle point de l'auteur du cheual de Troye, qui n'eſt qu'vne fable.

Page 272. *Bâtiment.* Les lumiéres ſeront aſſez touchées plus bas. Cependant, il faut remarquer que tous les apartemens dont il parle en ſuite, ſont comme des piéces détachées, & non pas comme des chambres d'vn meſme corps-de-logis; ce qui ſe juſtifie par les anciennes peintures.

Page 273. *Que perſonne ne s'imagine.* Il a déja dit, que ce qu'auoit fait cet Auteur, n'eſtoit pas commun.

Page 274. *L'vtile, au delectable.* La choſe eſtant déja aſſez expliquée, il la faloit reprendre en d'autres termes.

Cymbales. Ce mot n'eſt pas au Grec; mais il eſt exprimé plus bas.

Page 275. *Panthére.* Celuy-cy n'y eſt pas non plus; mais il eſt de la Fable.

Vne flûte, Ou, *chalumeau.* Mais on confond ſouuent ces deux choſes.

Page 277. *Car s'aprinoiſant.* Ie le mets poſitiuement; au lieu que l'Auteur dit, *s'ils s'aprinoiſent*; mais cela reuient à vn.

Page 278. *Qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes.* I'ay ajoûté cela pour l'explication. Du reſte, quand on dit *plus vieux que Iapet*, on entend, à mon auis, qu'il eſt le plus ancien dont il eſt parlé dans l'hiſtoire; qui n'eſt pas le ſens que l'Auteur luy donne icy. Car aparemment, ce Iapet eſt le fils de Noé, parce que le P & l'F en Hebreu, ne ſont que la meſme choſe.

Page 280. *Ce Dieu.* Ie retranche icy quelque choſe, qui n'eſt pas à noſtre vſage.

Page 281. *Ils ſe prirent à rire.* La Fable de Phaëton eſt trop connuë, pour eſtre expliquée dauantage.

Page 283. *Comme les Cygales.* C'eſt aſſez de cet exemple; & les mots d'*Abeille* & de *Sauterelle*, ſont exprimez deuant ou aprés.

Des oiſeaux. Ie ne dis pas *des chauue-ſouris*, parce que c'eſt vn oiſeau de mauuais augure; & par conſequent, qui vient mal à vne loüange.

Haubois. I'ay mis ce mot, au lieu de *Cymbales*, qui n'y vient pas ſi bien.

Dur & luiſant comme de la corne. On peut ſe paſſer de mettre cela; car ie croy que *gros œil*, exprime tout ce que veut dire Lucien; outre que ie ne croy pas que l'œil de la mouche ſoit dur.

Mouche canine. I'ay ajoûté cela de plus bas ; Le reſte de ce qui eſt icy, eſt rejetté en ſuite. Page 284.

Lors qu'il parle de l'aſſiduité. Il n'y auoit que cela de la comparaiſon, qu'on pût mettre délicatement. Le reſte ne luy eſt pas auantageux. Page 285.

On dit qu'elle a les deux ſexes. Cecy eſt tranſporté encore de plus bas.

Ie ne parleray point. Le reſte n'eſt pas aſſez conſiderable pour le mettre ; & on a déja touché ſa valeur. Page 286.

D'vne mouche vn Elefant. Il eſtoit mieux de finir par là, que de rien ajoûter. C'eſt pourquoy i'ay rejetté plus haut, ce qui eſtoit icy. Page 287.

A coups de fourche. I'ay mieux aimé mettre cela, que de dire, qu'elles le fouëtteroient de feüilles de mauues, ou de myrtes ; dont l'vn eſt ridicule, & l'autre trop délicat. Ie ne rens pas raiſon des autres changemens que i'ay faits, parce qu'ils ſont touchez en general dans l'Epitre, qui tient lieu de Préface. Page 288

Les Libraires. Cet exemple ſuffit, ſans alleguer celuy des riches. Il faut remarquer que les comparaiſons & les exemples, qui ne ſeruent pas de preuues, mais ſeulement de beauté ou d'éclairciſſement, ne doiuent point eſtre multipliez ; car cela fait perdre le fil du diſcours, & l'alonge inutilement. C'eſt vn des defauts de cet Auteur, qui abonde plus en comparaiſons qu'en raiſons : Ce qui ſeroit ſuportable, où il ne s'agit que de galanterie ; mais ſouuent où il deuroit payer de raiſon, il paye de fleurettes & de bagatelles.

Tu n'ayes Homére. Il n'eſt pas neceſſaire de dire *pluſieurs fois* : Ce que i'obſerue preſque par tout, de me renfermer ſeulement dans ce qui eſt du ſujet, pour eſtre plus net & plus clair. Page 290

Sous le faix de ſon bouclier. Ie ne parle point de ſes bottes ; Où ſi vous voulez, de ſes gréuiéres, parce que le reſte ſuffit.

Vne autre Hiſtoire Ie n'ay pas mis *Fable* ; car ce qu'il dit du fils de Pittacus, eſt hiſtorique. Page 292.

Elle aborda en l'Iſle de Lesbos. Cela dit aſſez, qu'elle paſſa de la riuiére dans la mer.

Peut-eſtre auſſi que tes liures te gâtent la cerueſle. Ie retranche des allegations Grecques, qui ne feroient qu'embaraſſer le raiſonnement ; & ſont ſans grace en noſtre langue. Page 293.

Vn ſourd, &c. C'eſt bien honneſtement, de ces trois exemples. Page 294

A l'Empereur. C'eſt ce qu'il entend par le Roy ; car en- Page 295.

core qu'il die vn Roy, il veut deſigner vn certain homme; ſans quoy le raiſonnement ne vaudroit rien.

Page 298 *Archiloque.* Il y a au Grec, *Antiloque*; mais on voit bien qu'il parle des Satyriques.

Aux paroles & aux actions. Le Grec dit, *Poëſie & harangue*; mais mon expreſſion eſt plus forte.

Page 299 *Qui eſt cauſe de bien des maux.* Ie dis auſſi-toſt, *dans les Eſtats & dans les familles.*

Ie veux faire icy la deſcription. Le reſte eſt expliqué en ſuite.

Page 300 *Conjuré contre le Roy Ptolomée.* I'obmets les circonſtances qui ne ſeruent de rien icy.

Page 301. *A reconcilier les ennemis, pluſtoſt qu'à ſemer de la diuiſion parmy les amis.* Cela y vient mieux, que ce qui eſt au Grec. I'ay ajoûté ce qui ſuit, pour la meſme raiſon; & i'ay acourcy cet endroit, pour eſtre plus clair.

Il ne ſe contente pas d'accuſer à faux. L'Auteur ſe met en peine icy, de prouuer vne choſe toute commune.

Page 304 *On accuſa le Philoſophe, &c.* I'ay déja dit que la paſſion du Prince, fourniſſoit ſouuent de matiére, &c.

Page 305. *De pouuoir faire vn Dieu, qui eſt encore plus que de l'eſtre.* Il y a au Grec, *que d'en eſtre fils*; mais il n'eſt pas ſi fort.

Qu'il euſt pitié de l'infirmité humaine. C'eſt vne couleur que i'ajoûte.

Voilà les forces de la calomnie. I'ay déja dit qu'à la Cour, il ſe preſente mille occaſions de mentir & de flater; ce qui m'empeſche de m'étendre dauantage là-deſſus; outre que la pluſpart eſt aſſez rebatu dans ce Traité.

Page 306 *Il faut que tu meures, s'écrie Antia.* Mettez, *Quelques-vns nous accuſent du crime dont ils ſont coupables. Il faut, &c.*

Page 308 *Aux entrées des villes.* Cela y vient mieux, que *des maiſons.*

Page 309 *Le Poëte Archiloque.* Ce n'eſt pas icy le lieu de l'expliquer dauantage; c'eſt aſſez de dire qu'il eſtoit porté de ſon naturel à la Satyre: Le reſte romproit le fil du raiſonnement.

Page 310. *Pour venger le public.* Il eſt mieux de le dire ainſi, que de dire que c'eſt par vne vengeance particuliére.

Page 311. *Il fit tant par l'vn de ſes amis.* Il n'eſt pas neceſſaire d'en dire dauantage.

Page 312. *Eſt-elle mâle ou femelle?* I'exprime la choſe à noſtre façon; ſans quoy cela n'auroit point de grace.

Page 313. *En diuerſes parties du monde.* Elles ſeront touchées en ſuite; & la comparaiſon de ceux de Troye, ſe trouue ailleurs chez cet Auteur.

Comme

Comme l'on fait à Athénes. Ie le mets ainſi, parce qu'il a dit qu'il eſtoit particulier aux Athéniens. Page 314.

Ie t'offre quelque honneſte préſent. Ie mets cela, au lieu de ce qui eſt au Grec, qui n'eſt pas à noſtre vſage ; & i'ajoûte les mots ſuiuans, pour l'explication.

Au ſens que ie l'ay pris. I'ajoûte cela, pour aller à tout. Page 315.

Les Anciens. Ie ne mets pas icy le mot d'abomination, parce que les exemples qu'il allegue, n'y vont pas ; & marquent ſeulement la legereté & l'extrauagance.

Comme vn chaſtré, ou vn Singe. Il faut ajoûter *vn boiteux.*

Comme on vous ſurprit tous deux. Ie n'exprime pas des ſaletez, qui ne ſeront que trop marquées en ſuite. Page 317.

Il vaudroit mieux. Ce qui eſt icy, ſera touché plus bas. Page 318.

Lesbin. On ſe ſert encore de ce mot en Italie, pour dire *Bardache.* Page 320.

Il y a cent autres choſes. I'en paſſe icy quelques-vnes qui ne s'entendroient point, ou qui ne ſe peuuent pas expliquer en noſtre Langue. Page 321.

Si c'eſt pour la propreté. Ie l'ay mis ainſi, parce que ie ne voy pas à quoy cela peut ſeruir pour la ſanté ; & ſi ie ne ſçay s'il n'entend point parler de la barbe ſimplement, à cauſe du peché dont il l'accuſe. Page 322.

Le chat qui dort. C'eſt vn prouerbe François, pour vn autre Grec, qui n'eſt pas à noſtre vſage.

Enygme. Quoy que dans le Grec cela ſe raporte aux mots que i'ay obmis, cela ſe peut fort bien entendre de ce qu'il a déja dit.

Fut ſi tranſporté. Ie ne dis pas, *que quand il euſt ſceu qu'il en euſt deu tomber malade, il n'euſt pas laiſſé de ſe baigner* ; car cela n'eſt pas de l'Hiſtoire, & eſt ridicule. Page 323.

Palais ſi beau. Ses beautez ſeront exprimées en ſuite.

Si l'Eco. Il n'eſt pas neceſſaire de dire ce que c'eſt. Page 324.

Entretenir Phédre. C'eſt aſſez de cela, pour le ſujet ; le reſte ne ſeruiroit qu'à l'embroüiller.

Diſcours d'amour. Ie ne marque pas l'amour des garçons, parce qu'il n'eſt pas neceſſaire ; & que ie veux éloigner les choſes du ſale.

Comme celuy du Roy de Perſe. Il n'eſt pas beſoin d'en dire dauantage. Page 325.

Toutes les proportions & les regles de l'Art y ſont gardées. I'ay ajoûté cela ; car l'Auteur n'en dit pas aſſez.

Les ornemens. Ie diray les plafons en ſuite ; Cecy eſt beau, dit en general.

Page 326. *Surmonté par la grandeur de la matiére.* Le raiſonnement eſt plus beau de la ſorte, qu'autrement.

Page 327. *Les multiplie.* Il n'en faut pas dire dauantage, pour vne comparaiſon.

Dont la beauté m'enchante & me rauit. I'ay déja dit ; qu'elle pique, & qu'elle prouoque, &c.

Mais ne me trompe-je point. L'Auteur fait icy vne harangue ſous le nom d'vn autre, qui eſt vn étrange caprice, & qui plus eſt ſans neceſſité ; car ie dis la choſe ſans tant de façon, & pour le moins auſſi bien.

Page 329. *Hérodote dit* L'Auteur fait encore icy vne fiction ridicule, pour vne choſe que l'on peut dire en deux mots, & qui ne vaut pas la peine d'eſtre ornée.

Ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit. I'ay ajoûté cela, parce que cela fait la beauté.

Qui enléue Andromède. Ie ne dis pas qu'il l'épouſera, parce que cela n'eſt pas du tableau.

Page 331. *Comme hors d'œuure.* Le raiſonnement vouloit qu'on le miſt de la ſorte ; car le tableau en eſt plus bas.

Aux chiens. Le Grec le dit au ſingulier ; mais il eſt mieux à noſtre air, au pluriel.

Page 332. *Auec leſquels il laboure le riuage.* I'ay embelly la Fable, de ce que l'Auteur auoit oublié.

Page 333. *Ne ſçachant à qui l'adreſſer pour l'heure* ; Ou bien, *ne ſçachant ce que les Dieux vouloient dire, & de qui ils vouloient parler ſous le nom de ceux qui auoient long temps vécu* ; mais ie n'y voy pas grand ſens.

Page 334. *Qui eſt le plus ancien Ecriuain qui nous reſte de l'antiquité.* I'ay ajoûté ces mots ; car il eſt aſſez étrange de commencer vne authorité, par vn Poëte.

De Perſe. Ie comprens ſous ce mot, tous les peuples qui eſtoient contenus ſous cet Empire.

Page 335. *Venons maintenant aux particuliers.* Il a déja dit pourquoy les autres ont tant vécu.

Conuenable à la Nature. Ie l'ay mis de la ſorte, parce que c'eſt la régle qu'on doit ſuiure en ces matiéres ; & il y peut auoir de l'excés en l'abſtinence, comme en la débauche.

Heureuſe & longue vie. I'obmets ce qui n'eſt pas du ſujet ; & ie ne repéte point ce qu'il a déja touché, *Que cela luy*

pourra donner, auec l'eſperance d'vne longue vie, &c.

D'vn autre Roy de Macedoine, Ou bien *du meſme*. Page 336.

Ptolomée fils de Lagus. I'ay rétably cet endroit par l'hiſtoire. Du reſte, il y a au Grec 84.

Comme il eſt graué ſur les Colonnes, &c. Ou ſimplement, *comme dit l'Hiſtoire de Perſe & d'Aſſyrie.* Page 337.

Onéſicrite. Ie n'ajoûte point *l'Hiſtorien d'Alexandre* ; car il eſt aſſez connu.

Vn faux ordre. Ou bien, *par ſon ordre ; mais dont il ne ſe ſouuenoit plus* ; Toutefois, il a dit d'abord qu'il ne donnoit la liſte que de ceux qui auoient long-temps veſcu, ſains de corps & d'eſprit.

Quatre-vingts & dix. I'ay ajoûté le reſte, tiré de Valére Maxime, parce que cela faiſoit au ſujet. Page 338.

Cent quatre ans. Ie n'ajoûte point, *ſain de corps & d'eſprit*, parce qu'il a dit qu'il ne parloit que de ceux-là. Page 340.

Pour auoir veu. Ie retranche quelque choſe, qui n'eſt pas neceſſaire en cet endroit. Page 342.

Encore qu'ils ſçachent, &c. Ie le dis en general, pour ne point deſcendre trop dans le particulier d'Vlyſſe, parce qu'il n'eſt pas aſſez connu de ce temps-cy. Page 346.

Monter la fumée, &c. Le Grec dit, *que la fumée de leur patrie leur ſemble plus claire & plus éclatante que le feu d'ailleurs*; mais cela n'auroit point de grace à preſent.

Les peuples voiſins receuillent ces œufs. Les Vers ne diſent preſque que la meſme choſe ; c'eſt pourquoy ie les paſſe. Page 349.

Pour piquer ceux qui en aprochent. Ie ne repéte pas ce que i'ay déja reprimé. Page 350.

Ie n'allégue point d'exemple à vne choſe trop claire, & i'agence les comparaiſons à ma façon. Page 353.

Vn amoureux oublioit pluſtoſt le logis de ſa maitreſſe. Le Grec dit, *qu'vne charogne ne ſeroit pas ſi-toſt découuerte par des Vautours*; mais cette comparaiſon eſt trop ſale. Page 354.

S'eſt égaré dans la foule. Il n'eſt pas neceſſaire d'en dire icy dauantage ; outre que le reſte ſera touché en ſuite. Page 355.

D'autres beautez, I'altére la penſée, pour tirer la choſe du ſale.

En jeuneſſe. Il ſeroit étrange de dire *en vieilleſſe.* Et le Grec peut ſouffrir l'vn & l'autre ; mais il n'y a guéres d'aparence que les vieillars retrouſſaſſent leurs chapeaux auec vn crochet d'or. Du reſte, il y a au Grec, *Cygale*, pour *crochet* ; mais c'eſt

que le crochet eſtoit fait en Cygale; & cela euſt fait icy quelque obſcurité.

Page 356. *En empoignant les deux bouts.* Ou quelques éminences qui eſtoient à l'antenne.

Il ſçait trop bien le chemin, pour s'égarer. Le Grec dit, *qu'il ne faut pas craindre qu'on le débauche*; mais i'éuite toutes les penſées ſales, le plus que ie puis.

Oiſeau. Il y a au Grec, *Oyſon*; mais cela ſeroit ridicule.

Page 357. *Chauue & crépu.* Cela n'eſt pas extraordinaire; car on peut eſtre chauue, ſans auoir perdu tous ſes cheueux; & ordinairement on le dit de ceux qui n'en ont point au haut de la teſte.

Vous ſçauez ce qui luy eſt arriué en chemin. Il n'en faut pas dire là dauantage.

Vent d'anal. Ie ne dis pas *zéphire*, parce qu'il ſignifie en noſtre langue, vn doux vent.

Page 358. *Ils eſtoient abordez en ce port.* Il faut ajoûter, 70. *jours aprés leur départ.*

Page 360 *Comme à des Pirates.* Ie n'exprime dans ces gentilleſſes, que les choſes qui m'agréent, & qui peuuent receuoir les graces de mon païs, & les miennes.

Page 361. *Quelques ſalines d'Egypte, & des parfums de Canope.* Ie n'ajoûte pas *vne Ibis*; car cela ſeroit ſans grace.

Page 362. *Mais qui commencera.* Pour éuiter les trop fréquentes decoupures que Lucien condamne luy-meſme, ie fais dire cela tout de ſuite à Lycinus.

Grains d'or. Cela eſt mieux, que de dire *des piéces d'or.*

Page 363. *Sous le Mercure de noſtre ſale.* I'ay mieux aimé le mettre ainſi, que de dire *ſous vn porche, ou dans vne cour.*

Veritablement, &c. Ie faire dire cela à Lycinus, afin de mieux fonder ce que l'autre luy reproche, qu'il s'opoſe toûjours à ſa felicité.

Page 364. *Ou ce qui borde la mer.* Les terres du riuages de la mer, ne valent rien ordinairement; c'eſt pourquoy i'ay pris pluſtoſt ce ſens, que celuy de l'Interpréte Latin.

Page 365. *Miniſtre de l'Empereur.* I'ay mis cela, au lieu des noms Grecs, qui ne diſent rien; mais ie n'ay point particulariſé les lieux d'où venoient les friandiſes; parce que cela ne feroit plus d'effet.

en marge. *Le guet du Bourgeois.* Liſez, *le Grec dit, Bourgeois.*

Mais non. I'ay ajoûté cela, à cauſe qu'il a changé ſon ſouhait. Page 366.

Monté par degrez à l'Empire. Cela eſt bien mieux de la ſorte, que de faire tout le circuit que fait l'Auteur, & ſouhaiter d'eſtre voleur, qui eſt vne belle ambition. Page 367.

Ie n'ay iamais eſté à cheual. Il euſt eſté mieux à noſtre air, de dire, *Ie ſuis fort mauuais Eſcuyer*; mais peut-eſtre qu'il eſt vray que Lucien n'auoit iamais eſté à cheual (car c'eſt toûjours luy qu'il entend par Lycinus;) & il y a des Pantalons de Veniſe, qui n'y ont peut-eſtre iamais eſté. On montre vn Cheual en cette ville-là, comme on fait vn Ours en France. Page 368.

Mais dites-moy. I'ajoûte cela, qui fait la beauté.

Leuez la main. Il n'eſt pas neceſſaire d'ajoûter, *que tout le monde y conſent*; car ce qui ſuit, le fait aſſez entendre. Page 369.

D'autre témoin que Xenophon. I'ay ajoûté cela, pluſtoſt que de dire, *quand ils veulent auoir quelqu'vn auprés d'eux*; car c'eſt ignorer que celuy qui eſt au milieu, eſt bien éloigné de la pointe de l'aile droite & de l'aile gauche, où ſe mettent les Chefs qui les commandent.

Auance-toy, Adimante. Ie fais marcher la Caualerie la premiere, parce que cela ſe fait toûjours dans les plaines. Page 370.

S'eſt retiré à Ctéſiphonte. Ie l'ay mis de la ſorte, à cauſe que l'autre fait marcher ſes forces vers Ctéſiphonte: ce qui n'auroit point de couleur autrement, parce que les ennemis eſtoient ailleurs.

Auprés de cette Colonne. Il y a au Grec, *ſur cette Colonne*; mais ie ne traduis pas de mot à mot; & i'aime mieux le faire repoſer ſous des Oliuiers, durant la chaleur du jour. Page 371.

Mais premierement la ſanté. I'obmets ces bagues, qui ſont tirées d'anciennes Fables, qui ſeroient maintenant ridicules; & ie n'exprime icy que les particularitez neceſſaires. Page 374.

D'Alexandre. I'ay pris ſon exemple, pluſtoſt que d'vn autre, parce qu'il l'a voulu imiter dans vn de ſes ſouhaits. Page 376.

Quelques-vns mettent icy vne Tragedie en vers; mais outre que ie ne traduis pas les vers de l'Auteur, il eſt mieux de la rejetter auec ſes autres Poëſies à la fin. Page 377.

Iſante. Ie change les noms Grecs qui n'ont point de grace parmy nous; parce que ſi l'Auteur euſt écrit en François, il en euſt pris d'autres; outre que cela eſt indifférent. Mais ie n'en prens point que de Grecs, & ſouuent de ceux dont l'Auteur s'eſt ſeruy en vn autre endroit.

Page 378. *Iouës pendantes.* I'ajoûte cela, pour remplir le ſujet.

Page 379. *Hiéron.* Liſez *Philon.*

Qui eſt vne choſe fort auantageuſe à vne Courtiſane. Ie n'ay pas voulu dire, qu'elle ſeroit obligée de nourrir ſon enfant, parce qu'elles ne l'eſtoient pas en Gréce ; & que ce qu'elle veut dire par là, eſt expliqué dans la periode ſuiuante.

Ses yeux éteints. Le mot de *bleus*, ne diroit pas aſſez en cet endroit.

Page 380. *A commander, &c.* Ce n'eſtoit que comme des Colonels ; quoy qu'ils s'apellaſſent Generaux ; car il y en auoit pluſieurs.

La porte couronnée. Le Grec marque que c'eſtoient des Porches, où il y auoit pluſieurs portes, comme la ſuite le fait voir.

Page 381. *Beaucoup plus jeune que toy.* I'ay ajoûté cela, parce que cela fait au raiſonnement.

Page 382. *Par le col.* Le Grec dit, *par l'oreille* ; mais cela eſt trop étrange à nos mœurs, pour eſtre mis ainſi ; car ce n'eſt pas icy vne hiſtoire, mais vne galanterie. I'exprime ces coûtumes en d'autres lieux, où cela a plus de grace.

Page 384. *Charmide.* Ie change les noms, pour les raiſons que i'ay alleguées cy-deſſus.

Page 385. *Cleonarium.* Il eſt plus beau que *Clonarium.*

Page 386. *Toute nuë.* Cela n'eſt pas au Grec ; mais le raiſonnement le veut ainſi.

Page 387. *Alors, &c.* Ie n'ajoûte point, qu'elle a quelque choſe qui luy tient lieu de ce qu'ont les hommes. I'ay adoucy encore d'autres endroits qui eſtoient ſales.

Page 389. *Elle n'entretenoit, &c.* Ce que l'Auteur dit icy, eſt déja exprimé.

Page 390. *Nous ſommes trop heureux.* Cela dit aſſez, ſans ajoûter des ceremonies anciennes, qui n'auroient point de grace à preſent.

Il ne te donne pas ſeulement des parfums Ie ne dis que cela ; car d'ajoûter *des habits & des ſouliers*, cela ſeroit bas, & ne diroit pas aſſez ; Car il n'y a guéres de Galant qui ne donne des parfums à ſa Maitreſſe, mais non pas des ſouliers. C'eſt pour la meſme raiſon, que ie n'ajoûte pas en ſuite *ſon Ecot*, parce que c'eſt trop peu de choſe qu'vn écot, pour vendre des bagues & des braſſelets, pour le payer.

Page 392. *Tu te piques de chaſteté.* Le Grec dit *fidelité* ; mais il eſt plus ioly comme ie le dis, parce qu'il eſt plus éloigné de l'humeur d'vne Courtiſane.

Noſtre voiſin. I'aime mieux le mettre ainſi, qu'vn mot qui ne dit rien.

Plus morte que viue. C'eſt trop de dire, qu'elle s'arrachoit les cheueux, & qu'elle ſe frapoit l'eſtomac; cela ſeroit bon, s'il eſtoit bleſſé. Page 395.

Vn ruby taillé à facettes. Il y a au Grec, *Vne pierre de trois couleurs, où le rouge éclate, taillée en triangles*; mais l'vn n'auroit point de grace, & l'autre aproche de mon expreſſion, ſi ce n'eſt la meſme choſe.

Parmenon, &c. Il eſt plus vif ainſi, que de faire dire cela *à Parmenon.* Page 398.

Dix jours. Il n'y a que *trois* au Grec; mais c'eſt trop peu, pour ſe plaindre tant; & pour faire dire à vne voiſine, qu'on ne le voit plus. Page 399.

Lis-le toy-meſme. Ie ne dis pas; *car tu ſçais lire*, parce que cela a quelque choſe d'infame; & i'ajoûte, *N'y a-t-il rien de ſecret?* parce qu'on a couſtume de dire cela, en ces rencontres. Page 400

Billet de Clinias. I'ay mis ces mots, pour faire voir ce dont on parloit; Du reſte, ie fais lire la lettre ſans interruption, parce que cela a plus de grace.

Que la fin laiſſe quelque eſperance. Ie ne dis pas, que le reſte eſt Scytique, parce que cela ne paroiſt point. Il eſt vray que i'ay embelly quelques endroits; mais c'eſt que la lettre eſtoit trop plate; & Lucien faiſoit mal des Billets d'amour, comme il ſe voit encore en celuy d'Vlyſſe à Calypſo.

Réuer. Cela y vient mieux, que *pleurer.* Page 401.

Grand'mere. Il y vient mieux auſſi que *grandpere.* Page 403.

Comme vn Adonis. Il n'y auroit point de grace parmy nous, à dire *Phaon*: Il faut auoir égard à la diuerſité du temps & des Langues. Page 404

Deux de nos plus grandes ennemies. Le Grec ne dit qu'vne; mais c'eſt que l'autre eſtoit vne Muſicienne, qui n'eſtoit là que pour chanter. Toutefois, comme il met trois Galans à la débauche, i'ay trouué à propos de mettre trois Courtiſanes. Page 405.

Entre les bras d'vn jeune garçon. Ie toucheray en ſuite, les autres particularitez neceſſaires. Page 407

Vn jour. Le Grec dit *ſix*; mais cela n'eſt pas important au ſujet; & il eſt mieux, de faire arriuer la choſe dés le lendemain.

Superbe cheual. L'Epithéte *de blanc*, n'eſt pas ſi fort. Page 408

Ie me preſentay deuant luy, &c. Le reſte n'a point beſoin maintenant d'eſtre exprimé. Page 409

Rompit ſa lance ſur mon écu Ie l'ay mis le plus pathétiquement que i'ay pû, parce que c'eſt vne rodomontade.

Toute ſanglante. Ie ne dis pas *au bout de ma lance*, parce que cela feroit vn mauuais ſon.

Page 410. *Danaïdes.* C'eſt aſſez de cet exemple; Il ne faut point ſe piquer d'érudition; dans les galanteries.

Lydé. Il y a au Grec, *Grammé*; mais il n'eſt pas ſi agreable en noſtre Langue.

Page 411. *Ce marchand de Bithynie.* C'eſt aſſez de cela en cet endroit.

Premierement. I'oſte l'interruption, pour eſtre plus court.

Page 412. *Matelot.* I'aime mieux mettre ainſi, que forçat; *Et Pilote*, qu'eſpalier de Galére, ou quelqu'autre mot ſemblable, parce que ce ne ſont pas choſes hiſtoriques; & partant, il faut éuiter ce qui eſt trop bas.

Sicyone. C'eſt vne faute de copiſte, pour *Samos.*

Ie t'ay raporté. Ie n'ajoûte pas *les ſalines, &c.* parce qu'il n'y a que trop de choſe icy, pour vingt-cinq ſols.

Tes figues. I'ay mis cela, au lieu du mot Grec, que ie n'ay pas exprimé plus haut.

La jupe. Le mot Grec ſignifie pluſtoſt ce que nous apellons *hongreline*; mais comme cela eſt indifférent, ie prens le plus beau mot pour m'exprimer.

Page 413. *Il m'a donné.* Ie n'ajoûte point, *qu'il a donné deux mines*; car c'eſt aſſez de cela.

D'auoir de ſa race. Il y a au Grec, *de faire des enfans qui luy reſſemblent*; mais cette penſée eſt déja ailleurs.

Page 415 *S'en eſt allé en fumée.* Il ſera marqué en ſuite pluſieurs fois, qu'il a fait cela par vaine gloire; & il n'eſtoit pas neceſſaire de le mettre icy. Du reſte, le Grec dit *en charbon*; mais mon expreſſion eſt plus belle de la ſorte. Les autres particularitez ſeront touchées en vn autre endroit.

Page 416. *Deux ou trois millions d'or.* Le Grec dit 7. ou 8. mais la menterie ſeroit inſuportable; Toutefois, ie n'ay pas laiſſé de garder le nombre des talens, qui eſt exprimé plus bas, parce que cela ne fait pas tant d'effet en noſtre langue.

Errer vagabond par le monde, comme le Soleil pour éclairer l'Vniuers. Ie mets la choſe d'vne autre façon que l'Auteur, pour la rendre plus belle, qui eſt vne liberté dont ie rens raiſon dans la Préface.

Page 417. *Brûler publiquement.* La ſuite expliquera le temps, qui n'eſt pas neceſſaire icy.

La Raiſon.

La Raiſon. Le Philoſophe eſt pluſtoſt l'Ouurage de la Raiſon, que de la Nature.

Sept cens cinquante liures. L'Interprete Latin a pris icy des dragmes pour des ſeſterces, qui ne ſont guéres que la quatriéme partie d'vne dragme.

Qu'ils adorent. Cela marque aſſez *grand homme*, qui eſt dit par raillerie.

Il y vint des Deputez. Le Grec dit qu'ils l'apelloient *le nouueau Socrate*; mais premierement cela eſt icy hors d'œuure; & puis c'eſt trop peu de choſe, pour faire vne interruption, particulierement aprés auoir dit, qu'ils le prenoient pour vn Dieu, qui eſt beaucoup plus; outre que les premiers Chretiens ne rendoient pas tant d'honneur à Socrate, que les Grecs; & l'ont apellé *Scurra Atticus.*

Croyent que tout eſt commun. Cela ſe raporte, à mon auis, à ce qu'il a dit, qu'on luy aportoit de tous coſtez, pour montrer que les Chreſtiens s'aidoient l'vn l'autre de ce qu'ils auoient, &c. Page 420

Dont on accuſe Diogéne. C'eſt le peché d'Onam, dont parle la ſainte Eſcriture. Page 422.

Car ils ne ſe jettent pas dans le feu. Le Grec ajoûte, *auec eſperance peut-eſtre qu'on les en tirera*; mais cela n'eſt pas vrayſemblable; outre qu'il le détruit luy-meſme, en diſant, que la foſſe eſtoit profonde. Page 425.

Du mal des dents. I'ay ajoûté cela par raillerie. Page 426

De paille. Il y a au Grec, *de torche*; mais on dit auſſi, des torches de paille; & il n'y a point d'aparence que ce fuſſent des torches à noſtre façon. Page 429

Sans témoigner la moindre aprehenſion. I'ay dit plus haut, *ſans changer de poſture & de contenance.* Page 437.

Sans en dire le ſujet. Liſez, *ſans dire le ſujet qui t'ameine icy.* Page 438.

Ils ſe ſont contentez de prendre l'habit & la mine de Philoſophes. Cela dit en deux mots, ce que l'Auteur explique plus au long en ſuite. Page 439.

S'éleue en petites colines. Il y a au Grec, *trois.* Page 443

Poſſidoniens. Ie n'ay pas gardé les termes Grecs, parce qu'ils n'euſſent point fait d'effet dans vne Langue où ils ſont inconnus.

Nous les allons crier deuant vous. Le Grec dit, *ſi vous voulez nous les crierons enſemble*; mais cela n'eſt pas neceſſaire. Page 444

Ie le reconnoiſtray bien. C'eſt aſſez de remarquer celuy-là ; car c'eſt de celuy-là dont il s'agit.

Page 445. *Ceux dont ie parle, demeurent proche d'icy.* Ie les mets tous en general, parce qu'ils ſont enſemble, & qu'on les cherche tous trois.

Page 447 *Blanchiſſeur*, Ou *laueur de draps.*

Page 449 *Lors qu'ils ne font pas bien leur deuoir.* I'ay tranſporté cecy de plus bas ; le reſte ſera expliqué en ſuite.

Quand on joüe. Ie marqueray en ſuite, que c'eſt aux dez, qui n'eſtoient pas faits à noſtre façon ; mais eſpéce de Toton.

Dancer, ou chanter tous nuds. Il y a des choſes rejettées icy de plus haut.

Page 450 *Ie ne boy ni ne joüe.* Cela m'a ſemblé comme neceſſaire au raiſonnement.

Page 453. *Acteon*, Ou *Panthée.* C'eſt bien aſſez de cela, ſans ajoûter encore *Orphée.*

Page 455. *Le Legiſlateur de Saturne.* C'eſt comme l'interprétation du mot de *Cronoſolon.*

Page 457. *Loix des Saturnales.* I'ay mis pluſieurs choſes icy, en vn autre ordre que l'Auteur, parce qu'elles y venoient mieux.

Page 459 *Vne douzaine.* Il y a au Grec, *deux cens cinquante* ; mais c'eſt aſſez de cela.

Page 463. *Tandis que quelques-vns ſe gorgent de biens, ſans rien faire.* I'abrége icy pluſieurs choſes, qui ſont aſſez ſouuent retouchées dans les autres Dialogues ; & meſme dans ceux-cy.

Page 465. *Encore n'eſt-ce que l'eſpace d'vne ſemaine.* Le reſte eſt déja expliqué.

Page 466 *Qui vant mieux que tous les ragouſts du monde.* Il faut toûjours ſe ſouuenir de ce que i'ay dit d'abord, que i'éuite de deſcendre dans le particulier, parce qu'il ne ſe raporte pas à celuy de ce temps-cy ; Si bien que cela paroiſt ſans grace ; & cela eſt cauſe auſſi que i'ajoûte d'autres choſes de ma façon, comme par forme de ſuplément.

Page 470 *Prenez, &c.* Ie ne repéte pas les extrauagances, qui ſont déja exprimées.

On ne les ſçauroit iamais contenter. Ie touche plus bas, les injures & les reproches.

Page 473. *Leurs admirables entretiens.* I'entens par-là, les choſes dont ils s'entretiennent ordinairement.

Page 474. *L'eſpée & le poignard.* Le Grec ne dit pas *le poignard* ; mais cela y fait grace ; car la perfection eſt à bien ataquer, & à bien défendre.

Pour ne point parler des autres. Ces autres-là eſtoient ſur vn autre coſté de la table. Il faut remarquer qu'aux tables des Anciens, on ne ſe mettoit que ſur trois coſtez; & on en laiſſoit vn pour ſeruir. L'Auteur dit, qu'ils eſtoient vis à vis de la porte, mais cela ne fait rien au ſujet; & pour ne point embaraſſer ſon lecteur, il ne faut exprimer que les particularitez neceſſaires. Page 475

Paiſtre deçà & delà. Ie luy fais dire cela, parce qu'il eſt plus galant de la ſorte, que d'en faire vne ſimple conſideration des conuiez; & i'exprimeray plus bas, ce qu'il dit icy. Page 477

Les ſantez couroient à la ronde. Ie parle François, ſans m'enquerir ſi les Anciens buuoient à la ſanté ou non; car cela ſignifie icy ſeulement, boire à quelqu'vn.

Hercule noſtre patron. Il y a au Grec, *Archégétés*, comme qui diroit, *qui conduit la Ceremonie*; mais cela ne pouuoit pas s'expliquer aſſez bien icy; & Hercule eſtoit comme le patron des Cyniques, ainſi qu'il eſt marqué auſſi-toſt au Grec. Page 478

Si elle ne me fait raiſon. Le Grec dit ſimplement, *ſi elle ne prend le verre de ma main*; & quelques-vns croyent que celuy à qui l'on portoit vne ſanté, buuoit le premier.

Vne grande tarte. Cela eſt vn peu étrange, au commencement du repas, ou au milieu; mais c'eſtoit peut-eſtre ce qu'on apelle *des tourtes.* Page 479

La teſte raſe. Le Grec marque, *qu'il auoit quelques poils de reſte*; mais ie ne m'attache pas à toutes les paroles, comme ie l'ay declaré dans la Preface.

Son petit chien. C'eſt vne alluſion, au mot de Cynique. Le Grec dit, *ſon petit chien de Malte*; mais cela n'auroit point de grace en noſtre Langue. C'eſt comme ſi nous diſions *ſon petit bichon.* Page 480

Il ne lutoit. C'eſtoit au Pancrace, qui eſtoit vne eſpéce de lute à coups de piez & de poin.

Enfançant la porte. Faute de changer vne lettre au Grec, les Interprétes font icy vne extrauagance.

Ie receuroit. Liſez, *ie reçois.* Page 481

Tu n'as pas ſongé à moy. Ajoûtez, *parmy le tracas des noces.*

Et comme elle s'en vangea cruellement. Les vers qu'il allegue, ne diſent preſque que la meſme choſe; & il n'eſt point à propos de les mettre icy.

Ils faiſoient des fols. Il eſt aſſez exprimé ailleurs, qu'ils ſe creuoient de boire & de manger. Page 485

Page 488 *Pour le corps de Patrocle.* Cecy eſtoit allegué plus haut; mais il venoit mieux icy.

Page 490 *Les plats & les aſſiettes.* I'ajoûte cela, pour l'amplification; & i'aime mieux dire, ietter les coupes à la teſte, que de les faire tomber, puiſque cela eſt vray.

Auſſi-toſt. Liſez, *quelque temps aprés.*

Page 491. *Fort profonde.* Cela eſt rejetté icy de plus haut.

Qu'il arrive bien des choſes, contre l'eſperance des hommes. Le vers d'Horace eſtoit tout à propos icy; mais à cauſe que c'eſt vn Poete Latin, ie ne l'ay pas voulu exprimer *Multa cadant, &c.*

Page 493. *Quoy que l'Egyptien.* Cela n'eſt pas au Grec; mais il ſemble qu'il le faille ajoûter.

Rauy pour ſa beauté. Le reſte de la Fable eſt trop connu.

Auquel ie ſuis initié. Sans cela, il ne les ſçauroit pas.

Page 494 *Du bois qu'on nomme Papyrus.* C'eſtoit vne eſpéce de roſeau dont on enleuoit, comme de grandes lames, ſur leſquelles on écriuoit.

Page 495 *Beau.* Le Grec dit *grand*; mais l'vn & l'autre eſt vray par la deſcription.

La pluſpart fabuleuſes. Le mot de *la pluſpart*, n'eſt pas au Grec; mais il reſulte en quelque ſorte du raiſonnement.

Page 496 *Bâtit vn Temple.* Il eſt dit d'abord, que c'eſtoit *Iunon.*

Page 497 *Aſſez de gens.* Le Grec dit *quelques-vns*; mais le raiſonnement demandoit cela; & il eſt vray.

Comme ce Prince. Toute cette narration eſt vn peu groſſiére au Grec, & à l'antique; Ie l'ay remiſe à noſtre air, ſans rien alterer de l'hiſtoire.

Page 501. *Vne longue frequentation.* Le Grec dit *de 3. ans*; mais cela n'eſt pas neceſſaire.

Au lendemain. I'ay mis cela, parce que dans vn feſtin public, c'euſt eſté vne choſe deshonneſte de faire ce qu'il dit; Auſſi le Grec dit-il, qu'elle l'alla trouuer chez luy; mais i'ay redreſſé tout cela, qui eſtoit aſſez mal conſu.

Page 503. *Comme Phédre fit Hippolite.* Il n'eſt point neceſſaire d'ajoûter *Stkénobée*; Du reſte, ce qui ſuit, vient bien également à toutes trois.

Aſſuré ſur ſa vertu. I'exprimeray en ſuite, qu'il auoit laiſſé chez luy les piéces juſtificatiues de ſon innocence.

Alors le Roy. Le tranche court ces choſes, qui n'ont point beſoin de long diſcours.

Vn parvis de cent toises On verra en ſuite, que l'entrée du Temple eſtoit du coſté de l'Orient, ſans marquer icy de quel coſté. Page 505.

Sur les endroits. Le Grec dit, *que c'eſtoient des piéces de bois qui débordoient, ſur leſquelles on pouuoit poſer le pié.*

Le reſte de leurs commoditez. Ce qu'il ajoûte, eſt déja dit.

Ceinte d'vne écharpe. Le Grec ſemble dire *que c'eſtoit ſur la teſte*; mais ie penſe que *le Ceſte* de Vénus ſe mettoit à la ceinture; ſinon, il faut lire *voile*, au lieu d'*écharpe*, & dire qu'elle l'auoit ſur la teſte. Page 507

A aucune ſtatuë des Dieux. I'ay mis en marge, ce qui eſt au Grec, parce que cela n'eſt pas bien clair; & mon expreſſion, quoy qu'elle ſemble contraire, reuient à ce qu'il veut dire; car il entend par là, qu'on ne ſçauoit à qui elle reſſembloit.

Mercure, &c. Cela eſt ailleurs chez l'Auteur. Page 508.

Et la mort meſme. Ou bien, *quand il n'y en aura plus*: C'eſt à dire, *de temps & de ſaiſon.*

Auec pluſieurs ſtatuës. Ajoûtez, *de meſme métal.* Page 509.

De grandes calamitez, Mettez, *maladie & calamitez.*

Encore faut-il qu'il ſe purifie auparauant. Ie l'ay ſupleé de la ſuite. Page 512.

A la charge de leur en faire vn autre plus grand. Cela a quelque raport au myſtére de noſtre redemption. Page 513.

Dont le nom, Ou *le viſage*; mais cela eſt indifférent. Page 515.

Ie viens, dit-il. Ie retranche en ce diſcours, pluſieurs interrogations & réponſes, qui cauſent de l'obſcurité.

I'entendray volontiers, &c. I'oſte quelques particularitez déja marquées ou inutiles.

Plût à Dieu, &c. L'Auteur ſemble dire icy le contraire de ce que i'ay mis plus haut, *qu'il eſtoit venu pour faire des priéres, pluſtoſt que des actions de graces*; car il dit, *qu'il atribuë à l'inſpiration d'Homére, quantité de vers qu'il a faits.* C'eſt pourquoy ie l'ay oſté, de peur que cela ne choquaſt. Du reſte, i'ay exprimé plus haut, *que s'il veut, il recitera ce qu'il a fait.* Page 516.

Des plus beaux endroits d'Homére. Les vertus ſeront marquées plus bas. Page 517.

Où l'on voit la meſme vigueur, &c. On pourroit raporter cela à Demoſthéne ſeul; mais il me ſemble qu'il eſt mieux de la façon. Du reſte, i'ay ajoûté quelque choſe icy, qui eſtoit touché ailleurs.

La grote, le miroir, l'eſpée, la tonſure. On dit qu'il déclamoit Page 520.

en vn lieu ſous terre, auec vn miroir deuant luy, pour regler ſes geſtes & ſa contenance ; vne eſpée penduë en l'air, pour ne point hauſſer trop le bras ; & qu'il s'eſtoit fait raſer la moitié de la teſte, pour s'empeſcher de ſortir.

Page 521. *Sa douceur, &c.* Vne partie de ces choſes, eſt tranſportée icy de plus bas.

Car à te voir. I'oſte l'interruption qui rompt le fil du diſcours.

Page 523. *Euboée, &c.* I'ay déja exprimé *les loix*, &c.

Page 524. *Et les Poëtes, &c.* Il n'eſt pas neceſſaire de dire icy qu'on ne peut pas comprendre en vn, tous les bienfaits des Dieux ; car cela oſte la force à la comparaiſon.

Il faut imiter. Il vaut mieux que ce ſoit luy qui die cela, parce que cela fait à ſon ſujet, que de le faire dire à l'autre.

Page 527. *Si quelque Athénien.* Ie ne parle point de Parménion, parce que cela ne fait rien au ſujet, & cauſeroit de l'obſcurité.

Il m'eſt en grande veneration. I'ay eſté à la raiſon, pluſtoſt qu'à ce qui eſt au texte.

Page 528. *Cependant, &c.* L'Auteur fait icy vne interruption, comme s'il ne parloit pas par Dialogue ; mais nous ne ſouffririons pas ces libertez.

En faiſant obſeruer les loix. Ou, *en en faiſant de nouuelles.*

Page 529 *La probité d'Ariſtide.* I'ay tranſporté cecy de plus haut.

Si nous auions. Ie ne repéte point *Euboée, Mégare, Beocie, l'Helleſpont* qu'il a déja dit. Du reſte, en trouuant mauuais qu'on ne luy donne pas le commandement des Armées, il inſinuë aſſez qu'on le donne à des incapables ; outre qu'il s'agit icy de ſes loüanges, & non pas du blâme des autres.

Comment euſſions-nous reſiſté à ſes actions. Ie mets en ſuite combien il ſeroit redoutable auec ſes forces, puiſque les foudres de ſon éloquence eſtoient tant à craindre ?

Page 531. *La beauté des penſées, &c.* Il faut remarquer que comme ces choſes ſont touchées en diuers endroits, i'en change ou obmets quelques-vnes, pour éuiter les repetitions.

Officier de ma maiſon. Il y a au Grec, *Secretaire de Galéres* ; mais ie prend vne choſe commune.

Page 536. *Dont i'ay aquitté les dettes.* Ou, *à qui i'ay fait des diſtributions.*

Page 543. *Perché iuſques ſur ſon trône.* Il y a au Grec, *ſon Sceptre, & qu'il fait preſque ſes petis ſur ſa teſte* ; mais ie mets les choſes de la façon que ie trouue la meilleure à noſtre air.

Ne ſçait que répondre, quand on boit à luy. I'ay mieux aimé le mettre de la ſorte, que de dire, qu'il ne ſçait quand on boit à luy; car il n'eſt pas neceſſaire de parler quand on boit à quelqu'vn, le geſte ſeul le fait entendre.

Aſſiſté d'Apollon & de Neptune. Le Grec ſe ſert icy de termes, qui n'ont point de raport aux noſtres. Page 546.

Leurs Autels profanez. Cela eſt tranſporté icy de plus bas; & ce qui y eſt au lieu, n'a point beſoin d'eſtre exprimé. Page 547

I'ordonne par proviſion qu'il ſera executé. I'ajoûte cela, parce qu'il l'execute en effet.

Longs cheueux, & grande barbe. Ses Epithétes ſont prouuez par la ſuite. Page 548

Mal vétu Le Grec dit *nû*; mais on voit par la ſuite, qu'il auoit vn manteau; quoy qu'il n'euſt point de ſaye.

D'vne grande partie Il a déja parlé des beſtes ſauuages. Page 551.

La laine. I'agence cet endroit d'vne autre façon que l'Auteur; mais le tout reuient à vn.

Car vous reſſemblez, &c. Ie ne repéte point ce qu'il vient de dire. Page 552.

Piez nuds. I'ay dit déja d'Hercule, qu'il alloit piez-nuds, & que celuy-cy l'imitoit. Page 555.

Philopatris, &c. Ce Dialogue icy eſt aſſez mal digeré; car Critias ne dit rien qui ſoit digne d'vn commencement ſi tragique; & ce qu'il dit des Chretiens, eſt pluſtoſt vne marque de leur ſimplicité, qu'vn crime. Triéphon eſt celuy qui dit les choſes les plus extraordinaires, parce qu'il parle de myſtéres où les Payens n'entendoient rien; Tant s'en faut donc, que ce Dialogue ſoit à rejetter, qu'il ſert de quelque monument du Chriſtianiſme. Du reſte, le mot de *Catécuméne*, exprime bien ce qui eſt au Grec, & eſt allegué dans le Dialogue; ſans quoy ie ne m'en ſerois pas ſeruy. Page 558.

Cerbére t'a aboyé. Ie n'ajoûte pas, *ou quelque Dieu de la Prouidence*, parce que cela ne s'entendroit pas. C'eſt vne raillerie contre ceux qui croyent vn Dieu qui prend garde à tout; & par conſequent eſt à aprehender, qui eſt l'opinion des Chretiens & des Stoïques.

Que ie te tire par l'oreille. C'eſt ainſi que Lucien s'exprime en d'autres lieux. Page 559.

Que l'eſprit ne t'enléue d'icy, & ne t'emporte par l'air. Il fait alluſion à S. Paul; & en ſuite à Icare.

Quelque marbre, ou quelque ſtatuë. Il y a au Grec *vn pilon*,

ou vne barre de porte, pour faire alluſion à ce qu'il dit dans le Dialogue du menteur; mais cela n'euſt point eu de grace icy.

Page 561. *Foudroyé Salmonée & les Titans.* C'eſt aſſez de cela, ſans ajoûter *precipiter tous les Dieux en bas du Ciel.* Ce qu'il ne me ſouuient point d'auoir lû, que de Vulcan.

Les dangers qu'il a courus. Comme ils ne ſont que d'eſtre exprimez dans le Dialogue de *l'aſſemblée des Dieux*, il euſt eſté ennuyeux de les répéter icy.

Qui méne plus de bruit luy ſeul. I'ay mieux aimé faire alluſion aux flots de la Mer, qu'à des vers d'Homére.

Page 563. *Mais que faiſoit-elle ?* Liſez, *les Dieux ont donc beſoin du ſecours des hommes; Ie ne le ſçauois pas; Mais &c.*

Par le Dieu inconnu des Athéniens. Il fait alluſion à ce qui eſt dit de S. Paul, dans les *Actes des Apoſtres.*

Seruir de retraite. Il vaut mieux le dire de luy que de ſa mere.

Page 564 *Le pere.* Ce mot n'eſt pas au Grec; mais il eſt inferé de la ſuite; & euſt cauſé quelque obſcurité, en ne l'y mettant pas. Du reſte, i'ay mis *tout-puiſſant*, pour *ſouuerain*, qui vient aprés.

Le fils iſſu du pere. Il y a au Grec, *le fils du pere*; mais cela euſt fait de l'obſcurité; & le mot d'*iſſu*, eſt inſinué plus bas.

Tes trois d'vn, & ton vn de trois. Il le faloit répéter aux meſmes termes qu'il auoit eſté dit. Il y a icy *trois vn*, & *vn trois.*

Ce Galileen chauue au grand nez, &c. C'eſt S. Paul de qui il entend parler; & il peut auoir veu des gens batiſez par luy, mais il ne peut pas l'auoir eſté.

Page 565. *Aux planettes.* Ces mots ne ſont pas au Grec; mais ils ſemblent eſtre oubliez.

Homére dit, &c. Ie ne prens que le ſuc de toutes ces allegations qui ſont ennuyeuſes, pour ne point dire inutiles en cet endroit.

Page 566 *Chriſt.* Il y a au Grec *Chreſte*, comme Suetone auſſi l'apelle; ce qu'ils faiſoient, ou par abus, ou par quelque ſorte de mépris; comme qui diroit *ſimple* ou *debonnaire*; ce que ce mot ſignifie en Grec.

Page 567. *Catécuméne.* C'eſt ainſi qu'on nommoit alors ceux qu'on inſtruiſoit au Chriſtianiſme.

Trouues-tu étrange, &c. I'agence ce raiſonnement, pour le rendre vn peu plus juſte.

Pour des chiméres, Ou *pour jeu.*

Page 568. *Commiſſaire des Tailles.* Le mot Grec ſignifie *qui égale les choſes,*

choſes, qui eſt le fait du Commiſſaire, de regler les impoſts ſur les particuliers également; & ce qui m'a donné lieu de l'interpreter des Tailles, c'eſt que le mot Grec eſt employé plus bas, dans le ſujet des impoſts.

Il payera, &c. Cela fait alluſion à ce qui eſt dit de Ieſus-Chriſt; mais on a pris des myſtéres à la lettre, qui eſt ce qui a fait vne partie des fables de la Religion des Payens.

Non pas dans le ſale, &c. I'explique la choſe d'vne autre ſorte que l'Auteur, pour en oſter l'obſcurité. Page 570

Chretien. Il y a au Grec le mot de *Chreſte*, comme i'ay dit plus haut ſur la page 566. & il jouë icy ſur l'ambiguité du mot.

Orage. Il y a au Grec *bruyne*, qui eſt vne corruption du blé, qui le gaſte & le noircit; *blé embruiné*, cela vient de certaines pluyes froides, quand il eſt en fleur. Page 571.

L'eau qui bout. Ie me ſers d'vne comparaiſon plus familiére que la ſienne.

A teſte raſe. Il l'a falu dire ainſi, pour faire que la choſe fuſt intelligible. Page 572

Beſte venimeuſe. Il y a au Grec, *chien enragé*; mais mon expreſſion vient mieux au ſujet. Du reſte, cecy eſt mal digeré; car Critias debite ces choſes à vn homme qui en ſçait plus que luy, & qui ſe dit Chretien, & paroiſt tel à ſes diſcours, quoy qu'il le faſſe par raillerie. Page 573.

Trauailler. Ajoûtez *en repos.* Page 575.

Philon, Ariſtipe, & moy. Il n'eſt pas honneſte de dire, qu'ils faiſoient l'honneur du feſtin, puiſque celuy qui parle eſt du nombre. Page 576.

La victoire. Le Grec marque que les prix eſtoient des épics; mais cela n'eſt pas important icy.

La Hune. Le Grec dit, *le haut des voiles.*

Ce fut, &c. Il dit icy quelque choſe de l'Amitié, qui eſt déja pluſieurs fois dans ces Dialogues.

Nous ne le dirions. I'ay réüny en vn, ce qui eſt plus étendu chez l'Auteur; & retranche en ſuite en deux mots, des fables ennuyeuſes & expliquées ailleurs. Page 577

Qu'il fait trembler tous les Dieux, & Iunon meſme. C'eſt aſſez de cela, ſans s'étendre dauantage en des fables ridicules, & trop ſouuent répétées. Page 578

Poſſeder vn ſi grand treſor. Ie paſſe cela délicatement, ſans dire *auoir à faire à de beaux hommes.* Il s'étend en ſuite dans

vne fable trop connuë, que ie tranche court, comme i'ay fait les précédentes.

Page 580. *I'en choiſiray ſeulement vn ou deux.* Ie mets cela, pour donner couleur à cette harangue, qui n'eſt pas grand choſe.

Page 583. *Les Artiſans ne s'en propoſent point d'autres dans leurs ouurages.* C'eſt aſſez de cela, ſans rien ajoûter.

Page 585. *Ce deſſein.* Ie ne répéte pas ce que le titre dit.

Et euſt ſeruy. Il eſt mieux, de faire dire cela à Muſonius, qu'à Ménécrate.

D'ailleurs, &c Ce qu'il dit icy de la défenſe de la Gréce, eſt exprimé au commencement.

Qu'on luy preſenta. Le Grec marque que c'eſtoit le Gouuerneur de la Gréce; & qu'il en frapa trois coups.

Page 587 *Tous les Mathematiciens du monde.* Le Grec dit *Thalés*; mais i'exprime la choſe à noſtre air.

Page 588. *C'eſt vne eſpece de fauſſet.* Ie ne m'enfonce pas dauantage dans la Muſique, parce qu'il faudroit pour cela, ſe ſeruir de termes de l'art, qui ne ſeroient entendus que de ceux qui la ſçauroient; ce qui ne ſe doit faire que dans les ſujets où l'on en traite de deſſein formé.

Non plus que de chanter aux jeux Olympiques. I'ay rejetté cela icy de plus haut, où il dit que les jeux Olympiques ſont les plus gymniques de tous les jeux; ce que l'Interpréte Latin n'a pas entendu: car c'eſt ſeulement à cauſe qu'on n'y repreſentoit que les jeux qui portent le nom de gymniques, comme la lute, &c. auec des courſes de cheuaux.

Trenchantes comme des raſoirs. I'ay ajoûté cecy pour l'explication; Car ſans cela, comment en euſſent-ils coupé la gorge à vn homme, ſi ce n'eſt qu'il veüille dire ſeulement qu'ils l'étranglérent & le ſufoquérent par là?

Page 643. *I'oublois à dire qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes, qui, &c.* C'eſt la raiſon pourquoy on a diſtingué l'Iſle des animaux, des Antipodes, parce qu'on y mét des beſtes de toute ſorte; & pour cela l'on feint que l'Auteur arriua là auparauant.

TABLE
DES MATIERES
PLVS CONSIDERABLES
de la II. partie des Dialogues de Lucien.

A

Son inuectiue contre l'E, à l'auantage des autres voyelles. Page 595. 604

Abaucas.

Quel, & combien bon & fidelle amy. p. 59

Academie.

Plaidoyer de l'Academie, pour la débauche & pour soy. page 173. 174. & suiuans.

Acheron.

Quel est ce lieu, & où se void. p. 229

Achille.

Bouclier d'Achille, combien remply de figures. p. 153

Adonis.

En quel lieu du monde se celebrent ses mysteres. p. 493

Merueille d'vne riuiere de ce nom. p. 494

Adultere.

Ancien oprobre des Adulteres. p. 418

Agamemnon.

Par qui comparé aux Dieux. p. 25

Agamemnon & Achille, quels nous sont representez dans la Fable. p. 270

Agathoclés.

Combien l'amitié d'Agathoclés & de Dinias fut celebre, & en quelle contrée ils viuoient. p. 33. 34. & suiu.

Agatoclés le Stoïcien, pourquoy plaidoit ſes Eſcoliers. page 153

Agathoclés

Roy de Sicile, combien veſcut. p. 336

Agathoclés

Capitaine d'Alexandre, deliuré des beſtes par Perdicas, à quoy il alloit eſtre expoſé, pour auoir pleuré deuant le ſepulchre d'Epheſtion. p. 305

Ajax.

Comment defendoit Teucer. p. 204

Alcidamas

le Cynique, quel perſonnage. p. 476. 477

Alcmeon

Pourquoy tua ſon pere. p. 590

Alexandre.

Comme il s'eſt éleué vne ſtatuë plus grande que le mont Athos. p. 17. 18

Alexandre Tyran de Phébes, par qui tué. p. 152

Ce qui arriua au grand Alexandre, lors qu'il ſe vid maiſtre de l'Aſie, aprés la journée d'Arbelles. p. 237

Amaſtris

Ville, ou ſituée. p. 57

Ambre.

Ce qui s'eſt creu autresfois de l'Ambre. p. 281

Ambroſie

le manger des Dieux. p. 159

Amy.

Quel threſor c'eſt qu'vn bon amy, & combien eſtimé parmy les Scythes. p. 30. 31

Amitié.

Eſtrange façon de contracter amitié. p. 47

Entre combien de perſonnes elle ſe peut contracter de la ſorte. p. 48

Amour

De combien de ſortes. p. 520

Ampelis.

Dialogue d'Ampelis & de Chryſis, fameuſes Courtiſanes. p.394

Amphiloque.

Quelle eſtoit la renommée de cet Oracle. p.268

Amphiloque tenu pour vn Dieu, & de qui eſtoit fils. p.544

Anacarſis.

Pourquoy quitta ſon païs, & trauerſa tant de terres & tant de mers. p.214

Anacreon.

Quel eſtoit le Dieu d'Anacreon. p.280

Anacreon Poëte Lyrique, de combien longue vie. p.342

Anaxarque

Paraſite d'Alexandre. p.199

Animaux.

Quelle eſt la condition des Animaux. p.140

Deſcription de la Republique des Animaux. p.623

Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix. p.631

Bataille des Animaux contre les Sauuages. p.643

Pacification des Animaux, par l'entremiſe de Lucien. p.647. & ſuiuantes.

Anteas

Roy de Scythie, combien veſcut, & où il mourut. p.336

Antigonus.

Par qui aperceu couché auec ſa belle-fille. p.152

Antigonus fils de Demetrius, petit-fils du précedent, combien veſcut. *là meſme.*

Antigonus Roy de Macedoine, ſurnommé le Borgne, combien veſcut, & où il mourut. p.316

Antiochus

fils de Seleucus, de quelle façon regardoit Stratonice ſa belle-mere. p.152

Antipater

fils d'Iolas, quel, & combien veſcut. p.336

Antiphile
Combien aimé de Demetrius. 44. 45
Antipodes.
Paſſage de Lucien aux Antipodes. 640. & ſuiu.
Anubis
Quel Dieu, & de quelle figure. 101. 102
Où s'eſt mis en credit. 158
Inuectiue de Momus, contre Anubis dans le Ciel. 543
Aorne
Rocher quel & combien dangereux. 238
Aparctiens
Quelles ſortes de peuples, & d'où ainſi nommez. 656. 657
Apelles
Par qui accuſé d'auoir conjuré contre le Roy Ptolomée. 300
Quel tableau il fit, aprés auoir prouué ſon innocence, pour faire voir la calomnie. *là meſme.*
Apis.
Quelle ceremonie les Egyptiens ont couſtume de faire à la mort du bœuf Apis. 494
Quelle diuinité. 543
Apollodore
de Pergame, precepteur d'Auguſte, combien veſcut. 341
Apollon.
A qui il rendit ſeruice. 91
Combien ſes Oracles ſont ambigus. 110. 112
Où eſtabliſt le bureau de ſes Propheties. 157
Son trauail. 163
En quel endroit rend ſes Oracles luy-meſme. 508
Inuectiue contre Apollon. 561
Apophrade.
Quel terme, & ce qu'il ſignifie. 309. & ſuiu.
Archelaüs.
Iuſqu'à quand il eut Euripide pour Paraſite. 199

Archias
Poëte, quel personnage. 536.537
Archiméde
Comment & où brûla les Galéres des Romains. 270
Arctos
Terme grec, que signifie. 657
Areopage
Lieu de Iustice chez les Atheniens. 170
Belle coustume de l'Areopage. 216
Aréte
Quelle & sa fille Nausicaë. 13
Aretas.
Amitié d'Aretas, d'Eudamidas & de Carixéne. 39.40
Argantonius
Roy des Tarteſiens, combien de temps veſcut. 335
Argyrandriens
Quels peuples, & pourquoy ainsi apellez. 658
Ariadne.
Par qui sa couronne fut miſe parmy les Dieux. 541
Ariarathés
Roy de Capadoce, combien veſcut, & comment mourut. 337
Ariſtide
Comment conſpira contre Themiſtocle, & pourquoy. 307
Ariſtipe
Pour quel sujet alla en Sicile. 198
Ariſtogiton
Liberateur des Atheniens, de qui eſtoit Paraſite. 204
Ariſtote.
Ce qu'il a fait en l'art de Paraſite. 199
Ariſtoxéne
le Muſicien, Paraſite de Nelée. *là meſme.*
Arſacés
Par qui maſſacré, aprés auoir égorgé sa femme. 152

Arſacomas.

Hiſtoire de ſon amitié auec Loncate & Maſenté. 51. 52. 53. 54

Aſpaſie

Pourquoy tant aimée de Périclés, de Socrate, & d'Eſquinés. 12

D'où elle eſtoit. 134

Art.

Ce que c'eſt proprement qu'vn Art. 189

Artabaſe

Roy des Caraciens vers la mer-rouge, combien veſcut. 338

Artaxerxes

Mnémon à quel âge mourut. 337

Et vn autre de meſme nom Roy de Perſe. *Là meſme.*

Aſne.

Comment Lucien fut metamorphoſé en Aſne. 67

Aſphodéle

Pré, en quel endroit. 229

Aſſyriens.

Quelle eſt leur principale diuinité. 116

De qui aprirent les ceremonies de leur Religion. 493

Aſtarte.

Quelle diuinité, & où adorée. 493

Athénes

Combien differente de Rome. 12

Loüange de cette ville, & ſes grans auantages. 519

Athéniens

Comment ſe trouuent tous menteurs. 248

Athléte.

Comparaiſon de ſon corps à du blé bien criblé. 221

Athotes

De combien longue vie. 335

Atimarque.

Explication de ce terme. 320

Atis.

A quelle diuinité conſacra le Temple qu'il fit bâtir. 497

Attalus

Par qui empoiſonné. 152

Attalus ſurnommé Philadelphe, quel & combien veſcut. 337

Auocat.

Quel il faut eſtre, pour eſtre bon Auocat. 241. 242. & ſuiuantes.

Auſtruches.

En quel païs ſe rencontrent le plus, & combien leurs œufs ſont vtiles. 349

Azandre

Roy du Boſphore, combien veſcut, & comment il mourut. 338

B

Baccantes.

QVels furent leurs combats qu'ils entreprirent pour la conqueſte des Indes, & leur équipage. 276

Bacchis.

Dialogue de Bacchis & de Méliſſe, fameuſes Courtiſanes. 384

Baccus.

Qui doit paſſer le premier de Baccus ou d'Hercule. 103

Comment fit l'entrepriſe des Indes. 274

Ses Lieutenans quels. 275. 276

De quelle naiſſance. 541

Bain.

Deſcription d'vn bain conſtruit par Hippias, d'vn artifice admirable. 272. 273

Bardylis

Roy des Illyriens, combien veſcut & où il mourut. 336

Barreau.

Quel il faut eſtre pour hanter le Barreau. 241. 242. 243. & ſuiuans.

Baſilic.

Pourquoy il pretend deuoir regner ſur les Animaux. 636

Beatitude

En quoy conſiſte. 194

Beauté.

Deſcription d'vne parfaite Beauté. 7
Sans eſprit, à qui ſemblable. 8
Loüange de la Beauté. 576. & ſuiuans.

Belite.

Hiſtoire de l'amitié qu'il portoit à ſon amy Baſthé. 50. 51

Bellerophon.

Pourquoy Antia le voulut faire perir. 307

Bendis

Où ſe mit en credit. 157

Beroüée.

Quelle ville, & où ſituée. 78

Bien.

En quoy conſiſte le ſouuerain bien. 147

Boſphore.

Par qui ſes riuages furent joints d'vn pont. 586

Brachmanes.

Comment ils peuuent eſtre imitez, ou non. 425
Comment receurent la Philoſophie. 436

C

LA plainte du C, & l'Arreſt qui en enſuiuit. 600 & 606

Calanus

Quel, & de quelle façon eſt mort. 425

Caldéens
De combien longue vie, & pourquoy. 335
Calendes
ſacrées, comment celebrées par les Romains. 312
Calomnie
Comment dépeinte par Apelles. 300
Sa definition. 301
Candiots.
Comment ſe trouuent tous menteurs. 248
Ce qu'ils diſent de Iupiter. 542
Carixéne.
Amitié de Carixéne, d'Eudamidas, & d'Aretas. 39. 40
Caſſandre
de Polignote, quelle. 7
Caſſiopée
Comment attira ſur ſoy le courroux des Dieux. 17
Catecuméne
Comment doit eſtre inſtruit. 567
Cedille.
Ce que c'eſt proprement. 601
Cerbére
Quel animal, & ce qu'il fait. 229
Cheueux
notez par derriere, quelle marque. 355
Chrêtiens.
Quelle eſtoit la doctrine des Chrêtiens de la Iudée, ſelon les termes meſmes de l'Auteur. 418
Chryſandriens
Quelles ſortes de peuples, & d'où ainſi nommez. 658
Chryſipe.
Quels eſtoient ſes ſyllogiſmes. 158
Le Stoïcien combien veſcut. 339
Chryſis
Quelle, & ſes amours auec Glaucias. page 254. 255.

Cleanthe

Succeſſeur de Zenon, comment mourut. 339

Cleodéme

Peripateticien, pourquoy ſurnommé l'épée & le poignard. 474

Cleombrote

d'Ambracie, pourquoy ſe precipita. 559

Clinias

Par qui veu pillant le temple d'Eſculape. 153

Cochlys.

Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameuſes Courtiſanes. 414

Colombe

Par quels peuples adorée. 116

Coloſſe

de Rhodes, comment receu en l'Aſſemblée des Dieux. 102. 103

Combabe

Quel perſonnage, & comment s'exemta de la calomnie & du ſuplice. p. 501. & ſuiu.

Comedies.

Quel doit eſtre l'vſage des Comedies. 219

Comparaiſon.

Comment elle ſe doit faire. 22

Coq

fils de Mars, pourquoy changé en Coq. 123

Corps

Combien différent d'vn vaiſſeau. 124

Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur, enuers les corps des defuncts, quelles. 230. 231

En quoy conſiſte la perfection du corps. 550

Cothurne

Ce que c'eſt, & à quel vſage. 220

Courtiſans

Comment ils ſont tous Paraſites. 208

Pourquoy toûjours en garde. 362

Cratinus

Poëte Comique, de combien longue vie. 341

Créſus

En quelle extremité ſe trouua. 138
En combien peu de temps il fut dépoüillé. 366

Ctéſias

Hiſtorien, en quelle eſtime chez noſtre Auteur. 248

Cydne.

Quelle eſt la beauté de cette riuiere. 323

Cygnes.

En quel endroit les compagnons d'Apollon furent changez en Cygnes, ſelon la Fable. 282

Cylleniens.

Quelle eſt la principale diuinité que ces peuples adorent. 116

Cynéthus

Courtiſan de Demetrius, de quoy le lotioit. 23

Cyniques

Quelle ſorte de gens, & pourquoy ainſi apellez. 440
Leurs mœurs. 441
De la façon de viure des Cyniques. 548. & ſuiu.

Cyrus

premier Roy de Perſe, combien veſcut. 337

D

LA plainte du D, & l'Arreſt qui en enſuiuit. 602. 603

Damis.

Diſpute de Damis l'Epicurien, contre le Stoïcien Timoclés, au ſujet de la Prouidence. 105. 115. & ſuiu.

Damon.

Hiſtoire de l'extrême amitié d'Euthydique & de Damon. 38. 39. & ſuiu.

Dandamis.

Ce qu'il fit pour ſon amy Amizoque, qu'il voyoit emmener captif. 48

Dauphins

Combien amoureux des hommes. 363

Défunct.

Ieux celebrez à la memoire du défunct, combien inutiles, auſſi bien que les Oraiſons funébres. 234

Demades

Orateur, combien timide de ſon naturel. 200

Démétrius

Combien aima Antiphile. 42

Démétrius

Philoſophe Cynique, pourquoy déchira vn iour les Baccantes d'Euripide. 294

Dequoy accuſé deuant Ptolomée. 304

Democrite

Combien peu ſuſceptible de la crainte. 260

Comment mourut, & à quel âge. 339

Demoſthéne

Pourquoy n'oſa iamais ſortir hors des portes de ſa ville. 201

Quelle eſtime on fait à preſent de ſon éloquence, & dés le temps de l'Auteur. 242

Combien de fois auoit écrit de ſa main l'hiſtoire de Thucydide. 286

Loüange de Demoſthéne, & comparaiſon du meſme auec Homére. 518. & ſuiu.

Sa Patrie & parens. 519. 520

Denys

le Tyran, à quelle extremité reduit. 138

Depilatoire

Ce que c'eſt, & à quoy bon. 322

Derceto

Merc̃ de Semiramis, de quelle figure. 497

Deſtin.
Si les ordres du Deſtin ſont inuiolables. 88. & ſuiu.
Deucalion.
Comment il repeupla le genre humain. 496
Deüil.
Quelles extrauagances ſe font dans le Deüil. 228
Dialogue.
Plaidoyer du Dialogue contre Lucien. 184.185.& ſuiu.
Repartie de Lucien à cette plainte. 186
Diane.
Quels ſacrifices ſont les Scythes à cette Deeſſe. 118
Où elle ſe mit premierement en credit. 157
Sa feſte en l'Iſle d'Egine. 361
Dieux.
S'ils ſont ſujets aux ordres des Parques. 89
S'ils ſe peuuent mettre en colére. 93
Decret des Dieux. 546
Dinias.
Combien fut celébre l'amitié d'Agatoclés & de Dinias, & en quel païs ils viuoient. 33. 34. & ſuiu.
Diogéne
Seleucien, combien veſcut. 339
Dion
Combien excellent Philoſophe. 422
Dionyſius
Comment ſe laiſſa emporter à la volupté. 177.178
Diotime.
Quelle Dame, & en quoy recommendable. 13
Dipſade
Combien cruel animal, & combien douloureuſes ſont ſes morſures. 348
Diſcorax
Quel perſonnage. 321
Diſcorde.
Quel fut le ſujet de la Diſcorde, parmy les Deeſſes. 578

Diuinité.

Quelle contrarieté parmy les Philoſophes anciens, au ſujet de la Diuinité. 149. 150

Par quelle Diuinité quand il faut jurer, on le doit faire, & quelle eſt la veritable. 564

Ce que ce n'eſt pas. *là meſme.*

Dorcas.

Dialogue de Dorcas & de Pannyquis, fameuſes Courtiſanes. 395

E

REplique de l'E, à la plainte que l'A auoit formée contre luy. 597

La plainte de l'E, & l'Arreſt qui s'en enſuiuit. 603. 604

Eaque

Couſin de Pluton, de quelle charge pourueu. 229

Ecorniſlorie

Comment prouuée eſtre vn Art, & le plus excellent de tous les autres. 187. & ſuiu.

Eau

Par quels peuples adorée. 116

Egyptiens

Combien ſuperſtitieux. 26

Quelle diuinité principalement adorée par ces peuples. 116

Egyptiens, les premiers de tous les peuples qui ayent eu connoiſſance des choſes diuines. 492

Egyſthe.

Quel eſtoit ſon deſtin. 566

Elencus.

Quel Dieu c'eſtoit. 310

Elephans

Où ont eſté veus danſer ſur la corde. 635

Eliſees.

Champs Eliſées, quel lieu. 230

Eloquence.
Combien cet Art excelle par dessus tous les autres. 197
Eloquence combien difficile à acquerir, & combien demande de temps. 236
Où elle habite. 237
Empedocle
Où porté par la fumée du mont Ethna. 151
Enomaüs
A quel prix mit sa fille Hippodamie. 581
Enuie
Comment dépeinte en compagnie de la Calomnie. 301
Eole.
Pourquoy Eole qui auoit si bien receu Vlysse, ne le remena pas en sa maison. 565
Ephestion.
Quel crime c'estoit deuant Alexandre, de ne reconnoistre pas Ephestion pour vn Dieu. 304
Merueilles qui se contoient de luy. 305
Epicarme
Poëte Comique, combien vescut. 342
Epictéte.
Sa lampe de terre par qui achetée trois mille dragmes. 293
Combien excellent Philosophe. 422
Epicure.
Son plaidoyer pour la volupté. 177.178
Epicuriens
Quels entre tous les Philosophes. 161
Combien differens des Stoïciens. 198
Eratosthéne
le Grammairien, de combien longue vie. 342
Ericthon
Comment nâquit selon l'opinion des Atheniens. 248
Erigone.
Par qui son chien fut mis au nombre des Dieux. 541

Eſquinés.
Comment deuenu le Paraſite de Denis le Tyran. 198
Eſquile.
Par qui furent achetées les tablettes de ce Poëte, & à quel vſage. 293
Ce que l'on reprochoit à l'Orateur Eſquile. 521
Eſculape
Où établît vne boutique d'Apotiquaire. 157
Son trauail. 163
Quel fut le deſtin d'Eſculape. 425
Ethiopiens.
Quelle eſt leur principale diuinité. 116
Euangelus
Riche Tarentin, que fit aux jeux Pythiques. 290. 291
Eudamidas.
Amitié d'Eudamidas, de Carixéne & d'Arétas. 39. 40
Euméle
Muſicien d'Elide, proclamé victorieux aux jeux Pythiques. 291
Eumenides.
Quelles Deeſſes, & où eſtoit leur Autel. 165
Euphorbe
Quel, & où tué. 132
Euquenor
Quel & comment ſçauoit ſon deſtin. 566
Europe.
En quoy ſe changea Iupiter, pour la beauté d'Europe. 577
Euthydique.
Hiſtoire de l'extrême amitié d'Euthydique & de Damon. 38. 39. & ſuiu.
Exercice.
Traicté des exercices du corps. 209. 210. & ſuiu.
Pourquoy établies. 214

F

PLainte de l'F, & le jugement qui s'en enſuiuit. 605

Felicité

En quoy conſiſte. 129. 130
Felicité parfaite. 193. 199

Femme.

Combien il ſeroit à ſouhaiter que l'on ſe pût paſſer de femme. 487

Feu.

Par quels peuples il eſt adoré. 116

Flaterie.

Ce que c'eſt préciſément, & comment diſtinguée de la loüange. 15. 21. 23

Flûtes

de Timotée & d'Iſmenias, &c. combien renommées. 289

Fourmilleres

Comparées aux villes, & l'occupation des fourmis à celles des habitans. 154

Fraude

Comment dépeinte en compagnie de l'Enuie, & de la Calomnie. 301

G

Galans

ILluſtres, combien acroiſſent la gloire d'vne Dame. 519

Ganymède

Pour quel auantage raui par Iupiter. 577

Garamantes.

Quelle nation, & en quel temps ils font leurs courſes dans la Lybie. 347

Quels animaux ils y chaſſent particulierement. *là meſme.*

Garbatines

Eſpeces de chauſſures, de quoy ſe font. 254

Geryon.

Comment vn ſymbole de l'amitié. 60

En quelle eſtime eſtoit ſon corps, chez les Thébains. 293

Glaucias.

Ses Amours auec Chryſis, & quel en fut le progrés & le ſuccés. 254. 255

Glycéra.

Dialogue de Glycéra & de Thaïs, fameuſes Courtiſanes. 337. & ſuiu.

Goëſe

Roy des Omaniens en l'Arabie heureuſe, combien veſcut. 338

Gorgones.

Deſcription d'vn tableau de l'entrepriſe des Gorgones, & de la mort de Méduſe. 331. 562

Et quel métier elles faiſoient. *là meſme.*

Gorgias

Rhéteur, comment mourut, & à quel âge. 341

Grans.

Quel beſoin ils ont des Paraſites. 208

Quel honneur ils en tirent. *là meſme.*

Grecs

Comment receurent la Philoſophie, & comment elle y gagna les ſept Sages. 437

Gyges.

Quelle eſtoit la vertu de l'anneau de Gyges. 178

Gymnoſophiſtes.

De combien longue vie, & pourquoy. 334

H

PLainte de l'H, & de ce qui s'en enſuiuit. 607
Hebdomas
Orateur, pourquoy ainſi apellé. 315
Hector
En quel endroit auoit ſes ſacrifices. 544
Heléne
Quelle, & ſi elle eſtoit ſi belle qu'Homére la décrit. 132
Par qui elle auoit eſté rauie, durant la premiere guerre de Troye. *là meſme.*
Pourquoy enleuée par Théſée, & depuis aimée par tous les Princes Grecs. 580
Hemus
Mont, où placé. 442
Hercule
En quoy particulierement loüable. 22
Qui doit paſſer le premier de Baccus ou d'Hercule & ſes trauaux. 103. 107
Comment a paſſé toute ſa vie. 177
Hercule, comment ſurnommé & dépeint par les Gaulois. 278. 279
Et pourquoy ſous la figure d'vn vieillard. *là meſme.*
Hercule pourquoy ſe fit brûler. 425
Hermoclés
le Rhodien, renommé Statuaire. 504
Hermodore
l'Epicurien, pourquoy ſe parjura. 153
Et par qui foudroyé. 159
Hermon
l'Epicurien, pourquoy regardé de trauers par les Stoïques. 474
Hermotime.
Que faiſoit l'ame d'Hermotime Clazomenien. 286

Herodote
Comment a voulu consigner ses Fables à la posterité. 248
Herophile
le Cynique, par qui veu entre les bras d'vne Courtisane. 153
Hesiode
Comment deuint grand Poëte. 236
Quelles sont ses œuures. 351
Hieron
Roy de Syracuse, combien vescut. 336
Hieron Pilote, combien expert. 356
Hippias
Combien excellent Artisan. 271
Hippocrate.
Statuë d'Hippocrate courant toute la nuit. 259
Hippodamie
A quel prix mise par son pere Enomaüs. 581
Hipponax
Ancien Satyrique. 309
Historien
En quoy distingué de l'Orateur. 23
Homére
Comment excellent Peintre. 7
Quel en ses comparaisons. 25
Loüange d'Homére, sa comparaison auec plusieurs Orateurs, & de son païs. 517. 518
Homme.
Quelle est la condition la plus heureuse de l'homme ou de la femme. 134
Hymette
Forteresse, ou pointe de rocher, en quelle contrée. 167
Hyspate
Ville, où située. 61
Hyperide
Combien timide de son naturel. 201

Hypsicrate
Amisenien, à quel âge mourut. 341
Hyspasine
Roy des Caraciens, à quel âge mourut. 338

I

SA demande contre le K & l'Y, & ce qu'il en fut ordonné. 608
Idée
De quelle nature, & par qui veuë. 256
Idole.
Quels peuples ont les premiers introduit le culte des Idoles. 493
Idomenée
fils de Iupiter, au raport de qui estoit Parasite. 202
Ierapolis
Pourquoy ainsi apellée, & où située. 492
Ieuneſſe.
Comment doiuent estre instruits les jeunes gens. 218
Ignorance
Combien dangereuse, & combien de maux elle cause. 299
Immortalité
des Dieux à quoy leur sert. 91
Inconnu.
Dieu inconnu des Atheniens, quand & par qui découuert. 574
Indes.
Comment Baccus fit l'entrepriſe des Indes. 274
De quelles gens son armée estoit composée. *là meſme.*
Et de quelles armes. 275
Dédain qu'en conceurent les Indiens. 276
Mot de la bataille. *là meſme.*
Ioëſſe.
Dialogue de Ioëſſe & de Pythie, fameuses Courtisanes. 404

Ion

Philosophe Platonicien, en quelle estime parmy les siens. 250

Iour.

Quels sont les peuples qui adorent le jour. 116

Iphigenie

Prestresse de Diane, comment enleuée. 30

Isis.

Quelle estime les Egyptiens faisoient de ses cheueux. 273

Isocrate

Combien timide de son naturel. 200

Quelle est à present estimée son Eloquence. 242

A quel âge fit son Panegyrique, & à quel âge il mourut. 341

Isthme.

Declamation contre l'entrepriſe que Neron auoit faite de percer l'Isthme. 685. 586. *& suiu.*

Isthmique.

Quel estoit le prix qui se donnoit aux jeux Isthmiques. 212

Iunon

d'Euphranor, quelle. 7

Statuë de Iunon admirable. 507

Inuectiue contre Iunon. 563

Iupiter.

Ce que l'on croid de luy en Candie. 118

Combien a plus de peine que les autres Dieux. 164

Inuectiue de Momus, contre Iupiter meſme. 542

Ses auantages & ſes vices. 561

Iuſtice

Par qui loüée, iuſqu'à eſtre eſtimée le ſouuerain bien. 165

Ixion.

Quelle fut son ingratitude. 471

Plaintes

K

PLaintes du K, & de ce qui s'en enſuiuit. 608
Où particulierement neceſſaire. *là meſme.*

L

PLainte de l'L, principalement contre l'I, & de ce qui s'en enſuiuit. 609

Lapithes.

Deſcription d'vn combat ſemblable à celuy des Lapithes & des Centaures. 489. & ſuiu.

Léda.

En quoy ſe changea Iupiter, pour la beauté de Léda. 577

Lettres.

Quel mal-heur eſt commun aux Gens de Lettres. 456
Origine des lettres Françoiſes. 594
Eloge de toutes les lettres. 622

Licurgue

Combien timide de ſon naturel. 201
En quel temps eſtabliſt ſes Loix. 226
Quel en l'eſprit d'Anacarſis. 227
A quel âge mourut. 342

Loüanges.

Quand c'eſt qu'elles ſont bonnes, & cē que c'eſt. 15
Comment diſtinguées de la flaterie. 23

Luite

Quel exercice, & comment ſe faiſoit. 211

Luiteurs.

Pourquoy les Luiteurs ſe frottent de ſable & de pouſſiére, aprés s'eſtre frotez d'huile. 222

Lune.

Quels peuples adorent la Lune. 116

Ses plaintes contre la curioſité des Philoſophes. 155

Lybie.

Coſté Meridional de la Lybie, quel. 347

Lycie.

En quel endroit eſt la ſeparation de la mer de Lycie & de Pamphylie. 356

Lypayé

Orateur, pourquoy ainſi apellé. 315

Lyſimachus

Roy de Macedoine, iuſqu'à quel âge veſcut. 336

M

DEmande de l'M, contre les abreuiations, & quel jugement s'en enſuiuit. 610, 611

Machlyens

Quels peuples, & où ils habitent. 277

Mages.

de Perſe, pourquoy de ſi longue vie. 334

Magicien.

Deſcription de l'Iſle des Magiciens. 671. & ſuiu.

Maiſon.

Loüange d'vne maiſon de plaiſance. 323. 324. & ſuiu.

Marc-Aurele

De combien longue vie, & pourquoy. 335

Mars

Comment ſurpris auec Vénus par Vulcan. 123

Maſiniſſa

A quel âge il eut vn fils, & à quel âge il mourut. 338

Medecins.

Du temps de l'Autheur faiſoient eux-meſmes les remedes. 259

Medée.

Deſcription d'vn tableau de Medée tranſportée de rage & de jalouſie. 332. 333

Meliſſe

Courtiſane, quelle. 384

Memnon.

Quelle eſt ſa ſtatuë, & en quelle contrée. 266

Memphis.

Comment cette ville fut priſe, & par qui. 270

Menecrate

Pourquoy declaré infame, & tous ſes biens confiſquez. 41

Menipe

Pourquoy vola dans le Ciel. 147

Menſonge.

D'où vient que les hommes ne ſe contentent pas de debiter des menſonges, mais ſont bien aiſes d'en entendre. 247

Mer

Quand ſe peut apeller le miroir des Cieux. 327

Mercure.

Inuectiue contre Mercure. 562

Merioné

De qui eſtoit le Courtiſan & le Paraſite. 204

Metempſycoſe

Ce que c'eſt, & quelques exemples memorables d'icelle. 131

Métier.

Quel eſt le métier qui ne coûte rien à aprendre, mais bien à enſeigner. 195

Miltiade

De quoy accuſé. 307

Minerue.

Deſcription d'vn tableau du Temple de Minerue. 332

Minos.

Quel honneur il receut des Dieux. 204

Où veſcut, & quelles furent les Loix qu'il établiſt. 226

Mitridate
Roy de Pont, ſurnommé le Bâtiſſeur, combien veſcut. 337
Mnaſcirés
Roy des Parthes, combien veſcut. 338
Mneſithée.
Quel ſacrifice il fit à Iupiter & autres Dieux, aprés eſtre échapé du naufrage. 105
Monnoye.
Diſtinction de pluſieurs ſortes de monnoyes. 658. 659. 660
Morts.
Combien inutiles ſont les plaintes qui ſe font autour des morts. 232
Réponſe imaginaire de quelqu'vn de ces morts. 33
Combien differentes ſortes de ſepultures. 234
Mouche.
Deſcription agreable de la mouche. 283
En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Colombe. *là meſme.*
Comme elle eſt compagne de l'homme, durant toute ſa vie. 284
Quelle ſorte de mouche eſt de longue vie. *là meſme.*
Sa metamorphoſe. 286
Moyſe
Comment apellé par l'Autheur. 565
Muſes
Quelle promeſſe firent à Heſiode, & quels ſont leurs principaux talents. 352
Muſique
Combien puiſſante ſur l'eſprit humain, 220
Muſonius
Combien excellent Philoſophe. 422
Myrmidons
Quelle nation, & d'où venuë. 155
Myrtalé
Courtiſane, quelle. 411

Myrtium.

Dialogue de Myrtium auec Pamphile & Doris, fameuſes Courtiſanes. 380

Mythrés.

Inuectiue de Momus contre ce Dieu. 543

N

ACcuſation de l'M par elle, & de ce qui s'en enſuiuit. 612

Réponſe de l'M. *là meſme.*

Replique de l'N. *là meſme.*

Nature.

Pourquoy la Nature a donné les biens aux hommes. 551

Nauire.

Deſcription d'vn Nauire, auec tout ſon amarage. 356 357

Nauſicaé

Quelle Dame, & en quoy particulierement recommendable. 13

Nectar

Breuuage des Dieux. 159

Negrepont

Iſle, par qui retranchée de la Beocie. 586

Neptune.

Quelle fut ſon auanture. 91

Inuectiue contre Neptune. 561

Neron.

Declamation contre l'entrepriſe que Neron auoit faite de percer l'Iſthme. 585. 586. & ſuiu.

A quel deſſein il alla en Grece. 586

Ses foles imaginations, & ſa preſomption. *là meſme.*

Neſtor

Quel, & de qui il eſtoit Paraſite. 202. 203

Combien de temps a veſcu. 334

Niobe

Par qui & pourquoy changée en rocher. 26

Numa-Pompilius

Combien de temps veſcut. 335

Numiſmacie

Royaume, en quel endroit, & que ſignifie ce terme. 658

O

SEs pretentions contre les autres voyelles. 613. 614
Réponſe que luy fait l'A. *là meſme.*
Replique qu'elle va plus rondement en beſongne. *là meſme.*

Obole

Quelle ſorte de monnoye, & de quelle valeur. 230

Offence.

Belle coûtume des Scythes, lors que quelqu'vn d'entre eux a receu quelque offence. 53

Olympique.

Quel eſtoit le prix du vainqueur aux jeux Olympiques. 212

Or.

Quelle deſcription en fait Pindare. 129
Par qui comparé aux graces. 130
Ses beaux effets. *là meſme.*
Comment il eſt la ſource de tous maux. 131

Oracles

Principalement ceux d'Apollon, combien ambigus, & à quoy ſemblables. 110. 117

Orateur.

Diſtinction entre l'Orateur & l'Hiſtorien. 23
Combien ſujets à l'auarice ſont les Orateurs. 206
Le moyen de ſe rendre en peu de temps grand Orateur, & leurs deux chemins. 238. 239. 241. & ſuiu.

Oreſte

& Pilade de quels ſacrifices honorez, & en quelle qualité. 27
Leurs belles actions. 28
Pourquoy Oreſte tua ſon pere. 590

Orion.

Hiſtoire ancienne d'Orion. 332

Orphée

Comment ſa teſte aborda en l'Iſle de Lesbos. 292
Sa lyre par qui achetée; & ce qui en arriua. *là meſme.*
Le Patron des Muſiciens. 444

Ortolans

Quels ſont les meilleurs. 630

Oſyris.

Quelles ceremonies ſe font pour ſa feſte. 494

Oüye

Au raport de qui eſt plus infidéle que la veuë. 329

P

DIſpute du P, & de ſon compagnon l'H, contre l'vſurpation de l'F. 605
Le jugement enſuiuy. 606
Plainte du P, contre l'vſage d'à preſent. 615
Et ſon Arreſt. 616

Pacate

d'Apelles, quelle. 7

Palais.

Deſcription & loüange d'vn Palais magnifique. 323. 324. & ſuiu.

Palay.

Ce que c'eſt proprement. 221

Pamphile.

Dialogue de Pamphile auec Myrtium & Doris, fameuſes Courtiſanes. 380

Pamphylie.

En quel endroit eſt la ſeparation de la mer de Lycie & de Pamphylie. 356

Pan

Compagnon de Baccus, où logé. 168
Ses plaintes. *là meſme.*
Son inuectiue contre les Philoſophes. 169

Pancrate

Pythagoricien, quel perſonnage. 266. 267

Pantarbes

Pierres precieuſes de quelle proprieté. 652

Paon

En quel temps il étale plus magnifiquement ſes beautez. 326

Paradis.

Deſcription des oiſeaux de Paradis, & pourquoy ils ſont ainſi apellez. 629

Paraſite.

Si l'exercice de Paraſite peut eſtre apellé vn métier. 188
Si ce peut eſtre vn art, & s'il peut eſtre rangé parmy les arts. 189
Sa definition & preuue. 192

Pâris

Par qui comparé à Achille. 25
A quoy prefera Heléne, & pourquoy. 580

Parnés

Mont, en quelle contrée. 167

Parques.

Quelle eſt leur puiſſance, & ſi les Dieux y ſont ſujets. 89. 90. 92

Patras

Ville, où ſituée. 86

Patrie

Combien douce & aimable, & pourquoy. 343
Comment les Dieux ſemblent aimer leur Patrie, & quelle

quelle elle eſt. 344
Recommendation & loüanges de la Patrie. *là meſme.* 345 & ſuiuantes.

Patrocle
Quel, & de qui eſtoit le Paraſite. 203

Pauureté.
Des auantages de la pauureté. 121.135. & ſuiu.

Peintres.
D'où vient que les Peintres ne ſont pas reſponſables en Iuſtice de leurs imaginations. 21

Peinture
Combien differente de la parole. 330

Pelops
Pour quelle raiſon admis à la table des Dieux. 577
Pelops comment vainquit Hippodamie. 581

Penelope
De quoy peut ſeruir d'exemple. 13

Penthée
femme d'Abradate, quelle. 14

Peregrinus.
Combien le bâton de ce Philoſophe fut eſtimé & acheté. 293
Quel, & ſa mort. 415
En quoy comparé à Empedocle. *là meſme & ſuiuantes,* iuſqu'à 432

Perſée.
Deſcription de la peinture de Perſée & d'Andromède. 330

Perſes.
Quelle eſt la principale diuinité qu'ils adorent. 116

Phalés
Par quels peuples adoré. *là meſme.*

Phédre
Comment perdit Hypolite. 307

Phidias.
Quel eſtoit le plus excellent de ſes ouurages. 619

Philetére
premier Roy de Pergame, combien veſcut. 337
Philine
Courtiſane, quelle. 381.382
Philocrate
Combien timide de ſon naturel. 200
Philoſophes
Combien incertains. 148
Leur impudence & leur curioſité. 149
Quelle ſorte de gens, & leur grand nombre. 160.& ſuiu.
Si l'on peut donner exemple de quelque Philoſophe qui ſoit mort les armes à la main. 201
Combien ſujets à l'auarice. 206
Philoſophie.
Combien cet Art excelle par deſſus les autres. 197
Ses plaintes à Iupiter, touchant les faux Philoſophes. 435
Philoxéne
Pourquoy puny tres-ſeuerement par Denis le Tyran. 293.304
Phénix
Pour quelle particuliere conſideration éleu Roy par les Animaux. 627
Phrygiens
Quelle eſt leur principale diuinité. 116
Pilade.
En quelle qualité on ſacrifioit à Pilade & à Oreſte, & leurs actions heroïques. 27.28
Deſcription d'vn tableau de Pilade & Oreſte, cachez derriere le Palais d'Agamemnon. 331
Pilote.
Comparaiſon du Pilote & de la Prouidence. 119
Pindare.
Quelle deſcription il fait de l'or. 126
Pirithoüs
Par qui aidé au deſſein de l'enleuement de Proſerpine. 580

Pittacus
l'vn des sept Sages, combien vescut. 339
Platon.
Quelles estoient ses loix. 158
S'il s'est meslé du métier de Parasite. 198.199
En quoy comparé à Nicias. *là mesme.*
En quelle estime estoit son Eloquence du temps de l'Autheur. 242
Pluton.
Quelle estoit la vertu de son casque. 178
Pourquoy ainsi apellé, & que signifie ce nom. 229
Pnycé
place d'Athénes, à quoy destinée. 167
Poësie.
Quels sont les charmes particuliers de la Poësie. 218
Poëtes
Pourquoy ils ne sont pas responsables en Iustice de leurs imaginations. 21
Quand sujets à faillir. 89
Isle des Poëtes en quelle contrée. 661
Diuerses manieres d'agir de ses habitans. 662
Polemon
Quel personnage, & pourquoy quitta l'Academie. 174
Comment & à quel âge mourut. 342
Pollux
En quoy nommément estimable. 22
Polycrate
En combien peu de temps dépoüillé. 336
Polydamas.
En quel endroit la statuë de cet Athléte guérissoit de la fiéure. 544
Polystrate
Quel & combien grand Orateur. 19.20
Portique.
Plaidoyer du Portique contre la volupté. 175.176

Poſſidonius

Philoſophe & Hiſtorien d'Apamée, combien veſcut. 339.340

Potamon

Orateur, de combien longue vie. 341

Profeſſions

Où l'on vit long-temps, quelles ſont particulierement. 334

Promethée

Quelle eſt ſa condition. 91

Proſe.

Quel eſt le plus recommendable de la Proſe ou du Vers. 516. 517

Proſerpine

fille de Cerés, comment enleuée. 229

Par qui recherchée iuſques dans les Enfers. 580

Prouidence.

Quelle eſtoit la prouidence des Dieux, & ſi maiſtreſſe ou eſclaue du deſtin. 92

Queſtion de la prouidence. 96. & ſuiu. 115. & ſuiu.

Proteſilas

En quel endroit auoit ſes ſacrifices. 544

Ptolomée

fils de Lagus, combien heureux, & combien veſcut. 336

Pugilat

Quelle ſorte d'exercice. 211

Pygmée

Deſcription de l'Iſle des Pygmées, & que ſignifie proprement ce mot, ſelon ſon etymologie. 666. 667

Leur guerre contre les Gruës. 668

Leurs mœurs & leurs exercices. 669

Pyrandriens

Quelle ſorte de peuples. 651

Pyrrhon

Pourquoy ne ſe voulut point preſenter en jugement. 180

Pyrrhus
& Alexandre, quels nous ſont repreſentez dans l'Hiſtoire. 270
Pythagore
Quel perſonnage, & ce qu'il auoit eſté auparauant. 123 124
Pourquoy défendit les viandes & les féues. 133
Pythiques.
Quel eſtoit le prix du vainqueur aux jeux Pythiques. 212
Python
Comparé à Demoſthéne. 519. 531

Q

PLainte du Q, & ſa demande. 616
Sa Sentence. *là meſme.*
Quélidonium.
Dialogue de Quélidonium & de Drocé, fameuſes Courtiſanes. 339. & ſuiu.

R

PLainte de l'R, contre l'I & l'E. 616
Ordonnance de l'Vſage contr'elle. 617
Radamanthe
De quel païs, & combien ſeuére Iuſticier. 229
Republique
Diſcours de l'Eſtat d'vne bonne Republique. 217
Repentir
Comment dépeint en la compagnie de l'Enuie & de la Calomnie. 301
Rhea
Qui le premier enſeigna ſes myſtéres aux hommes. 497
Rhetorique.
Plaidoyer de la Rhetorique contre Lucien. 181. 182. & ſ.

Rhododaphné.

Explication de ce terme. 319

Rhodope

Montagne, où placée. 442

Riche.

Quelles ſont les craintes & les ſoins qu'ont les riches. 465. & ſuiu.

Combien ceux-là ſe trompent, qui croyent que la felicité conſiſte dans les richeſſes. *là meſme.*

Saturne aux riches. 467. 468. & ſuiu.

Réponſe des riches. 470

Richeſſes.

Deſcription des incommoditez des richeſſes. 121. 135. & ſuiu.

Rois.

Quelle eſt la felicité des Rois. 138

Pourquoy comparez aux ſtatuës d'or. 139

Quelle eſt auſſi leur infortune. *là meſme.*

Roxane

d'Aëtion, quelle. 7

Royauté

A combien de maux ſujette. 374

S

PLainte de l'S, contre les Autheurs Modernes. 617

Plainte du Z, contr'elle. 618

Ordonnance de l'Vſage ſur leurs plaintes. *là meſme.*

Sanglier

Calydonien, en quelle eſtime chez les Tégeates. 293

Effet de la colére de Diane. 484

Sappho

Quelle Dame, & en quoy recommendable. 13

Sarpedon

fils de Iupiter, par qui tué. 203

Pourquoy Iupiter ne put empeſcher ſa mort, & comment il pleura ſa perte. 565

Saturne

S'il deuoroit ſes enfans, & ce qui le mût de ſe deſaire de ſon Empire. 450

Saturnales.

Leur deſcription & de ce qui s'y paſſe. 449
Loix Saturnales. 457.
Et les loix du Deſtin. 458. & ſuiu.
Epiſtres Saturnales. 459
Réponſe de Saturne. 464. & ſuiu.
Saturne aux Riches. 467. & ſuiu.

Scorpions

De combien de ſortes en Lydie. 348

Scribes

Ou Interprétes des myſtéres des Dieux chez les Aſſyriens & les Arabes, pourquoy de ſi longue vie. 334

Scythes

Quelle eſtime ils font d'vn bon amy, & combien ils abhorrent la trahiſon. 30
Comment ſeruent leurs amis. p. 51. iuſqu'à la p. 56
Quelle eſt leur principale diuinité. 116

Semiramis.

En quoy changée. 497
Et comment deuenuë ſage. 509

Serés

De combien longue vie, & pourquoy. 334

Seruius-Tullius

Combien de temps veſcut. 335

Sidoniens

Peuples en quelle Prouince. 493

Simonide

Ancien Satyrique. 309
De Cée combien veſcut. 342

Sinarthocle
Roy des Perſes, à quel âge commença à regner. 338
Siſinnes
Et Toxaris combien grans amis. 57
Smirne
Où ſituée, & quelle ville. 4
Socrate
Comment ſe porta contre les Lacedemoniens. 201
Quel eſtimé entre les Philoſophes, & comment Chere-
phon luy fut enuoyé, 240
De quoy accuſé. 307
A quoy ſe plaiſoit particulierement. 324
Solon.
Entretien d'Anacarſis auec Solon. 209.210.& ſuiu.
L'vn des ſept Sages combien veſcut. 339
Sommeil.
Combien le Dieu du Sommeil a de peine. 163
Songes
De combien de ſortes ſelon Homére. 125
Dequoy ils ſe forment. *là meſme.*
Sophocle
Comment mourut, & à quel âge. 341
Soſandre
de Calamis, quelle & en quel endroit. 5.6
Soſtrate
Comment défit Ptolomée, & prit la ville de Memphis.
270
Souhaits
Combien bigeares & inutiles parmy les hommes. 362
Et ſans fin. 366
Spartinus
Comment tué en vn feſtin. 153
Spectacles
Combien celébres en Gréce. 213
Squeles
Ce que c'eſt proprement. 234

Statuë
Aparoiſſant toutes les nuits, quelle. 257
Stoïciens
Combien differens des Epicuriens 198
Stéſicore
Poëte Lyrique de combien longue vie. 342
Stratonice
Quelle, & quel Temple elle fit bâtir. 499
Sunion
Quelle place, & en quelle contrée. 167
Superfluitez
Combien fâcheuſes. 553
Syrie.
Deſcription du Temple de la Deeſſe de Syrie, de ſon origine & de ſes ceremonies. 492. & ſuiu.

T

PLainte du T contre l'S, & leur reglement. 619
Tale
Intendant de Minos, que faiſoit en l'Iſle de Créte. 258
Tantale.
Quel honneur il receut des Dieux. 204
Tarquin
le Superbe combien de temps veſcut. 335
Temple.
Deſcription du Temple de la Deeſſe de Syrie. 503. 504. & ſuiu.
Temples
Anciens de quel coſté tournez. 325
Terée
Roy des Caraciens vers la mer rouge, à quel âge mourut. 338
Terés
Roy des Odryſiens, combien veſcut. 336

Terſagore

Poëte, quel perſonnage. 515

Thaïs.

Dialogue de Thaïs & de Glycéra, fameuſes Courtiſanes. 337. & ſuiu.

Thales

Comment détourna le cours d'vn fleuue en la Lydie. 271

Combien veſcut. 339

Theagéne

En quel endroit ſa ſtatuë guériſſoit de la fiéure. 544

Theane

Quelle Dame, & en quoy recommendable. 13

Thébains

Combien extrauagans au ſujet de leur origine. 248. 249

Themiſtocle

De quoy accuſé. 307

Therſite

Comment décrit par Homére. 29

Theſée

Comment a paſſé toute ſa vie. 177

Pourquoy enleua Heléne. 580

Thraces.

Quelle diuinité ils adorent. 116

Thucydide.

Combien de fois Demoſthéne auoit écrit de ſa main ſon hiſtoire. 288

Thyeſte.

Combien ſon crime fait d'horreur ſur les Theatres. 451

Tigrane

Roy d'Armenie, à quel âge mourut. 338

Timoclés.

Diſpute de Timoclés le Stoïcien contre Damis l'Epi-

curien, au ſujet de la Prouidence. 105. 115. & ſuiu.
Tirésias
Combien on luy donne de temps de vie. 334
Toxaris
& Siſinnes, combien grans amis. 57
Tragedies.
Quel doit eſtre l'vſage des Tragedies. 219
Tribades
Quelles ſortes de perſonnes. 385
Triphéne.
Dialogue de Triphéne & de Charmide, fameuſes Courtiſanes. 461. & ſuiu.
Trophonius.
Inuectiue de Momus contre ſes Oracles. 544
Troye.
Si la guerre de Troye ſe paſſa comme Homére la décrit. 132

V

EN quels endroits il ſemble exclure l'L. 610
Plainte de l'V, ſur la miſere de ſa condition. 619
Vents.
Quel eſt leur trauail. 163
Vénus
de Cnide quelle, & celle d'Alcame. 5. 6
Comment ſurpriſe auec Mars par Vulcan. 123
Vers.
Si les Vers ſont plus eſtimables que la Proſe. 516. 517
Veuë.
Les auantages de la veuë ſur l'ouïe. 329
Villes
Comparées aux fourmilleres. 154
En quoy principalement conſiſte vne ville. 217
Vlyſſe.
Pourquoy ſes menſonges furent excuſables. 248

Deſcription d'vn tableau d'Vlyſſe. 332

Vniuers.

Diuerſes opinions des Philoſophes, touchant l'eſtat de l'Vniuers. 148.149

Vulcan.

Quelle eſt ſa felicité. 91

X

REmontrance de l'X, contre l'S. 620
Arreſt de la Grammaire ſur ce ſujet. 621

Xenocrate

Diſciple de Platon, de combien longue vie. 339

Xenophanes

fils de Dexine, & diſciple d'Archelaüs, combien veſcut. 339

Xenophile

le Muſicien, qui faiſoit profeſſion de la Philoſophie de Pythagore, à quel âge mourut. 339

Y

COmment ſe ſauue de la demande de l'I. 609

Z

Zamolxis

QVel, & par quels peuples adoré. 116

Zenothemis

De quelle façon témoigna ſon amitié à Menecrate. 41
Combien il ſe glorifioit de ſon amitié. 42

Zenothemis

Surnommé le labyrinthe, quel. 474

Zenon

Chef de la ſecte Stoïque, combien veſcut. 339

Zoroaſtrie.

Plaine de Zoroaſtrie quelle, ſa ville & ſes logis. 671. 672.673

FIN.

ERRATA.

PREMIERE PARTIE.

PAge 41. ligne 6. *mais que la pauureté*, Oſtez *que*. Page 52. ſur la fin, liſez, *il vient*. Page 73. ſur la fin, *mais encore, ne*. Oſtez la virgule. Page 8. ſur le milieu, *on ne te*, liſez, *on ne le*. Page 99 l. 6. *frere*, liſez, *parent*. Page 256. l antepenult. *qu'il &*, liſez, *& qu'il*. Page 258. l. 17. *Democrite*, liſez, *Heraclite*, & ainſi en ſuite. P. 294. *Port*, liſez, *Pélaſgique*. P. 306. ſur le milieu, liſez, *Pourquoy l'a-t-il*. P. 372. l. 1. liſez, *n'eſt pas encore*. P. 476. liſez, *Mandragore*. P. 531. l. 3. liſez, *Amphiloque*. P. 558. l. antepen. *auſſi beaucoup*, Oſtez *auſſi*. P. 611. l. 5. liſez, *à Cnide*. P. 617. l. 5. mettez vne virgule deuant, *des Garçons*. P. 642. l. 10. *preter*, liſez, *parte*. Et plus bas, *n'eſt qu'vn mot*, oſtez *la*, qui eſt deuant.

SECONDE PARTIE.

PAge 11. effacez *Hiſtoire, Philoſophie, &c.* qui eſt en marge. P. 13. l. 17. liſez, *il n'en faut point d'autres*. P. 36. l. 16. liſez, *rendez-vous la nuict*. P. 49. l. 1. liſez, *i'ay tort, ie l'auouë*. P. 59. à la marge, liſez, *l'vn de 7. ans*. P. 62. au milieu, liſez, *en vne chambre*. P. 103 au milieu, liſez, *comme il pourra*. P. 120. l. 9. liſez, *du plaiſir*. P. 149. l. 3. liſez, *des Triangles*. P. 160. ſur la fin, liſez, *ne luy enſeignent*. P. 181. l. 1. liſez, *par contumace*. P 218. l. 7. liſez, *par la Muſique*. P. 278. l. 6. liſez, *qu'on le peut*. P. 282. l. 6 liſez, *ſur l'Eridan*. P. 284. l. 10, liſez, *à la bouche, à la façon humaine. Sa*, &c. P. 321. l. 4. liſez, *ne peut*. P. 329. l. 9. liſez, *changeoient*. P. 346. l. 3. liſez, *de reuenir là*. P. 348. l. 10 liſez, *effroyables* ſans virgule. P. 357. l. 10. liſez, *Heron*. P. 365. à la marge, liſez, *le Grec dit, Bourgeois*. P. 393. au milieu, liſez, *ſoit faux Prophéte*. P. 435. au milieu, liſez, *qui vient*. P. 452. l. dern. liſez, *le boire & le manger*. P. 455. l. 9. liſez, *celles-cy*. P. 482. l. 2. liſez, *ie reçois*. P. 598. l. 20. liſez *Z* ſans *c*.

EXTRAICT DV PRIVILEGE du Roy.

LE Roy, par ſes Lettres patentes données à Paris le 16. Mars 1654. a permis à *Nicolas Perrot, Sieur d'Ablancourt*, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de l'obeïſſance de ſa Majeſté, & par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, toutes les verſions par luy faites, & qui ont deſia eſté miſes au iour, enſemble celles qu'il pourra faire à l'auenir, tant du Grec, que du Latin; & ce conjointement, ou ſéparément, chaque Ouurage en vn, ou pluſieurs volumes, en telles marges, en tels caractéres, & autant de fois que bon luy ſemblera, durant vingt ans, à compter du iour que chaque Piece ou volume ſera acheué d'imprimer pour la premiére fois. Auec défenſes à toutes perſonnes d'en rien imprimer, vendre, ny diſtribuer, ſous quelque prétexte que ce ſoit, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront ſon droict; à peine de trois mil liures d'amande, payables ſans deport, par chacun des contreuenans, de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intéreſts. A condition de mettre deux Exemplaires de chaque Volume en la Bibliotheque publique de ſa Majeſté, & vn en celle de Monſeigneur Mollé, Cheualier, Garde des Sceaux de France, auant que de les expoſer en vente, & que leſdites Lettres ſeront regiſtrées dans le Liure de la Communauté des Libraires de Paris, ſuiuant le Réglement, à peine de nullité. Veut ſadite Majeſté qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaque Volume, vn Extrait deſdites Lettres, elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par vn de ſes Conſeillers Secretaires, foy

ſoit adjouſtée comme à l'Original. Nonobſtant oppoſitions ou appellations quelconques, & ſans préjudice d'icelles, dont ſa Majeſté s'eſt reſerué la connoiſſance, & la renuoye pardeuant les Maiſtres des Requeſtes ordinaires de ſon Hoſtel, en leur Auditoire du Palais à Paris; comme il eſt porté plus au long par leſdites Lettres, ſignées, *Par le Roy en ſon Conſeil*, CONRART; & ſeellées du Grand Sceau de cire jaune, ſur ſimple queuë.

Ledit Sieur d'Ablancourt a cédé ſon droit du Priuilége cy-deſſus, au Sieur Auguſtin Courbé, Marchand Libraire à Paris, pour la Traduction des Oeuures de Lucien; ſuiuant l'accord fait entr'eux le dernier iour de Iuin 1654.

Regiſtré ſur le Liure de la Communauté des Libraires, le dernier iour d'Auril 1654. *ſuiuant l'Arreſt du Parlement.*

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le dix-ſeptiéme iour d'Aouſt 1654.

Les Exemplaires ont eſté fournis.